This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08176781 0

Digitized by Google

Bequest of
THOMAS ALLIBONE JANVIER
AND OF
CATHARINE ANN JANVIER
HIS WIFE

TO THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
1914

Digitized by Google

29D4

Revue

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La Revue
FÉLIBRÉENNE

Digitized by Google

PARIS
IMPRIMERIE FÉLIBRÉENNE LUCIEN DUC
35, rue Rousselet, 35

Digitized by Google

LA REVUE FÉLIBRÉENNE

Publication littéraire, franco-provençale

SOUS LA DIRECTION DE M. PAUL MARIÉTON

CHANCELIER DU FÉLIBRIGE

TOME DIXIÈME

1894

PARIS

BUREAUX & ADMINISTRATION

9, RUE RICHEPANSE, 9

—

1894

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
566649
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1917
R

Digitized by Google

L'ŒUVRE & LE ROLE DE ROUMANILLE

LA PREMIÈRE FÉLIBRÉE (1852)

NOTES & DOCUMENTS

La *Revue* entre, avec ces lignes, dans sa dixième année. Nous avons pensé qu'à la veille des fêtes solennelles qui vont, une fois de plus, consacrer l'œuvre des Félibres, elle devait à son rôle d'annaliste perpétuel de leur Cause, de regarder en arrière pour mesurer le chemin parcouru.

C'est la genèse de la première félibrée (antérieure de deux ans à l'invention même du nom de félibre), que nous tirons aujourd'hui de précieux documents inédits. Cette primeur sera notre salut de gratitude aux provençalistes fidèles qui nous suivent depuis dix ans.

*
* *

Un court préambule historique est ici nécessaire.

L'opinion qui a fait passer longtemps pour une éclosion quasi spontanée l'avènement du Félibrige, s'éloignait autant de la vérité que celle qui déclarait ses poètes, chanteurs issus de milieux populaires et par essence représentants de la nature, les successeurs des Troubadours. La chaîne est ininterrompue des mainteneurs de la langue vulgaire, en pays d'*oc*, du milieu du XVIe siècle à nos jours. Mais, depuis les derniers troubadours, deux siècles s'étaient écoulés, quand parurent Augier Gaillard et La Bellaudière; les conditions de l'art nouveau se montraient différentes, la cour officielle de Paris ayant tué pour jamais les petits cours de littérature subtile; et ces nouveaux chanteurs de parler paysan faisaient isolément vibrer leurs inspirations familières ou religieuses, « courtoisés » rarement. Ainsi, inconnus l'un de l'autre, ces poètes ou ces conteurs se transmettaient le flambeau, sans s'inquiéter d'où venait la lumière.

Ce n'est qu'aux premières années de notre siècle qu'on vit poindre, parmi les écrivains de langue d'oc, le souci de la dignité, sinon encore du

Digitized by Google

relèvement de leur instrument littéraire. Scientifique chez les uns, apostolique chez les autres, cette préoccupation devait aboutir à la réhabilitation des lettres méridionales. C'est en Languedoc qu'elle se traduisit le plus généralement sous la forme de l'esprit critique. La plupart des écrivains notables de cette région ont laissé des recherches philologiques ou le glossaire de leur parler, tels, au premier rang, Fabre d'Olivet (1767-1825), penseur original, polygraphe, qui eut des parties de lyrique puissant, et le marquis de Lafare-Alais (1791-1846), le savoureux et pittoresque descripteur des *Castagnados* de son pays raïol; puis l'anacréontique Aubanel, de Nîmes, l'érudit Moquin-Tandon et Jacques Azaïs, le jovial et verveux biterrois. Leurs renommées modestes furent éclipsées par la gloire de l'Agenais Jacques Jasmin, (1798-1864) à qui n'aura manqué qu'un peu de culture sous son émotion géniale, pour devenir classique.

De l'autre côté du Rhône, dans le premier tiers de ce siècle, on était moins soucieux d'érudition. Comme les anciens troubadours, les Provençaux ne chantaient guère que pour chanter. Depuis Toussaint Gros, leur meilleur poète du XVIIIe siècle, toute une floraison d'insouciants *troubaïres*, comme ils se nommaient, s'épanouissait de la Drôme à la mer de Nice. L'Avignonnais Hyacinthe Morel, le Niçois Rancher, l'Arlésien Michel de Truchet, le Marseillais Bellot, l'Aixois Diouloufet, l'Aptésien Seymard, le Beaucairois Pierre Bonnet, populaires à divers titres, mais poètes sans profondeur, facilitaient la germination d'une littérature facile et obstinément patoise. Trois Marseillais, Chailan, le poète du *Gangui*; Benedit, l'auteur de *Clichois*, l'historien topique des *Nèrvi*, et le grand lyrique réaliste Gélu, qui méritent une place à part, gardaient leurs muses pittoresques de toutes prétentions à l'art littéraire et à la dignité de la langue. Mais, du grand nombre des rimeurs comme de la sociabilité de la race, devaient surgir les premières tentatives de groupement des écrivains provençaux qui, plus que les restitutions savantes des Languedociens, provoqueraient l'éclosion d'une renaissance littéraire.

Déjà en 1823 J. F. et Th. Achard, de Marseille, et sept autres « troubaïres » avaient donné un recueil collectif de leurs vers. Il convient d'ajouter qu'en 1839 la Société archéologique de Béziers, présidée par Jacques Azaïs, avait ouvert ses concours aux compositions de langue d'oc, la première entre toutes ces académies méridionales fondées pour l'encouragement exclusif du français. Cette même année, deux rimeurs en vogue, Pierre Bellot (1783-1855), qui régnait sans conteste sur le Parnasse patois, et l'abondant Tarasconais Désanat (1796-1873), convenaient de publier un journal populaire. Celui-là le voulait bilingue, celui-ci uniquement provençal. Il en

Digitized by Google

parut deux : *Lou Tambourinaire et le Menestrel* (1841-1842), de Bellot et Louis Méry (pour le français), *Lou Bouil-Abaisso*, de Désanat (1841-42, 1844-46). La plupart des écrivains patois d'alors et les premiers félibres collaborèrent à ces deux journaux. Une impulsion était donnée qui permettait de pressentir un mouvement d'ensemble. Parmi ceux qui faisaient œuvre d'art dans ce concert touffu et discordant, les sympathies des mieux doués allaient à un modeste fabuliste, interprète savoureux de La Fontaine, le Dr Léon d'Astros, frère du cardinal. Il fut choisi pour présider les deux premières assemblées des poètes de langue d'oc.

Mais l'initiative de ces congrès d'où devait sortir la Renaissance provençale, n'appartient point à cet esprit seulement distingué. Dans le *Bouil-Abaisso* même avait fait ses débuts un poète dont la culture classique, entée sur un vif instinct populaire, devait communiquer à tant d'éléments disparates l'impulsion directrice et l'épuration critique nécessaires à une restauration, Joseph Roumanille, de Saint-Remy.

Nous avons assez dit ailleurs, encore que sommairement, les débuts de Roumanille dans la poésie provençale (1), pour n'y pas revenir en ce chapitre, qui ne veut être que l'histoire de la félibrée initiale. On sait que ses premiers vers datent du collège de Tarascon (1836) (2) ; qu'étant ensuite petit professeur, deux années à Nyons, dans le pensionnat de Camille Reybaud, comme lui piqué par l'abeille provençale, deux autres à Avignon, dans le pensionnat Dupuy, où il rencontra Mistral et Mathieu ; puis, huit ans correcteur d'épreuves à l'imprimerie avignonnaise du lettré François Seguin, toutes circonstances influentes sur sa destinée, il composa et publia tour à tour les poèmes et les opuscules en prose qui, dès la première heure, lui assurèrent la popularité.

C'étaient d'abord les *Margarideto* (1847), élégies et stances printanières, d'un atticisme suave, inconnu jusque-là dans sa langue, puis ces pamphlets dialogués, d'une santé d'observation, d'une verve d'actualité merveilleuses : *lou Choléra, les Clubs* (1849) ; *lou Partejaire, Un rouge e un blanc, la Ferigoulo, Quand devès fau paga*, (1850), qui réunissaient en lui comme un François d'Assise avec un Téniers provençal.

C'étaient les deux faces distinctes du génie essentiellement topique de Roumanille. Sa poésie chantante, idéaliste, fleurait l'aubépine comme celle des troubadours ; sa verte prose, au réalisme terrien, les fortes senteurs

(1) Cf. *Roumanille*, étude biographique par P. Mariéton, *Revue Fel.*, numéros 4, 5, 6, t. VII, pp. 65-78.

(2) Cf. *Lettre inédite de Roumanille* : *Adolphe Dumas*, etc., *Revue Fel.* t., IX, pp. 316-321, et Eug. Ritter : *Le centenaire de Diez*, lettres de Roumanille à Victor Duret, p. 28, (1894).

Digitized by Google

des garrigues. Celui qui avait restauré dans sa dignité littéraire, la langue provençale, pour avoir été le premier à la faire pleurer, devait être aussi et surtout le grand rieur de son pays, un Rabelais honnête et chrétien. Cette multiple maîtrise et la sûreté bientôt reconnue de son goût, le prédisposaient à devenir le choryphée des lyres indigènes. Déjà, de 1836 à 1847, il avait entretenu des relations suivies avec Camille Reybaud, de Carpentras, Dupuy, de Nyons, Gaut et d'Astros, d'Aix, le docteur Honnorat, de Digne, (1) Crousillat, de Salon, le docteur Laidet, Pierre Bellot, le fameux *pouèto Cassaire*, et François Aubert, de Marseille, Désanat, de Tarascon, et d'autres collaborateurs du *Tambourinaire* et du *Bouil-Abaisso* ; avec Mistral enfin, (1847) lui apparut un confident supérieur et enthousiaste de ses rêves.

Roumanille, alors, faisait le succès populaire sous forme de feuilleton politique en provençal, d'un journal avignonnais, *la Commune*, « vénérable aïeul des journaux à un sou » où écrivaient MM. d'Anselme, Léopold de Gaillard, de Raousset-Boulbon, F. Seguin, les abbés Terris, Bernard et Martin, futurs dignitaires de l'Eglise, etc., ce qui désigne assez la couleur de la feuille (1849). Possédé qu'il était de ce démon du « groupement, » qui déjà lui avait gagné à la *Société de la Foi* trois précieuses recrues pour son entreprise de rénovation littéraire, Aubanel et les deux Giéra, il ne tardait pas à utiliser le précieux rez-de-chaussée de son journal pour y convoquer tous les chanteurs du parler d'oc des deux côtés du Rhône. Ils accoururent. Roumanille débarbouilla de leurs orthographes fantaisistes ces écrivains de divers pays, et son autorité, quoique méconnue de plusieurs, grandissait pour le plus grand nombre. Parmi les dissidents était Jean-Baptiste Gaut, d'Aix, un agitateur lui aussi de rimeurs et de rimes, partisan d'une orthographe plus conforme à celle en usage, qu'il croyait antique, rationnelle, tandis que Roumanille avait en partie restituée celle des anciens auteurs.

En même temps que ces travaux d'épuration graphique et littéraire où l'aidait Mistral, Roumanille poursuivait son œuvre de poète. L'année 1851 lui fut heureuse. Il y trouva son poème des *Sounjarello* (les Songeuses), son chef-d'œuvre peut-être, et plus d'une exquise inspiration, comme sa pièce célèbre des *Crèches*. Il l'offrit à Sainte-Beuve. L'illustre critique lui répondit par une lettre délicate, dont il n'a été publié que la phrase d'éloge, et qu'on nous saura gré de donner ici toute entière :

(1) L'auteur du *Dictionnaire provençal-français*, précieux pour l'époque, dont Roumanille avait été des premiers à rendre compte. Cf. Notes des *Margarideto*, p. 227.

Digitized by Google

1er novembre 1851.

Monsieur,

Il a fallu le surcroît d'occupations et de corvée auquel je suis assujetti pour que je n'aie pas répondu plus tôt à une si délicate attention. Votre pièce de vers, autant que je la saisis sous le voile de votre suave idiome, est digne des anciens troubadours, et elle exprime des sentiments de charité religieuse qu'ils avaient, ce me semble, assez peu. Votre ange des petits enfants et des crèches, dans sa tristesse céleste, ne serait pas désavoué par les Anges de Klopstock, ni par celui de M. de Vigny. Il m'est très flatteur que mon nom puisse s'associer dans votre esprit à des productions aussi aimables. J'ai traversé autrefois, en courant, votre beau pays. Avignon et Arles me sont restés dans le souvenir comme les deux moitiés d'une Rome de la Gaule, et le peu de jours que j'y ai passés font une lumière dans mes retours du passé. — Agréez, Monsieur, mes remercîments les plus sentis, mes excuses pour un retard bien involontaire, et l'assurance d'une sympathie reconnaissante.

SAINTE-BEUVE.

Roumanille projetait, et il s'en confiait à Mistral, la réunion en un volume qu'on intitulerait *Li Prouvençalo*, des œuvres de tous ses collaborateurs du poétique feuilleton de *La Commune*. L'éditeur Seguin accepta de le publier. Il fallait maintenant songer à un préfacier, pour affronter le grand public. Roumanille, qui avait rêvé de Sainte-Beuve, enhardi par la flatteuse lettre du critique, sollicita de lui cette officielle présentation.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle est inédite ; la voici :

Paris, 11 novembre 1851.

Monsieur,

En vous remerciant de nouveau de votre obligeante et si flatteuse idée, permettez-moi de décliner cet honneur. Je crois qu'un critique ne doit parler que des matières en lesquelles il a un peu d'autorité ; surtout quand il veut donner au public le signal d'un jugement favorable. Or, je n'ai nulle autorité dans vos gracieux domaines d'outre-Loire. J'ai pu ici faire *écho* (à l'usage des gens de Paris et du Nord) aux suffrages qui proclamaient Jasmin ; mais de me mettre en tête et et de me faire le chef du Chœur, cela ne m'est pas possible.

Excusez-moi donc, Monsieur, et priez M. de Pontmartin, mon excellent et bienveillant critique et ami, de m'excuser également. Il me semble que c'est à lui que reviendrait bien le droit de nouer et de présenter le bouquet provençal. — Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

SAINTE-BEUVE.

Sur ces entrefaites, un professeur de la Faculté de Montpellier, M. Saint-René Taillandier, que Roumanille avait rencontré quelquefois à Tarascon,

Digitized by Google

et à qui, vaguement, il avait fait part de son désir d'une préface, se souvint à propos de ses entretiens de vacance avec le populaire et verveux troubadour d'Avignon, et il lui adressa l'épître qu'on va lire :

Montpellier, 15 novembre 1851.

Cher Monsieur Roumanille,

J'ai pensé plusieurs fois au désir que vous m'avez exprimé d'avoir une préface en français pour la publication de vos poètes provençaux, et il m'a semblé, que, sans être versé dans votre gracieux idiome, je pourrais écrire l'introduction littéraire dont vous avez besoin. J'ai fait, il y a 4 ans, un cours très développé sur la poésie française du moyen âge. On ne peut parler des trouvères sans connaître les troubadours ; j'ai donc étudié, dans des traductions il est vrai, tous les gracieux chantres de la France romane, depuis Guillaume de Poitiers jusqu'au poète inconnu de la chronique des Albigeois. Je sais toutes les questions littéraires qui se rattachent à la poésie provençale, à ses destinées, à son influence sur le moyen âge. J'en ai parlé mille fois avec Fauriel ; j'en parlais encore, il y a quelques semaines, avec le savant M. Leclerc, chargé de publier les derniers manuscrits de Fauriel sur la poésie provençale du XIIIe siècle.

Il y a encore un autre point de vue qu'il faudrait mettre en lumière, et je serais peut-être mieux préparé à cela que d'autres écrivains ; voici ce que je veux dire : les poètes provençaux du moyen âge ont eu beaucoup d'influence sur les *minnesinger* (chantres d'amour) du moyen âge allemand. Or, au moment même où la poésie provençale refleurit dans le midi de la France, il y a en Allemagne toute une école de chanteurs qui semblent reprendre les mélodies printanières de leurs ancêtres des vieux siècles. N'y a-t-il pas là un curieux rapprochement ? Les héritiers des troubadours et les héritiers des *Minnesinger* (poétique affinité !) se sont remis à chanter en même temps. — Beaucoup de ces poètes modernes, Uhland, Nicolas Lenau, etc., ont consacré même de charmantes pièces aux poètes provençaux du passé ; quelques traductions, quelques indications de ces divers points d'histoire littéraire ne donneraient-elles pas de l'attrait à votre publication ? Si cela vous paraît ainsi, je suis tout à vos ordres. Vous me donneriez vous-même vos indications, vos idées ; vous me signaleriez les pièces les plus importantes que devra mentionner la préface ; je me les ferai traduire par des amis et j'aurai ainsi tous les renseignements nécessaires pour mon travail.

J'ai une sympathie très vive pour les littératures étrangères. J'ai suivi avec attention la renaissance des littératures nationales dans plusieurs parties de l'Allemagne ; je voudrais faire la même chose pour la France et je ne saurais mieux commencer qu'en écrivant l'introduction de vos provençaux.

Ne vous croyez pas le moins du monde obligé d'accepter ma proposition si elle ne vous agrée pas ; répondez-moi en toute liberté, et croyez à la sympathie bien sincère de votre tout dévoué

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Digitized by Google

Roumanille accepta. Le nouveau patron de ses poètes lui confirma sa promesse par ces lignes intéressantes :

Cher Monsieur Roumanille,

C'est donc une affaire convenue ; je vais écrire pour vos Provençaux une introduction qui sera, je crois, assez neuve, et qui jettera une lumière aimable sur cette renaissance de la poésie romane, illustrée jadis par les Arnaud Daniel et les Bernard de Ventadour. Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait et des renseignements que vous me donnez. Tout cela, avec quelques indications que je pourrai çà et là demander au Père Laurens, me suffira très bien. Je regrette seulement que le nom de Jasmin ne se trouve pas sur votre liste ; n'aurez-vous rien de lui ? Ce serait fâcheux. Vous avez été obligé, sans doute, d'insérer des pièces de Peyrottes : tâchez d'en mettre le moins possible. Le défi de Peyrottes à Jasmin a fait le plus grand tort, littérairement parlant, au provocateur. C'est une mauvaise note pour lui aux yeux de bien des personnes. Il s'est posé là en rimeur vulgaire, et Jasmin lui a répondu en poète.

On sait que Jasmin n'admettait pas que sa langue eût d'autre interprète que lui, ni qu'une littérature du Midi pût succéder à son œuvre. Il croyait avoir embaumé pour jamais dans un suaire étincelant la gloire du parler des ancêtres. Jasmin se fit prier pour s'associer au chœur des *Prouvençalo*. Il envoya deux courtes pièces. Mais, en regard de cette tiédeur fière, que d'envois d'illustres inconnus dont on se fut si bien passé ! L'abondance et l'inégalité des chanteurs accourus au rappel du trop bienveillant Roumanille, ne laissait pas d'inquiéter nos deux amis. Plus nouveau dans les lettres provençales, Mistral se montrait sans pitié pour les méchants rimeurs.

Cette autre lettre de Saint-René Taillandier en fait foi :

Montpellier, 12 décembre 1851.

Mon cher poète,

Je vous remercie de votre dernière lettre. J'avais déjà reçu de M. Boudin deux envois de poésies traduites et j'en avais pensé à peu près ce que vous en pensez vous-même, bien que j'aie été obligé de répondre à ses politesses par des félicitations banales. Je comprends très bien que vous soyez forcé d'admettre, dans votre brillante pléiade, de braves gens qui ont plus de bonne volonté que d'inspiration ; mais la colère de M. Mistral me charme : voilà un poète, un vrai poète qui prend au sérieux, comme vous, cette renaissance de la poésie provençale. Il sent vivement les tristes destinées de cette mélodieuse langue qui a donné l'essor à toutes les littératures nationales de l'Europe, et il siffle les mauvais poètes. Voilà un véritable artiste, un digne héritier des maîtres du XIIe siècle.

Digitized by Google

J'ai là, sous les yeux, tout le précieux paquet des lettres de Saint-René Taillandier à Roumanille, que la veuve du poète a bien voulu me communiquer. L'âme d'un honnête homme y éclate, enthousiaste et franche. Indépendamment du susceptible Boudin, qui d'ailleurs n'était pas sans valeur littéraire, (1) maints autres rimeurs secondaires, anciens collaborateurs du *Bouil-Abaisso*, ne pouvaient décemment être exclus. Tels Désanat et Barthélemy (celui de la *Nemésis*), sur lesquels le préfacier fit de vaines remontrances, dont il s'obstina du moins à ne pas prononcer les noms. Bref, *Li Prouvençalo* virent le jour avec le printemps de 1852. (2) Trente-et-un poètes y chantaient sur divers modes, orthographiés plus purement que ce n'était coutume. Une excellente introduction de Saint-René Taillandier, juste, sympathique et savante, expliquait au public, pour le plus grand honneur de Roumanille, ce qu'était cette « renaissance de la poésie provençale » à laquelle il s'était voué.

Nous ne dirons pas le retentissement qui accueillit l'apparition de ce recueil... Plusieurs des poètes groupés par Roumanille songeaient dès lors à poursuivre sérieusement l'œuvre d'épuration de la langue dont les premiers jalons étaient posés. Avec de sincères artistes comme Reybaud et Crousillat, Mistral et Aubanel, le poète des *Margarideto* avait de précieux auxiliaires dans l'ancienne et la nouvelle génération. Mais tous, nous l'avons dit, ne se soumettaient pas aux décrets d'Avignon. J. B. Gaut, d'Aix, qui avait refusé sa collaboration aux *Prouvençalo*, pour ne pas subir la nouvelle orthographe, mais qu'on y avait fait figurer malgré lui, engagea avec Roumanille une correspondance relative aux réformes à discuter. Il en sortit l'idée d'une conférence d'écrivains provençaux. Roumanille convoqua donc en personne tous ceux qu'il avait rassemblés dans son anthologie. Un congrès fut décrété en Arles le 25 août 1852.

Quel devait être le ton de ce premier congrès ?... Plusieurs y ont recherché déjà la part d'initiative de Roumanille — qui est resté du moins le promoteur essentiel, — et celle de J. B. Gaut. Nous avons des lettres de l'un et de l'autre, touchant ce point d'histoire, qui seront publiées. En attendant une solution plus précise, donnons l'opinion du doyen des Félibres, l'excellent poète Crousillat, tirée d'une lettre à nous adressée :

Voici encore les deux poètes en désaccord : l'un veut que le Congrès ne soit

(1) Cf. *Revue Félib.*, t. IX. p. 102 (lettre de Roumanille).

(2) Un vol. in-12 de XLV-437 pp. (avec un portrait de Roumanille) précédé d'une introd. de S. R. T., et suivi d'un glossaire.

Digitized by Google

qu'une réunion d'amis, qui jusque là ne se connaissaient que de réputation ou par des rapports littéraires, accourus, de près ou de loin, pour se voir à table, chanter ensemble et *flasqueja* (*sic*) ; l'autre, le troubadour d'Aix, se propose un plus noble but, il désire que l'assemblée, siège en vraie académie, délibérant sur des questions de linguistique et d'orthographe, ce qui serait, dans l'opinion du poète de Saint-Rémy, soulever un orage de disputes oiseuses et irritantes et troubler ainsi la fête. Et son opinion prévalut ; on ne fit que banqueter, rire et chanter.

En un mot, Roumanille différait l'engagement du combat. Il continua, jusqu'à la fête, à convoquer poètes et provençalistes. Jasmin fit la sourde oreille. Sa femme l'excusa, sans le lui dire. Empêché par la naissance imminente d'un fils, Saint-René Taillandier regretta de perdre cette occasion de « connaître les amis, les vaillants compagnons d'armes » de Roumanille.

Après la vogue inespérée des *Prouvençalo* (on en vendit 2500 exemplaires) il se considérait un peu comme le patron littéraire de ces poètes, hier pour la plupart inconnus. Aussi écrivait-il au chef du chœur : « Témoignez-leur toute la sympathie que m'inspirent leurs efforts. Je serai de cœur avec vous ; et puisque je ne puis faire davantage, je vous envoie, à l'occasion de ce fraternel congrès, mes vœux, mes encouragements, mes espérances les plus vives. » La sympathie de St-René Taillandier se doublait, pour nos Provençaux, de celle de son grand ami Brizeux, alors malade à Montpellier. Le poète de *Marie* fut des premiers à saluer la Muse renaissante. Il traduisit en vers bretons les *Sounjarello* et dédiait bientôt (1853) aux futurs félibres, un nostalgique et fier *chant bardique* qui fut un de ses derniers chants.

Roumanille enfin, sans plus de succès, invita Reboul à participer aux premières agapes du nouvel Evangile.

Tout glorieux alors de l'admiration populaire et de l'amitié de Lamartine, le poète nîmois était de cœur avec les « Troubadours » de Provence. Il s'excusa du moins de ne pouvoir se rendre à Arles, par une jolie lettre provençale que nous avons plaisir à publier :

Nîmes, 28 août, 1852.

Moun bon e aimable Roumaniho,

Me forças à vous respoundre dins uno lengo qu'ai longtems parlado e que sabe pas miel pèr acò. Vosto letro m'a touca lou cor : es pleno d'aquel de Roumaniho ; mai sacrebièu ! siéu embarassa coume un gal dins d'estoupo, pèr vous rèndre la mounedo de la pèço.

Aquel maudi franchimand es toujour aqui que me vióulouno coume un mouissau autour de ma pauro cervello ; e ai bèn pòu que se glisso dins aquéli ligno e que me fague parla coume

Digitized by Google

Moussu Dóufés
mita patoues, mita francés.

Acò 's egau : dirai coume sabe ; es lou plus court belèu pèr bèn dire. Vous dirai dounc qu'à moun grand regret pode pas assista à voste benurous banquet ; mai que ié sarai presènt d'esperit e de cor. Avèn eici deman lis eleicioun ; me faudra ajuda noste presidènt de sectioun à *reculi* (maudi franchimand !) de voto dins un coffre qu'appellon uno urno e que fan coume un coutero sus uno cambo de bos ! Vous pregue, moun bon ami, de faire mis escuso à mi car counfraire que, coume lou sabès, m'on tant fa passa de bon moumen. Sarras-ié la man pèr iéu à tóuti, dempièi lou plus grand jusqu'i plus pichot, d'abord pèr ço que canton bèn, e pièi pèr ço que canton tóuti pèr li bràvi gènt, sens melange de salouparié. Ço que se vèi pas toujour dins lou *francés*, lengo que pèr èstre uno grando damo n'a pas toujour siuen de nousa si coutihoun.

Adiéusias, moun bon Roumaniho, que lou bon Diéu benesigue voste banquet, que vòsti lucho siegon uno fèsto, que li rivaux (couquin de francés !) siegon d'ami. Aquel qu'a fa lou cèu a fa lou de noste bèu païs tant grand et tant blu que i'a de plaço pèr tóuti lis estello.

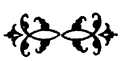
J. REBOUL.

Il avait raison, le vieux poète : « Dieu qui a fait notre ciel si bleu l'a fait si grand, qu'il y a de la place pour toutes les étoiles » Et lui-même n'aurait-il pas été un astre de première grandeur s'il avait épanché sa belle âme dans son parler natal, instinctif, sa vraie langue de poésie ?

Mais arrivons au Congrès d'Arles. Ce fut un succès littéraire et populaire. Tous les écrivains provençaux étaient accourus à cette fête, où Mistral connut son premier triomphe. Les souvenirs qu'elle a laissés aux témoins, nombreux encore, que j'en ai connus, leur sont toujours vivants et pittoresques. La spontanéité, l'unanimité de l'accueil arlésien ne permit plus à nos Rénovateurs de douter de leur mission...

Ici prêtons la parole à un fameux périodique parisien d'alors, et d'aujourd'hui, à l'*Illustration*, qui a donné de ce congrès un compte rendu abondant, aimable et fidèle, d'autant plus digne d'être gardé du vorace oubli, qu'il servit utilement la Cause provençale en accordant telle importance à *la première félibrée*.

PAUL MARIÉTON.



Digitized by Google

CONGRÈS DES TROUBADOURS PROVENÇAUX

DANS LA VILLE D'ARLES (29 août 1852)

Il y a si longtemps qu'il est de mode de rire des troubadours, que nous n'avons pas résisté à l'envie d'en parler une fois sérieusement. Nous avons donc accueilli avec plaisir la relation que nous donne M. Laurens, et qu'il accompagne d'ailleurs de dessins qui rendent son récit encore plus aimable.

« Lorsque le sol du monde antique était ravagé par les barbares, lorsque tous les monuments étaient brisés ou renversés, lorsque toute l'humanité souffrait, la nature restait toujours calme et sereine dans sa splendeur. La sombre forêt verdissait, la rose et la violette s'épanouissaient, le ruisseau murmurait, l'oiseau chantait dans les bosquets ; les beaux yeux des jeunes filles devaient charmer et faire doucement rêver ; mais aucune voix de poète ne chantait la beauté de la nature, ne rimait aux battements de son cœur. « A une époque où la barbarie couvrait encore le monde, entre les pâles lueurs de la décadence antique et la naissance des nations modernes, il y avait, dit un savant critique, M. St-René Taillandier, un coin de terre privilégié, où la culture intellectuelle avait trouvé un refuge et produit des merveilles. C'est sous le soleil de la France du Midi que s'est épanouie la fleur de la civilisation chrétienne; c'est l'imagination provençale qui a délié la langue des peuples nouvellement constitués et frayé la route où s'est élancé leur génie. Dante et Pétrarque, sans doute, n'avaient pas besoin de la langue d'Oc pour être des intelligences supérieures. Auraient-ils été de grands poètes sans cette bienfaisante influence ?... »

« Lorsqu'on sait l'admiration de Dante pour les troubadours qu'il connaissait, on ne peut éviter de se demander si les Arnaud Daniel, si les Bertrand de Born, si les Giraud de Borneil n'ont pas eu de successeurs, si le beau ciel de Provence n'a plus vu naître aucun poète ? La poésie n'a jamais manqué au cœur des enfants de cette terre du Midi, mais depuis longtemps sa langue nationale ne produisait aucun monument digne d'attention. Cependant, à une époque où tant de souvenirs et de nationalités ont voulu se réveiller, où une justice impartiale a su apprécier les œuvres de tous les temps et de tous les hommes, à une époque où le sentiment des choses passées, le culte des vieilles mœurs et du vieux langage réclament pacifiquement leurs droits, la poésie provençale ne pouvait rester

Digitized by Google

endormie avec un passé si glorieux ; le signe du réveil a été donné par le fils d'un jardinier de St-Remy. J. Roumanille, après avoir vécu quelque temps comme professeur dans une maison d'éducation, est passé à un emploi modeste dans l'imprimerie de M. Seguin, à Avignon, et c'est de là que, grâce aux matériaux qu'un intelligent patron mettait à sa disposition, est sorti le charmant volume de ses premières poésies, *Li Margarideto*, qui attira l'attention et les éloges des premiers hommes de la littérature française, de Lamartine, de Ste-Beuve, d'Emile Deschamps, qui en traduisirent plusieurs morceaux. Encouragé par ces succès, Roumanille, aimant plus la gloire pour son pays que pour lui-même, voulut les faire partager à ceux que des échanges poétiques purement intimes lui avaient désignés comme les plus dignes. Il leur fit un appel dans le feuilleton d'un journal, et il y fut noblement répondu. Pendant plus d'un an, le journal avignonnais *La Commune* mit en lumière une variété inouïe de poésies provençales, et lorsqu'elles furent ramassées en quantité suffisante, Roumanille les réimprima en un gros volume qui parut sous le titre de *Li Prouvençalo.*

« Voici le jugement de M. St-René Taillandier sur les auteurs de ce recueil. Laissons-le parler :

« M. Camille Reybaud est une intelligence méditative. Son épître à M. Requien atteste une imagination noble, accoutumée à errer sur les cimes. M. Crousillat a un sentiment vrai des scènes de la nature et quelque chose d'Horace et d'André Chénier revit çà et là dans ses inspirations. Ils sont tous deux, avec J. Roumanille, les deux chefs de la pléiade... Parmi les disciples qui suivent de près leurs maîtres, il en est trois dont la verve originale mérite une mention à part. La poésie de M. Aubanel est fraîche et robuste. Ce qu'on a loué çà et là dans quelques pièces de M. Pierre Dupont me semble bien plus remarquable dans certaines pièces de M. Aubanel... Un autre écrivain du même genre est M. Glaup, esprit original et hardi, qui semble un Téniers provençal... M. Mistral, enfin, est un coloriste à qui ne manquent ni l'audace, ni la puissance... » (Suivent des appréciations étendues d'autres poètes).

« Bref, plus de trente noms répondirent à l'appel de Roumanille, et la renaissance de la poésie provençale put être proclamée. Par la publication des *Provençales*, les nouveaux troubadours de la langue d'Oc avaient pu se connaître et s'apprécier individuellement. Roumanille a voulu qu'ils fussent une phalange d'amis, et, pour qu'ils le devinssent, il les a convoqués à un congrès, à un banquet, à une cour d'amour qui a eu lieu dans la ville d'Arles, le 29 août dernier. Il faut convenir que le siège de la réunion ne pouvait être mieux choisi ni plus attrayant sous tous les rapports. Quel

Digitized by Google

est le poète, quel est l'artiste qui a connu cette antique cité et qui ne lui a pas voué un culte? Quel est l'homme qui résisterait à la séduction de ces tant belles et tant brillantes jeunes filles? Ce ne pourraient être les poètes qui les ont chantées, ni l'artiste qui les a si souvent dessinées. Aussi, nous étions près de trente réunis au joyeux banquet, réunis au congrès poétique.

« Une salle de l'ancien archevêché, tendue de riches tapisseries du XVIIme siècle, avait été mise à notre disposition; des cristaux en écusson portaient le nom des anciens troubadours de la Provence, et le vénérable docteur J. J. L. d'Astros était au fauteuil, ayant à ses côtés Roumanille et J. B. Gaut. La séance a commencé par la lecture des lettres d'excuses de ceux qui n'avaient pu se rendre; la prose patoise de J. Reboul, de Nîmes, et celle plus patoise encore de Castil-Blaze furent vivement applaudies. M. St-René Taillandier, qui ne sait ni écrire, ni parler le patois, mais qui sait si bien le comprendre, exprima en très bon français son regret de ne pouvoir se rendre au milieu de ceux dont il estimait tant les œuvres. La personne de ces absents eût mieux, sans doute, été accueillie que leurs paroles, mais on accepta de bon cœur ce que le sort voulait accorder de ce côté.

« Après ces communications préliminaires, la parole fut à M. Desanat, le fondateur de l'ancien journal provençal de Marseille, *Lou Bouiabaïsso*. Dans une longue pièce de vers tout à fait de circonstance, M. Désanat débita des pensées très piquantes et très sensées au sujet de la réunion. M. Marius Bourrelly fut encore plus vif et plus franc dans une pièce sur le même sujet. A cette double introduction succédèrent des lectures sérieuses, tendres ou gracieuses. Mistral, Roumanille, Cassan, Aubanel, Aubert, Garcin, en un mot chacun récita des choses charmantes; mais ce qui produisit le plus sympathique effet, ce fut la parole si naturelle, si naïve, si vraiment populaire du vénérable président, M. d'Astros.

« Les poésies provençales lues dans le congrès ne furent pas entendues seulement par les troubadours. Un auditoire, peu nombreux il est vrai, avait été admis, et cet auditoire offrait quelques figures ravissantes. Que ce fût sous le chapeau orné de fleurs ou de dentelles, que ce fût ceintes par le ruban de velours arlésien, que ce fût entourées par l'élégant bonnet languedocien, les poètes pouvaient contempler ces têtes, hautement dignes de les inspirer.

« Cette séance terminée, nous avons saisi, pour ainsi dire, au collet, quelques-uns de nos confrères; puis, les ayant enfermés sous clef, nous ne leur avons rendu la liberté qu'après avoir tracé les quelques figures que nous donnons aujourd'hui à l'illustration. (Portraits de Roumanille, C. Reybaud, Crousillat, Mistral, Aubanel, Gaut, Mathieu, d'Astros, A.

Digitized by Google

Anrès, Castil-Blaze). Si Castil-Blaze a manqué au congrès, il ne manquera pas ici. Nous le savons par cœur depuis notre enfance, nous avons crayonné vingt fois cette tête si pittoresque du Rabelais provençal. Nous tirons aussi de nos albums la tête d'un homme, supérieur par le cœur et par l'intelligence, d'un homme qui se fût distingué autant dans la science que dans les lettres, d'un homme qui a fait dans sa jeunesse de charmantes poésies patoises ; malheureusement, cet homme modeste, Augustin Anrès, a caché ses œuvres et sa vie ; mais il méritait trop bien sa place entre MM. d'Astros et Castil-Blaze, pour la lui refuser.

« Ailleurs, nous réunissons à la figure si animée de Roumanille, celle de Camille Reybaud, le poète de la mélancolie et de la tristesse, celle de Crousillat, au profil grec, et celle de Mistral, profonde, en même temps gracieuse d'expression.

« Enfin Aubanel, le peintre des scènes terribles, Mathieu, celui des sentiments les plus doux, et Gaut, auteur de choses charmantes de grâce, forment un dernier groupe.

« Il y avait certes à Arles bien d'autres têtes dignes d'illustration, mais le temps nous a manqué lorsqu'elles posaient au banquet, devant nous, et l'espace nous aurait manqué ici pour donner une galerie plus étendue des modernes troubadours provençaux. Nous restons donc avec tous nos regrets à cet égard.

« Par un heureux hasard, le jour et le lieu choisis par les poètes pour se réunir, l'avait été par la Société agricole du département des Bouches-du-Rhône : la ville d'Arles était donc toute festoyante. Chaque convoi du chemin de fer amenait de nombreux curieux de Nîmes, de Beaucaire, d'Avignon, de Tarascon, tandis que les Marseillais arrivaient plus nombreux par les trains de plaisir. C'était beau de voir toute cette foule parée, répandue sur l'antique enceinte des arènes comme une neige brillante qui se serait attachée à chaque pierre. C'était beau de voir entrer sous les noirs arceaux romains, aux sons de la musique militaire, un immense char traîné par des bœufs et orné de tous les plus riches produits de l'agriculture provençale.

« Le soir, pour couronner dignement la fête, la ville donna un bal, où l'on vit avec plaisir l'éclat du costume populaire lutter avec la richesse des parures du beau monde. On y vit avec plaisir le poète à côté du général d'armée, et l'ouvrier à côté du riche bourgeois. En un mot, cela fut magnifique et il restera un charmant souvenir à tous ceux qui l'ont vu.

« Voilà les titres auxquels la journée arlésienne du 29 août nous a paru réclamer, de notre plume et de notre crayon, une mention particulière dans ce journal. »

J. B. LAURENS.

Digitized by Google

POÉSIES D'ADOLPHE DUMAS

TIRÉES DE *PROVENCE*

(1840)

LA MAISON SUR LE ROC

Regarde à ta fenêtre, ami ; ne vois-tu pas
Ce pont sur la Durance et ce bourg ? c'est *Bon-Pas*,
Et là-haut, ce coteau d'oliviers d'où l'œil plane,
Au val de Cavaillon, de Nove et de Cabanne,
Enfin sur ce rocher, ce cloître et ce saint lieu,
Battu, comme Sina, par les foudres de Dieu ?
C'est là que je suis né. Dieu seul a connaissance
Du moment de la vie et du cri de naissance ;
Mais si l'on peut rêver, voici ce que je crois :
Je n'eus à mon berceau rien des enfants des rois ;
Mais j'eus ces trois vallons, ces horizons sans voiles
Et ce soleil plus beau que toutes les étoiles.
Une aurore de juin, blanche au sommet du mont,
Fondait, sous ses pieds nus, les neiges du Piémont,
Et les eaux jaillissaient de toutes les Vaucluses,
Et les sources chantaient comme un concert des muses ;
L'Isle avec ses jardins se baignait dans ses eaux
Et, sous ses ponts de fleurs, ses treilles en berceaux,
Ses femmes de vingt ans emplissaient leurs mamelles
D'un premier lait d'amour, pur et chaste comme elles,
Et partageaient leur sein à deux amants jaloux :
La lèvre d'un enfant et celle d'un époux.
On entendit au ciel chanter toutes les âmes
Qui doivent naître enfants dans les amours des femmes ;
Ma mère eut tout à coup des entrailles de feu...
La mort passa sur elle et ma sœur pria Dieu...
Dans un cri j'étais homme et je venais de naître.
Mon père sur ses mains me prit à la fenêtre
Et m'élevant au ciel, comme pour des serments,
Dans les cris de ma mère et mes gémissements :

« Voilà l'enfant, dit-il, l'enfant de la contrée ;
Je le voue et j'en fais une chose sacrée ;
Il sera dépouillé de ses biens en naissant
Et n'aura du Midi que le cœur et le sang ;
Banni pendant quinze ans, quinze ans il saura comme
L'homme fait le travail et le travail fait l'homme ;

Digitized by Google

Et quand il reviendra de son exil du Nord,
Celui-là sera vieux, celui-là sera mort.
Il passera devant la maison de son père :
Rien ne le connaîtra, ni l'homme, ni la pierre ;
Alors il s'écriera, les larmes dans la voix :
« Où donc est mon pays dans tout ce que je vois ? »
Il reviendra, n'importe ; une raison profonde
Est au fond du malheur comme au fond de ce monde,
Et Dieu l'y précipite aujourd'hui ; mais demain
Il en remontera la sagesse à la main,
Sachant pour tout savoir qu'au bout, quand nous y sommes,
Nul n'a plus de six pieds de la terre des hommes,
Que la lyre est errante et qu'il peut être beau
De n'avoir sous le ciel ni berceau ni tombeau.
Alors, humble de cœur, mais fort de sa faiblesse,
Ce sera pour l'élan si son âme s'abaisse,
Pour admirer encor, si ce n'était qu'un jeu,
Ce qu'il ne comprend plus dans les desseins de Dieu. »

J'ai revu sur son roc, vieille, nue, apauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent sur les murs égarée,
Qui regrette son maître et retombe éplorée ;
Et dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil ;
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère.

DANS LES PRÉS

Vous n'avez que seize ans et vous m'intimidez,
Et je baisse les yeux quand vous me regardez,
Comme un enfant devant son père ;
Et vous êtes pour moi la présence de Dieu,
Je ne sais que brûler mon encens sur mon feu
Et murmurer une prière.

Mes livres seraient là, je les lirais pour vous,
Ou je les brûlerais à vos pieds, à genoux,
Les philosophes, les poètes,
Ceux qui, depuis dix ans ne m'ont jamais quitté,
Et tous ceux d'à présent et de l'antiquité ;
Ce qu'ils sont, pour ce que vous êtes !

Enfin, vous me diriez de vieillir en un jour,
De mourir à jamais dans une heure d'amour,
Moi, si jaloux de renommée,
J'immolerais, je crois, le poète et l'amant,
Pourvu qu'on sût combien j'étais le plus aimant,
Et vous, combien la plus aimée...

Digitized by Google

A MON SAGE AMI M. BALLANCHE

Vous en souvenez-vous, j'étais mort à demi,
Vous étiez à mes pieds, Ballanche, mon ami ;
Sur le lit des mourants vous me gardiez malade,
Comme Platon son Phèdre et son Alcibiade.
Le cœur plein de l'antique et pieuse amitié,
Vous pensiez à mon âge et vous aviez pitié
Et j'aurais pu passer sans broncher au passage,
Car je montais au ciel en présence d'un sage :
Quelque chose pourtant plein d'amour et de foi,
Qui n'était pas Ballanche et qui n'était plus moi ;
Un dernier cri de l'homme et de Job en démence
Pleurait entre nous deux d'une douleur immense :
— Vous avez cinquante ans, vous vivez parmi nous,
Et le vieil Hésiode a moins d'âge que vous;
Pas un texte d'histoire, un verset d'évangile
Et pas un vers doré d'Homère et de Virgile
Qui dans vos souvenirs ne se soit retiré
Comme votre colombe au fond du bois sacré.
Vous avez abrité la sagesse et les nombres,
Comme l'orme d'enfer les âmes et les ombres ;
Vous savez Hérodote et neuf muses, si bien
Qu'un prêtre de Saïs ne vous apprendrait rien ;
Vous avez retrouvé les neuf cordes d'Orphée,
Entrailles de la Muse, hélas ! sacrifiée.
Vous avez rassemblé sous nos yeux et compté
Les vieux malheurs du peuple et de la royauté ;
Vous nous avez appris, avec un soin de mère,
Et l'éternel Œdipe aveugle et sans lumière,
Et le peuple éternel, avec l'Œdipe errant
Chassant l'Œdipe aveugle et l'Œdipe ignorant.
Enfin tous vos travaux sont écrits, et vos livres
Font pâlir les plus forts comme des hommes ivres,
Et lorsque vous chantez, c'est Homère, dit-on,
C'est Homère qui rentre en grâce avec Platon !
— Et vous n'avez rien fait, Ballanche; l'habitude
Qu'on a prise à présent de lire sans étude,
Sur la pointe du pied, avec le bout du doigt,
A fermé votre livre à son plus bel endroit ;
Vous serez immortel si votre vie est morte ;
Si l'on met un cercueil au seuil de votre porte,
Si le passant distrait et sans penser à rien
Siffle à nos carrefours comme l'Assyrien ;
Si le cercueil éclate et si l'ange délivre
La dépouille mortelle et celle de son livre.

Digitized by Google

Voilà la vérité, pleine de lie au fond
Qu'il faut boire debout sans sourciller du front.
Voilà pourquoi la vie, avec Job en démence,
Pleurait entre nous deux une douleur immense !
— Je gardais le silence et je fermais les yeux
Pour ne pas voir la terre et pour mieux voir les cieux.
Si j'étais mort alors, au fond d'un cœur de flamme,
Mon ange dans sa main eût emporté mon âme
Et, jusqu'aux pieds de Dieu, j'aurais crié : Mon Dieu,
Un supplice plus grand qu'un supplice du feu
Et que tous vos enfers, — c'est un puissant génie
Et trente ans de travaux qu'on insulte et qu'on nie ;
Ce sont les feux éteints et les supplices froids,
Et Paris tout planté de doutes et de croix !...

VOUS M'APPORTEZ DES FLEURS

Vous m'apportez des fleurs, ô Justine, où sont-elles ?
Je voudrais les toucher et les rendre immortelles ;
Et, votre frère ou votre amant,
Comme sur votre tige et comme sur vos branches,
Dans vos genoux tremblants, entre vos deux mains blanches,
Les baiser éternellement.

A quel rosier d'avril les avez-vous cueillies ?
J'ai fait asseoir souvent mes heures recueillies
Sous le laurier et le jasmin ;
Et peut-être, en tombant près de quelque racine,
Ce qui pensait à vous après des mois, Justine,
A refleuri sous votre main.

Et vous, vous m'apportez dans vos mains toutes pleines,
Mon pauvre cœur peut-être avec toutes ses peines,
Les vers que je n'ai pas écrits ;
Ceux que j'ai murmurés dans des crises muettes,
Car le ciel m'a donné, comme à tous les poètes,
Mes chants pour étouffer mes cris.

Vous m'apportez mes vœux de vous voir seule, assise,
Assurant au travail votre main indécise,
Tremblante sans savoir pourquoi,
Tandis qu'à vos genoux je vous regarde faire
Et que vos beaux yeux bleus, sans toucher à la terre,
Viennent se reposer sur moi.

Digitized by Google

Et les mille désirs qui naissaient l'un de l'autre,
Aussi purs qu'un regard baissé devant le vôtre,
Frais comme l'air du ciel natal,
Et blancs comme vos dents blanches, qui nous font dire
Qu'on descendrait du ciel, boire votre sourire
A votre bouche de cristal.

Cent fois, quand je suis seul, j'ai rêvé ces folies,
Et vous, sans le savoir, vous les avez cueillies
Sans penser ce que nous pensons,
Sans les troubles confus, sans les pudeurs honteuses,
Sans écouter autour de vous, tumultueuses,
Nos insolentes passions...

Votre œil est vierge et fier, et votre tête est haute
Et ne se baisse pas pour regarder sa faute ;
Votre parler est calme et doux ;
Vous n'êtes que beauté, fleurs, innocence et grâce ;
On vous perdrait au ciel qu'on suivrait votre trace
A l'air qu'on respire après vous.

ADOLPHE DUMAS.

Digitized by Google

VIARIÉU

A Pau Jeancard.

Ensouvène-te di vesprado,
Après lis àspri jour d'estiéu,
Sereno, founso e prefumado,

Quouro liuen dis ome catiéu,
En escoutant li galineto,
Sus li roucas de Viariéu

Avèn treva coume d'armeto!

I sablas d'Antibo, eilavau,
Souspiravo la Mie-terrano;
Lou clar endiha d'un chivau

Venié di bastido pacano:
Ges de nivo au cèu, ges de vènt;
E durmié la luno barbano

Dins la founsour di caraven.

Roucas blanc flouri de revèndo,
Peno auturouso, planestèu!
Luno que giho sus li pèndo

Di valat, sourne e vièi castèu!
Qu trèvo encuei dins nòsti draio?
A quau lou rai blu fai mantèu?

Per quau lou riéu lalejo e raio?

Lis an debanon, ai! ai! ai!
E lou ciéucle tambèn desgruno;
Di luno novo ount vai lou rai?

Ount es lou rai di vièii luno?
Ount van lou sage e l'endeca,
E cadun emé sa caduno?

— Riban gausi, panié trauca!

(1) *Viariéu* es lou noum d'un rode sus lou mount Cheiroun, dins lis Aup-Marino.

Digitized by Google

Pensatiéu, sounje i vièii causo,
E me dise : « Paure roumiéu,
Li remembrançio qu'ai enclauso,

Bèn rejouncho au trefouns dóu miéu,
Longo-mai seguiran moun amo
E mountaran em' elo à Diéu,

— Sus dos alo d'or e de flamo.

MANDADIS

Fraire d'eila, pèr tu, d'eici,
Ai pinta coume de terraio
La douço estrofo ; ai fa brusi

Mi cant, pu clar que de sounaio :
Dins soun aram escrincela,
Moun amo amigo se miraio

D'eici pèr tu, fraire d'eila !

Jules BOISSIÈRE.

Qui-nhon, 12 de juliet 1887.

A LA BELLO EISSERVO

NOTO D'UN SOURDAT AU TOUNKIN

1° LOU BOUDDHA

A Louis Funel.

Cremavon un oustau nòsti sourdat vincèire ;
— Lou mèstre emé si fiéu, peralin fugissié
Souto la fusihado ; e sus l'autar di rèire,
Liuen d'apara l'oustau, l'autar e li vièi crèire,
Is ome aloubati lou Bouddha sourrisié.

Quant d'ouro desempièi an passa ! mounte es aro
L'oustau ? mounte es lou diéu ingrat de qu la caro
Sourrisènto retrais lou Sort indiferènt ?
— Mai, souto lou cèu mut, quand l'ome plouro e crido,
Revese dóu Bouddha li gauto acoulourido,
E sa fàci de luno, e si vistoun seren.

Digitized by Google

2° LOU VIN

La fam dins moun ventre cracino :
Desempièi l'aubo avian lucha ;
La niue toumbado, à la couisino
Atrouverian rèn pèr manja.

Rampau de Diéu, quento magagno !
Autour d'un bèu fiò de gavèu
Qu ris, qu crido, qu se lagno,
Qu vai dourmi dins soun mantèu.

* * *

« Lou vin ! Aparo ! » adiéu la reno !
Flouris, o rire fouligaud !
Veici la gouto de sang caud
Que caufo lou sang fre di veno.

Amourra vers si milo rai,
Oublidaren la fam amaro :
Fau chapla de Chinés encaro ?
Coume un levènti lucharai !

Vin qu'enamoures li piéucello,
Vuejo forço e valènto imour
Dins li masseto di tambour
E dins lou cor di sentinello !

3° L'OUSTAU ABANDOUNA

Sabe eila, dins lou ple dóu vabre ounte degruno,
Un oustaloun. Aquito, i bèlli niue de luno,
Anave douçamen, coume un trevant, raiva.
Un jour, sus lou lindau, en intrant, ai trouva
Lou retra d'uno enfant chineso : sèmblo rire
A vous faire ploura !.. Charran, e m'aujo dire,
Sèns parla, si pantai, si proumié sarramen...
Pièi lou retra se taiso, e sounjo tristamen
La bruno chato... Ai, las ! après l'aspro bataio,
Iéu sabe ço qu'an vist la porto e li muraio :
(Sus quant de liè d'asard an canta mi coumpan !)
— O, gardo toun mistèri, o ma chineso bruno !
E parlo soulamen di caud vèspre d'antan,
Ounte toun amo en flour flourissié sout la luno !

Digitized by Google

4° EN CASSO

Avian rèn pèr manja, dins moun poste. Un matin,
Souto lou dur soulèu partiguerian en casso,
Enjusqu'à jour fali, pus àspri que d'arquin ;
E li pu fier pamens siblavon... O vidasso !
E nous entournerian, lou vèspre, cambo lasso,
Sènso un porc, un aucèu, un marrit gran de blad.
Mai lou sarjant-majour nous guinchavo d'eila ;
E de sa grosso voues : « Que, manjaren, cridavo,
Noste sadou ? qu'avès, de canino o de pan ?
— Rintrerian tèsto basso, ai las ! e res mutavo.

Aquelo niue, pamens, se durmiguè de fam.

5° AUBO D'IVÈR.

La diano a canta, mai rouncan à la paio :
Que lou troumpeto boufe, e crebe lou sarjant !
Veici lou capourau que passo en sacrejant,
E lou vènt siblo pèr la porto sèns saraio.

Chourlèn lou bon cafè que fai lou bon sóudard !
Pièi, 'mé d'ami raça, cantaren la patrìo :
— D'enterin l'auro passo e nous escarrabiho,
E lou pur vènt de Diéu fai refreni ma car.

Vuei, pèr rejouveni li oors emai lis amo,
Escalaren lou baus pèr gueita lou soulèu
A l'ouro ounte, dreissa dins sa raubo de flamo
Roso e verdo, esbléugis li blu campas dóu cèu !

6° EN BARCO

D'enterin que lou Chinés remo
E renò sus li blu garagai de la mar,
— Moun fusiéu, tu que siés ma femo,
Coume t'an nouma li sóudard,

Enquilavau, sus la coustiero
Verdo, e drudo peréu, mai de marrit renoum,
Dien que l'enemi nous espèro
Emé de sabre e de canoun.

Digitized by Google

Iéu, qu'ai vist forço galejaire,
Dempièi un an e mai que barrule en siblant,
Te dirai que vuei crese gaire
I Pavaioun-Negro vo Blanc.

— Mai pamens, se lèvon la paio,
Ié faras vèire, en li trissant coume de sau,
Coume un brave fusiéu travaio
I det d'un brave Prouvençau !

7° SUS LOU FLUME

La barco, au vènt de mar sus lou flume resquiho ;
Li lume d'un vilage e lis astre belin,
Dins l'aigo entremescla, flamejon peralin,
E negrejo, au dougan, l'oumbro dis avaussiho.

La luno vai mounta de l'oundo ; aro, escandiho
Lou cèu en amoussant lis astre ; un remoulin
Fai tremoula l'argènt de si rai cristalin,
E lou clar brut dis erso encanto mis auriho.

Remaire, plan-planet davalen vers la mar !
D'aquest caire tout-aro espelira Lugar
E vèn l'auro ; e soulet, óublidant la magagno,

Beve 'mé dous Chinés sus lou grand flume blu,
La Liberta que passo e lusis e se bagno
Dins l'oundo, dins lou vènt e dins lou clar belu.

1886.

JULES BOISSIÈRE.

Digitized by Google

DISCOURS

A LA LOUANGE

DE LA DOUBLE VERTU DE LA MER (*)

Ariston mèn údôr.
PINDARE.

L'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus certaine.
LÉONARD DE VINCI.

O cap incoumparable !...
BONAPARTE-WYSE.

A Frédéric Mistral.

I

1. Au cap incomparable où, sans nous être aimés, nous nous sommes compris et, sans avoir osé descendre jusqu'à l'aversion déclarée, nous avons reconnu les différences de nos cœurs, je suis revenu seul pour songer à vous, mon amie. Peut-être vous en souvient-il, et les escadres couronnées de musiques et de lumières vivent-elles encore sur l'onde magnifique et paisible de vos pensées, comme elles allaient, cette nuit, au balancement de la mer. La chevelure des pins noirs que les vents d'harmonie déployaient au septentrion, découvraient, dans le ciel, la flotte des étoiles. Il venait des odeurs de tubéreuses et de lis, et vos narines palpitaient, vos beaux yeux se voilaient de la volupté des parfums. Mais votre voix, mêlée au gémissement de la mer, nommait les êtres merveilleux qui, en nombres divins, oppressaient nos mémoires et agitaient nos cœurs. Les mots que vous disiez, avec leur mélodie de compassion inoubliable, classaient, être par être, la noblesse de l'univers.

(*) Extrait et conclusion d'un volume de Mythes et de Fabliaux, *Le Chemin de Paradis*, à paraître chez Calmann-Lévy en octobre prochain.

Digitized by Google

2. Du moindre brin d'herbe odorant aux planètes les plus lointaines, vous n'oubliâtes rien qui eût un degré de beauté. Le vieux Pan, qui riait autrefois sur ces promontoires, vous assistait sans doute de sa flûte et de son esprit. Plus belle que Corinne, égale aux Muses elles-mêmes quand elles déployaient leur cadence savante sur les collines de l'éther, vous conduisiez toute pensée à la secrète idée du monde, qui est l'avènement de la pure sagesse dans la grâce et la passion.

3. J'écoutais ces discours que vous répandiez en me félicitant qu'il m'eût éte donné de m'élever ainsi avec l'aide de votre main, lorsque soudainement je sentis cet appui céleste me faillir. Votre main se glaça, vos lèvres se turent. Je vis sur votre front, car en ces jours s'y inscrivait en signes éclatants tout le cours de ses rêveries, je vis se dessiner je ne sais quelle peur étrange de ce qui gonflait votre sein.

4. Puis, d'une voix brisée et qui se hasardait comme en tremblant hors des espaces du silence, vous gémîtes, ô mon amie, d'une calamité dont votre âme était menacée. Car, hélas! pensiez-vous, une âme n'est point faite pour étreindre de si extrêmes variétés de conceptions: ou elle se fondra au torrent lumineux de ses intelligences.

5. A force d'appeler et de recevoir tout le flux du vaste univers embrassé, comment l'âme éperdue se retrouvera-t-elle ? Devenue la pareille de tant de formes et de parfums qui occupent les immensités mesurables, (ainsi, n'est-il pas vrai, se développait votre effroi) cette petite âme sera comme un atome imperceptible, étrangère à son propre sein. Et sans doute elle flottera, l'infortunée ! d'un bout à l'autre de ce monde, dans une recherche inutile où, n'étant presque plus, elle oubliera également de vivre et de sentir, de fructifier et d'aimer. Oui, oui, soupiriez-vous, ne sera-t-elle ainsi devenue tout à fait indigne et incapable de l'amour, tant l'excès prodigieux, l'abondance touffue des figures extérieures l'auront, par avance, appauvrie de sa sève et de sa vertu ?

6. Ainsi vous vous plaigniez : peut-être afin que je vous aide à vous tirer de la périlleuse sagesse, vous me redisiez tristement le thème préféré de quelque vain sophiste de vos instituteurs :

— Hé ! que m'aura servi d'égaler tout cet univers, si je vais y perdre mon âme ?

II

7. — Ame, vous répondis-je (car il n'est pas de nom plus doux ni qui en ce temps-là allât mieux à votre beauté) comment des biens si précieux seraient-ils jamais égarés ?

Et je montrais non loin, par-dessus les terres voilées et à travers la co-

Digitized by Google

lonnade ténébreuse des pins, les milliers d'étincelles qui blanchissaient la mer.

8. — Ma sœur, repris-je, regardez ce champ qui roule et qui rayonne une si égale clarté. Je voudrais y fixer les yeux de votre corps avec ceux de votre pensée. Je voudrais promener les uns et les autres en tout sens, à travers la plaine fluide, et encore leur faire traverser cette molle cuirasse d'écailles scintillantes pour qu'ils n'ignorent plus le fond de l'abîme essentiel.

9. « Ce qui les touchera d'abord en cette mer sera l'exactitude à rendre la face des cieux. Il n'est pas une goutte de son eau balancée qui ne mire le firmament. Avec quelle patience sont reçus les moindres rayons et de quelle fidélité ils sont réfléchis dans la nuit, vous l'admirerez avec moi. La vertu de soumission, qui se prescrit aux sages, n'est littéralement exercée que dans ce liquide miroir. Tout à l'heure, vos yeux n'étaient pas plus dociles à la beauté des choses, quand ils me révélaient de si éloquentes splendeurs; votre contemplation n'offrait pas aux idées un cristal plus scrupuleux. La figure concave du ciel y est toute restituée, sphère par sphère, étoile même par étoile, et la nappe cendrée qui descend avec elle, faite du demi-jour de tant de filets qui se croisent, se retrouve de même en demi-lumière argentée au creux et à la cime de chacun de ces petits flots.

10. « Mais, que le jour s'allume, vous verrez tout cela luire subitement au premier éclair du flambeau. La Mer alors se peint jusque des teintes qui se jouent sur les ondes vides de l'air. C'est dire de quel cœur elle redit d'abord le fantôme léger des hautes falaises de pourpre, ou si quelque olivier s'incline sur elle en vibrant. Il ne lui faut plus rien que les incendies du soleil, et elle s'inquiète et bouillonne tant que les divins feux se dérobent sous l'horizon. Mais, à cette chaleur invisible qui les précède, elle s'aplanit toutefois. Puis, le premier rayon, encore que dardé obliquement, lui tire un gémissement de pitié. Non qu'elle veuille fuir ce terrible soleil de la vérité renaissante en de honteux limons ni sous l'abri d'un antre obscur : notre nymphe héroïque ne tente seulement de se mettre à couvert de celui qui brûle le ciel. Elle l'affronte nue et, telle jusqu'au soir, pareille à une athlète de la connaissance obstinée, laisse les flèches d'or cribler son corps luisant, et elle leur répond de mille reflets : c'est le soir glacial, c'est la furtive et froide nuit qui lui arrachent des nuées ; jamais elle n'en forme de son propre désir. Les flammes de la roue où siège le héros scintillant et persécuteur ne font que l'embraser d'une intelligence plus vive et redoubler son vœu d'amasser plus d'objet et de saisir plus d'être dans sa vaste prunelle animée d'un perpétuel mouvement.

Digitized by Google

11. « Cet œil azuré de la mer, qui me faisait vous voir dès avant que je vous connusse, ne demande rien au-delà. La lumière, sève du monde, âme essentielle, lui suffit. Car le bel élément qui rit, bondit, flotte sur elle avec tant d'abondance et de rapidité, c'est la forme aérienne et céleste de toutes choses. D'où je vous déduirai que sa quotidienne illumination de midi nous signifie certainement l'heure d'omniscience et de rêve complet où se doit élever la Mer.

III

12. « Toutefois, cette Mer, qui nous laisse loin derrière elle pour le zèle à grandir dans le mode contemplatif, ne montre nulle part une sèche infécondité dont vous ont menacée de mauvais conseillers. Bien au contraire, en elle bouillent les intimes réserves de l'universelle énergie. Que si quelques poètes n'y ont vu qu'une solitude et l'ont appelée *Celle qui n'a point de moisson* ou *Celle dont les champs ne sont point dorés de vendanges*, ils sommeillaient sans doute, parlant sans réfléchir, à moins qu'ils n'entendissent que les froments qu'elle nourrit sont trop lourds au ventre des hommes et ses vignes gonflées d'une veine trop généreuse. Ne les écoutez pas ou pénétrez-les mieux. Ces grands hommes n'eussent jamais laissé leurs citoyens attacher à la mer un culte fidèle ni ne l'eussent nommée, comme ils l'ont fait si fréquemment, une chose divine, s'ils l'eussent crue ainsi stérile : c'était une de leurs maximes que, de même qu'il est trop aisé d'exercer une force puissante si l'on n'est qu'une brute aveugle à la manière des harpies et des centaures, il est trop simple aussi de comprendre et de savoir tout, si l'on reste soi-même oisif et vide de vertu.

« Penchés au bec des proues et abrités de leurs manteaux contre les spectacles du ciel, ces poètes navigateurs n'ont pu manquer de soupçonner tout ce qui mûrit sous les flots. Ils savaient quels doux monstres à figures de vierges tentaient en ce bas lieu toutes les formes de la vie et dépensaient en jeux cruels les premières sèves naissantes. Et c'était leur merveille que l'on ne cédât plus souvent au charme riant sous les eaux.

13. — *Que leur chantaient donc ces Sirènes ?*

« Si Tibère César, qui posait la même question à ses suppliciés pendant qu'ils criaient de douleur, m'eût pu interroger pareillement sur ce sujet, je sais quelle réponse m'eût sauvé, m'eût concilié les bonnes grâces de ce prince ; car j'ai examiné toutes les relations de quiconque entendit ces voix de la mer, et j'en ai rétabli la mystérieuse chanson.

« — Nous sommes, disent les Sirènes, (eussé-je enseigné à César), le » père et la mère de tout. L'ancien germe de Pan est sorti de nos profon-

Digitized by Google

» deurs. Cette mer violette est le vase sacré, revêtu de saphir, tapissé au
» dedans d'une ténébreuse émeraude, où les os de ce dieu furent assem-
» blés un par un.

» Tout ce qui est rêvé au plus haut de l'éther est réalisé parmi nous.
» Toute action soupire au fond de nos entrailles avant de vagir au soleil.
» Car Pan, tout vieux qu'il est, n'a point achevé ses emprunts à nos pri-
» mitifs éléments, et il en retire sans fin des étendues de sable blond, et
» d'amères prairies, et des bancs de roches soudaines, sans compter ces
» tempêtes, ces pluies fécondes, ces rosées et toutes les humeurs rapides,
» brusques et chagrines, âmes du changement et de la nouveauté, dont il
« s'inquiéta dès l'enfance, à notre imitation, aspirant de nos seins plissés
» de rides immortelles les appels du désir et les vœux de l'enfantement. »

14. « Ce qu'eût fait César, je ne sais. Mais combien d'hommes voyageurs se sont lassés de notre monde, à entendre cette leçon. Ils ont reconnu que leur vie n'avait été que plagiat d'une vie plus violente et ils se sont unis à jamais à cette dernière.

« Quand s'arrête, en effet, le cri de désir de la Mer ? Chose irritable et sensitive, turbulence enivrée des compréhensions du plein ciel, elle figure bien les travaux de la volonté. Nommez-la, mon amie, l'ouvrière que rien ne fatigue ou, s'il est vrai qu'il n'y ait point d'ouvrage accompli sans l'amour, qu'elle nous soit l'amante que nulle fureur n'assouvit.

15. « Les Sirènes n'ont point menti, et nous sommes certains qu'autrefois elle occupait tout, mais tout était mêlé en elle. Afin de régir ce désordre, elle prit le parti de se sacrifier et, réduisant son lit, creusa dans le milieu du monde un asile profond où se définit sa vertu. Ce qui existe hors de là n'est donc fait que de ses largesses : la terre ferme et fixe et le rythme assuré des lois nous sont concédés de son sein. C'est elle qui jeta les tendres mamelles des îles cuites ensuite au dur soleil et enchaînées plus tard les unes près des autres par les dons successifs qu'elle ne cessait d'ajouter.

16. « Puis, les monstres sortirent avec tumulte de son sein et, plus tard aussi, les héros. Nous avons lu que le dernier de ces races évanouies, Achille, rejeton des collines thessaliennes, naquit de Thétys blanchissante. Le demi-dieu n'oubliait pas de venir implorer dans les difficultés la déesse dont il avait hérité le courage et, se lavant les mains sur les grèves salées comme nos prêtres font encore dans les cuves imprégnées de sel, il revenait plus ferme et plus vite au combat, couvert d'une armure nouvelle.

17. « Ulysse, fils d'Ithaque, île née de la Mer, succéda ensuite à Achille et, versé d'onde en onde, apprit les règles du commerce, de la navigation

Digitized by Google

et des autres arts. Quand la divine flèche envoyée de Thétys lui eut donné la paix des dieux, l'écume commençait de charrier d'un flot à l'autre les navires pleins d'hommes aux rivages colonisés. Et maintenant la mer est toute labourée de la course de ses enfants. Une blanche ceinture de ports florissants et reliés entre eux par l'écharpe vivante des voiles qui ne cessent de bondir et de voyager, décore son sein bleu et sombre. Les villes naissent des vaisseaux, les vaisseaux renaissent des villes, et, dans ce lent triomphe séculaire qu'elle conduit ou dans ce va-et-vient de mille triomphes divers faits de cris de gésine et de plaintes d'amour, elle n'arrête point de sourire avec volupté : elle se rend le témoignage d'avoir ordonné tout cela au loisir d'une longue et lucide méditation, n'ayant nulle part négligé d'appeler du ciel sur son œuvre les beaux feux ennemis de toute déraison, exterminateurs des chimères, des mensonges difformes et des rêves privés de sens ; ayant toujours banni toute tromperie ténébreuse et considéré le soleil.

18. « Que si l'astre fuyait devant la tempête ou la nuit, plutôt que d'opérer dans une ombre complice d'où la faute et l'erreur se fussent peut-être excusés, le pouvoir diligent de cette Titanide, sœur des Cyclopes inventifs, créa l'art d'amasser tout ce qui survivait de lumière confuse et d'en faire jaillir une phosphorescence qui aidât de flambeaux l'éternelle composition.

19. « De cet effort naquit la plus souhaitable merveille. Un heureux matin se leva. Des collines de soie tendaient l'horizon de la terre et, d'une soie plus molle, piquée d'aigrettes argentées, sinuaient les faces de l'eau. Le jour parut, la mer l'égaya de mille sourires, les tritons agitant les fourches et les conques firent s'évanouir les dernières laideurs et les hasards mauvais qui rôdent toujours sous le ciel. Des voix de nymphes appelèrent la brise près des lyres qu'elles disposaient sur les flots. Les vents ainsi réglés et les ombres mises en fuite, on vit se nuancer la coquille de nacre et l'attelage des maritimes colombes.

20. « Une jeune déesse y couchait de beaux flancs plus lucides que la lumière, et si vastes, que de leur ligne épanouie s'égalait, s'unissait la Terre avec le Ciel. D'une tendre beauté qu'un rien pouvait défaire, car tout y était accompli, cette forme volait sur les légers rouleaux des vagues. Un zéphyre chantait : *Voici le meilleur des destins*, et des trombes de feuilles et de fleurs détachées par leur propre désir, coururent dans la mer au-devant de cette immortelle. Jusqu'aux couples humains qui, unissant les cœurs, vantaient de leurs chansons cette toute-puissante et pensive Vénus marine, la couronne et le fruit de tant de pénibles labeurs.

Digitized by Google

21. « — Elle, » s'écriaient-ils, « ne craindra point d'aimer ni d'en-
» seigner l'amour à la face de la lumière, quand toutes les autres Vénus,
» cherchant honteusement les ombres et la nuit, ferment les yeux, per-
» dent le sens et défaillent d'intelligence au moment que la vie leur sou-
» rirait plus belle et plus magnifique le jour.

22. « Et la même pensée, redite inversement, faisait naître d'autres cantiques :

« Vous ne serez point froids ni arides comme Pallas, ô doux yeux anady-
» omènès. Vous vivrez et vous brûlerez, liquides flammes blondes qui nous
» instruirez de l'éther. Que si toute sagesse est chose excellente et pré-
» cieuse, c'est merveille choisie et divine qu'à ce rayon de la connaissance
» céleste se vienne colorer le tendre incendie de deux cœurs ! »

23. « C'est ainsi, poursuivais-je à vos pieds, mon amie, que fut reçue de cette mer amoureuse et savante la plus parfaite des beautés. Vous pénétrez le sens de ces voix accordées. Elles défendent de redouter, désormais, vos mathématiques lumières. Celles-ci sont en vous comme ces beaux feux sur la mer. Vos larmes de clarté sont dorées d'un rire d'amour, et c'est là la semence de quelque Aphrodite inconnue qui doit naître entre nous, pour si peu que les astres s'y veuillent montrer indulgents. Voyez déjà qu'ils s'ouvrent clairs, larges et profonds ; tout l'espace en est dévoré. Leurs rayons nous confirment la première faveur que nous eûmes de la fortune, et qui fut de nous être connus ici précisément. Elle pouvait nous promener, comme tant d'autres couples, dans quelque forêt d'inquiétude, au long de ce fleuve océan où tout est nocturne et troublé, mais elle nous assit au rivage de cette Mer, le modèle de notre rêve.

24. « Salut, force divine et divine compréhension ! Fais qu'il ne nous soit point d'idée qui ne développe un amour généreux, ni non plus de désir qui n'engendre de la lumière. Pensée de flamme, cœur orné des belles fictions de l'esprit, énergie imbibée des intelligences du ciel, nous voulons être tes disciples, azur de la mer Cyprienne.

25. « Mais vous, mon âme, dédaignez vos alarmes et connaissez de ces prunelles découvertes et éclaircies toutes vos délices profondes. Vos savantes paroles me sont d'une extrême douceur, énonçant les pensées qui, sous forme de rêves, circulèrent dans votre chair et là se dépouillèrent de l'inhumanité que verrait mon œil nu en tout ce qui pense ou qui vit. Vos yeux me font un monde bienveillant comme cette chair, et, venue de vous, la sagesse m'est heureuse et joyeuse à l'égal de l'amour lui-même dont je ne la puis distinguer, puisqu'ils ne me forment en vous qu'un seul être complet, pareil au grand objet soupirant et illuminé dont le murmure et les rayons tiennent tout le corps de la nuit.

Digitized by Google

IV

26. Ainsi, sur ce beau cap où je cherche des souvenirs, nous nous tirions tous deux de la populace de l'être ; nous gagnions les cimes sacrées, et nos propos volaient si célestement, mon amie, qu'ils saluaient en vous la même volupté qui naquit autrefois des caresses d'Eros à Psyché votre sœur ou que Thétys tira, comme un feu pâle, de l'écume : unique joie en qui se tinrent embrassées deux forces jusque là guerroyantes dans l'univers. Certes, il m'importait peu que telle merveille fût rare, si du moins elle était possible, et je n'en doutais plus.

27. La divine soirée ! Vous regardiez les flots et peut-être pleine d'envie. O, combien la Parole luisait dans vos moindres regards ! Vous deveniez semblable au beau rêve que je traçais. Rien, d'ailleurs, non pas même le jour fâcheux qui dut, en dépit du vœu des étoiles, succéder à ce soir, ne me pourra chasser de l'esprit que vous soyez faite pour réaliser quelque part ce glorieux mystère de l'intellection dans l'amour. Mais, à sentir la brûlure de vos prunelles, l'assurance m'était venue que la merveille allait se montrer sur-le-champ.

28. Vous vous étiez levée, raffermie et persuadée ; et, comme vous marchiez vers le bois d'oliviers qui surmonte le promontoire, cette ambition du ciel, qui couvait dans mon cœur, me donna une joie qui me fit sentir le ciel même. Je vous suivis et crus que le chemin étroit où vos pas m'engageaient allait me conduire à mon terme. O mon amie, vous vous tourniez d'un visage si gracieux ! Vos yeux, trop purs, descendaient au fond de moi-même. Mais ce fut très peu d'heures après ce doux regard, qui répondait à mes discours et les couronnait mieux que ne l'eût su faire aucun mot, que nous fûmes contraints d'admirer et de convenir de combien nous étions inégaux à nos espérances.

CHARLES MAURRAS.

Digitized by Google

ADOLPHE DUMAS

(*Cours familier de littérature*, 80e Entretien — août 1862)

Et toi aussi, Adolphe Dumas! ô second Gilbert français! plus fécond, plus ardent et moins acerbe que le premier, tu n'es plus!

Peu de jours après avoir quitté Paris, j'appris, en ouvrant un journal, qu'il était mort au bord de cet Océan dont il avait la grandeur, les orages, l'infini dans le cœur! Titan plus qu'homme! Titan enchaîné, révolté, non contre Dieu, mais contre les hommes. Tu n'étais plus! Je versai des larmes: j'en versai de plus amères un mois après, quand je lus dans le feuilleton du *Journal des Débats*, cette héroïque et pathétique élégie de Jules Janin, intitulée: *La Mort d'Adolphe Dumas*.

. . . . . .

Qui pouvait se douter que Jules Janin savait par cœur son Adolphe Dumas, et qu'il me ferait sangloter en me le racontant à moi-même, à moi qui venais, il y a si peu de jours, de passer trois heures avec ce Descartes exalté, avec ce mystique résigné, avec ce Tasse méconnu, avec ce sublime estropié de notre terre, avec ce Job sur son grabat de notre France, et que ce n'était pas sur lui, mais sur moi, qu'il rugissait contre le sort, et qu'il m'adressait des vers d'airain contre l'impitoyable légèreté de ceux qui rient de ce qui ferait pleurer les anges?

Voici comment.

J'ai toujours aimé ceux qui aiment, ceux qui souffrent, ceux qui gémissent et qui s'indignent en silence, ceux qui se sauvent d'un monde moqueur; ceux qui s'enveloppent, quand ils sortent, de leur manteau troué par la misère, de peur d'être reconnus dans la rue par ces persifleurs spirituels ou bêtes, qui vendent des ricanements aux passants pour insulter toute grandeur: ces pauvres honteux de la gloire, qui sentent en eux leur noblesse innée, qui se cachent de peur qu'on ne se moque, non d'eux-mêmes, mais du don divin qu'ils portent en eux.

Que voulez-vous? c'est une faiblesse. Je méprise le rire méchant, cet antidote de ce qui est sérieux et sacré chez les hommes, le génie et le malheur.

Je n'ai jamais pu m'empêcher de mal espérer d'un pays qui a fait du rire une institution dans ses journaux; cela n'avait lieu à Rome que dans les triomphes, pour rappeler aux heureux qu'ils étaient hommes.

Digitized by Google

Mais se figure-t-on le rire sur la perte du misérable dont un huissier vend le grabat par autorité de justice, ou qui vient de se suicider par peur du ridicule ? Eh bien, cela s'est vu deux fois de nos jours, à Paris, pour deux grands artistes.

Le Gaulois a dépassé le Romain ! Le Romain ne riait que des heureux, le Gaulois rit et fait rire, pour de l'argent, de l'infortune et du désespoir.

* * *

Au milieu de la rue qui porte aujourd'hui le nom de rue *Lamartine*, nom qui s'inscrivit de lui-même le lendemain de la victoire de la République conservatrice, en juin 1848, sur les factions liberticides qui voulaient tuer à la fois l'ordre et la liberté, nom qui me fait penser toutes les fois que je passe, même dans ce quartier de petits trafics, au bon sens et au courage du vrai peuple de Paris, s'ouvre une petite rue annexe, montante, tortueuse, mal bâtie, mal pavée, et à laquelle on a laissé par oubli le vieux nom de rue Neuve-Coquenard. Cela ressemble à s'y méprendre à une des rues des quartiers déserts de Rome, qui montent du Vatican aux fontaines monumentales de la villa Albani ; tout y est silence, solitude, petits métiers, revendeurs, encadreurs, marchands de légumes avariés ou de pommes ridées pour les petits ménages, étalées sur des devantures aux vitres cassées.

. . . . . .

Çà et là, dans le dédale de ces sentiers, de ces jardins et de ces cours, on découvre de petites habitations de hasard, à un seul rez-de-chaussée, bâties en planches de rebut des démolitions, encore peintes des diverses couleurs des lambris auxquels elles ont appartenu dans les palais ; là vivaient, dans une retraite définitive ou provisoire, quelques solitaires estropiés qui ont acquis à bas prix ce petit coin d'espace entouré d'arbustes ou de gazons. Quelques familles dépaysées, pleines d'enfants, y jouent au soleil avec la misère, tandis que l'aînée des sœurs, qui garde la famille en l'absence du père et de la mère, belle quoique pâle et maigre sous ses haillons, regarde, adossée à la porte, le jeu des enfants, et suit de l'œil avec curiosité l'étranger qui lui demande l'adresse et la clef de ces labyrinthes.....

C'est dans une des maisonnettes les plus propres, qui forment au midi l'enceinte monastique de ce cloître, qu'une jolie petite fille de douze ans m'indiqua la porte du poète. On voyait, à l'empressement et à la complaisance de l'enfant, qu'elle était connue et aimée dans le voisinage ; des blanchisseuses occupaient le rez-de-chaussée.

Je montai un petit escalier de bois qui ouvrait sur une antichambre propre, bien éclairée d'un beau rayon ; j'appelai, le silence me répondit ; j'entrai dans un petit salon très rangé aussi, mais presque sans meubles ; j'appelai encore, silence aussi profond ; enfin, une voix creuse, sépulcrale, venant de loin, me cria de la chambre voisine : « Entrez, je ne puis ouvrir ! »

J'entrai en effet : il était sur son lit, au fond de la chambre. La pleine clarté d'un beau jour entrait dans sa chambre par la fenêtre ouverte, avec les bouffées de vent du printemps, qui jouait avec les rideaux, se concentrant sur sa mâle et athlétique figure !

Digitized by Google

Il me reconnut, et joignant ses deux fortes mains maigres, mais aux longs doigts et aux nœuds de chêne, sur son front : — Ah ! c'est Lamartine, s'écria-t-il ; eh quoi ! mon cher ami, dévoré du temps comme vous êtes, et préoccupé jusqu'à la mort de vos soucis, il vous reste encore de ce temps assez pour venir consoler un misérable, et assez de ces soucis pour en donner aux autres ? Ah ! venez, que je vous serre dans mes bras ; et il me serra en effet d'une étreinte vigoureuse et convulsive qui fit craquer les os de ma maigre charpente.

— Certainement, lui dis-je, en m'asseyant sur son fauteuil, en face de son petit feu de cendre, il me reste toujours du temps pour aimer ceux qui m'aiment, et des soucis pour oublier les miens en pensant aux soucis de mes amis ! Il y a près d'un mois que je ne vous ai vu ; je me suis dit : Il faut qu'il soit malade, allons-y ; et portons-lui le cœur, la main, la bourse, et tout ce que l'amitié peut partager, et tout ce que l'amitié peut accepter.

— Non, non, me dit-il tout de suite, en me montrant sur le coin de sa cheminée sa bourse de cuir entr'ouverte ; je n'ai aucun besoin ni de soins ni d'argent, grâce à mon excellent frère, qui remplace mon père, et à ma bonne sœur qui me tient lieu de mère. Je suis riche, très riche, ajouta-t-il ; regardez, j'ai plus de cent écus dans ma bourse ; j'ai ma pension de poète à toucher incessamment par quartiers ; c'est vous qui êtes pauvre, puisque vous avez employé vingt ans de politique à vous appauvrir, et que vous devez vos jours et vos nuits à vos créanciers, que le travail ne solde pas assez vite. Ah ! combien je pense à vous, et que d'insomnies votre situation me coûte !

Tenez, me dit-il, en essayant de se lever et en me montrant sa table d'inspiration à l'autre côté de la chambre ; tenez ! prenez ce papier sur cette table et donnez-le moi, que je vous lise les derniers vers que j'ai écrits, ces jours-ci, en réponse à ces hommes de pierre qui vous insultent pour votre misère, et qui rient de vous, les misérables, parce que vous n'avez pas voulu être le tyran de leurs bassesses ! Vous n'avez eu qu'un tort, ajouta-t-il, et c'est celui-là.

— Non, lui dis-je, je sais très bien que je pouvais prendre la fortune avec la dictature et la garder ; mais il fallait pour cela cinq ou six têtes des leurs en tout pour intimider le reste. Un crime, c'est trop pour un pouvoir qui ne dure que quelques années, et qui souille éternellement la conscience en pervertissant la liberté par un mauvais exemple. J'aime mieux l'innocence que le pouvoir ; je me suis repenti souvent de m'être mêlé des affaires des hommes, mais jamais de leur avoir donné le bon exemple de l'abnégation et de l'humiliation volontaire au lieu du crime. Il y a des ingrats et des moqueurs du bien ici-bas, mais n'y a-t-il donc pas un Dieu là-haut ? lui dis-je, en lui montrant par la fenêtre la vaste et sereine profondeur de l'azur céleste.

— Oui, souffrons avec patience et avec résignation l'un et l'autre, reprit-il, comme un Job quand il se repent d'avoir mal parlé ; puis, ouvrant le papier que je lui avais tendu sur son lit, il se prit à me lire la dernière ode que je lui avais inspirée !

Digitized by Google

Je la possède, je l'ai sous la main, mais je me garderai de la donner à mes lecteurs, c'est trop poignant !

C'est la joyeuse ironie lyrique d'un grand poète qui s'adresse aux heureux sycophantes de son pays et de son temps ; qui leur peint en traits de Tacite et de Juvénal les angoisses d'un poète agonisant qui s'épuise de travail, et qui, ne se trouvant pas assez de sang dans les veines pour désaltérer ses créanciers, entreprend de vendre ses vers pour un peu d'argent, et ne trouve pas assez d'acheteurs pour payer sa vie et pour racheter son honneur avant de mourir.

Le refrain est gai, d'une gaieté folle comme une orgie ; l'indifférence y danse et y chansonne comme dans une guinguette ; *c'est du Rabelais* goguenardant au chevet du lit de Gilbert.

Cette détonation inattendue de gaieté cruelle et d'agonie mêlées ensemble fait frissonner la peau et peint le siècle.

— Donnez-moi cela, lui dis-je, et ne le publiez jamais ; les poètes aussi doivent jeter leur manteau sur les nudités de leur temps.

Il me tendit l'ode mouillée d'une de ses larmes ; cette larme ne me fit pas pleurer, mais elle me fera éternellement souvenir.

*
* *

Adolphe Dumas se dressa alors sur son séant et passa son pantalon et ses pantoufles pour aller jusqu'à sa table de travail chercher dans un tiroir d'autres poésies ; je lui offris mon bras. — Non, me dit-il, vous ne m'aideriez qu'à tomber, et je vous entraînerais dans ma chute ; vous allez voir, j'ai calculé et disposé les appuis que ma douloureuse infirmité me rend nécessaires pour aller en sûreté de ce grabat à ma table, et de ma table à mon lit, sans assistance : il n'y a pas si loin du travail à la mort d'un pauvre poète estropié, pour qu'il ne puisse passer, avec l'aide de Dieu, du dernier labeur au dernier sommeil, et encore, en rencontrant son Dieu en chemin, me dit-il en se tenant contre ses meubles devant un christ d'ivoire donné par sa mère.

Voyez mes bras nerveux, ils me servent de jambes ; et, s'appuyant en effet tout tremblant et tout chancelant sur le bois de son lit, de son lit sur le dossier d'un lourd fauteuil, du dossier du vieux meuble sur le marbre de la cheminée, et de la cheminée sur sa table, il arriva tout essoufflé sur un autre fauteuil, et s'attabla. Son front ruisselait de sueur devant le tiroir qui contenait ses papiers.

— M'y voilà, dit-il, et causons.

Et nous causâmes.

Quand il était assis et causant, sa belle tête inspirée n'indiquait aucune fatigue ; sa voix vibrait comme celle d'un Jérémie moderne. Il me dit que son frère était venu le chercher à Paris pour le mener en Normandie, dans sa famille, où le bon air des champs et les jeux de ses enfants lui rafraîchiraient la tête et lui rendraient des forces. Il me pria, pendant son absence de Paris, de m'informer du prix d'un logement pour lui à l'hospice volontaire de Sainte-Perrine.

Je m'en chargeai ; mais je n'eus pas le temps d'accomplir ma commission : son

Digitized by Google

frère entra avec le visage joyeux, affectueux et tendre d'un homme qui se réjouit d'emmener bientôt un frère aimé et glorieux sous son toit, à sa femme et à ses petits enfants qui l'attendent.

* * *

Adolphe Dumas me présenta son frère, et nous nous entretînmes longtemps des délices d'amitié et de bien-être qui l'attendaient à la campagne.

Ma visite ne finissait pas ; je n'ai guère le temps d'en faire d'inutiles, mais cela paraissait donner tant de plaisir à trois personnes, que j'attendis pour sortir qu'il fît presque nuit dans la cour. J'oubliais de vous dire qu'un gros livre in-quarto à deux colonnes était ouvert sur la table, et qu'un chapelet grossier, dont les grains luisants témoignaient qu'ils avaient glissé longtemps dans les doigts, (celui de sa mère), était négligemment jeté sur les pages.

— Il ne faut pas que cela vous étonne, me dit-il, nous autres Provençaux, nous mêlons Dieu à tout, surtout à nos passions et à nos tendresses. J'ai été sceptique dans ma jeunesse, un grand amour m'a ramené à une grande foi ; je me suis lavé avec les larmes de saint Augustin, ce fils converti par sa mère. Ah ! c'est un beau livre que celui-là ; Scheffer a fait un beau tableau de ce fils qui écoute et qui voit le ciel à travers les yeux bleus de sa mère.

Et moi aussi, c'est à travers le souvenir de la mienne que je vois la vie et la mort. Quelles délices solitaires et nocturnes j'éprouve dans mes tristesses et dans mes infirmités à relire ces confessions d'un Rousseau chrétien, et à rouler entre mes doigts discrets ces grains dont chacun a emporté les saintes prières de la pauvre femme d'Eyrague (c'était le nom de son village, au bord de la Durance). Ah! mon cher Lamartine, je ne sais pas ce que vous croyez avec votre esprit, peu m'importe ! mais je sais bien que vous aimez avec votre âme ; et j'ai toujours prié Dieu pour qu'il daigne mettre un peu de foi dans tant d'amour.

Hélas ! que prierais-je, moi, dans mes nuits terribles, sans la consolation des affligés, sans ce confident divin qui veille à mon chevet, qui ne s'endort jamais et qui entend tout. L'amour malheureux m'a fait un être désespéré, la douleur me fait chrétien !

Croyez-moi, mon cher ami, il y a quelque grand secret dans les larmes : vous êtes digne de l'apprendre un jour ! Ne me méprisez pas, j'ai besoin de prier, ou bien donnez-moi une autre langue que celle de ma mère ou de l'Évangile !

— Moi ! lui dis-je, mépriser ou railler la douleur pieuse !

Ah ! toutes les croix sont saintes, toutes les douleurs sont sacrées, toutes les consolations sont vraies pour qui les éprouve. J'aimerais autant mépriser la main du pauvre enfant qui conduit l'aveugle, ou briser le bâton qui soutient le boiteux ! Ne m'accusez pas d'une telle cruauté, mon cher Dumas. Dieu se révèle aux forts par la force, aux tendres par l'amour, aux malheureux par la douleur ; quand le cœur est comblé d'amertume, il en monte une larme aux yeux, et quand le vent la sèche, cette larme, je ne demande pas d'où vient le vent.

Tout ce qui soulage vient de Dieu ; vous êtes très fort, mon ami, vous êtes

Digitized by Google

héroïque dans vos tortures comme Philoctète à Lemnos. Vous rempliriez le ciel de vos rugissements contre Dieu et contre les hommes, si ce chapelet de votre mère ne vous soulevait pas la nuit, au-dessus de votre couche de douleur, et ne vous rattachait pas au ciel, où elle vous entend ; vous tomberiez dans l'abîme sans fond du désespoir. Et vous voudriez que je méprisasse ce fil qui retient le naufragé du cœur au rivage ! Non, non, mon cher, je ne méprise pas le surnaturel, je l'envie.

Adieu, je vous laisse à votre excellent frère et je vous confie aux souffles du printemps, que vous allez respirer sur le seuil de sa porte avec ses petits enfants.

Il avait une grosse larme dans les yeux, et me serra la main à me la briser, et je sortis pour regagner, le cœur resserré, mon ermitage.

* * *

Quelques jours après ce jour, le soir, à l'heure où quelques rares amis, que la mort décime d'année en année, viennent causer un moment de la journée, et savoir si la sentinelle oubliée n'a pas été relevée de son poste, on annonça Adolphe Dumas et son frère.

Il entra en boitant, le visage gai, le front ruisselant de sueur, et retomba essoufflé sur le canapé.

— Je vous croyais parti ? lui dis-je.

— Non, me répondit-il, je pars demain, et je n'ai pas voulu vous laisser ici sans vous dire adieu, et vous souhaiter un doux automne, ainsi qu'à Mme de Lamartine et à cette nièce qui s'oublie auprès de vous pour vous faire oublier ce qu'on ne peut oublier, ajouta-t-il en passant le revers de sa main sur ses yeux.

— A moins qu'on ne le remplace, lui dis-je.

Puis, nous causâmes des tendresses et des amusements de la campagne. Mes chiens semblaient l'entendre et se dressaient sur leurs pattes pour lui lécher amicalement les mains. Sa forte voix, où vibrait la franchise de son cœur, les excitait. Les animaux aiment ce qui est fort et doux ; la franchise de l'accent les étonne et les émeut : ils ont le tympan sensible et juste. Il en était importuné, je les éloignai.

— Non, dit-il, laissez-les faire, ils savent ce qu'ils font ; ils comprennent plus vite que nous qui nous sommes et qui nous aimons ! Car les animaux, Madame, dit-il à ma femme, c'est un grand et doux mystère ! (ses yeux se mouillèrent) ; il n'y a que les hommes solitaires, malheureux, attentifs et bons qui le devinent. Voyez le chien du *Lépreux* dans Xavier de Maistre, votre ami, comme c'est vrai, comme c'est compris, comme c'est senti ! comme ces méchants enfants, quand ils le poursuivent et le lapident, lorsqu'il franchit malheureusement le mur de la léproserie et qu'il revient mourir aux pieds de son maître, font honte à l'homme ! comme le lépreux est deux fois lépreux après avoir perdu sa compagnie dans son enclos !

Et il sanglota tout bas, comme un homme fort qui ne veut pas pleurer et que le sanglot étrangle.

Nous fîmes silence un moment ; il reprit, en s'adressant à ma femme :

Digitized by Google

— Et moi aussi, Madame, et moi aussi ; après ma mère, mes frères, ma sœur, mes amis, ce que j'ai le plus aimé, le plus regretté, le plus pleuré sur la terre, c'est un pauvre oiseau, c'est ma tourterelle ; c'est l'amie, c'est la compagne du solitaire. Vous l'avez connue, Lamartine, vous l'avez caressée sur ma fenêtre, sur le bout de mon lit, à mon chevet, sur le dossier de mon fauteuil, sur mon épaule, sur mes cheveux, sur ma main, quand j'écrivais. Hélas ! dit-il en s'attendrissant, vous ne la reverrez plus ! Elle a péri, comme tout ce qui m'aime, par la pierre d'un enfant méchant, d'un de ces enfants de Paris qui ne sentent la vie qu'en donnant la mort à tout ce qui vit inoffensif, de douceur, de charmant, d'aimant auprès d'eux.

Oh ! l'homme, ajoutait-il en élevant ses deux longs bras au niveau de sa belle tête, c'est bien méchant, cela vit de meurtre ; mais l'enfant, c'est bien plus cruel, puisque cela a tous les instincts méchants de l'homme, toutes ses passions féroces, sans avoir encore la raison qui les modère, ou les éclaire.

Cela éteindrait les étoiles, si ses mains malfaisantes pouvaient atteindre jusque-là !...

— Je ne dis pas non, répondis-je ; aussi, voyez comme les animaux les redoutent. Si mon petit chien voit passer un régiment dans la rue, il me suit sans y faire attention ; mais s'il aperçoit de loin un groupe d'enfants sur le trottoir, il se jette à toute course de l'autre côté de la rue, il se range et il évite les ennemis naturels de tout ce qui est bon et faible, et il va m'attendre bien loin au delà du danger.

L'homme veut des opprimés ; l'enfant veut des victimes. C'est un enfant qui s'amusa à tordre le cou à la tourterelle amie de Dumas.

— Oh ! lisez-nous les vers que vous avez faits sur ce pauvre oiseau, lui dirent ma femme et ma nièce, émues d'avance de son émotion.

— Je le veux bien, reprit-il, mais pardonnez-moi si ma voix s'altère et tremble un peu à chaque strophe, Madame. Hélas ! on pleure quand on peut dans cette triste vie, ajouta-t-il, je n'avais que cette amie à pleurer : voilà !

Et il récita, au lieu de les lire, ces strophes dont Jules Janin a dit, en parlant des grands auteurs sauvés par une élégie immortelle :

« Peut-être un jour Adolphe Dumas, quand on le connaîtra mieux, quand on voudra le relire, avec la bonne volonté de tirer son nom de l'abîme, sera sauvé par son élégie *à sa Colombe !* »

Jugez-en vous-mêmes, âmes tendres, pour qui nulle tendresse de l'âme n'est perdue, quelle que soit la chose qui vous aime. Ce n'est pas un badinage que de perdre cruellement ce qui vous a aimé !

MA COLOMBE

SA VIE

Quand Flora reniait jusqu'à la Providence,
Et qu'après l'impudeur vint l'âge d'impudence
Et des amants qu'elle a trahis ;

Digitized by Google

Il lui restait encor, tout meurtri de sa cage,
Un oiseau de boudoir, regrettant le bocage,
Et qui meurt du mal du pays.

Elle ne l'aimait plus, c'était gênant pour elle,
D'avoir à son oreille un cri de tourterelle
Et d'entendre la nuit, le jour,
Les reproches que font aux femmes inconstantes
Les oiseaux amoureux, dont les voix haletantes
Se plaignent des torts de l'Amour.

Alors on m'apporta l'amour de tous les âges,
La colombe des saints, des vierges et des sages,
Messager providentiel
Qui de tout temps, oiseau plus sacré que les autres,
Va, du front de Jésus aux lèvres des apôtres,
Porter les messages du ciel.

La colombe, malade et les paupières closes,
Posa sur mes deux doigts ses deux petits pieds roses.
Eh ! d'où viens-tu, pour m'enchanter,
Bel oiseau d'Orient, lui dis-je, et de l'aurore ?
Et du dernier soupir qui lui restait encore,
Le mourant se mit à chanter.

Depuis ce jour et tous les jours que Dieu fait naître,
Elle n'a plus quitté ma chambre ou ma fenêtre.
Tous les matins à son réveil,
Esclave de son cœur, mais libre de ses ailes,
Les ouvre comme deux éventails de dentelle
Et les étend à son soleil.

Son parc a quatre murs, et sa verte prairie
Fleurit depuis dix ans sur ma tapisserie.
Sans volière et sans pigeonnier,
N'ayant rien et pas même une cage où la mettre,
Je lui dis : vole, et prends chez moi, comme ton maître,
La liberté d'un prisonnier.

Chaste, elle entend gémir les tendres hirondelles,
Les passereaux légers, les ramiers infidèles,
Mais en repousse les aveux.
Elle sait que je l'aime et, pour ma récompense,
Elle vient sur mon front, comme un oiseau qui pense,
Faire son nid dans mes cheveux.

On redevient enfant, dit-on, quand on est père ;
On passerait sa vie à faire sa prière
A genoux devant un berceau.

Digitized by Google

Ayez une colombe, et n'importe laquelle ;
En vivant avec elle, en jouant avec elle,
Avec elle on devient oiseau.

Ainsi quand je suis seul, ainsi quand je m'attriste
Des misères de l'art et du métier artiste,
Ecrire, alors, m'est odieux.
Elle vient sur ma page et m'empêche d'écrire,
Et bat de l'aile, et part d'un long éclat de rire
Qui nous fait rire tous les deux.

Elle se dit : Voilà mon ami qui travaille,
Et vole sur les toits chercher un brin de paille
Ou bien quelque autre chose ailleurs,
Et vient le déposer au milieu d'un poème,
Sur les vers que je lis d'un poète que j'aime,
Et souvent ce sont les meilleurs.

. . . . . .

Mais quel nom te donner, bel oiseau sans mélange,
Pur comme les esprits, ailé comme les anges ?
Je ne sais comment te nommer.
Pour l'homme de prière et pour l'homme d'étude
La colombe au désert, Dieu dans la solitude,
Leur nom ? c'est le besoin d'aimer.

. . . . . .

A celui qui mourra le premier ! si c'est elle,
Je voudrais lui promettre une gloire immortelle,
Comme son immortel amour ;
Si c'est moi, qu'elle pleure une nuit sur ma tombe
Et qu'on dise : On a vu son âme et sa colombe
Qui s'envolaient au point du jour.

MA COLOMBE

SA MORT

Si quelqu'un me disait, de ceux qui l'ont connue,
Elle s'en est allée et n'est pas revenue,
Elle a changé, tu changeras...
Et tout ce que fait dire une femme infidèle,
Je pourrais l'oublier et ne plus parler d'elle,
Et l'oubli venge des ingrats.

Mais non, de jour en jour, de plus en plus charmante,
Plus tendre que jamais, plus que jamais aimante,
Elle venait pour se nourrir,
Elle venait manger et boire sur mes lèvres ;
Ses baisers, plus ardents, avaient toutes les fièvres,
Il semblait qu'elle allait mourir.

Digitized by Google

Hier, et ce matin, toute la matinée,
Elle m'avait suivi, pauvre prédestinée !
Sur la prairie, au bord des eaux,
Rien ne la tentait plus, à tout indifférente,
Ni la prairie en fleurs, ni l'onde transparente,
Ni le chant des autres oiseaux.

Elle suivait son maître et jamais que son maître ;
Nous avions une voix pour mieux nous reconnaître,
Et quand l'appelait cette voix,
Elle aurait tout quitté, ma blanche tourterelle,
Et les amours d'avril, et le nid fait pour elle,
Et sa couvée au fond des bois.

Nos penchants étaient nés de notre solitude,
Et notre amour venait de cinq ans d'habitude,
Cinq ans de travail et d'ennuis.
Le malheur se ressemble et le malheur s'assemble,
Ensemble nous chantions, ou nous pleurions ensemble
Tous les jours et toutes les nuits.

Mes amis le disaient, je puis bien le redire ;
Elle avait tout d'humain, excepté le sourire.
Nous la regardions en tremblant,
Et plus on regardait ses yeux pleins de lumière,
Plus on me demandait si l'âme de ma mère
N'était pas dans cet oiseau blanc.

Elle avait le souci d'une femme amoureuse
Qui soupire sans cesse et n'est jamais heureuse ;
Et je la portais dans mon sein.
Et je disais souvent, le soir dans la campagne :
Dieu, qui me savait seul, m'a donné pour compagne
L'image de son Esprit-Saint !

Eh bien ! ce don de Dieu, qui chantait tout à l'heure,
Je pleure et je l'attends, je l'appelle et je pleure.
Et dites-moi si j'ai raison :
Mon miracle d'amour, ma colombe adorée,
Un chien de boucherie, un chien l'a dévorée,
A la porte de ma maison.

Comment ? je n'en sais rien, Dieu seul en sait la cause ;
Sitôt que nous aimons quelqu'un ou quelque chose,
La Mort dit : pourquoi l'aimes-tu ?
Et notre Ève est partout, partout le mauvais ange,
Un bel oiseau qui chante, un chien fou qui le mange,
Voilà le sort de la vertu.

Digitized by Google

Oh ! loi, cruelle loi, si tu n'étais pas sainte !
Faut-il ne rien aimer, ou n'aimer rien sans crainte ?
Pas même sa mère ou sa sœur,
Ni la fleur, ni l'oiseau, ni l'enfant, ni la femme ?
Alors, mon Dieu, pourquoi nous donnez-vous une âme ?
Pourquoi me donniez-vous un cœur ?

Elle est morte à présent et votre loi m'accable,
Qui veut que l'innocent meure pour le coupable ;
Mais n'importe, je m'y soumets.
Vingt fois depuis vingt ans, ô ma belle colombe !
J'aurai fermé les yeux pour adorer la tombe
Où j'ai mis tout ce que j'aimais.

A Paris je dirai, car il faudra tout dire,
Que les petits enfants ont pleuré ton martyre,
Et, vieux, te pleureront longtemps.
Elle est morte, dirai-je, un jour d'imprévoyance,
Mais elle est morte aimée, elle est morte en Provence ;
Elle est morte un jour de printemps.

Morte parmi les fleurs, morte comme une rose
Qui demandait d'éclore et qui n'est pas éclose,
Et c'est ainsi qu'elle finit.
Vierge comme une vierge au jour de sa naissance,
Elle a fait de l'amour son rêve d'innocence,
Elle n'a jamais fait son nid.

Et toi, dans ma douleur demeure ensevelie,
Je ne t'oublierai pas, si le monde t'oublie.
Adieu donc, ma compagne, adieu !
Et pour ne plus mourir, ma colombe chrétienne,
Tu n'as pas d'âme ? Prends la moitié de la mienne,
Et recommande l'autre à Dieu.

On n'applaudit pas, car on pleurait ; il avait les yeux mouillés lui-même ; il se leva péniblement, comme en sursaut, avec l'aide du bras de son frère, qui l'emporta à travers ma cour jusqu'à son fiacre.

Et je ne le reverrai plus.

* * *

Et qu'est-ce donc, qu'Adolphe Dumas, cet estropié sublime ? demanderont les hommes qui ne sont pas familiers avec ces noms à qui le bruit a manqué ici-bas, mais à qui la mémoire intime des grandes âmes et des grands talents, dans le dernier jour ne manqua jamais.

Vous savez que sur les hauteurs où l'air trop raréfié et trop pur ne retentit pas, il n'y a pas d'écho. Les régions qu'habitait Dumas étaient trop hautes pour que

Digitized by Google

son nom y fît ce bruit que nous autres habitants des collines et des plaines nous appelons la gloire.

Je me souviens du temps où l'on me demandait: Qu'est-ce donc que Xavier de Maistre, qui a écrit le *Lépreux* ou le *Voyage autour de ma chambre ?* ou M. de Sainte-Beuve qui a écrit des *Consolations*, ou M. de Guérin qui a écrit le *Centaure*, ou Ugo Foscolo qui a écrit les *Lettres de Jacopo Ortiz*, ou M. de Surville qui a écrit les *Poésies de Clotilde ?...*

Ce sont des solitaires de la littérature, des ermites du génie, des cénobites de la poésie; vivant sur les hauteurs et ne fréquentant que les sommets où ils conversent à voix basse et à cœur ouvert avec les esprits intimes de la terre. Ce sont, si vous aimez mieux, des oiseaux de nuit, des rossignols, qui nichent très haut dans les flèches des cathédrales, qui chantent pour eux-mêmes pendant que l'homme dort, ou qui ne se révèlent pas par des notes étranges et sublimes à ceux que l'insomnie tient éveillés, qui, comme des mystères inentendus en bas, traversent l'air d'une plainte ou d'un cri, dont l'oreille ne perd jamais la mémoire.

Adolphe Dumas était de cette famille de penseurs solitaires et de chanteurs de nuit, rossignols des ténèbres! — Aérolithes plaintifs des jours d'été.

Mais le jour vient une fois, pour ces grands esprits solitaires, et ils descendent de leurs niches aériennes, et le grand jour les éblouit. Ils sont faits pour les derniers jours!

* * *

Adolphe Dumas était évidemment un de ces esprits tentés par le grand jour et aveuglés par lui. Il battait d'une aile forte et vaste les murs éblouissants des grandes cités. On le regardait, et on disait : Qu'est-ce que cela ? c'est trop grand pour nous ; jamais cet homme, qui sait monter, ne pourra descendre ! Hélas ! on avait raison, il n'était pas proportionné à notre taille, il était géant, il n'était pas homme, ce fut son seul défaut.

Il était né dans cette Provence où semble s'être réfugiée aujourd'hui, dans un patois hellénique et latin, toute la poésie qui reste en France; il était du village d'*Eyragues*, voisin, presque contemporain, ami et tuteur de ce Mistral qui nous apporta un beau poème, le seul poème pastoral qui ait été comparé à Homère depuis tant de siècles, le plus grand éloge qu'on ait jamais fait d'un poème depuis trois mille ans !

Lui-même avait commencé aussi, dans la langue provençale, à chanter avec ces *Mélibées* de son cher pays. Il m'adressa une fois une très belle épître en français, et j'y répondis comme un écho qui se souvient d'avoir été une voix dans sa jeunesse. On peut voir cette réponse dans mes œuvres poétiques.

Ce fut ainsi que commença notre connaissance et notre affection; il en avait pour moi, j'en avais pour lui. Nous nous perdîmes dans la foule pendant mes années politiques et troublées de tribun sur la place publique. Nous nous retrouvâmes toujours amis après les orages et les revers.

Lui aussi, il était malheureux.

Digitized by Google

J'ignorais ce qui lui était arrivé ; il n'en parlait pas ; il n'était pas obligé par devoir, comme moi, de rappeler l'attention sur lui pour sauver les autres. Il pouvait se cacher dans la foule, vivre et mourir *incognito ;* bonheur qui, par punition du ciel, m'est refusé. Tu as recueilli le bruit, meurs de bruit.

Tu n'auras pas une heure pour te recueillir entre la vie et la mort : c'est ton expiation !

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

* * *

D'après Jules Janin, et d'après certaines rumeurs plus près de lui, il paraît qu'il vint à Paris, dans son printemps, pour tenter le théâtre, mais qu'il était, comme moi, trop lyrique pour le théâtre, qui exige plus de bon sens que de verve, et qu'il échoua ; que pendant ces essais, il s'éprit d'une jeune et grande actrice, interprète de ses beaux vers, écho de ses grands sentiments, et qu'il espéra l'épouser. Il était très beau, seulement, comme lord Byron son modèle, il n'avait que le buste d'admirable, il était disgracié de la nature par les jambes ; son pied droit, estropié par un accident de naissance, était retourné en arrière, il boitait désagréablement.

C'était le temps où la chirurgie avait inventé un moyen orthopédique et facile de rectifier les membres disloqués ; l'amour décida Dumas à subir, à tous risques, cette torture, afin d'être beau de la tête aux pieds aux yeux de celle qu'il aimait. Il ne dit rien à ses amis, ni à sa fiancée ; il disparut pendant plus d'un an du monde ; quand il y reparut, son supplice l'avait amaigri et pâli.

Son pied était en effet retourné, mais il boitait toujours, et il éprouvait par intervalle des douleurs telles, qu'elles touchaient à la frénésie.

L'actrice, qu'il espérait épouser, ne l'aimait plus ; il avait affronté pour elle la mort et le théâtre. Il était plus estropié que jamais ; ses pièces, trop hautes pour le parterre, ne lui avaient valu que les applaudissements des poètes et le dédain du vulgaire : il était abandonné de sa maîtresse.

C'est alors qu'il disparut dix ans du monde, réfugié dans une cellule du couvent hospitalier des frères Saint-Jean-de-Dieu, dans la rue Plumet, entre les pensées de Dieu et les désillusions de la terre.

Le désespoir, la solitude, l'exemple des frères qui lui prêtaient asile, le ramenèrent à la religion de sa mère. Il se plongea dans les Pères de l'Église, et devint mystique comme eux : il retrouva la paix dans le mysticisme. Son âme se rasséréna en Dieu, âme immense à laquelle l'infini seul pouvait suffire.

« Il est vrai, nous dit Jules Janin, que sous ce tiède abri de sa pauvreté vaillante dans ce couvent, Adolphe Dumas avait amené une amie, une compagne au cœur chagrin, aux fidèles amours, sa tourterelle, qu'il avait ramassée un jour, à demi morte de fatigue et de froid. Ils s'étaient adoptés l'un et l'autre ; ils ne se quittaient ni la nuit, ni le jour ; elle le suivait paisible et roucoulante, et si triste, et si tendre ! Et les frères hospitaliers forcèrent leur consigne en acceptant cette aimable compagnie ! »

(Comme l'esprit sent tout, quand c'est l'esprit d'un homme de cœur !)

Digitized by Google

* * *

Quand les années turbulentes de 1848 sonnèrent comme un tocsin d'espérance jusqu'au fond des monastères, elles étonnèrent d'abord, puis elles éblouirent de grands mirages le cœur d'Adolphe Dumas. Je le vis réapparaître, plein de piété populaire et d'extase mystique à côté de moi, crédule aux saintes idées d'un grand pas fait en avant vers Dieu par les peuples, confiant dans la lune de miel de la liberté, sans crime et sans tache ; somnambule de la liberté, il levait les bras en haut et cherchait l'horizon de la République !

Je n'espérais pas tant de la constance du peuple, et cependant je ne craignais pas tant de son inconstance. Je tâchais de tempérer son ivresse mystique, de peur que l'excès d'illusion n'amenât l'excès de découragement. Il combattait héroïquement les factieux de l'inconnu, qui ne savaient ce qu'ils voulaient, et qui, ne se contentant pas de la liberté, précipitaient la République dans le délire et dans la guerre.

Les factieux furent vaincus par la République ; mais ils fournirent aux faibles et aux ambitieux un prétexte de la maudire, elle, qui les avait couverts de son courage et de sa vie !

Il fut faible, et chercha le salut de sa patrie dans un nom qui représentait la force des soldats, cette raison suprême des peuples à qui la raison manque. Son enthousiasme changea d'objet, il vit le dieu des armées dans ces choses ; mais il n'abandonna jamais ceux de ses amis qui avaient combattu sous le drapeau de la République conservatrice, et il ne cessa ni de les aimer, ni de les honorer dans ses regrets.

Ce fut ainsi que nous restâmes unis, moi, réfugié dans le travail, lui, abrité dans son hospice. Il n'y avait point d'intérêt et par conséquent point de bassesse dans son sentiment pour l'Empire. Il ne voyait plus dans les peuples qu'un troupeau qui veut que la raison s'impose par l'épée, au lieu de se soumettre à la houlette de ses pasteurs.

Que lui répondre, après cette grande abdication de la France ? Nous ne parlions plus politique ; nous parlions littérature, poésie, amitié, choses éternelles.

C'est ainsi qu'il arriva à ses derniers moments, résigné, pieux, plein de cette joie intérieure que l'homme étendu sur le fumier de Job trouve dans l'entretien perpétuel et solitaire avec son invisible ami.

Relisons ici les derniers mots de Jules Janin, qui paraît l'avoir connu et aimé autant que nous :

« Disons hardiment que c'était là une belle et douce nature, un esprit bienveillant, un vrai courage, habile à supporter la mauvaise fortune, un laborieux, rude à la peine et fécond à ses risques et périls. L'an passé encore, en allant de son lit à sa table de travail, il était tombé et s'était brisé l'autre jambe. Et maintenant le voilà mort, sans récompense et sans bruit, non loin de cette ville de Dieppe qu'il aimait, au pied d'une grande falaise, au bruit de l'Océan solitaire qui murmure autour de son cercueil.

Digitized by Google

« Ce qui nous revient de ses derniers moments, dans une cabane de pêcheurs, sur un lit d'emprunt, sous la misère de l'abandon, serait chose lamentable. On dirait que cet infortuné avait voulu pousser à bout, par son exemple, un témoignage inouï des douleurs de la poésie abandonnée à ses propres forces. Pauvre, errant, oublié, négligé, sans doute il a manqué de confiance en ses amis, en sa famille qui lui fut toujours bonne et propice... Il n'a pas manqué de confiance, à coup sûr, dans le Père qui est aux cieux !

« Nous, cependant, avertis par ces défaillances, par ces muets désespoirs, par cette ambition inavouée, honorons ce courage, et remplaçant par nos meilleures sympathies ces tristes funérailles d'un poète si malheureux, prions pour lui, veillons sur nous. »

Comme c'est senti, comme c'est dit, comme c'est écrit avec des larmes de pitié indulgente sur la plume ! et quel retour touchant et pieux dans ce : *veillons sur nous !* nous qui avons bien moins mérité que lui de la Providence, et qui côtoyons les précipices où il est tombé !

Mais il n'y est pas tombé sans soutien et sans amis pour le soutenir, et pour retourner sa tête sur son chevet à sa dernière heure, comme on l'a écrit par erreur ou par prétention à l'effet dans certains récits.

Rien n'est plus faux. Le hasard me rendit témoin des tendresses vraiment paternelles de son frère et de ses amis, quand ils vinrent eux-mêmes à Paris le chercher, Benjamin de la famille, dans sa retraite de la rue Neuve-Coquenard, pour l'emmener sous le bras respirer chez eux, en Normandie, l'air vivifiant de l'été, et des loisirs, et du jardin de famille.

Ce fut encore le bras de son frère qui l'amena chez moi la veille de son départ, et qui l'emporta à travers la cour de ma petite maison dans sa voiture : ils partaient le lendemain. Les soins pieux et féminins de ce frère, qui le soutenait de l'argent de sa bourse comme de son bras, nous touchèrent tous jusqu'aux larmes. La dernière providence d'un malheureux, c'est la famille. La sienne était adorée de lui, et voyait en lui, non seulement son pupille, mais son orgueil.

*
* *

Voici la vérité vraie, elle est assez pathétique pour qu'on n'y ajoute pas une mise en scène contre laquelle il s'élèverait du tombeau pour protester.

Les deux frères partirent le lendemain de leur visite chez moi, ensemble, pour Rouen, le 2 juin dernier. Son frère le conduisit lui-même chez sa fille, mariée à Elbeuf, nièce accoutumée à chérir et à soigner cet oncle, amour et orgueil de la famille. Il y vécut pendant six semaines, les plus douces peut-être de sa vie, en pleine paix, en plein amour dans la maison, en pleine ombre, en plein soleil dans le jardin, comme ces haltes du voyageur, quand le jour va tomber et qu'il aperçoit déjà les clochers de la ville où le sommeil l'attend, après les lassitudes de la route.

Une idée fatale le saisit : « Le ciel est beau, la température tiède, l'été des tropiques doit avoir réchauffé les flots qui nous viennent de là ; je voudrais me rajeunir en me retrempant dans la mer. »

Digitized by Google

On craignit que l'énergie saline de la mer ne fût contraire à l'apaisement des douleurs névralgiques dont il avait été toujours affecté. On lui représenta qu'il était à craindre qu'arrivé à l'âge où tout se calme, ces bains amers ne lui donnassent des secousses qu'il convient d'éviter, quand la nature elle-même se traite par la résignation et par le temps. Il était, comme tout le monde, impatient d'accélérer la nature, ce grand médecin que nous portons en nous.

Il insistait; on le conduisit à *Puys*, petit hameau de pêcheurs dans le voisinage de Dieppe.

Il paraît qu'une première hospitalité dans une maison banale de bains ne convenait pas, par son prix, à la modicité de ses ressources. Il la quitta volontairement et précipitamment, et alla demander asile, économie et paix, dans une chaumière de pêcheur, plus modique et plus rapprochée de la grève.

Singulier jeu de la Providence, qui ramène à la fin de sa vie le poète, ami de la nature, dans l'humble chaumière où il a passé ses premières années, et devant ce grand spectacle de l'Océan, pour chanter ou gémir sous sa fenêtre les grands adieux à la terre de l'homme! Il en jouit à son lit de mort comme il en avait joui dans son berceau: Dieu lui parlait seul à seul avec plus d'intimité et de majesté que dans sa retraite de Paris. Il fut heureux quelques jours.

* * *

Le 4 août, cependant, il sentit que la vague qui l'avait délicieusement caressé les premières semaines, secouait trop fortement sa charpente. Il écrivit à son frère qu'il désirait revenir à Paris, et le priait de venir le prendre à la gare de Trouville, en lui marquant le jour et l'heure du rendez-vous.

Ce bon frère se préparait à sa rencontre, lorsqu'une dépêche télégraphique lui annonça qu'il n'avait plus de frère.

Il arriva trop tard pour recevoir son dernier soupir; il l'avait rendu quelques heures avant, serein, confiant, résigné, entre les mains du curé du pays, chargé de bénir sa famille. Un étouffement pulmonaire l'avait asphyxié en peu de minutes et sans agonie. Né d'un spasme, un spasme l'avait emporté.

Il savait où il allait; les hommes n'avaient voulu comprendre ni son âme immense, ni sa poésie; il les quittait sans peine pour la patrie des méconnus. Mais, méconnu par la foule, il laissait ici-bas ce qui console de vivre, une famille du sang, et des amis, famille du cœur.

Je suis le dernier qui lui serrai la main; il me l'a laissée toute chaude encore de sa suprême et convulsive empreinte, et il a emporté toute chaude aussi dans le ciel l'impression de la mienne.

J'ai donné une larme à son souvenir.

Son frère lui ferma les yeux et l'ensevelit à Rouen, dans le cercueil d'une sœur adorée, qui avait été la providence de ses mauvais jours; là, ils dorment ensemble dans une terre étrangère: mais j'aimerais qu'une main charitable remportât ces deux enfants du Midi aux bords tièdes et poétiques de la Durance, comme j'aimerais qu'on ramenât mes dépouilles mortelles près de ceux et de celles que j'y ai déposés moi-même dans un sol qui ne m'appartient déjà plus, à St-Point.

Digitized by Google

Et maintenant, grande âme, dépaysée dans un corps infirme et dans la région des faux jugements, des fausses gloires et des faux mépris de ce bas-monde, tu as secoué vigoureusement ce vil tissu de matière, ce manteau de plomb qui t'embarrassait dans ton essor, et que tu soulevais à chaque pas comme une lourde chaîne dont les anneaux te retenaient au sol !

Là, tu estimes à son prix la vaine renommée que donnent les hommes à ceux qui, dans le langage terrestre, cadencent le mieux leur pensée, ou qui, se sentant plus forts que le vulgaire, parlent en images fortes comme eux, et s'expriment en images pénétrantes et neuves, au lieu de balbutier des pensées communes dans un jargon tout fait !

Tu ris de ceux que le siècle exalte, parce qu'ils répètent les banalités et les sophismes convenus de leur époque ; tu plains ceux qui, comme toi, pensent leurs pensées à part de la foule, qui les écrivent ou qui les chantent, ou qui les convertissent en action, et qui, de leurs chants et de leurs actes, ne recueillent que l'envie ou le dédain.

Tu vois tout à la vraie lumière, tu nages dans la vérité ! Tu t'abreuves de la divinité des choses idéales, cette divinité du monde supérieur où tu vis !

Triomphe, âme sublime et tendre ! prie pour les amis que tu as laissés ici-bas, et entre dans ta vraie place, dans le ciel des poètes, des martyrs, pour chanter et combattre avec eux ; et entre aussi dans le ciel des colombes, où tu as retrouvé la tienne qui t'attendait ; symbole de tendresse et d'inspiration, pour t'aider à aimer ton Dieu dans l'éternité, communion de ceux qui s'aimèrent dans la région des larmes !

LAMARTINE.

Digitized by Google

DESIRANÇO

A Pau Marieton, Cancelié dóu Felibrige.

Quinge an ! despièi quinge an esmarra dins lou Nord,
Vive pèr la pensado au païs di cigalo.
Chasque an, de lou revèire agante la famgalo ;
Mai, sèmpre, dins Paris siéu clava pèr lou sort.

Pamens, ma desiranço es un flume en desbord
Que rèn noun pòu tanca soun aigo que davalo...
Pantaie que d'acò, moun cor se n'en regalo :
— Sara pèr aquest an ! me dise em' estrambord.

Eva gue d'espeli de proujèt dins ma tèsto :
Felibrejado un jour ; l'autre, nouvello fèsto ;
E, de Paris, diran : « Quau saup ço que devèn ? »

Me faudra tout un mes pèr countenta moun mounde :
De chale e de plesi, jamai un tal abounde !
Mai... lou viage es toujour remés à l'an que vèn !...

MANDADIS

Vous que fasès de permenado
Tóuti lis an, bèu Cancelié,
Dins lou païs dis óulivado,
Di figuiero e dis amelié,
De-segur, coumprendrés ma peno :
A cado fes que l'auro aleno,
M'adus d'avau li dous perfum.
Moun cor a set de remembranço,
E, béu l'amaro desiranço
Que, sèmpre, se tremudo en fum !...

LUCIEN DUC.

Digitized by Google

LA CHAVANO

A mon ami Eugène Vial.

Quand la chavano bramo e que lou tron desboundo,
L'uiau seguènt l'uiau ; quand la mar vagaboundo
Fai boumbi lou veissèu que cerco en van lou port,
Quand, sus li gràndis erso ounte s'encour la flamo,
Emé sa grosso voues la naturo prouclamo
Que Diéu soul es terrible e que Diéu soul es fort.

Dins li grand nivoulas qu'estrasso la tempèsto,
Dins lou fiò, qu'eilamount lampejo sus ma tèsto,
Dins lou vòu de l'eigloun que fugis tremoulant,
Dins tout l'esbrandamen de la folo chavano,
Tranquile, pensatiéu, vese qu'un noum que plano
Lou noum de Diéu, que soul es pouderous e grand.

Vène emé iéu, enfant que la chavano esfraio,
E, ta man dins ma man, enrègo lèu ma draio.
Se lou cregne tout plen, n'ai pas pòu de moun Diéu,
Car sabe qu'es moun paire, e que, dins sa coulèro,
Se pòu abasima lou cèu emé la terro,
Soun cor ié defendra de renega soun fiéu.

PAUL SEIGNON.

Digitized by Google

A-N-EN DE BERLUC-PERUSSIS

Es pas morto, dourmis!... un ange, sus soun alo
L'o presso, eilamoundaut, dins la pas eternalo
Pèr que lou bruch del mounde, amb' sas orros passiéus,
Derevelhesse pas soun amo drecho e puro;
E sus soun darrié brès, douçoment, la naturo
De verduro e de flous pauso un velo agradiéus.

Oh! nàni, plourès pas s'aquel som se prouloungo,
Vostro Anno vous ou dis ambé sa voues d'angel :
— « Paire, pèr un crestian la vido n'es pas loungo,
On se quito un moumen pèr se revèire al ciel.
Un jour dèu lusi que, las de tristesso,
Oublidant doulou, segren, amaresso,
Lou cor trefouli, vendrés près de iéu,
Ensèn cantaren la glòrio de Diéu. »

Aquelo voues o mes dins vostre cor de paire
Un espèr que vous rènd un pauc mens malurous.
Essugant vostres plours e baisant vostro crous,
Ambé resignaciéu vous escridas, pecaire :
« En pas t'atendrai, jour d'eterne gau
Ount, emé li rèire, emé la meinado,
Bastiren d'amount un nouvèu fougau. »

E d'amount sourris vostro tant aimado.

JANO DE MARGON.

Digitized by Google

I CONSE DE LAR

30 de juliet 1893

S'es pèr canta qu'encuei nosto famiho
Vèn, de tout las, à soun gauvènt fougau,
Leissas-me soul : la tristour me rouviho ;
Regoularien mi plour à plen de ciho,
Rèn qu'au pensa dis asèmpre gadau
Qu'èron, aièr, lou soulas de ma fiho.
Lou pu dous cant es ispre à moun auriho,
E me sarié pougnesoun vosto gau,
S'es pèr canta.

S'es pèr ploura que Lar, en sa freirìo,
Vai reüni li felibre bourgau,
S'es pèr apoundre au dòu de Roumaniho
Lou dòu cousènt de noste paure Gaut,
Alor, siéu lèst ! Me veicito, en douliho,
S'es pèr ploura.

A. G.

AUX CONSULS DE L'ÉCOLE DE LAR

Si c'est pour chanter qu'aujourd'hui notre famille — accourt de toutes parts à son plaisant foyer, — laissez-moi seul ! la tristesse me ronge ; — mes pleurs dévaleraient à pleines paupières — rien qu'au souvenir des gaies félibrées — qui, hier, étaient la joie de ma fille. — Le chant le plus suave, désormais, à mon oreille est aigre ; — et votre entrain me poindrait comme une lame, — si c'est pour chanter.

Si c'est pour pleurer que Lar, en son fraternel rendez-vous, — va réunir les poètes courtois, — si c'est pour joindre au deuil de Roumanille — le deuil amer de notre Gaut regretté, — alors, je suis prêt ! me voici, le cœur en miettes, — si c'est pour pleurer.

Digitized by Google

POÉSIES D'ADOLPHE DUMAS

TIRÉES DE *PROVENCE*

(1840)

UN MOT DANS LA RUE

Le bateau d'Avignon touchait bord ; la vapeur
Sifflait encor dans l'air ; les femmes avaient peur ;
Le pilote criait, jurait les noms célestes ;
Les gens du port chargeaient nos malles sur leurs vestes :
La foule pêle-mêle, un grand bruit, de gros mots,
Le sabbat, l'arche enfin et tous les animaux,
Tout cela débarquait ; et le bateau s'appelle
Le *Séraphin*, je crois, la *Vierge* ou l'*Hirondelle*.
Nous avions mis le pied sur le sol, et mes yeux
S'élevaient, attendris, de ma terre à mes cieux.
J'aurais, comme Brutus, prosterné mon visage,
Et baisé dans mes mains le sable du rivage ;
Après seize ans, le cœur me battait au retour,
Avec son premier sang et son premier amour.
C'était le soir : l'hôtel, la faim, la table d'hôte,
Le départ pour Marseille à six heures sans faute,
Les commis à payer, à payer les chargeurs :
C'était le grand souci de tous les voyageurs.
J'étais le seul oisif et je les laissais faire,
Silencieux et calme à côté de mon frère.
Et je ne dis ceci que pour des gens de cœur,
J'avais la voix éteinte et le front en sueur.
Une femme du peuple, en jupe, à coiffe ronde,
S'était assise au frais, pour voir passer le monde.
Elle avait à son sein un enfant, devant nous
Le berçait sur sa chaise et sur ses deux genoux ;
Et sa vue en passant disait à faire envie :
« Je donne la santé quand j'ai donné la vie. »
L'enfant buvait l'amour dans son lait pur et sain
Et, de ses petits doigts, jouait avec le sein.
Comme elle le grondait, — le gronder, c'est trop dire,
Car la mère et l'enfant jouaient à se sourire ; —

Digitized by Google

Comme elle jouait donc, elle le menaçait
Du chien, de l'étranger, du *monsieur* qui passait.
Et je me retournai pour l'écouter, car elle
Parlait à son enfant en langue maternelle,
Ce doux gazouillement des patois provençaux,
La langue des baisers reçus dans nos berceaux.
Je m'arrêtai muet devant cette madone,
Comme un jeune écolier aux leçons de Sorbonne...
Mais elle alors, confuse et toute d'embarras,
Me déroba l'enfant dans les plis de ses bras,
Et je vis son front pâle, et blanc comme son âme,
Se baisser pour la mère et rougir pour la femme.
Elle ajouta tout bas ces mots que j'entendis :
Ei provençau, béléou, a comprés çé qu'aï dis !
Oh ! je t'ai bien comprise, et jamais ta parole,
Qui se plaint sur ta lèvre et veut qu'on la console,
Même quand ton époux n'était que ton amant,
N'a jeté dans un cœur tant de ravissement ;
Et Dieu t'a mise là, sur ma route, à l'avance,
Comme au seuil de ta porte, au seuil de ma Provence,
Pour me dire : « Je viens au-devant de tes pas ;
L'étranger, c'est celui qui ne nous comprend pas ! »

DU VILLAGE D'EYRAGUE

A ma sœur.

La Durance, amoureuse un jour de bords fertiles,
Fit de ce beau vallon un beau lac semé d'îles,
Et puis laissait à flot, sous un soleil de juin,
Des champs couverts de blé, des prés couverts de foin...
Eyrague est né, dit-on, de la terre féconde,
Et ses filles aussi de l'écume de l'onde ;
En dansant tout autour d'un feu de romarin,
Des femmes l'ont bâti des sons d'un tambourin ;
Depuis, chaque poète y marche sur des flammes,
Enlacé, jusqu'au cœur, d'une chaîne de femmes.
La plus belle a seize ans ; — mais qu'elle ignore encor
Toute sa beauté pauvre et son sourire d'or ! —
Ah ! si tu les voyais, à rendre fous les sages,
Dans un rayonnement de leurs jolis visages,
Sur leur lèvre latine égarant chaque mot,
Avec cet air romain qu'elles parlent si haut,
Toi qui veux mon bonheur, tu me dirais : Laquelle
Veux-tu choisir pour vivre et mourir avec elle ?
Je veux celle qui passe, un enfant à son bras,
Belle comme Sabine et qui ne le sait pas.

Digitized by Google

— Voilà le lieu, ma sœur, que s'est choisi ton frère,
Pour vivre ou pour mourir, travailler ou rien faire ;
Ton frère, bonne amie, à qui tu dis toujours :
As-tu bien mesuré tes œuvres et tes jours ?
Et qui, sans t'écouter, ô muse intimidée !
Comme un lierre, s'attache et monte à son idée.
J'ai trouvé des parents qui m'ont fait un pays
Et j'ai presque oublié ce que c'est que Paris,
Et je compte à présent, aux feuilles de mes roses,
Vos grands évènements et vos petites choses,
Le matin, je me lève et, quand j'ai bien dormi,
La mouche, sur le mur, le dit à la fourmi ;
Quand je n'ai pas souffert, quand je n'ai plus la fièvre,
L'ânesse, pour son lait, bondit comme la chèvre ;
Et quand j'ai faim, à jeun, pour une couple d'œufs,
Dans les nids, en chantant, chaque poule en fait deux ;
Puis, à midi brûlant, la chaleur et l'abeille
Qui bourdonne à la grappe et m'endort sous la treille.
L'après-midi se passe : au soir, la paix des champs
Et les étangs plaintifs, tristes avec des chants,
Derniers soupirs du soir, dernière défaillance
D'un beau jour de repos qui meurt dans le silence ;
Alors s'ouvrent les fleurs, s'ouvrent les cœurs fermés,
Une pensée à ceux que j'ai le plus aimés,
Une pensée à toi. — Voilà, ma bonne amie,
Mes chambres, mes journaux et mon académie.
Cependant les enfants, hier, vinrent crier
Que le chevreau mordait aux feuilles du mûrier.
L'émotion fut grande, on courut à la bête ;
Mais il bondit trois fois des pieds et de la tête,
Et dans la grande allée, entre les deux jasmins,
Un tout petit enfant tomba sur ses deux mains.
Voilà l'évènement, la grande chose humaine,
La révolution qui dure une semaine ;
Puis, comme ce matin, sans penser à son mal,
L'enfant, entre ses bras, caresse l'animal.....

ADOLPHE DUMAS.

Digitized by Google

CHRONIQUE

GERVAIS DE TILBURY

Depuis de longs siècles, Arles n'avait cru retrouver les grands jours de sa prospérité romaine qu'avec la chute de ses rois. Les Boson, dont la dynastie relevait de l'Empire, avaient régné sur elle deux cents ans, très obscurs pour l'histoire. De ses premières libertés municipales allait dater sa renaissance. La république d'Arles dura deux siècles (1080-1251) participant à l'admirable civilisation romane. Elle accepta cependant la protection des comtes de Barcelone et de Provence, et connut avec eux ses derniers beaux jours. (1)

Au commencement du XIIIe siècle, Arle s, république régie par un podestat étranger, lequel présidait des consuls, relevait à la fois des comtes de Provence et de l'Empereur. Celui-ci, depuis la chute des Boson, avait délégué sa suzeraineté purement nominale aux archevêques déjà puissants. Ils jouissaient donc d'un grand pouvoir, en face du gouvernement municipal. Cet état finit avec l'avènement de Charles d'Anjou, qui appliqua aussitôt, pour la ruine des libertés de Provence, le procédé capétien.

L'omnipotence fictive mais non disputée des archevêques leur fut cependant enlevée aux premières années du XIIIe siècle, par l'intervention d'un important personnage, dont nous avons plusieurs fois prononcé le nom et qui mérite de nous arrêter.

(1) Cette époque de la Provence est encore mal définie par les historiens, si singulière y était la situation politique. Des chronologies locales de haute érudition, au premier rang desquelles il faudra mettre les *Dates de l'Histoire de Forcalquier* de M. de Berluc-Pérussis, commencent à éclairer les aventures sans nombre de la domination des comtes, aux XIIe et XIIIe siècles. Mais on n'a pu démêler encore définitivement l'histoire des Arlésiens à travers les vicissitudes de leurs libertés. Pour se rendre compte de leurs alternatives, lire le *Musée* de M. Fassin et l'étude, hérissée de documents, du comte Remacle, *La République d'Arles*, (dans la *Revue britannique*). Les Empereurs d'Allemagne persistèrent dans leurs prétentions sur le royaume d'Arles, sous la République et les comtes de Barcelone, comme jadis sous les Boson. Ils devaient même n'y jamais renoncer tout à fait, au temps des comtes angevins (1246-1482) et des rois de France, puisque nous voyons Charles-Quint, dans sa piteuse campagne de Provence, se faire couronner roi d'Arles à Aix, et nommer « vicomte d'Arles » un de ses lieutenants, le duc d'Albe.

Digitized by Google

Il s'agit du « maréchal » Gervais de Tilbury ou Tillisbery, gentilhomme aventurier d'Angleterre, représentant de l'Empereur dans le royaume d'Arles. Nous lui devons des mélanges de physique, de géographie et d'histoire, suivis d'anecdotes sentencieuses et de descriptions de son gouvernement dédiées par lui, sous le titre de *Loisirs de l'Empire* à *Othon IV*, qui était son parent. Nous avons fait plus d'un emprunt aux *Otia Imperialia*, au cours de *La Terre provençale*. C'est un répertoire précieux pour l'histoire du XIIIe siècle. Leibnitz l'avais compris, qui l'édita dans ses *Scriptores rerum brunswicensium*, d'après l'unique manuscrit complet de Paris. (1)

L'ouvrage est divisé en trois *decisiones*. La 1e traite de la création du monde ; la 2e de la dispersion des enfants de Noé : elle décrit les trois parties connues de la terre (seuls chapitres analysés par l'*Histoire littéraire*) ; la 3e, la plus curieuse pour les modernes, celle des *Mirabilia*, mériterait un commentaire : on y trouve les plus singuliers traits du merveilleux et de la crédulité du temps, toujours rapportés sous toutes réserves par l'auteur. Les curieux cas de suggestion, d'apparitions et de diableries, y trouveraient leur part. Toutes sortes de puérilités s'y rencontrent aussi, comme l'indiquent ces titres d'alinéas : *De angelis percutientibus ; de hominibus sine capite ; de mulieribus horrende barbatis usque ad mammillas ; de fœminis quæ habent in lumbis caudas bovinas.* —Cette 3e *décisio* fourmille en anecdotes sur les curiosités de Provence. Je les publierai prochainement.

Voici les seules dates selon moi probables de Gervais de Tilbury. Il étudiait à Reims en 1176 ; il professait le droit canon à Bologne en 1181 (un de ses auditeurs était le célèbre archidiacre napolitain Jean Pignatelli) ; il était au service de Guillaume de Sicile, à sa mort, en 1191. Probablement passa-t-il à la cour impériale avant 1208, date vers laquelle Othon IV, l'ayant fait successivement orateur de sa cour, puis son chan-

(1) *Scriptores rerum Brunswicensium*... Hanovre, Foerster, 1707, t. I, pp. 881-1004, précédé d'une préface de Leibnitz sur les rencontres de Gervais avec les auteurs du moyen âge.

On trouve des notices sur Gervais de Tilbury dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XVII (*auct.*, Petit-Radel), dans le *Musée arlésien* (Emile Fassin, 2e série, 1875) et dans quelques dictionnaires bibliographiques. Brèves indications, assez contraires, tirées des *Otia* ou des archives de Saint-Césaire d'Arles.

Signalons enfin une étude savante et des plus rares, *Des G. von T. « Otia Imp. » in einer auswahl neu herausgegeben, etc.*, von Felix Liebrecht (Hanovre, 1856) qui fait suivre une réédition corrigée des plus intéressants passages, de précieuses recherches de mythologie comparée, et relatives aux superstitions et coutumes dont Gervais se fait le chroniqueur crédule. Maints passages mériteraient d'être traduits.

Digitized by Google

celier, le nommait maréchal du royaume d'Arles. Il y épousait bientôt la sœur de l'archevêque Imbert d'Eyguières. En 1221, il offrait ses *Otia* à l'Empereur. Dix ans plus tard, tout à fait oublieux sans doute de son bourg natal du comté d'Essex, jamais mentionné dans son œuvre, il était si puissant à Arles, que le légat le faisait arbitre entre l'abbesse de Saint-Césaire et le chapitre de Saint-Trophime. Ces adoptions passionnées d'étrangers ne sont pas rares dans l'histoire provençale. Gervais de Tilbury mourut vers 1230.

Erudit, géographe, lettré, jurisconsulte, naturaliste, politique, savant dans la mesure qu'on pouvait l'être de son temps, Gervais de Tilbury est un écrivain d'une réelle puissance, d'une vaste curiosité. Comment a-t-on méconnu cet inventaire sans égal des superstitions de la science au moyen âge? A peine a-t-on traduit çà et là quelques fragments concernant l'histoire provençale. Car la Provence, son histoire, sa nature, ses mœurs et ses légendes y tiennent la plus grande place. Nous avons donné ailleurs le portrait des Provençaux qu'il dédie à son Empereur. La Revue doit archiver ce document précieux. Mais remarquons ceci : la Provence, que son histoire nous montre si fertile en adoptions enthousiastes d'étrangers, en fut jugée toujours avec semblable indépendance, sans que la popularité de ses *naturalisés* en ait souffert. Admirable souplesse de cet intelligent pays !

Sur les bords du Rhône, écrit Gervais, l'enflure est en honneur : les hommes de ce pays naissent emphatiques, vains, inconstants, fertiles en promesses qu'ils ne tiennent guère. Car la matière impose ses lois à ce qui en est formé : telle nature d'air détermine une certaine conformation du corps humain... Le royaume d'Arles, ainsi qu'il résulte des plus anciens documents, est limité par les provinces de Besançon, de Tarentaise et du Lyonnais ; par rapport à son ancienne capitale, il est entouré des provinces de Vienne, d'Arles, d'Aix, d'Embrun, et par sa situation centrale il fait sentir sa puissance menaçante au royaume des Francs, qui est facilement abordable. Par mer et par une route de terre très aisée, il accède à l'Espagne et aux païens de l'Afrique ; par le passage commode et court des Alpes Cottiennes, il aborde la multitude des Lombards, les Génois, les Pisans, les Siciliens et les autres sujets de l'Empire, et il peut leur apporter du secours, ou, au contraire, des châtiments. En effet, la nation que nous nommons provençale est perspicace dans ses réflexions ; elle agit avec succès quand elle veut ; elle est fallacieuse dans ses promesses, belliqueuse sans un grand attirail de guerre ; elle se plaît aux festins somptueux malgré sa pauvreté ; elle sait nuire d'une manière ingénieuse, et se taire sous les affronts ; quand l'endroit ou le moment le permettent, elle rapelle les torts qu'on lui a faits. Dans les combats sur mer elle est prudente et heureuse, supporte bien la chaleur et le froid, la disette et l'abondance ; c'est

Digitized by Google

une race contente de peu, parce qu'elle se plaît ainsi, et qui sait se procurer l'abondance dans la paix, quant elle le veut aussi. Ayant un maître qui la gouvernerait sans interruption et se ferait craindre, elle se plierait au bien d'une manière incomparable, et nulle race n'est plus disposée au mal, parce qu'elle n'a personne qui la dirige. Le territoire est d'une grande fertilité; on y trouve salines, poissons, bestiaux, gibier de toute sorte, carrières, étangs, lacs, monts, marais, sources, ruisseaux, fleuves, forêts, pâturages délicieux. Elle possède de tout en abondance, il lui manque seulement un bon prince pour la gouverner. »

Cette page est curieuse, mais suspecte chez son auteur, malgré qu'il eût fixé sa vie en Provence, où, comme nous l'avons dit, il était le représentant perpétuel des prétentions de l'Empereur. Les *Otia Imperiala* étaient destinés à distraire et à instruire Othon IV. Gervais savait trop bien sa méfiance à l'endroit de la docilité des Arlésiens (1)...

Une citation souvent donnée de Gervais est celle relative au cimetière d'Arles, les fameux *Aliscans* des Chroniques, frères en renommée de de l'île d'Avalon légendaire, où l'on n'enterrait que les rois, les héros et les druides. Mais la gloire des Champs-Elysées d'Arles était plus chrétienne. Mieux que de posséder le corps d'un Roi Arthur, les Aliscamps revendiquaient l'honneur d'avoir été consacrés par le Christ en personne, d'avoir vu le Labarum apparaître à Constantin, et de garder, parmi des cendres de vingt siècles, les os des compagnons de Roland.

Cette nécropole passait pour être préservée de toute atteinte diabolique: il y avait existé, disait-on, une chapelle dédiée par Saint Trophime « à la

(1) Dans un récent *Rapport* à l'Académie des Sciences morales *sur les populations agricoles de la Provence dans le passé*, M. Baudrillart, citant quelques lignes de cette même page, ne peut s'empêcher d'observer qu'un point « y semblerait être peu exact, le reproche de dissimulation, de duplicité, peu en rapport avec le caractère général de la race provençale... Ce reproche s'adressait sans doute plutôt à la politique de la nation prise dans son ensemble qu'aux individus. » A ce curieux document le savant membre de l'Institut en joint un autre qu'il n'apprécie pas moins impartialement. Il est d'un intendant de 1698, Le Bret, et, comme le précédent, il tient plus du rapport d'un officier ministériel, porté à incriminer ceux qu'il inspecte, que du sincère jugement d'un libre observateur. J'y relève ces deux passages : « Ils haïssent la dépendance au point que les seigneurs des lieux et tous ceux qui ont droit de supériorité y sont sujets à des mortifications sensibles... Cette disposition les a fait regarder à la cour comme des sujets très disposés à la révolte, et c'est le principe sur lequel on a réduit les Etats aux simples assemblées des communautés pour prévenir les mouvements populaires où ils étaient en quelque sorte accoutumés, ainsi qu'il arriva en 1640 (*Le Semestre*)... Les Provençaux aiment fort les ajustements et les beaux habits, mais ce qu'il y a de singulier dans le pays est l'élégance naturelle et le bon sens ordinaire du paysan, qui paraît toujours si bien instruit des matières dont il s'agit, qu'on a peine à comprendre comment il a pu acquérir ces talents sans éducation. La religion catholique a toujours été la seule reçue dans la Provence : toutes les fois que les hérétiques ont voulu s'y établir ils en ont toujours été repoussés... »

Digitized by Google

Mère de Dieu encore vivante, » *Deiparæ adhuc viventi*... Aussi, durant le moyen âge, les morts pieux affluaient-ils au cimetière d'Arles. C'était pour eux une douce espérance de reposer dans la terre sacrée où l'on montrait l'empreinte des deux genoux de Jésus-Christ.

Les riverains du Rhône, d'après notre Gervais de Tilbury, faisaient suivre à leurs morts le fil du fleuve, ayant déposé, dans un coffret scellé au cercueil, le droit de *mortelage*, ou prix des funérailles. C'était un dépôt béni. Nul ne touchait aux morts des Aliscamps, et les mariniers se signaient quand passait un cercueil. A la hauteur d'Arles, ces corps flottants s'arrêtaient comme par miracle, puis les moines de Saint-Honorat les ensevelissaient suivant leur condition.

Lorsque Dante vint en Provence, la renommée des Aliscamps était universelle. C'était une nécropole immense; il en parle dans son *Enfer* pour la comparer au cimetière désolant de la cité des hérésiarques: « Comme près d'Arles, dit-il, où le Rhône est stagnant, comme à Pola près du Quarnaro, qui ferme l'Italie et en baigne les limites, la plaine est toute bosselée de tombes... »

Si come ad Arli ov'l Rodano stagna...
Fanno i sepolcri tutto 'l loco varo.
(*Inferno*, v. 112.)

Évocation que reprit Arioste dans son *Roland furieux* :

...Presso ad Arli, ov'l Rodano stagna,
Piena di sepolture e la compagna.
(*Orlendo*, cant. XXXIX, v. 72).

Les *Otia* sont surtout précieux pour les nombreuses superstitions qu'ils enregistrent. Leibnitz ne prévoyait pas tout le parti qu'on en pourrait tirer quand il les taxait de mensonge sans faire la part de la crédulité du temps. Les relations de Gervais sont çà et là pleines de poésie. Il consacre un long chapitre aux Dracs, les génies des fleuves, où mainte anecdote pittoresque ou terrible est à glaner.

Le drac du Rhône intriguait fort le moyen âge (1) Ce n'était pas la sirène mélodieuse, la perfide Loreley du Rhin. D'après Gervais de Tilbury, le drac avait figure humaine : « il attire les bateliers, les femmes, les enfants qui nagent, avec des simulacres d'anneaux d'or flottant sur les eaux. » Ces génies mâles avaient deux grottes sur le Rhône : l'une à Arles, sous le palais de Constantin, l'autre au rocher de Tarascon. On

(1) Une ancienne famille d'Arles, aujourd'hui éteinte, les *d'Arlatan*, reçut sa noblesse et son nom pour avoir délivré la ville d'un monstre, d'un drac qui la ravageait.

Digitized by Google

les voyait dans les nuits claires sortir de ces abîmes. Une fois, durant trois jours, on observa comme une forme humaine errant sur la rive du fleuve. Elle criait dans le silence : « L'heure passe, et l'homme ne vient pas ! » Le troisième jour, à la neuvième heure, un jeune homme attardé qui hâtait le pas sur la berge, à cette voix se précipita dans les flots. La voix ne se fit plus entendre.

Gervais de Tilbury, très érudit pour son époque, est assez dépourvu néanmoins du sens critique, qui est d'invention moderne. Les textes anciens consignés dans une importante partie de son livre, la *Multiplex Litteratura*, sont tirés généralement sans contrôle et défectueusement transcrits de l'*Historia Scolastica* de Pierre Comestor qu'il ne cite jamais.

Mais il n'en garde pas moins le mérite d'une culture fort étendue. Sa curiosité encyclopédique lui a fait mentionner maints auteurs renommés de son temps, dont nous ne savons plus grand chose. Parmi les poètes classiques, Ovide lui est le plus familier. Virgile, qu'il semble interpréter comme ses contemporains dans un sens mythique et divinatoire, nous est chez lui une preuve nouvelle, par la vénération respectueuse où il le tient, de l'extension méconnue de l'étude des auteurs classiques, et de la perpétuation des superstitions romaines dans le moyen âge chrétien. Parmi les poètes de son âge, Bernard Silvestre a ses préférences. Il le qualifie de rythmeur excellent, *egregius versificator*.

L'intérêt moral de Gervais a été négligé aussi.

Quel recueil de récits aimables, édifiants toujours, dans la crédulité naïve d'alors, on tirerait des *Otia Imperialia* ! Je cueille, entre plusieurs, une histoire au chapitre *de oculis apertis post peccatum*, où le grave maréchal du Royaume d'Arles me semble avoir enfermé un enseignement ingénu de l'économie du bonheur :

Je sais, par un récit digne de foi, ce qui arriva dans la province d'Aix, au château Rousset, situé à quelques milles d'Aix, et dominant la vallée de Trets. Le maître de ce château, nommé Ramon, se promenait un jour seul, à cheval, le long du fleuve Lar, quand se présenta à l'improviste devant lui une dame d'une beauté sans égale, montée sur un palefroi bien harnaché, vêtue et ornée magnifiquement. Elle salua le chevalier par son nom. Celui-ci, étonné de voir qu'elle le connaissait, ne se fit pourtant pas faute, selon la coutume, de lui tenir des propos galants et de lui demander ses faveurs. Elle lui répond que cela n'est jamais permis en dehors des liens du mariage, mais que s'il veut l'épouser elle lui cèdera volontiers. Bref, le chevalier accepte la condition du mariage. Mais la dame ajoute qu'il jouira de la souveraine félicité ici-bas, à la condition qu'il ne la voie pas nue. Elle lui assure que s'il l'aperçoit ainsi, il sera privé de tout son bonheur et même ne vivra que pour mener une existence misérable.

Digitized by Google

Le voilà en suspens, se demandant s'il a lieu de craindre ou de désirer la mort. Dans son ardeur et sa passion, il trouve aisée toute condition qui lui promet l'entrevue désirée. On s'accorde pour le mariage, la cérémonie a lieu, et le bonheur du chevalier ne fait qu'augmenter, avec la faveur des hommes et l'abondance des biens de ce monde, la force de son corps, si bien qu'il n'eut point d'égaux parmi ses pairs et ne le cédait qu'à un petit nombre parmi les grands et les puissants. Aimé des hommes, gracieux pour tous, il assaisonnait sa libéralité de largesses discrètes et de courtoisie, et il eut des fils et des filles d'une grande beauté. Bien longtemps après, comme la dame, suivant sa coutume, prenait un bain dans sa chambre à coucher, le chevalier Ramon, qui revenait de la chasse et se préparait à offrir à la dame les perdrix et le gibier qu'il avait pris, (*lacune du texte*) et tandis qu'on apprêtait le repas, je ne sais quelle idée passa par la tête du chevalier ; il voulut voir la dame qui se baignait dans sa chambre, et se demanda quel danger la destinée pouvait avoir mis à ce spectacle défendu. Le mari exposa à sa femme que depuis si longtemps qu'ils demeuraient ensemble, le péril s'était dissipé ; celle-ci lui rappela combien il avait été heureux tant que la condition avait été observée, et elle l'avertit des malheurs qui le menaçaient. Mais le chevalier, bravant témérairement ces avis, ne recule point, les prières mêmes ne le font pas renoncer à son projet insensé. Il se sent l'esprit envahi par l'agitation et la crainte, il redoute de graves évènements, il se reproche sa timidité. Bref, il arrache le drap qui couvrait la baignoire, il s'approche : la dame s'est changée en un serpent qui rentre aussitôt la tête sous l'eau et disparaît. Depuis, on ne la vit plus, on n'entendit plus parler d'elle, sinon de temps à autre, la nuit, quand elle revenait voir ses jeunes enfants ; les nourrices l'entendaient, mais aucune d'elles ne pouvait l'apercevoir. D'ailleurs le chevalier subit une grande déchéance dans son bonheur et son crédit ; il maria une de ses filles à un de nos parents qui était de cette province ; cette jeune personne fut en grande estime auprès des dames de son âge et de sa famille, et nous avons hérité de ses biens.

* * *

L'œuvre de Gervais de Tilbury fut-elle populaire au moyen âge ? Leibnitz l'a pensé, et une de ses preuves est la mention notable qu'il en attribue à Vincent de Beauvais, parmi les auteurs qui ont cité les « Loisirs de l'Empire. » Mais le passage en question ne figure pas dans le *Speculum historiale*, où il avait cru le trouver. (1) Toujours est-il que maints historiographes célèbres n'ont pas dédaigné d'emprunter à Gervais, tels les auteurs du *Gesta Romanorum*, puis Maderus et Duchesne, *Scrip. Hist. Franc.* et bien d'autres, et qu'enfin il eut, dès le XIVe siècle, les honneurs de la traduction française.

Nous reviendrons sur l'homme et sur l'œuvre. Mais nous ferons suivre

(1) Cf. F. Lubrecht *op. cit.* p. VII.

Digitized by Google

ce premier entretien, d'un précieux document inédit, dont l'inventeur veut bien réserver la primeur à la *Revue*.

M. le comte Remacle, un fervent et érudit provençaliste arlésien, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs, a eu la bonne fortune de découvrir à la Bibliothèque nationale un manuscrit d'admirable calligraphie, où il reconnut une version du livre de Gervais de Tilbury. Nous lui cédons la parole :

« C'est, nous écrit-il, une traduction française des *Otia imperialia*, rédigée au XVe siècle, par un moine, Harent d'Antioche. Ce manuscrit est particulièrement précieux: c'est la seule traduction française qui existe de l'œuvre du Maréchal d'Arles. Le traducteur prend avec le texte d'assez grandes libertés, mais, en revanche, il le revêt de la langue naïve et savoureuse de son temps, ajoutant ainsi à l'intérêt du sujet un intérêt philologique de premier ordre.

« ... En collationnant la traduction sur le texte original, j'ai fait une singulière découverte. Il n'y a pas un mot, dans les *Otia Imperialia*, de la légende *De rendre grâces après mengier*, ni de *L'enfant qui sercha St Pierre*, ni de *L'oysel de Nostre-Dame*. Ce sont enjolivements que Maister Harent a intercalés dans sa traduction. Ce personnage demeure énigmatique. Je n'ai rien trouvé sur son compte à la Billiothèque. Son nom ne figure ni dans les bibliographies, ni dans la *Gallia Christiania*, ni dans les Bollandistes. Je remarque qu'en plusieurs occasions, lorsqu'il s'agit d'Arles, il complète judicieusement les indications de Gervais. Des deux histoires de sa façon que nous citons, l'une se passe à Arles, l'autre à Valence. Je suis porté à croire que cet illustre inconnu devait être provençal. »

On va lire le fragment de ce manuscrit unique, qu'à transcrit et savamment annoté par la *Revue* M. le comte Remacle. Nous accueillerons avec plaisir toutes communications relatives à Gervais de Tilbury et à son traducteur. Le manuscrit de la Bibliothèque est sans doute du XVe siècle. Mais la version princeps de Harent d'Antioche était beaucoup antérieure. Une traduction des *Otia Imperialia* par « maistre Herent d'antioche » figure dans le catalogue de la Bibliothèque du Louvre, en 1373, sous ce titre : « *Oisivetez des Empereurs* » ; c'est la seule indication que nous en ayons rencontrée.

PAUL MARIÉTON.

Digitized by Google

FRAGMENTS DU MANUSCRIT

DE HARENT D'ANTIOCHE

DU ROYAULME D'ARLE

... En cette frontière ou Rosne se fiert (1) en la mer, il y a les isles Sticades (2), que on appelle Camarges, ainsy comme chières marches. Ces isles s'encloyent du Rosne par troys branches qu'il fait avant qu'il entre en la mer. Une en y a qui est habitée et qu'ils nomment Sticados ou Carmengues. C'est une isle de planturеuse terre et plaine de biens. Il y a moult bonnes salines et bonnes pescheries d'estang de mer, connyns (3), oiseaulx de maintes manières et bonnes pastures. Il y a une esglise de Nostre-Dame sur la rive de la mer appellée Nostre-Dame d'Oultre-Mer (4), et fut la première esglise qui oncques fut faitte sur la mer et fut consacrée de six evesques des septante-deux disciples de Nostre Seigneur Jesucrist, en la presence de Sainte Marthe, de Sainte Marie Magdalene et de Saint Maxemin d'Ays, de Saint Ladre de Marseille, frère de Marthe et de Marie Magdalene, et en la presence de Saint-Eutrope d'Orenge, de Saint Georges de Verdelay, de Saint Saturny de Thoulcuse (5). Les six furent déchassés d'Ynde (6) et mis en mer en barque sans avirons et ainsy passerent la mer à l'ayde de Dieu et arriverent là où est la dicte esglise de Nostre-Dame. En icelle esglise, a ung autel de terre pastée que Sainte Marthe et Marie Magdalene pastèrent et dessoubz celluy autel sont les testes des six corps sains qui sont disposez en quarré et ont dessus une petite pierre de marbre qui fait l'autel, et leurs corps sont dedens la sepulture des Saintes Marie Cleophe et Marie Salome (7), suers de Nostre-Dame, qui furent le matin de la resurrection Nostre Seigneur Jesucrist au Saint Sepulcre. Lesquelles saintes sont en la dicte esglise en leur sepulture. Et de l'autre part de l'isle, oultre le Rosne, est la cité d'Arle qui est le chief du royaulme de Bourgongne. Elle est appellée Arle ainsy comme autel ou sacrifiement de Dieu, *quasi ara lata deorum*, car ara en latin est autel, et pour ce que anciennement chascun an aux calandes de Mays (8) assembloient illec tous les paiens du royaulme et les provinces d'entour pour recevoir le général sacrifice qu'ilz faysoient au bourg de la cité, au lieu que l'on appelle Rochete. (9) Illec estoient deux haultes colonnes et par dessus avoit ung

(1) Se jette. — (2) Le texte publié par Leibnitz donne : *Sicadas insulas*. Gervais désigne ainsi les îles formées par les alluvions du Rhône. Il ne les confond pas avec les îles d'Hyères, *Stœcadas insulas*, comme on pourrait le croire à première vue. — (3) Lapins.

(4) Notre-Dame de la Mer, ancien nom des Saintes-Maries, chef-lieu de canton des Bouches-du-Rhône, célèbre par son pèlerinage annuel. — (5) Le traducteur a omis saint Martial de Limoges. — (6) De Judée, erreur du traducteur. — (7) Harent connaît bien la tradition locale, car il ajoute au texte de Gervais les noms distinctifs des deux Maries et leur qualité de parentes (sœurs) de la Sainte-Vierge. — (8) de Mars, erreur du copiste.

(9) Quartier d'Arles, au bord du Rhône, aujourd'hui désigné sous le nom de Roquette.

Digitized by Google

autel et dessus celluy autel sacrefioient troys jeunes hommes pour le sauvement du peuple, et de leur sang arrousoient sur le peuple. Ilz les payssoient tout l'an avant ainsy comme serfs (1) achetés du commun afère (2). Le dyabolique sacrefice faysoient en remission de leurs péchés. Quant vint Saint Trofime, qui fut un des septante deux disciples de Nostre Seigneur Jesucrist et cousin de Saint Pol et de Saint Estienne, le premier martir, et de Saint Gameliens (3), docteur de la foy, qui monstra au peuple que le sacrifice estoy moult mauvays, e que l'entencion qu'ilz y avoient n'estoit pas bonne et leur monstra que ilz ne devoient ainsy espandre le sang du peuple, car Nostre Seigneur Jesucrist avoit espandu son propre precieux sang une foys en la croix pour le peuple. Et touttefoys il leur hosta cette erreur et converty le roi et le peuple à la foy de Nostre Seigneur Jesucrist, et, après, fut leur evesque, car il avoit esté ordonné à Romme de Saint Pierre et de Saint Pol, où il yroit preschier. Et quant Saint Pol ala en Espaigne, il le fist evesque d'Arle. Et le premier apostre de Gaule après Saint Trofime, ce fut Saint Denis qui, de son sang, arrosa la cité de Paris. Et ainsy la ville d'Arle fut la première ville crestienne de toute Gaule, sy comme le pape Zezime le temoingne (4), et Saint Grégoire (5) le dit ès lettres qu'il envoya à Augustin, l'evesque des Angloys.

Les eaues aussy par la legiereté de leur mouvement engendrent flat (6) dont il y a aussy tousjours es eaues du Rosne aulcun flat des vens et les hommes qui sont lors engendrés sont venteux et ne sont pas estables en paroles ne en fait et mesmement en leurs promesses sont messongiers. (7)

... Dont je vous dy, très excellent Prince, que mieux vauldroit que vostre empire appetissast de terre que vous le laississiez ainsy corrompre par deffaulte de justice, et sy vous dy seurement pour la loyaulté que je vous doy, pour ce que en trestoutes les provinces de vostre empire n'y a province qui soit tant prouffitable à vostre empire comme est le royaulme d'Arle, ne tant nécessaire et convenable ou effroyable à toutes vos marches et à tous vos voysins terriens, à ceulx de France, d'Espaigne, de Barbarie, à la Sainte Terre, au règne d'Ytalie et au seigneur de Cecille (8). Car, sy comme il se contient ès anciens registres de l'empire le royaulme d'Arle s'enclout comme non de regale (9), de la province de Besanson, de Tharentoise, de Lyon, de Vienne, de Arle, d'Ais et de Ebron ou Ebredune (10), et fait sentence des menasses au royaulme de France par sa prouesse et par legiere entrée, et à la terre d'Espaigne et de Barbarie par force de marine et de legiere oye (11). Et sy puet aydier et nuyre à ceulx des gens de Pise et de Cecille et aux aultres subjets de vostre empire, car le passage des Alpes duly est legier et il y a le povoir. Il y a gens que l'on appelle Provenceaux qui sont sages et don-

(1) Le texte dit : *velut sues*, comme pourceaux. — (2) Du commun bien. — (3) Gamaliel, le maître de St Paul. — (4) Saint Zozime, pape. Lettre aux évêques des Gaules du 22 mars 417. — (5) St Grégoire le grand, pape. *S. Greg. Epist. lib. XI. 64.* — (6) Souffle, vent, de *flatus*. — (7) Mensongers, menteurs, *menticules*. — (8) De Sicile. — (9) *Circumcluditur quasi nodus retiacli* (pour *reticuli*), s'enclôt, comme le nœud d'un filet.

(10) Embrun, en latin *Ebredunum*. — (11) Ce vieux mot est pris ici dans le sens d'entrée, *aditus*.

Digitized by Google

nans bons conseils, defaillans en leurs promesses, prouffitables en cuvres quand ils veulent, vigueureux en bataille sans charge d'armes et, selon la povreté, larges en viandes (1), font volontiers ennuys et griefs à gens qui riotent ou teusent (2) à eulx, et en lieu et en temps se vengent quand ilz pevent, sages en bataille de mer et ont volentiers victoire, endurant bien et mal, chaut et froit, faim et soif, povres d'avoir, se ilz voulsissent, ilz seroient riches de l'abondance du bien du pays. Mays que ilz eussent seigneur durable, et ne doubteroient (3) nulle gent ; ne sont nulles autres gens plus enclins au bien, ne plus prests à malfaire quant ilz n'ont qui les gouverne. Ceste terre de Provence est moult habundant en biens et bien fructueuse et plaine de sel, de poisson, de toute manière de char (4), d'oyseaulx, venoyson, d'estamcs (5), de lacs, de montagnes, de quarrières, de palus, de rivières, de fontaines, de boys et de pastures, et de tous biens habunde. Bon gouverneur seulement luy fault et bon seigneur. Et ce est en vous, Sire, que tenez le chief de l'empire, à y pourveoir et y mettre remède, mesmement (6) que les estranges membres gouvernes, qui vous sont moins prouffitables et nous mesprisez.

DU CYMETIÈRE D'ARLE (7)

Une merveille vous diray et miracle de la vertu divine. Le chief du royaulme de Bourgongne (8), très excellent prince, est la cité d'Arle, qui est endoairée (9) d'anciens privilèges, sy comme je vous ay aultreffois amentué (10). Ceste cité fut convertie à la foy crestienne par Saint Trophime, disciple de Notre Seigneur Jesucrist, qui y fut envoyé illec par l'ordonnance des apostres St Pierre et St Pol, quand il aloit en Espaigne, et ce fut fait en la compaigne de Saint Pol (11). Puis après ung pou de temps, le mesmez Saint Trophime ordonna de faire ung sollempel cymetière emprès la cité devers mydi pour enterrer les corps de tous les féaulx catholiques que, sy comme toute Gaule avoit receu commencement de la foy par l'esglise d'Arles, en telle maniere que tous les mors crestiens de quelques lieux seroient apportés, feussent là enterrés et eussent commune sepulture. Et ce ordonna il par le conseil des sains evesques qui furent des septante deux disciples de Nostre Seigneur Jesucrist : Saint Maxemin, l'evesque d'Aix, Saint Eutrope, evesque d'Orenge, Saint Saturnin, evesque de Thouleuse (12), Saint Marcial, evesque de Lymoges, Saint Sierge Paul, evesque de Narbonne, et Saint Fronton, evesque de Pierregort (13). Quant le cymetière fut fait et consacré par les sains evesques, Nostre Seigneur Jesucrist lors apparut visiblement à l'endroit du cymetière devers Orient, où il y a encore une esglise (14) que yceulx sains consacrerent en l'honneur de Nostre-Dame, et sy beneist leur œuvre et conferma ce qu'ilz avoient fait, et

(1) En vivres, *in cibario*. — (2) Qui querellent ou disputent. — (3) Ne redouteraient. — (4) De viandes, *carnibus*. — (5) D'étangs, *stagnis*. — (6) Tandis que vous gouvernez, etc. — (7) Gervais a écrit ; *Cæmeterium Elysii campi* ; le nom des Aliscamps n'est que la contraction du nom latin. — (8) *Regni Burgundionum, quod arelatense dicitur*. — (9) Dotée, *dotata*. — (10) *Amentoir*, mentionner, rappeler. — (11) *Comitante apostolo Paulo*. — (12) Toulouse. — (13) De Périgueux, *Petragoricense*. — (14) L'église édifiée en mémoire de cette apparition subsiste encore. Elle est connue sous le nom de Chapelle de la Genouillade. D'après la tradition, Jésus-Christ aurait laissé sur le roc l'empreinte de ses genoux.

Digitized by Google

ordonna telle grâce à ce cymetière, que tout corps crestien qui seroit illec enterré, n'auroit garde que les deables puissent mengier la charougne, ne habiter au sepulcre, ne jouer de luy (1), comme il est dit en l'Évangile que les deables habitent ès sepulcres, dont nous lysons que sy comme Nostre Seigneur Jesucrist hyssoit (2) une foys de la nef, ung homme vint à l'encontre de luy qui estoy plain de mauvays esperits de monumens et qui habitent à monumens. Pour la beneyson (3) donc de Nostre Seigneur Jesucrist et la grâce qu'il donna au cymetière d'Arle et pour la consecracion des sains evesques qui le consacrerent, trestous les prelas et les princes de Gaule se souloient faire enterrer illec, et la greigneur (4) partie des puissans hommes qui mouroient ès batailles des payens entour les Alpes ou en Espaigne (5), sy se faysoient porter en chars ou en charretes, ou contreval (6) le fleuve du Rosne pour estre enterrés au saint champ qui est benoys de la benoyson de Nostre Seigneur Jesucrist. Ainsy gisent là mains vaillans hommes, clercs et laics. Là, gist (7) Vivien, le conte Bertrand (8) et Astulf, et assez d'aultres barons et bons chevaliers. Et encores advient sóuvent que on apporte les mors de maintes loingtaines terrés en ce saint cymetière, où l'on les met en tonneaux ou en uches (9) bien closes et estoupées et tant d'argent avec, qu'il souffit de (10) l'enterrer et pour la manière du cymetière, selon ce que les mors ont esté riches ou povres. En telle manière les laissent venir contreval l'eaue du Rosne sans gouvernement ne gouverneur.

Le merveilleux miracle du cymetière d'Arle

Quant le corps du mort qui est ainsy mandé à l'adventure de Dieu et du fleuve parvient en cet endroit d'Arle que on appelle Rochete, il ne peut passer pour force que le fleuve ait ne pour force de vent ne de tempeste, mays là endroit s'en va rouant (11) en l'eaue tant qu'il vient à la rive du Rosne ou que l'on le tire et emporte au saint cymetière benoyt. Merveille sur merveille vous diray qui fait plus à merveiller (12). Il est advenu naguères de ung de ces corps qui se avaloit ainsy par le Rosne, comme je vous ay devant dit. Il advint ung jour, n'a pas encores dix ans passés (13), que ung tonnel descendoit par le Rosne qui portoit ung mort avec une quantité de monnoye. Quant vint que le tonnel fut en ung destroit du Rosne qui regarde Tarrascon et Beaucaire (14), qui firent tant que le tonnel ilz tirerent à terre et prinderent toute la monnoye et laisserent le mort au tonnel.

(1) Le traducteur paraphrase ici le texte original, qui se borne à dire : *Nullas in cadaveribus suis patirentur diabolicas illusiones.* — (2) Sortait : *Exeunte Jesu de nave.* — (3) Bénédiction. — (4) La plus grande partie. — (5) *Irea Pirencos montes, aut Alpes Penines.* — (6) Au fil de l'eau du Rhône, *Per dependulum fluentis Rodani.* — (7) *Jovianus... et Aistulphus.* Les noms peuvent se rapporter à Jovien, usurpateur gaulois de l'empire sous Honorius, et à Ataulphe, roi des Wisigoths, successeur d'Alaric, qui, pour complaire à Honorius, mit à mort Jovien. Ce dernier périt à Valence en 413 ; Ataulphe fut assassiné à Barcelone en 415. Leurs corps ont pu être apportés à Arles par les voies signalées par Gervais. — (8) Bertrand. Gervais veut sans doute parler de Bertrand, comte de Provence, mort en 1090. — (9) *In thecis.* — (10) Pour. — (11) Tournant. — (12) *Mirandis magis miranda succedunt.* (13) *Nondum decennio relapso.* Le fait se serait donc passé vers 1202. — (14) Lacune du copiste qu'il faut suppléer ainsi : il survint des jeunes gens de Beaucaire qui, etc... *Exitientes adolescentes Belliquadri.*

Digitized by Google

Merveille

Puis benderent bien le tonnel et le boutèrent en l'eaue. Mays pour force qu'ilz firent ne pour le randonnement (1) de la rivière, ne peut aler avant, mays en cet endroit de la rivière demoura rouant et virant tant qu'il fut bien veu publiquement de ceulx du chastel. Quant le baillif (2) du conte de Tholouse vit du chastel la merveille du tonnel, il se apperceut par divine pensée que aulcune injure estoit faite au mort par aulcun du chastel, et, tant enquist, et fist enquérir que il trouva la vérité du fait et les malfaitteurs furent pugnis et la monnoye fut rendue et mise au tonnel. Et lors, le mort tint son chemin en l'eaue tantost et sans ayde d'homme et, à moins d'une heure, arriva en Arle et fut enterré au saint cymetière honnourablement et moy mesmez le veys enterrer en la présence de six mille parsonnes ou plus que hommes que femmes. (3)

DE L'ŒUF DU CORBEAU ET DES SEGONGNES

Je vous compteray une autre merveille de tel endroit et est chose bien commune à tout le peuple de la cité d'Arle, et est chose accoustumée du temps ancien que les segongnes tous les ans font leurs nids ès murailles ou ès tours de cette ville. (4) Dont, il advint une foys que sy comme les œufs d'une segongne estoient en point à faire pingons (5), il y eut ung homme qui mist par ses las (6) ung œuf de corbeau avec les œufs de la segongne. Cet œuf s'eschauffa avec les aultres et fist ung petit corbeau qui creust selon sa nature et fist plume noyre. Quant le masle de la segongne vit que ce corbeau ne ressembloit point à ses segongneaux, il assembla une grant compaignie de segongnes, par un cry qu'il getta et lors moustra le petit corbeau, puis leur fist venir la segongne devant et la commença à accuser, battant son bec en moustrant le petit corbeau qui estoit desconvenable à sa nature. Que vous iray je comptant ? Le petit corbeau fut receu en presumpcion de garantie (7) contre la mère, et sur ce fut fait jugement par les segongnes et condampnèrent la mère, et ainsy fut jugée la segongne et condampnée, elle et le petit corbeau, et furent moult bien desplumés et furent gettés de la tour en aval et moururent. Donnes-vous garde donc, très excellent et puissant Prince, par quelz ensegnemens puet on aprendre à garder chasteté par les oyseaulx et à pugnir adultère. Des signes (8) peut on apprendre sentence diffinitive et des segongnes presumpcion contre telles choses. Mays qui est celluy au jourduy qui pour telle cause est pugny ? Je vey que les jolys (9) sont à présent loués et prisés, et est bien vaillant qui peut decepvoir aultruy femme. Et pour ce dieut aulcuns et est vérité que, privées amours, donnent atiffement de haulte chevallerie et qui puet avoir

(1) Clapotement. — (2) Bailli, *bajulus*. — (3) *Quæ oculis conspeximus, sub utriusque sexus hominum multitudine*. C'est Harent qui évalue cette foule au chiffre de 6 000 personnes. — (4) Le renseignement est très intéressant. Il y a des siècles que les cigognes ne nichent plus à Arles. — (5) *Pinjons*, petits des oiseaux. — (6) Serfs, serviteurs. — (7) De preuve, de témoignage, *pro testimonio præsumptivo*. — (8) Des cygnes ; allusion au récit précédent qui relate la mise à mort par ses congénères d'un cygne convaincu d'adultère. — (9) Galants : les deux significations se confondaient autrefois ; en provençal, *galant* signifie encore joli.

Digitized by Google

sa voulenté des dames et des damoyselles à sele il est bon chevalier. C'est l'arguement de nos chevaliers au jour duy. (1) Mays prennent eulx bien garde au jugement des oyseaulx que nous avons amentué devant et voyant par les brutes bestes se ce est bien à fayre ou non. Tropt est le delit nuysable où le los (2) est plain de blasme et de laydure (3), et où vertu est intitulée de luxure, l'on doit eschever (4) ytelles choses estroittement, et tant plus estroittement les deust on garder, tant plus manifestement se font communement et plus à descouvert. Et pour ce tant plus publiquement les doit pugnir le seigneur souverain, quand il vient à sa cognoissance, et, s'il ne le fait, Dieu les pugnira griefment (5) qui toutes choses voit et congnoist.

DU CHEVALIER MORT

QUI OCCIT APRÈS SA MORT SA FEMME D'UNG MORTIER

La jalousie du lyt (6) n'avient pas seulement entre les gens vifs, mays aussy de mors, c'est adire que les mors portent aussy jalousie comme les vifs. Il y avoit en la province de vostre royaulme d'Arle (7) ung noble homme de lignage et de meurs et bien renommé de chevalerie, qui avoit nom messire Guillaume de Mostiers, qui avoit une noble dame espousée qui estoit sage et honneste et gracieuse vers toutes gens, et eurent ensemble fitz et filles avant que le chevalier trespassast de ce siècle. Et quant vint à faire son testament, il conjura sa femme, par le loyal mariage qu'ils avoient ensemble, que se elle voulait espouser après son decès autre mary, que elle se gardast autmoins d'espouser ung chevalier qui avoit este tous jours son ennemy mortel, et luy dit bien que se elle l'espousoit, qu'il la tueroit d'ung mortier de pierre (8) qu'il vit devant luy en ung des cantons de la mayson. La dame ly ottroya tout ce qu'il luy requist et demanda moult volontiers, tant estoit douloureuse de ce qu'elle le veoit mórir. Que vous diray-je plus ? Quant deux ans ou troys furent passés après la mort du dit chevalier, le chevalier qui avoit esté son ennemy, fist tant envers les amis de la dame mesmez et envers la dame, qu'il l'espousa. Il est vray que moult s'en traveillèrent (9) les amis de la dame avant qu'elle voulsist ottroyer son mariage, car elle n'avoit pas oublié le serment et la promesse que elle avoit fait à son premier mary, ne les menasses qu'il ly fist. Et pour ce excusoit elle toujours à ses amys et à tous ceulx qui le conseilloient de prendre le chevalier, mays ses amys ly disoient que les mors n'avoyent nul povoir de faire mal aux vifs, et la tindrent tant près, (10) que, au dernier, il convint faire leur volenté et espousa le chevalier. Et quand vint le jour des nopces, que la dame fut retournée de l'esglise à grant compaignie de chevaliers et de dames, et s'assist en son palays, environnée de dames, comme il affiert (11) de faire à telle journée, elle getta un cry soubdainement en disant : « Lasse ! chétive ! (12) j'ay

(1) Harent développe la pensée que Gervais a exprimée plus brièvement. (2) la louange. (3) de laideur. (4) Eviter. Esquiver en vient. (5) Gravement, sévèrement. (6) *Immaculati thori*. (7) *Provincia et comitatu aquense*, en Provence et dans le comté d'Aix (phrase omise par le traducteur). (8) *Mortario salsorio*, d'un mortier à sel. (9) Se donnèrent de la peine. (10) Et la serrèrent de si près. (11) Comme il arrive. (12) Hélas ! malheureuse !

Digitized by Google

menty ma foy et vueil briser la promesse que j'avoye faite à mon premier seigneur. Mays vey le cy (1) où il vient pour moi tuer à tout le mortier, sy comme il le m'avoit promis.

Merveille

Sy tost comme la dame l'eut dyt, en la présence de toute la compaignie, le chevalier mort leva le mortier et fery la dame en la teste, tant qu'il luy fist voler la cervelle et l'ame ensemble. (2) Tous ceulx de la compaignie, chevaliers, dames et aultres, virent bien lever le mortier et fery (3) la dame, mays nul ne vit qui le tenoit et s'apperceurent bien lors par le dit du chevalier mort qu'il l'avoit promis en son testament que ce estoit mesmez le premier mary mort de la dame qui ce luy avoit fait.

DES HOMMES QUI DEVIENGNENT LOUPS

Souvent demandent les hommes sages et enquièrent de Nabugodonosor s'il fut mué (4) vrayment en buef (5) par la divine vertu, au temps qu'il luy fut enjoint de faire pénitence. Car il est plus legiere chose de transfformer la créature par muance (6) que créer là ou de la faire de néant. Mays les Ebreux dient que Nabugodonosor receut vie de beste en semblance de buef mengan (7) foin, non pas nature de beste. Une chose vous vueil je dire de telz muances qui advieugnent souvent en nostre pays, que aulcuns se mueunt en loups par lunaysons. (8) Ainsy va de la nature des hommes ou de leur mésadventure, et ce cas advint n'a pas grant tems en Auvergne en l'eveschié de Claremont. (9) Quant le noble homme Penus (10) de Capitole deshérita ung chevalier preudhomme en armes, qui avoit nom Raymbauld de Puget. (11) Car de l'heure que ce Raymbauld fu deshérité, il fut desespérés et devint vagues et mescréant par la terre, et tandiz comme il aloit tout seul, vagant comme beste par boys et par forests, une nuyt luy advint qu'il fut durement effroyé de tant grant paour que courage et pensée ly mua et devint loup. Après fist tant de mal à la terre et au pays, de la louvine cruaulté (12) qu'il fist maint lieux et maintes maysons estre désertes et solitaires. Il devouroit les enfants en fourme de loups (13) et les grans hommes (14) blessoit et dessiroit (15) par morsures. Le bestial (16) des paysans affoloit et ravissoit, et les paysans mesmez exilloit de leur demeure et de leurs villes. Ainsy forcena longuement Raymbauld en fourme de loup. Mays au dernier luy advint qu'il assailly ung charpentier qui tailloit de la busche en ung boys, et ce charpentier le fery d'une coingnée et luy couppa ung des pieds. Quand Raymbauld le fier loup eut perdu le pié, il revint en soy mesmez et receut sa première semblance et redevint homme. Lors, regeist (17) publiquement en la présence de plusieurs, et dit que moult luy playsoit le dommaige de son pied, pour ce que quant le pied ly fut trenché, il perdy cette chetiveté (18) et cette grant malice où il

(1) Le voici. Le provençal a conservé la locution : *vès-l'eici*. (2) *Excerebrat*. (3) Férir, frapper. (4) Changé. (5) en bœuf. (6) par transformation, *transmutando*. (7) mangeant, *comedentis*. (8) Selon les phases de la lune, *per lunationes*. (9) Clermont. (10) Pons de Capitole, *Pontius de capitolio*. (11) de Pinet, *Raimbaudum de Pineto*. (12) de la cruauté de loup. (13) à la manière des loups. (14) les hommes faits, *grandævo*. (15) déchirait, *lacerabat*. (16) Bétail. (17) Confessa, avoua. (18) Misère, captivité.

Digitized by Google

estoit à la payne de son corps et dampnement de l'ame. Car l'on dit que les hommes qui cheent (1) en telle meschéance et en telle maleurté (2), par le trenchier de leurs membres sont guérys. Il y a au chastel qui a nom Luch, en la marche de l'eveschié vivariens (3) ung homme habitant du lieu (5) qui a nom Calsavair qui est ainsy travaillé par telle manière de maleurté à chascun tour de la lune, et dit que quant le temps vient de sa muance, s'il est en compaignie, il laisse tous ses compaignons et s'en va despoullier et mettre sa robe sous ung buysson ou en aulcune roche secrètement, puis s'en va couchier tout nud au sablon et tant se gire (5) et renvelope qu'il reçoit fourme et rage de loup, et lors se lève et va querant proye à bouche ouverte et viaire (6) ouvert. Et dit Calsavair la rayson pour quoy les loups courent à bouche ouverte, car ilz se travaillent (7) moult et pour (8) leur grant travail et pour le mouvement des pies, euvrent (9) leurs bouches et ce ne pevent ilz faire quant ilz sont surpris de ceulx qui les enchassent.

DE RENDRE GRACES APRÈS MENGIER (10)

Il y a une mayson de religion en la cité de Valente, (11) que l'on appelle Saint-Ruf, que le pape Adrian fonda et fist fère. (12) Le cellerié de cette mayson, pour la grand haste qu'il avoit de procurer les biens dudit hostel, ne peut entendre à longue oroyson, et pour ce faisoit dire au rendre grâces au lever de table : *laudate dominum omnes gentes*, pour : *miserere mei, Deus*, afin qu'il fust plutost délivrer pour entendre aux besongnes de la mayson, et ceste coustume maintient toute sa vie jusques à la mort.

Merveille

Quant ce vint un jour après sa mort ung des frères de léans, aloit tout seul entour le moustier, disant ses heures, et ne se donnoit point de garde que le dit cellerier qui estoit nouvellement mort, luy fust devant. Il se seugna (13) de grant merveille qu'il eut et luy demanda dont il venoit et où il aloit et qu'il faisoit entre les mors, s'il avoit point de paine ou non. Le cellerier luy respondy : Je suis en espérance de salut, Dieu mercy, mays sur toutes choses (14) n'est plus grief (15) ce que j'estoye curieux du siècle plus que de Dieu, et laissoye le pseaulme de miséricorde pour le pseaulme des petits vers. Car sur toutes choses doit on querir misericorde de Nostre Seigneur et de ce ne se doit nul ennoyer (16) ne retraire pour chose qu'il ayt à faire. Plus doit on prier tant que la vie est au corps pour le pardon, des paines, que pour la justice du siècle. Et alors luy demanda le frère quelle

(1) Tombent. — (2) Malheur. — (3) De Viviers. — (4) *Myndenensis*, pour *Mautalensis* habitant du lieu de Mautaille, où fut couronné le premier roi d'Arles, Boson. — (5) Se tourne. — (6) Visage. — (7) Se fatiguent. — (8) Par. — (9) Ouvrent : *os, cum magno labore pedumque adjutario, aperiunt.* — (10) On ne retrouve cette légende, ni dans l'édition de Leibnitz, ni dans aucun des manuscrits connus des *Otia imperialia*. Harent d'Antioche l'a intercalé dans sa traduction entre l'histoire d'Angleterre et l'histoire de France, soit qu'il l'ait copiée dans un autre auteur du temps, soit qu'il l'ait recueillie lui-même par tradition orale. — (11) Valence. — (12) L'abbaye de Saint-Ruf, au diocèse de Valence, fut fondée en 1038 et reconstruite en 1155, sous le pape Adrien IV, qui s'en fit le protecteur. — (13) Se signa. — (14) Sous-entendu *rien*. — (15) Sous-entendu *que*. — (16) Ennuyer.

Digitized by Google

chose le pourroit getter hors de paine, et se la prière des frères luy pourroit valoir. Et il luy dit: la prière des frères me peut moult valoir. Car qui manderoit par oroysons et aumosnes et meismement par sacrifices de messe aussy, par ung an accomply je pourroye estre délivré. Le frère luy promist lors que ce feroit il fere sans fauste, et le dit frère luy demanda comment il pourroit savoir après ce le fait de sa délivrance. Et le dit cellerier luy promist que il reviendroit à luy après l'an et le feroit certain de son estat. Et, sur ce, partirent l'ung de l'aultre, et le cellerier s'esvanoy de la veue du frère, et le frère s'en entra au moustier, et va compter au chapitre l'adventure qui luy estoit advenue. Les frères pensent volontiers à deslivrer l'ame au dit cellerier, si comme leur frère avoit dit par messes, oroysons et aumosnes. Et quant vint que l'an fut accomply, le cellerier apparu au dit frère et luy dit que s'ame (1) estoit délivrée, Dieu mercy, de toute payne et de tout travail, et le mercya moult du bien qu'il luy avoit fait.

DE L'ENFANT QUI SERCHA (2) SAINT PIERRE (3)

Une merveilleuse miracle vous conteray qui advint en la cité d'Arle. Ung pieux homme estoit en cette cité, qui avoit nom Pierre Loyal, et avoit une dame à femme espousée et aussy avoit ung filz. Ce Pierre estoit homme de très grant pitié à povres gens, et fut moult honeste et chaste de langue et de corps, et tant qu'il vesqui, moult de bien faysoit aux povres et sy aymoit sur toute rien (9) Monseigneur Saint Pierre et l'honoroit et servoit tant qu'il povoit. Il y avoit une chappelle de Saint Pierre à septante mille de mer de la ville d'Arle, jusques à la chappelle, et est entre montaignes. (4) Le bons homs avoit acoustuumé de y aler chascun an à la feste de Saint Pierre, et toutes les foys qu'il y aloit, il portoit avec luy une grant quantité de monnoye, car il en estoit assez aise, et le partissoit trestout aux povres et faisoit faire moult grant service en cette chappelle. Et quant il avoit séjourné illec tant qu'il luy plaisoit, il s'en retournoit en son hostel. Et ainsy le fist tant que (5) son filz eut l'age de vij ans. Dont il advint que ung jour la mère dit à l'enfant: Filz, ton père a pris telle coustume dont nous serons tantost en grant povreté. Et l'enfant luy demanda la rayson pour quoi, et elle luy contoit que depuis qu'il l'avoit espousée, il aloit chascun an à la chappelle de Saint Pierre pour le aourer, (6) et y portoit grant quantité d'argent et départoit trestout aux povres, aincoys (7) qu'il reveinst en son hostel. Tantost entendy l'amour que son père avoit à Saint Pierre, et la pitié qu'il avoit en son cuer vers povres gens, il commença durement à plorer de grant joye qu'il eut en son cuer. Car la mère estoit sy très mauvayse femme, que elle ne valoit rien et héoit (8) sur toute rien (9) les povres gens ne oncques en sa vie ne fit ne dit bien, may toujours mal.

(1) Contraction de *son âme*. — (2) Pour chercha. — (3) Gervais de Tilbury n'est pour rien dans cette belle légende. Il n'y en a pas trace dans son ouvrage. C'est Harent d'Antioche qui a jugé à propos d'en enrichir sa traduction : il assure l'avoir tirée d'une vie de Saint Benoît. — (4) Les églises et les localités du nom de Saint-Pierre, sont si communes dans le midi de la France, qu'il est bien difficile d'identifier la chapelle dont veut parler Harent. Peut-être s'agit-il de l'abbaye de Saint-Pierre, qui existait au moyen âge dans les Basses-Alpes. — (5) Jusqu'à ce que. (6) Prier. — (7) Avant. — (8) Haïssoit. — (9) Chose.

Digitized by Google

De ce mesme

Beaux père, dit l'enfant, je vous prie, en l'honneur de Dieu que la première fois que vous irez à Monsr Saint Pierre, que vous me menes avec vous. Et son père lui ottroya. Quant vint à la feste du saint, le prudhomme s'appareilla de y aler et son filz aussy. Quant la mère sceut l'alée de son enfant, elle commença un si grand deuil que nul ne la vist qui n'en eut pitié, car elle n'avoit aultre enfant que ly. Atant (1) se partirent le père et le filz, et quant ilz furent en la chappelle de Saint Pierre, le père fist ce qu'il avoit acoustumé, et puis s'appareilla de retourner, mays l'enfant ne veult tourner et dit qu'il ne retourneroit tant qu'il eust parlé à Saint Pierre. — Filz, dit le père, il y a quarante ans que j'ay servy Saint Pierre et oncques ne peuz parler à luy. — Père, dit l'enfant, pour rien au monde ne partiray tant que je auray parlé à lui. Le père ne peut oncques tant faire qu'il le peust ramener, et le laissa.

La douleur que la mère eut, quand elle ne vit son enfant

Quand le père fut retourné en son hostel et la mère ne vist son enfant, elle fut moult tourmentée et dolente, et fist telle doleur que tous ceux qui la veoyent en avcient grant pitié. Le père luy compta comment il estoit demouré, mays elle ne le veult oncques croire et cuydoit que l'enfant feust mort.

Comment l'enfant queist (2) Saint Pierre

L'enfant tint la voye tout droit parmi ses montaignes, et tant ala mont et aval qu'il trouva une abbaye en la creste d'une montaigne, où estoient moynes latins, et entra dedans cette abbaye et demanda le prieur. L'on luy amena, et l'enfant se confessa à luy, et luy dist la choyson (3) de sa venue. Et le prieur luy dist : Va t'en encores par cy tout droit ce chemin, et tu trouveras une aultre abbaye et feras demander le prieur et il t'en conseillera bien. L'enfant s'en party et ala tant qu'il vint en cette abbacie et entra céans, et fist demander le prieur. Et quant le prieur vit l'enfant, luy demanda conseil comment il pourroit parler à Saint Pierre et il luy dit : tu t'en yras tout droit ce chemin et ne traverse çà ne là et tu trouveras ung moustier (4) et n'y trouveras nulle gent, et demeure là jusques au matin, et le matin tu verras venir ung prestre et ung cler pour chanter messe à l'autel du moustier. Le clerc sera Saint Pierre, et quant la messe sera dicte, tu pourras parler à luy tout à loysir. Et lors l'enfant s'en party moult joyeux et tant ala, qu'il vint en ce moustier et atendy jusques au matin. Quant vint au matin, Saint Pierre et le prestre furent venus pour chanter la messe, et quant la messe fut chantée, l'enfant courut à Saint Pierre et se agenoulla et l'aoura (5), et Saint Pierre tendy la main et leva l'enfant, car il scavoit bien que c'estoit le filz de son bon amy, qui tant l'avoit servy et honnouré.

(1) Cependant. — (2) Le pria, le requit. — (3) L'occasion. — (4) Monastère. — (5) Le pria.

Digitized by Google

Comment l'enfant parla à Saint Pierre

— Sire, dit l'enfant à Saint Pierre, je vous prie pour Dieu et pour miséricorde qui est en vostre saint corps, qu'il vous playse moy démonstrer la vye de mon pere. Et tantost qu'il eut dit, Saint Pierre le mena en ung beau palays moult grant et plus blanc que nege, et estoit plain de beaux lys (1) couverts de belles couvertures blanches et, au meilleu de ces lys, y avoit ung lyt plus hault et plus blanc que nul des aultres, et Saint Pierre luy dist : Vecy le lyt de ton pere. Et quant il eut veu et sceu la vie de son pere, il lui requist encores et luy dist : Sire, ne t'ennuye se je suis ton serf, filz de ton povre amy. Parles encores à moy et me vueilles monstrer la vye de ma mere. Et Saint Pierre le trait hors du beau palays et le mena en ung champ horrible et hydeux, trestout plain de fosses, et chascune fosse estoit playne de serpens et de toute aultre manière de vermine. Au milleu de ces fosses, il y en avoit une plus profonde de toutes les aultres, et qui estoit plus playne de toutes mauvayses vermines. Et l'enfant commença durement à plorer et s'agenoulla devant Saint Pierre et luy dit : Que pourrai je faire chose dont je puisse racheter l'ame de ma mere ? Et Saint Pierre luy respondy que uy bien. Se tu veux souffrir quatorze ans de martire, sept ans gésir (2) au lit de ta mere, c'est assavoir dedens la fosse que je t'ay monstrée, et sept ans à aler demandant les aumosnes en l'ostel de ton pere, sans toy faire cognoistre à pere ne à mere ne à nul aultre. Et quant tu auras fait les quatorze ans, tu auras délivré l'âme de ta mere des paynes d'enfer, des maulx qu'elle a fait jusques à au jour duy.

Comment l'enfant ottroya (3) à souffrir martire xiiij ans

Sces-tu, dit Saint Pierre, quel est le martire que tu doit souffrir ? Tu gerras (4) les premiers sept ans en ceste fosse qui est le lyt de ta mere, et les aultres sept années yras demandant les aumosnes en l'ostel de ton pere et ta mere, et souffriras quant qu'ilz te feront. (5) Et l'enfant luy ottroya, et Saint Pierre le print tout en présent et le getta en la fosse, et à moins d'heure (6) que on eust clos ung œil (7) il fut tout devouré de vermines qui estoient dedens et puis revenoient en son mesme corps. Et ce martire souffrit sept ans, et au bout de sept ans, Saint Pierre vint à luy et le trayt 8) hors de cette fosse trestout pourry, à paine se tenoit la peau sur les os. Or va, dit Saint Pierre, et parfait les aultres sept ans. Et l'enfant respondy qu'il ne sceroit aler en l'ostel de son pere. Mays Saint Pierre, par sa vertu, le print par la main et le mist à la porte de l'ostel de son pere et le laissa. Et l'enfant commença à demander aumosnes, et le pere le vit si mal appareillé qu'il estoit plus contrefait que ung mezel (9), et le fist prendre et mener aux baings et le fist moult bien baigner et puis luy fist donner à mengier et le fist bien reposer, et touttefoys il ne le cognoissoit, car il le faisoit ainsy à tous aultres povres. Et quant le bon homme vouloit faire aulcun service aux povres, icelle femme les mettoit hors de l'ostel, car elle les heoyt (10) moult fort. L'enfant, par sept ans, vint chascun

(1) Lits. (2) Etre couché. (3) Consentir. (4) Futur de gésir. (5) Ce qu'ils te feront. (6) Le temps. (7) En un clin d'œil. (8) Le tira. (9) Lépreux. (10) Haïssait.

Digitized by Google

jour demander l'aumosne en l'ostel de son pere et endura ce martire. Et le pere le recueilloit moult bien et le faisoit baigner souvent et reposer sur bon lyt. Et sy tost comme le pere s'en aloit hors de l'ostel, la mauvayse femme le faysoit porter hors et le faysoit getter par les boues de la rue, et pour ce l'enfant ne dist qui il estoit et souffroit tout. Et quant vint au bout des sept ans, la mere le fist getter en une riviere.

Merveille

Et Monseigneur Saint Pierre, par sa vertu, mist unh tref (1) au meilleu de l'eaue qui l'arresta qu'il ne peut aler plus avant ne plus arière, et soubdainement Saint Pierre luy tendy la main et le print et leva l'enfant plus bel qu'il n'avoit oncques esté. Et lui dist Saint Pierre: Tu as délivré l'âme de ta mere du grant tourment où elle devoit venir et demourer et à toujours mays. (2) Or, t'en va et luy dist que pour les mérites de ton pere, ceste exempleté (3) est advenue et qu'elle se garde dorénavant de faire péché, qu'elle ne renchée (4) au tourment dont tu l'as délivrée. A tant s'en party l'enfant et conta à son pere et à sa mere l'adventure qu'il luy estoit advenue. Et quant le père et la mère l'eurent entendu, ilz s'en esmerveillèrent moult et commencèrent durement (5) à plorer. Et dès lors la mere devint si tres bonne crestienne qu'elle ne layssoit rien au monde qu'elle ne donnast pour amour de Dieu. Et quant elle trespassa de ce monde, les angels descendirent et emporterent son ame en paradis. Et aussy firent ils du pere et du filz, sy comme il est escript en la vie de Saint Beney. (6)

Merveille

Ung aultre miracle vous conteray qui advint en la cité de Champaigne. (7) Il advint que ung moyne de l'abbaye de Saint Augustin estoit bon crestien à Dieu et au monde, et moult ly moustra Dieu de belles miracles en sa vie. Et entre les aultres, advint une foys que le moyne vint ung jour en grant devocion devant l'autel de la Vierge Marie, et pria la belle dame qu'elle luy voulsist (8) monstrer aulcun miracle. Et tantost, il vit ung petit oysel devant luy, sur l'autel, qui chanta si tresdoulcement, que la doulceur de son chant luy percoit le cuer. Et tant convoyta l'oysel pour la doulceur de son chant, qu'il laissa à dire les oroysons pour prendre l'oysel. Et l'oysel saillit (9) ung peut arrières et le preudhomme derrière luy, et l'oysel s'eslongna encores ung peut. Et le preudhomme poursuyoit pour le prendre. Mays cestui (10) travail perdu, car celluy oysel estoit angel que Nostre Dame luy avoit envoyé pour la prière qu'il luy avoit faitte. Et tant demoura le preudhomme à escouter le chant de l'oysel, que troys cens ans furent passez et ne luy sembloit qu'il eust demouré le quart d'ung jour. Et vint en l'abbaye et entra dedens, et nul des freres ne le congneut, et aussy il n'en cognoissoit nul d'eux, car trestous ses compaignons estoient mors en ces troys cens ans. Sy se esmerveilla forment (11) et demanda son prieur, qu'il avoit laissé quant il s'en party pour

(1) Un pieu. (2) Provençal: *A toujour mai*, à toujours plus, à tout jamais. (3) Exemple. (4) Retombe, de *rencheoir*. (5) Fortement, beaucoup. (6) De Saint Benoît. (7) De Campanie, de Capoue. (8) Voulut. (9) Sauta (10) C'estoit: faute du copiste. (11) Fort, beaucoup.

Digitized by Google

oyr le doulx chant de l'oysel. Et les frères lui contèrent que le prieur qu'il demandoit estoit mort, troys cens ans estoient passez. Et lors il se advisa que c'estoient miracles que Nostre Dame luy avoit fait. Et touttefoys, en ces troys cens ans ne enveilly, (1) ne sa robe ne usa. Mays estoit en l'age de trente ans ou environ et proprement en l'age que ce luy estoit advenu. Et ce miracle fut compté en leur chappitre et pour ce en firent grant procession et grant service en l'honneur de Nostre Dame. Et quant le saint homme trespassa de ce siècle, sy s'en alla à la gloire de paradis en la compaignie des angels. (2)

Transcrit et annoté par

LOUIS REMACLE.

(1) Ne vieillit. (2) Le moyen âge ne nous a rien légué de plus gracieux que ce naïf récit. Tout l'honneur en revient à Harent d'Antioche, ou du conteur inconnu qui lui a fourni cette légende, car on la chercherait vainement dans l'œuvre de Gervais de Tilbury.

Digitized by Google

UN DESSIN DE PÉTRARQUE REPRÉSENTANT VAUCLUSE

Le titre même de cette note semble un paradoxe. On ne connaît pas de vue de Vaucluse au XIVme siècle, et Pétrarque n'a jamais passé pour dessinateur. Le petit croquis à la plume ici reproduit est cependant bien l'œuvre du poète. Les lecteurs de cette revue qui en douteraient devraient recourir à un gros livre d'érudition récemment paru, où ils trouveraient la démonstration du fait ; mais on ne saurait trop les engager à n'y pas aller voir, surtout s'ils sont plus familiers avec le recueil des immortels sonnets qu'avec les gros in-folios des œuvres latines de Pétrarque.

Le dessin se trouve sur les marges d'un manuscrit de Pline l'ancien, qui a appartenu au grand humaniste et qu'on a retrouvé, avec un certain nombre d'autres épaves de sa célèbre collection de livres, à la Bibliothèque nationale de Paris. (1) Ce manuscrit est de la fin du XIIIme siècle, et les cinq lignes reproduites sur notre cliché sont les dernières d'une colonne au bas de laquelle Pétrarque s'est amusé à dessiner, de la même plume avec laquelle il écrivait sur les marges ses observations et ses références d'érudit. Il a voulu représenter la fontaine de Vaucluse, « sa très douce solitude transalpine, » ainsi qu'il l'a écrit au-dessous, de sa propre main, dans la langue la plus familière à sa pensée, le latin : *Transalpina solitudo mea iocundissima.*

Cette fantaisie de Pétrarque a été appelée sur cette page par une description de Pline dans l'*Histoire naturelle*, XVIII, 51 : *Est in Narbonensi provincia nobilis fons, Orge nomine est ; in eo herbae nascuntur*, etc. (2) Reconnaissant ici dans sa lecture le nom de la source de la Sorgue, il a eu

(1) Ajoutons que ces curieuses découvertes sont dues à notre collaborateur, ainsi que celle du seul portrait sans doute authentique de Pétrarque, publié en tête de son volume aujourd'hui classique sur le sujet : *Pétrarque et l'Humanisme*, Paris, 1892, grand in-8.
N. D. L. R.

(2) C'est à ce passage que fait allusion Pétrarque dans sa lettre à Castiglionchio, sur Vaucluse (Fam. XII, 8), et dans une lettre à Rienzi (Var. 42), où on lit : (*Fons*) *quem miror a Plinio Secundo positum inter memorabilia provinciæ Narbonensis, in Arelatensi enim est.*

Digitized by Google

l'idée de fixer l'image de sa résidence tant aimée, en un endroit destiné à repasser souvent sous ses yeux, car cet amateur d'histoire et d'antiquités romaines était un grand lecteur de Pline, comme l'attestent les marges surchargées de notes de son exemplaire. Cette image est, il est vrai, très simplifiée, mais elle reste bien reconnaissable, avec la cavité d'où s'échappe le torrent, « il gran sasso donde Sorga nasce, » et, au sommet du rocher, le petit oratoire dédié à Saint Victor, qui était autrefois un lieu de pèlerinage et dont les traces ont depuis longtemps disparu. (1)

Les passages des œuvres italiennes ou latines de Pétrarque, que met en mémoire ce dessin du rocher et de la source, sont bien connus de qui a vécu un peu dans l'intimité de son esprit. Il n'y a point, en revanche, de texte précis qu'on puisse rapprocher de cette singulière figure de héron mangeant un petit poisson, qui fait une sorte de premier plan. Pétrarque

(1) Il existait encore au XVIIme siècle, comme le montre un dessin de la Bibliothèque Barberini représentant assez grossièrement le site de Vaucluse. (Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole française de Rome, t. VIII, planche VII ; note de MM. Eugène Müntz et G. Bayle). On remarquera que le dessin de Pétrarque ne fait point figurer le château des évêques de Cavaillon, dont quelques murs subsistent encore et dont la légende locale a fait longtemps « la maison de Pétrarque. »

Digitized by Google

n'a cité le héron nulle part, et il faut se borner à penser aux *vaghi augelli* de Vaucluse et aux oiseaux aquatiques dont parlent, à diverses reprises, les épîtres métriques. (1) Très sensible, comme on le sait, aux menus faits de la vie champêtre, le poète se plaisait à écouter les cris de ces oiseaux, à regarder son chien les poursuivre le long de la rive, à découvrir leur nid dans les rochers :

Littoreas volucres scopulis intexere nidos...

On peut cependant deviner dans le choix de l'espèce une intention symbolique, très conforme aux habitudes de Pétrarque : notre solitaire n'ignorait pas, en effet, les allures graves du héron et son goût singulier pour l'isolement.

Le dessin est-il bien de Pétrarque ? La façon étroite dont l'inscription autographe est unie à l'ensemble ne permet guère d'en douter, et en vérité ce n'est qu'une composition de peu d'importance, un amusement de curieux, difficile à attribuer à un artiste de profession. Toutefois, il serait possible d'admettre que notre bibliophile ait reçu chez lui un peintre ou un miniaturiste, comme Simone di Martino, et qu'il l'ait prié de fixer en quelques traits de plume le paysage de Vaucluse. Cette hypothèse même doit être exclue. Le croquis n'a pas été fait d'après nature. On a retrouvé, en effet, l'histoire très sûre de ce manuscrit de Pline. Acheté à Mantoue en 1350, lors du voyage de Pétrarque en Italie, il est resté en dépôt à Vérone, chez un ami, avec d'autres livres du poète, pendant tout son dernier séjour en France. (2) Comme il n'a jamais été apporté au bord de la Sorgue, le petit dessin qu'il renferme n'a pu être exécuté qu'en Italie et de souvenir ; et ce souvenir, à qui pourrait-on raisonnablement l'attribuer, sinon à Pétrarque lui-même ?

Cette image de Vaucluse offrirait déjà quelque intérêt par sa date, étant, sans aucun doute, la plus ancienne qui ait été essayée du site que Pétrarque venait de rendre célèbre. Mais elle parle plus encore à l'imagination, en nous faisant connaître sous quels traits essentiels se représentait à l'esprit du poète, qui ne devait plus le revoir, un paysage cher entre tous à sa pensée, le paysage qui avait consolé son amour et inspiré son génie. Pour ceux qui aiment véritablement Pétrarque, cette curiosité de paléographie est touchante comme une relique.

PIERRE DE NOLHAC.

(1) *Epist.* I, 4 ; III, 3 ; III, 5.
(2) *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 271-272.

Digitized by Google

LE « PEIRÒU » DE MISTRAL

Il y a un mois, Mistral me faisait le très grand honneur de sa table, dans cette maisonnette de Maillane où tous les fervents de la grande poésie et de la petite patrie ont fait ou feront leur pèlerinage. C'est là, dans la banlieue d'Avignon, au cœur d'une riante plaine toute empanachée d'oliviers gris-verts, immense jardin où alternent vignobles et primeurs, entre les mamelons de la Montagnette et les pitons des Alpilles, à l'angle de la Durance et du Rhône, que sont éclos et *Mirèio* et ses frères en immortalité, *Calendau*, *lis Isclo d'or*, sans compter le grand poème de demain déjà prêt à prendre l'essor ; mais chut ; pas d'indiscrétion !... C'est là que le chantre de Mireille, se faisant le Littré provençal, a amassé seul, son admirable *Tresor dóu Felibrige* (*Dictionnaire provençal-français*), travaillant jusqu'à douze heures par jour, à dresser l'inventaire critique de tous les dialectes d'Oc, du Cantal à la Camargue, des Pyrénées aux Alpes, labeur colossal et d'un prix inestimable, auquel l'Académie française a décerné sa plus haute récompense, en attendant qu'elle s'avise que son lauréat devrait bien être un de ses membres et que décidément il manque à sa gloire.

Et toutes ces œuvres gracieuses ou fortes sont sorties depuis trente-cinq ans, pour la plus grande gloire de la France d'oc, du cerveau génial de ce géant débonnaire, toujours noble, droit et vert, dans la sérénité de sa gloire, en dépit des soixante ans passés, qui, à sa table toute fleurie des gracieux et rayonnants visages de sa brune épouse et de sa blonde nièce, s'est pris à me fredonner doucement, non sans une larme au coin de l'œil, une de ses *cansoun* du temps lointain *di Prouvençalo*.

J'avais levé les yeux, pour mieux graver la voix du poète dans mon souvenir, mais, la chanson finie, je ne les baissais pas : ils venaient d'être accrochés par les feux d'un magnifique chaudron, digne du pinceau de Vollon, qui, suspendu au haut d'un panneau de la salle à manger, rutilait, renvoyant ses splendeurs au soleil de Provence. « Ah ! vous regardez mon peiròu ! » me dit Mistral : « C'est un de vos compatriotes ; je vois encore mon père le marchandant à l'Auvergnat. » — « Oui, fis-je, à un *djiogot* ; c'est leur mot d'argot, chez moi, pour se désigner entre enfants

Digitized by Google

de la balle. » — « Que j'en ai vu, reprit Mistral, tout le long du Rhône, descendant de là-haut, par Langogne. Je les interrogeais ; je leur dois plus d'une expression, plus d'une glose de mon *Tresor dôu Felibrige*. Les vaillants nomades ! Ils s'en allaient qui en Piémont, qui en Espagne. La voiture chargée de leurs marchandises, une fois remisée en quelque coin, ils s'en venaient de porte en porte, un cuivre à la main, une pièce de toile à l'épaule, et ils vendaient ! Et comme ils savaient revenir se faire payer, après la récolte ! L'attitude changeait alors ; ils se campaient sur la route, face à la maison du débiteur, et quand les voisins étaient en nombre sur les portes : « *Et aquesto telo quand la pagan ?* » hurlaient-ils d'une voix de mistral. Et vous pensez si la ménagère s'empressait de les faire entrer, et de les payer rubis sur l'ongle, *rapport aux voisins* ! C'étaient de rudes hommes, et malins, ce qui n'est pas défendu... Il en vient moins maintenant. » — « Pardon, cher maître, mais chez moi on dit, vous le savez, puisque tout dialecte d'oc vous est familier : « *Et oquesto tielo, quouro lo pogon ?* » Ils savaient donc le pur provençal ? — « S'ils le savaient ! Et le languedocien, et le niçard, et le piémontais, et le catalan, etc., toutes langues jumelles de la leur, d'ailleurs, comme vous savez, des sœurs *bessounos*, qui ont un coup de soleil de plus, et voilà tout... » Et en effet c'est toute la différence : et nous voilà partis sur l'auvergnat, ce patois d'aujourd'hui, jadis un des sept grands dialectes de la langue d'oc, lu et célébré par Dante et Pétrarque, quand il était parlé par le noble Robert, dauphin d'Auvergne, par ce joyeux drille de Vic-sur-Cère, d'abord moine de l'abbaye d'Aurillac, qui trouva le moyen d'être nomade et riche, bon vivant et bon prieur, et a nom, dans l'histoire des lettres, le moine de Montaudon, et aussi par les plébéiens Pierre Rogier et Pierre d'Auvergne, et par l'éloquent Pierre Cardinal, du Puy, et par le gracieux Peyrol, de Rochefort-Montagne, l'amoureux transi de la dame de Mercœur, sœur du dauphin d'Auvergne.

Puis, nous remontions le cours des âges, et je rappelais, à notre honneur, le vers de la chanson de Roland, où le trouvère du onzième siècle décernait aux preux d'Auvergne la palme de la courtoisie, y compris la bravoure : *Ceux d'Auvergne, ils sont les plus courtois.*

Icil d'Alvernhe, il sont li plus curteiz.

Et nous soulevions la poussière de l'histoire que Mistral dorait des reflets de sa poésie. Et nous cherchions et nous trouvions dans cette vallée du Rhône, de l'arc-de-triomphe d'Orange à celui de Saint-Rémy, les magnifiques traces des grands Arvernes, des rudes montagnards venus au se-

Digitized by Google

cours des frères de Provence contre toutes les invasions, depuis Bituit et Vercingétorix... — Mais la suite à un prochain numéro !

Cependant, le nom du troubadour *Peyrol* nous avait ramenés à notre *peiròu* et à nos Auvergnats, batteurs de cuivre et batteurs d'èstrade. Et j'évoquais, devant le maître, ce coin de la rue du monastère, à Aurillac, tout rouge de *peirous* et de *couirounos*, tout incendié de cuivres en fusion, tout bruyant de la cadence des marteaux, du moins dans mon enfance, et aussi *Peyrolo* (la patrie des *peiròus*) et son étang limpide et glacé, où, dès avant la saison des bains, nous allions, en bande joyeuse et en escapade, au grand émoi des mamans, tremper nos muscles arvernes ; et j'esquissais le cadre grandiose de nos vertes montagnes. « J'y viendrais volontiers, dans votre Aurillac, me dit tout à coup le maître ; et puis j'ai des frères en poésie, là-haut ; » et il me les énuméra, — car il lit parfois nos journaux, tout heureux d'y voir palpiter encore dans les coins l'âme patoise, — depuis les défunts Veyre, Grandval, Bancharel, jusqu'aux vivants et vibrants Vermenouze, Courchinoux, Mgr Géraud, Chanet, etc.

Je le pris au mot. Eh bien ! cher maître, c'est dit ; sur les petits-fils des troubadours d'Alvernhe, qui furent « *li plus curteiz* », l'auteur de « Mireille, » celui qui a rendu ses titres de noblesse à la muse provençale, jadis initiatrice et reine du monde poétique, du Tage à la Sprée, du Tibre à la Tamise, viendra faire luire un rayon de sa gloire, et cimenter à nouveau la séculaire amitié des Provençaux et des Auvergnats.

Voilà pourquoi, mes chers compatriotes, il faut nous hâter de constituer, *en Aurillac*, une succursale du Félibrige, une *Escolo del Ploumb*. Nous en recauserons. Brave *peiròu*, va ! (1)

EUGÈNE LINTILHAC.

Avril, 1894.

(1) L'école félibréenne d'Auvergne vient d'être fondée, par les soins du poète Vermenouze. Nous consacrerons notre prochaine chronique à son avènement et à la grande fête populaire de Vic, le concours de *Cabret*.

Digitized by Google

FÊTES CIGALIÈRES & FÉLIBRÉENNES

DU RHONE & DE VAUCLUSE

(8-16 AOUT 1894) (1)

MERCREDI 8 AOUT

Départ, à la gare de Lyon, des Cigaliers, des Félibres et de leurs invités par les trains du soir

Arrivée à Lyon jeudi, à 4 h. 26 et 8 h. 53 du matin.

JEUDI 9 AOUT

FÊTE LYONNAISE

à dix heures :

Rendez-vous des Félibres et des Cigaliers au Palais Saint-Pierre

à midi, (Dans le Parc de l'Exposition) :

BANQUET OFFERT PAR LE COMITÉ DE LA PRESSE LYONNAISE à la Presse parisienne et aux Félibres et Cigaliers

A sept heures :

Lunch sur le lac de la *Tête d'Or* à bord du bateau de la Presse

à neuf heures :

Fête vénitienne

VENDREDI 10 AOUT

Descente du Rhône de Lyon à Avignon

par bateau spécial.

Départ de Lyon à 7 heures précises du matin

(Port d'embarquement sur le Rhône, rive droite, au Pont du Midi)

A dix heures et demie :

ESCALE A TOURNON

Réception sur le quai du Rhône par la Municipalité. — Cortège.

(1) Nous n'en publierons aujourd'hui que le *diario* sommaire, réservant pour le prochain fascicule la première partie de leur compte-rendu détaillé.

Digitized by Google

A dix heures 3/4 :

Déjeuner sous les ombrages du parc du Lycée

A midi 1/4 : *Départ du bateau pour Valence.*

FÊTE VALENTINOISE

à une heure :

Réception par la Municipalité & le Comité des Fêtes

Cortège — Vin d'honneur au nouvel Hôtel de Ville

A une heure un quart :

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU MONUMENT EMILE AUGIER

Discours de M. J. CLARETIE, de l'Académie-Française

A une heure & demie

Salut à la maison natale de Championnet : plaque commémorative

A 2 heures :

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU MONUMENT DE MONTALIVET

A deux heures 1/2 :

Embarquement pour Avignon — Concert à bord — Lunch

A 7 heures 3/4 : *Arrivée en Avignon.*

Réception félibréenne sur le quai du Rhône

SAMEDI, 11 AOUT

Départ d'Avignon à 8 h. du matin par train ministériel.

A 9 heures :

Réception à la gare de Cavaillon — Vin d'honneur — Départ à 10 heures

A 11 heures : *Arrivée à Cadenet.*

FÊTE DU TAMBOUR D'ARCOLE A CADENET

Réception à la gare par la Municipalité et le Comité des Fêtes

INAUGURATION DU MONUMENT DU TAMBOUR D'ARCOLE

(Œuvre du sculpteur Amy) *Discours du Maire et du Ministre des Beaux-Arts*

Discours de M. ALBERT TOURNIER, au nom du Félibrige de Paris.

Lou Tambour d'Arcolo

Poème de FRÉDÉRIC MISTRAL, dit par M. JULES BONNET

Commémoration de Félicien David

à une heure :

Banquet offert par la Municipalité

à trois heures :

Départ pour Orange du train ministériel

où des places seront réservées aux Cigaliers et aux Félibres.

Digitized by Google

FÊTES D'ORANGE

à quatre heures & demie: *Arrivée à Orange.*
Réception par la Municipalité et la Commission des Fêtes

A cinq heures:
Inauguration d'un monument élevé à la mémoire des Enfants de Vaucluse morts en 1870

A cinq heures un quart:
Inauguration du monument de Caristie, de l'Institut
Auteur des plans de restauration du Théâtre antique d'Orange.

à cinq heures & demie

FÊTE INAUGURALE
du Théâtre restauré d'Orange

I

Discours de M. Capty, maire d'Orange, de M. Deluns-Montaud au nom des Félibres et des Cigaliers, de M. Leygues, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

II

Hymne à Apollon, chant grec du IIIe s. av. J. C., chanté par Mlle Pauline Coste, du Conservatoire de Marseille
Echo de Delphes, poésie de M. Th. Reinach, dite par Mme Bartet, de la Comédie-Française

III

Magali, par Mlle Bréval, de l'Opéra.
Œuvre inédite de Saint-Saëns, paroles de J. L. Croze

à huit heures et demie:
Représentation au Théâtre antique de

L'Ilote

Comédie en un acte en vers,
par Monselet et Paul Arène
Musique de M. Léopold Dauphin

DISTRIBUTION

L'Ilote.....	MM.	Silvain
Léandre.....	»	Boucher
Chrémès	»	Laugier
Fleur de sauge	»	Mlle Bertiny

DIMANCHE 12 AOUT

AVIGNON

A midi:

BANQUET POPULAIRE

au Lycée, sous la présidence des Ministres

Départ pour Orange à 6 h. 25 du soir

Digitized by Google

Œdipe-Roi

Tragédie en cinq actes de SOPHOCLE.
Traduction de Jules LACROIX,
Musique de MEMBRÉE

DISTRIBUTION

Œdipe	MM.	Mounet-Sully
Le prêtre de Jupiter	»	Silvain
Créon.....	»	Baillet
Tirésias.....	»	Paul Mounet
Esclave de Laïus...	»	Laugier
Le Coryphée	»	Martel
Le messager.....	»	Villain
Jeune fille thébaine	MMmes	Hadamard
idem	»	Bertiny
Jocaste.....	»	Lerou

Chœurs

Départ par train spécial à 12 h. 58, pour Avignon (Arrivée à 1 h. 31)

à huit heures 1/2 :
Représentation au Théâtre antique de

La Revanche d'Iris

Comédie en un acte en vers
par M. PAUL FERRIER

Antigone

Tragédie en cinq actes de SOPHOCLE.
Traduction de VACQUERIE et MEURICE
Musique de SAINT-SAENS

DISTRIBUTION

Créon	MM.	Mounet-Sully
Un envoyé	»	Silvain
Un gardien	»	Laugier
Tirésias.....	»	Paul Mounet
Hémon	»	Leitner
Antigone.....	MMmes	Bartet
Ismène.....	»	Bertiny
Eurydice	»	Lerou

Chœurs

Retour à Avignon

LUNDI 13 AOUT

à neuf heures (Jardin St-Martial)

Inauguration du monument Roumanille

(Œuvre du sculpteur Bastet)

Allocution de FRÉDÉRIC MISTRAL — Discours de MM. le Maire d'Avignon, SEXTIUS MICHEL et CLOVIS HUGUES

à dix heures du matin (Place St-Didier)

Inauguration du monument Aubanel

(Œuvre du sculpteur Etienne Leroux)

Discours de M. PAUL MARIÉTON, chancelier du Félibrige
Allocution provençale de M. LOUIS ASTRUC

à onze heures :

Assemblée du Consistoire du Félibrige

à midi :

(Salle capitulaire des *Templiers*, à l'*Hôtel du Louvre*) :

Banquet de Sainte-Estelle

Présidé par le Capoulié du Félibrige

Digitized by Google

à quatre heures :
Départ en voitures pour la Chartreuse de Bon-Pas
à cinq heures :
COMMÉMORATION D'ADOLPHE DUMAS
Précurseur du Félibrige de Paris — Inauguration d'un bas-relief du sculpteur AMY
Retour en Avignon vers 7 h.
à 8 heures 1/2, au théâtre des Variétés d'Avignon:
Li Varai de l'amour, drame provençal en trois actes, de M. JULES CASSINI

MARDI 14 AOUT

Départ d'Avignon à 8 h. 18 du matin, Arrivée à l'Isle sur Sorgues à 9 h. 09
Départ, en voiture, pour la Fontaine de Vaucluse

FÊTE DE LA FONTAINE DE VAUCLUSE

à dix heures : *Inauguration du monument de Laure* (Œuvre de Mme Clovis Hugues) — *Discours de M. Clovis Hugues*
à onze heures : *Déjeuner au bord de la Sorgue* — **à une heure 1/2 :** *Retour à l'Isle* — **à deux heures 1/2 :** *Départ de l'Isle pour Cavaillon*

FÊTE CAVAILLONNAISE

à deux heures 3/4 : *Arrivée à Cavaillon — Réception par la Municipalité et la Commission des Fêtes* — **à trois heures et demie :** *Vin d'honneur*

à cinq heures : *Inauguration du monument de Castil-Blaze*
Précurseur des Cigaliers et des Félibres de Paris (Œuvre du sculpteur Viau)
Discours de M. GEORGES NIEL, délégué du Félibrige parisien et des Cigaliers, de M. PELLEGRIN, maire de Cavaillon ; Discours provençal de M. ALPHONSE MARTIN

à six heures & demie : *Banquet municipal à l'Hôtel de Ville*

à neuf heures : *Feu d'artifice, place Gambetta — Fête de nuit — Bal provençal — Farandole*

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.

Digitized by Google

UN PRÉCURSEUR

JACQUES JASMIN

I. — SA JEUNESSE — SA VOCATION

Jacques Boé, dit Jasmin, naquit à Agen le 6 mars 1798. Le nom qu'il devait illustrer était un sobriquet dans sa famille plébéienne, depuis trois générations. Fils d'un pauvre tailleur bossu et d'une mère boiteuse, il vint au monde dans le bruit d'un charivari de carnaval dont son père avait fait les couplets. (1)

L'enfance du poète ne soupçonnait pas la misère des siens : son grand-père allait mendier dans les métairies et la maison manquait souvent de pain. Un jour, étant à jouer dans la rue avec ses compagnons, il aperçut le vieillard porté sur un fauteuil de saule par deux charretiers : « Pour la première fois, en m'embrassant il pleure. — « Qu'as-tu à pleurer? Pour-« quoi quitter la maison ? Pourquoi laisser des petits qui t'adorent ? Où « vas-tu, grand-père? » — « Mon fils, à l'hôpital : c'est là que les Jasmin meurent. » Il m'embrasse et part en fermant ses yeux bleus; nous le suivons longtemps sous les arbres ; cinq jours plus tard, mon grand-père n'était plus ; et moi, chagrin, hélas ! ce lundi, pour la première fois je sus que nous étions pauvres. » (2)

Jasmin a chanté avec infiniment de naturel et d'émotion les *Souvenirs* de ses joies et tristesses premières. Cette libre enfance, qu'il a faite ainsi légendaire, ne saurait être négligée : elle a décidé de sa vocation. Le touchant épisode de la mort de l'aïeul avait « plombé sa pensée » pour la vie. L'enfant, songeur, fut mis à douze ans à l'école chez un « régent » de

(1) Pour la biographie de Jasmin, consulter : JASMIN, *sa vie et ses œuvres*, par Léon Rabain, in-12 de 422 pp. Paris, Firmin-Didot, 1867 ; *Jasmin*, par Maxime de Montrond, petit in-8 de 133 pp. Lille, 1865 ; et parmi les innombrables études consacrées au poète, dont nous signalerons plusieurs, les articles *Jasmin*, *Patois* et le *Supplément* de Jules Andrieu, dans sa *Bibliographie générale de l'Agenais*, 2 vol. in-8, Paris, A. Picard, 1886-1887 ; la préface de Boyer d'Agen aux *Œuvres complètes de Jacques Jasmin*, 4 vol. in-8, Bordeaux, Bellier, 1889, et l'article JASMIN de la *Grande Encyclopédie*, par P. Mariéton, t. XX.

(2) *Mous Soubenis*, I (écrit en 1830).

Digitized by Google

sa famille qui, selon la coutume, « ne changeait ses leçons que quatre fois par an. » Il y eut bientôt *tout* appris. Le tout de ces maîtres à férule du temps passé consistait dans la lecture, l'écriture et les quatre règles du calcul... On le reçut alors au Séminaire d'Agen. Sa facilité et son goût de l'étude l'y distinguaient, quand une peccadille le fit renvoyer à ses parents.

Arrêtons-nous à cet épisode des *Souvenirs* de Jasmin. Par décence, tous ses biographes l'ont évité ; il révèle pourtant un trait essentiel de sa nature poétique.

Le pauvre écolier a reçu pour prix d'un thème une vieille soutane, sèche comme bruyère, que son père doit ajuster à sa taille, et souvent il y pense ; mais le diable a juré sa perte : « Le voilà qui au fond d'une cour reculée me pousse, à travers des planches, près d'une échelle dressée, où était juchée une jeune paysanne occupée à panser des pigeons pattus. — Quand je voyais une femme, alors, en mes veines se glissait quelque chose, et dans un rêve court, je songeais, malgré mes peines, d'une vie d'amour douce comme velours. En voyant *Catounet* si fraîche, si jolie, je grimpe deux ou trois échelons ; et me voilà, admirant d'une âme enflammée deux jambettes... deux blancs petits pieds... — Un soupir me trahit. *Catounet* se retourne, pousse deux cris, veut se pelotonner ; je vois son échelon qui craque ; la fille tombe, me chavire, et nous voilà tous deux allongés sur le pavé... » (1)

Tout naïf qu'il est, ce tableau n'a pas son pendant dans l'œuvre de Jasmin. Une pudique retenue, faite d'admiration sincère, soupire dans ses scènes d'amour. Plutôt que sensuel, le trouble que trahit le poète devant l'apparition de la femme, est ravi d'extase et tendrement charmé. Mais en songeant aux nombreux portraits de jeunes filles complaisamment flatteurs, dont il a constellé son œuvre, et qu'on sent mouillés d'une larme sinon réchauffés d'un baiser, on peut rendre sa dévotion native à l'éternel féminin, aussi responsable de sa vocation, que la sensibilité d'une âme généreuse et d'une imagination prompte à être émue.

Catounet avait tant crié que sa victime était au cachot, maintenant, « rêvant de femmes au joli sourire, aux yeux aigus mais aimants, qui vol- « tigeaient dans l'air et semblaient lui dire : « Nous seules, nous rendons « heureux ! » Ces songes riants aiguisaient la faim du prisonnier qui, par malheur, était logé près du placard aux confitures. Il n'y tint plus qu'il n'y eût goûté. Mais le supérieur survenant, un malencontreux pot de raisiné tomba, découvrant la fraude, et l'enfant, cette fois, fut chassé honteusement...

(1) *Mous Soubenis*, II.

Digitized by Google

Ici se place — selon l'art coutumier du poète gascon, chez qui alternent des épisodes fort opposés, gais ou tristes, — un tableau non moins important dans la biographie de Jasmin que dans l'histoire littéraire de sa langue. Il faut le citer tout entier. C'est le morceau le plus simplement, le plus génialement ému qu'ait produit jusqu'alors la Muse méridionale (1830).

Deforo, en carnabal, sens èstre defraugnat, (1)
Jou, tout coubert de coudougnat,
Jou, que siéu negre coume un Moro!
— « Al masquo! al masquo! » dit quauqu'un.
Cièl! enquèro d'autros secoussos!
Boli m'escapa, mais un fun
De droles affadits se boton à mas troussos,
En cridant darrè mous talous :
— « Al masquo! al masquo moustinous! »
L'on diyò que lou bent m'emporto.
Enfin, arribat sur ma porto,
Intri chez nous-au, tout suzènt,
Mièi mort de peno e de talènt.
Ma mai, moun pai, mas sos, fan un crid de surpreso.
M'embrasson. Disi tout... Mai que fan? qu'atendion?
Jou, que besi la tùalho meso,
Et de moungetos que couziòn,
Boli dina. Digun fai semblant de m'entendre.
Reston muts, semblon morts... Enfin ma mai nous dit,
D'un aire endoulourit e tendre :
— « Aro, paurots, que sert d'atendre?
Nou l'auren plus, acò 's finit! »
Mai jou : — « Que n'auren plus? Oh! respoun-me, de graço!
Aquel mistèri me terrasso;
Trembli, trembli de debina.
Ma mai, qu'atendias dounc?... » — « La micho, per dina! »
— « Diou! lous ei mes sens pa! » Repentis! endigenço!
Coumo alor me fasias maudi
Penous e coudougnat. Qual chagrin! quun silenço!
Moussu! bous que soufrés, tant que besès soufri,
Dibès coumprene ma soufrènço.
Sens argent e sens pa : quun tablèu! quun tablèu!
Oh! n'abioi plus talent, e, dins moun cors, moun amo
Semblabo la punjento lamo
D'un sabre flambènt nèu
Que de soun tal esquisso lou fourrèu.

(1) Nous ramenons — pour la première fois — à l'orthographe félibréenne les textes de Jasmin, du moins le plus possible, respectant les scories de son parler (languedocien, sous-dialecte agenais), communes à tous les patoisants d'alors. L'épuration due à l'école d'Avignon en a débarrassé désormais la langue d'oc.

Digitized by Google

Enfin, sens perpiha, fixi ma mai. La besi
Que se gaito uno ma, la gaucho, à ço que cresi ;
Se lèbo, nous dit : — « Esperas !... »
Quito sa cofo del dimeche,
Sort un pichou moumen, apèi tourno pareche
Uno micho debat lou bras.
Touts alabets retrobon la paraulo ;
Touts rison, se bouton à taulo ;
Touts s'amuson mai que jamai ;
Memo de tems en tems, besi rire ma mai.
Jou resti mut, serious ; de quaucoumet me douti ;
Eisamini mai que n'escouti ;
Mai ço que boli beire, ebitant moun regard,
Demoro toujour à l'escart...
Finissèn de minja la soupo.
Enfin ma mai pren un coutèl,
S'aprocho de la micho, ié fai la crous e coupo.
Biste ! sus sa ma gaucho ai jitat un co d'èl :
Santo Crous ! èro brai !... N'abiò plus soun anèl ! (1)

Hélas ! me voilà donc dehors ; dehors, en Carnaval, sans être débarbouillé ; moi, tout couvert de raisiné, moi qui suis noir comme un Maure ! « — Au masque ! au masque ! » dit quelqu'un. Ciel ! encore d'autres tourments ! je veux me sauver, mais une nuée de gamins affolés se mettent à mes trousses, en criant derrière mes talons : « Au masque ! au masque plein de moût ! » L'on dirait que le vent m'emporte. Enfin, arrivé devant notre maison, j'entre chez nous, tout suant, demi-mort de peine et de faim.

Ma mère, mon père, mes sœurs, poussent un cri, m'embrassent. Je dis tout... Mais que font-ils ? qu'attendent-ils ? Moi, qui vois la nappe mise et des haricots qui cuisaient, je veux dîner. Personne ne fait semblant de m'entendre. Ils restent muets, presque morts... Enfin, ma mère nous dit, d'un air tendre et endolori : « Maintenant, pauvrets, que sert-il d'attendre ? c'est fini ; nous ne l'aurons plus. »

Mais moi : « Que n'aurons-nous plus ? Oh ! réponds-moi, de grâce ! » Ce mystère me terrasse, je tremble, je tremble de deviner. « Ma mère, qu'attendiez-vous donc ? — « La miche, pour dîner ! » — « Dieu ! je les ai mis sans pain ! » Repentirs ! indigence ! comme alors vous me faisiez maudire petits pieds et raisiné. Quel silence ! quel chagrin ! Monsieur, vous qui souffrez de voir souffrir, vous devez comprendre ma souffrance.

Sans argent et sans pain : quel tableau ! quel tableau ! Oh ! je n'avais plus faim et, dans mon cœur, mon âme semblait la lame acérée d'un sabre flambant neuf qui, de son tranchant, déchire le fourreau.

Enfin, sans sourciller, je fixe ma mère. Je la vois qui se regarde une main, la

(1) *Mous Soubenis*, II.

Digitized by Google

gauche, à ce que je crois ; elle se lève, nous dit : « Espérez !... » Elle quitte sa coiffe du dimanche, sort un petit moment, puis reparaît, une miche de pain sous le bras. Tous, à cet aspect, reprennent la parole ; tous rient, se mettent à table ; tous s'amusent plus que jamais ; même de temps en temps je vois rire ma mère. Moi je reste muet, sérieux, je me doute de quelque chose. J'examine plus que j'écoute ; mais ce que je veux voir, évitant mon regard, demeure toujours écarté... Ils achèvent de manger la soupe. Enfin, ma mère prend un couteau, s'approche de la miche, y fait la croix et tranche. Vite ! sur sa main gauche j'ai jeté un coup d'œil : Sainte Croix ! c'était vrai !... Elle n'avait plus son anneau !...

Occupé quelque temps à d'humbles besognes, Jasmin fut enfin mis en apprentissage chez un coiffeur qui avait été soldat de Bonaparte. (1) Là, son goût des contes et de la causerie fut à l'aise. Il y trouva du temps pour la lecture. Mais de quels livres ! Florian et Ducray-Duminil lui révélèrent son imagination. (2) A dix-huit ans, rêvant toujours et rimant en français, il devenait perruquier lui-même et bientôt se mariait. (3) Son esprit et ses goûts littéraires achalandaient, « argentaient » sa boutique. Parmi les vers patois qu'il composait pour le carnaval, comme son père, il lui advint un jour de *trouver* une romance qui devint populaire, *La fidelitat ageneso* (*Me cal mouri*) (1822), et son penchant, sans plus de réticences, se déclara tout entier pour la Muse indigène. (4)

(1) Cf. *Mous noubels Soubenis*, VIe pause.

(2) « Le chantre du Gardon surtout m'ensorcelait ; et son Estelle m'entraînait dans le pays frais et nouveau où le bonheur est tout rose, tout miel. C'est alors que pour elle j'essayai, *dans ce doux patois qu'elle parlait si bien*, des vers où je lui disais dans l'ombre du mystère, de me servir d'ange gardien. » (*Mous Soubenis*, III) C'est la chanson languedocienne d'*Estelle*, dont fut frappée l'imagination de Jasmin, qui valut à Florian d'être choisi pour patron des félibrées de Sceaux.

(3) Marie Barrère, Mme Jasmin, que le poète appelait de ce joli diminutif populaire, *Magnounet*, était une gente et fine Agenaise de 18 ans. Ils s'aimaient d'un amour réciproque. La compagne de Jasmin devait avoir la plus sage influence sur l'économie de son œuvre et de son bonheur. C'est avec sa petite dot qu'il avait pu « s'établir ». Et puis, elle incarnait sa vision d'amour. Tout le monde savait à Agen que Magnounet avait son portrait fidèle dans la *Françouneto* : « Françonnette a deux yeux vifs comme des étoiles ; il semble qu'on prendrait les roses à poignée sur ses joues rebondies ; ses cheveux sont bruns, recoquillés ; sa bouche semble une cerise ; ses dents obscurciraient la neige ; ses petits pieds sont faits au moule, et sa jambe, fine, légère... » Cet idéal de beauté gracieuse, au frais « éclat », ce type de jeune femme attendrie et vive, aux carnations de Greuze, hanta toujours l'imagination de Jasmin.

(4) Les premiers encouragements qu'ait rencontrés Jasmin lui vinrent d'un naturaliste distingué, M. Florimond de Saint-Amans, à qui sont dédiés les *Soubenis*, et d'un poète français, M. Washington Duvigneau, ses compatriotes. Il a consacré sa gratitude dans la VIIIe pause de ses *Noubels Soubenis* (1862). N'oublions pas M. Baze, avocat agenais, qui écrivit la préface des *Papillotos* (1835).

Digitized by Google

II. — LES PREMIÈRES ŒUVRES

Son premier ouvrage important, *Lou Chalibary*, « poème héroïco-burlesque » (1825), fut très bien accueilli. C'est le conte véridique d'un charivari agenais donné au vieux galantin Odubert qui veut se remarier. Encore un de ces petits chefs-d'œuvre patois, spirituels, mordants, qui doivent aux tours piquants de l'idiome leur plus sûre originalité. Un souvenir, conscient ou non, du *Lutrin*, les dépare. Que de poèmes de cet ordre la langue d'oc n'a-t-elle pas produits, avant de reprendre sa dignité nationale et d'aborder tous les sujets, par la littérature des félibres ! Le dernier et le plus parfait fut la *Campano mountado* de Roumanille (1857) dont on peut dire qu'il y a mis le sceau suprême à ce genre écolâtre et suranné. Jasmin, lui, ne s'affranchissait pas encore du convenu classique de ses prédécesseurs en langue vulgaire. Il pensait souvent en français, ce qui est plus grave. Mais son poème, tout franchement imité qu'il était de Boileau, fourmillait de charmants détails ; la finesse et le naturel de son génie perçaient déjà. Charles Nodier qui, cinq ans plus tard, voyageant dans le Midi, rencontrait l'auteur et encourageait ses débuts, fut le premier parmi les critiques « autorisés », à reconnaître, aux qualités seules du *Chalibary*, qu'un vrai poète était né à la langue d'oc. Jasmin écrivit à celui qu'il savait « ne pas dédaigner les muses provinciales », lui soumettant des vers français avec ses poèmes gascons. Nous publierons une lettre inédite du poète d'Agen à Nodier, qui témoigne des indécisions où était encore, en 1832, l'auteur du *Chalibary*, quant à l'idiome de son talent. Mais Nodier avait trop goûté ce premier effort languedocien pour approuver de médiocres essais en langue française. Sur le *Chalibary* sans doute, où il voyait « un chef-d'œuvre de facture épique », l'arbitre du goût exagérait, mais la recommandation qu'il allait motiver de sa sympathie spontanée pour cet ouvrage, devait rendre célèbre « le perruquier d'Agen. »

Jasmin ne devait pas mentir à ses promesses. Après quelques chansons politiques dans le faux goût d'alors, il se révéla tout à fait en une ode magistrale, *Lou tres de may* (1830). La Société littéraire d'Agen avait mis au concours un dithyrambe (français) à Henri IV, pour l'inauguration de sa statue à Nérac. Le poète languedocien fut couronné avec le lauréat français, l'académie agenaise reconnaissant ainsi les droits de la langue vulgaire. C'était sans exemple depuis deux cents ans. (1) Déjà célèbre,

(1) L'honneur d'une institution régulière de Concours pour les poésies en langue d'oc revient à la *Société archéologique* de Béziers (1839) qui couronna une *Ode au Christ*, de M. Viguière, de Carcassonne, et autres œuvres de MM. V. Bataille, Daveau et Falgas.

Digitized by Google

Jasmin osa chercher son inspiration dans ses souvenirs. Pour être descendu en lui-même, il y rencontra son génie. Son poème *Mous soubenis*, où la tristesse résignée alterne avec la gaieté saine, exaltait la sainte Pauvreté et la bonté du peuple. Attachant et ingénu chef-d'œuvre d'allégresse mélancolique... Le nom de Jasmin symbolisa dès lors pour son Midi la poésie sincère et la Muse attendrie des humbles. (1)

Il commençait d'aller de ville en ville, récitant ses compositions, s'étant aperçu de bonne heure que la langue parlée était médiocrement comprise dans les livres, et qu'il allait de sa renommée de faire l'éducation littéraire du peuple auquel il adressait ses chants. Une ode lue à Lectoure (1834), à l'inauguration de la statue du maréchal Lannes, acheva de le consacrer dans la région. Alors le poète d'Agen, qui entendait rester le populaire « coiffeur des jeunes gens », réunit ses premières œuvres sous cette dénomination professionnelle : *Las Papillotos* (1835), qu'il conserva pour ses trois recueils ultérieurs (1842, 1851, 1863). (2)

Le succès du livre de Jasmin, unanime dans son Aquitaine, fut doublé par le retentissement de l'article révélateur dont Nodier salua le nouveau « troubadour » de la langue d'oc. — Comme il prenait généreusement la défense du *patois*, « cette belle langue rustique, mère indignement rebutée des langues urbaines et civilisées, que ses filles ingrates désavouent et qu'elles vont persécuter jusque sous le chaume, tant elles craignent dans l'éclat de leur prospérité usurpée, qu'il ne reste quelque part des traces de leur roture ! » Comme il blâmait l'Université officielle et pédante de le proscrire de l'école, alors qu'une classe éclairée « qui fait cas de tout ce qui est naïf et simple..., le prise au-dessus de tous les efforts de l'art, quand il est naturellement relevé par une expression élégante ou un tour spirituel ! » C'était l'heure de la première enquête, timide encore, sans méthode, sur les dialectes et l'histoire littéraire des provinces. Une réaction latente se faisait jour çà et là contre la centralisation morale, conséquence de l'autre, issue des guerres indéfinies de la Révolution et de l'Empire. Nodier pressentait confusément une revanche et se réjouissait de ce retour à un passé toujours vivant. — « Ne dirait-on pas que le patois eût voulu répondre à ses détracteurs en marchant..... Voilà qu'il lui surgit un poète, et un grand poète, je vous en réponds, qui n'a de commun avec La Bellaudière, Goudouli, Dastros et tous ses prédéces-

(1) *Mous soubenis* ont été publiés pour la première fois dans le premier volume des *Papillotes* à la fin de 1834.

(2) Las Papillotos *de Jasmin, coiffur, membre de la Soucietat de sciensos et arts d'Agen*, (1825-1835). Un vol. in-8, de XVI-308 pp. Agen, impr. Prosper Noubel, janvier 1835.

Digitized by Google

seurs, que le charme piquant d'un idiome plein de nombre et d'harmonie, mais qui les surpasse de toute la portée d'un talent inspiré ; un Lamartine, un Victor Hugo, un Béranger gascon... » (1)

Cette belle page sensée d'un humaniste enthousiaste, — développée surtout, nous l'avons dit plus haut, à la louange du *Chalibary*, comportait brièvement et en conclusion un très vif éloge de *Mous soubenis*. « ...Il n'y a presque rien dans les modernes, presque rien dans les anciens, qui m'ait plus profondément ému que les *Souvenirs* de Jasmin. Heureux et jolis enfants de la Guienne et du Languedoc, lisez et relisez-les... Et dût-on vous fermer impitoyablement les écoles publiques où l'on enseigne de si belles choses, apprenez-les par cœur pour ne les oublier jamais. Vous saurez de la poésie tout ce qu'on peut en savoir... La France possède, aujourd'hui, un de ces poètes incomparables qui jettent un éclat immortel sur leur pays... Mais quoi, le Conseil d'Arrondissement de Cahors a interdit l'usage du patois, et Jasmin écrit en patois ! » (2)

N'est-ce pas là l'esprit même du Félibrige — en 1835 ! Et ne devons-nous pas honorer le « bon Nodier » à l'égal d'un précurseur ?...

Un tel encouragement aux débuts de Jasmin fait songer à la consécration — mieux justifiée — de *Mireille*, par Lamartine, vingt-cinq ans plus tard. Ils témoignent, chez ce critique et ce voyant, d'une lassitude engendrée par le faux goût des écrits modernes, et réveillée soudain, et surprise, à l'apparition d'œuvres de vérité et de sincérité que servait une langue vivace et vierge encore. Le poète des *Papillotes* ne songea plus, dès lors, à rimer en français. Son contentement se reflète dans un dialogue avec Paul de Musset que nous a conservé celui-ci. A l'objection désormais coutu-

(1) Etude littéraire sur les *Papillotes* du perruquier d'Agen, par Ch. Nodier (*Le Temps*, 10 octobre 1835).

(2) Le décret prudhommesque auquel Nodier fait allusion ici, avait été abondamment raillé par lui dans une chronique ruisselante d'esprit et de bon sens : *Comment les patois furent détruits en France. — Conte fantastique.* — Ce procès-verbal du Conseil d'arrondissement de Cahors avait « considéré que » l'usage du patois exerçait une funeste influence sur la prononciation du français ; *que* l'unité politique et administrative du royaume réclamait impérieusement l'unité de langage, etc. ; *que* les dialectes méridionaux n'avaient pu s'élever au rang des langues écrites... Et à chacun de ces prétendus arguments, Nodier répondait par des raisons éclatantes, au nom de ceux qui comme lui « donneraient volontiers toute la rocambole quasi-grammaticale des Conseils d'arrondissement pour un des *passatens* de Bellaudiero, pour un *sounet* ou pour une *cansou* de Goudouli, pour un *noel* de La Monnoye. » Et sa dissertation véhémente se terminait par cette dédaigneuse apostrophe, toujours d'actualité, *pecaire !* aux conseillers de Cahors : « Non, Messieurs, aucune langue ne mourra de mort légale et juridique en face d'un lycée, garrottée, bâillonnée, plastronnée d'un écriteau de condamnation sur le pupitre d'un pédant..... Les langues sont plus vivaces ; on ne les tue pas ! » (*Bulletin du bibliophile*, t. I, n. 14, février 1835)

Digitized by Google

mière : « Pourquoi, vous qui paraissez connaître parfaitement le français, écrivez-vous dans une langue qui n'est usitée dans aucune capitale ? »

— « Eh ! Monsieur, répondait Jasmin avec son esprit *garounenc*, appartient-il à un pauvre rimeur comme moi de singer vos grandes célébrités de Paris ? J'ai vendu 1800 exemplaires de mes poésies, et certainement tout ce qui parle gascon ne les connaît pas encore. Il y a bien au moins dix millions d'habitants en Languedoc. » (1)

III. — LES CHEFS-D'ŒUVRE

Fier de sa jeune gloire et modeste avec son métier, Jasmin s'était remis allègrement à l'œuvre. Sa popularité dans le Midi s'attachait peut-être autant au diseur qu'au poète. Son génie, cependant, grandissait. Il avait foi en son étoile. La récitation à Bordeaux, qui était sa grande ville, d'un nouvel ouvrage : *L'abuglo de Castel-Cullié* (1836), retentit au loin, et la publication, aussitôt signalée à Paris de cette idylle touchante et simple, d'un accent si éloigné du Romantisme, lui valut tous les hommages de la critique. Après Nodier, Sainte-Beuve salua le troubadour d'Agen grand poète. (2)

Le thème de *L'abuglo* peut se résumer en quelques mots. Baptiste et Marguerite s'aiment et sont fiancés. La jeune fille perd la vue, mais elle garde son amour. Un matin, elle apprend que son ami va épouser Angèle, et le bruit qu'elle entend est celui de la noce. Etouffant sa douleur, elle se fait conduire à l'église ; quand les fiancés sont unis, un cri leur apprend la mort de Marguerite, morte de sa douleur, sans avoir pu se frapper elle-même.

Le parti qu'a su tirer Jasmin de cette simple histoire, traditionnelle dans son pays, ne saurait être expliqué à qui n'a pas lu le poème. Jamais telle sobriété de style, telle variété de récit n'avaient été atteintes dans aucun ouvrage de langue d'oc. Et l'émotion, la divine émotion, rayonnait sur les trois tableaux de ce petit drame poignant, comme la fleur douloureuse d'un naturel sincère. Pour en donner quelque idée, cependant, il convient d'évoquer deux scènes, opposées de sentiment et d'allure.

Las carreros diuyon flouri
Tant bello nobio bai sourti ;
Diuyon flouri, diuyon grana,
Tant bello nobio bai passa.

(1) *Perpignan, l'Ariège et le poète Jasmin*, par Paul de Musset (*Journal* politique et littéraire du Lot-et-Garonne, 19 novembre 1836).

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1837. (Portraits contemporains, t. II, 1855) — Une autre étude non moins importante de Sainte-Beuve parut dans le *Constitutionnel* du 7 juillet 1854. (*Causeries du Lundi*, t. IV)

Digitized by Google

A ce refrain de chanson populaire que lance leur jeune cortège par les chemins fleuris, Baptiste et Angèle, la veille de leurs noces, vont quérir la jonchée.

Lou ciel èro tout blu ; l'on nou besiò nat crun ;
Un bel sourel de mars rajabo ;
E, dins l'aire, deja lou bent fresquet lansabo
Sas alenados de perfum.
Quand l'on bèi blanqueja las sègos negrihousos,
Uno noço del puple, ah ! qu'es poulit àcò !
Al brut de bint cansoun jouyousos
Que bous fan tendromen lous gratihous al cò,
Un fun de mainados
Escarrabihados,
Un fun de gouyats
Escarrabihats,
Se poutounejon,
Se calinejon,
S'encocon lous dits ;
Mai affadits,
Lèu sauticon , s'agarrejon,
Se capignon, se pelejon,
Fan à qui mai rits ;
Tandis que la nobio aberido,
En sauticant tabé, s'escarto e lous y crido :
— « Aquelos que m'attraparan,
« Se maridaran
« Oungan ! » .
E toutos de courre sus elo ;
E toutos, de l'attenge lèu ;
E toutos, de touca soun bel demantal nèu,
E soun bel coutihou de telo.

Le ciel était tout bleu ; l'on ne voyait aucun nuage ; un beau soleil de mars ruisselait ; et dans l'air déjà un petit vent frais lançait ses bouffées de parfum.

Quand on voit blanchir les haies noirâtres, une noce du peuple, oh ! que c'est joli cela ! Au bruit de vingt chansons joyeuses qui vous font tendrement des chatouilles au cœur, une nuée de jeunes filles, sémillantes, une nuée de jeunes garçons, sémillants, se baisottent, se caressent, se pressent les doigts ; mais, affolés, bientôt ils sautillent, s'agacent, se provoquent, se taquinent, font à qui rit le plus ; tandis que la mariée espiègle, en sautillant aussi, s'écarte et leur crie : « Celles qui m'attraperont, se marieront cette année ! » Et toutes de courir après elle, et toutes de l'atteindre bien vite, et toutes de toucher son beau tablier neuf, et son beau cotillon de toile.

Est-il besoin de faire ressortir la grâce et la gracilité, le ton juste et fringant, la vive transparence d'images de ce morceau de maître ?... Ecoutez maintenant les deux courts dialogues de Marguerite, l'aveugle, avec son

Digitized by Google

petit frère, qui vient étourdiment lui révéler à demi son malheur ; puis, avec la bonne sorcière, Jeanne la boîteuse, qui a rencontré la noce et en a mal auguré.

E la porto se desiscleto ;
E la pauro Margarideto
Se lèbo, oubro sous bras, fai dus pas en abant ;
E Pol, soun pichou frai, intro soul, en cridant :
— « Angelo, la nobio es passado !
Ei bist sa noço, jou, là-bas !
Digo, ma so, perqué nou t'an pas embitado ?
N'i'a que nous-au que n'y sèn pas ! »
— « Angèlo espouso ! Pol, l'as bisto ?
Qual secret !... Digun n'a poulsat...
Mai, digo, quin es soun fiançat ? »
— « Eh ! ma so, toun ami, Batisto ! »
L'abuglo pousso un crid, e pas mai nou respound ;
La blancou de la lait s'estend sus soun bisage ;
Un glas, pesut coumo un gros ploumb,
Toumbant, à la buès del mainage,
Sus soun cò, lèu sens batomen,
Arrèsto sa bito un moumen.
E la baqui semblant, près del drole que plouro,
Uno bierge de ciro abihado en pastouro.

Et la porte se *déloquette ;* et la pauvre Marguerite se lève, ouvre ses bras, fait deux pas en avant ; et Paul, son petit frère, entre seul en criant : — « Angèle, la mariée vient de passer ! J'ai vu sa noce, moi, là-bas ! Dis, ma sœur, pourquoi ne t'ont-ils pas invitée ? Nous seuls n'y sommes pas. » — « Angèle va se marier ! Paul, tu l'as vue ? Quel secret !... Personne n'en a dit mot ; mais, dis-moi, quel est son fiancé ? » — « Eh ! ma sœur, ton ami Baptiste ! » L'aveugle pousse un cri et ne répond plus ; la blancheur du lait s'étend sur son visage ; quelque chose de glacé, pesant comme du plomb, tombant à la voix de l'enfant sur son cœur qui cesse de battre, arrête sa vie un moment. Et la voilà semblable, près de l'enfant qui pleure, à une vierge de cire habillée en pastoure.

. . . . . .

Pol sort, en fant al parranquet ;
A peno estiflo, sus la porto,
Qu'on bei intra Jano la torto :
— « Santo Bierges ! quin calimas ;
Estoufi ! sei lasso, espoussado ;
Mai tu, sès fredo, sès glaçado,
Moun amigueto, souffres ! qu'as ? »
— « Oh ! res ! Canton la nobio, et jou lous escoutabi ;
E touto à moun bounur, pensabi
Que moun tour bendra lèu tabé,
A Pasquetos, zou sabes-bé !

566649

Digitized by Google

Tas cartos nou soun pas menturos,
M'an debinat tant d'abanturos...
Que toun sabé sara bantat,
Quand lou beiran à moun coustat !
E Batisto, qu'en dises ? cresi
Que diu pla li tarda ; me semblo que lou besi ! »
Jano, en fremin, li prend la ma :
— « Ma fiho, l'aimes trop, te blaimi !
A tant creire al bounur cal pas s'acoustuma ;
Bai, crei-me, prego Diou de nou pas tant l'aima ! »
— « Jano, mai prègui Diou, mai l'aimi !
Mai n'es pas un pecat ? Es bé toujour per jou ?...
Jano nou respound plus ; tout es dit, acò prou.

Paul sort en sautant à cloche-pied ; à peine est-il à siffler sur la porte qu'on voit entrer Jeanne la boiteuse :

— « Sainte Vierge ! Quelle chaleur ! J'étouffe, je suis lasse et hors d'haleine ; mais toi, tu es froide, tu es glacée, ma petite amie, tu souffres ! qu'as-tu ? » — Rien ! on chante la mariée, et moi, je les écoutais : et, toute à mon bonheur, je pensais que mon tour viendra bientôt aussi, à Pâques, tu le sais bien ! Tes cartes ne sont pas menteuses, elles m'ont deviné tant d'aventures... que ton savoir sera vanté quand on le verra à mon côté ! Et Baptiste, qu'en dis-tu ? je crois qu'il doit bien lui tarder ; il me semble le voir ! »

Jeanne en frémissant lui prend la main : « Ma fille, tu l'aimes trop ! Je te blâme ! A tant croire au bonheur il ne faut pas s'accoutumer : va, crois-moi, prie Dieu de ne pas tant l'aimer ! » — « Jeanne, plus je prie Dieu, plus je l'aime ! mais ce n'est pas un péché ? Il est bien toujours pour moi ?... »

Jeanne ne répond plus ; tout est dit, c'est assez.

On pourra préférer d'autres poèmes de Jasmin à *L'abuglo de Castel-Cullié* : il est arrivé à plus de perfection peut-être dans la composition ; son style, assurément, s'est fait encore plus indigène ; mais jamais il n'a rien trouvé d'aussi génialement populaire que cette idylle de l'aveugle, morte de son désespoir. (1)

L'abuglo, disait Sainte-Beuve, « offre, plus que les précédents ouvrages de Jasmin, le caractère de sensibilité et de pathétique au milieu des grâces conservées d'une muse légère. » Cette marque de son génie se retrouvait, avec moins de sobriété peut-être, dans l'émotion, mais plus de variété de ton comme de style, en un grand poème auquel il travailla sept ans et qui mit le sceau à sa gloire. *Françouneto*, poème en quatre pauses (lu à Bordeaux en 1840, publié en 1842), est l'épopée touchante et dramatique de l'amour contrarié, parmi les superstitions et les préjugés du village.

(1) Une traduction en vers anglais de *l'Abuglo*, digne de l'original, par le grand poète américain Longfellow, fit le nom de Jasmin célèbre à l'étranger. Mentionnons en France la version poétique de M. Alexandre Westphal (Montpellier, 1883).

Digitized by Google

Donner l'analyse d'un poème de onze cents vers n'entre pas dans le plan de cette étude. Disons du moins que le pinceau de l'auteur s'est fait plus léger et son style plus châtié. Mille tableaux délicieux traduisent la coquetterie irrésistible de *Françouneto*, fleur de charme et reine de beauté dans son pays. On a vu plus haut une image de *Magnounet*, la femme de Jasmin, sous les traits de son héroïne. Voici le développement animé de ce joli portrait, dans le poème :

Aro que counechès la jouino faribolo,
Nou la perpihen pas. Tè ! tè ! coumo birolo !
Touto soulo damb'Estienou,
Danso lou rigaudoun d'aunou.

Cadun la béu des els, la bado ;
Cadun li lanço sa guignado.
La futado,
Que n'en perd nado,
N'en danso enquèro que mihou.
Santo crous ! santo crous ! quand s'alindo, la folo,
Damb soun cap de luzèr e soun ped d'Espagnolo,
E sa taio de fissaiou ;
Quand glisso, quand biro, quaud sauto,
E que lou bent boulego un bri soun mouchouer blu,
Oh ! de li fa peta dous poutous sul la gauto,
Tous lous pots fan : *Furlu-furlu !*
Un zou fara pourtan ; car d'usage, on embrasso
Sa dansairo talèu qu'es lasso ;
Mai fiheto jamai n'es lasso, que quand bol ;
Et deja Guihaumet, Jan, Louis, Pèire, Pol,
Soun aqui, foro d'alenado,
Sens abe gagna l'embrassado.

Maintenant que vous connaissez la jeune folle, ne la perdons pas de vue. Tiens ! comme elle pirouette ! Toute seule avec Etienne, elle danse le rigaudon d'honneur.

Chacun la boit des yeux, la bouche béante ; chacun lui lance son coup d'œil. La futée, qui n'en perd aucun, n'en danse encore que mieux. Sainte croix ! sainte croix ! quand elle se redresse, la folle, avec sa tête de lézard et son pied d'Espagnole, et sa taille de guêpe ; quand elle glisse, tourne, saute, et que le vent remue un peu son mouchoir bleu, oh ! de faire retentir deux baisers sur sa joue toutes les lèvres font : *Furlu-furlu !* Un le fera pourtant ; car d'usage on embrasse sa danseuse aussitôt qu'elle est lasse ; mais fillette, jamais, n'est lasse que quand elle veut ; et déjà Guillaume, Jean, Louis, Pierre, Paul, sont là, hors d'haleine, sans avoir gagné l'embrassade.

Françouneto n'est pas sans défauts. On s'étonne d'abord de la contrainte que s'est imposée le poète d'en placer la scène au temps des guerres de religion, du terrible Montluc. L'absence de toute couleur historique fait

Digitized by Google

vite oublier la date du récit. Certaine intonation de romance florianesque qu'on sait sympathique et facile à l'auteur, y remonte souvent à ses lèvres. Une pièce bien connue, d'ailleurs jolie, *Faribolo pastouro*, nous servira d'exemple. En voici les deux premières strophes :

Faribolo pastouro,
Sereno al cò de glas,
Oh ! digo, digo, quouro
Entendren tinda l'ouro
Ount t'amistousaras ?
Toujour fariboulejes,
E quand parpaioulejes,
La foulo que mestrejes
Sus toun cami se mèt
E te sièt...
Mai res d'acò, mainado,
Al bounur pot mena ;
Qu'es acò, d'èstre aimado,
Quand on sap pas aima ?

Folâtre pastourelle, sirène au cœur glacé, oh ! dis-nous, dis-nous, quand entendrons-nous tinter l'heure où tu t'attendriras ? Toujours tu fais la folle, et quand tu papillonnes, la foule que tu maîtrises, sur ton chemin se met et te suit... Mais rien de cela, jeune fille, ne peut mener au bonheur ; qu'est-ce que d'être aimée, quand on ne sait pas aimer ?

Tristos soun las countrados,
Quand s'abèuson de tu ;
Las sègos ni las prados
Nou soun plus embaumados,
Lou cièl n'es plus tant blu.
Quand tornes, faribolo,
La languino s'embolo,
Cadun se rebiscolo ;
Minjaian tous ditous
De poutous...
Mai res d'acò, mainado,
Al bounur pot mena ;
Qu'es acò, d'èstre aimado,
Quand on sap pas aima ?

Tristes sont nos contrées, quand elles s'aveuvent de toi ; les haies ni les prairies ne sont plus embaumées, le ciel n'est plus aussi bleu. Quand tu reviens, jeune folle, la langueur s'envole, chacun se sent revivre ; nous mangerions tes petits doigts de baisers... Mais rien de cela, jeune fille, ne peut mener au bonheur ; qu'est-ce d'être aimée, quand on ne sait pas aimer ?

Le poème est d'ailleurs très varié d'accent, non sans quelque monotonie dans une intrigue assez mouvementée. De belles scènes de jalousie

Digitized by Google

et de fureur alternent avec les peintures de la beauté jeune et gracieuse, coutumières à Jasmin. Les *morceaux* les plus classiques de son œuvre se trouvent là. Ne goûtez-vous pas comme le parfum modéré — *soave austero* — d'un fragment d'idylle grecque, en ce tableau que signerait un Gœthe, des premières tristesses de la coquette Françouneto :

Perqué nou canto plus ? Prats e sègos berdejon ;
Lous roussignols que cansounejon
Benon l'agarreja, jusquo dins soun casal.
Es qu'aurié quitat soun oustal ?
Nou ; soun capèl de perlo fino
Es aqui, labas, sus soun banc ;
Mai n'es plus floucat d'un riban ;
Soun casalet tapau n'a plus tant bouno mino ;
Soun rastèl, soun arrousadou,
Soun pel las jounquihos boulcados ;
Sas brencos de rousé toumbon apatoucados
Sur de gros pèds de senissou ;
E sas alèios tant bantados
Soun claufidos de mourrihou.
Oh ! quaucoumet se passo ? Ount es la fiho alerto ?
Soun oustal lambrejo, à trabès
Lous brens félhuts d'abelanés.
Aprouchen ; la porto es duberto ;
Fasquen pas brut, car entendron...
Ah ! besi ! sul faùtul sa menino que drom ;
Besi tabé, labas, proche la finestreto,
La fiho d'Estanquet ; mai se plan ! qu'es acò ?
De plous toumbon sus sa maneto ;
Es que fai negre, dins soun cò ?

Pourquoi ne chante-t-elle plus ? Prairies et haies verdoient ; les rossignols qui chansonnent viennent l'agacer jusque dans son jardin. Est-ce qu'elle aurait quitté sa maison ? Non ; son chapeau de paille fine est là-bas, sur son banc ; mais il n'est plus orné d'un ruban ; son petit jardin non plus, n'a plus si bonne mine ; son râteau, son arrosoir, sont à travers les jonquilles renversées ; les branches de rosiers tombent pêle-mêle sur de gros pieds de seneçon ; et ses allées si vantées sont toutes pleines de mouron... Oh ! quelque chose se passe ! où est la fille alerte ? Sa maison scintille à travers les branches fouffues des noisetiers. Approchons, la porte est ouverte, ne faisons pas de bruit, on entendrait... Ah ! je vois sur le fauteuil sa grand-mère qui dort ; je vois aussi, là-bas, près de la fenêtre, la fille d'Estanquet ; mais elle se plaint ! qu'est-ce ? Des pleurs tombent sur sa petite main ; il fait donc bien noir, dans son cœur ?

L'auteur a épuré sa langue de tous ses gallicismes, sa pensée des ordinaires banalités du genre. L'émotion et la simplicité, la poésie franche et pure, y suppléent partout sans effort aux vains ornements de l'idylle vul-

Digitized by Google

gaire. Et il croit avoir réalisé son idéal de l'art du poète selon sa nature et les conseils des maîtres. Mais il y devait mieux réussir encore dans cette admirable et courte idylle, de proportions plus harmonieuses, de perfection plus consommée, *Maltro l'innoucènto* (1847), qui fut unanimement saluée comme un chef-d'œuvre. Elle évoquait naturellement le souvenir des œuvres les plus mûres et les plus sûres, les plus sincères et les plus sobres de l'histoire littéraire ; les noms d'Horace, de Théocrite, de Gray, dont il ignorait les écrits. On ne pensait pas à Racine, celui qui a pourtant le plus d'affinités avec sa Muse, sensible, tendre et si touchante.

Notre étude s'efforçant à donner plutôt une vue d'ensemble de l'œuvre et du rôle de Jasmin qu'une analyse de ses ouvrages, nous ne citerons rien de *Maltro l'Innoucènto*. La *Revue* publiera du moins prochainement une édition, sainement orthographiée, de cet incontesté chef-d'œuvre, avec sa traduction rythmée.

D'une belle lettre que Jasmin écrivit alors à Sainte-Beuve, détachons ces mots qui traduisent son effort, avec le but qu'il se sent avoir atteint : « ...Je crois avoir donné ou rendu à la poésie un genre qu'elle n'avait pas ou qu'elle n'avait plus... „ Vérité, simplicité, sobriété, action, harmonie, " voilà mes seuls auxiliaires... Chanter en parlant... et agir en chantant ! »

Devant un tel idéal de la poésie, il est regrettable que Jasmin n'ait pas produit davantage. Parmi les pièces de circonstance où le reléguait sa vie désormais dispersée, il produisit encore deux courts poèmes, dignes de leurs aînés, *Lous dus frays bessous* (Les deux jumeaux, 1846), qui fut qualifié de chef-d'œuvre par toute la critique, et la *Semmano d'un fil* (1849).

Celui-ci était dédié à Lamartine, qui lui écrivait : « Vous êtes l'Homère pathétique et sensible du prolétaire, le seul *épique* de notre temps. Les autres chantent et vous sentez...» (1) et qui le déclarait ailleurs « le plus vrai et le plus grand poète du temps présent. » (2) Les trois dernières publications notables de Jasmin furent un médiocre poème français, *Hélène*, une éloquente et violente épître, *Lou pouèto del puple à M. Renan*, inspirée au poète croyant par la lecture de la *Vie de Jésus*, et *Mous noubels soubenis* (1863), secondes remembrances de sa jeunesse, inférieures aux premières, mais où éclate encore sa verve, rieuse ou mélancolique.

(1) Lettre du 24 mars 1849. Cf. *Revue Félib.*, T. I, p. 33.

(2) Lettre à Mme de Circourt du 20 mai 1842. Elle inspira une heureuse et spirituelle réponse au poète gascon : « ... C'est vouloir trop tôt me faire son héritier. » (*Œuvres*, édit. Boyer d'Agen, *Inédits*, T. IV, p. 437.

Digitized by Google

IV. — LE POÈTE-PÈLERIN — LE GÉNIE DE JASMIN

Depuis 1840, la vie littéraire de Jasmin se dispersait sur tous les chemins du Midi. Pour répandre ses poésies, la langue vulgaire étant si peu écrite, il avait résolu de bonne heure de les réciter lui-même. Un grand succès d'inspiration et de déclamation à Tonneins (1837), dans un concert de charité, l'engageait à faire bénéficier les pauvres de la renommée du troubadour. Le profit de ces auditions, souvent fort élevé, et qu'en son âme vertueuse il eût rougi d'accepter pour sa Muse, étant désormais destiné aux œuvres de bienfaisance, toutes les villes d'Aquitaine et bientôt des régions voisines, se disputaient l'aubaine de fêter le poète. Il y récoltait les hommages du plus reconnaissant enthousiasme, et il les chantait ingénument, en amoureux de la gloire et de la poésie. Le « rameau d'or de Toulouse » (1840), la « coupe d'or d'Auch » (1842), la « bague d'Albi » (1852), ainsi que les présents du roi Louis-Philippe et de la duchesse d'Orléans, n'étaient cependant rien auprès des ovations spontanées de populations entières, comme il en rencontra plus d'une fois, au cours de sa campagne pour la reconstruction de l'église de Vergt, par exemple (1840-44), qui passionna tout le Périgord. On estime à plus de 12 000 les séances que donna Jasmin, pendant 30 ans, et à plus de quinze cent mille francs les sommes ainsi recueillies pour les pauvres.

Tant de gloire et de charité devaient faire estimer haut et loin le poète. Son premier voyage à Paris ne fut que sa consécration littéraire (1840) ; les suivants firent la part des malheureux. Il reçut la croix de la Légion d'honneur du ministre Salvandy, en même temps que Balzac et Musset ; Villemain lui obtint (1843), une pension de 1000 fr., plus tard augmentée par l'Empire, qui, avec ses livres, lui permit de renoncer à son état de coiffeur. Jasmin le reprenait modestement au lendemain de ses tournées triomphales... Enfin, l'Académie française attribua un prix extraordinaire de 5 000 fr., avec une médaille commémorative, « au poète moral et populaire. » (1851) Villemain, rapporteur du concours, tressa de glorieuses couronnes pour l'apôtre de la charité et l'écrivain de génie. L'Académie des Jeux Floraux de Toulouse se décida enfin (1854) à lui délivrer ses lettres de maîtrise, pour lesquelles déjà, mais vainement, Moquin-Tandon s'était entremis en 1842. Mais la plus souhaitée et la plus douce de ses couronnes, fut celle que sa ville natale lui décerna solennellement, en 1856.

— A peine avons-nous signalé, au cours de cette revue rapide, les principaux traits du génie de Jasmin. Il est de nature féminine. Sauf en quelques

Digitized by Google

accents de belle véhémence lyrique, dans ses odes ou épîtres, plus souvent pleines de lui, il se complaît généralement aux peintures douces et printanières, en quoi il a bien succédé aux troubadours et à l'école de Toulouse. L'éternelle prospérité fleurie de la terre gasconne n'est pas sans favoriser cet idéal. Avec le thème universel des « chansons de mai », les troubadours y rencontraient le plus naturel prétexte à leurs inspirations, fraîches mais monotones. Cette Aquitaine plantureuse diffère autant de la Provence, âpre terre aux lignes pures, que la Normandie de la Bretagne. Jasmin n'a pas senti, n'a pas connu les côtés puissants et frustes de la nature méridionale. Il ignore notre Midi païen, qu'emplit un clair parfum d'antiquité classique, - quoique aussi bien ce soit souvent littérature. Il est d'un Midi chrétien, voire chevaleresque, mais mieux encore, évangélique ; fade un peu, — simple et poétique toujours. L'amour, chez lui, manque d'intensité, et la passion porte sa résignation avec elle ; la poésie de la mort ne s'y mêle que pour conclure. Un vif sentiment de la femme transparait à chaque scène dans cette idylle perpétuelle, souriante ou mélancolique. Il y est refoulé, dans son élément sensuel, autant par une arrière-pensée de morale que par un idéalisme obstiné. Jasmin croit passionnément à la vertu et l'exalte dans tous ses poèmes : résignation au malheur, amour filial, amour fraternel, soumission à la pauvreté ; et, loin de rougir de son humble condition, il en dit les joies simples, il en fait sa gloire en même temps qu'il s'en inspire.

C'est le Poète chrétien, avec sa conception bienveillante du peuple, consciente de ses grandeurs et de ses misères. Il se sent peuple lui-même, et le gai-savoir naturel au peuple chante par sa voix. Sous cet aspect, il est bien de sa race : l'esprit gascon vit et parle dans ses vers languedociens ; on le devinerait acteur consommé, et acteur de nature, si l'on ignorait sa légende. Enfin, tout ce tempérament, avec ses fatuités même, tout ce rare naturel qu'à peine rectifie un semblant d'éducation, entraînés par ces vertus natives, l'amour du sol patrial et de la poésie, la faculté de l'émotion, l'instinct du vrai, et servis par un goût pur et l'art de l'expression, auront fait ce poète populaire, ce poète de génie : Jasmin.

A tous ces heureux dons, il manqua pourtant une qualité primordiale chez un grand écrivain. Sa langue s'est ressentie toujours de son défaut de culture. S'il l'a constamment épurée, à force de recherches dans le vocabulaire du peuple, il n'a pu suppléer au sens philologique, que seule une éducation classique peut donner. L'ignorance du passé et des énergies vivaces de son idiome, qui ne l'incommoda point, certaine incurie de la correction dans l'écriture poétique, — mais non du style, — qui se ressent dans

Digitized by Google

ses meilleurs ouvrages, firent peser cette la cune sur toute sa carrière. Enfin, une fatuité de demi lettré le gagna de bonne heure, qui le priva de sympathie pour ses émules et l'isola... Il ne pouvait, d'ailleurs, entreprendre lui-même la restauration rationnelle qui eût, seule, fait servir à sa langue les divers besoins de son peuple, et il n'ambitionnait pas de l'élever à la dignité nationale. Sa Muse resta la « Muse des prairies, des guérets, des bergers. » Il lui suffit que son idiome fût la langue de la sincérité. Et il estimait son œuvre assez belle, de l'avoir replacée sur le pavois, avec un éclat que, depuis deux siècles, depuis Goudelin, elle n'avait pas retrouvé.

Aussi, quel regard de légitime orgueil il jetait sur sa vie, dans ses dernières confessions (1863), les *Nouveaux souvenirs* : « ... Pour les infortunés, depuis trente ans debout, j'ai enseigné ma langue aux quatre bords, partout. Princes, rois, empereurs, dans Paris l'ont comprise, et les quarante savants sur le fauteuil assis, pour faire mieux resplendir sa lumière, en grand l'ont couronnée et l'ont faite française. Maintenant, tout le Midi sur son siège l'a mise. Prêtres et Messieurs, ouvriers et bergers, en Gascogne, en Provence, aux quatre coins, la font musiquer et l'écrivent, payant ainsi tout ce qu'ils lui doivent. » (1)

V. — LE PRÉCURSEUR DES FÉLIBRES

Le rôle de Jasmin fut-il bien, cependant, celui que le patriotisme méridional pouvait attendre de son génie ?... Pendant 40 ans, le St-Vincent de Paul de la Lyre fit vibrer, de l'Océan au Rhône et de la Loire aux Pyrénées, le sentiment confus d'une communauté de langage entre les populations du Midi. Mais l'action d'un précurseur d'une renaissance nationale, du réveil d'une race dans sa suprême expression, son idiome, était au-dessus de ses forces et de son idéal.

Il entrevit, à ses débuts, cette noble tâche de représentant d'un peuple et de défenseur du Passé qui n'abdique jamais. Son premier succès fut une victoire sur la routine et les préjugés provinciaux. En couronnant *Lou tres de may* (1830), l'Académie d'Agen délibéra « qu'un prix serait fondé par elle pour l'idiome gascon. » Enhardi, Jasmin osait s'écrier peu après, en saluant la statue du maréchal Lannes : « Il était peuple et gascon : silence, *Francimans !*... Je suis peuple et gascon ; mon droit est le plus fort ; à moi donc le premier de dire sa naissance et sa vie et sa mort. »

Les gloires du parler natal enfiévraient sa pensée : il chantait Daubasse à Villeneuve-sur-Lot, Goudelin à Toulouse et Despourrins à Pau. Et quelque âpreté se mêlait à son enthousiasme : « Vous autres de là-haut, Fran-

(1) *Mous noubels soubenis*, huitième pause.

Digitized by Google

cimans gouverneurs, laissez-nous festoyer notre poète en paix. » En deux épîtres dignes d'Horace, d'un sentiment populaire exquis : *Al poèto H. Minié* et *A un moussu bourdilé*, il déclarait placer son humble condition fidèle à son berceau, bien au-dessus des vains mirages de Paris. Enfin, soudain conscient de l'honneur de sa langue, il répondait à ceux qui la condamnent à mort, par l'éloquente épître *A Moussu Silben Dumoun* (1837), d'indignation si haute, et qui reste son plus ardent chef-d'œuvre. (1)

Comme il la défend, sa langue menacée, mère âgée et souffrante, mais jeune encore et qui ne veut pas mourir! C'est la langue du travail, la compagne de toute la vie; elle rappelle le foyer : toujours on l'aimera de voluptueuse tendresse. Mais non ! vous la reniez ; sa vieillesse vous gêne, et vous blâmez son poète de sa fidélité !... — Ecoutez-le :

Oh ! mai jou, la bertat a desclucat moun èl.
Al grand riou de Paris n'éi pas bist l'aigo cando,
Triste, desenlusit, torni près de ma fount;
Aro, per jou, Moussu Dumount,
La pichouno patrio es ben abant la grando.

Oh! mais, moi, la vérité a dessillé mon œil. Au grand ruisseau de Paris je n'ai pas vu l'eau pure. Triste, désillusionné, je reviens près de ma fontaine : maintenant, pour moi, Monsieur Dumon, la petite patrie est bien avant la grande.

(1 Sylvain Dumon, qui fut ministre des Travaux publics sous Louis-Philippe, avait, quoique ami enthousiaste de Jasmin, proclamé à l'Académie d'Agen la déchéance de la langue d'Oc. Cet esprit éminent partageait les préjugés pessimistes de la bourgeoisie d'alors — et d'aujourd'hui — sur la durée du « patois. »

— « Poète populaire, disait-il à Jasmin, vous chantez l'avenir sur la langue du passé. Cette langue, que vous parlez si bien, vous la rajeunissez, vous la créez peut-être; et cependant ne sentez-vous pas que la langue nationale, cet instrument puissant d'une civilisation nouvelle, l'assiège, l'envahit de toutes parts, comme la dernière forteresse d'une civilisation vieillie.

« Ne regrettons pas toutefois cette noble lutte du talent qui s'opiniâtre contre le temps. Sans ses poétiques efforts, notre langue maternelle, cette langue qui a bercé notre enfance, que nous avons parlée, que nous savons encore, mais que nos enfants oublient et qu'ils ignorent peut-être, notre langue maternelle se fût obscurément perdue dans la langue nationale, comme ces ruisseaux sans nom qui portent leurs eaux inconnues au fleuve qui les engloutit. Elle est sûre aujourd'hui de laisser un monument digne d'elle. Son jeune poète immortalise sa vieillesse, elle se souvient de ses troubadours. Sa voix expire en prononçant de beaux vers; et son dernier soupir est le chant du cygne. »

Cette oraison funèbre de la langue d'Oc devait reparaître, vingt-cinq ans plus tard, lieu commun des premiers éloges adressés à Mistral.

Jasmin, piqué au vif, protesta fièrement contre les dires de son puissant ami. Il trouva, ce jour-là, les plus forts accents de sa lyre.

Digitized by Google

E bous, que sés en dol, quand la besès souffri,
Bous, lassus, assetut à la prumèro rengo,
Prenès bien gardo aumens de mai l'endoulouri.
Tira-li sa misèro e daicha-li sa lengo ;
Se li prenès, la tuas, en boulènt la gari !
Car aiman à canta, memo dins la tristesso.
Que boulès, semblo qu'en cantant
Lou fèl des pessomens n'amarejo pas tant.

E qu'auyan, per canta ? La pichouno mestresso,
La lengo des moussus ? Mais a trop de fadesso.
Aquelo missardo en rabat,
Que capelo sa pauretat
Dins lous bobos de la richesso,
Sayò laido, minablo, en fourrèu d'estoupas ;
Cassayò lous plasés del prat, de la gareno ;
N'auyò cat de refrin pel pauret dins la peno,
Ni mai pel trabalhaire las.

Elo, qu'es tant besiado en fant la doumaiselo,
Noun sayò dins lous camp qu'uno grando girèlo ;
E quand cadrò laura, samena quaucoumet,
La paloto, tristo, mourrudo,
Debat lou toucadou restayò toujour mudo,
E quittayò lous boués estifla lour couplet,
Sens dire soulomen ; « *A Caubet !... A Bermet !...* »

Et vous, qui êtes en deuil, quand vous la voyez souffrir, vous, là-haut, assis au premier rang, prenez garde au moins de l'endolorir davantage. Otez-lui sa misère et laissez-lui sa langue ; si vous la lui prenez, vous la tuez, en voulant la guérir ! Car nous aimons à chanter, même dans la tristesse. Que voulez-vous, il semble qu'en chantant le fiel des chagrins ne soit plus aussi amer.

Et qu'aurions-nous, pour cela faire ? La petite maîtresse, la langue des Messieurs ? Mais elle est trop précieuse. Cette pauvresse en rabat, qui couvre sa pauvreté du clinquant de la richesse, serait laide, minable, en fourreau de bure ; elle chasserait les plaisirs de la prairie, de la garenne ; elle n'aurait aucun refrain pour le pauvre dans la peine, ni pour le travailleur fatigué.

Elle, qui est si mijaurée en faisant la demoiselle, ne serait dans les champs qu'une grande imbécile ; et quand il faudrait labourer, semer quelque chose, la nigaude, triste, maussade, sous l'aiguillon resterait toujours muette et laisserait le bouvier siffler son couplet, sans dire seulement : « *A Caubet !... A Bermet !...* » (1)

(1) Termes à l'aide desquels le bouvier gascon excite ses bœufs, en les désignant par ces deux noms, dont l'étymologie semble vouloir dire : « A droite !. . à gauche !... » Le bouvier dit aussi, plus clairement : « A Casta ! A Rouget ! » que l'étymologie latine peut traduire en français par : « Ah ! la blanche ! (la chaste) Ah ! le rouge ! » (*Note de Jasmin*

Digitized by Google

Cependènt, e l'aunou del païs zou coumando,
Estudiaren la Francimandò.
Es la nostro, tabé ; sèn Frances ; nous la cal.
Ensegnas lou puple, à bèl tal !
Emplùyas per acò cinq, sièis an, de sa bito !
Aura dios lengos, el ; las prendra per moumens :
L'uno pel sens faissou, l'autro, per la bisito,
Coumo lous moussus fan de dus habihomens :
Mai baquì tout ; e fils, e nebouts, e neboudos,
N'en faran pas mai, zou sabèn ;
Ou n'auyan qu'un troupèl de toudos,
En liò d'aquel troupèl de roussignols qu'abèn.
Qu'en sus, tant que boudran, de pastous bous escaugnen ;
Que parlen à-tengut frances ;
Que l'esquissen, que l'escarraugnen,
E que se fasquen mouqua d'es :
Lous nostres restaran pouètos à touto ouro.

. . . . . .

Cependant, et l'honneur du pays le commande, nous étudierons la Francimande. C'est la nôtre, aussi ; Français, il nous la faut. Enseignez le peuple, en masse ! Employez pour cela cinq, six ans de sa vie ! Il aura deux langues, lui ; il les prendra tour à tour : l'une pour le sans-façon, l'autre pour la visite ; comme font les Messieurs de deux habits, mais voilà tout : et fils, et petits-fils, et petites-filles ne feront pas davantage, nous le savons ; ou nous n'aurions qu'une troupe de buses, au lieu de cette troupe de rossignols que nous avons. Qu'en haut, tant qu'ils voudront, des pâtres vous singent ; qu'ils parlent sans cesse le français ; qu'ils le déchirent, qu'ils le meurtrissent, et qu'ils se fassent moquer d'eux : les nôtres resteront toujours, toujours poètes.

. . . . . .

A ces protestations hardies succèdent de gracieuses évocations de l'éternelle chanson populaire. Mais le défenseur de la petite patrie n'a pas tout dit ce qu'il a sur le cœur. Son peuple veut garder sa langue, car elle est faite à son allure : « Vous autres, maintenant, franchissez la barrière ; plantez un mur d'une triple épaisseur entre les lèvres de la nourrice et l'oreille du nourrisson ; faites claquer sur les doigts les férules à l'école ; grondez, châtiez, plaidez pour votre idole : le peuple, fidèle à sa mère, sera Gascon toujours et Franciman jamais ! »

Aro, bous-au, Moussus, sautas la barradisso ;
Benès ! plantas un mur d'uno triplo espessou,
Entre lous pots de la nourrisso
E l'aurelho del nourrissou ;
Fasès peta sus dits las frûlos à l'escolo ;
Tipcjas ! castigas ! plaidas ! per bostro idolo ;
Lou puple, fidèl à sa mai,
Sara Gascou toujour, e Franciman jamai !

Digitized by Google

D'ailleurs, la vieillesse assagit et ramène aux premiers souvenirs. Jasmin espère ce retour de Sylvain Dumon, et son épître se termine par cette comparaison magnifique :

Moussu, sus bel mitan de nosto permenado,
Tous aques ourmes bièls qu'Agen a bist fourmà,
Semblon, en nous tressant uno bolto enartado,
De gigants arrengats que se tocon la ma.
Eh-bé ! l'un d'es, un jour d'aurage,
Tramboulèt, se fiblèt, acatèt soun felhage ;
Lou co d'èl n'en fusquèt gastat.
E talèu nostres goubernaires,
De larga becats e fouchaires,
Per lou derrega sens piétat.
Mai lous fouchaires s'alassèron ;
Lous becats se desmaneguèron ;
E l'aure, damourant debout,
Brabèts homes, utis, goubernaires e tout !
Oh ! ce que l'ourme abiò, maugrat sas brencos bièios,
Tant de racinos que de fèlhos,
E proufoundos à fa trambla...

Dunpèy, mai que jamai, sa cabelho berdejo ;
Sous ausels y tornon piula ;
E, debat soun bèl floc qu'oumbrejo,
Touts, de pais en fils, cado estiéu,
Y faran loung-temp *rit-quiéu-quiéu.*

Atal sara, Moussu, d'aquelo ensourcilhairo,
D'aquelo lengo musicairo,
Nostro segoundo mai. De sabens Francimans
La coundannon à mort, desempièi tres cents ans ;
Taplà biéu, saquelà ; taplà sous mots brounzinon,
Chez elo, las sasous passon, sonon, tindinon ;
Et cent-milo-milès enquèro y passaran,
Sounaran e tindinaran !

Monsieur, au beau milieu de notre promenade, tous ces vieux ormes qu'Agen a vu former, ressemblent, en nous tressant une voûte élevée, à des géants alignés qui se touchent la main. Eh bien ! l'un d'eux, un jour d'orage, trembla, se ploya, abaissa son feuillage ; le coup d'œil en fut gâté. Et aussitôt nos gouvernants d'envoyer pioches et piocheurs pour l'arracher sans pitié. Mais les piocheurs se lassèrent ; les pioches se démanchèrent ; et l'arbre, restant debout, brava hommes, outils, gouvernants et tout ! Oh ! c'est que l'orme avait, malgré ses vieilles branches, autant de racines que de feuilles, et profondes à faire trembler...

Depuis, plus que jamais, son panache verdoie ; ses oiseaux y reviennent piauler, et, sous l'ombrage de son beau bouquet, tous, chaque été, de père en fils, y feront longtemps *rit-quiou-quiou.*

Digitized by Google

Ainsi en sera-t-il, Monsieur, de cette enchanteresse, de cette langue harmonieuse, notre seconde mère. Des savants Francimans la condamnent à mort depuis trois cents ans ; mais elle vit toujours ; toujours ses mots résonnent ; chez elle, les saisons passent, sonnent, tintent ; et cent mille milliers encore y passeront, sonneront et tinteront !

Cette fière ardeur du poète devait se tempérer aux sourires de Paris. Cinq ans plus tard, s'adressant *A Charles Nodier*, (1842), il dit son rêve pacifique de « planter une étoile au front obscurci de sa langue », ajoutant que « chez lui le Nord a son visage, chez lui le Midi a le sien. » Un réveil des énergies provinciales semblait alors s'annoncer de toutes parts. L'année de *Françouneto* (1840), voyait surgir les premiers livres de Gélu et de Bénédit à Marseille, de Peyrottes en Languedoc. Jasmin pouvait mettre sa jeune gloire à la tête du mouvement nouveau. Le succès de ses récitations poétiques dispersa son prosélytisme, l'orientant, il est vrai, vers la charité.

Son rôle de précurseur était fini. « Troubadour du peuple, attristé ou riant, disait-il, de Toulouse à Bordeaux, de Marseille à Toulouse, j'ai chanté la langueur amoureuse. » Toujours, du moins, il se sentait l'orgueil d'avoir maintenu le parler des aïeux ; son remerciement *Aux quarante de Toulouse* (1854) en témoigne, mais combien faiblement : « Sa vieillesse est un droit étoilé ; il est beau, après cent ans et plus, de reprendre son rang d'autrefois. » Mais, satisfait d'avoir ressuscité pour un temps « l'honneur de la langue aimée », d'ailleurs insoucieux de lui rendre entière dignité en remontant à ses traditions, il n'admettait pas de disciples à son œuvre, ni de successeurs à sa gloire. (1) De sorte qu'à considérer l'œuvre et la vie de Jasmin on est frappé du sillon profond tracé par lui en pays d'Oc et demeuré stérile pendant plus de vingt ans. Bien mieux, cette influence qui pouvait éveiller sa vierge et forte Aquitaine à un renouveau national, y est restée sans emploi, par sa faute : la renaissance, encore neuve, de la région gasconne ne remonte guère au-delà des publications d'Isidore Salles.

(1) Il est remarquable que le seul poète méridional avec qui ait fraternisé Jasmin, soit Reboul, alors uniquement connu pour sa muse française. On doit ajouter Bénédit, l'auteur très marseillais de *Chichois*, d'abord plus réputé comme chroniqueur au *Sémaphore*. L'exemple de Roumanille dédaigné par Jasmin (v. *Revue Félib.*, T. IX, p. 102), eut son pendant à Avignon même, dans le silence que garda l'Agenais à l'égard du poète populaire D. C. Cassan. Quant à l'incident Peyrottes, raconté par Sainte-Beuve et la plupart des biographes, il est à l'honneur de Jasmin. La sotte provocation poétique adressée par le potier de Clermont-l'Hérault, rimeur de quelque talent, au chantre de *Marthe la Folle*, méritait la noble réponse, digne de son génie, qu'y fit Jasmin (décembre 1847). On s'étonne pourtant de le voir ignorer la plupart de ses contemporains, et, parmi ses prédécesseurs, un maître de la langue, comme ce Cortète de Prades, son compatriote, que d'aucuns lui ont préféré.

Digitized by Google

Jasmin s'était abstenu de participer aux deux premiers congrès des poètes provençaux (Arles, 1852; Aix, 1853), d'où devait sortir le Félibrige. (1) L'avènement de *Mirèio* en 1859 l'indisposa sans réticences, comme un empiètement sur sa royauté. (2) Il entrait dans la vieillesse, comblé de lauriers personnels, mais indifférent au mouvement dont son œuvre et sa renommée avaient favorisé l'éclosion. A ce titre, l'Aquitaine peut revendiquer, pour le plus grand des précurseurs d'une renaissance affirmée désormais, ce Jasmin dont la poésie fut à celle des troubadours et des chanteurs patois des derniers siècles, ce qu'est à l'aubépine ou à l'églantine sauvage, la rose épanouie.

La ville d'Agen a élevé une statue à Jasmin le 6 mai 1870. Mistral l'a saluée d'un magnifique sirvente. (3) Sur l'instigation de l'*Escolo de Jansemin*, fondée par le félibre Charles Ratier (1890), les Félibres de Paris et les Cigaliers ont célébré, en 1891, une commémoration du poète dans sa ville natale. Nous en avons donné le récit, en son temps, avec l'excellent discours prononcé par M. Bladé. (4) Il reste au Félibrige tout entier à payer la dette de sa gratitude à son précurseur agenais. L'année 1898, centenaire de la naissance de Jasmin, réunira sans doute autour de sa statue tous les poètes, tous les patriotes de la terre d'Oc.

PAUL MARIÉTON.

(1) Cf. *Revue Félib.*, T. X, p. 7. Jasmin garda le plus complet silence pour le Congrès d'Aix.

(2) Le voyage qu'il fit alors à Paris en fournirait plus d'une preuve.

(3) *En l'ounour de Jansemin.* (*Isclo d'Or*).

(4) Cf. *Revue Félib.*, T. VII.

Digitized by Google

SONNETS & POÉSIES

LE MONT-BLANC A VICTOR HUGO

O altitudo !

Oui, tu songeais à toi lorsque tu m'as chanté !
Oui, nous sommes les deux plus hauts sommets du monde !
On dirait, tant la sève en notre flanc abonde,
Que nous n'avons pas d'âge, ayant toujours été.

Nous ignorons la ride et la caducité,
Et ta vieillesse autant que la mienne est féconde ;
Tu prodigues ton chant comme je verse l'onde,
J'abreuve la Nature, et toi l'Humanité !

Nous habitons la zone idéale, éthérée,
Et, respirant l'air pur de la voûte azurée,
Nous avons la jeunesse éternelle des dieux ;

Ce qui blanchit ton front, ce qui blanchit ma cime,
Ce ne sont pas les ans, ô poète sublime,
C'est la proximité des cieux !...

LES CIGALES

Ecoutez! des buissons, des verts tapis de lierre,
Du chêne au tronc rugueux, du pin au fût vermeil,
Voici qu'un bruit strident monte et grandit, pareil
Au grincement du fer sur la pierre meulière.

C'est la rauque chanson de la gent cigalière,
Qui chante, ivre d'azur, de vie et de soleil ;
Et la nymphe se dit, à travers son sommeil,
En entendant vibrer cette voix singulière :

Digitized by Google

« Est-ce Eros qui, caché dans un fourré, là-bas,
Se prépare dans l'ombre à de nouveaux combats ?
O dieux ! quels noirs forfaits va-t-il commettre encore ?

« Courbé sur une pierre, il aiguise ses traits,
Invisible, emplissant les champs et les forêts
Du bruit de sa meule sonore !.. »

MADRIGAL CRÉPUSCULAIRE

Dans le grand parc silencieux,
Nous rêvions, couple solitaire ;
Un parfum montait du parterre,
Pénétrant et délicieux.

Et tu laissais errer tes yeux
Sous les rameaux pleins de mystère,
Des fleurs, ces astres de la terre,
Aux étoiles, ces fleurs des cieux.

Moi, je contemplais tes prunelles ;
Ravi, je retrouvais en elles
Tout ce que la création

D'enchantements divins étale...
Car ta paupière est un pétale
Et ton regard est un rayon !

A UN ADEPTE DE *L'ART POUR L'ART*

La Nature, vois-tu, se rit
De ton système. — Elle amalgame
Le Bien, le Beau, la Chair et l'Ame
Et la Matière avec l'Esprit ;

Dans sa synthèse, elle pétrit
Le sein auguste de la Femme,
Autant pour l'amant qui s'y pâme
Que pour l'enfant qui s'y nourrit.

Digitized by Google

En le formant, sa main subtile
Avec le Beau mêla l'Utile
Et fit un chef-d'œuvre complet...

Double prodige! Praxitèle
Y moule sa coupe immortelle
Et l'enfant y puise son lait !

A MADEMOISELLE ***

POUR ACCOMPAGNER L'ENVOI D'UN MIROIR

O gentille âme ! Estant tant estymée
Qui te pourra louer qu'en se taysant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le subject surmonte le disant.
FRANÇOIS Ier.

C'est une vérité quelque peu désolante
Que, quand parle le cœur, la bouche ne dit rien :
Triste façon d'aimer, me dira-t-on. — Eh! bien,
Moi je trouve qu'en somme elle est la plus galante...

Qui n'a vu cette toile au Louvre, étincelante
Merveille, dernier mot de l'art vénitien,
Où, pour l'enchantement des siècles, Titien
Fixa d'un pinceau d'or les traits de Violante ?

La dame se retourne et sourit, étalant
Les trésors somptueux de son buste opulent,
Et laisse, en flots ambrés, tomber sa lourde tresse ;

Lui, refoulant l'amour qui luit en son œil noir,
Grave et silencieux, regarde sa maîtresse,
Et, pour tout compliment, lui présente un miroir !

Digitized by Google

EFFETS DE LUNE

Dans sa vasque de marbre où se mire la nuit,
Le bassin dort. — La lune au ciel s'épanouit,
Superbe et ronde;
Et l'astre, réfléchi par l'humide cristal,
Semble un calice éclos, nénuphar idéal,
Au sein de l'onde.

Mais un souffle a passé, soupir aérien...
Adieu, la pauvre fleur! Ah! vous n'épargnez rien,
Brises brutales!
Un frisson court sur l'onde, et voici brusquement
Tout le bassin jonché d'un éparpillement
De blancs pétales!

EFFET DE BROUILLARD A LONDRES

Avec ses longs tuyaux de tôle en rangs serrés,
D'où s'échappe dans l'air un nuage de houille,
Une rue, aux maisons que l'humidité souille,
S'enfonce, entonnoir sombre, et se perd par degrés...

Hors d'haleine, à grands pas et les yeux effarés,
A travers le brouillard épais, couleur de rouille,
Se profilant en noir sur le fond fauve, grouille
Tout un peuple muet de spectres affairés...

O ces marcheurs pensifs aux visages funèbres!
Où vont-ils? — Voyez-vous, planant sur les ténèbres,
Ce soleil sans rayons, aux regards chassieux?

Comme un phare posé sur cette foule vile,
Il luit dans l'ombre et semble, âme et dieu de la ville,
Un immense écu d'or suspendu dans les cieux!

Digitized by Google

A Mme LA COMTESSE J. DE M***

Ecrit au Musée du Louvre.

Devant ces murs peuplés par le génie humain,
Je songe à Toi, vivant chef-d'œuvre, en qui s'allie
La Couleur éclatante à la Forme accomplie,
Et l'Idéal flamand à l'Idéal romain ;

C'est Ingres rencontrant Delacroix en chemin,
L'un revenant d'Anvers et l'autre d'Italie,
Et, sous le ciel natal qui les réconcilie,
Oubliant leur querelle et se tendant la main !

Et, perdu dans mon rêve où je te divinise,
Je revois l'âge d'or du grand art, et Venise,
Et la vieille maison du vieux Tintoretto ;

Et, dans l'encadrement d'une arabesque étrange,
Au-dessus d'un portail, je lis cet écriteau :
« Couleur du Titien, dessin de Michel-Ange ! »

A VICTOR HUGO

Quand tu versais à flots ta lumière bénie,
O Maître ! et qu'au zénith ton astre étincelait,
Les bourgeois s'effaraient et fermaient leur volet ;
Maintenant, tout le monde acclame ton génie !

Car la foule est pareille à la mer infinie ;
Le soleil, à midi, s'y mire en vain : il est
Trop loin, il est trop haut... A peine un clair reflet
Passe, comme un frisson, sur la vague aplanie.

Mais s'il descend, la mer s'enflamme par degrés,
Et l'on voit s'élargir sur les flots empourprés
La colonne de feu qui scintille et qui bouge ;

Puis, quand l'astre a touché l'horizon, au moment
Où son disque géant plonge dans l'onde rouge,
Tout l'Océan n'est plus qu'un vaste embrasement !

Digitized by Google

LE BERGER DU « MONT-GÉANT »

Les derniers échelons du « Mont-Géant » gravis,
Nous parvînmes enfin au sommet, et je vis,
Près d'un feu de bruyères
Dont le soleil dorait le léger tourbillon,
Un vieux pâtre à genoux et couvert d'un haillon,
Qui faisait ses prières.

Il joignait les deux mains et regardait le ciel.
Le Doute, au souffle impur et pestilentiel,
N'agitait point cette âme,
Pas plus que le soupir de la brise qui dort
Ne faisait vaciller le mince filet d'or
Qui montait de la flamme !...

Car Dieu, que le Génie à grand peine pressent,
L'âme obscure d'un pâtre, éphémère passant,
A le comprendre est prompte :
Le Génie est le feu qui, des plus hauts sommets,
Aspire vers le ciel et ne l'atteint jamais,
Mais la fumée y monte !...

COUCHER DE SOLEIL

Les pourpres du couchant étalaient leur magie ;
Un autre Phaéton, guidant le char du dieu,
Avait-il, de nouveau, mis l'horizon en feu,
Comme aux jours merveilleux de la Mythologie ?...

Une tache de sang, par la brume élargie,
S'arrondissait, vermeille, et semblait le moyeu
De quelque roue énorme arrachée à l'essieu,
Et du sang des chevaux encor toute rougie...

Au-dessus de l'immense embrasement, plus haut
Que les débris épars du divin Chariot,
Le Croissant, dans l'azur, courbait sa fine lame ;

Digitized by Google

Sans doute un des coursiers, dans l'abîme roulant,
Avait, derrière lui, de son sabot de flamme,
Laissé tomber au ciel ce fer étincelant !...

LA STATUE DE VICTOR HUGO

Jamais César ne meurt pour la postérité :
Quand sa paupière est close et que sa voix s'est tue,
Le conquérant tombé se relève statue,
Et son fantôme encor domine la cité ;

L'artiste souverain qui l'a ressuscité
A pétri son image avec l'airain qui tue,
Et c'est le bronze, engin de mort, qui perpétue
Dans les siècles futurs son immortalité !...

Mais les peuples un jour — ô jour béni des mères ! –
Abjurant à jamais leurs sanglantes chimères,
Jetteront leurs canons dans un brasier fumant ;

Et, de tout ce métal forgé pour la bataille,
O Maître, ils te feront, sous le bleu firmament,
Une statue immense au niveau de ta taille !...

PAUL MUSURUS.

Digitized by Google

LA CIVILISATION PROVENÇALE (1)

Provence & Catalogne — La littérature d'Oc — Nord & Midi — L'hérésie albigeoise — La Croisade — Simon de Montfort.

La Provence et la Catalogne présentaient des caractères historiques d'une frappante analogie. Dans l'une comme dans l'autre contrée, on avait vu les colonies grecques se superposer aux aborigènes, puis la domination romaine établir dans les cités de Tarragone, d'Arles et de Narbonne, de grands centres de culture intellectuelle et sociale. Dans l'un et dans l'autre pays, parité d'administration ; la Tarraconaise fut une des divisions fondamentales de l'antique Espagne, et le nom de Provence signifia que cette région constituait la *province* par excellence. On avait vu ensuite l'empire wisigoth s'asseoir en ces deux territoires, avec, pour capitales, Toulouse dans l'un, et dans l'autre Barcelone. Dans chacun, plus tard, même influence de l'église catholique, de la gent monacale et des conquêtes carolingiennes ; et de même, entre eux, relations économiques permanentes de navigation et de commerce, sans parler des relations politiques dues à des mariages de comtes souverains avec des princesses provençales, comme, par exemple, celui de Doulce, fille de Gilbert, avec don Raymond Bérenger le Grand ; enfin, de nombreuses affinités, qu'on observerait peut-être encore aujourd'hui, entre les marins de l'un et l'autre littoral, entre les poètes de l'une et l'autre langue, voire aussi entre les villes de chaque frontière, car rien n'est moins facile à séparer et à diviser que ce qu'ont uni la Nature et l'Histoire.

Mais cette unité fondamentale de la langue d'Oc n'empêche point que le catalan n'offre des divergences, qui ont été parfaitement définies par Diez dans sa « Grammaire comparée des langues néo-latines », par Milá dans son ouvrage sur les Troubadours en Espagne, et par Balaguer dans son discours à l'Académie espagnole. Par le fait de la séparation et de l'indépendance

(1) L'éloquent tableau d'histoire, dû au Michelet espagnol, dont notre éminent collaborateur M. Cazaubon nous offre ici la traduction, a paru dans une revue de Madrid, de fondation récente, *Pro Patria*, très favorable au mouvement félibréen (le grand poète catalan D. Victor Balaguer est son rédacteur assidu), et qui a rapidement conquis le public lettré.

Digitized by Google

des Etats où elles étaient parlées, les langues provençale et catalane, bien qu'identiques quant au fond, devaient nécessairement se distinguer l'une de l'autre et participer de cette variété que le Moyen-Age imprima à toute chose. Dès la métamorphose qui s'opère du latin au roman, le catalan prend des formes différentes de celles du provençal. Le système orthographique se diversifie dans les deux régions, révélant par là même deux centres différents de culture. L'*y* grec s'unit à l'*n* pour former la consonne ñ, à l'opposé de ce qui se passe dans le provençal, qui, au même effet, joint l'*n* à l'*h*. Les flexions en *z* des verbes, très usitées chez les écrivains provençaux, sont presque inconnues aux Catalans. L'article masculin *lo* est employé plus souvent par ceux-ci que par ceux-là. Le provençal offre beaucoup de noms singuliers terminés en *s*; le catalan n'en a point. Il est à remarquer aussi que les Catalans retranchent souvent l'*a* final de l'adjectif féminin, ainsi que Milá l'a observé, et disent par exemple, *dona fort*, *tela bast*, pour *dona forta* et *tela basta*. Mais, que servirait de multiplier ces remarques, qui ne doivent trouver place qu'en des études spéciales et de longue étendue? Qu'il nous suffise de dire que, dans le substantif comme dans les conjugaisons principales, dans les particules comme dans les diphtongues et les voyelles dissemblables, nous voyons de très notables écarts se produire entre les langues nommées à tort limousines, dans l'une et l'autre contrée que séparent les Pyrénées. C'est pourquoi, ayant ainsi deux langues, à la fois unies et diverses, nous avons aussi deux littératures offrant le même double caractère : la littérature catalane et la littérature provençale.

Depuis le commencement du XIme siècle jusqu'au milieu du XIIIme, les littératures provençale et catalane se confondent, comme sont politiquement confondues les régions d'où elles émanent. Le monde européen, et particulièrement le monde occidental, durant la période qui s'étendit de la destruction de l'empire romain à l'an Mil, avait vécu en état de permanente anxiété, dominé qu'il était par les horribles souvenirs de l'invasion germanique et l'apocalyptique terreur répandue par les prédictions millénaires. Le Jugement dernier était imminent, la date en était arrêtée, annoncée. Mais, passé le jour fatidique et dès son lendemain, voici que nos pères respirent, subitement délivrés de cette obsédante vision de la vallée de Josaphat. L'espérance succède alors aux longues angoisses ; l'univers déchire le froc de pénitent qui l'étreignait et se reprend à haleter, à vivre, à goûter lumière et chaleur... Enfin!... Et, tout aussitôt, durant l'entier XIe siècle où tout renaît, voici venir les modernes littératures populaires, succédant aux littératures monastiques des premiers temps du Moyen-Age. C'est à ce moment qu'apparaît la littérature provençale.

Mais convient-il bien de la nommer ainsi, et cette appellation n'est-elle

Digitized by Google

pas aussi impropre que celle de *limousine* attribuée à la poésie qui bientôt fleurira? L'agglomération provençale est une famille et rien de plus, tout comme l'agglomération limousine est une famille et rien autre chose, dans l'ensemble des peuples qui s'étendent des rives de la Loire à l'embouchure de l'Ebre. On a pourtant communément nommé poètes provençaux Guillaume de Poitiers, limousin; Raymond Jourdain, gascon; Pierre Roger, d'Auvergne; Hugues Brunet, de Rodez; Vidal, de Toulouse; Riquier, de Narbonne; Gaucelm, de Béziers; Folquet, de Romans; Vaqueiras, de Montferrat, et tant d'autres qui, en vérité, n'avaient aucun droit à ce titre, alors que les poètes vraiment originaires ou natifs de Provence composèrent à peine la dixième partie de cette illustre légion des Troubadours. C'est qu'on a pris ici la partie pour le tout, selon certaine figure de rhétorique bien connue, et, de même, sous le nom générique de provençale, on a compris toute la littérature des peuples méridionaux qui, plus ou moins délibérément, tendaient à former une grande nationalité, ou, si l'on préfère, une lumineuse confédération de Celto-Romans, en face de la nationalité des Celto-Francs, répandue au delà du cours de la Loire.

Au fond et en réalité, les peuples situés en deçà de la rive gauche de ce fleuve professaient pour les riverains du Nord un mépris tout aussi grand que celui des Grecs et des Latins pour les Barbares. En vain un barbare, Clovis, avait baptisé ces dédaigneux; en vain un autre barbare, Charles-Martel, les avait sauvés du joug musulman; en vain Charlemagne, barbare aussi, leur avait conféré une apparente unité; en vain Louis le Pieux et Charles le Chauve, non moins barbares que les Carolingiens, les avaient naïvement marqués du sceau de leur autorité politique: enfants du brillant Midi, ils bravaient un conquérant farouche. Leurs campagnes fleuries, leur ciel et leur mer d'azur les enivraient de vanité; ils s'enorgueillissaient de leurs cités policées, de leurs ports ouverts à tous les produits du négoce, de leurs châteaux, hospitaliers au gai-savoir autant qu'à la vaillance, de leurs monuments magnifiques, dont toutes les lignes, dont tous les reliefs témoignaient merveilleusement d'une culture traditionnelle et si noble, enfin de leurs municipes démocratiques, dont ils étaient fiers, et non moins sans doute que de leurs comtés, gouvernés par des princes souverains. Cet orgueil était porté jusqu'à l'exaltation, et, de cette exaltation, allait naître non seulement une nationalité politique composée d'éléments résistants, mais aussi une confédération littéraire, dans les cercles concentriques de laquelle se grouperaient de mélodieux essaims, d'où sortiraient bientôt ces bourdonnements et ce miel qui sont la vie de l'âme, la sève du terroir et le levain de toute civilisation véritable.

C'est ainsi que la contrée où était parlée la langue d'Oc opposait incons-

Digitized by Google

ciemment les vestiges du monde romain à l'invasion du monde germanique. La monarchie gothique, implantée un temps en ces pays, n'y avait laissé, en vérité, que des traces passagères, tout comme dans notre péninsule, où l'incroyable rapidité de la conquête musulmane n'a pu être expliquée que par un défaut de cohésion, dû à l'opposition tenace que l'Espagnol, mal dompté, n'avait cessé de faire au pouvoir des Wisigoths.

Quand Charles-Martel était apparu dans la légende religieuse, brandissant comme l'archange son épée de feu contre l'Arabe, on avait vu Eudes, un duc des marches orientales des Pyrénées, se joindre aux Sarrasins maudits, contre l'héroïque défenseur de la chrétienté. De même, descendant à Roncevaux, Charlemagne avait trouvé autant de résistance et de rébellion dans les défilés aquitains que dans ceux de la Navarre. Dans toute cette vaste région du Midi, pour bien dire, ni chefs d'armées franques, ni rois mérovingiens, ni maires du palais, ni descendants de Charlemagne, ni Capétiens, n'avaient obtenu que de stériles hommages. Tel fut l'état d'esprit et de fait qui conduisit les Provençaux à l'avènement de leur littérature.

Quelle Babel que ce Languedoc au XIIe siècle! Voyez: dans la montagne, le Vascon primitif, toujours en armes pour l'incursion, toujours prêt à surprendre et à ensanglanter la plaine; les croisés, mûs par l'esprit d'aventure bien plus que par l'esprit religieux, troublant le pays par leurs joyeux départs et leurs piteux retours; vers les Alpes, les sectes vaudoises déroutant les âmes et les consciences et fulminant l'hérésie; à la suite des Croisades, les Juifs, en caravanes, véhiculant autant d'idées exotiques que de produits à vendre et à échanger; à Nîmes, les écoles rabbiniques; à Montpellier, les savants formés dans les collèges de Cordoue; dans les bazars des villes maritimes, les tissus d'Orient dont les couleurs éblouissaient l'œil, et les parfums qui amollissaient le cœur; au nord, les comtes de Poitiers, appelés à régner en Angleterre; au midi, les comtes de Barcelone appelés à régner en Aragon; non loin des gorges pyrénéennes, les Foix et les Albret, pauvres sires forcés de courir après la fortune et de lutter pour la vie; ici, les comtesses de Narbonne avec leurs Cours d'amour; là, les comtes de Toulouse, souverains de Tripoli par droit de vaillance, toujours en guerre contre des voisins jaloux; partout une plèbe républicaine, ivre de liberté, et partout des tournois, voire organisés par un Tiers-Etat qui avait blasons, armoiries et maisons à tours crénelées; une mêlée confuse d'Ibères, de Gascons, de Celtes, de Normands, de Romans, d'Hellènes, de Byzantins, de Juifs, d'Arabes, d'Italiens, dont l'activité déterminait un mouvement social des plus vifs et un échange de pensées tellement abondant, que l'effet s'en traduisait inévitablement en d'innombrables inspirations, — inspirations puissantes et dont l'influence devait être déme-

Digitized by Google

surée, tant en France qu'en Espagne et en Italie. Or, en ces contrées, trois grandes nationalités étaient en voie de formation, et les éléments appelés à les composer allaient leur venir de ce foyer extraordinaire de lumière et de vie, dont les rayons, convertis en idées, illuminaient les esprits, et dont la chaleur condensée en force entraînait à soi les masses titaniques des races en groupement, germes prêts à éclore de peuples et de nations.

L'opposition radicale entre les Francs du Nord et les Romans du Midi est la loi de ces temps ; mais l'obéissance des uns et des autres à cette loi était absolument irréfléchie. Une étude profonde de l'Histoire démontre que les peuples, souvent, accomplissent ainsi telle mission fatale dont ils n'ont pas l'idée, témoin la lutte incessante entre la race sémitique et la race indo-européenne, qui s'est poursuivie à travers les siècles. Et que d'évènements expliqués par ce mystérieux antagonisme, depuis l'entrée d'Alexandre à Tyr, jusqu'à celle de Titus à Jérusalem ; depuis le suicide de Sagonte au pied des trophées carthaginois, jusqu'à la mort de Carthage au pied des trophées romains ; depuis les trois guerres puniques, où les patriciens romains l'emportent sur l'aristocratie carthaginoise, jusqu'au triomphe définitif de l'Espagne reconquise, où les héros chrétiens l'emportent sur les héros musulmans ! Eh bien, au milieu de tant de batailles, de ruines, d'assauts, de désolations et d'exterminations, ni d'un côté, ni de l'autre, jamais les combattants, acteurs prédestinés d'une si longue tragédie, n'ont su à quelle loi ils obéissaient : loi nécessaire pourtant et aussi invincible que les lois de la Nature. Absolument inconscients du mobile déterminant de leurs actes, ils vivaient en état de rivalité permanente avec les Francs, tant en politique qu'en littérature, et tendaient à former, par leurs arts, leur génie particulier et leur énergique activité, une vaste confédération méridionale.

A l'exemple de toutes les littératures commençantes, la littérature provençale débute par le genre épique, essentiellement impersonnel et objectif ; car il est certain que la poésie lyrique ne peut être que postérieure, parce qu'elle exige un plus grand développement de l'individualité, laquelle est toujours le fruit d'une civilisation déjà mûre. La filiation latine de cette littérature néo-latine est visiblement marquée dans les danses et leurs chœurs d'accompagnement, que n'a point fait disparaître la domination wisigothique, aussi bien que dans les fragments d'anciennes œuvres romaines, enchâssées dans les productions nouvelles. Un profond érudit, M. Mila y Fontanals l'a prouvé ; il nous a montré comment les formes de la versification latine sont passées, avec les mètres de l'ïambe et du trochée, dans les formes de la versification néo-latine, ces dernières se transformant toutefois peu à peu, et, de métriques, devenant graduellement rythmiques. Le sentiment religieux inspire les premiers cantiques provençaux. Leur

Digitized by Google

plus ancien monument est une sorte de traduction de Boëce, semi-didactique et semi-épique, se rapportant à la fin du Xe siècle ou aux commencements du XIe. Répartis en quatre cycles, tous ces cantiques sont en vers hendécasyllabes et monorimes. On distingue un cycle ecclésiastique et monastique, où les principaux personnages sont les bienheureux et les saints ; un cycle carolingien, que remplissent de leurs noms et de leurs exploits Roland, le vaincu de Roncevaux, et Guillaume d'Aquitaine, vainqueur à Barcelone ; un cycle chevaleresque, célébrant le Saint-Graal emprunté aux littératures du Nord ; un cycle de contes plus ou moins orientaux, où se révèle l'influence de l'ancien monde asiatique sur la contrée provençale. Puis, naturellement, au moment où s'épuise la poésie épique, c'est-à-dire à l'heure même où finit la phase de civilisation qu'elle représentait, apparaissent les poètes que nous pouvons appeler personnels ou subjectifs : les véritables troubadours.

Le château avec sa cour et le marché avec ses richesses ; la rivalité entre les aristocraties commerçante et guerrière ; l'élément chevaleresque, émanation de la féodalité, et la galanterie courtisanesque, attribut d'une race sensuelle, heureuse des caresses d'un climat enchanté ; les solennités féodales, connues sous le nom de *Puys*, où l'on voyait alterner les tournois, les joutes poétiques et les Cours d'amour, théâtres naturels du génie exalté par le sourire des dames et l'appât des fleurs offertes en récompense : telles sont les sources d'inspiration de la poésie des troubadours, moins riche d'idées que de rythme et d'harmonie. On y chantait un amour peu platonique, un point d'honneur peu chrétien, une libéralité sans frein. Et quels étaient les auteurs de ces compositions ? Tantôt un prince souverain, en ses loisirs ou son désœuvrement ; tantôt un évêque de robe courte, qui préférait la cithare d'or aux orgues de sa cathédrale ; parfois un aventurier ayant erré de Provence en Sicile, de Sicile à Constantinople, de Constantinople à Chypre, de Chypre à Jérusalem, et qui, pour sa peine, avait prétendu au trône de Byzance ; ou bien un navigateur audacieux, qui avait requis d'amour la reine de Tripoli ; ou encore un simple capitaine, qui, frémissant d'impatience guerrière, attisait la discorde entre Philippe-Auguste de France et Richard d'Angleterre. Car, en ces temps-là, la poésie, partout chantée dans les rues et sur les places publiques, allait de pair avec l'action, et l'action n'allait point sans grosses aventures, lesquelles, en fin de compte, donnaient lieu à des traits du plus éclatant héroïsme.

A cette époque, malgré quelque différence native entre les dialectes, les deux poésies catalane et provençale n'en faisaient vraiment qu'une. Mais un évènement survint qui eut pour effet d'anéantir l'indépendance du midi de la France et de fortifier au contraire l'indépendance de la région orien-

Digitized by Google

tale de l'Espagne, par l'union étroite de celle-ci avec l'Aragon : d'où l'éclosion d'une nouvelle littérature exclusivement catalane. Les plus grands faits de l'histoire catalane ou limousine s'expliquent, avons-nous dit, par l'opposition absolument radicale qui existait entre la race romane du Midi et la race franque répandue au-dessus de la rive droite de la Loire. Or, les Francs furent les premiers, les plus constants champions de l'Église catholique au moyen âge. Ce sont les Francs qui, dès le baptême, vouèrent à l'Église la foi la plus vive, et opiniâtrement combattirent l'arianisme ; qui, à Poitiers, repoussèrent l'invasion sarrasine ; qui, avec Pépin, fondèrent la souveraineté temporelle du Saint-Siège, et enfin partagèrent l'Europe occidentale entre l'Église et l'Empire, par le pacte de Charlemagne. Ce sont les Francs qui défendirent le principe ultramontain dans toutes les nations et, grâce aux divisions, au fractionnement dont fut tristement marquée toute une longue période d'anarchie, uniformisèrent en tant de pays la discipline ecclésiastique. Il était dès lors naturel que, par suite d'une opposition si déclarée, les Romans du Midi tendissent à l'hétérodoxie, alors que l'orthodoxie dominait parmi les Francs du Nord.

Lisez les satires provençales, et vous verrez comme on y maudissait Rome et comme on y insultait le clergé. C'est ainsi que le grand courant des idées hérétiques (grecques ou asiatiques pour la majeure part) dut se déverser dans les régions où l'influence asiatique et grecque trouvait un terrain plus propice et des esprits plus enclins à la subversion intellectuelle. Le problème des origines du mal renferme, dans ses termes, tous les problèmes théologiques. Telle est la grande question que vinrent expliquer les Manichéens au IIIe siècle, et, huit siècles plus tard, les Albigeois, mais de la façon la plus contraire au dogme de l'orthodoxie.

Où donc avait sommeillé si longtemps, où donc avait été déposée cette idée, qui fait du mal et du bien deux forces égales, et de ces forces deux puissantes divinités ? Comment, vaincue au IVe siècle, la vit-on renaître, identique, au XIe ? Nous allons le dire.

Trois races principales envahirent l'Europe latine aux derniers jours de l'Empire romain : la race germanique, qui passa le Rhin et le Danube ; la race mongolique, qui vint camper en Hongrie ; la race slave, qui se cantonna dans l'Europe orientale, entourant la péninsule des Balkans, où agonisait l'empire byzantin. Or, cette dernière race était foncièrement manichéenne, bien avant Manès. Naturellement militante, elle niait l'unité supérieure de l'Univers et ne faisait trêve à d'éternels combats qu'en entretenant une guerre incessante dans le domaine transcendantal et dogmatique. Dans leur passage du Turkestan à la Propontide, les Slaves trouvèrent encore vivant le dualisme persan, et naturellement, dès leur accession

Digitized by Google

à l'Église grecque, adoptèrent la doctrine de Manès, le grand dualiste chrétien, apôtre, aux premiers temps du christianisme, de cette idée essentiellement orientale. Tout comme les Goths et les Ostrogoths qui, à peine baptisés, accueillirent la doctrine la moins répugnante à leur caractère et à leurs traditions, c'est-à-dire l'arianisme, les Slaves adoptèrent, disons-nous, de même et par analogue propension, le dualisme chrétien, introduit en Orient par Manès, et maintenu par ses disciples et successeurs. Entre tous les barbares, les Slaves étaient les plus déterminés dualistes et, parmi les Slaves, c'étaient les Bulgares qui professaient le plus chaudement cette croyance. Or, voyez maintenant s'il est possible de tracer avec plus de précision la route parcourue par l'idée dualiste : du Turkestan, où elle avait pris naissance, la race slave se dirigea sur la Perse, où elle trouva le manichéisme théologique, en harmonie avec son manichéisme naturel. Des rives de l'Euphrate, elle passa sur les bords de la mer Caspienne, d'où elle gagna ceux de la Mer Noire ; et de là, successivement, la péninsule des Balkans, puis la Hongrie et l'Italie, après s'être ramifiée en Transylvanie et en Dacie ; de Hongrie elle passa en Allemagne, et d'Italie en France. Considérez, d'autre part, quelles furent les manifestations du dualisme à Reims, à la fin du Xe siècle, en Aquitaine à la fin du XIe, à Châlons cinquante ans plus tard, à Agen vers les premières années du XIIe, et dites s'il n'y a pas identité absolue entre le mouvement d'opinion religieuse qui, du fond de l'Asie, alla régner en Bulgarie, et celui qui, parti de la Bulgarie, se propagea plus tard dans le midi de la France, où la ville d'Albi lui donna son nom.

Comme les Manichéens, les Albigeois admettent deux principes : l'un absolument bon, l'autre absolument mauvais. Comme les Manichéens, les Albigeois attribuent au démon la rédaction de l'Ancien-Testament, ne reconnaissent au Christ que l'apparence du corps humain, réprouvent le baptême, condamnent le mariage, prohibent l'usage de la viande, nient la présence réelle et refusent à la Croix l'hommage de leur adoration. Et quel terrain mieux préparé, pour recevoir la semence de pareilles idées, que ce carrefour des nations, point précis d'affleurement de l'Orient et de l'Occident, où la richesse invite à tous les plaisirs, aux voluptés charnelles et à l'essor du génie ! Le négoce y transforme les idées, comme la circulation du sang les molécules du corps humain ; les écoles juives y répandent les systèmes de Cordoue et les chansons de Séville ; les forteresses féodales, oublieuses de la guerre et pavoisées pour l'amour, y prennent l'apparence de palais aériens, où la lyre et la cithare accompagnent la poésie la plus raffinée, la plus variée en rimes et assonances ; la galanterie orientale, les habitudes contractées en Andalousie ou en Palestine, y font une loi à

Digitized by Google

l'épouse d'avoir plusieurs cavaliers, au cavalier d'avoir plusieurs dames. Jadis vainqueurs à Las Navas, les barons font là maintenant la guerre par plaisir ; d'illégitimes princesses y occupent les lits d'où furent ignominieusement chassées quatre épouses vertueuses ; les potentats y parfument leurs mets des plus coûteuses essences ; la conscience y oscille comme la feuille au vent ; les sociétés y bouillonnent comme l'huile chauffée, tandis qu'à l'entour, de toutes parts, comme des bandes d'oiseaux de passage, les idées subversives viennent à tire-d'aile fondre sur des horizons si propices.

La conscience humaine se débattait en d'orageuses convulsions. Partout pullulent les sectes. Les Fatimites en Egypte, les Almohades en Afrique, les disciples de Maimonide à Cordoue, Abélard en Sorbonne et au Paraclet, Valdo à Lyon, Pierre de Bruys, venu des Alpes et troublant l'Aquitaine de ses hérétiques prédications, les Albigeois, enfin, dans tout le midi de la France, rendent manifeste l'universelle inquiétude de l'esprit humain à pareil moment, et n'expliquent que trop la tendance des Provençaux à rompre le cercle d'idées où les avaient enserrés la tradition et l'Église. Aussi avait-on vu, vers la fin du XIIe siècle, régner la doctrine hétérodoxe dans toute la région comprise entre la Garonne et le Rhône. Toulouse était la métropole de cette révolution des esprits, et, de son chef, avait groupé autour d'elle six évêchés, par une audacieuse usurpation du double pouvoir spirituel et temporel. Faut-il, dès lors, s'étonner si, à peine assis sur le trône des Pontifes, Innocent III, jaloux sans doute des lauriers de l'immortel Grégoire VII, entreprit une guerre sans trêve contre les Albigeois ? Jeune pour ses hautes fonctions, éloquent, passionné, d'intelligence vive et nette, résolu, astucieux autant que bouillant, le nouveau pape comprit qu'il n'aurait raison de l'hérésie et ne soumettrait la Provence à son autorité qu'en pourchassant les rebelles. Tel fut le parti qu'il prit aussitôt.

A la tête des rebelles était Raymond VI, leur souverain, duc de Narbonne, marquis de Provence et comte de Toulouse. Cinquante villes et une multitude de bourgs populeux étaient sous sa dépendance ; il avait pour vassaux 110 barons feudataires ; autour de son trône, en guirlande fleurie, tout une nuée de hautes et gentes dames, expertes en gai-savoir aussi bien qu'en galanterie, ordonnatrices des fêtes guerrières et des Cours d'amour ; pour courtisans, tout une légion d'aventuriers, friands de l'épée autant que du luth, qui empoignaient avec grâce la pertuisane aussi bien que le hanap, et, pour la chasse comme pour le coup de main, n'avaient point leurs pareils. Et tandis qu'à son commandement les troubadours, en chœur, célébraient les amis du maître et vilipendaient ses ennemis, lui, riche et puissant, dépensait son or en plaisirs et, de ses domaines, se fai-

Digitized by Google

sait autant de harems, livrant sans scrupule son cœur aux passions et son esprit à la doctrine du dualisme oriental. Mais le scepticisme, en lui, l'emportait de beaucoup sur la croyance, et, quoique ami sincère des hérétiques, il eût appréhendé de rompre en visière au pontife, par crainte d'une excommunication qui aurait troublé son existence poétique et voluptueuse. C'est assez dire que les deux vices les plus funestes dont peut être possédé un souverain, la mollesse et l'indécision, se disputaient le cœur de celui-ci et aggravaient singulièrement les maux dont ses sujets allaient porter la peine. Et voilà justement ce qui le rendait surtout odieux à Innocent III. Le pape avait, certes, moins d'aversion pour les seigneurs de Foix et de Béziers, qui avaient embrassé l'hérésie avec toute l'ardeur de néophytes prêts à sacrifier leur liberté et leur vie.

Or, il arriva qu'un légat favori du pape, Pierre de Castelnau, ayant publiquement outragé le comte de Toulouse, un valet de celui-ci, aveuglé par la colère, frappa le légat d'un poignard et lui perça le cœur. A un pareil attentat il ne pouvait être répondu que par la guerre, et, pour un pape de ces temps-là, la guerre s'imposait en effet. La croisade fut donc prêchée et aussitôt organisée contre les Albigeois et leurs protecteurs. Le chef en devait être Simon de Montfort. Ce qu'étaient les Montfort, il importe de le dire.

Il faudrait remonter jusqu'aux Atrides pour trouver une famille anssi féroce et tragique que celle de ces bourreaux de la Provence. Ils prétendaient descendre de Charlemagne et, comme tels, avoir au trône de France des droits supérieurs à ceux des très humbles Capets. Par leur mère, ils étaient parents des souverains alors régnants d'Angleterre. Leur aïeule Bertrade, séparée par divorce d'un prince souverain d'Anjou, son premier mari, avait épousé le roi de France Philippe Ier, et voulu assassiner ses enfants, pour assurer la couronne à sa propre postérité. On voit, d'autre part, qu'un Montfort combattit pour les franchises municipales d'Angleterre, contribuant ainsi, dès la première heure, à fonder cette illustre Chambre des Communes, qui a procuré à la nation britannique tant de journées glorieuses et tant de trésors de liberté. Un Montfort maître de la monarchie anglaise, quelle destinée ! Mais il en fut de cette fortune comme de toutes celles qui brillent au sein de la tempête : elle dura ce que dure un éclair, et le triomphateur d'un jour perdit bientôt la liberté et la vie. Non sans vengeance, toutefois, car il advint que le fils de ce Montfort rencontra, à quelque temps de là, dans une église d'Italie, un proche et très aimé parent du roi d'Angleterre, charmant jeune prince, et le tua au pied même de l'autel, puis traîna par les cheveux son cadavre sur les dalles du saint lieu. Enfin, le dernier débris de cette famille des Montfort promenait sa jeunesse

Digitized by Google

en Terre Sainte. C'était à l'époque où les champions du Saint-Sépulcre, s'étant départis du but religieux de leur entreprise, durant la quatrième croisade, furent tous excommuniés. Un seul d'entre eux eut l'audace de s'offrir comme instrument des rigueurs du Saint-Siège : Simon de Montfort, car c'était lui, donna lecture de la bulle d'excommunication en présence de toute l'armée des Croisés. Ce coup de hardiesse fit sa fortune, et cette fortune allait être désormais liée à la cause du catholicisme.

Méprisant sa propre vie, Simon de Montfort persécutait sans pitié ses adversaires et, froidement, sacrifiait leur vie sur les autels romains. Aussi, la guerre qu'il entreprit fut-elle une guerre d'extermination vraiment apocalyptique. Représentez-vous la destruction de Tyr, arrachée du sol comme un arbre maudit par l'épée victorieuse d'Alexandre ; le siège de Jérusalem, dont les habitants s'entre-tuent pour n'être point écrasés sous les pieds de l'ennemi, et d'où les survivants, enchaînés, vont errer éternellement par le monde, déchus et dispersés ; ou encore les dernières nuits de Ninive et de Babylone, incendiées, rasées, jetées en miettes aux quatre vents, comme par d'invisibles génies ; rappelez les plus effrayants désastres dont gémissent les annales de l'humanité, et vous aurez à peine l'idée de cette croisade albigeoise..... Et le châtiment s'exerça par le fer, par le feu, par la sape, par la dépopulation, par l'immolation de peuples entiers, tombés sous les coups du barbare Montfort comme la javelle sous la faux du moissonneur. Lorsqu'en 1223, Louis VIII, roi de France, monta tout enfant sur le trône, le secret mobile de la croisade fut pleinement révélé : les territoires conquis furent réunis à la Couronne.

Les hommes du Nord ont vaincu les hommes du Midi ; les Francs en ont fini avec les Latins ; la fille préférée de Rome tombe aux pieds des rudes enfants de la Germanie. Quant à la littérature purement provençale, elle émigre et se transforme vers les dernières années du XIIIe siècle. Se portant vers l'Est, elle va s'incorporer à la littérature italienne, qui aura tant d'influence sur la littérature européenne ; gagnant à l'ouest, elle va se fondre avec la littérature catalane, qui aura tant d'action sur la littérature espagnole.

EMILIO CASTELAR.

(Traduit par LÉONCE CAZAUBON).

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES DE ROUMANILLE

A M. PAUL MARIÉTON (1)

Le groupement (1847-1854) — La *Société de la Foi* — *Li Nouvè* — Le Congrès d'Arles — L'*Armana prouvençau*.

Avignoun, dissate, 10 de juliet 1886.

Chère jeune Lyre, ton épistre rose qui me demande « le prochain n° » m'arrive juste au moment où notre enfant terrible, Clovis Hugues, tire son feu d'artifice devant la statue de Lamartine assis ! et fait voir aux Parisiens des étoiles en plein midi, et le bouquet si gentil de Mireille-la-belle, juste au moment où je me redis *in petto* (pour être dans le ton):

Mais pourqnoi m'entraîner vers ces scènes passées...
Je veux rêver et non pleurer...

Et tu persistes à m'inviter... non à la valse, mais à pleurer, à vouloir « m'entraîner vers des scènes passées ! » — « Conte-moi donc comment tu as connu Giéra (!!!) (2) et comment on a choisi Font-Ségugne (!!!) »

(1) La faveur avec laquelle les félibres ont accueilli les lettres de Roumanille publiées ici précédemment (t. IX, pp. 98-106 ; 316-322), ces épitres *gesticulées*, disions-nous, où l'on croit entendre la causerie du bon *Rouma* et sa verve familière, nous engage à donner en entier cette intéressante correspondance. Nous en avons dit l'origine : une suite d'interrogations sur les débuts du Félibrige, adressées à son fondateur qui, prenant plaisir à remuer ses premiers souvenirs littéraires, peu à peu nous conta par le menu, au hasard de l'évocation, tous les faits notables de cette genèse de la Cause. Nous reprenons la publication aux premières lettres de la série (10 juillet 1886). On observera que les deux lettres déjà données se rapportent, quoique ultérieures, à des évènements antérieurs.

Les pages qu'on va lire, relatives aux années 1848-1853, etc., seront un excellent commentaire à notre exposé chronologique *du rôle et de l'œuvre de Roumanille*, dont la première partie ouvrait le précédent fascicule de la *Revue* (t. X, 1-13) et dont la suite va paraître.

P. M.

(2) Paul Giéra (1816-1861), notaire à Avignon, un des premiers adeptes de la Renaissance provençale. Il publia ses rares poésies (1851-1855) d'un tour aimable et enjoué, d'un humour coloré et fin, dans l'*Armana prouvençau*, sous le nom de *felibre ajougui*. Mistral et Roumanille les rassemblèrent dans le recueil *Lou liame de rasin* (Avignon, 1865), avec

Digitized by Google

Qu'as-tu à faire de tout ça, mon bon ? Le détail de tout ça fournira, si Dieu me prête, dans les dernières années d'une pauvre vie monotone, quoique assez accidentée, un peu de liberté d'esprit et quelques loisirs, des pages de *remembrançe* qui ne seront pas, je le crois, dépourvues d'un certain intérêt, aux yeux de mes parents et de mes amis.

— « Comment ai-je connu Giéra ? » Eh ! que t'importe ? Et quel air peut avoir cette stance, dans le poème dont tu rêves ?...

Et à quoi bon te conter qu'en 1848, quand je quittai le pensionnat, c'est-à-dire la galère où je ramais, n'ayant d'autre consolation et d'autres distractions que mes entretiens avec la Muse, avec Mistral et Mathieu, que tant j'affectionnais, on fit de moi un correcteur d'imprimerie, où l'on m'accabla d'épreuves de toutes sortes ? Je les subis avec une angélique résignation ; et, gagnant 80 fr. par mois, pour tout potage, je m'escrimais à faire des économies, ce à quoi je ne parvenais que rarement et péniblement. Mais la musette jetait à pleines mains ses fleurs sur mes ronces, et une correspondance active, suivie, avec Mistral et quelques amis, piqués comme moi par l'abeille (avec Mistral, surtout, bachelier frais émoulu, se disposant à jeter aux orties sa robe de licencié en droit), rendait mes épreuves supportables, et je me saoulais de poésie, doux étourdissement qui m'a bien rendu service. Ayant déjà, de 1836 à 1847, entretenu des relations littéraires avec Gaut, Crousillat, Camille Reybaud, etc., etc., ainsi que les notes de mes *Margarideto* (1846-47) le constatent, j'eus l'idée et l'amour et la culture du *groupement*... Et, suivant l'expression pittoresque d'Eug. Garcin, qui depuis, mais alors... je suai sang et eau pour pousser et grossir ma boule de neige. *Les Provençales*, toutes étincelantes encore de la gloire naissante de *moun brave Frederi*, sont le premier et l'heureux résultat de ce *groupement*, de ce Félibrige en bas âge. Je t'ai dit ça, ô jeune lyre, dans quatre ou cinq mauvais vers publiés dans l'*Armana* de cette année. Relisles. (1)

les vers provençaux de Castil-Blaze, Reboul, Adolphe Dumas et Poussel. Elles y figurent sous le pseudonyme de *Glaup* (Paul G.), son *escai-noum* familier. C'est chez Paul Giéra, au castelet de Fontségugne, à Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), où souvent se réunissaient les disciples de Roumanille, où Aubanel connut *Zani*, que fut fondé le Félibrige, le 21 mai 1854. Cf. *Le poète Théodore Aubanel*, de Ludovic Legré, in-12, Paris, Lecoffre, 1894, Chap. IV. (V. la Revue t. IX, pp. 153 et seq.)

(1) *Sus un eisemplàri di* Prouvençalo

Es veraï, Pauloun, qu'aquest libre
Fuguè lou nis d'ounte tant d'iòu
Espeliguèron, roussignòu.
D'aqui s'enanèron à vòu
Cantant la cansoun di felibre.

Digitized by Google

Dans l'admirable préface que Mistral a écrite pour la *Bresco*, de Crousillat, et que je te conseille de relire, tu trouveras (pages v, vi et vii), la peinture exacte de tout ça, et, si tu l'avais, l'étude qui précède la 1e édition de *La part de Diéu* (1853), complètement épuisée, te confirmerait tout ça et le reste. Ce que s'est bien gardé de te dire et de te confirmer le discours magistral et très éloquent que notre bon ami Théodore Aubanel prononça *ex-cathedrâ*, à Forcalquier.

Je t'entends me dire : « Mais, grand gueusard de Rouma, tu dérailles. Il ne s'agit ici ni de notre pauvre cher *Teodor*, ni de son éloquence, ni de Forcalquier. Il s'agit de Giéra. Parle-moi de Giéra, de Font-Ségugne. Dis-moi donc comment on a choisi Font-Ségugne... »

Sont-elles impatientes, ces jeunes lyres ! Calme-toi, mon bon ! Tout vient à point à qui sait attendre.

Paul Giéra ! ô chère et douce et bonne et joyeuse nature ! Je jetai sur elle mon grappin à la *Société de la Foi*, vers 1851, l'année des Crèches. Un universitaire, professeur au collège d'Avignon, avait fondé cette Société de la Foi qui précéda, en Avignon, celle de Saint-Vincent de Paul et lui servit sans doute de modèle. Je fus admis dans cette Société, et j'osai — grande audace à cette époque ! — y déclamer des... vers *provençaux*, devant l'élite d'Avignon : préfet, archevêque, grandes dames, nobles messieurs, grands négociants ! Ah ! quel délire *e quéti picamen de man* ! Rouma avait alors 36 ans : *zuze, mon bon !* de l'ardeur, du feu, de la flamme, des éclairs de son débit, des soupirs et des larmes de l'auditoire. (Va relire la pièce dans les *Provençales*, pages 17 et suivantes). (1)

Paul Giéra et son frère Jules, et mon cher et fidèle Teodor, étaient sociétaires de la foi et zélés, je t'en réponds, et pieux, Teodor surtout, visitant les pauvres d'Avignon, leur portant des bons de pain et de viande, des modèles de vertu, quoi !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées :
Je veux rêver, je veux pleurer.

Et je riais, moi, rieur de ma nature ; et, un tantinet gouailleur, je gouaillais un tantinet, — oh ! Rouma, misérable ! — cette piété tendre, ces œuvres pies ; et Paul et Jules Giéra, et mon édifiant Teodor, scandalisés, me rappelaient à des sentiments meilleurs et tâchaient de me convertir. Je me convertis, mais je leur communiquai mon mal, mon amour de la langue provençale, de son épuration, de son nettoyage, de sa réhabilitation, de son *espandimen*. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur, avec une passion

(1) *Pauriho e carita*, poème (dédié à M. Martin, vicaire-général, directeur de la *Société de la foi*) lu par l'auteur en séance solennelle, le 8 décembre 1850.

Digitized by Google

endiablée. Et j'eus là des collaborateurs bien trempés. Zuze donc: Mistral, Mathieu, Crousillat, Reybaud, Aubanel... Mistral ! Mistral !

Et Paul Giéra, tous les dimanches que Dieu faisait, nous invitait à les passer sous les frais ombrages de Font-Ségugne où, tous les étés, nous faisions chorus avec les cigales. Et Laurent Aubanel, le respectable père du nôtre, me confiait son fils et, vu mon bon renom et mes vertus, lui permettait de découcher. Et, parfois, Mistral quittait le *mas du Juge* et venait se joindre à notre farandole sous les vieux chênes. Et Tavan était par nous initié à nos mystères. Et *Teodor* écrivait des vers sur les murs blanchis à la chaux de la chambre où avait couché Zani, — Jenny Manivet, aujourd'hui vieille sœur infirme de St-Vincent de Paul... « Je veux rêver. » Est-ce tout ce que tu voulais me faire dire, bourreau que tu es? Heureusement, il a fait si chaud, aujourd'hui, que j'ai voulu me rafraîchir avec l'éventail de mes souvenirs. Que faire, par une chaleur pareille ? Lis donc, et médite, et garde-toi de rire en voyant mes yeux humides, et n'oublie pas de m'accuser réception de la présente. *Couralamen.*

J. Rouma.

Avignon, le 14 juillet 1886.

Cher Pauloun,

C'est aujourd'hui que je chante, avec plus de ferveur que jamais : *Domine, salvum fac Rempublicam.— Seigneur, faites sauver la République*, et que je me préserve de la *Marseillaise* en écrivant des vers ou de la prose. Je dois te dire — car tu l'ignores sans doute — que quand j'écris, je suis sourd comme un pot. Ecrivons donc et ne nous amusons pas. Reçu pour solde de tout compte.....

N-i, c'est pas fini, du moins je l'espère. Le compte demeure ouvert, ainsi que le cœur et les bras.

Reçu aussi ta névralgique carte qui n'est, pour moi et sous mon nez, ni plus ni moins qu'un encensoir fumant. Et quel encens ! première qualité d'Arabie. J'en ai conclu, vieux sceptique que je deviens, ceci : à savoir que mes petites confidences ne t'ont pas trop déplu, et que tu pourrais bien en accueillir une suite comme tu en as accueilli le commencement. Quant à la fin, n'en parlons pas ; car ça n'aura pas de fin, semble-t-il, et, *adounc*, de ça l'on pourra dire : *cujus regni non erit finis.* Va donc pour la suite !..

Hein ! quoi ! voyons? où en sommes-nous restés ? Où en sommes-nous ? ça se perd dans la nuit des temps. — ...J'avais donc mes travailleurs sous

Digitized by Google

la main, choisis par moi à la fourchette ; maçons et manœuvres, nous élevâmes la mignonne tour de Babel que je nommai *Les Provençales*. Saint-René Taillandier, au refus de Ste-Beuve, (car celui-ci, m'écrivait-il, ne pouvait brûler son encens sur deux autels : sur l'autel de Jasmin et sur celui de Rouma), j'en fus charmé, — St-René fit merveilles, à cette époque et dès la première heure. Nous en fûmes ravis. Tu es à même de pouvoir juger de quelle importance fut la chose, en *1852!*.. Mais ne nous amusons pas en route. Etant à la tête d'un groupe fait avec soin, des travailleurs jeunes et ardents sous la main, je voulus les utiliser. F. Seguin, chez qui je gagnais alors un morceau de pain en subissant, de 7 heures du matin à midi, et de 2 heures à 7, quelquefois à 8 heures du soir, de rudes épreuves (!!!) n'accepta pas la proposition que je lui fis d'éditer Saboly, et d'augmenter le recueil du vieux Maître des *nouvè* que je ferais composer par mes collaborateurs-frères (des *Provençales*).

Mon tendre ami Aubanel, qui depuis... mais alors... s'en chargea, lui ; et dès lors nous prîmes, tous, galoubets et tambourins, et partîmes gaîment pour *Betelèn* avec et comme les pâtres et les mages. Ça ne manqua pas d'intérêt, assurément. Je suai sang et eau pour échauffer l'un, émoustiller l'autre, aider l'inexpérience des jeunes, utiliser les vieux, les meilleurs, et mettre en belle évidence les plus mûrs. Le public fut enchanté et la presse d'alors cria au miracle. Et ma boule de neige grossissait à vue d'œil. Et quoique peu enclin à l'orgueil, par nature, j'étais *fier* de tout ça et me réjouissais des succès qu'obtinrent mes jeunes camarades : Mistral, Mathieu, Tavan, Glaup, Aubanel, Brunet, *tutti quanti*. *En ces temps-là*, une sérieuse et première *felibrejado*, manifestation, eut lieu en Arles, car Arles est, après Avignon, la ville félibréenne par excellence : elle réussit au delà de toutes nos espérances. Tu sais ça par cœur et par esprit. Tu sais que ce premier congrès fut suivi de celui d'Aix, auquel Gaut s'attela avec la plus louable passion. Ah ! c'était charmant, ces bouquets de jeunes et de vieux, de Mistral, de d'Astros, de Mathieu, de Bellot, de Tavan, de Bénédit-Chichois, de Gelu, d'Aubanel, de Roumamille, *arcades ambo*. O Mariéton bourreau, pourquoi... « m'entraîner vers ces scènes passées ?.. »

Le refus de Seguin de faire un Saboly fut suivi d'un autre, dès 1853. *La Commune*, journal, vénérable aïeul des journaux à un sou, eut, en ces temps-là, un succès superbe, grâce — il faut bien le dire — quoique je sois, comme tu ne l'ignores point, très modeste, à la vaillante prose politique de l'incandescent Rouma, démesurément clérical et royaliste de la première heure. Ce succès m'encouragea fort et me fit couver des projets très audacieux — l'appétit vient en mangeant — celui de faire, toujours avec l'aide des amis, un *Armana prouvençau*. Je chauffai à blanc papa

Digitized by Google

Seguin, je lui fis entrevoir le brillant avenir qu'aurait certainement un almanach provençal. Ce fut inutile. Papa Seguin ne se laissa pas fléchir : « Ça détonnerait chez moi, et vos collaborateurs se plieraient difficilement au genre, à l'esprit de notre maison, etc. » Je dus renoncer à vaincre sa résistance... Je ne cachai pas mes projets à mes amis, collaborateurs des *Provençales* et des *Noëls*.

La maison Aubanel, quoique sévère et collet monté, se chargea de donner l'hospitalité à l'*Armana* naissant, grâce au bon esprit et au bon vouloir de mon ami Teodor ; et avec l'aide, le secours, la vaillante coopération de Mistral, l'Armana fit brillamment ses premiers pas (55-56-57, trois ans) et, depuis 1858, entré chez papa Rouma, il n'a fait qu'y croître, embellir, *coume la pasto au pestrin*, soigné qu'il est, toujours et de plus en plus, comme la prunelle de mes yeux. C'est une sollicitude quasi maternelle, et je ne

(*La lettre s'arrête là*)

Avignon, ce 18 juillet 1886,
Boutique fermée et par une chaleur tropicale.

MON CHER PAULOUN,

« Le Congrès d'Arles peu cité ? » Mais c'est une criante injustice ! criante vengeance !.... Mais la lettre que m'écrivit St-René, que tu pourras lire dans mes *Oubreto* (p. 345), courut le monde littéraire, le vieux et le nouveau monde. Mais celle de Jean Reboul, alors en pleine gloire, *le génie dans l'obscurité*, (voir Lamartine) prit son vol d'Arles et fit son tour de France et de Navarre, fameuse lettre, tu sais bien, qui dit en excellent provençal : « Dieu qui a fait notre ciel si bleu, l'a fait si grand, qu'il y a de la place pour toutes les étoiles... », prévoyant, le vieux prophète Jean, *vates*, qu'un jour viendrait où l'étoile A, à la surprise des étoiles M, R, O, P, Q, etc., se trouverait à l'étroit dans le vaste ciel félibréen, et traiterait de *filantes* des étoiles de première grandeur, telles que les étoiles B, C, D, etc. Mais, à nos moutons !

Redescendons... en Arles, au congrès *peu cité*. Mais, malheureux, si tu voulais des « citations » et des plus belles, j'en ferais pleuvoir à tes pieds, que ce serait « comme une pluie de fleurs. » Tu ne sais pas, jeune présomptueux, mais vaillant félibre tout de même, que N. Abel, — bas le chapeau ! — c'était un homme, celui-là, alors rédacteur en chef de la *Ga-*

Digitized by Google

zette du Midi. Il disait dans son journal (n° du 1r septembre 1852) : « Les « poètes provençaux, après une belle séance tenue dans une des salles de « l'ancien archevêché, venaient, le verre à la main, resserrer encore leurs « liens de fraternité. Roumanille, avec qui j'avais fait route d'Avignon à « Arles, figurait en tête de cette pléiade, où l'on regrettait de ne pas voir « mes concitoyens, Pierre Bellot et Bénédit. » (Je les avais pourtant invités à la fête, ces deux vieux grognards de la vieille). « Nos troubadours « ont vu, avec autant de plaisir que de respect, s'asseoir au milieu d'eux « M. le docteur d'Astros, d'Aix, frère du défunt cardinal archevêque de « Toulouse. Cet aimable vieillard a lu plusieurs fables provençales, imi- « tées plutôt que traduites de celles de Lafontaine, avec une verve, une « naïveté, une vivacité d'expression qui font honneur à notre idiome, « presque autant qu'au poète qui a su en faire un si bon usage. Les trou- « badours ont tablé trois heures entières, c'est dire que les chants « joyeux, dans la langue maternelle, n'ont pas fait défaut. Un bal donné « par la ville dans l'élégante salle de théâtre devait couronner la fête... »

Ou je ne m'y entends pas, ou ce fut là une *félibrée de premier ordre* et la première des félibrées officielles.

Un autre journal, le 19 septembre de la même année, dans un article intitulé : *Congrès de poètes*, signé Jules Canonge, (1) (un aïeul maintenant, qui se tuait à rimer, qui écrivit souvent en prose souvent magistrale), cet autre journal rend longuement compte du Congrès d'Arles, *peu cité*. Tu pourrais lire, au feuilleton de la *Gazette du Bas-Languedoc :*

« Voici une trentaine d'esprits distingués qui, partis de tous les points de nos contrées méridionales, sont venus se réunir dans la ville de Constantin, pour y sanctionner une poétique *alliance*.

(Voilà bien le *Félibrige*) « fêtés par les magistrats, applaudis par le public, ils ont passé deux jours à s'entretenir de beaux-arts, de linguistique, de poésie, d'avenir littéraire ! N'est-ce pas là un véritable congrès ? N'est-il pas intéressant d'en connaître les détails, pour en apprécier la portée ?

« Depuis quelques années, Avignon est devenu le centre d'un mouvement intellectuel qu'on peut considérer comme une véritable renaissance des lettres provençales. A M. Roumanille en revient le premier honneur. Poète, M. Roumanille est resté peuple.... » (Je suis trop modeste de ma

(1) Jules Canonge, de Nimes, auteur du poème : *Le Tasse à Sorrente*, de divers recueils lyriques : *Penser et croire* ; *Varia* (1855), etc... *d'Arles en France*, quatre contes en prose (*Philax, la Chèvre d'or, Jeanne Dalcyn, Izane*), tableaux nostalgiques des grandes époques de l'histoire d'Arles, dans le goût de Chateaubriand (1850), d'un délicat poème provençal, *Bruno-la-bloundo* (1868), et d'une *Notice historique sur la ville et la maison des Baux*.

Digitized by Google

nature, tu le comprends, ô Pauloun! pour que je brûle sous mon nez cette cuillerée de vieil encens). « Epars sur tous les points de leur belle contrée, mais unis par le cœur et par l'intelligence, ainsi chantaient ces nouveaux adeptes du *gai-savoir*. Le succès couronnait leur œuvre collective (*Les Provençales*), ils en étaient heureux, ils se sentaient plus intimement unis... ils voulurent se réunir... Arles fut choisi. Autour de Roumanille se pressait déjà un essaim fraternel, etc., etc. A chaque instant, quelque nouvel arrivant venait augmenter la poétique famille : il était acclamé avec joie, etc. Aussi, avons-nous compris l'enthousiasme de M. Mistral saluant cette journée comme la plus belle de sa vie (!!!) Là, fut lue une lettre de Jean Reboul, etc. Le lendemain fut tenue la séance publique et, etc. Les femmes ne pouvaient pas rester indifférentes à une solennité du *gai-savoir*... Nous nous réjouissions de voir la poésie ainsi reprise à sa source et ramenée sur son véritable domaine par un GROUPE si bien uni de jeunes et nobles intelligences. Nous en avons félicité M. Roumanille. Il n'a accepté notre éloge que pour le transmettre à ses frères. »

(Toujours Rouma est Rouma et sera Rouma jusqu'au bout).

C'est la péroraison de ça qu'il faut savourer, méditer, applaudir, exalter et ruminer. Vois donc, Pauloun!

« Aujourd'hui qu'une fraternelle étreinte vous a complètement relevés, serrez vos rangs, écartez les profanes et marchez sans hésiter. Vous avez l'inspiration franche et vive, l'image brillante, le sentiment délicat, le charme qui séduit et la force qui subjugue. Mesurez bien votre empire ; déblayez ses limites, établissez-y sur de larges bases le monument contemporain de la poésie provençale; et, s'il vous fallait un jour le défendre, n'oubliez pas que *votre première assemblée* fut tenue sous le patronage d'une ville qui, pour blason et pour devise, porte fièrement *l'épée et la colère du lion*. »

Un journal de Toulouse, du 22 octobre 1852, te dirait, au besoin, que dans ce congrès, dont celui d'Aix fut le cadet, le menu ne fut pas à dédaigner.

1. M. d'Astros : beau discours.
2. M. Payan, d'Arles, discours et vers provençaux.
3. M. Mistral, *La bello d'avoust, Margai* (?)
4. Roumanille, *Li Sounjarello*.

— D'Astros, *Lou marrit mariàgi*.

M. Bourrelly, *Lou Coungrès prouvençau*.

Aubanel, *Lou chaple dis Innoucènt*.

Crousillat, *Coume t'amariéu, coume t'amarai !*... etc., etc.

Digitized by Google

Il te dirait aussi, au besoin, toutes les *pièces* montées d'un dessert qui fut opulent.

Un autre journal te ferait venir l'eau à la bouche, ô Mariéton, s'il te disait que « les poètes provençaux collectivement invités par la gracieuse hospitalité arlésienne, se sont rendus au bal magnifique donné par la ville dans la salle des spectacles... Dans toutes les rues qui aboutissent à la *Lice*, on voyait se glisser au clair de la lune, de mobiles essaims de jeunes femmes... etc. ; on aurait dit de longues théories de gallo-romaines... échappées aux tombes (!!!) dispersées (!!!) des Aliscamps (!!!) et se rendant aux mystères de Vénus (!!!) pour consacrer (!!!) des colombes (!!!) à la déesse de la Beauté (!!!) La danse électrisait toutes les jeunes têtes... La poésie des yeux, la poésie des sens vous absorbait, du milieu de tous ces profils grecs, de ces teints (!!!) qui ont la fraîcheur et la délicatesse des camélias, de ces yeux, etc., etc., de ces prunelles qui brûlent de tant de feux ! La divine Aphrodite sort des flots païens du Rhône... »

Ainsi de suite. C'est ce soir-là, sans aucun doute, que notre ami Teodor conçut l'immortel chef-d'œuvre dont il devait plus tard accoucher sans douleur, cette *Vénus d'Arles*, terreur des bourgeois et des vieux, mais idole vénérée des jeunes et des forts !

Tu diras, après ça — et je ne te dis rien de Moquin-Tandon — *Carya magalonensis*, — (1) du refus de Jasmin de venir en Arles, de la lettre d'excuses toute fleurie d'*agenismes* et de fautes d'orthographe, que m'écrivit (sans le dire à son mari) Mme Jasmin, *propria manu*, main propre en effet. J'ai toujours ouï dire que, *enterin* que son mari rasait, elle savonnait les joues et le menton de la pratique... Tu diras, après ça, que le Congrès d'Arles c'est pas grand'chose. Et que le Congrès d'Aix...

..... C'est un des plus beaux titres de gloire de J. B. Gaut, le Congrès d'Aix. Il est vrai que j'en avais fourni l'*exemplar* en faisant, avec l'aide de Mistral, des Giéra, d'Aubanel... les plus radieuses étoiles de mes *Provençales*, en parfaisant, veux-je dire, le Congrès d'Arles, dont tu as l'air de vouloir nier le pittoresque éclat, la splendeur, qui en promettait et m'en fit espérer tant d'autres.

« Enfin *Mireille* vint. »

Tant d'autres qui sont venues et dont tu es le jeune et sympathique témoin, et dont tu seras — c'est écrit — le véridique et sincère historien, pour peu que tu veuilles t'en donner la peine, et voir tout ça de près, et le mûrir. C'est dit.

(1) Voir plus loin la notice qui accompagne la lettre de Jasmin à l'érudit naturaliste de Toulouse, un des précurseurs des Félibres.

Digitized by Google

Ah ! les documents ne te manqueront pas, si tu veux les chercher.

Avec ça, il y a, dans le Congrès d'Arles, une comédie ineffable, que je te narrerai un autre jour : le duel du poète Boudin et du cascarelet Rouma. C'est à en mourir de rire. Je ne puis m'expliquer ni pourquoi ni comment je n'ai pas fait de cet homérique duel un poème heroï-comique ; il aurait mieux valu que la *Campano mountado*. Je te le garantis.

« Je voudrais savoir, me dis-tu illisiblement, à combien d'exemplaires furent tirés les trois premiers *Armana*. »

Voilà comment vous êtes, maintenant : toujours occupés et préoccupés de petites bêtes et de petits détails. Tu serais émerveillé, par exemple, si si je te disais que Mistral avait, au Congrès d'Arles, une veste à l'*arlatenco* café-au-lait, et une cravate bleu-de-ciel ; qu'Aubanel était imberbe et tout gentillet. Imberbe ? sans doute non. Car, dès que ce très vaillant eut un menton et des joues un tantinet velus, il y laissa pousser son poil, sans le tailler, heureux d'avoir de bonne heure au menton tout le poil qu'il n'a jamais eu sur la tête, ce qui ne l'a pas empêché de couver et de faire éclore (*espeli*) une adorable *Miôugrano entre-duberto* et ces pauvres *Filles d'Avignon*, avouées, désavouées, cachées, exhibées, habillées et déshabillées par leur père ! Et Rouma ? Rouma, en son éminente qualité de conducteur du train, avait, ce jour-là, au Congrès d'Arles, culottes courtes, l'épée au côté, veste brodée à l'espagnole et tricorne en tête, et les cheveux poudrés, mandoline en bandoulière, etc. Tout ça, pour en venir à dire que l'*Armana* de 1855, dont l'aïeul Seguin ne voulut pas être l'imprimeur, fut tiré à... A combien d'exemplaires ? *On* a toujours voulu laisser flotter sur ce tirage les voiles de l'ombre et du mystère. Pourquoi ? je l'ignore. Mais n'étant pas homme à qui l'on doit laisser ignorer un évènement de cette importance et de cette gravité, je n'eus de repos que quand j'eus plongé la main jusqu'au fond du sac.

Tu peux tenir pour certain que 1855 a été tiré à environ 500 ou 600 ; 1856, *id et ejusdem ;* 1857, *id et eorumdem*. Mettons, si ça peut t'intéresser, 100 ou 200 de plus : nous ne serons pas éloignés du chiffre réel, ou présumable, ou approximatif. C'était déjà très joli !

20 juillet 86.

— Comme tu dois être heureux, ô Pauloun, d'avoir sous la main, à ta discrétion, sous tes ordres, un vieux de la vieille, blanc, tout blanc, blanc de toute façon, comme les neiges du Ventour, quand ledit étale son panache à la Henri IV ; un vieux félibre tout jeune et gazouillant comme un oiseau bleu, mais un oiseau bleu dont on ne peut pas chanter, tant il est éveillé, la chanson que nous chantions antan :

Digitized by Google

Il est tard, et mon ami,
L'oiseau bleu, s'est endormi...

Si tu ne sais pas sur quel air, tant pis pour toi. Cet air là n'était pas désagréable... Théodore, pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, se démit et se soumit ; quand il ne put plus tenir, il lâcha avec une grâce qui toucha Mistral ; et les destinées de l'*Armana* me furent confiées. Et dès lors (1858) je ne regrettai plus que l'aïeul Seguin n'eût point voulu consentir, ainsi que je lui en avais fait la proposition à diverses reprises (1852-53), à nous *esquicha*, comme dirait V. Lieutaud, de Volonne, car ledit Seguin a été l'*esquichaire* dès la première heure. Ah ! il m'a *esquicha* ! soit dit sans vouloir irriter son ombre. J'ai dit pour lui bien des *Requiescat*. Je ne veux pas les désavouer, car, en somme, si j'ai souffert dix ans dans ce purgatoire de la rue Bouquerie, N° 13, je ne dois pas trop m'en plaindre. Pauvre petit grain de blé confié à cette terre, j'y ai pourri dans l'ombre. C'est de cette pourriture qu'est sorti, grâce au soleil du bon Dieu, un épi robuste, sain, vigoureux (soit dit sans me vouloir flatter !) lequel a produit des grains dont tu as pu apprécier la bonne qualité.

Ça te plaît, Pauloun ? Ça t'amuse ? — Eh bien ! mon jeune ami, amusons-nous ! Ça ne me déplaît pas.

Ici, avec ou sans parenthèses, (comme tu voudras, mon bon !) je puis te dire comment me vint l'idée d'un *Armana* provençal, littéraire, oui ; mais surtout politique. Mes feuilletons politiques de *La Commune* firent vraiment merveille et grossirent démesurément le tirage du journal d'un sou. Ces messieurs de *La Commune* : H. d'Anselme, Léopold de Gaillard, l'abbé Terris — mort évêque de Fréjus — Raousset-Boulbon, l'imprimeur lui-même, F. Seguin, le chanoine L. Bernard, chanoine d'Avignon, grand admirateur de Veuillot, aujourd'hui *vieux* curé dans ta région ; l'abbé Martin, grand vicaire de Mgr Debelay (de l'Ain), qui se repose, près de toi, à Bâgé-le-Chatel, de ses travaux de prêtre militant ; l'abbé Martin, à qui Lamartine avait dédié sa poésie *A un curé de campagne*. Messieurs de *La Commune*, dis-je, publièrent en 1852 un Almanach populaire du Midi, en français. On y admit une pièce : *Si n'en fasian un avoucat*, dont le peuple s'éprit bel et bien, tant et si bien qu'il appela cet Almanach l'*Armana de l'avoucat*, et que Seguin dut en faire plusieurs tirages successifs. Deux sous ! C'était pour rien. Et, sans exagérer, il s'en écoula plus de 50 000 exemplaires. Rouma se dit, à part lui : « Ah ! si, au lieu d'une seule pièce provençale, l'*Almanach populaire du Midi* (tel en était le titre) était *tout écrit en provençal*, comme les feuilletons de *La Commune*, quelle vogue ! quel succès ! quel entraînement !... »

Digitized by Google

Je disais ça à mon patron Seguin. Je lui faisais miroiter les poésies de mes collaborateurs aux *Provençales*, aux *Nouvè* de Saboly, Peyrol et Roumanille. Seguin ne mordit pas à ce superbe hameçon. Il eut grand tort, comme tu vois.

Mais l'idée de l'*Armana prouvençau* ne tomba point par terre ; disons mieux, elle y tomba et ne tarda point à être ramassée... Nous la ramassâmes, Mistral et moi. Avoue, ô jeune et vaillant, qu'elle n'a pas périclité entre nos mains. Vive Mistral !

Ça ? on appelle ça, je crois, une digression. Si tu la trouves insipide et trop longue, ne la lis pas ; mais enrichis-en ton dossier et mets-la à profit.

Vieux et fini, quasi vidé, je vois ces choses comme on doit les voir à mon âge.

Elles me passionnent... tout juste assez, comme tu le vois, pour leur demander des distractions et pour fleurir de poésie la prose de mon sale métier. Je suis donc bien tel qu'il faut être, pour dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Ne l'oublie pas.

L'*Armana* de 1858 rentra à mon bercail. Il fut tiré à 1874 exemplaires, bien comptés : c'était beaucoup. J'étais effrayé de ce gros tas de papier, croyant que je n'en verrais jamais la fin. Le tirage fut insuffisant. Je manquai des ventes et pris la résolution formelle d'oser 2500 en 1859. Ce que je fis.

Rien de curieux à lire comme les comptes rendus des journaux du Midi et même du Nord, quand l'*Armana*, en ces excellentes années, sortait du nid et prenait son essor, et chantait et contait.

Le facteur !

Ah ! tu arrêtes net mon essor, avec tes atroces et indéchiffrables et hiéroglyphiques pattes de mouche. Terrrible toi-même, enfant ! Je réponds à tes lettres, mettant, autant que possible, les points sur les *i*, et tu te fâches ?

Tu me dis que tu n'ignores rien de rien, tu me certifies que le Congrès d'Arles, ce mémorable aîné du congrès-felibrejado, est *peu cité*. Je prends ce pauvre Congrès à deux mains, je le hisse sur mon boisseau (pauvre Congrès, en effet, congrès *effacé*.....), et tu n'es pas content ? Et tu ne prends pas l'express pour venir baiser la main qui t'écrit ! ! Ah ! ça m'étonne. Et... tu ris du terrrrible, sans doute pour l'aiguillonner, ainsi que les Espagnols en Barthelasse, dimanche dernier, aiguillonnaient, piquaient, *banderillonaient* ces pauvres vieux taureaux, qui eussent beaucoup mieux aimé brouter tranquillement l'herbe en Camargue...

Digitized by Google

Puisque tu as tout un dossier sur le Congrès d'Arles, il ne faut pas oublier d'y joindre, si tu le trouves, le numéro de l'*Illustration* (1) rendant compte de l'évènement, numéro illustré, illustré des portraits gravés sur bois d'après B. Laurens, de Montpellier, le *felibre adoulenti* ; et ça te mettra sous les yeux, tels qu'ils étaient, ou à peu près, en 52, tes amis Aubanel, Mathieu (oh ! quel nez monumental il a !) Rouma et Mistral. J'ai égaré ce précieux numéro, hélas ! mais je l'ai encore sous mes yeux : tout ça s'est gravé profondément dans mes souvenirs : je vois encore le nez grandiose de Mathieu et la tête déjà apollonienne de Frederi, tout épanoui au beau milieu de ses 22 ans.

Mais « pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ? » Un peu du présent. Occupons-nous-en un peu, pour varier. Reçois-tu le *Zôu !* (paraît tous les 15 jours, 5 fr. l'année) ; *Zôu !*... quoi ?... pourquoi ?... Nous disons le *zôu !* quand il s'agit d'attaquer quelqu'un, de le battre et de l'abattre. Les Avignonnais crièrent *zôu !* quand ils assassinèrent le maréchal Brune ; que peut signifier le *Zôu !* d'Astruc ?.....

Encore du présent : hier, comme du reste assez souvent, nous avons eu l'honneur d'offrir *son* fauteuil au cher Ermite des Angles. Le vieux, soussigné, n'a pas oublié de mettre sur le tapis l'ermite de Seillon et sa *Viole d'amour. — Sylvæ Seillon sint consule dignæ !*

Il nous a été démontré à tous que le toujours rajeunissant critique, quand il cueillera le bouquet des poètes, ou de poésie, le bouquet prochain dont il rêve, n'oubliera pas d'y mettre en belle évidence une fleur, voire plusieurs fleurs de Mariéton, à côté de celles d'Emile Trolliet, dont les *cultes* ne manquent pas de ferveur et dont les *tendresses* sont loin d'être dépourvues de charme. Mais à quand cette cueillette ? Nous l'ignorons. Il fait chaud, c'est accablant, cette température ! C'est étouffant. Il faut être le Rouma *terrrrible* pour avoir, par des chaleurs pareilles, sans somnolence autre que celle du lecteur — s'il lit — un pareil prurit de plume. Qu'en dis-tu ?

* * *

Oui, tu dis ça mieux que moi : « Le Congrès d'Arles fut le prototype charmant (dans un cadre alors inviolé) des grandes félibrées successives. » *Habemus confitentem reum.* Persiste dans cet aveu. Honneur à Rouma qui en prit l'initiative, et à sa bande, qui le seconda merveilleusement.

(1) Article reproduit dans le dernier fascicule de la *Revue* (t. x, p. 11-15). Les portraits figurent parmi les illustrations du volume : *Des Alpes aux Pyrénées*, de Paul Arène et Albert Tournier. In-18, Paris, Marpon et Flammarion, 1891.

Digitized by Google

*
* *

Oui, je lirai le beau livre — comme il faut l'appeler — de l'abbé Condamin. (1) Ah! si j'avais su, quand tu nous l'amenas en Avignon, qu'il avait en chantier une telle étude, mon « dossier » eût pu lui fournir bien des documents dont il eût pu, lui, tirer bon profit. J'ai, de notre grand Lyonnais, un paquet de lettres fort curieuses, me démontrant qu'il était félibre, lui aussi! qu'il était avec nous et pour nous. C'est Saint-René Taillandier qui, en ce temps-là, en 1852, prit ma main et la mit dans celle de son ami Victor. Oui, je le lirai. Je l'ai déjà assez *effleuré* pour en apprécier la haute valeur. Me voilà, grâce aux ailes de l'ange Reboul, m'envolant vers la gloire... *liseur* émérite. Passer liseur à l'immortalité, eh! c'est déjà quelque chose.

*
* *

J'ai beau vouloir être « actuel, moderne », tu me forces toujours à me claquemurer dans mon passé, enfant terrrrible que tu es! Trouve-moi donc deux ou trois exemplaires de *La part de Dieu*, me cries-tu. A t'entendre, on dirait que, pour en prendre, on n'a qu'à se baisser. *La part de Dieu!* mais, mon bon! tu m'en demandes trois exemplaires, et j'en ai à peine un (papier ordinaire), le papier de luxe est d'une excessive rareté. Ce conte *en vers*, cette étude des mœurs *di gènt di mas*, cette photographie est loin d'être lyrique et abracadabrante, comme tant de *chants* que nos jeunes commettent à cette heure. C'est une fable, une peinture fidèle, *réaliste*, d'après le « modèle vivant. » Je n'en étais pas mécontent, quand je battais avec amour et vigueur mon fer chaud sur mon enclume.....

Ce qui me fait regretter la rareté de *La part de Dieu*, c'est la *Dissertation sur l'orthographe provençale* dont elle est précédée. Je fus là, avec l'aide de Mistral, un *terrrible révolutionnaire*, ainsi que m'appelait, à ce propos, l'autre jour, un provençalisant de ta connaisance. Il y a là, à très peu de chose près, le pourquoi et le comment de notre réforme orthographique, dont le besoin se faisait tant sentir, le pourquoi et le comment de notre unité orthographique. Dans son adorable préface des *Isclo d'or*, le maître, en deux mots, dit tout ça :

« Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux et nous nous proposâmes de restaurer la langue selon ses traditions et caractères nationaux... »

Voilà qui est net, précis, arrêté. Et voilà comme... il faut écrire l'histoire et comme s'est bien gardé de l'écrire l'enfant, bien plus terrrrible que toi

(1) *Victor de Laprade*, par James Condamin, préface de François Coppée, in-8, Lyon, 1886.

Digitized by Google

et moi, qui, officiellement, à Forcalquier, *ex-cathedrâ*, ayant à résumer l'histoire de notre renaissance, relégua le vieux rénovateur dans notre « ancien régime », avec les éclopés, les boîteux, *li clop e li ranc* »....

* * *

La dissertation précédant *La part de Dieu* développa les principes déjà posés, en 1847, dans l'édition princeps des *Margarideto*, où, seul, envers et contre tous, je fis table rase des lettres étymologiques et savantes dont les vieux de ce temps-là surchargeaient nos harmonieux vocables et les faisaient ressembler au suédois, au norwégien, au danois. Je poussais jusqu'à l'absurde l'abattis de ces « lettres »; je démolissais abominablement pour avoir le plaisir et l'honneur de reconstruire, avec le concours amical de ce jeune étudiant qui grandissait et qui, déjà, préludait à ses chants. « Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte. » Théodore, en ce temps-là, comme moi à Tarascon, en 1836, s'escrimait à rimer en français des vers qui, comme les miens, n'étaient pas trop mauvais, mais avec cette différence, toutefois, que je voulais être un Lamartine, *cre gnongnieu !* et que lui, mon brave et fidèle ami Teodor, voulait — prétention fort honorable! — être un Victor Hugo !

N'oublie pas ça, Pauloun !...

Mais, pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer...
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées ;
Je veux rêver et non pleurer.

* * *

Il faut vraiment que je sois étourdi par ces 38° de chaleur, pour que je t'écrive toutes ces choses !

* * *

Je t'ai dit, hier au soir, *coram populo*, sur carte postale, que l'*Armana de 1878* est complètement épuisé. Quoiqu'il en soit, je me suis empressé, au reçu de ta lettre, d'en adresser un invalide exemplaire à M. Pitrat. Recommande bien à cet honnête imprimeur mon respectable invalide, qui vaut plus que son pesant d'or. Tu peux faire rentrer à mon bercail cette rareté, quand Pitrat s'en sera servi. S'il arrive que Pitrat l'égare, tu en seras pour tes quarante sous. Tiens-toi ça pour dit.

..... Je vais dîner avec des œufs à la coque que nous venons de *mettre cuire* sur le trottoir de Saint-Agricol. Je renvoie... la suite (!!!) au prochain n°, pour peu qu'un prochaine lettre (je dis lettre) de toi m'y invite. Et je t'embrasse.

J. ROUMANILLE.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE CATALANE

JOAQUIN RUBIO Y ORS : *Bastero, provençalista catalan.* Estudio critico bibliografico. — Barcelone, Jacme Jepus, 1894, in-4

L'Académie des Bonnes Lettres de Barcelone célébrait, il y a quelques semaines (25 février 1894), le cinquantième anniversaire de la réception de son président honoraire, M. Joaquin Rubio y Ors, vice-recteur de l'Université. (1) Le savant historien de la reine Brunehaut a lu, dans cette séance solennelle, un mémoire sur le chanoine Antonio de Bastero, le premier, chronologiquement, des provençalistes espagnols, mémoire qui témoigne de la force toujours verdissante de l'esprit de l'académicien, en même temps que de la solidité de son érudition.

Tout appelait M. Rubio y Ors à l'honneur d'entreprendre cette monographie : c'est à la littérature provençale troubadouresque et à son étude qu'il dut la direction première de ses aspirations littéraires. Tout jeune, il se passionna pour la lecture des troubadours, et c'est sur leurs rythmes et d'après leurs inspirations renouvelées qu'il chanta les poèmes du *Gayler*, son célèbre recueil, en un temps où la voix de Jasmin n'avait pas passé les Pyrénées. Cette lecture des troubadours, il s'y put livrer grâce aux collections manuscrites réunies par le chanoine Bastero, et conservées dans les bibliothèques barcelonaises. Telle fut la source première où M. Rubio et le regretté Milá y Fontanals puisèrent les premiers éléments de leur érudition et de cette connaissance approfondie du sujet, qui étonna et conquit l'historien futur de la littérature espagnole, Amador de los Rios, lors des concours de 1847. (2). Ce n'est qu'après lecture des manuscrits de Bastero, que les deux provençalistes catalans eurent la possibilité de consulter le *Choix des poésies des troubadours*, de Raynouard, et, s'il m'en souvient bien, Milá y Fontanals dut, en 1838, aller chercher ce livre jusqu'à la bibliothèque de Montpellier. (3)

Les services rendus par Bastero aux provençalistes, pour n'avoir plus aujourd'hui qu'une importance historique, lui méritaient bien l'attention. Quand le hasard d'une mission à Rome, où le chapitre de la cathédrale de Gérone l'en-

(1) M. Rubio y Ors obtint le titre de membre de l'Académie des Bonnes Lettres en obtenant, en 1842, le premier prix de poésie. Il prit possession de son fauteuil le 24 février 1844, et est aujourd'hui le doyen de l'Académie.

(2) Joaquin Rubio y Ors. *Noticia de la vida y escritos de D. Manuel Mila y Fontanals*, 1887.

(3) Toast de Mila y Fontanals aux fêtes de Montpellier, 1875. *Compte rendu publié par la Société des Langues romanes*, p. 75.

Digitized by Google

voyait soutenir un procès devant les tribunaux ecclésiastiques, lui ouvrit la voie, Bastero ne savait pas davantage des origines provençales de la littérature de son pays, que les hommes de son temps. Depuis le marquis de Santillane (1398-1458) et le marquis de Villena (1384-1434), nul, en Espagne, ne s'était préoccupé des troubadours. Au début du dix-huitième siècle, on semblait à peine savoir qu'il avait existé des poètes de ce nom, et on ne lisait pas plus Santillane que Villena. Bastero n'arriva donc pas directement à s'occuper de littérature provençale : quand il s'embarqua pour Rome, il ignorait même que les archives de sa cathédrale possédaient le précieux manuscrit des *Auzels caçadors*, de Daude de Prades. La langue italienne le passionna : il s'en éprit à ce point qu'il employa ses loisirs à préparer la rédaction d'une grammaire catalano-italienne. C'est par cette route qu'il fut conduit à l'étude du provençal.

Certes, l'érudition de Bastero, acquise en compilant dans les bibliothèques de Rome et de Florence, n'était pas sans défaut, et le marquis de Caumont qualifiait à bon droit son livre « d'ouvrage assez mal digéré. » Les erreurs étaient plus graves. Non content d'affirmer l'identité du catalan et du provençal, il imagina toute une théorie, en vertu de laquelle la Provence aurait reçu son idiome du comtat de Barcelone, et cette théorie fit, malheureusement, rapidement son chemin, si bien que, parmi ses prosélytes, on trouve, au début de ce siècle, l'illustre Jovellanos. Mais, quand le chanoine Bastero rentra en Espagne, il y rapporta ce qui valait mieux que deux doctrines erronées, sa précieuse collection de copies et la suite des manuscrits de sa *Cruzca provençale*, dont un seul volume avait paru à Rome en 1724. (1) Tous les provençalistes français du dix-huitième siècle ne vinrent qu'après Bastero. Le marquis de Caumont connut la *Cruzca* en 1734 et Sainte-Palaye en 1737.

L'étude de M. Rubio sur le provençaliste catalan complète heureusement les travaux de M. Beauquier sur les provençalistes français du dix-huitième siècle, insérés en 1880 dans la *Revue des Langues romanes*. (2) Elle est moins documentée, mais vraiment nourrie de faits et pleine de curieux détails.

SEBASTIA FARNÉS. *La revindicacio del llenguatge en la ensenyansa primaria*. Biblioteca de la *Veu de Catalunya*, Barcelone, 1893.

« Nous sommes Catalans et nous nous en glorifions, de même qu'un Français a cet orgueil d'être Français, et qu'un Anglais ne renoncerait pour rien au monde à être Anglais... mais cet amour pour la patrie ne suppose ni haine ni inimitié envers les terres qui ne sont pas notre patrie. »

C'est sous l'égide de cette épigraphe que M. Farnés a placé son petit livre, qui est une brillante réclamation en faveur des idiomes régionaux. Le plaidoyer s'appuie sur les mêmes arguments que celui que Mistral et le Félibrige tout entier ont tant de fois mis en avant contre l'usage exclusif du français à l'école. Mais,

(1) On sait que les Italiens appellent par abréviation *Cruzca*, le dictionnaire publié par la célèbre académie de ce nom, dont la réputation est universelle.

(2) *Les Provençalistes au dix-huitième siècle : lettres inédites de Sainte-Palaye, Mazauges, Caumont, La Bastre, etc.* Un vol. in-8. Paris, Maisonneuve, 1881.

Digitized by Google

tandis qu'en Provence la cause est au moins gagnée en principe, alors que, chez nous, les sages avis du frère Savinien ont trouvé en M. Michel Bréal un apôtre convaincu ; en Catalogne, où — bien plus qu'en Provence le français — le castillan est une langue officielle mais impopulaire, tous les efforts du parti de la décentralisation ont été vains. Tout est catalan, parents, camarades, prêtre, maître d'école : l'école seule n'est pas catalane. Là où l'on a obtenu, grâce aux protestations incessantes des maîtres, les résultats les plus satisfaisants, c'est une simple tolérance *jusqu'à décision contraire* qu'on a obtenue, et le but de cette concession de la direction publique semble avoir, pour cause unique, le désir de favoriser la diffusion de l'enseignement de la doctrine chrétienne.

On voit que le plaidoyer de M. Sebastia Farnés n'est pas inspiré par le vain désir de faire du bruit, ce bruit fût-il soulevé sans cause. M. Farnés tient à affirmer qu'il ne professe ni haine ni inimitié contre la Castille. Ni haine ni inimitié ne sont, en effet, nécessaires à sa thèse. Pourvu que Bonhomme soit maître chez lui, il n'aura nul souci d'aller empêcher autrui d'être, à son tour, maître sur son propre terrain. Seulement, il est parfois difficile d'intéresser à des causes de raisonnement si on ne les passionne, et c'est là vraiment qu'on voit le talent du défenseur. M. Farnés a l'éloquence de la conviction et le calme du bon droit : il a aussi le talent d'exposition nécessaire pour obliger à le lire jusqu'au bout.

VICTOR BALAGUER : *Anyoranzas*. — Madrid. El Progreso editorial, 1894.

« Anyoransa » est un mot catalan que nous ne pourrions, de même que les Castillans, d'ailleurs, traduire que par une périphrase. Voici la définition qu'en donne M. Balaguer : « Añoranza, c'est-à-dire souvenir du passé, regret de ce qui est perdu, douleur de l'âme causée par l'éloignement de la patrie ou du foyer, tristesse du départ ou de la mort d'un être cher, déplaisir pour la privation de quelque chose que l'on regrette, désir de recouvrer ce que l'on eut, envie d'atteindre ce que l'on convoite, souffrance de l'âme pour ce qui manque à la paix et au contentement de la vie, voilà, — en y ajoutant quelque chose encore, — tout ce que signifie le mot anyoranza. »

J'ai dit que l'expression est purement catalane. Il convient d'ajouter que quelques écrivains castillans, et non des moindres, lui ont, sans hésiter, donné ses lettres de naturalisation. C'est ce qui a engagé M. Balaguer à donner ce titre quasi catalan à un volume castillan et presque en entier consacré aux souvenirs de la vieille Castille.

Burgos, les ruines de l'abbaye de Frés del Val, tels sont les motifs des cinq premières lettres adressées à la marquise de Villanueva y Geltru et dans lesquelles, avec le charme ordinaire de ses écrits et la grâce aisée de son esprit, l'éminent historien de la Catalogne traite cent sujets divers, depuis la description des lieux historiques qu'illustra le Cid, jusqu'à la revanche que prennent aujourd'hui les ordres religieux sur ceux qui les bannirent jadis d'Espagne. Il y a beaucoup d'humour dans les pages où le libéral confesse qu'on n'expulsa pas les moines comme on eût dû les expulser, que détruire les couvents fut une œuvre de vandales et non d'esprits indépendants, que brûler des bibliothèques et saccager des abbayes

Digitized by Google

ne saurait passer pour une victoire de la civilisation sur la barbarie. On trouve beaucoup de franchise dans l'éloge fait du parti conservateur, comme protecteur des ruines nationales.

La deuxième série de lettres, adressées à Mlle Emma de Madrazo, nous transporte en pays basque, sur les bords du Deva, et le volume se termine par une version castillane du poème *La Canço del romiatge de mon anima*, que notre collaborateur, M. Léonce Cazaubon, a traduit en français.

Il est à espérer que M. Balaguer donnera bientôt au grand public une édition de ce livre, qu'il n'a fait encore imprimer que pour le distribuer gracieusement à ses amis et aux corporations scientifiques dont il est membre ou associé.

ALBERT SAVINE.

CHARLES RATIER. LOU RIGO-RAGO AGENÉS (*Mailadis*, *Jouinos*, *Tintèinos*) Un vol. petit in-18. Agen, Ferran; Avignon, Roumanille, 1893.

Connaissez-vous Villeneuve-sur-Lot ? C'est, dans l'Agenais, une sous-préfecture admirable, une petite ville merveilleuse de lumière, de couleur, de vie, où ne pouvaient, où ne peuvent naître que des poètes, et où M. Charles Ratier a vu le jour.

Cette métaphore usée prend ici une saveur particulière. « Voir le jour » à Villeneuve, c'est naître entouré de circonstances agréables : un ciel d'une grande pureté, une rivière que mon excellent ami Amouretti, qui s'y connaît, qualifie de « plus belle de France », écoulement assez fougueux d'eaux changeantes entre de hautes rives parfumées de lavandes et de menthes, animées du frôlement soyeux des roseaux.

La ville est dans la plaine et divisée par le Lot. La partie la plus importante est sur la rive droite, *deçai Lot*. D'une place carrée entourée de « cornières », sortes d'arcades dans le genre de celles de la rue de Rivoli, les rues partent droites ; d'autres les coupent à angle droit, et c'est un réseau très régulier de rues qui se terminent les unes sur la campagne, les autres sur le Lot ou sur les Promenades. Celles-ci occupent l'emplacement des anciens fossés. « Au sud et au nord, écrivais-je autrefois assez pompeusement, deux vieilles tours carrées veillent, clamant les heures. »

L'horizon, par exemple, est assez borné par des collines violettes pleines de lieux historiques : *Pujols*, village moyen âge assez bien conservé ; *Mont-Fabès*, (Mons Fabius) ancien camp romain ; *Teysounat*, vieux château fort dont il ne reste qu'une tour autrefois convertie en poste télégraphique, et des écuries en ruines ; *Poulain* et sa tour, terrain aujourd'hui déblayé par un paysan aisé qui a planté de la vigne où chevauchaient jadis les nobles seigneurs.

« Il y a là un peuple d'hommes plantureux et bruns. » J'ai le devoir de vous dire, mon cher Maurras, qu'il s'y trouve aussi quelques blonds ; constatation quelque peu humiliante, car n'indique-t-elle pas qu'au temps de l'occupation anglaise, *lis ome qu'an pelage rous.....*

Dans un tel milieu, l'âme devient harmonieuse et poétique, et je n'en ai tant dit que pour prouver que M. Ratier est bien resté de Villeneuve, quoiqu'il habite Agen depuis sa jeunesse ; Agen qu'aujourd'hui de larges boulevards à l'instar de

Digitized by Google

Paris enlaidissent ; Agen qu'arrose la Garonne, fleuve trop large et trop plat pour mon goût.

Cette considération a bien son importance, même au point de vue de la langue. Le dialecte parlé sur les bords du Lot, rivière torturée, encaissée et rapide, est un peu rude ; le son du *g* doux et du *j* y est plus dur : *tzouine, besinatze*, au lieu du *tjouine, besinatje* qu'on trouve sur les bords de la Garonne, fleuve plat et sans rives. Ces grands fleuves qui vont à la mer, que des bateaux de diverses régions remontent, ont introduit l'influence néfaste que les chemins de fer ont propagée. Le Lot, peu navigable, a peu vu d'étrangers, et sur ses rives le sentiment méridional s'est conservé plus vivace que sur les bords de la Garonne.

Jasmin se disait le dernier poète d'une *langue qui allait mourir*. M. Ratier, qui habite Agen comme lui, écrivait en 1884 : « Certes, nous ne sommes pas de ceux qui croient à une renaissance populaire de la langue d'oc. »

Je ne connais pas, sur les bords du Lot, un patriote méridional ayant écrit telles choses. D'ailleurs, quand M. Ratier s'est souvenu de son origine, il a réparé ces déclarations de jeunesse par son excellente préface de l'*Armana garrounenc* de cette année : « La causo es lou saubomen de la bièlho lengo qu'es tan doumatze de beire entacado e menaçado pel francés ; saubomen pel *biais poupulàri* coumo pel letteràri ; saubomen gramacés as escriuts que la gardaran de toumba dins l'ounto d'un *patoues* e li mantendran ou li tournaran l'aunou d'uno lengo. »

Mais que voilà peu de critique, on en conviendra, pour l'œuvre assez considérable de M. Ch. Ratier. Avec un sens merveilleux, il a admirablement conduit en Agenais le mouvement de renaissance méridionale.

« Dès 1882, m'écrivait-il récemment, je fondai une association de littérateurs français et d'*oc*, sous le nom d'Académie Jasmin, qui publia, sous ma direction, les *Annales de l'Académie Jasmin* (1883) et la *Revue du Sud-Ouest* (1885). Ce fut mon premier pas pour le recrutement des amis d'Oc. Lorsque j'en eus trouvé quelques-uns, j'envoyai promener les poètereaux français qui étaient venus, et ne conservai que ceux d'oc que je fis affilier au Félibrige... Nous nous organisâmes, en mars 1890, en école félibréenne, l'*Escolo de Jansemin*, dont je fus nommé et suis toujours le cabiscol. Nous fîmes une belle félibrée pour la venue des Félibres et Cigaliers, en 1890, et puis en 1891, à Villeneuve, pour la fête de Daubasse et de Palissy. »

Il me reste à parler de l'ouvrage de M. Ratier : *Lou Rigo-Rago agenés*.

Il est assez difficile d'analyser ce volume. C'est un recueil de poésies sans aucun lien entre elles, sauf celles de la deuxième partie : *Jouinos*, où se trouve le charmant morceau *Oublidènço* :

Tournarèi enquèro un cot,
Pas mai d'un cot,
Passa lou pas de ta porto ;
Apei barrarèi lou clot
Qu'es, dedins jou, per ma morto.

Je m'arrête : on a lu ce petit poème dans la *Revue félibréenne* (t. IX, p. 313).

Je citerai encore *Gascous*, *Lous perbenguts*, et cette jolie expression : *I-abio un cot un ome et uno fenno que la misèro tutejabo*. Ne trouvez-vous pas à ce tutoiement de la misère une intensité d'expression admirable ?

Digitized by Google

Dans ces deux cents pages, j'ai trouvé du soleil, des fleurs, mon ciel bleu de Gascogne, et ces belles filles dont la démarche harmonieuse est si noble dans le soleil épandu. Et pour traduire tout le plaisir que j'ai pris, je ne trouve que cette formule banale : M. Ratier est un poète excellent.

Le mouvement de renaissance méridionale est né en Gascogne avec Jasmin : c'est en Provence qu'il s'est développé. Cependant, voici qu'après un asservissement de quelques années, la Gascogne à son tour se ressaisit. Je n'hésite pas à le dire, elle s'est réveillée aux appels de M. Ratier. Avec une énergie infatigable, il a de toutes les façons fait appel au sentiment méridional, apportant d'abord cette preuve essentielle que la langue gasconne pouvait se prêter à tous les genres. Après, il a entrepris ce grand travail d'épuration que l'avilissement de la langue, et la belle mascarade, mascarade tout de même qu'est le parler de Jasmin, rendaient nécessaire. Enfin, il a montré leur bec jaune à tous ces freluquets anémiques qui singent les modes de Paris, qui sur le gravier font « persil » ; renégats ridicules des coutumes et du langage de leurs aïeux. S'il y a mis des formes, n'est-ce pas ce qu'il veut dire dans cette pièce débordante de belle indignation : *Lous perbenguts* ?

Raço des Perbenguts, pudento mai que forto,
A nous-au dus anèi. Lou mèstre Jubenal
Nou m'a fèi eretè que d'uno feblo endorto;
Mès, fouito-fouitaras, m'en serbirèi : z-ou cal.

. . . . . .

...Raço esclafado, blasido,
Que gauso nous touca damb sous pès croustelous ;
Raço dins lou fangas bourdissado e negrido ;
Raço al co qu'enfereno e toumbo à brigalhous.

. . . . . .

A soun quite ebangèli en dus mots escribut :
« Panaire ou patari... que fai ? s'es perbengut. »

La fine ironie, la force, l'ingéniosité d'esprit, voilà bien les qualités essentielles du Gascon : ce sont les qualités de M. Ratier, et j'imagine que ce n'est pas sans fierté qu'il s'en laisse donner le titre.

Gascon ? oui, hâbleur, fanfaron ? Gascon ? cela signifie poète. On l'a dit voltigeur, cœur léger. N'est-ce donc pas le plus bel exemple de fidélité dans l'amour qu'ils donnent, tous ceux-là qui « coopèrent à la tâche essentielle de leur génération », c'est-à-dire au relèvement de leur langue et de leurs races diverses ?

Certes oui, nous voulons être Gascons ; nous voulons, qu'aidant à la grandeur de la France, on nous laisse *nous chez nous*. Nous voulons qu'on ne nous oblige plus à obéir à l'ordre unique venu d'un seul lieu, identique et niveleur, qui tue la caractéristique des diverses régions. Nous sommes Français et nous ne permettons à personne de contester nos sentiments patriotiques ; mais nous crions aussi :

O be ! sèn lous Gascous. La sèn aquelo raço
De qui n'i-a que boudrion pana la quito plaço
Al coufin caudet del sourel.
La sèn e nous mastan. Coumo se bei la sabo
Creba del bièl bidot la rusco que semblabo
Per toutjour estourrido, atal la raço esclabo
Poujolo del cat à l'artel.

André MASSANÈS.

Digitized by Google

ENCHANTEMENT

La nuit délicieuse a jeté sur la terre,
Comme un gage de paix, son bouquet enchanté.
Le ciel immense semble une mer de clarté
Que sillonne, sans bruit, la flotte du mystère.

On dirait que le monde a soudain rajeuni,
Qu'au pays du bonheur il vogue à pleines voiles.
Suivons, d'un pas léger, dans le bleu des étoiles,
La passerelle d'or qui mène à l'infini.

O jardin du mystique oubli, verger des âmes,
Silencieux abri du pur enchantement,
N'avez-vous pas en vous un secret talisman
Pour endormir nos cœurs et consumer nos flammes?

Tranquille paradis des suprêmes ardeurs,
Sombres forêts où flotte un éternel sourire,
Prêtez votre lumière à celui qui désire,
A celui qui regrette ouvrez vos profondeurs.

Clairières du repos, dites au vent qui passe
D'éteindre son haleine et d'alanguir son vol;
Frais buissons qu'illumine un chant de rossignol,
Effeuillez lentement vos roses dans l'espace.

Sources qui murmurez aux féeriques vallons,
Fleurissez-vous de lune et de feuillage tendre;
Musiques qu'on devine avant de les entendre,
Accordez la viole avec les violons.

Glissez, glissez, chansons d'adieu, chansons lointaines;
Etincelez, châteaux et palais merveilleux,
Mirages de l'azur, éblouissez nos yeux;
Rafraîchissez nos fronts, ô magiques fontaines!

Tourbillonnez, automne, après le dur été;
Balayez notre peine avec les feuilles mortes;
Eglise du dernier amour, ouvrez vos portes:
Votre calme est divin comme l'éternité!

Sous la voûte d'argent la lampe se balance,
L'invisible encensoir y répand ses langueurs.
De votre ombre céleste enveloppez nos cœurs,
Cathédrale de nuit, d'amour et de silence!

GABRIEL VICAIRE.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Le Bureau du Félibrige (1894-1897). — Le Consistoire félibréen s'est réuni à Nîmes, le 29 avril. Neuf majoraux présents : M. Félix Gras, capoulié ; MM. Arnavielle, Girard, Huot, Marsal, Mistral, Mouzin, L. X. de Ricard et Roumieux, et de plus H. Messine, mainteneur, syndic de Languedoc.

M. Gaston Jourdanne, de Carcassonne, a été élu félibre majoral, en remplacement de Paul Gaussen, d'Alais, décédé.

Le Bureau consistorial du Félibrige a été constitué pour trois ans comme suit :

Capoulié du Félibrige : M. Félix Gras.

Assesseurs. — *De Provence*, M. Frédéric Mistral ; de *Languedoc*, M. Achille Mir ; d'*Aquitaine*, M. Carles de Carbonnières.

Syndics des Maintenances. — De *Provence :* M. Marius Girard ; de *Languedoc*, M. Hippolyte Messine ; d'*Aquitaine*, M. Isidore Salles.

Chancelier du Félibrige : M. Paul Mariéton ; vice-chancelier, M. Jean Monné.

LES JEUX FLORAUX
DE L'ESCOLO MOUNDINO
(5 et 6 Mai)

La langue d'Oc est rentrée en gloire à Toulouse.

— La capitale des Raymonds qui patronnèrent le *Parage*, cette civilisation provençale, ruinée par les Capétiens, d'où est sortie la Renaissance ; le chef-lieu de la culture occitanienne, qui tint sous sa suprématie l'idéale confédération du Midi du XIIe siècle ; la Ville du Gai-Savoir, où naquit la première académie littéraire de l'Europe, l'héroïque et noble Toulouse était restée indifférente au mouvement de rénovation patriotique, poursuivi par les Félibres depuis quarante ans.

Au XVIIe siècle, Goudelin (1) avait redoré vaillamment le blason de sa langue, que laissait ternir l'Académie des Jeux Floraux. Mais le poète du *Ramelet moundi* (2) n'eut pas de successeurs illustres. L'institution des

(1) En languedocien, *Goudeli*. C'est par corruption populaire que le grand poète toulousain est appelé, bien à tort, *Goudouli*.

(2) De *ramoundi*, du nom des comtes de Toulouse.

Digitized by Google

sept *trobadors* de 1323 devait péricliter entre les mains d'académiciens courtisans, — et *franchimands* jusqu'à proscrire de leurs concours l'idiome que la tradition de Clémence Isaure les conviait à maintenir. (1) Platoniquement, l'exemple de Paris les ayant engagés à couronner Jasmin (1854), et, trente-quatre ans plus tard, Mistral, ils avaient reconnu ses droits d'aïeul au parler indigène. Mais les poètes populaires de leur ville, les Mengaud, les Vestrepain, comme aujourd'hui le groupe très vivant du *Gril*, de Gabriel Sirven, leur étaient restés ignorés.

L'extension du Félibrige gagnant de proche en proche, jusqu'aux extrêmes régions de la terre d'Oc, Toulouse devait entrer à son tour dans l'orbite de l'idéal nouveau. Les conseils de Mistral, dans son ode *A Dono Clemènço*, avaient donné à réfléchir à plus d'un mainteneur des *Jeux Floraux*, au regretté comte de Toulouse-Lautrec, tout d'abord, qui fut notre premier syndic d'Aquitaine. Mais l'Académie toulousaine persistait à se cantonner, loin du peuple, dans ses préjugés bourgeois. Il fallut l'*aflat* d'un intransigeant félibre comme le majoral Louis Xavier de Ricard, pour grouper les patriotes sincères et les vrais mainteneurs du parler natal. Ce fut l'œuvre des deux années de son séjour à Toulouse.

L'*Escolo moundino* était fondée. Elle eut son organe hebdomadaire, bilingue : *Le Languedocien*, ardent champion du Félibrige fédéraliste, des revendications provinciales.

Il est remplacé aujourd'hui par la revue mensuelle de l'École, *La Terro d'Oc*, dont nous pouvons attendre la conquête définitive de Toulouse à l'évangile félibréen.

Déjà la Municipalité *moundine* avait reconnu le haut intérêt régional de l'École, en récompensant l'œuvre d'un de ses membres (2), puis en lui attribuant à elle-même une subvention, enlevée, à vrai dire, à l'Académie des Jeux Floraux. (3) Voici qu'elle vient de participer solennellement à l'installation du groupe félibréen, lui reconnaissant ainsi un caractère populaire et « national. » Merci aux capitouls de Toulouse !

(1) Le nom d'*Isaure*, personnage légendaire substitué à la Vierge Marie, (déjà qualifiée de *Clemensa*), dans les hommages de la confrérie poétique de Toulouse, n'apparaît qu'en 1549. On l'intronisa comme fondatrice des Jeux floraux en 1557.

La Société fut érigée par Louis XIV en Académie de Belles-Lettres françaises (1694).

(2) *Le ramel païsan del parla moundi*, de G. Visner (M. Gabriel Sirven, directeur du *Gril*) honoré d'une souscription de 100 exemplaires, par délibération du Conseil communal, rédigée en langue d'oc, prise au Capitole le 5 août 1892.

(3) Nous reviendrons la prochaine fois sur l'incident et sur les résolutions récemment prises par la vénérable Académie, en faveur de la langue d'oc et du Félibrige.

Digitized by Google

* * *

Les fêtes d'inauguration de notre Ecole toulousaine, resteront comme une date historique de la Renaissance méridionale. Aussi avons-nous recueilli tout ce que les annales de la Cause en doivent retenir.

Le samedi 5 mai, vers cinq heures du soir, les Félibres délégués des quatre Maintenances se réunissent autour du Capoulié Félix Gras, venu d'Avignon pour célébrer les *Jocs Florals* ressuscités de la métropole du Languedoc.

Parmi eux, le cabiscol de l'*Escolo Moundino*, M. Louis Vergne, avec les félibres toulousains, MM. Bacquié-Fonade, Albin Vergne, Louis Braud, Cazelles, Dunac, etc.

Le majoral Carles de Carbonnières, syndic d'Aquitaine ; le majoral G. Jourdanne, vice-syndic de Languedoc ; les délégués : de l'*Escolo audenco*, MM. Paul Gourdou, cabiscol, Adam Peyrusse, Prax, Delga et Paul Fagot ; de l'*Escolo Limousino*, MM. Sernin Santy, sous-cabiscol, L. de Nussac, MM. Bonnelly et Destandeau ; de l'*Escolo de Jansemin*, MM. Ch. Ratier, cabiscol, V. Delbergé et Dané ; de l'*Escolo Quercinolo*, le majoral Ant. Perbosc et M. Froment de Beaurepaire ; de l'*Escolo d'Aubergno*, M. Félicien Court ; de l'*Escolo de Tamaris*, M. Alban Coffinières ; les félibres ariégeois F. Pasquier, Dunac et Teulié ; des félibres de Montpellier, de Béziers, de Cette, d'Avignon, des représentants du Périgord et du Béarn, etc., et parmi eux trois félibresses : Mlle Claude Duclos, de Gerde, (Na Filadelfo), Mme Gélade, de Carbonne, et Mlle Louise Ouradou, de Brassac.

Le Concert languedocien

Un concert de gala, *exclusivement languedocien*, a été donné, le soir, au Théâtre du Capitole, en l'honneur des Félibres.

Le public a pris le plus grand intérêt à cette première tentative de restitution de la langue d'Oc à la déclamation et au chant. Le particularisme limousin a fait doublement fête aux artistes : (Mlles Talexis et Baldocchi, MM. Fréd. Boyer, Couly, Triadou, Montagné, etc.), ainsi qu'aux Sociétés chorales et orphéoniques de la ville, qui, *toutes*, avaient voulu prendre part à la solennité. Elle s'acheva, sur le couronnement du buste de Goudelin, dans le plus grand enthousiasme. (1)

La Visite au Musée

Le dimanche 6 mai, après une *sesiho* administrative au Capitole, les Félibres se sont rendus, en cortège, précédés de leurs bannières, de la musi-

(1) On trouvera tous les détails de la soirée dans les journaux de Toulouse et dans *Lou Felibrige* et *La Terro d'Oc*.

Digitized by Google

que et de l'escorte municipales, au Musée, pour déposer des fleurs devant le buste de Clémence Isaure et le portrait de Goudelin.

Le Conservateur, M. Laborde, les ayant accueillis par une allocution chaleureuse, leur a fait les honneurs du Palais, tandis que la *Toulousaine* emplissait le vieux cloître des chansons populaires du Languedoc.

L'hommage adressé au grand poète *moundi* du XVIIe siècle, se terminait par cette citation très heureuse de M. de Berluc-Pérussis :

Tant que sa lengo durara,
Lou paure pople t'amara,
Tu, qu'en soun journadié martire,
As l'esté de lou faire rire
Quand tant d'autre lou fan ploura.

Après Goudelin, Clémence Isaure a été saluée par ces vers du félibre Dumas, de Pépieux :

Lugar de moun païs ! Filho del Lengodoc,
Tu qu'à l'ouro d'antan e d'empalo e d'estoc
Luchabos, aici-sien, per bandi sul terraire
Le parla que le Nord cremabo de n'en traire !
Agrado le salut de l'agrum de Faidits
Qu'aparo coumo tu sa lengo ensoulelhado
Per que toujour, sul brès, tinde la cascalhado
De sous mots tant ardits.

Après un souvenir encore à Guillaume Molinier et un salut aux sept troubadours de 1323, devant leur plaque commémorative, les Félibres, en cortège, ont été reconduits au Capitole. — Je gage que plusieurs songeaient mélancoliquement, dans le vieux palais des Capitouls, à sa tragique malencontre de 1632, l'exécution du pauvre Montmorency, — le dernier comte de Toulouse...

LES « JOCS FLORALS »

L'*Escolo Moundino* a somptueusement inauguré ses Jeux Floraux.

Sur la scène du Théâtre du Capitole, avaient pris place, aux côtés du capoulié Félix Gras, les félibresses Philadelphe de Gerde, Mme Gélade et Mlle Ouradou ; le cabiscol de l'*Escolo Moundino*, Louis Vergne, les majoraux Carles de Carbonnières, Jourdanne et Perbosc ; les mainteneurs Fagot, Bacquié-Fonade, Paul Gourdou, Delbergé, Ratier, Santy, etc. Au fond, un buste de Clémence Isaure, et, massées derrière le bureau, deux musiques : celle de l'école d'artillerie et la *Toulousaine*.

Un public sympathique et attentif avait envahi le théâtre.

La séance est ouverte par le cabiscol qui salue un cher absent, le fondateur de l'*Escolo Moundino*, Xavier de Ricard, puis l'éminent Capoulié qui

Digitized by Google

préside la fête, et les félibres des trois Maintenances, accourus pour y participer.

Le Capoulié lui succède avec une éloquente allocution provençale. Au nom du Félibrige, il remercie la ville de son accueil, et ses représentants qui, « les premiers, ont rendu au peuple ce qui lui revenait, un hommage public à son langage, à la belle langue d'Oc, » et il définit nettement le but que poursuivent les Félibres.

« Nous ne sommes pas venus, dit-il, en conquérants, mais en amis, et, l'an prochain, tout le Félibrige viendra, avec le grand maître Mistral, faire la fête de la Sainte-Estelle. Alors, vous verrez que nous nous donnerons la main et que nous serons tous unis dans la même idée patriotique pour la renaissance de la langue d'Oc, et cela pour la plus grande gloire de la France...

« ...Nous luttons pour le beau, pour la poésie. Venez tous avec nous-autres : nous sommes des patriotes du Languedoc, mais nous sommes de bons et loyaux Français. La langue d'Oc n'est pas *la* langue française, mais elle est *une* langue française.

« Et nous pouvons, et nous devons ouvrir cette fête par ce cri patriotique : Vive Toulouse ! Vive le Languedoc ! Vive, vive la France ! »

Cette péroraison a été accueillie par deux salves de bravos.

Après quoi, le cabiscol Louis Vergne a lu un substantiel rapport languedocien sur le concours. Il a été publié in-extenso par la revue de l'École, *La Terro d'Oc*, (n. 6, pp. 67-95). En voici, du moins, la conclusion :

« Nous sommes au bout de notre tâche, et je terminerais mon fastidieux bavardage, si je n'avais le devoir de vous remercier pour l'attention que vous m'avez prêtée. « A paysans arriérés, il n'y a pas d'année bonne, » dit le proverbe catalan *(à pagès endarrerit, cap anyada li es bona)* : ce que dit le proverbe n'est pas toujours vrai.

« Que sommes-nous, nous autres, sinon des paysans et des ouvriers ? Paysans pour notre amour de la terre natale, que nous aimons par dessus tout ; ouvriers de la noble tâche, qui est la renaissance de notre langue, jetée hors de son nid par les Caïns centralisateurs et despotiques.

« Arriérés ? Nous le sommes comme il ne se peut davantage, et, pourtant, l'année est bonne : nous avons semé comme nous avons pu ; malgré cela, le grain a levé et la moisson est belle ; il n'y a pas de mal qui toujours dure. »

Le préfet de la Haute-Garonne a pris place à côté du cabiscol pendant sa lecture. Son entrée a été applaudie.

La félibresse Philadelphe de Gerde a dit, avec un accent indéfinissable, mystérieux et pénétrant, un fier *sirventesc*.

Digitized by Google

M. Gaston Jourdanne a prononcé une patriotique improvisation ; puis, après un éloge de Clémence Isaure, par Paul Gourdou, a eu lieu la remise des prix aux lauréats, dont voici les principaux :

Prix du Président de la République : M. Prosper Estieu, pour son volume : *Lou Terradou*. — Prix du Ministre de l'Instruction publique : M. Paul Gourdou, pour son ode *A Clémence Isaure*.

Poésie languedocienne. — Premiers prix des cinq sujets : MM. Alban Vergne, l'abbé Aberlenc, Mlle Albertine Chayla, Mme Gélade, M. Ant. Maffre.

Prose languedocienne et Théâtre. — MM. Auguste Teulié, G. Thénard, l'abbé Martial de Séré, Paul Vié et Alfred Rottner.

Dialectes non languedociens. — Poésie : M. Pastre de Gignac ; prose, M. J. V. Lalanne.

Concours scolaire. — Mlle Luscignole, M. Clovis Roques.

En remettant au lauréat le prix du Président de la République, le préfet de la Haute-Garonne a prononcé quelques paroles :

« ...Je regrette de ne pouvoir vous complimenter dans cette langue belle et sonore que nous venons d'entendre ; mais je suis certain, en vous remettant le prix de M. le Président de la République, que je le remets à un bon Français, aimant sa petite patrie locale, aimant aussi la grande patrie française. »

Parmi les intermèdes des deux musiques, mentionnons une fantaisie instrumentale et chorale, sur les airs populaires du *Romancero*, de Félix Gras, composée pour la circonstance par M. Monnereau, le distingué chef de la musique de l'École d'artillerie.

Le Banquet félibréen

A 7 heures, dans le foyer du Grand-Théâtre, un imposant banquet a dignement clôturé les fêtes de l'*Escolo Moundino*. Il comprenait plus de cent convives, présidés par le Capoulié Félix Gras, ayant à ses côtés MM. le préfet de la Haute-Garonne, le maire de Toulouse, Louis Vergne, Mlle Claude Duclos, (la félibresse Philadelphe), Mme Gélade et Mlle Ouradou.

Parmi les convives, outre les félibres cités plus haut : le poète Raymond de la Tailhède ; l'archiviste de l'Ariège, M. Félix Pasquier ; MM. Cartailhac, de la Société d'archéologie ; Deffès, directeur du Conservatoire ; Joseph Galinier, sous-directeur de l'École des Beaux-Arts ; Laborde, conservateur du Musée ; Laporte, président de l'Alliance des Arts ; Laffitte, Voisin et Boucher, conseillers municipaux ; Guénot, secrétaire général de la Société de géographie ; Jean Rivière, sculpteur ; Itier et Rocher, architectes ; le docteur Garrigou, directeur de la *Revue des Pyrénées ;* le capitaine d'artillerie Ancely ; R. Laporte, directeur de la *Toulousaine ;* Monnereau, chef de la musique de l'Ecole d'artillerie ; Léon Creissels, Maffre de

Digitized by Google

Baugé, le docteur Gendre, les peintres G. Castex et H. de Calmels, etc.

Vers la fin du banquet, le Capoulié Félix Gras a prononcé un important discours provençal, dont voici la traduction : (1)

DISCOURS DU CAPOULIÉ DU FÉLIBRIGE

Quand vient la gaie saison où Dieu, en émoi pour faire éclore la cigale, pour réchauffer deux ou trois fauvettes nues dans le nid, change de main le soleil et fait le printemps, les Félibres se réunissent pour chanter les alleluia de leur Renaissance.

Aujourd'hui, c'est dans la ville capitale, la cité sainte de Toulouse : c'est dans notre Jérusalem que nous sommes venus, le front illuminé de joie, la main fleurie d'un rameau d'olivier, le cœur plein d'audace et d'amour, faire entendre notre parole aux peuples du Midi.

Vous qui avez ouï la voix puissante du félibre de la Montagne Noire, celui qui chanta *le grand Lauraire*, celui qui fit retentir sur votre terre rouge les *Cants del soulelh* ; vous, les fervents de l'École Mondine, louveteaux qui n'avez pas tété le lait de la brebis ; vous, les savants, les lettrés de la glorieuse Académie de Toulouse, qui avez maintenu, frais comme la fleur de vos jeux, le souvenir de Clémence ; vous qui connaissez la géniale épopée de Guillaume de Tudèle, qui gardez pieusement la mémoire de l'illustre fils de Toulouse, Pierre Goudelin ; vous qui tressaillez à la voix de *Mireille* et qui vous abreuvez à ce fleuve de science, le *Trèsor du Félibrige*, vous tous, j'en suis convaincu, vous aiderez loyalement au triomphe de la cause félibréenne.

Mais les frères dévoyés, qui ne savent plus les noms des ancêtres, qui ne connaissent plus les limites du terroir, ni même la porte de la maison paternelle, qu'ils écoutent la parole de la vérité, car elle leur arrachera le bandeau de l'oubli qui a six siècles d'épaisseur.

Quand le Languedoc, quand la Provence, quand toutes les terres du Midi, de gré et par raison et par patriotisme, se réunirent à la France, la grande sœur, pour former avec elle, devant le monde barbare, la nation française, ce n'est point avec les chaînes de l'esclavage que le pacte fut lié : non ! c'est en se posant mutuellement sur le front le baiser de la fraternité, que les provinces se donnèrent la main, et chacun resta libre de garder sa façon de rire et de chanter et aussi de choisir la forme et la couleur de sa robe.

Mais, dans le cours des âges, il y a les heures de clarté et les heures d'obscurité. Et vint le temps sombre où le despotisme, cette mauvaise herbe que les invasions des barbares avaient semée sur le sol latin, voulut tout étouffer, pour mieux tout dominer. Avec l'aide des courtisans, des ambitieux et des simples, « pécaïre ! » ce despotisme, qui est de race germanique et non de race latine,

(1) Le texte provençal a été publié, seul, par *l'Aiòli*, *lou Felibrige*, *La Terro d'Oc* et l'*Armana Prouvençau* ; nous préférons archiver ici la traduction de cette page magistrale.

Digitized by Google

gouverna le peuple comme un pâtre son troupeau, et, tous, nous marqua du fer rouge de la centralisation !

De ce jour, on n'entendit plus le tam-tam du tambourin de Provence ; il se tut, le hautbois du Languedoc ; elle n'eut plus de souffle, la cornemuse d'Aquitaine. Le peuple, trompé, aveuglé, s'était laissé faire : on lui avait dit que, pour la gloire de la patrie, pour la grandeur de la nation, il fallait sacrifier ses coutumes, oublier son histoire, désapprendre sa langue ! comme si les usages du terroir n'en étaient pas les droits, comme si l'histoire d'une nation n'en était pas l'enseignement et l'honneur, comme si la langue d'un peuple n'en était pas le glaive libérateur !

Et alors, le paysan de la terre, l'artisan du village, l'ouvrier de la ville, peu à peu a perdu son originalité ; son courage s'est évanoui ; ses idées se sont troublées, et tout ce qui était sien, tout ce qui était lui-même, est devenu sa honte. Notre jeunesse, maintenant, n'ose plus farandoler sur l'aire ou sur le pré, elle ne boit plus la blanquette de Limoux : elle trouve mieux à la mode de Paris d'aller s'abrutir au « beuglant » et d'y boire l'eau-de-vie des betteraves d'Allemagne ; et nos jeunes filles, nos vendangeuses alertes, nos oliveuses sémillantes ne nous chantent plus la chanson des *Mountagnos que tant autos soun* ; non, maintenant elles effarouchent les oisillons des champs avec : *la Pau, la pauvre fille...*

C'est ainsi que les races méridionales oublient leur fierté et leur clair langage d'Oc. Ces races qui, autrefois, donnaient l'élan et le ton, dans les lettres, les arts, la haute politique, à tous les peuples civilisés ; elles qui produisaient la greffe de la bonne sève pour toutes les branches de l'arbre des nations, aujourd'hui semblent des rameaux étiolés, desséchés ; elles qui étaient la voix de l'âme ne sont plus que l'écho, voix de la pierre, aveugle, inconsciente, blasphématrice ! Pour notre honte, nous l'avons entendue, cette voix, rauque comme l'aboiement d'un chien enragé, hurlant ce cri qui nous a glacé dans la moëlle : *Sans patrie ! Sans patrie !*

Ce n'est pas dans notre langue d'Oc qu'a été vomi ce blasphème ! Ce n'est pas non plus dans notre langue d'Oil : les deux sœurs sont françaises et nationales ! Non, *Sans Patrie !* appartient à un langage bâtard, que les fils de Provence et de Languedoc ne comprennent pas !

« Sans patrie ! » voilà l'œuvre, voilà le crime de la centralisation ! C'est elle, la fille prostituée du despotisme, qui a levé le couteau sur la petite patrie, alors qu'elle se serrait contre sa grande sœur, et si profondément l'a planté, que la grande patrie, aujourd'hui, sent la pointe lui entrer dans le cœur !

O belle étoile aux sept rayons ! brille là-haut dans notre firmament ; éclaire les hommes, montre-leur que nous, les Félibres, la voulons puissante, la voulons belle, la voulons glorieuse, la patrie, et que ce sera nous qui lui retirerons de la plaie le couteau !

Et nous l'aimerons, et nous la défendrons, et nous la chanterons dans notre forte langue d'Oc.

Digitized by Google

Car, comme notre frère mort, mais toujours présent et toujours debout (*Auguste Fourès*), nous voulons :

Que toujours dans la mer latine
Le grand arbre enfonce sa racine
Jusqu'aux terres de l'Orient magique,
En conservant sa sève pure
Qui fait sa ramure merveilleuse
Toujours verte et toujours joyeuse,
Comme aux temps du monde antique.

Ce discours magistral, hiératiquement énoncé, et écouté dans un religieux silence coupé par des salves d'applaudissements, fut l'objet d'une longue ovation pour le grand-maître du Félibrige.

Après avoir constaté la résurrection heureuse de la *lengo moundino*, le cabiscol Louis Vergne remercie le Président de la République et le Ministre des Beaux-Arts, qui ont onvoyé des prix pour le concours des Jeux Floraux, ainsi que le préfet, le maire, le président du Conseil Général, le recteur de l'Académie, et tous ceux qui ont prêté leur concours à ces fêtes languedociennes, la presse y comprise.

Le préfet remercie chaudement le cabiscol de ses paroles élogieuses pour le chef de l'État et le Ministre, et félicite l'éloquent Capoulié autant pour son magnifique langage que pour les patriotiques idées qu'il a traduites.

Loin d'être fatale à l'unité nationale, ajoute-t-il, la renaissance des idiomes locaux ne peut que la rendre plus forte. Ces idiomes, en effet, ont formé la langue française, et c'est en les propageant, en les répandant, en aidant à les connaître et en les faisant aimer, qu'on agrandira le domaine national.

Propagez-les donc, Messieurs les Félibres, empêchez la tradition populaire de mourir. En fortifiant le patriotisme local, vous aurez travaillé à rendre plus vibrant et plus robuste le patriotisme national...

Et, aux applaudissements unanimes, il lève son verre aux Félibres, au Capoulié Félix Gras et au président de l'*Escolo Moundino*.

Alors, le maire de Toulouse prend la parole en ces termes :

DISCOURS DU MAIRE DE TOULOUSE

MESSIEURS,

Si nous étions encore au temps où les officiers de l'Hôtel-de-Ville proclamaient, en langue *moundino*, dans nos carrefours, les arrêtés de nos seigneurs les capitouls, je serais malvenu à parler ici en français. Mais aujourd'hui, même dans cette assemblée réunie pour fêter les patois, je ne saurais parler autrement. Pour manier ce vieux langage à côté de *nostre honorat capoulié Félix Gras*, et après lui, il faut être un maître. Il n'est pas permis à un profane de tenter une semblable entreprise.

Digitized by Google

On parle, dans les vieux registres de nos archives, de certains capitouls qui portèrent son nom : ce nous serait une bien douce satisfaction de lui prouver, d'une façon érudite, que ses aïeux nous ont appartenu. Mais il n'est pas besoin, puisque lui, le maître disert et délicat, nous appartient aujourd'hui. C'est son droit d'être ici à notre tête, et c'est notre devoir, puisqu'il nous est permis de faire violence à sa modestie, notre devoir et notre honneur, de confirmer publiquement les lettres de naturalisation que sut conquérir le poète harmonieux de *Toloza*.

Quelle que soit l'expression de notre pensée, ce n'est pas nous, sachez-le, qui sommes les ennemis de cette bonne langue de nos aïeux, si expressive, si colorée, si fraîche, si joviale, si riche, en un mot, plus riche — des linguistes l'assurent, et j'ai cette faiblesse bien excusable de les croire sur parole — plus riche, peut-être, que le français, qui est le débiteur de toute l'Europe.

Non, ce n'est pas le patois qui compromettra la belle harmonie de la langue française, c'est l'invasion croissante des termes étrangers qui multiplie les néologismes obscurs, fait surgir les impropriétés, complique l'orthographe, déroute la prononciation, qui mutile, déflore et abâtardit. Patois et français, au contraire, sont de la même famille, et l'on ne s'explique pas pourquoi celui-ci repousse, comme on repousserait une promiscuité humiliante, l'amitié, l'alliance, les services de sa sœur aînée, la langue *moundino*.

Nous ne savons pas bien ce qui lui manque, à notre vieux langage, pour avoir droit de cité dans les académies. On y dit vaguement qu'il est défiguré. Si on le cultivait, comme vous proposez de le faire, Messieurs, comme vous le faites, on aurait bientôt raison de ce vilain préjugé ; on s'apercevrait, chose étrange vraiment, que ce parler, qui n'a rien d'académique, puisqu'on le veut ainsi, serait, comme une infusion de sang nouveau, très profitable à plus d'une vieille académie.

Elles y trouveraient des expressions dont les patois seuls ont le secret, des expressions pleines de douceur et d'un charme pénétrant pour l'art et pour le sentiment ; des mots enjoués pour les pensées frivoles comme l'argot le plus joyeux n'en invente pas ; des mots d'une vibrante énergie pour l'action, des mots d'une ampleur surprenante pour le vol de la pensée. Voulez-vous voir, sentir, admirer toutes ces choses, feuilletez seulement les chants de nos troubadours, lisez nos vieux conteurs, écoutez parler le peuple, et dites-moi si ce n'est pas là l'expression de toute cette vie pleine et belle, comme savent la répandre nos soleils du Midi.

Vous avez eu une heureuse pensée, Félibres toulousains, de placer votre œuvre nouvelle à l'ombre d'une illustre mémoire. Ce n'est pas le Capitole, hospitalier au peuple, qui ferma ses portes à Goudelin, le populaire poète. Alors qu'on mettait ailleurs une circonspection grande à couronner ses chants, la foule les consacrait, et l'érudition, aujourd'hui, a donné raison à la foule.

Je salue donc en vous, Félibres, qui avez su recueillir dans l'héritage du passé ce qu'il en faut garder pour l'avenir, en vous, véritables mainteneurs de la gaie science, je salue les arrière-petits-neveux de notre aimable poète, les descendants

Digitized by Google

des troubadours ; les dignes fils de la patrie toulousaine, qui ne veulent point et ne savent point dégénérer ; et je souhaite longue vie et prospère, comme on disait jadis, à l'œuvre que vous avez entreprise et que votre activité a déjà, en quelques heures, si solidement constituée.

Les paroles du représentant de Toulouse ont été accueillies avec enthousiasme.

Puis, l'*École Philarmonique* a chanté avec succès la nouvelle cantate de M. Deffès, *Pastouralo*, et *Banniéros toulousénos*.

La douce et belle Muse de Bigorre, la félibresse Philadelphe, a dit un de ses exquis petits poèmes : *Ero noubieto*. Le Capoulié a entonné ensuite l'hymne de *La Coupo*, dont le refrain religieux était repris par tous les convives. Parmi ceux qui ont été encore entendus, citons M. Victor Delbergé, directeur du *Calel* de Villeneuve-sur-Lot ; Paul Dumas, de l'Ariège ; le majoral Gaston Jourdanne, de Carcassonne ; Albin Vergne, premier lauréat de la Violette de l'*Escolo moundino*, et Bacquié-Fonade, le dévoué secrétaire de l'École, en un *brinde* de merci à tous les hôtes de Toulouse, en ce grand jour des *Jocs Florals* ressuscités.

A L'ESCOLO DE LA MAR

L'*Escolo de la Mar* a tenu son banquet annuel, à Marseille, le 20 mai. Le cabiscol, M. Paulin Guisol, qui présidait, assisté des majoraux Louis Roumieux et Jean Monné, ayant remis ses pouvoirs, en une courte allocution, le secrétaire, M. Aug. Gautier, lut un intéressant rapport sur les conquêtes des *Maren*, où il faut relever, parmi les nouveaux associés marseillais, les noms du R^end^ Raymond, pasteur anglican d'origine provençale, du professeur Buecheler, de Bonn, le philologue bien connu, studieusement épris tous deux de la Cause, sans omettre, parmi les *sereno* de l'École, plusieurs étrangères enthousiastes : Mmes Mary et Cyril White, Irlandaises ; Mlles Stevens, Mildred Raymond et Dora Buecheler.

Le nouveau Bureau marseillais a été ainsi constitué : cabiscol, M. Joseph Gautier, directeur de *la Cornemuse* ; sous-cabiscols, le majoral Valère Bernard et M. Moricelli ; secrétaire, M. Aug. Gautier.

Une soirée littéraire a suivi. Mentionnons un brinde provençal de Mrs Mary White, auquel a répondu Lazarine de Manosque, avec sa verve abondante, imagée, savoureuse ; et enfin, parmi tous les vers récités, toutes les chansons, tous les brindes, *lou Maset de mèste Roumiéu*, accompagné en chœur, joyeusement, mais où mêlait une allégresse un peu mélancolique le pauvre gai Roumieux lui-même, dont cette soirée devait être la félibrée dernière.

Digitized by Google

LES FÉLIBRES DE PARIS A SCEAUX

Le 24 juin, pour la seizième année, a eu lieu, selon l'ordre usité, la fête du *Félibrige de Paris*, dans la petite ville de Sceaux, colonie provençale. Après Coppée, Zola et Renan, Anatole France avait accepté la présidence d'honneur.

Le couronnement des bustes de Florian et d'Aubanel, dans le Jardinet de l'Eglise, ouvrit la fête ; puis, on se rendit aux Jeux Floraux. Le maire de Sceaux souhaita la bienvenue à ses hôtes ; le président de la Société, M. Sextius Michel, le remercia, saluant aussi l'auteur de ces chefs-d'œuvre, *Thaïs* et la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, qui lut, avec le geste et la diction d'un maître de la sagesse attique, la délicieuse allocution qui va suivre.

Après un double éloge de Renan, son précurseur à la présidence, et de Florian, le patron mythique et obstiné des agapes littéraires de Sceaux, M. Anatole France s'adresse en ces termes aux Félibres :

DISCOURS DE M. ANATOLE FRANCE

Je vous aime beaucoup, vous, vos jeux, vos arts, vos pensées. J'ai voyagé avec vous. J'ai vu que vous aviez l'âme libre et généreuse et un sentiment familier du beau. Vous êtes, sans aucun appareil, les plus somptueux des hommes. Plutarque dit d'Antoine qu'il avait de la gaieté dans ses amours, et qu'il mena en Egypte la vie inimitable. Vous aussi, vous avez cette vénusté riante et vous menez la vie inimitable. Mais vous la menez sans une multitude de cuisiniers et de conducteurs de choses et sans y dépenser l'empire du monde. C'est bien plus industrieux. Vos palais d'Orient et vos galères tendues de pourpre ne vous coûtent que des rimes. La poésie et l'éloquence subviennent à votre train royal.

Je vous ai accompagnés dans vos marches chantantes à travers les villes. J'ai admiré combien vous aviez le génie des conquêtes pacifiques. Vous êtes très ingénieux et très persuasifs. Vous vous assurez dans la puissance du discours. Cela vous vient des Grecs. Ajax lui-même, qui pourtant était un peu enclin à la violence, s'aperçut assez vite de la vertu des idées, et il reconnut, de bonne grâce, nous dit Sophocle, que la parole est forte parmi les hommes. Vous êtes les arrière-neveux d'Ajax, fils d'Oïlée. Il m'a semblé, dans vos marches, que vous n'entendiez rien aux alignements réguliers, et que les caporaux, s'il en était parmi vous, auraient beaucoup à souffrir. Vous alliez à votre fantaisie, vous étiez très buissonniers.

Vous vous dispersiez sur les routes ; mais ce qui est admirable, c'est que vous vous retrouviez toujours ! J'en ai conclu que vous aviez un égal sentiment de l'ordre et de la liberté. J'ai vu aussi que vous étiez pacifiques avec fierté. Si, comme Florian et ses amis, nous pouvions encore nous abandonner aux illusions généreuses, je compterais sur vous, Messieurs, pour convertir à la longue l'Europe, que, depuis vingt-cinq ans, nous voyons hérissée d'armes, couverte de casernes, de forteresses, irritée et menaçante. Qui donc, mieux que vous, enseignerait

Digitized by Google

au monde la joie facile, les arts, les travaux de la terre, la paix, une paix brillante, animée, agitée de querelles éloquentes, où s'honoreraient également les vainqueurs et les vaincus ? Qui, mieux que vous, élèverait les cités aux accords de la lyre ?

Je m'imagine aussi que, si l'on vous laissait faire, vous arriveriez à résoudre les questions sociales. Vous en trouveriez la solution dans votre gaieté fine, dans votre bienveillance avisée, dans votre mépris superbe des richesses, dans votre culte de l'antique simplicité. Il ne vous vient pas à l'esprit qu'il puisse y avoir des classes sociales, et j'ai vu un cantonnier de vos routes poudreuses s'asseoir parmi vos poètes : il chantait comme eux.

Vous savez le prix de la beauté, et qu'elle est l'unique bien de ce monde. Vous ne désavouerez pas ce que l'un de vous a dit :

L'amour meno e l'art nous ajudo.

Vous vouliez les louanges d'un barbare. Ne vous offensez point si elles passent sur des lèvres un peu rudes. Et laissez-moi dire très mal ce que je pense très bien. Vous êtes artistes et poètes. Vous l'êtes facilement. Et cela est divin. Votre poésie ressemble à ces eaux

... si pures et si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Et elle a cela d'unique en notre temps, qu'elle vit et qu'elle est mêlée à la vie. Elle coule à vos fêtes avec vos vins parfumés. Un savant vous l'a dit ici même : vous parlez un latin vivant.

J'ai eu la joie d'entendre vos poètes : votre langue provençale a les sons de la lyre antique. Les mêmes Muses et les mêmes Charites ont regardé Virgile et Mistral.

Avec tant de raisons de vous enorgueillir, Messieurs, vous n'avez point de superbe. Vous êtes comme les Grecs, qui craignaient la Némésis des dieux, c'est-à-dire l'inévitable châtiment des pensées et des actions démesurées.

Ce qu'il y a de beau, de bon, d'heureux en vous, pieusement, vous en rapportez le mérite à votre terre natale.

Il est vrai qu'elle est faite pour nourrir les plus belles formes et les plus belles pensées.

Un jour, j'ai vu dans votre beau pays d'Arles, j'ai vu un olivier si aimable que j'ai été tenté de l'honorer comme un dieu, selon la coutume païenne, et de suspendre, à son feuillage argenté, des Éros d'argile et des bandelettes de laine.

Il n'est pas possible que tous les pays soient l'ouvrage d'un même dieu. Les disparates sautent aux yeux : évidemment, le Mont-Blanc n'est pas de la même main que les collines de l'Arno. Nous devons croire aux demiurges. Il y en eut beaucoup, et chacun d'eux travailla selon son esprit et ses goûts à la création d'un morceau du monde. Celui qui fit la Provence était artiste.

C'était un demiurge d'une âme élégante, qui s'entendait mieux qu'un autre à la finesse des tons et à la sobre volupté des lignes. Vous devez à la terre, qu'il a aménagée pour vous, votre âme fine, claire et chantante. Aussi, l'aimez-vous

Digitized by Google

chèrement. Et vos villes, vos villes romaines et sarrasines, quels joyaux ! Vous les chérissez d'un cœur ardent et jaloux.

Je vous en félicite. C'est cette piété envers la ville qui a produit dans le monde les plus belles formes de la vie, les plus pures merveilles du génie humain, Athènes, Florence. Vous êtes attachés à la petite patrie, et cet attachement ne fait point de tort à la grande. A votre exemple, Français du Nord, du Centre, de l'Ouest, de l'Est, aimons notre ville ; que notre patriotisme local soit le centre et l'axe de notre patriotisme français. Ecoutons la cité natale qui, de sa voix forte et charmante comme le son des cloches, nous dit :

« Voyez, je suis vieille, mais je suis belle. Mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons dentelés et des beffrois. Je suis une bonne mère ; j'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tâche faite, ils vont, les uns après les autres, dormir à mes pieds, sous cette herbe où paissent les moutons. Ils passent. Mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur mémoire. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a été déchiré et mon sein percé dans les guerres. J'ai reçu des blessures qu'on disait mortelles. Mais j'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez-moi donc cette sainte espérance qui sauve la patrie. Pensez en moi pour penser au-delà de vous-mêmes. »

Le vaste public qui assistait aux Jeux Floraux prouva, par ses applaudissements, combien il avait goûté ces exquises paroles. Un à-propos en vers français de notre collaborateur Roux-Servine : *Cour d'amour improvisée*, leur succéda, puis un brillant concert, sans parler de la proclamation du palmarès, dont voici les premiers lauréats :

Poésie provençale : 1. *Lou troubaire Catelan*, de M. P. Cheylan ; 2. *Lou mes de Mai*, de M. Dayma, gendarme.

Prose provençale : *Li magnan*, de C. Martin.

Concours classique (pour les lycées) : Traduction de l'*Ode 38 d'Horace* : 1. M. Jourdan-Trabaud ; 2. de *la cigale et la fourmi* : M. J. Vincent.

Concours musical : *Vièio Cansoun*, deuxième prix à F. G. de Caumont.

Théatre : Mention à M. Auguste Chansroux.

La Cour d'amour accoutumée s'est tenue dans le parc, vers cinq heures, où ont été applaudis, comme au concert des Jeux Floraux, parmi les artistes : Mlles Hartmann, Grimault, Nancy Vernet et Marga-Lucera ; MM. Duparc, Villain et Talamo, ainsi que plusieurs félibres : MM. Gardet, Boissier, Elie Fourès, etc.

Un banquet de 300 couverts à l'Hôtel de Ville a clôturé la journée, mais la plupart l'ont prolongée au parc, où l'orchestre du bal exécutait des farandoles de Provence.

Digitized by Google

* * *

Le mardi 1er août, banquet annuel de clôture de l'*Escolo felibrenco de Paris*. On sait que l'école, fondée par MM. Amouretti et Maurras, « deux jeunes gens, dit Maurice Barrès, qui, transportés de Province à Paris, y rêvent de fédéralisme, pour restituer à leur chère et admirable *petite patrie* sa spontanéité et sa domination », est un foyer d'intransigeants patriotes méridionaux, selon l'évangile mistralien. Le cabiscol et le secrétaire du nouveau cénacle sont déjà bien connus : l'un pour ses pénétrantes études de géographie et d'histoire à la *Revue bleue* et à *L'observateur français*, l'autre pour un admirable talent d'écrivain qui demain fera célèbre le philosophe méditerranéen du *Chemin de Paradis*. La plupart des « jeunes » de Paris sont assidus aux réunions hebdomadaires du Café des Cadrans. Il conviendrait de dénombrer cette vaillante avant-garde ; citons du moins : MM. Ronjat, Viaud, statuaire, Plantadis, des Rieux, Baptiste, de Clercq, Aristide Fabre, Duffau, René de Saint-Pons, Adrien Frissant, Sarlat, Pautret, Bonnaud, le peintre Jos. Mange, Michel Joly, Charbonnel, Rigaud, Bruguier, etc.

Leur dernier banquet a été radieux d'estrambord. Le cabiscol Amouretti a ouvert le feu des brindes en portant la santé de Mistral, du Capoulié et du syndic de Languedoc (la Maintenance dont dépend l'Ecole) ; puis, en une improvisation rapide, il a signalé à son auditoire, avec la compétence toute apostolique qui fait de ce félibre qui n'a rien écrit, un des plus utiles servants de la Cause, les conquêtes nouvelles de l'idée provençale, entre autres, la constitution de l'*Ecole d'Auvergne*, due à MM. Vermenouze, Félicien Court et Lintilhac, dont nous parlerons à loisir.

Que dire de la séance littéraire, fort nombreuse, qui a suivi ?... On a chanté en chœur la *Cansoun de l'Escolo*. C'est une suite allègre de portraits félibréens, mordants ou sympathiques, et qui alterne avec d'enflammées invocations à la patrie d'Oc. Cette sorte de branle saturnal, sur l'air de l'ésotérique chanson de Félix Gras, *lou Papo Clement V*, communique une irrésistible impression de revanche latente, de foi généreuse et mystique.

On a entendu ensuite l'incomparable diseur provençal, Duparc, de l'Odéon, dans le chant IV de *Calendau* qui a fait frissonner, aux sublimes évocations du passé de la race, et a soulevé l'assistance à l'apostrophe célèbre « à la langue d'amour » :

Lengo d'amour, se i'a d'arlèri
E de bastard, ah ! pèr sant Cèri !
Auras dóu terradou li mascle à toun coustat,

Digitized by Google

E tant que lou mistrau ferouge
Bramara dins li roco, aurouge,
T'apararen à boulet rouge,
Car es tu la patrio e tu la liberta !

Puis, les orateurs ayant parlé, les poètes ayant chanté, et tous ayant redit les beaux airs populaires du pays natal, on s'est séparé, plus ardents à la Cause pour s'être retrempés fortement dans l'âme même de la patrie.

* * *

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DE LANGUE D'OC EN 1894 (Suite) (1)

— *Cinq cantico sus lou caste Jousè*, (par Marius André, F. de Baroncelli et E. Jouveau) ; in-32 de 29 pp. Avignon, Aubanel.

— Mystères provençaux du xve siècle (dix drames religieux écrits en Rouergue) publiés pour la première fois avec trad. et glossaire par A. Jeanroy, de la Faculté des Lettres de Toulouse, et H. Teulié ; un vol. in-8 de xlviii-317 pp. Toulouse, Privat.

— *Dictionnaire niçois-français-italien*, par l'abbé Pellegrini ; un vol. in-32 de 700 pp. Nice, Robaudy.

— Lou Gangui, poésies de Fortuné Chailan, avec préface et notices de Mistral, le Dr Goy et Bouillon-Landais (4e édition) ; un vol. in-18 de 217 pp. Marseille, Aubertin.

— *Lou biblioufile Pau Arbaud*, rapport à l'Académie d'Aix, par François Vidal ; in-8 de 15 pp. Aix, Remondet.

— *Mandadis e rèsponso*, par A. Granier ; in-8 de 12 pp. Forcalquier, Crest.

— Poésies provençales de Robert Ruffi, (XVIe s.) publiées avec introd. par Octave Teissier, in-8 de 78 pp. Marseille, V. Boy.

— Santo-Estello, *drame en 3 actes en vers*, par l'abbé J. Bresson, un vol. in-18 de 64 pp. Aix, Nicot.

— Li Capelan, étude de mœurs provençales par J. Roumanille (1851), nouvelle édition, in-16 de 125 pp. Avignon, Roumanille.

— *L'Iliado d'Oumèro revirado en parla dis Aup, cant XII*, par l'abbé F. Pascal, in-8, Gap, Richaud.

— *J. B. Noulet e soun obro de bulgarisaciou patoueso*, par G. Visner (traduction en regard), in 4 de 26 pp. Toulouse, Dupuy.

(1) Voir au Tome IX, pp. 150-151.

Digitized by Google

— *L'enventàri dóu castèu d'Iero en 1431*, publié et annoté par Maurice Raimbault, in-8 de 20 pp. Montpellier, Imprimerie Centrale.

— La Crau, *poésies et légendes provençales* avec trad. par Marius Girard ; un vol. in-18 jésus de 500 pp. Avignon, Roumanille.

— *Uno messo de miejo-niue au castèu de Saumano*, pastorale en 3 actes, (avec les airs des noëls) par l'abbé Bernard, supérieur du Séminaire de Ste-Garde ; in-12 de 130 pp. Carpentras, Seguin.

— Bagatoùni (roman en dialecte marseillais), par Valère Bernard ; in-16 de 221 pp. Marseille, Aubertin.

— Cigau e Cigalo, *recuei de cansoun prouvençalo en XII libre*, par Marius Bourrelly ; un vol. in-8 de 400 pp. Aix, Remondet-Aubin.

OUVRAGES CONCERNANT LE FÉLIBRIGE

— An embassy to Provence, par Thomas A. Janvier, « sòci dóu Felibrige » ; un vol. in-12 de 132 pp. avec un portrait de Mistral ; New-York, collection du Century.

— *Grammaire savoyarde*, par Victor Duret, publiée par Ed. Koschwitz, professeur à l'Université de Greifswald, in-8 de xv-91 pp. Berlin, Gronau.

— *Lucera et les Colonies provençales de la Capitanate* (Pouilles), par L. Zuccaro ; un vol in-12 de 96 pp. Foggia.

— *Troubadours et Félibres*, conférence de J. Félicien Court à Aurillac, avec préface de S. Santy, in-32 de 32 pp. Avignon, Roumanille.

— Le poète Théodore Aubanel, *récit d'un témoin de sa vie*, par Ludovic Legré, un vol. in-18 de 423 pp. Paris, Lecoffre.

— La Terre provençale, par Paul Mariéton, 3e édition, un vol. in-18 de 566 pp. Paris, Lemerre.

— *Ueber die provenzalischen Feliber und ihre Vorganger*, discours prononcé à l'Université de Greifswald par le Dr Ed. Koschwitz ; in-8 de 38 pp. Berlin, Gronau.

— Grammaire historique *de la langue des Félibres*, par Ed. Koschwitz, professeur à l'Université de Greifswald ; in-12 de 181 pp. Avignon, Roumanille ; Paris, Welter.

— La Petite Patrie, *notes et documents pour servir à l'histoire du mouvement félibréen à Paris*, par Sextius Michel, avec préface de Maurice Faure ; un vol. in-18 de 283 pp. Avignon, Roumanille ; Paris, Flammarion.

— *Le sonnet dans le Midi de la France*, étude sur l'origine du sonnet provençal, par Alfred de Martonne ; Aix, Makaire.

— *Gounod au pays de Mireille*, par l'abbé Delacroix ; Nimes, 1894.

— Dictionnaire français-occitanien (tome ii et dernier), par L. Piat ; un vol. in-8 de 500 pp. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi.

Digitized by Google

— *Rapport sur le concours de langue néo-romane*, 1894 (Société archéol. de Béziers), par Frédéric Donnadieu, Béziers. Sapte, imprimeur.

— *Un félibre avant le Félibrige... à Sceaux. J. Joseph Mouret d'Avignon*, par Henry Oddo, in-12 de 13 pp. Paris, Le Soudier.

— *Le Centenaire de Diez*, discours à l'Institut gènevois, par Eug. Ritter, suivi de LETTRES *adressées à Victor Duret par Roumanille*, (30 lettres, la plupart de 1857 à 1860) ; in-8 de 117 pp. Genève, Georg.

— *De l'étude des patois du Haut-Dauphiné*, par l'abbé A. Devaux, in-8 de 67 pp. Grenoble, Allier, 1891.

— *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*, par l'abbé A. Devaux, professeur aux Facultés catholiques de Lyon ; un vol. in-8 de 520 pp. Lyon, Côte.

— *Roumanille et la littérature provençale (1818-1891)*, étude littéraire par Jules de Terris, avec préface de L. de Berluc-Perussis ; in-8 de 78 pp. Paris, Bloud et Barral.

— *Paul Mariéton, chancelier du Félibrige*, par Lucien Duc, in-8 de 16 pp. Paris, librairie de *La Province*.

— *J. Roumanille*, par Jean Monné, in-8 de 20 pp. Paris, librairie de *La Province*.

— *Manuel de linguistique pour l'enseignement du français par les idiomes locaux, applications du sous-dialecte agenais*, par Emile Boudon, instituteur ; in-8 de 50 pp. Agen, Boucheron ; Paris, Welter.

— *Observations sur le théâtre méridional du XVe siècle*, mystères briançonnais et rouergats, par A. Jeanroy, in-8 de 38 pp. Toulouse.

— *Manualetto provenzale* (manuel italien de Provence et du moyen âge), par le professeur V. Crescini, in-18, Vérone et Padoue, Drucker.

NÉCROLOGIE

Le félibre PAUL GAUSSEN, d'Alais, majoral languedocien, est mort le 11 juin 1893, à peine âgé de 40 ans. C'était une vaillante recrue d'Arnavielle, sa première conquête cévénole. Il laisse plusieurs volumes : *La fiero de Chambourigaud* (1878), un poème comique en 5 chants ; *La Camisarde*, drame historique, joué avec succès dans sa ville natale ; un recueil lyrique de valeur, mélancolique et monté de ton, *Li Mirage* (1890) ; enfin deux joyeux contes en vers : *Camisos e courdeliés* (1892) et *La fiero St-Bourtoumiéu*.

De simple relieur, il devint bibliothécaire de la ville d'Alais. Aubanel, dont il était l'ardent disciple, et L. Roumieux comptaient parmi ses meilleurs amis. C'est la jeune femme de Gaussen, morte avant lui, qui est désignée sous le nom de *Dono Viouleto d'or* (Teodor-Ludovino), dans maintes adorables stances que nous savons tous, des *Filles d'Avignon*. Le poète

Digitized by Google

voyait en elle une réincarnation de sa Laure, cette Zani qui fut réellement l'unique inspiratrice de son âme. Roumieux aussi a célébré la *Palinello* d'Aubanel, la brune pâle aux yeux ardents, sa suprême et pudique Muse, dans ce passage de la *Felibrejado d'Areno* (1876), consacré à Gaussen :

Gaussen, lamp que s'atubo is uiau d'Aubanèu...
Gaussen, amourousi di bèus iue de sa bello,
Carboun que couvo, ardènt, souto la frejo niue.

La perte prématurée du félibre d'Alais a été vivement ressentie par ses compatriotes. L'un d'eux, notre collaborateur Alcide Blavet, a retracé sur sa tombe la vie dolente et enthousiaste du vrai poète des *Mirage*.

*
* *

— Le félibre Firmin Boissin, directeur du *Messager de Toulouse*, auteur du roman de *Jean de la Lune*, où revit tout le pittoresque, toute la poésie légendaire de son Vivarais natal, est mort à Tournon en juillet 1893.

— Le conseiller Eugène Tavernier, d'Aix-en-Provence, un des premiers amis de Mistral et du Félibrige. Il a consacré, dans le *Correspondant* et ailleurs, maintes études sérieuses à la *Cause provençale* (1875), à Mistral (1876), à Roumanille (1884), etc., publiées à part. Il est mort à Aix en juillet 1893.

— Emile Jolibois, archiviste du Tarn, né à Chaumont en 1813, mort à Albi, le 31 mars 1894. Les services éminents rendus à l'histoire du Midi par ce prodigieux travailleur, méritent d'être signalés ici. Après d'importantes publications érudites sur la région champenoise, envoyé à Albi en 1859, il a, durant trente années, entièrement dépouillé et analysé les archives de la vieille cité, et savamment catalogué celles du département.

Dans la forêt vierge qu'était cet impénétrable dépôt des titres de noblesse de la civilisation provençale, il a tracé des avenues où les chercheurs pourront s'orienter désormais. Pour éditer lui-même une partie de ses découvertes, il avait fondé la *Revue du Tarn*, en 1877, où ont paru ses derniers travaux, dont une *Histoire du pays d'Albigeois*, à peu près terminée (31 chapitres), qui est un monument. La passion que le fils adoptif d'Albi mettait à exposer la Croisade sanglante, fut trouvée excessive par plusieurs, chez ce « bénédictin protestant. » Mais la plupart des patriotes d'Oc — et tel fut notre ami le très catholique comte de Toulouse-Lautrec, — partagent l'ardente sympathie d'Emile Jolibois pour nos persécutés. Il a, du moins, surabondamment démontré que la religion ne fut qu'un prétexte à cette invasion injuste, revanche de la barbarie féodale, de l'esprit germanique du Nord contre les franchises et les élégances communales du Midi latin. Nous formons le vœu que cette *Histoire*, bientôt recueillie, répande la lumière du livre. Une aussi complète restitution manquait à l'honneur du Midi.

Digitized by Google

*
* *

Le 22 mai est mort, à peine âgé de trente ans, le félibre Félix Lescure. Humble mineur à Gréasque (Bches-du-Rhône), il s'était passionné, tout jeune, pour la renaissance provençale. Le plus grand évènement de sa vie fut le charmant triomphe que lui valut sa poésie couronnée aux Jeux Floraux de Carpentras (1892). Le prix était une fleur naturelle que la reine de la Cour d'Amour acceptait ensuite du poète, en échange d'un baiser. Nous avons conté cet épisode d'idéal et de jeunesse qui désigna Félix Lescure parmi nos meilleures espérances. Mais à peine venait-il de publier son premier recueil de vers : *Lou carbounié cantavo,* si sincère d'inspiration, qu'il succomba au mal qui l'épuisait depuis plusieurs années.

Cœur suave, héroïque et tendre ! Une incessante nostalgie de l'au-delà, son ardente foi provençale et l'amour éperdu de son jeune foyer se partageaient sa vie.

Ai lou dous segren d'uno languisoun
Que me fai bela la vido eternalo...

chantait cette âme pure, éprise d'infini ;

As proun viscu de dòu e de tristesso,
Las ! as proun plega lou coutet,
Coumtesso, Coumtesso, Coumtesso,
Levo-te !

s'écriait le servant mystique de la Cause ;

Tóuti li souleias d'un mounde soulamen
An pas la clarta de sa bresso,
E pèr iéu i'a mai de tendresso
Dins soun regard vela que dins lou fiermamen.

murmurait l'heureux père en berçant son enfant.

Mais pourquoi citer davantage ? Cette douce et légère mémoire restera embaumée dans l'*avant-propos* de ses vers. Notre ami M. de Berluc-Perussis, a mis tout son cœur — qu'un deuil profond devait bientôt assombrir — en cette page exquise, où passe un frisson prophétique de la destinée de Félix Lescure.

Quant de cop — mis ami de Lar, e dis Aup, e de pertout — avès tendu l'auiho dóu caire de Greasco, enterin que, sa jouncho coumplido, soun pi pausa dins un cantoun, « lou Carbounié cantavo. » Sa voues leno vous bressavo douçamenet, e t'avié li bresihamen de la bouscarlo en abriéu.

Proun vòuto que i'a, pamens, lou jouvènt malancòni escampavo, entre-mitan de si verset amourousi, quauco perlo tremouleto, qu'aurias di uno lagremo de chatouno, e soun cantadis vous arribavo sus l'auro, mescle d'uno plagnitudo pougnènto.

Alouro, si, que l'escoutavian atentiéu, pretouca, l'iue nebla, tóuti nautre, —

Digitized by Google

tant numerous, ai ! ai ! — que miés couneissen l'ànci que l'alegrìo. Subran, de soun cor angouissous à nòsti cor ennivouli, un liame de freiresso se nousavo, lou liame dóu coumun desaire.

Tambèn, quand, este matin, lou felibre tristas me demando quàuqui rego d'amistanço, lèu-lèu jite sus aquéu papié lou salut courau dóu doulènt au doulènt.

Vai, bèl ami Carbounié, te lagnesses pas de toun mau-sort! Siés un di preferi de Diéu. Aquéu qu'amo sènso soufri sara jamai qu'uno mita de pouèto. Amour e dòu soun li dos alo pouderouso qu'enarton l'ome is estrèmi founsour de l'azur. Es pèr acò que tant aut se coudeion toun amo e tis estrofo.

As sounda l'abisme dóu malan, as cava la grand mino de la soufrènço umano. I'as avera lou carboun que crèmo, mai qu'alumino, lou carboun que brulè li bouco dóu proufèto, lou carboun que, dins lou cruset dóu mau-tèms, se mudo en diamant duradis.

TRADUCTION

Que de fois — mes amis de Lar, et des Alpes, et de toute Ecole, — vous tendîtes l'oreille du côté de Gréasque, tandis que, sa journée faite, son pic déposé dans un coin, « le Charbonnier chantait ! » Sa voix de miel berçait l'âme suavement ; elle vous avait les gazouillis de la fauvette en avril.

A maintes reprises, pourtant, le gars mélancolique laissait échapper, à travers ses rimes énamourées, quelque perle tremblante, semblable à un pleur de jouvencelle ; son chant, alors, vous arrivait sur la brise, mêlé d'une plainte poignante.

Oh ! ces fois-là, comme nous l'écoutions attentifs, remués, les cils humides, nous tous — si nombreux, ahi ! — qui connaissons mieux les tribulations que l'allégresse ! Soudain, de son cœur angoissé à nos cœurs voilés de brume, un lien de frères se nouait, le lien de la commune tristesse.

Aussi bien, quand, ce matin, le félibre qui saigne réclame de moi quelques lignes d'amitié, vite, vite, je jette sur ce papier le salut cordial du dolent au dolent.

Va, charbonnier, mon bel ami, que l'aigreur de ta destinée point ne te décourage. Tu es un des benjamins du bon Dieu. Celui-là qui aime sans souffrir ne sera jamais qu'une moitié de poète. Amour et deuil sont les deux ailes robustes par qui l'homme s'élève aux profondeurs extrêmes de l'azur. C'est pour cela que, si haut, planent ton âme et tes strophes.

Tu as sondé l'abîme du malheur, tu as fouillé la grande mine de l'humaine souffrance. Tu en as retiré le charbon qui consume, mais qui illumine, le charbon qui dévore les lèvres du prophète, le charbon qui, dans le creuset de l'épreuve, se change en un diamant que le temps ne ronge pas.

Un des meilleurs amis de Lescure, le major Louis Astruc, qui a parlé aux funérailles et nous a conté la triste vie du poète en de touchants *Souvenirs* (1), vient d'ouvrir une souscription pour un monument sur sa tombe. Déjà la plupart des Félibres ont tenu à y participer.

(1) Impressions d'un témoin de sa mort, dans *la Cornemuse* du 1 juin 1894.

Digitized by Google

Cette funèbre liste n'est pas close : le Félibrige a perdu récemment trois majoraux et des meilleurs, Louis Roumieux, A. L. Sardou et Jean Brunet. Dans son fascicule prochain, la *Revue* dira l'œuvre et la vie de ces vaillants serviteurs de la Tradition, — pour nous, l'âme même de l'art et de la patrie.

Echos provençaux des fêtes russes. — Il est notoire que le bataillon sacré des poètes a peu donné, pendant les manifestations de « l'alliance russe. » On a pu apprécier diversement les excès du vieux chauvinisme, indéracinable au cœur des Français, mais tout le monde a été d'accord sur le bienfait social qui a résulté du voyage triomphal des Slaves. Imprévu pour l'ironie parisienne, — qu'il est de mode de singer partout, comme la plupart des défauts de la capitale, — un grand souffle d'idéalisme a passé soudain sur tous les fronts. Il est vrai d'ajouter que la grande semaine haussait le sentiment populaire jusqu'à la conscience de la gloire, par la coïncidence de deux morts illustres, accompagnées dans un frisson d'orgueil. (1)

Mais, cette fois encore, les poètes se sont tus... C'est que décidément, dans la question sociale est toute leur « politique », tout leur patriotisme.

La Provence qui a eu l'honneur d'accueillir, la première, l'escadre russe, si elle a rempli son devoir avec enthousiasme, a peu chanté l'évènement, du moins dans son parler national. Dans l'idiome officiel, le poète toulonnais Jean Aicard a rencontré de chaleureux accents. Encore ses plus beaux vers célébraient-ils l'industrie des soies de Lyon.

Invité en la personne de Mistral par le maire de Toulon, M. Prosper Ferrero (qui fut un des tenants de notre première école marseillaise fédéraliste), le Félibrige, au défaut du grand poète, fut représenté par une délicieuse incarnation de l'Arlésienne, sa nièce, Mlle Marguerite Mistral. Cette jeune fille remit à l'amiral Avelane un exemplaire de la *Mireille* illustrée, chef-d'œuvre de l'aquafortiste Burnand, qui portait en dédicace ces vers du Capoulié du Félibrige :

Ilustre amirau Avellan,
Quand tournarés amount au païs abelan,
Pèr garda nosto remembrançe,
Durbirés aquest libre e troubarés dedins
Lou soulèu de Prouvènço e la flour di Jardin
De nosto bello e douço Françe !

(1) Le maréchal de Mac-Mahon et Gounod. Nous dirons prochainement les rapports du célèbre compositeur avec la Provence.

Digitized by Google

Quelques présents des villes provençales à l'escadre russe étaient accompagnés d'envois en langue d'oc, parmi lesquels nous citerons encore ces jolis vers qui commentaient l'offre d'une plume d'or par la ville de Digne :

Recebès, amirau, de la vilo de Digno,
Aquesto plumo d'aiglo escrincelado en or.
Vouoste Tzar, vouoste pople, e vouosto man n'es digno.
Lou presènt es pichoun, mai vai èsse un tresor :
Amirau, servira pèr signa l'alianço
De la fouorto Russio e de la douço Franço...
E Prouvènço la baio, ami, de tout soun cor !

*
* *

Félibrées peiresciennes d'Aix. — Le 9 mai dernier, un banquet de bienvenue a été offert à M. Ph. Tamizey de Larroque, majoral aquitain du Félibrige, à l'occasion de son voyage en faveur de Peiresc, par ses confrères et amis les Félibres de l'École d'Aix (*Escolo de Lar*). (1) Leur cabiscol, M. François Vidal, présidait, assisté des majoraux L. de Berluc-Perussis, président d'honneur de l'École, et Léopold Constans, professeur de littérature romane à la Faculté des Lettres d'Aix.

Parmi les orateurs, outre les félibres susdits, mentionnons M. Paul Arbaud, l'éminent bibliophile provençal ; M. Charles de Bonnecorse et, entre tous, le président de la félibrée, qui a prononcé le brinde gascon que voici :

Mous amics, mous frais,

Sèi ta countènt d'èstre au mitan de bous, que ma joio me fai pòu. Caucun d'aciou m'escribèu, l'àutou semanou, qu'anàben me tua à forço de me douna de repas oumerique. Rìsqui enquèro mèi d'èste estoufat pèr lous moubomens trop bious de moun cur, que pèr las reboulucioun de moun estoumac. Bous mountrèts ta bouns pèr jou, que me sèmblo que sèts tous de ma familho. Pouirèi jamèi prou bous remercia d'èste tan amistous pèr boste coumpatrioto, car sèi presco tan proubençau que bous-aus, e quand lous gascouns me bésen un pau sounjur, mànquen pas de dise : « Tè ! lou baiou partit pèr las Boucos dau Rose ! Bai fini pèr mespresa nosto praubo Garouno ! » Nàni, mous amics, mespreserèi jamèi aquèlo ribèro qu'es pèr jou uno bielho amigo e presco uno mai. Toutjour bohi l'aima. Pòden bè aima tabé boste Rose e dise, coumo den la cansoun : « Entre lous dus moun cur balanço. »

Boulets que bous àimi enquèro mèi, bous e boste tan bèt païs ? Fau m'aida tan que pouirrats den ma campagno pèr moun brabe Peiresc. Se bous i boutèts coumo balèns cassaires après uno lèbre, se i bats de la lengo, de la plumo e tabé de la pòchio, lou tèni, moun mounumen. Bous-aus, qu'abèts en bosto naturo

(1) Le prochain fascicule de la *Revue* donnera la troisième liste de la souscription peirescienne dont elle a eu l'initiative.

Digitized by Google

touto la flamo de bostes estious, se boulèts, aluquerats tout, enleberats tout. Acò sira coumo la grando victòrio que lou Marius gagnet proche d'aciou, quand escraset lous Teutouns.

Ah! mouns bouns amics, fau bube à nosto ta bello victòrio, que sira uno glòrio de mèi pèr moun païs d'adouptioun ! Fau, tous ensèmble, crida : « Bibou Peiresc, lou rèi daus sabèns dau mitjour ! Bibo bosto terro, la rèino ensouleilhado e perfumado de toutas las terros de nosto douço Françoi ! Bibo l'Escolo de Lar, ounte fan de ta beroio musico e de ta beroio pouésïou, e ounte i a tan d'aimables omes, que touto aquelo armounìou e touto aquelo bountat fan pensa à l'oustau dau boun Diou que bous souhèti d'ana tous abita, quand auras atrapa lous ans dau Matusalèn ! »

Le 11 mai, la séance d'inauguration du Comité pour l'érection d'un monument à Peiresc, a été tenue solennellement dans la grand'salle de l'ancienne Université d'Aix, à la Faculté de Droit, en présence de Mgr l'archevêque d'Aix, de M. Leydet, député de l'arrondissement, de M. le premier président, de M. le maire Abram et de l'élite de la société aixoise.

M. Tamizey de Larroque a prononcé le discours d'ouverture qu'on va lire :

Mesdames, Messieurs,

C'est pour moi un bien grand honneur de présider une assemblée où l'on compte tant d'hommes distingués et de femmes charmantes. J'en suis tout confus et même un peu troublé. Etant placé si haut, moi qui n'en ai pas l'habitude, je ressemble à quelqu'un qui, escaladant pour la première fois une montagne, éprouve, quand il est arrivé au sommet, un commencement de vertige. En cette situation critique, et qui me montre l'inconvénient des grandeurs, je réclame votre plus gracieuse indulgence. Si vous daignez par vos sympathies m'encourager et me fortifier, ma joie ne sera plus mêlée d'inquiétude, et, de même que M. Prud'homme, dans son enthousiasme de garde national s'écriait : *Ce sabre est le plus beau jour de ma vie*, je m'écrierai, dans ma vive reconnaissance pour le plus aimable des auditoires : Ce fauteuil est le plus beau jour de ma vie.

Moi qui aime déjà tant Peiresc, soit pour lui-même, soit pour les précieuses amitiés que je lui dois, je vais l'aimer plus encore puisqu'il me procure la bonne fortune de causer aujourd'hui — car ceci n'a rien d'oratoire, comme vous le voyez, et n'est qu'une simple et cordiale causerie — avec l'élite de la ville si intelligente, si littéraire, qui a été justement surnommée l'Athènes du Midi. O Athéniennes et Athéniens, permettez-moi de vous adresser tout d'abord un respectueux reproche : vous n'êtes pas assez fiers de ce grand homme qui s'appelle Fabri de Peiresc. Je sais bien que vous êtes très riches en gloires régionales, et que l'on peut comparer la Provence à une de ces anciennes reines de Golconde qui voyaient — comme d'étincelantes rivières — ruisseler autour d'elles des milliers de diamants, et qui avaient le droit de dire avec insouciance : un de plus, un de moins, qu'importe ? Mais Peiresc est un diamant de si belle eau que l'on ne sau-

Digitized by Google

rait trop l'apprécier et l'admirer. Vous donc, Provençaux que l'on accuse parfois de mêler à des qualités aussi brillantes que votre magnifique soleil, un léger défaut, vous que l'on accuse.... comment dirai-je ?... d'être un peu gascons par la vanité, vous faites preuve d'infiniment trop de modestie en ne mettant pas Peiresc à sa véritable place, parmi les plus illustres du XVIIe siècle. J'ose déclarer, moi qui, depuis plus de vingt ans, vis sans cesse dans l'intimité de votre compatriote, que je n'ai jamais connu un cœur plus noble et un esprit plus élevé. Par ses travaux personnels, qui touchent à tout, et par les travaux de ceux qui reçurent de lui ce que j'appellerai le coup d'aiguillon et le coup de main, c'est-à-dire l'excitation la plus électrique et la protection la plus généreuse, il a exercé sur son époque une influence des plus considérables et des plus fécondes. Il faut vénérer en lui un de ces hommes qui, à force de lumières, de zèle et de dévouement, font avancer non seulement la science, mais encore la civilisation, et devant lesquels on s'incline comme devant un bienfaiteur de l'humanité.

Mais un éditeur est toujours suspect de faiblesse et de partialité, et on le compare au poète qui fatalement porte aux nues son incomparable héroïne. Je ne louerai donc plus Peiresc moi-même et je me contenterai de vous parler d'une manifestation en son honneur qui le loue plus que toute parole. Vous avez deviné qu'il s'agit de la réponse faite en France et à l'étranger à l'appel publié sous ce titre : *Pour Peiresc, S. V. P.* Vous ne sauriez croire combien de témoignages d'admiration pour le grand Provençal j'ai eu le bonheur de récolter, venus de tous les points de l'horizon et accompagnés de mandats postaux qui représentaient les sommes les plus diverses, depuis la modeste pièce de vingt sous jusqu'aux séduisants billets de cent francs. Pendant plusieurs semaines, c'était pour moi, presque chaque jour, double fête, d'encaisser des offrandes et de savourer les exquis compliments adressés à mon héros et, par ricochet, à moi-même.

Les hommages ainsi rendus à Peiresc, signés parfois des plus grands noms de la science, formeraient, s'ils étaient rapprochés les uns des autres, le plus éloquent et le plus glorieux des recueils qui lui aient jamais été consacrés. La beauté de son talent n'y resplendirait pas moins que la beauté de son caractère. Il semble qu'une noble rivalité, pour le bien dire comme pour le bien faire, ait régné entre Peiresciens et Peiresciennes. Parmi ces dernières ma reconnaissance distingue une de vos concitoyennes dont la générosité pour la ville d'Aix a été admirable et que je n'ai pas besoin de nommer, car son nom, qui est gravé dans tous les cœurs, est sur toutes les lèvres.

Vous apprendrez avec plaisir, vous qui êtes à l'unanimité des amis de Peiresc; que mon cher et très zélé auxiliaire, M. Paul Mariéton, à Paris, et votre dévoué serviteur, en province, nous avons déjà recueilli près de deux mille francs qui, dans l'intention des donateurs seront exclusivement appliqués à la restauration de la chapelle funéraire de la Madeleine, tout le produit des futures offrandes devant être consacré au monument qui se dressera sur une de vos places publiques. Les deux mille francs déjà recueillis constituent, dans les temps déjà si durs où nous vivons, et où chacun, selon le pittoresque mot de nos pères, *es paure cou-*

Digitized by Google

mo un rat de glèiso, constituent, dis-je, un magnifique résultat. Sans doute nous avons eu à déplorer, au milieu de nos joies triomphales, de fâcheuses abstentions. Mais peut-être ne sont-elles pas définitives et ne doit-on pas confondre des retardataires, des traînards, avec des déserteurs !

Je disais, dans mon appel de l'an dernier, qu'un de mes amis, trop confiant, m'avait surtout fait espérer le concours des douairières, à cause de leur culte pour le chat angora dont Peirésc fut le père, je veux dire l'importateur et le propagateur. Il y a eu là pour moi une cruelle déception, et, si vous me permettiez d'employer une expression familière, je vous avouerais que la douairière n'a pas *donné* et que cet article a été le plus stérile et le plus ingrat de tous. Mais que de consolations nous sont venues et nous viendront d'ailleurs ! et combien nos regrets ont été adoucis et vont l'être encore par de généreux élans ! Combien nos blessures ont été pansées et le seront encore par des mains bienfaisantes, avec application, en guise de baume, de ces petits morceaux de papier multicolores que la Banque et la Poste mettent à la disposition des âmes charitables !

A ce propos, mes chers auditeurs, laissez-moi, en vertu du pouvoir discrétionnaire — et parfois indiscret — que possède tout président, aborder ici une question délicate, imprévue, oui imprévue, car les amis qui m'entourent et qui sont pourtant les meilleurs des amis, ne connaissaient pas mes intentions et seront étonnés de voir surgir cet article secret de mon programme, d'autant plus étonnés que plusieurs d'entre eux m'ont écrit : « Ne venez pas ici en frère quêteur. Apportez, si vous le voulez, votre lyre, mais non pas votre tirelire. » De lyre, je n'en ai jamais eu, même en mes printanières années, et je ne suis hélas ! qu'un vil prosateur. Comment, d'ailleurs, même poète, aurais-je jamais osé faire caracoler mon Pégase sur la terre classique des troubadours, sur ce sol privilégié de la Provence, où comme la fleur d'un arbre immortel et sacré, s'épanouit toujours la poésie, où, de notre temps, ont retenti les chants inoubliables des Aubanel, des Berluc, des Félix Gras, des Roumanille et de tant d'autres harmonieux et célèbres oiseaux parmi lesquels — je le place le dernier *coumo lou curat à la couè de la proucessien* — je salue avec une admiration particulière le cygne de Maillane, pour moi l'égal du cygne de Mantoue ?

Donc, Mesdames et Messieurs, pour revenir aux deux mots de tout à l'heure, vous n'avez pas à redouter ma lyre, mais bien ma tire-lire. Donnez-moi peu ou beaucoup, comme vous le voudrez, mais, je vous en conjure, donnez-moi quelque chose pour le monument de Peiresc, ce monument qui, dans votre ville si belle déjà, sera une nouvelle *décoration*, le mot étant pris dans ses deux sens, car, œuvre d'un habile artiste, il ornera dignement une de vos places publiques, et, produit de vos patriotiques libéralités, il sera pour les Aixois un impérissable titre d'honneur.

Ce discours a été suivi de remarquables lectures, relatives au héros de la fête : *Peiresc historien*, par M. Guibal, doyen de la Faculté des Lettres, président du Comité ; *Peiresc et l'Université d'Aix*, par M. le Recteur

Digitized by Google

Belin ; *Iconographie de Peiresc*, par M. Hippolyte Guillibert, de l'Académie d'Aix ; *Peiresc et les Fleurs*, par M. Joret, membre correspondant de l'Institut, l'érudit auteur de l'*Histoire de la rose ;* enfin, un poème que nous donnons pour terminer, *Pour Peiresc*, par M. Xavier de Magallon, de l'Académie d'Aix. Ces divers travaux vont être réunis en une publication collective, qui aidera puissamment à faire connaître Peiresc et à favoriser la souscription en faveur de son monument.

POUR PEIRESC

Oui, l'œuvre est bonne, l'œuvre est juste
De reprendre à l'obscurité,
Debout dans la lumière auguste,
De rendre à la postérité
Celui qui, l'âme possédée
Des seules splendeurs de l'idée,
De son inlassable regard
Dévoua les forces entières
A la science sans frontières,
Au ciel illimité de l'Art !

Que l'on voit s'écouler de vies
Vers un mirage décevant !
Que de chimères poursuivies
Plus vaines que l'ombre et le vent !
Mais, lui, soucieuses des normes,
Ses mains ne caressaient les formes
Que de l'immuable Beauté ;
Il vécut, ses yeux pleins de rêve
S'enfonçant plus avant sans trêve
Dans les yeux de la Vérité !

Si l'ombre enfin quitte la terre,
Si l'on voit poindre les blancheurs
Victorieuses du mystère,
Gloire à l'effort lent des chercheurs !
Si, sur l'énigme encor cachée,
Plus de lumière est épanchée,
Gloire à ceux qui, jusqu'au tombeau,
Ont consumé leur existence
A nourrir avec leur substance,
La flamme de l'ardent flambeau !

Notre siècle où le jour s'élance
Doit vénérer de ce savant
La miraculeuse vaillance
A presser la marche en avant ;
Et sa ville, le fils illustre
Qui, la couvrant d'un noble lustre,
Rassemblant sous nos cieux fleuris
Leurs élites par lui menées,
Fit d'elle, durant des années,
La Capitale des Esprits !

Elle fut la cité choisie,
L'asile vénérable et doux :
La Science et la Poésie
Se la donnaient pour rendez-vous.
Va ! qui te connaît te préfère,
Ville au charme intime et sévère !
Sur le rêveur, sur le penseur
Tu sembles agiter des palmes ;
Et tu l'élèves, tu le calmes
Avec des caresses de sœur !

Quels doux nids, dans l'herbe fleurie,
A chaque réveil du printemps,
Dispose pour la rêverie
Ta rivière aux saules flottants !
Et de quel élan invincible,
Par-dessus la ligne paisible
Des horizons religieux,
Le mont sacré de la Victoire
Elève en base à ton histoire
Un piédestal prodigieux !

Pensive et fière, tu sommeilles ;
Le passé qui t'illumina
T'emplit de visions vermeilles...
La Provence ici rayonna ;
C'est ici que la Monarchie
Inclinant sa tête blanchie,
Dans le fracas terrible et beau
Du cyclone qui hurle et gronde,
Vous éclatèrent sur le monde,
Foudres, éclairs de Mirabeau !

Digitized by Google

Tes femmes ont, pures Latines,
La grâce des rythmes anciens !
Tes vallons sont pleins d'églantines
Et de souffles musiciens !
Jamais la Poésie ailée
Ne t'a fui, sublime exilée,
Et l'Eloquence aux gestes sûrs,
Aux paroles retentissantes,
Au cœur qui vibre, aux mains puissantes,
Souvent se lève dans tes murs !

Chez qui t'aime, nulle rivale
N'effacera ton souvenir,
C'est une extase sans égale
De t'exalter et te bénir.
Heureux l'esprit où tu te graves,
Qui vient devant tes aspects graves
Y méditer ses derniers jours !
Et plus heureux qui put entendre,
Du fond de ton silence tendre,
Monter le chant de ses amours !

Ainsi qu'une vierge farouche,
Tu ne livres pas tes attraits
Au premier venu qui te touche,
Aux poings brutaux des indiscrets.
L'étranger croit, s'il te traverse,
Qu'un loisir inféconds te berce ;
Mais tes fils savent, ils diront
Comment ta flamme est dépensée,
Et ce que forge de pensée
La paix auguste de ton front !

Nous ferons, nous, dont la jeunesse
But le lait de tes seins puissants,
Qu'à jamais ton charme renaisse
En nos éloges incessants ;
Vertes collines apparues
Au détour de toutes tes rues,
Douceurs d'enchantements secrets
Que font revivre en nous, lointaines,
Le bruit de tes claires fontaines,
L'ombre de tes platanes frais !

Et nous élèverons ce buste !
Aix, tu verras se ranimer
L'Aixois qui sut, d'un cœur robuste,
Te glorifier et t'aimer.
Va ! sur les places qu'elle foule
Tu ne peux dresser, pour la foule
Qu'il faut enseigner en passant,
De ce goût des choses de l'âme
Qui t'ennoblit et qui t'enflamme
Un symbole plus saisissant !

Puisque pour vous sa pure vie,
Hors des tumultes faux et vains,
Coula tout entière ravie,
Divines fleurs, astres divins,
Que dans sa poitrine l'haleine
Délicieuse de la plaine
Vienne encor enchanter son cœur !
Et que, sur son front, plein de joie,
De nouveau, chaque soir, il voie
Tourner les étoiles en chœur !

XAVIER DE MAGALLON.

* * *

Le 11 août, les félibres sextiens ont tenu *sesiho* à Aix, chez le cabiscol de l'*Escolo de Lar*, pour fêter le conseiller D. Granier, à sa nomination dans la Légion d'honneur. On sait que l'éminent magistrat est l'auteur de mélodies très expressives, voire très populaires, qui ont porté haut et loin le chant provençal : son *Prouvençau e Catouli* entre autres.

La jeune Reine du Félibrige, Mlle Girard, de St-Remy, présidait, entourée des trois majoraux L. de Berluc-Perussis, Marius Girard et François Vidal, et de la plupart des *Laren*. Mentionnons, parmi les brindes, ceux de MM. Hip. Guillibert, Paul Roman, Joachim Gasquet, et surtout l'intéressante allocution de M. de Berluc-Perussis dont voici la traduction

Digitized by Google

inédite. (Le texte *gavot* a été publié par *Lou Felibrige*.) Nous reviendrons sur la question du *Signum* — toujours en vigueur en maintes écoles — auquel il est fait allusion dans cette jolie page émue.

Reine gente et chers confrères,

Puisque c'est un gavot qui va saluer un gavot, je vous demande la permission d'employer, pour cette fois, le parler du pays, ce forçalquien si rude peut-être pour vos oreilles, mais si doux aux nôtres.

Car — il y a de cela une cinquantaine d'années — le conseiller carissime et moi, nous le parlions du matin au soir, cet idiome qui, j'en ai peur, écorcherait vos lèvres de citadins, et qui emplissait d'un miel parfumé nos bouches d'enfants de la montagne.

Ah ! si vous nous aviez entendus, tous les jours du bon Dieu, quand, le cartable sous le bras, nous nous acheminions de notre rue de la Violette, vers l'étroite porte du Collège ! Nous ne parlions ni latin ni grec, ni même franchimand, vous pouvez le croire.

Nous avions, Dieu merci, un professeur de langues que nous écoutions joliment plus volontiers que ceux de la classe. Vous ne l'avez pas oubliée, n'est-ce pas, mon cher Désiré, cette vieille Astière, la doyenne de la rue Violette, qui s'en allait dans ses quatre-vingt-huit, et qui, tout en battant ses matelas, nous tenait bouche bée avec ses contes toujours nouveaux ? Son provençal était tel et quel, celui qui se parlait en Gavotine au temps de Louis XV, et elle nous exhumait de ces mots que nul des plus anciens ne connaissait plus. Que de fois et que de fois encore nous nous sommes groupés à son entour, vous et moi, et le Plauchud, et le Bourrillon, et le Maurel ! En cette année lointaine, — 1841, s'il vous plaît, — on ne parlait encore ni des *Margarideto*, ni de *Mirèio*, ni de la *Miougrano*, et nous pourtant, les gamins de Forcalquier, nous tenions, au Portail-de-Chambon, école félibréenne, voire cour d'amour, sous le sceptre de l'Astière.

Tout cela était loin de faire le compte de nos maîtres de français et de latin. Aussitôt qu'ils oyaient une syllabe de « patois, » vite, ils nous gratifiaient du *Signum*. Oh ! ce *Signum* de fer blanc, je le vois encore. Il passait de main en main, de poche en poche, d'un félibrihon à l'autre, tout le long de la journée, et l'écolier qui, le soir venu, s'en trouvait l'infortuné détenteur, payait pour tous les copains. Mais on avait beau nous punir, jamais, je vous assure, pensum ne nous a découragés de parler tant et plus la langue du terroir. Nous étions des mainteneurs-nés, bien avant qu'il y eût des mainteneurs diplomés et pervenchés.

J'en suis marri pour les vieux professeurs du Collège de Forçalquier, mais il me semble bien que, de tant de jeunes gens qui ont passé sous leur férule, ce ne sont pas les plus endiablés pour le provençal, les plus assaillis du *Signum*, qui ont fait dans le monde la plus méchante figure. Une langue de plus dans le cerveau, ça ne le démeuble pas.

Pour ne parler ici que de notre digne Conseiller, voyez la belle carrière magistrale qu'il a parcourue dans le ressort d'Aix, et combien plus belle, à coup

Digitized by Google

sûr, s'il avait su, comme tant d'autres, saluer les soleils levants! Mais les Alpins ont l'épine dorsale singulièrement raide, quand le respect d'eux-mêmes les y invite. Notre ami, tandis que tout changeait autour de lui, est demeuré, sa vie entière, fidèle à son passé; à ses inflexibles principes, *immotus in motu!*

Et pourtant, admirez, mes chers confrères, le pouvoir magique d'une existence noblement écoulée dans les sentiers du devoir! Encore que le vent de la politique ait presque toujours soufflé au rebours des sentiments de notre fier magistrat, la vénération de ses chefs et de ses collègues l'a constamment environné ; et voilà qu'aujourd'hui, à l'applaudissement de tous, bleus, blancs et rouges, il reçoit le haut et suprême témoignage d'honneur que nous avons voulu fêter ici.

Il nous agrée, cher chevalier, de penser que si le gouvert a voulu d'abord payer sa dette au dispensateur, si méritant, de la justice, il a entendu rendre hommage aussi au compositeur provençal tant renommé et tant estimé en toute terre latine.

Pour nous qui, pleins de respect pour le conseiller-doyen, serions plus encore, si la chose était possible, pleins d'affection pour le populaire *felibre musicaire*, nous aimons à voir, dans cette étoile qui va luire sur votre cœur, une marque du progrès des idées de liberté provinciale. Les temps et les gens sont remarquablement changés. Il y a un demi-siècle, on octroyait aux bons patriotes, aux défenseurs des traditions et de la langue, le *Signum* de punition. On leur décerne à présent le signe de la gloire. Buvons, reine gente et chers confrères, à cet épanouissement de nos espérances saintes! Buvons au bien-aimé chevalier de la Provence et de la Légion d'honneur.

* * *

Du 7 au 13 août, ont eu lieu, avec l'éclat que l'on sait, les fêtes rhodano-vauclusiennes, dues à l'initiative du Félibrige de Paris et de la Cigale. Les spectacles du théâtre antique d'Orange ont porté au loin la gloire provençale. La Sainte-Estelle des Félibres a été célébrée durant ces fêtes avec un éclat inaccoutumé, en même temps qu'étaient inaugurés en Avignon les monuments de nos maîtres Roumanille et Aubanel. En conséquence, la *Revue* consacrera son fascicule prochain, qui ne tardera pas à paraître, à ces manifestations extraordinaires du personnalisme provençal. Avec le récit détaillé des journées de Lyon, du Rhône (Tournon et Valence), d'Avignon, d'Orange, de Cadenet, de Vaucluse et de Cavaillon, on y trouvera tous les documents relatifs à nos fêtes et, parmi eux, maintes pages inédites des héros commémorés.

LA MANIFESTATION NIMOISE

Ne terminons pas cependant cette chronique de la saison dernière sans apprécier un incident récent qui, pour n'avoir pas été proprement félibréen, n'en reste pas moins acquis aux fastes de la Cause.

On sait qu'à la suite d'une interdiction des courses de taureaux à la mode espagnole, traditionnelles aux Arènes de Nîmes, toute la région a

Digitized by Google

voulu protester, et que le 14 octobre, malgré l'arrêté ministériel, six taureaux étaient mis à mort, dans l'accord enthousiaste de la population. Cette unanime indignation pacifique du Midi pour un décret sans raison d'être; cette protestation joyeuse contre la tyrannie de mots d'ordre du Nord prétendant légiférer là où la sécurité générale de l'Etat n'est point en question ; tout ce peuple manifestant avec allégresse pour la défense de ses libertés séculaires continuellement menacées, dans l'immense rumeur d'un *Vive Mistral !* qui ressemblait à un cri de ralliement et de réveil... ç'a été merveilleux et triomphal ! Victoire pacifique et de bon sens romain, conforme au cadre sublime de la manifestation du Midi. La presse a été unanime à louer Mistral de son attitude correcte, olympienne, et d'autant plus persuasive qu'on sentait sa muette protestation, consciente de la dignité et des droits de sa race. Aux journalistes qui lui demandaient son opinion sans réticences, il répondait simplement : « Sans être partisan personnellement des courses espagnoles, j'aime tout ce qu'aiment mes compatriotes. » Et ce peuple le sentait bien, qui mirait sa gloire dans la gloire de son suprême représentant. A huit reprises, le grand poète fut acclamé, et sa sortie eut une escorte de souverain. Il y put goûter, dans ce touchant hommage de 20 ou 30. 000 hommes assemblés, comme la reconnaissance de tout un peuple à son *Imperatór* moral. Il incarnait là le Passé qui n'abdique jamais et l'Avenir qui a pour lui la Jeunesse.

La grande âme latine a palpité aux Arènes de Nîmes de saisissante façon. Une fois de plus, la France gallo-romaine a triomphé de cette étroite France saxonne, prétendue Gaule des Francs, qui voudrait rapetisser l'âme nationale pour la limiter à l'esprit centraliste d'une Ile de France agrandie, idéal de la monarchie conquérante.

Aucune pensée anti-française, je vous jure, ne s'est mêlée à l'*estrambord* nîmois du 14 octobre 1894 ! Rien de tel n'en est venu altérer la franchise et la dignité. On a essayé de nous lapider avec les mêmes pavés que jadis : on a parlé encore de l'odieux séparatisme... Mais ces cris isolés restent désormais sans écho. Pour la jeunesse, s'est éclairée soudain l'ardente raison, l'âme généreuse de notre Cause !

Et la presse, miroir des aspirations du temps, a reflété, favorable, une légitime sympathie. La bataille sera bientôt gagnée. Toutes les provinces, toutes les communes françaises sont lasses des excès de ce pouvoir central terroriseur qui fait peser depuis cent ans le régime de l'espionnage sur les provinces annihilées. Paris lui-même est impatient de secouer cette tutelle humiliante... Il est donc permis d'espérer !

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.

Digitized by Google

LE VOYAGE RHODANIEN

DES FÉLIBRES & DES CIGALIERS

(9-14 AOUT 1894)

Le voyage rhodanien accompli, l'été dernier, par les Félibres et les Cigaliers, est le quatrième de ces retentissants pèlerinages aux grands souvenirs de la terre natale, organisés par les Méridionaux de Paris. Le premier (1888) fut consacré au Midi archéologique : Die, Orange, Avignon, Vaucluse, Nîmes et le Pont-du-Gard ; Arles avait eu sa visite personnelle et initiale en 1877. Le deuxième (1890) explora le Sud-Ouest : Agen, Montauban, Auch, Tarbes, Pau, Oloron, avec une incursion en Espagne, à St-Sébastien. Le troisième (1891) salua les villes du Rhône et du Littoral : Lyon, Valence, Beaucaire, Tarascon, Arles, les Martigues, Marseille, Toulon, Tamaris, Cannes, Grasse, Antibes, Nice et Monaco. Nous avons donné en leur temps des comptes rendus détaillés de ces manifestations triomphantes de l'esprit régionaliste. Que ne doit pas le mouvement décentralisateur qui s'affirme aujourd'hui, à ces exaltations périodiques du patriotisme local, à ce culte, graduellement établi par le Félibrige, de toutes les gloires et de la beauté vivace de nos chères provinces !

Le voyage de 1894 aura surpassé les précédents pour le caractère demi-officiel qu'il a dû à la participation gouvernementale, pour l'éclat que lui a prêté le succès européen des représentations du Théâtre d'Orange, pour la solennité des commémorations félibréennes et de la Sainte-Estelle d'Avignon.

La gloire de Mistral y a reçu, par la voix populaire, sa consécration suprême. Qui de nous ne gardera le souvenir de l'acclamation formidable qui accueillit l'entrée du Poète au Théâtre antique ! Cette royauté latente du génie qui se manifesta dès l'arrivée en Provence, par dessus l'officielle gravité du cortège, méritait de se formuler ainsi, dans la joie triomphale d'une sublime évocation d'art.

Avec les monuments de Roumanille et d'Aubanel, nous avons offert au peuple d'Avignon les images de ses vrais amis, les vrais poètes de sa langue, j'entends de sa race et de son cœur. Et nous avons payé d'autres dettes. Un souvenir donné à la maison natale d'Adolphe Dumas a préparé

Digitized by Google

la commémoration prochaine de ce bien inspiré à l'âme de prophète, qui fut un précurseur de nos revendications. Nous devions à Pétrarque un pèlerinage plus cordial, moins officiel que le centenaire international de 1874. Il est plus légendaire que populaire en Provence. Mais, s'il n'a pas aimé Avignon, il l'a fait aimer. Il lui appartient par son amour, cette fleur de son génie qui s'épanouit, ineffable, à Vaucluse. C'est pourquoi nous y avons élevé un buste de Laure. Dans ce grand amour de Pétrarque, nous lisons le premier hommage moderne à la nature provençale. Une topographie précise du *Canzoniere* le démontrera sans doute quelque jour. Notre Laure, laurier gracile de cette âpre et odorante vallée, rêva toute sa vie devant l'austère paysage et c'est pourquoi Pétrarque y fixa tant d'années sa demeure. Laure de Noves ? la mère de neuf enfants ? Un mythe d'érudition, forgé péniblement par l'abbé de Sade, jaloux d'accaparer cette gloire pour sa maison — que guettait moins pure renommée... La vraie Laure mourut vierge, pour garder son génie à Pétrarque et laisser au nom de Vaucluse l'immortelle aimantation du pur amour.

Au sortir de cette discrète et délicieuse matinée, nous sommes entrés à Cavaillon dans la rumeur des fanfares et les vivats d'un peuple sympathique. Nous y avons évoqué la joviale et verveuse figure de Castil-Blaze, un précurseur encore et non des moindres, — un des inventeurs de l'esprit parisien, — et la jolie cité des Cavares nous a témoigné sa gratitude par le plus cordial et unanime des accueils.

Quant aux représentations d'Orange, dont nul ne contestera plus l'initiative aux Félibres, c'est maintenant une institution nationale. Le Bayreuth français est créé, supérieur à l'autre pour n'être pas voué à la gloire d'un seul génie. Il nous reste à y instaurer, à côté des résurrections du théâtre antique, les créations modernes du théâtre provençal. Nous avons déjà plus d'un chef-d'œuvre à produire. Je ne crois pas que les lumineuses splendeurs de la *Reine Jeanne* et le tragique farouche du *Pain du Péché* seraient déplacés sur la Scène d'Orange, à côté de cette *Antigone* et de cet *Œdipe-Roi* dont les lignes simples, comme celles des drames de Mistral et d'Aubanel, savent émouvoir les bouviers de Camargue aussi bien que les raffinés de Paris.

Nous avons emprunté le compte rendu détaillé qu'on va lire (complété ou abrégé çà et là), à quelques-uns des nombreux historiographes du voyage qui, pour n'être pas toujours aussi révérencieux que le souhaiterait l'esprit félibréen, n'en laissent pas moins lire tous, à travers leurs sensations pittoresques, la plus décidée sympathie pour ces évocations péripatéticiennes du génie multiple et profond de la France.

P. M.

Digitized by Google

PROLOGUE

FÊTE LYONNAISE

(Jeudi 9 août)

A L'EXPOSITION DE LYON (1)

Il manquait à l'Exposition de Lyon une consécration, celle de la presse et de la littérature; l'œuvre a obtenu hier ce couronnement, qui mettra le comble aux approbations qui lui viennent de toutes parts.

Nos confrères de Paris et des départements, avec les Cigaliers et les Félibres, s'étaient rendus nombreux à l'invitation à eux adressée par la presse lyonnaise; les premiers journaux de France, les premiers noms de la littérature, se trouvaient représentés à cette fête, qui a revêtu un grand caractère de cordialité et de confraternité.

Dès 11 heures du matin, journalistes et Félibres assiégeaient le pavillon de la Presse, où ils admiraient le magnifique étendard offert par les journaux de Lyon à l'empereur de Russie.

A midi, un banquet de cent vingt couverts réunissait tous les convives au Restaurant français, sur le lac du Parc de la Tête d'or.

Le Banquet. — Ce banquet était arrosé par les meilleurs crus du Beaujolais et du Bordelais. Nous les devions à la générosité du Comice du Haut-Beaujolais et du Comité girondin des Expositions universelles.

Le banquet était présidé par M. Delaroche, président du comité de la presse lyonnaise. A ses côtés, nous remarquons, à la table d'honneur : MM. Yves Guyot, ancien ministre; Chevillard, adjoint, représentant le maire de Lyon; Claret, concessionnaire général de l'Exposition; Paul Arène, président de la *Cigale*; Millaud et Berr, du *Figaro*; le sculpteur Injalbert, le poète Jacques Normand; Lintilhac, rédacteur au *Temps*; Adolphe Brisson, directeur de la *Revue illustrée* et des *Annales*; les députés Maurice Faure et Joseph Reinach; Félicien Champsaur et Marin, du *Journal*; Simonnet, du *Gaulois*; Formentin, du *Jour*; Croze, de l'*Évènement*; Conte, de l'*Écho de Paris*; Niel, du *Soleil*; Tournier, de l'*Évènement*; Félix Bouchor, F. de Champville, du *National*; Frandin, ministre de France en Corée; et, parmi les félibres non journalistes :

MM. Sextius Michel, président du *Félibrige parisien*; Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, l'organisateur de ces tournées félibréennes qui sont autant de victoires pour le génie provençal; les peintres Benjamin

(1) Nous empruntons au *Nouvelliste de Lyon* le compte rendu très complet de cette première journée.

Digitized by Google

Constant, de l'Institut, Aimé Perret et Truphême; le sculpteur Amy, le graveur Maurou ; Eschenauer, Viaud, Oddo, Duparc, Bastide de Clauzel, Jules Bonnet, Marquis de Barruel, Daniel Berthelot ; enfin les membres de la presse lyonnaise, MM. Le Clerc, Mengin, Ferrouillat, Gourdiat, Vingtrinier, Berthoulat, Simyan, Pélagaud, etc., représentant le *Nouvelliste*, le *Lyon républicain*, le *Salut Public*, *l'Express*, *le Progrès*, *le Petit Lyonnais*, le *Nouveau Lyon*, etc., etc.

La presse des départements était également représentée par de nombreux délégués. Citons, parmi les journaux représentés : *Mémorial de la Loire*, *Nouvelliste de Bordeaux*, *Loire républicaine*, *Stéphanois*, *Journal de Vienne*, *Dépêche*, de Toulouse ; *Petit Méridional* et *Eclair*, de Montpellier ; *Impartial de l'Est*, etc.

Constater que la plus franche gaieté n'a cessé de régner pendant ce banquet, serait chose superflue. Hâtons-nous de dire que la politique avait été bannie de cette réunion confraternelle, où l'on a discuté surtout, entre camarades, littérature, Félibrige et questions professionnelles.

Les toasts ont été nombreux ; la présence des Félibres y était sans doute pour quelque chose.

Le président du comité lyonnais, M. Delaroche, prend le premier la parole en ces termes :

Messieurs et chers Confrères,

Au nom du Comité de la Presse lyonnaise que j'ai l'honneur de représenter, je veux vous exprimer nos sentiments de gratitude et vous remercier d'avoir bien voulu accepter notre invitation.

Nous allons, tout à l'heure, vous faire visiter l'Exposition. Vous reconnaîtrez que le concessionnaire, M. Claret, a fait de grandes choses. Lui aussi, Messieurs, est fier de votre visite et il s'associe à nous pour vous témoigner sa reconnaissance.

... M. Claret, un beau jour, s'est dit : « Mes compatriotes ont l'air de désirer une Exposition. Je vais la leur offrir. » M. le Maire de Lyon, que nous regrettons de ne pas voir à cette table, reconnut aussitôt, avec sa vive intelligence, combien cette idée de M. Claret pouvait être fructueuse pour les intérêts de la ville de Lyon ; aussi l'a-t-il aidé puissamment en lui apportant le concours de la Municipalité et des pouvoirs publics. Là, Messieurs, a commencé également le rôle actif de la presse lyonnaise ; à Lyon, il existe une vieille tradition que notre corporation observe toujours : quand il s'agit des intérêts de la cité, querelles, polémiques, divergences d'opinions disparaissent immédiatement. Nous réunissons nos efforts, pour marcher au but et à la réussite de la cause que nous soutenons.

Messieurs,

... A cette table se trouvent des Félibres et des Cigaliers qui, demain, vont

Digitized by Google

descendre le Rhône pour assister aux fêtes d'Orange. Je les salue et je les remercie aussi d'être venus répandre sur cette fête le doux prestige de la poésie. Ce qui fait le charme de votre compagnie, c'est votre gaieté et votre enthousiasme. Vous savez, en outre, grouper dans votre association toutes les gloires françaises. Cette aimable académie, qui vaut peut-être bien l'autre, renferme dans son sein tous les grands noms de ce pays.

Messieurs,

Je lève mon verre et, au nom de la presse lyonnaise, je bois à la santé de tous nos confrères de la presse française.

M. Canivet, directeur du *Paris*, répond à ce toast au nom de la Presse parisienne. Il félicite la Presse lyonnaise de s'être unie, coalisée dans une même pensée pour le bien général.

C'est au tour de M. Yves Guyot qui, avec sa bonhomie habituelle, boit à la fraternité et à la gaieté, dans cette ville qu'a si longtemps habitée Rabelais. « Et cependant je n'ai guère qualité pour parler, étant Breton, devant des Félibres... »

— « Les Bretons sont les Félibres de l'Ouest ! » s'écrie M. Mariéton.

C'est comme voyageur que M. Guyot se croit autorisé à prendre la parole. Il vient de visiter l'Exposition d'Anvers, où il n'y a rien que du déjà vu. L'Exposition de Lyon, au contraire, avec sa coupole gigantesque, offre un caractère spécial de charme captivant et d'originalité rare. Elle possède, en tout cas, deux choses en quoi elle est supérieure à toutes les expositions : le cadre d'abord et l'exposition des soieries.

M. Paul Arène déclare qu'il est doublement heureux d'assister à cette fête, comme journaliste et comme félibre. Ce n'est pas, d'ailleurs, une arrivée que le Félibrige fait à Lyon, mais un retour :

« Nous nous souvenons, en effet, d'y avoir glorifié, il n'y a pas longtemps, votre délicat poète Soulary. C'est que nous ne sommes pas cantonnés dans un cadre étroit ; nous savons admirer au delà de nos frontières provençales, et c'est pourquoi nous serons particulièrement heureux de voir enfin élever un monument à un des plus illustres enfants de votre cité, à un des premiers poètes du siècle, à Pierre Dupont. »

M. P. Mariéton, qui rêve de conquérir des terres nouvelles au Félibrige, en quelques brèves phrases s'annexe tout simplement la ville de Lyon, « cette porte d'or et de soie du Midi », comme disait Roumanille. « Le particularisme lyonnais, ses instincts autonomistes, font de Lyon une ville félibréenne, » ajoute M. Mariéton. Et il boit à la bonne ville de Lyon.

M. Sextius Michel rappelle les amicales relations qui ont existé entre les Félibres et la Presse lyonnaise, au cours de la dernière tournée ; puis, M.

Digitized by Google

Chevillard, adjoint au maire de Lyon, prend la parole au nom du docteur Gailleton.

Il ne se dissimule pas, M. Chevillard, que le Lyonnais jouit d'une bien mauvaise réputation. Il promène, dit-on, sa gaieté triste dans ses rues monumentales, mais tristes. « Mais, se hâte d'ajouter l'aimable adjoint, nous avons bon cœur. Aussi, je veux vous remercier tous, Messieurs, des paroles bienveillantes que vous avez prononcées en faveur de notre Exposition. »

M. Chevillard a terminé son toast en donnant rendez-vous aux Félibres à l'année prochaine, pour l'inauguration d'une statue de Pierre Dupont.

M. Le Clerc, rédacteur en chef du *Nouvelliste*, vice-président du Comité de la presse, porte un toast très applaudi au maire de Lyon. En voici un passage :

... Bien que la politique soit bannie de cette enceinte, j'ai pour premier devoir de déclarer que je ne partage pas les opinions politiques de M. le Maire de Lyon, et si je le fais, c'est pour que l'hommage que je vais lui rendre ne puisse être entaché du moindre soupçon de partialité.

En vous conviant à lever vos verres, je vous demande de boire à la santé du magistrat dévoué, de l'homme excellent, du *gone* de Lyon, qui synthétise si bien le caractère de sa race et qui aime sa bonne ville d'un amour si jaloux et si cordial ; je vous demande de boire à l'esprit large et libéral qui, depuis un an, n'a cessé un seul instant d'écarter les obstacles, d'arrondir les angles, de pallier les incidents, d'unir les efforts les plus opposés, pour la gloire de la cité et, par contre-coup, pour celle de la France.

Le professeur Lintilhac, un félibre né natif de l'Auvergne, ce dont quelques-uns l'avaient fortement plaisanté, répond fièrement, comme il convient à un descendant de Vercingétorix :

« Il y a deux mille ans, nous descendions de nos monts, au son de la musette, vers le Midi : nous allions secourir la Provence. »

Et voilà pourquoi Lintilhac est félibre.

M. Gourdiat, qui rappelle sans amertume qu'il fut candidat malheureux à la Croix-Rousse, boit aux canuts, ces ouvriers sans pareils auxquels notre Exposition doit une si large part de son succès.

Au cours de cette fête, donnée à l'occasion de notre Exposition, une santé devait être portée, celle de M. Claret. M. Delaroche l'a fait aux applaudissements de tous ; c'est en termes émus que M. Claret a répondu à ces témoignages de sympathie.

Enfin, la série des toasts a été close par MM. Ferrouillat, qui a bu à la presse régionale ; Berlot, qui a porté la santé de Mistral ; le délégué du

Digitized by Google

Petit Méridional, qui a porté un toast à l'art français, toast auquel M. Benjamin Constant a humoristiquement répondu.

On s'est séparé pour aller visiter l'Exposition. Les divers palais, la puissante coupole, surtout, dans leur cadre de verdure, ont émerveillé nos hôtes. Ils devaient, le soir, assister à un spectacle incomparable, qui a clôturé féeriquement cette superbe journée.

La Fête vénitienne. — A sept heures et demie, les invités de la Presse lyonnaise se sont rendus à bord du grand bateau à vapeur, frété à leur intention. Sur l'avant, était dressé un buffet très bien servi.

A huit heures précises, au moment où toutes les allées du parc et les rives du lac s'illuminaient comme par enchantement, le bateau quittait la rive et commençait à petite vapeur sa promenade à travers les îles de la grande nappe d'eau étincelante.

Promenade féerique, dont aucune description ne peut donner l'idée. On pouvait se croire transporté sur le Léman aux soirs des grandes fêtes, tandis que brillent au lointain les mille feux des villes, rendus plus vifs par le sombre rideau des bois. Un ciel, dont le bleu d'opale taché de panaches gris, s'harmonisait merveilleusement avec le décor des grands arbres, des criques profondes et des eaux calmes sur lesquelles glissaient silencieusement de noires gondoles, pointant dans la nuit l'œil étonné de leur lanterne rouge.

A chaque contour, la féerie change ; aux aveuglantes lumières des restaurants, succèdent les globes lumineux accrochés aux arbres, formant des voûtes infinies sous les branches des allées, dessinant de bizarres arabesques le long des futaies, scintillant sur les cimes et si loin de l'œil, qu'on dirait de grandes lunes rougeâtres qui se lèveraient sur l'horizon.

Nous voici entre les îles, toutes noires : on n'aperçoit plus les feux des rives, mais, tout là-bas, au bout du détroit qui paraît sans fin, les guirlandes électriques de la porte d'entrée apparaissent, éclairant un grouillement d'êtres qui se pressent, tandis que, vers la proue, se reflètent dans l'eau les arêtes saillantes des cases sénégaliennes, sur lesquelles tranche çà et là le pagne blanc de quelque Bambara attardé sur la rive, rêvant peut-être du sol natal.

Et, doucement, au bruit du flou-flou de sa machine, l'énorme bateau nous ramène au point de départ, pour le feu d'artifice, tandis que le chant national des Félibres, *la Coupo*, chanté par cent voix, s'élève religieux dans ce beau ciel d'été.

Digitized by Google

LA DESCENTE DU RHONE
DE LYON A AVIGNON
(*Vendredi 10 août*)

L'EMBARQUEMENT (1)

Le vendredi matin 10 août, le *Gladiateur* est venu se ranger sur le quai du Rhône, à Lyon, entre le pont du Midi et le viaduc du chemin de fer. Le *Gladiateur* est l'embarcation qui doit nous emporter vers le pays du soleil. M. Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, est là, veillant à toutes choses, criant, gesticulant, s'évertuant à rétablir l'ordre et la discipline. Il a fort à faire... Vous pensez bien que le voyage des Félibres a éveillé d'ardentes curiosités. Chacun voudrait en être, et pénétrer dans les flancs de la galère et goûter les délices de cette glorieuse traversée. Or, le nombre des places est limité. Ceux-là seuls sont admis qui peuvent se recommander de la Cigale. M. Paul Mariéton, campé sur la passerelle, dévisage les postulants ; son œil perspicace discerne, à des signes infaillibles, les consciences sans tache et, nouveau St Pierre, il entr'ouvre avec circonspection les portes du Paradis.

Enfin, nous y voici... Nous pouvons visiter cette « galère » à laquelle est liée notre fortune. Elle n'est pas très élégante ; elle ne porte ni guirlandes de roses, ni tapis de pourpre, ni joueurs de viole, ni banderoles flottantes, ni rameurs éthiopiens tenant en main l'aviron d'ivoire... Mais trois drapeaux sont attachés à la proue, un piano à queue est roulé sur le pont, et partout de longues tables ont été dressées, où s'empilent les victuailles et les rafraîchissements. Il y a de quoi se distraire et se restaurer. L'esprit et le corps seront également satisfaits.

Un coup d'œil aux arrivants... Beaucoup de têtes célèbres... D'abord la Comédie-Française, représentée par les deux Mounet, Martel, Silvain, Baillet, Laugier, Villain, MMlles Bertiny, Hadamard, Lerou ; quelques confrères, Jacques Normand, Léon Barracand, Ed. Conte, Niel, Félicien Champsaur, Edouard Petit, le poète Emile Trolliet, Emile Berr, Charles Formentin et Chassaigne de Néronde ; des hommes politiques, Edouard Lockroy, J. Reinach, J. Charles Roux, Calvinhac, Trouillot, Maujan, et Mme Maujan qui eut l'honneur, autrefois, d'inaugurer le théâtre d'Orange en interprétant le principal rôle de *l'Empereur d'Arles*, d'Alexis Mouzin ; l'architecte Camille Formigé et Mme Formigé, M. et Mme Adrian,

(1) De M. Adolphe Brisson dans son très pittoresque récit de l'odyssée félibréenne à la *Revue illustrée* du 1er septembre.

Digitized by Google

Mme la Mise de St-Paul, Mme V. Mariéton, Mme la générale Voisin et ses trois filles, Mme de St-Victor, Mme Commanville, Mme et Mlle Finaz, Mme de Vayssières; les peintres Benjamin Constant, Truphême et Aimé Perret; les sculpteurs Marqueste et Injalbert, le vicomte d'Adhémar, M. Thomeguex, le compositeur Paul Bergon, etc.; et cent autres félibres que je ne puis vous nommer, car il faudrait les nommer tous, depuis Sextius Michel jusqu'à Paul Arène, en passant par Maurice Faure et Albert Tournier.

Coup de sifflet... Le *Gladiateur* dérape... Et nous jetons, en un long cri, nos adieux à la ville de Lyon. Après quoi, chacun s'installe pour supporter commodément ces douze heures de navigation. Les premiers moments qui suivent le départ comportent toujours un certain embarras. Les Parisiens qui emplissent les flancs de notre « galère » ont déjà la cervelle très échauffée. Ils se sont juré d'être à la hauteur des Méridionaux, de les égaler en toutes choses et même de les surpasser en exubérance. Et, ma foi ! ils sont en train d'y réussir. Une jeune tragédienne de l'Odéon, Mlle Hartmann, commence par enlever son chapeau et, ses beaux cheveux flottant aux vents, elle demande à danser la farandole. Paul Mariéton se met au piano. Et, *zôu !* la farandole commence, tandis que filent, dans un poudroiement de lumière, les rives du Rhône...

Soudain une voix tonitruante s'élève... Que dit cette voix ? Elle chante une chanson montagnarde, une naïve complainte, mais elle y introduit des modulations de grand opéra, des trilles, des points d'orgue, de formidables roulements et des notes qui éclatent comme une fanfare. Le *Gladiateur* est secoué jusque dans ses fondements et nous sommes stupéfaits d'admiration. Nous regardons le chanteur. C'est un superbe gaillard, râblé, musclé, bistré, en costume de touriste; il a l'œil ardent et le poil noir. Et il se remue, et il pérore, et il déambule de bâbord à tribord, dans un flux de paroles et de rires. On l'aperçoit partout à la fois, à l'avant du bateau et sur la dunette, criant, buvant, raillant, dissertant, baisant la main aux dames, éblouissant les hommes par sa vaste érudition. Si celui-là n'est pas du Midi !... Son nom, d'ailleurs, est connu : Eugène Lintilhac, professeur de rhétorique, critique et conférencier, auteur d'une thèse sur Beaumarchais qui lui valut les honneurs du doctorat...

Cependant, le temps s'écoule parmi ces honnêtes divertissements. Les villages riverains sont en rumeur. Dès que notre « galère » est annoncée, la population accourt et se presse sur les ponts. Et nous recevons au passage, des vers, des fleurs, des papiers multicolores et parfois des friandises. Nous saluons de joyeux vivats le clocher de la ville de Tournon, où nous attend le déjeuner...

Digitized by Google

TOURNON — VALENCE — LA « DESCISO » (1)

La sirène pousse un cri strident, la cloche sonne à toute volée et nous atterrissons au milieu d'une foule compacte qui fait alterner les cris de « Vivent les Félibres ! » avec ses applaudissements répétés. L'excellente fanfare *Le Réveil tournonnais*, sous la direction du professeur Marie, exécute l'hymne national des Félibres, *La Coupo*, pendant que M. Faure, le maire hospitalier de cette hospitalière cité, souhaite la bienvenue aux deux présidents : Paul Arène, de la Cigale, et Sextius Michel, du Félibrige de Paris.

« En route pour le Lycée. » Et le cortège se forme, marchant entre deux haies de spectateurs sympathiques et pleins d'entrain, vers l'antique monument.

... Je veux avoir des nouvelles de tous ceux auprès desquels je passai dix heureuses années de mon existence, là-bas, de l'autre côté du Rhône. Pauvre rôdeur infatigable courant le monde et laissant à chacune de mes étapes une partie de mon affection ! Je bénis les incidents de la vie qui me rapprochent pour quelques instants de ceux que j'ai aimés.

Le banquet, arrosé des vins généreusement offerts par les négociants de Tournon et de Tain, les villes sœurs, est servi dans le parc ombragé du collège, fondé en 1542 par le cardinal de Tournon.

Impitoyable, l'heure marche ; Mariéton nous le rappelle en nous avertissant que dix minutes nous sont accordées pour tout délai.

Aussitôt le maire de Tournon se lève et porte un toast plein d'à propos :

« Notre parc, dit-il, est heureux d'abriter sous ses ombrages cette illustre phalange de poètes et d'artistes... Permettez-moi d'exprimer un vœu... Lorsque vous redescendrez de nouveau notre beau fleuve, arrêtez-vous encore à Tournon... Si nous ne pouvons pas vous offrir ici des fêtes somptueuses, nous aurons toujours pour vous nos vins les meilleurs, nos plus ardentes sympathies et j'ajoute pour vous, Mesdames, nos plus gracieux sourires. Félibres et Cigaliers, en votre honneur, je lève ma coupe. Je bois à votre santé ! Je bois à votre retour ! »

J. L. Croze, passé du coup directeur des bans félibréens, en propose un formidable. Accepté.

M. Paul Arène se lève et, dans une improvisation charmante, prétend qu'il était indispensable de toucher la rive droite du Rhône en un point quelconque, l'arrêt définitif devant se produire sur la rive gauche et, « puisque nous allons honorer l'art antique à Orange, ajoute-t-il, il était

(1) Nous passons la parole, pour la suite de cette journée, à M. Sernin Santy qui, dans son intéressante brochure, *Rhône et Provence*, a chaleureusement conté le voyage félibréen.

Digitized by Google

juste qu'on s'arrêtât dans la vieille cité des belles lettres, où furent enseignées avec tant d'éclat les littératures grecque et latine, en ce vieux collège qui nous transporte, avec ces ombrages magnifiques, aux jardins d'Académus. »

Le toast aux dames de Tournon, placées sur une terrasse qui domine le parc, est porté par M. Sextius Michel.

M. Paul Mariéton lève son verre au cardinal de Tournon, « à la mémoire du diplomate illustre qui hante encore le vieux collège. Un jour, quelque stèle dira sous ces beaux arbres que ce Félibrige était une société bien libre qui faisait banqueter des politiques de tous partis, des hommes de toutes philosophies, sous les auspices d'un cardinal qui a introduit les Jésuites en France !... A la mémoire de l'homme généreux à qui nous devons ces ombrages. *Divus nobis hæc otia fecit !* »

Puis, sur quelques mots chaleureux de Maurice Faure en l'honneur de Tain, la ville voisine, on se lève et, fanfare en tête, on regagne le port d'embarquement. Le *Gladiateur* démarre vivement et nous ne distinguons déjà plus les dernières notes de la *Coupo santo*, rejouée une fois encore quand nous avons pris place sur la dunette du bateau.

Les causeries deviennent plus actives ; les excellents vins de l'Hermitage produisent leur effet et c'est à peine si quelques curieux persistent à regarder les rives du fleuve. On sent d'ailleurs que Valence est proche.

Nous y voilà. Du ponton garni de curieux, une amarre est lancée ; le *Gladiateur* stoppe, et M. Olagnier, l'adjoint de la ville dauphinoise, dit, en quelques mots aimables, sa joie d'accueillir les voyageurs. Nous le suivons en ville, entourés d'une foule innombrable, qui s'écarte respectueuse pour laisser passer le cortège guidé par la musique. Un premier arrêt. Sur une des maisons de l'avenue Victor Hugo, un drapeau tricolore ; les musiciens qui nous accompagnent font éclater la *Marseillaise*. Chapeaux en l'air, hurrahs, rien n'y manque. Nous sommes bien dans le Midi et je me rappelle cette remarque de l'auteur de *Tartarin*, dans un de ses ouvrages : « Le Midi doit commencer ici, puisque les habitants prononcent *Valinsse*, *Valeïnsse*. »

Le rideau tombe et, sur une plaque de marbre blanc, se détache en lettres d'or l'inscription suivante :

DANS CETTE MAISON EST NÉ CHAMPIONNET

M. Sextius Michel est le premier à célébrer le héros valentinois « qui se leva pour défendre nos amandiers, qui se leva, ici, *au lindau d'or de la Prouvènço* (au seuil d'or de la Provence). » Et le discours retrace la vie du général que le peuple entier acclame.

Digitized by Google

Maurice Faure paraît ensuite. Il se sent à l'aise, le tribun, au milieu de cette population amie dont il est le représentant officiel. Sa main gauche pleine de journaux et sa droite soulignant d'un geste chacune de ses envolées, il redit quelques-uns des traits de l'existence de Championnet, homme de combat, mais ami des lettres aux rares moments de trêve.

« C'est comme député et comme cigalier que je salue le général de la Révolution. Il eût appartenu à Edouard Lockroy, le petit-fils de Jullien, de venir parler du patriote dauphinois... Je le remplacerai de mon mieux. Championnet mourut pauvre, on peut dire de lui qu'il fut un homme de Plutarque... Vous ne nous en voudrez pas de l'acclamer quand vous saurez qu'il fut aussi un cigalier. En entrant à Naples, il se rendit en hâte au tombeau de Virgile, et le premier décret qu'il rendit fut pour ordonner que l'on élevât un monument sur la tombe négligée du grand poète, précurseur de Mistral. »

Et toute l'assistance de crier bravo, pendant que l'orateur, homme de combat aussi à ses heures, comme celui qu'il exalte, et poète aux instants de repos, continue le panégyrique de son compatriote, s'enflammant de plus en plus et dominant de sa voix puissante le bruit de la foule ravie.

Le temps fuit et nous devons remplir toutes les parties du programme. En quelques pas le cortège est sur le *Cagnard*. M. Jules Claretie, arrivé de ce matin, pose la première pierre du monument qui doit être élevé à la gloire d'Emile Augier, dû au ciseau de la duchesse d'Uzès. Voici son discours :

MESSIEURS,

L'année dernière, la Comédie avait l'honneur de venir jouer à Valence au bénéfice de la statue d'Emile Augier. Cette année, sur l'invitation du comité Augier et sur une lettre très touchante de Mme Augier, l'administrateur de la Comédie a accepté l'honneur plus grand encore de poser la première pierre du monument élevé par vous à votre glorieux compatriote, au maître affectueux, sincère et bon dont je suis fier d'avoir été l'ami.

Le jour où nous sommes marquera donc, Messieurs, une date nouvelle de cette admirable et longue collaboration qui unit Emile Augier à la Comédie-Française. Nous l'avons aimé vivant, nous le saluons mort, et, pour mieux dire, immortel, immortel depuis l'heure où, voilà cinquante ans, il donna sa première œuvre, une comédie antique, comme s'il était dit que les lauriers de la Grèce antique devaient éternellement refleurir sous le chaud soleil de votre Midi.

Car ce fut un fils du Midi que ce Gaulois au verbe clair, et si le sang picard du vieux Pigault-Lebrun qui l'éleva ici-même à quelques pas de l'endroit où nous sommes, coulait dans ses veines, le maître, devenu un des souverains de Paris, un des rois de la langue française, n'oublia jamais qu'il était Valentinois, et ses amitiés et ses souvenirs rappelaient souvent à son cœur sa chère cité natale.

Digitized by Google

Vous avez bien fait de lui élever le monument auquel a travaillé, pour se consoler de la mort héroïque d'un fils, une noble femme dont le nom est aussi lié à notre histoire. Augier, ce plébéien qui combattit contre tous les égoïsmes, sera célébré par une artiste de race illustre. C'est de la bonne démocratie en action et c'est la fusion sous les fiers auspices de ce qui a toujours réuni les cœurs et les esprits dans notre chère France : l'art impérissable et fraternel.

Messieurs, ce sera un des souvenirs émus de ma vie que celui où un comité, dont je n'ai pas oublié l'accueil charmant de l'an passé, m'a prié de poser la première pierre de ce monument. A côté du piédestal de Championnet, le soldat sans peur, vous avez désormais le monument d'Emile Augier, l'écrivain sans tache, et ce n'est pas moi, son admirateur, son ami, qui pose cette pierre, c'est la Comédie-Française qui, aujourd'hui, honore dans Augier votre compatriote, le descendant des vrais Français de pure race, le petit-fils, non seulement de Pigault-Lebrun, mais de Molière.

Les applaudissements qui accueillent cette dernière phrase un peu calmés, le procès-verbal est rédigé, signé et scellé sur la première pierre du monument.

Nous repartons sous la direction du comité de la fête (MM. Genest, Mellier, Olagnier, Charles Vignat, Perdu, ingénieur, Reboul, banquier), pour assister à la pose de la première pierre du piédestal destiné à recevoir la statue de Montalivet, ancien maire de Valence vers la fin du premier Empire « un patriote s'il en fut, amoureux de la France autant que de sa ville natale », nous dit M. Olagnier en une allocution fort éloquente. Et pour preuve, il raconte qu'au moment de la mort de Montalivet, on trouva son sac de soldat enveloppé dans son écharpe de maire.

Quelques pas encore et nous voilà dans la salle des fêtes du somptueux Hôtel-de-Ville que vient de s'offrir Valence. La clairette de Die, impatiente, brise avec éclat les entraves qui la tenaient prisonnière et, tandis qu'elle roule ses paillettes d'or en nos coupes cristallines, je lui demande d'évoquer pour un instant le passé, et de me faire voir en sa liqueur dorée, comme en un miroir magique, l'image de tous ceux que je laissai, voilà cinq ans à peine, au pays, où les grappes auxquelles nous la devons s'épanouirent, aussi blondes en leur maturité, que les tresses des filles rieuses et belles de la Clémence Isaure dauphinoise.

En levant son verre, M. Olagnier donne la parole à M. Edouard Lockroy, « ami de la poésie et de la liberté. »

L'ancien ministre accepte, tout en se défendant un peu :

« Ce serait à vous de parler, dit-il, ô poètes. J'en vois tout autour de moi qui se taisent ! Et pourquoi ? »

Digitized by Google

Après avoir remercié Maurice Faure de son allusion de tout à l'heure, il rappelle Championnet défendant la France sur les champs de bataille, et son grand-père à lui siégeant à la Convention. Et, dans un élan communicatif, il boit à l'œuvre patriotique des Félibres et aux gloires du Dauphiné.

Un remerciement à la Municipalité s'impose. C'est à Paul Mariéton que revient l'honneur de l'adresser. Le chancelier a remarqué les écussons qui ornent la salle et, dans son allocution aux galants édiles de Valence, il glisse avec à propos un souvenir à Diane de Poitiers, dont les armes (un cœur percé d'une flèche) ornent l'un des panneaux.

« Au Rhône ! » On se met de nouveau en marche. Sur un balcon, des applaudissements éclatent ; c'est le compositeur Vincent d'Indy qui reconnaît ses amis. Nous le saluons au passage et courons au bateau. La foule grossit de plus en plus et nous avons toutes les peines du monde à pénétrer sur le ponton. Quelques Valentinois nous suivent. Nous arriverons plus nombreux en Provence, où le *Gladiateur* portera ainsi un peu de l'âme de chacune des provinces parcourues.

En avant ! La machine halète fortement pendant que nos braves musiciens, soufflant à qui mieux mieux dans leurs cuivres, nous envoient encore un dernier écho de la *Marseillaise*, souligné par les vivats d'une population sympathique.

Que dire de la suite de la traversée ? C'est un éblouissement de tous les instants. Le soleil se cache, à la grande satisfaction des passagers, heureux de pouvoir contempler sans fatigue les deux rives, offrant des spectacles tour à tour grandioses ou gracieux.

Les trois becs de Rochecourbe commencent à s'estomper dans le lointain, semblables, rosés qu'ils sont à leur sommet par un rayon perdu de l'astre qui se voile, au diadème étincelant de l'immense couronne dauphinoise formée par la chaîne des Alpes françaises.

On signale un nouveau pont suspendu. Nous sommes à Viviers.

Hurrah ! crions-nous aux curieux groupés là-haut pour nous voir. Aussitôt, une pluie de fleurs tombe de tous côtés sur les voyageurs, sur les agrès, voire dans le tuyau de la machine.

Le Rhône, très encaissé, semble vouloir nous entraîner en un courant vertigineux. C'est le défilé de Donzère, formé par des rochers percés de grottes, dont chacune a sa légende. Enfin le fleuve s'élargit de nouveau, et le vapeur, glissant de-ci de-là en des méandres que nécessite la profondeur de l'eau, reprend sa précédente allure.

Bourg-St-Andéol ! Pont-St-Esprit ! Nous admirons au passage le fameux

Digitized by Google

pont construit pour relier le Languedoc à la Provence vers 1300, composé de 22 arches, dont l'une en fonte, ajoutée depuis quelques années.

Revestidou ! Nous voilà en face d'Orange. Le Ventoux, doré par les derniers reflets du soleil, vient nous dire un dernier adieu et semble sourire à la troupe poétique qui l'a baptisé le *mont sacré* de la Provence.

Sur le pont, un nouveau régal nous attend. Mme la marquise de St-Paul, une pianiste de race, a bien voulu céder aux sollicitations de quelques passagers. Elle exécute un *nocturne* de Chopin. L'œuvre du maître polonais semble gagner en douceur et en tristesse, transmise par les doigts habiles d'une femme artiste, et, peu à peu, tous les voyageurs s'approchent pour participer à cette jouissance inespérée d'un pareil chant en un pareil décor. Les notes s'égrènent ardentes ou désespérées, suivant les passages, aussi charmeresses qu'en cette nuit, contée par George Sand, où Litz jouant après lui l'improvisation que venait de laisser échapper Chopin, surpassa le compositeur qui, tout ému, se jeta au cou de son interprète en le déclarant le plus grand musicien de l'époque.

Le jour tombe, à peine retenu par quelques rayons rougissant encore la cime du Ventoux, au moment où les plus jeunes signalent les hautes tours du palais des Papes.

A ce moment, l'ami Truphême me présente un félibre corrézien qui me cherche, depuis le départ. C'est M. Charbonnel, secrétaire de *l'Echo*. Heureuse fortune ! Après avoir rêvé au Dauphiné, je puis causer du Limousin. Nous échangeons nos idées pour le succès de la Cause en notre lointain pays. Et comme on crie : *Avignoun ! Avignoun !* nous jurons de ne plus nous quitter. Serment de Gascons, hélas ! Nous ne serons plus maîtres de nous, dès que nous aurons touché terre, et ce sera là, sans doute, la cause de nos courtes entrevues pendant la suite du voyage.

On s'agite sur le pont. « *Vivo li Felibre !* » clame-t-on de la rive, sur laquelle une foule innombrable se presse curieuse. — « *Vivo li chato d'Avignoun !* »

— « Et la *Coupe?* » dis-je à Mariéton qui passe. — « Je n'en puis plus, me répond-il, aphone. Chantez-la. »

Me voilà hissé sur une chapelière, entonnant de ma voix de crécelle l'hymne provençal. Mais qu'importe le chanteur ! Au troisième vers, mille voix me répondent. Les passagers et les Avignonnais luttent d'enthousiasme et c'est avec une ampleur sans égale que s'élèvent les beaux vers de *la Coupo* :

Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

Digitized by Google

(Verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts!)

Stoppe!... Le vapeur, pour l'ultime fois, fait entendre le cri plaintif de sa sirène. On dirait un adieu ému que nous adressent les mariniers du gentil bateau dont les drapeaux retombent avec un air de tristesse tout le long de leurs hampes. Demain, ces braves gens recommenceront leur traversée quotidienne et monotone, mais sans oublier cette journée incomparable.

Il est donc fini ce « Voyage de rois » comme l'appelait avec juste raison Maurice Faure, dans son enthousiasme.

On tente le débarquement, œuvre difficile étant donnée la foule immense qui se presse sur les quais. On se heurte, on se presse: une dame reçoit un parapluie dans l'œil, tandis qu'elle envoie sa valise dans les jambes de son voisin et que celui-ci, poussant un cri de douleur, jette son carton à chapeau dans la figure d'un de mes compagnons de route. Bast! qu'importent tous ces horions. On les oubliera tout à l'heure en retrouvant les amis provençaux.

Le Capoulié, qui nous a harangués sur la passerelle du *Gladiateur*, nous reçoit les uns après les autres. Ce ne sont qu'embrassades, pressions de mains, saluts cordiaux échangés, jusqu'au moment où la plupart des félibres étant réunis dans la salle des Templiers de l'Hôtel du Louvre, M. Félix Gras souhaite à tous la bienvenue en la ville papale, en la Rome incontestée du Félibrige.

Chacun de s'échapper ensuite pour courir à la recherche d'une chambre: ceux, plus heureux, qui ont eu la pensée de retenir leur appartement par avance, vont rejoindre au Café de Paris tous les arrivés des divers points du Midi: Messine, le syndic de Languedoc, Jourdanne, le majoral de demain, accompagné de Fagot, le distingué folkloriste du Lauragais, un ami sûr de la Cause et de ceux qui la servent; les majoraux Bourrelly, Anselme Mathieu, etc. Folcò de Baroncelli-Javons, le directeur de *l'Aiòli*, et Marius André, le délicieux poète d'*Esclarmoundo*, arrivé de Catalogne ce matin même, les majoraux Brunet et Mouzin, Cassini et Jouveau, font bon accueil, en leur cité, aux débarqués.

Quelques *bèlli chato* s'approchent, timides, afin de voir de près ces Félibres venus des quatre coins de la terre d'Oc, amis de leurs Félibres provençaux.

Eh! parbleu, la connaissance est vite faite. Quoi qu'en disent quelques sceptiques, elles parlent à merveille le langage popularisé par le Maître et répondent dans l'idiome vulgaire qui ne nous est pas moins familier. L'une d'elles, en costume d'arlésienne rouge cerise, la *capello* ornée de dentelles

Digitized by Google

de prix et qui nous dit avoir nom *Mireille*, paraît moins empruntée que ses compagnes. Elle cause gaiement, donnant à la langue suave le charme de sa voix chantante.

Et nous voilà trinquant avec nos visiteuses et portant, en provençal, des toasts bruyants au Midi, aux jolies filles qu'il fait éclore, à tous leurs charmes et à la poésie, surtout, qui nous permet de les chanter.

IMPRESSIONS

LA DESCENTE DU RHONE

Avignon, samedi.

Une journée exquise, inoubliable, dont ces quelques lignes jetées à la hâte ne peuvent donner qu'une bien pâle impression.

Dans la brume du matin, le long du quai du Midi, le joli petit vapeur se dresse, avec le sourire mouvant de ses drapeaux qu'agite la brise. Un à un, les passagers arrivent, se serrent la main.

Tout le monde se connaît, ou à peu près. Sur ce salon flottant, point de ces « froids » redoutables qui précèdent trop souvent nos réunions mondaines, quand les maîtres de maison n'ont point eu soin d'inviter des gens qui, suivant la plate expression consacrée, « vont bien ensemble. »

Sept heures. On part. Et, dès les premiers tours de roue, commence cet enchantement particulier du voyage sur l'eau, de cette traction douce et sans bruit, de ce déplacement insensible et rapide, si loin de la rudesse canaille et ballottante du train.

Un temps à souhait, un soleil timide encore, mais qui ne trahira pas. Un vent frais, presque trop frais même à certains moments. Mais nous allons vers le Midi, et, bientôt, le zéphyr piquant s'adoucira en caresse.

Ne voulant point me poser en « monsieur qui a découvert le Rhône », je me garderai bien, mon guide à la main, d'imposer au lecteur la description du fleuve dont les vertes rives fuient, à droite et à gauche, avec rapidité.

*
* *

L'intéressant est ici le côté félibréen du voyage, la réception faite au joli bateau qui nous emporte. Et cette réception dépasse tout ce qu'on peut imaginer. En sincérité, malgré la haute estime où je le tenais, je ne croyais pas le Félibrige capable d'inspirer aux populations un enthousiasme dont plus d'un souverain ou Président de République serait jaloux.

Dans chaque village côtoyé, la population entière est agglomérée sur les quais,

Digitized by Google

aux fenêtres, nous attendant. Les mouchoirs s'agitent, les chapeaux se trémoussent en ovations spontanées, auxquelles nous répondons de notre mieux.

Sur les ponts, — sur ces beaux ponts du Rhône, si hardis et si fiers, — des groupes noirs apparaissent, des têtes joyeuses émergent du parapet, des mains adroites nous lancent, au bout de longues ficelles, des gros et des petits bouquets porteurs de lignes complimenteuses, de saluts, en prose ou même en vers, s'il vous plaît, aux Félibres, aux Cigaliers, quelques-uns même contenant ces mots : « Vivent les Ministres ! » bien que notre bateau soit absolument veuf de ces hautes personnalités.

A Tournon, première halte. Sur le quai, le maire et les adjoints, en grande tenue. Musique des pompiers. Allocutions. Nous débarquons et, par rangs, au milieu d'une foule sympathique, trombones en tête, nous défilons et nous nous rendons à la cour du lycée. Et d'honneur, pendant les quelques minutes de défilé, il m'a semblé comprendre toutes les joies des ovations populaires et goûter la griserie exquise des triomphateurs !

Après un déjeuner excellent, bien que de deux cents couverts, et pendant lequel, du haut d'une terrasse, le *tout-Tournon* est venu nous voir manger, nous nous remettons en voyage et les bras continuent de s'agiter et, du haut des ponts, les fleurs de pleuvoir.

Deuxième et dernier arrêt à Valence. Du soleil, du vent, des remous de la foule, des vivats, des musiques tonitruantes.

Nouvelle sensation de triomphe entre les rangs pressés du populaire.

Cette fois il s'agit, dit le programme, de la pose de la première pierre du monument d'Emile Augier ; d'une visite à la maison natale de Championnet ; de la pose de la première pierre du monument de Montalivet. Excusez du peu ! Trois d'un coup ! Il pleut des grands hommes, à Valence !

J'avoue avoir été un peu faible pour Championnet et Montalivet, et avoir réservé tous mes enthousiasmes pour Emile Augier, le maître très cher.

Et c'est de toute la force de mon émotion que j'ai écouté et apprécié le très élevé discours de Jules Claretie, discours prononcé d'une voix ardente, sous un soleil non moins ardent. Heureusement pour la tête et les yeux de l'orateur qu'une élégante ombrelle, tenue par un joli bras, lequel bras, si je ne me trompe, appartient à la fille d'un de nos plus illustres critiques, tempérait charitablement pour lui les rudesses de ce soleil déjà presque méridional.

*
* *

Et, une fois revenus sur notre bateau, la journée s'est écoulée aussi délicieuse, aussi adorablement rare qu'elle avait commencé. Sur le pont, un piano était installé. On a chanté des chants provençaux d'une poésie rêveuse intense ; une grande dame, qui est aussi une grande musicienne, a joué avec le talent que lui connaissent les amis de son hospitalière et artistique maison, et Paul Mariéton, l'infatigable Mariéton, le chancelier du Félibrige, chancelier de fer en cette oc-

Digitized by Google

currence, et organisateur de toutes ces victoires, nous a soupiré quelques vers de Mistral, le grand et bien-aimé maître.

La nuit est presque close quand nous arrivons devant Avignon. Le château des Papes dresse sa masse imposante et bizarre dans un ciel nuageux, où la lune, pâle et coupée de raies noires, glisse romantiquement... Puisse-t-elle se dégager cette nuit, et le soleil, le beau soleil du Midi, le soleil « qui fait chanter », comme ils disent, nous donner demain le temps calme et doux, le temps du rêve, pour entendre religieusement, au théâtre d'Orange, l'admirable *Œdipe-Roi,* interprété par les premiers artistes du monde !

JACQUES NORMAND.
(*Gaulois* du 12 août)

IMPRESSIONS DE LYON ET DU RHONE

Avignon, 11 août.

— Et les Félibres ? me demanderez-vous. — Eh bien, ils sont arrivés ! — Triomphants ? — Triomphants ! — Ils ont fait du bruit ? — Ah ! beaucoup. Mon oreille vibre encore aux acclamations, et des mouchoirs agités dansent devant mes yeux. Mon cerveau est saoul de vers provençaux, et ma mémoire trébuche sous les noms de villes, de villages et de châteaux que le Rhône nous a présentés. On s'est embarqué à sept heures du matin. Mais la veille déjà, nombre de félibres s'étaient rangés, à Lyon, sous la bannière de M. Mariéton. Je me suis rangé, moi aussi, et c'est ainsi que j'ai été mené à l'Exposition, dans un pavillon en terrasse sur un lac artificiel, au milieu de journalistes, de politiciens et d'artistes. Nous déjeunons. J'apprends que ce banquet, organisé par la Presse lyonnaise, est payé par M. Claret, l'organisateur de l'Exposition, un homme qui, d'ouvrier charpentier, est devenu un millionnaire. On but aux gloires lyonnaises, et, comme il y en a quantité, — témoin le grand tableau où M. Fournier les a si noblement groupées, qui était exposé au dernier Salon du Palais de l'Industrie, — on but longtemps. On but aux journaux de Lyon dont l'un, *l'Express*, a eu la gracieuse pensée de reproduire un article de notre exquis Anatole France sur notre exquis Paul Arène. On but à des hommes, puis à des choses parfois abstraites. Ainsi, il me souvient d'avoir bu à « la convergence de la sensibilité des Ligures avec celle des Grecs et des Latins. » Nous n'avions pas le vin mauvais. Nous avons tous trouvé que c'était un toast « tapé. » Je ne vous dirai pas de qui. Il faut éviter de faire de la peine aux gens.

Le programme des Félibres comportait, à Lyon, un monument à Pierre Dupont. Il est remis à l'an prochain. Au dessert, nous nous sommes récité les uns aux autres des vers du poète lyonnais et, ma foi, ç'a été bientôt fait de vider nos sacs. Je me suis rappelé ces vers appris au collège :

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de périr...

Digitized by Google

Une chanteuse de café-concert est venue, sans s'en douter, nous porter secours. De l'autre côté d'un rideau qui nous séparait d'une salle de spectacle, elle chantait *Les Bœufs*... à son public. Pierre Dupont est très cultivé à Lyon. Pas un concert où on ne chante quelque chose de lui. Il est populaire. Il est du terroir. Et c'est pourquoi les Félibres le réclament. Ils ont la main sur Lyon comme ils l'ont sur Paris. Le Rhône ne leur fait pas peur à remonter, malgré le courant, si violent, que lorsque les piles d'un pont parviennent à le briser, il écume et mugit d'une colère qui ne se passe qu'après maints remous et tourbillons. A la descente, quel galop! Comme il fond droit sur la Méditerranée! Seules les masses de granit ou de calcaire l'acculent à un contour, et encore le fait-il tout juste. Il gronde alors. Il ne caresse pas, il mord les assises des croupes de terrain qu'il n'a pu entamer. Et il précipite sa course comme s'il voulait regagner le temps perdu par l'abandon de la ligne droite. Ah! c'est un rude fleuve! Et parmi nos trois cents pèlerins, ceux qui exprimaient leur admiration par un: « Que c'est joli! » n'avaient pas trouvé le mot juste.

Il y a des animaux rétifs à la domesticité et d'autres qui s'y plient d'eux-mêmes. Ainsi des fleuves. Le Rhône est un fleuve rebelle. Le Rhône est un révolté. On sent qu'il porte des bateaux malgré lui. A chaque inondation, il déconcertait autrefois ses navigateurs par des déplacements de lit. Maintenant, on le maintient. On lui a mis le mors. Il n'en faut pas moins des pilotes de maîtrise pour garder les passagers de ses heurts et de ses traîtrises, de ses brusqueries de direction et de ses îles traîtresses, qui étendent sous l'eau leurs racines plus loin qu'on ne le voit. Tragique est apparu le Rhône à ses riverains. Les maisons n'y ont pas un aspect de plaisance. On est regardé tout le temps du haut en bas par des débris de forteresse, des ruines de fortification, des tours qui flanquent un pont à chaque extrémité des montagnes, tantôt avancées en éperon, tantôt se dressant toutes droites avec des renflements en forme de bastion, tantôt se reculant, percées de profondes ravines et marquées d'entailles, comme si elles montraient des plaies qu'on leur a faites. Ce sont des plaies, en effet. On les coupe, on en abat des tranches pour en tirer une pierre qu'on calcine et qui produit de la chaux. Des nuages de poudre de riz partent de la rive et se couchent sur le fleuve, dont elles blanchissent un instant les eaux ordinairement gris de fer. Ou bien ce sont des minerais qu'on en extrait et qui viennent fondre dans des usines dont les cheminées se succèdent parallèlement au Rhône. Le Rhône, en levant la tête, fait voir, il est vrai, des vignes sur ses flancs, mais si haut superposées en gradins, qu'elles semblent être la végétation volontaire de remparts démesurés. Devant une habitation entrevue toute seule, du bateau, on ne se dit jamais: « C'est là que je voudrais me retirer, ce serait là le bonheur. » Non, le Rhône n'est pas un fleuve pour amoureux. Quand il s'étale, c'est avec excès, entre des peupliers et des saules qui nous cachent le voisinage de l'homme et qui sont défendus contre l'abord d'une barque par des bandes de sable parsemées de cailloux. La blancheur en éblouit quand le soleil y darde. Des oiseaux de mer et de tempête s'y promènent paisiblement. Ils se croient encore chez eux. Le Rhône est donc

Digitized by Google

quelqu'un. En passant de l'Est au Midi, il lave des terres différemment cultivées. Il entend un langage nouveau dans les villes qu'il baigne. Il n'en reste pas moins fidèle à sa sévérité. Les affluents ne l'altèrent pas. Il ne se laisse point entamer.

De quel œil de dédain nous regardions les trains furieusement lancés sur le chemin de fer de l'une et de l'autre rive ! Infortunés voyageurs ! Ils passaient sans faire connaissance avec le Rhône. Ils passaient sans rien voir. Ils étaient des colis. Nous, nous étions des personnes regardantes. Nous voyagions pour notre plaisir. Nous apprenions la géographie de la France. Celle qu'enseignent les pédants ne compte pas. Nous apprenions l'histoire. Elle se lève d'un groupe de maisons, d'un mur écroulé, d'une église. Il y a des trésors de souvenirs accumulés tout le long. Un grand fleuve communique et sépare à la fois. Il raconte la paix parce qu'il est une route, et la guerre parce qu'il est un fossé. Ce qu'un homme d'imagination et d'érudition peut évoquer de la profondeur d'un fleuve, Victor Hugo l'a montré par son admirable ouvrage sur le *Rhin*. J'avais plaisir à le dire à M. Lockroy, que j'ai rencontré sur le bateau.

Un félibre, M. Lockroy ? Pour être félibre, il suffit de vouloir l'être. La passerelle est jetée. On la passe, et c'est le cas de dire qu'on est du même bateau. On prend sa part — modestement — des ovations des riverains et on les leur rend dans la mesure de ses poumons. Ils devaient savoir — M. Mariéton ayant tout prévu — l'heure à laquelle nous passerions. Car, sur les quais, c'étaient des foules. Les instituteurs et les institutrices avaient mobilisé garçons et filles. Celles-ci nous saluaient de leurs menottes. C'était charmant. En des endroits isolés, j'ai vu des pêcheurs à la ligne en oublier leur hameçon. Du haut des ponts, des bouquets descendaient jusqu'à nous au moyen d'une ficelle. Ils contenaient un billet des mieux tournés — prose ou vers. — Nous en avons perdu quelques-uns par la faute des lanceurs. Ils manquaient leur coup et les fleurs allaient tomber dans le fleuve. Une autre fois, c'est la ficelle qui se rompt, laissant le bouquet choir tout d'un choc sur l'éminent avocat de Lyon, M. Rive, qui, heureusement, n'a pas eu de mal. On ouvre le billet. Il était adressé au Ministre ! Les habitants avaient cru M. Leygues parmi nous !

Ces petits incidents amusent. Ils font le sujet des conversations entre gens qui n'ont pas besoin, pour causer entre eux, d'être présentés l'un à l'autre. En chemin de fer, face à face, genoux à genoux, ils ne se seraient pas parlé. O puissance d'entretien des voyages d'autrefois ! Réserve de futiles mais bons souvenirs pour plus tard ! Mon père qui, soldat du temps qu'il n'y avait pas en France de chemin de fer partout, a descendu la Saône et le Rhône de Châlons à Arles, avec de la troupe à destination d'Alger, m'a souvent raconté les impressions de son parcours, de ses arrêts à Tournon, à Valence, de la curiosité du bataillon quand lui fut signalé le pont Saint-Esprit, et rappelée sa sinistre renommée, qu'au siècle dernier, déjà, le président des Brosses démentait d'un mot : « C'est une grande sornette que de faire peur aux gens. » De ces impressions, il m'en est revenu

Digitized by Google

quelques-unes, à Valence notamment, en débouchant dans une petite place où l'on raconte que Mandrin fut roué ; et l'on y montre une maison du quinzième siècle, en terre molle, « la Maison des têtes », ainsi nommée de têtes sculptées sur la façade, d'où la maîtresse de Mandrin le regardait torturer. A Valence, pendant que M. Claretie et les Félibres inauguraient des plaques commémoratives ou posaient des premières pierres, Paul Arène nous conduisait dans une dépendance fermée de la cathédrale. Là, dans un carré de terrain, entre des murs délicieusement brunis par la vétusté, les ancêtres de Mistral dorment sous un mausolée en forme de pendentif. Au dix-huitième siècle, les Mistral étaient des gens de robe, des notables de Valence.

Auparavant, on avait déjeuné à Tournon, dans le parc du fameux collège des Jésuites, aujourd'hui lycée national. Un délicieux endroit de retraite : point de chantiers. Des maisonnettes à balcons fleuris, « de belles dames » ; des platanes sur un cours ; des vignes qui surplombent ; une terrasse bâtie tout exprès pour jouir de la vue du Rhône et, au bout d'un corridor aux voûtes basses et où il fait frais, un parc aux allées de platanes et d'ormes aboutissant à des massifs de fleurs ; un parc où l'érudition devait être aimable, l'enseignement paternel, d'où l'on sortait à vingt ans fleuri de science, au lieu que, maintenant, c'est armé de science qu'on sort de nos lycées. Le maire nous complimente, et son langage n'a rien de suranné ni de pompeux. Il fait galamment donner un bouquet aux dames. La fanfare joue l'air d'une chanson de Mistral. L'image de Mistral est présente au voyage. Sur le bateau, par les soins de M. Mariéton, des brochures contenant des vers du chantre provençal circulent. On les lit, on les chante. Le moins méridional de nos pèlerins découvre en lui un Provençal qui s'ignorait. Nous ressemblons à ces ouvrières qui, dans les faubourgs, accompagnent le refrain d'un chanteur des rues. Mais le sujet de notre poésie est plus élevé. Voilà avec quel agrément les Félibres voyagent. S'il a fait beau, je vous le laisse à penser. Les Félibres, en leur qualité de poètes, sont à tu et à toi avec les nuos, les vents, la pluie. Ils les gouvernent. Enfin, bien qu'il fît nuit, tout Avignon nous attendait sur le quai. On entend des détonations. Ce sont les plus exubérants qui font parler la poudre. M. Félix Gras, Capoulié du Félibrige, nous harangue en provençal. Il nous dit que nous embellissons sa cité. Nous commençons par en occuper les hôtels.

EDOUARD CONTE.

(*Echo de Paris* du 12 août)

Digitized by Google

CADENET, ORANGE [1]

(*Samedi 11 août*)

LES FÊTES DE CADENET

Avignon, 11 août.

Le train ministériel est parti ce matin d'Avignon à huit heures. D'abord ne s'y trouvait que M. Leygues, Ministre de l'Instruction publique. M. Guérin, garde des sceaux, qui a couché à Carpentras, a rejoint le train à Sorgues.

Le train est arrivé à Cadenet à onze heures. La ville, accrochée à un contrefort du Luberon, entre les ruines d'un vieux château et la Durance, la modeste petite ville est pavoisée et la population a fait une réception très chaude.

Après une visite à la mairie et à la maison où est né le Tambour d'Arcole, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du jeune héros a eu lieu avec une grande solennité.

Sur une estrade prennent place : MM. Leygues, Guérin, le préfet, le général de division, des sénateurs et des députés, les Félibres et Cigaliers, le capoulié Félix Gras, le chancelier du Félibrige, Maurice Faure, les statuaires Amy et Mario Vasquez, le dessinateur Paul Maurou, le maire de Cadenet et son conseil et un grand nombre d'invités.

Le monument du Tambour d'Arcole, André Estienne, est une fort belle œuvre du sculpteur Amy. Le socle porte cette inscription : « Au tambour d'Arcole, Estienne André, enfant de Cadenet (1777-1838).

On sait que le petit tambour, à la bataille d'Arcole, le pont de l'Adige étant déjà à demi submergé, s'y tint longtemps, battant la charge sous le feu des Autrichiens, traversa la rivière et, battant sa caisse jusque sur la rive où se trouvait l'ennemi, causa une diversion dont profitèrent pour passer les grenadiers de Bonaparte.

On est dans le Midi. Aussi les discours pleuvent. MM. Astic, maire de Cadenet; Lacaze, secrétaire du Comité, qui proclame l'union de la poésie et du patriotisme; Reboulin, député, prennent d'abord la parole. M. Albert Tournier, délégué des Félibres, prononce le très chaleureux discours que voici :

(1) Nous empruntons à M. Antony Réal fils (*Gaulois* du 12 août), le compte rendu télégraphique de cette journée, complété par celui du *Nouvelliste* de Lyon.

Digitized by Google

Le Félibrige au Tambour d'Arcole

MESDAMES, MESSIEURS,

Au cours de nos dernières fêtes, en août 1891, nous célébrions au cap d'Antibes, en présence de l'escadre de la Méditerranée, l'un des plus purs, l'un des plus nobles héros de la Révolution, le général Championnet, celui-là même qui commandait les volontaires de la vallée du Rhône à la fameuse 32me demi-brigade. Le sculpteur Léopold Morice avait ressuscité dans le bronze la figure si française, à la fois si martiale et si douce, du général et du lettré qui, après la proclamation de la République parthénopéenne, était allé respectueusement s'incliner devant le tombeau de Virgile, à la tête de son état-major.

Cette cérémonie d'Antibes avait pris un caractère essentiellement militaire : la garnison était sur pied ; flahutets et tambourins avaient cédé le pas aux tambours et aux clairons. C'est une fête du même ordre qui nous réunit aujourd'hui sous la présidence de jeunes, brillants et énergiques ministres républicains et, — en adressant nos remerciements à la Municipalité et au Comité d'organisation, — nous devons hautement nous féliciter qu'elle serve de frontispice à notre pèlerinage accoutumé au milieu de nos compatriotes.

Grâce aux Félibres de Provence, une brillante floraison poétique s'est épanouie en terre française : la patrie a le droit d'en être fière. Mais, nous tenons à le déclarer, car l'heure et le lieu nous paraissent propices : le Félibrige n'est pas simplement une école littéraire ; il ne s'est pas seulement donné la joyeuse mission de jeter sa note pittoresque dans le concert national, d'entretenir comme un feu sacré la vieille gaieté gauloise, en mettant en honneur les fêtes populaires et les banquets fraternels ; il a pris également à tâche d'exalter, surtout dans la petite patrie, ce qui peut servir à la glorification de la France.

C'est pour obéir à cette préoccupation, que notre cher capoulié Félix Gras retrace à cette heure, avec la vigueur de trait et la richesse de couleur qui sont la double caractéristique de son talent, l'histoire du bataillon marseillais du 10 août. C'est dans ces sentiments que Frédéric Mistral écrivait en l'honneur du Tambour d'Arcole les strophes impérissables, d'une envolée sublime, que vous allez bientôt applaudir.

Nul mieux que le poète idyllique de Maillane n'a su peindre l'ardeur des armées républicaines, le formidable élan de tout un peuple vers l'idéal, le choc des batailles, l'héroïsme du petit tambour, « ver de terre sorti de Cadenet », la charge impétueuse, tandis que domine dans la mêlée le roulement sonore qui parle aux soldats, jeunes et vieux, de liberté et d'honneur.

A partir d'Arcole, la gloire illumine le front du jeune tambour ; on lui décerne des baguettes d'honneur et la croix des braves ; il est popularisé par des images et des chansons. Toujours battant sa caisse, il suit en glorieux comparse l'épopée impériale jusqu'à la sinistre avalanche, et son tambour — coquille de noix, dit le poète — surnage dans l'engloutissement des souverains. C'est au roulement de ses baguettes, ne l'oublions pas, que la coalition avait été culbutée, que la déclaration des Droits de l'Homme avait été impérieusement signifiée à l'Europe, et que fut cimentée l'unité indestructible de la patrie.

Digitized by Google

André Estienne participa à tous ces prodiges ; mais ce que nous devons par dessus tout admirer en lui, c'est son désintéressement, celui de tous les soldats obscurs qui apparaissent un jour en pleine gloire, avec une simplicité vraiment antique, sans espoir de grade ni de récompense ; qui vont au devoir avec la certitude de rester dans le rang tandis que chefs et camarades les connaissent par leur nom et les traitent familièrement en demi-dieux et en héros.

Héros, il l'était, reconnu pour tel dans les rangs de la grande armée, où il roulait son tambour sans relâche ni trêve ; héros, il l'est resté, lorsque, perclus de rhumatismes, il s'installa dans une humble boutique de la rue de Grenelle et devint tambour-maître dans la dixième légion de la garde nationale.

Aussi, à sa mort, accourt à ses funérailles une affluence considérable de citoyens, composée d'officiers supérieurs, d'officiers de compagnies, d'un détachement de la garde nationale et des tambours des légions de Paris. Le général Lobau rend hommage à l'une des illustrations de notre vieille gloire militaire. Le chef de bataillon Février, dans un langage vibrant d'émotion, exalte son courage et sa vertu, son héroïsme et sa probité, et, après avoir rappelé son départ comme volontaire de 92, sa traversée du Danube à la nage, Arcole, les baguettes et la croix qui faisaient toute sa gloire, tout son bonheur, tout son patrimoine, il affirme ces sentiments : « En honorant André Estienne, nous honorons l'armée tout entière ; que l'armée reconnaisse donc dans l'hommage que nous rendons à un de ses vieux soldats, les sentiments de fraternité qui nous unissent à elle... Adieu, Estienne ! s'écriait-il dans une prosopopée finale ; adieu, intrépide tambour d'Arcole ! Sur cette terre, le fronton du Panthéon t'immortalisera et, dans l'autre, s'il est un Elysée pour les braves, tu es bien sûr d'y prendre place. »

Certes, sa place est marquée dans ce paradis guerrier, auprès de tous les vaillants qui ont défendu avec intrépidité leur patrie, auprès du dauphinois Bayard, du poète-soldat Antoine Arène, qui fut le Tyrtée satirique de la défense provençale contre Charles-Quint ; auprès de Hoche, de Marceau, de Kellermann, de Kléber ; il pourra fraternellement y serrer la main du jeune Viala, frappé à mort sur les bords de la Durance, tout près de Cadenet, en obéissant aux décrets de la Convention nationale et qui, avant d'expirer, portant la main à son cœur, s'écriait en bon félibre avant la lettre : « M'an pas manca ; acò m'es egau ; more pèr la liberta ! »

Au pied de ce monument, qui fait le plus grand honneur au talent et à la foi républicaine du sculpteur Amy — qui a su rendre avec une rare intensité d'expression dans la représentation de son personnage battant la charge, chantant la *Marseillaise*, le maximum d'action et d'emportement héroïque, — il est difficile d'oublier l'enthousiasme qui, à cette glorieuse époque, débordait de tous les cœurs et éclatait sur toutes les lèvres ; la France apparut alors comme la terre de l'émancipation, comme la grande libératrice, luttant pour les idées de justice et de fraternité ; et, dès lors, comment s'étonner si tous jurèrent de vivre libres ou de mourir ?

Depuis cette époque, les Vauclusiens ont donné des preuves nombreuses et répétées de leur attachement inébranlable à la patrie française ; pour ne parler que de l'Année terrible, on n'a pas oublié la vaillance des compagnies vauclusiennes qui luttèrent dans la Côte-d'Or. Ces jeunes Comtadins furent dignes de leurs compagnons d'armes des au-

Digitized by Google

tres provinces françaises, car toutes les petites patries se rassemblent dès qu'il s'agit de défendre la grande. Ils surent accomplir leur devoir au milieu des amertumes de la défaite. Si l'heure du péril venait encore à sonner, la France verrait accourir de tous les points de l'horizon d'intrépides défenseurs, qui marcheront au combat comme si le tambour d'Arcole, descendu de ce socle de marbre, battait à nouveau la charge contre les ennemis de la patrie.

Ce discours de M. Albert Tournier a eu le plus grand succès. M. Jules Bonnet a récité avec feu la magnifique poésie provençale de Frédéric Mistral, *lou Tambour d'Arcolo*. Il a été plusieurs fois applaudi.

Le général Quenot a dit que, délégué par le Ministre de la Guerre et chargé de le représenter à cette inauguration, il était heureux de s'associer à cette solennité au nom de l'armée tout entière.

M. Leygues, Ministre de l'Instruction publique, a prononcé un discours dans lequel, au nom du gouvernement, il a revendiqué l'enfant de Cadenet, le tambour d'Arcole, pour l'honneur de la France. Il a terminé par une péroraison patriotique très chaleureuse, qui a été fort applaudie.

On fête ensuite sommairement Félicien David, enfant de Cadenet. M. Maurice Faure, député, et M. Auzende, un musicien distingué, prononcent des discours.

Puis tout le cortège se rend, dans une vaste cour ombragée de platanes, à un banquet de trois cents couverts.

Mistral arrive au milieu du banquet et est introduit avec enthousiasme.

Au dessert, après les toasts, dont l'un est porté par le Préfet au Président de la République, Mistral prononce une allocution provençale qui soulève plusieurs bans d'applaudissements. Le grand poète boit aux Ministres et à la République, puis s'adresse éloquemment aux gens de la terre, à ce peuple dont, avec l'aide des Félibres, il a sauvé la langue du mépris des bourgeois et des faux patriotes.

Par son allusion au peuple du Midi, il provoque une réponse de M. Leygues qui, ayant qualifié Mistral d'empereur de la Provence, termine ainsi :

Après le grand poète dont la Provence et la France sont très fières, que puis-je dire qui aille à vos cœurs ? C'est que ce qui constitue le génie de l'auteur de *Mireille*, comme celui de tous les poètes vraiment sincères, c'est la fidélité à la nature, c'est la spontanéité, c'est la reproduction émue des sensations véritables, c'est l'amour inspirateur de la terre natale. Cigalier et Félibre, je sais, moi-même, tout ce que contient de patriotique et de fécond l'idée mère du Félibrige. N'allez pas le dire à Paris. (*Applaudissements et hilarité prolongée*).

Permettez-moi de répéter à ce propos un mot que me disait souvent le grand et regretté Gounod qui, lui aussi, a chanté *Mireille :* « Le vrai génie de l'art,

Digitized by Google

c'est l'émotion devenue savoir; c'est le cœur devenu cerveau. » C'est là, Messieurs, que réside et résidera toujours l'éternelle poésie. C'est du peuple, c'est de la nature vivante que vient, comme l'a proclamé Mistral, toute noble et géniale pensée.

A trois heures, départ pour Orange dans le train ministériel. Trajet de deux heures, mais trop court pour les hôtes du salon des poètes.

Il fait assez de mistral pour se croire en Provence, mais pas assez pour troubler les brillantes représentations de ce soir.

LA FÊTE D'ORANGE

Orange, 11 août.

Depuis hier, notre petite ville présente l'aspect le plus varié, le plus pittoresque. Plus de dix mille personnes, parmi lesquelles on se montre force personnages politiques, littéraires, artistiques, sillonnent les rues en tous sens. On dirait d'un grand pèlerinage.

Les trois Ministres, MM. Leygues et Guérin, arrivant de Cadenet, et M. Barthou, retrouvé à Orange, y font leur entrée à cinq heures et demie.

Réception, punch, vin d'honneur règlementaires; puis, sur la place du Théâtre-Antique, a été inauguré le buste du savant architecte Caristie, auteur des plans de restauration du Théâtre.

Ce buste est l'œuvre du sculpteur nîmois Beausson. Enfin, sept heures; les quatre portes (*vomitoria*) donnent entrée à la multitude, qui fait irruption dans l'enceinte. Mais, une fois entré, chacun se tait comme par enchantement... on se sent pris de vertige... une émotion indicible vous serre la gorge. Ces milliers d'êtres qui s'asseoient, silencieux, sur les gradins échelonnés, ressemblent à des ombres fantastiques.

Au-dessus des gradins les plus élevés avait été placée une tribune officielle où, à gauche des ministres, se trouvaient un grand nombre de personnalités politiques et administratives.

A droite de cette tribune, était une seconde tribune réservée à la Presse, aux Félibres et aux Cigaliers.

Et, lorsque les lueurs de la flamme électrique éclairent ces milliers de têtes qui se détachent des flancs de la montagne et du haut des tribunes, on regarde avec stupéfaction. On est ébloui par un spectacle unique.

Sur le désir exprimé par Mounet-Sully, point de décors, sauf les grenadiers et les figuiers, qui ont pris racines au pied des grises murailles de l'antique édifice.

M. Laurent Léon, le distingué chef d'orchestre de la Comédie-Fran-

Digitized by Google

çaise, avait installé l'orchestre à droite de la scène — invisible, comme à Bayreuth, — et cela a produit un excellent effet.

Il y a eu une modification au programme : au lieu de la *Revanche d'Iris*, on a entendu *Pallas-Athéné*, hymne inédit de Saint-Saëns, sur des paroles de M. Croze, chanté au piano par Mlle Bréval, de l'Opéra. Mlle Bréval et Saint-Saëns ont été acclamés. Puis *l'Ilote*, de Paul Arène et Monselet, a été admirablement interprété par Boucher, Laugier et Mlle Bertiny. Grand succès d'auteurs et d'interprètes.

Mais l'on était désireux surtout de voir Mounet-Sully, et quand il apparaît, drapé dans le peplum d'*Œdipe-Roi*, les applaudissements éclatent et on fait au grand artiste, qui doit se montrer l'émule de Talma, une enthousiaste ovation. C'est avec un religieux silence que l'on écoute la superbe lamentation :

Enfants, du vieux Cadmus jeune postérité...

Comme en 1888, Mounet-Sully est ému lui-même, à son entrée, par la beauté du spectacle ; mais bientôt, de sa grande âme d'artiste, s'inspirant d'un aussi grandiose décor, s'échappent des élans sublimes.

Ses confrères de la Comédie-Française, MM. Baillet, Paul Mounet, Laugier, Bartel et Villain ont eu leur large part du succès ; Mlle Lerou a été remarquable dans le rôle de Jocaste, et MMmes Hadamard et Bertiny complétaient un ensemble parfait.

AU THÉATRE D'ORANGE

IMPRESSIONS D'ARCHÉOLOGIE ET D'ART (1)

Les villes de Provence offrent le contraste d'un réseau serré de rues étroites et de « placettes » minuscules, avec de vastes esplanades et de larges boulevards, des « tours de ville », comme disent les Provençaux. Partout, sur celles-ci, on trouve ces platanes superbes, au tronc blanc écaillé de brun, aux feuilles d'un vert doux, sous la poussière qui les poudre. En Avignon ils dépassent les remparts des papes ; ils bercent la paix des tombeaux dans les Aliscamps d'Arles ; ils entourent Marseille de la plus noble ceinture qui pare le flanc d'une grande ville ; ils couvrent d'une ombre crépusculaire les vieux hôtels d'Aix ; ils donnent une noblesse aux moindres villages par leur ampleur décorative et leur air d'antiquité. A Orange, ils sont particulièrement beaux. Je n'en ai vu nulle part de comparables à ceux qui, rangés en quinconces sur le cours Pourtoule, tendent leurs bras, d'un même élan, avec les attitudes violentes d'une forêt dantesque.

(1) Les belles pages qu'on va lire, de M. G. Larroumet, membre de l'Institut, ont paru dans la *Vie contemporaine* du 1er septembre 1894, puis, revues et complétées, dans la 3e série de ses *Etudes de littérature et d'art* (in-12, Hachette, 1895).

Digitized by Google

A quelques pas de cette place, surgit brusquement un mur de trente-six mètres de haut sur cent-trois de large, comme plaqué en façade sur une colline, dont la cime arrondie lui fait un cintre panaché d'arbustes. C'est le théâtre romain. Louis XIV, qui avait la phrase pleine et sobre, disait : « Voici la plus grande muraille de mon royaume. » Au bas de ce mur, une série d'arcades et trois portes étroites et hautes ; au-dessus, une deuxième série d'arcades, celles-ci feintes ; au sommet, deux rangs parallèles de corbeaux, percés de trous où s'engageaient les mâts destinés à tendre le *velum*. Pas d'ornements : l'architecte n'a cherché ici que l'effet d'ensemble ; il n'a rien donné au détail. La grandeur d'une pareille masse se suffit à elle-même. Aucun édifice, même le Colisée ou le Pont-du-Gard, ne donne de manière plus saisissante l'impression d'un art égal aux siècles.

Il y a beaucoup d'animation devant cette façade : on y élève en hâte une décoration modeste pour le cortège officiel qui doit venir tantôt inaugurer le buste de l'architecte Caristie. Cet honneur est aussi mérité que tardif. De 1807 à 1856, Caristie n'a cessé de remettre en lumière, de toute façon, les monuments romains d'Orange. Le théâtre et l'arc de triomphe, à moitié démolis, étaient usurpés par de pauvres gens, qui appuyaient sur les ruines leurs masures construites avec les vieilles pierres. Sous trois régimes successifs, Caristie signala aux pouvoirs publics l'intérêt de ces ruines ; il obtint la mission de les déblayer et de les consolider ; il les a décrites dans un grand ouvrage, digne de son objet, par la science du fond et la beauté de la forme. (1) Son buste était à l'hôtel de ville d'Orange, mais il fallait qu'il fût aussi devant le théâtre. Or, voilà de longues années qu'il attend. Je l'aperçois, par le flanc ouvert d'une caisse d'emballage, en deux tronçons, le cou engoncé dans l'habit à palmes et surmonté d'une tige de fer destinée à recevoir la tête, qui gît à côté...

On pénètre dans le théâtre, à droite et à gauche, par deux gigantesques salles, où la suite du propréteur romain devait évoluer à l'aise. A travers les voûtes effondrées, l'œil monte jusqu'au ciel. L'impression produite par la façade va croissant, à mesure que l'on s'engage dans l'édifice. Après cette entrée colossale, voici l'amphitéâtre et la scène, qui surpassent encore, par leur grandeur désolée, la majesté intacte du dehors. La scène proprement dite (*proscenium*) a 61 mètres sur 13 ; l'hémicycle, y compris l'orchestre, mesure 70 mètres de rayon. Le mur de scène, le seul qui ait subsisté, de tous les théâtres anciens, est compris entre deux ailes en retour, où se trouvaient des vestibules et des magasins, tandis que, dans son épaisseur, étaient ménagées les loges des acteurs et les coulisses. Comme dans tous les théâtres grecs et romains, ce mur était

(1) *Monuments antiques à Orange, Arc de triomphe et Théâtre*, par Auguste Caristie, architecte, membre de l'Institut ; Paris, Firmin-Didot, 1856, in-folio avec planches. Il convient de dire que, avant Caristie ou en même temps que lui, plusieurs archéologues avaient signalé l'intérêt de ces monuments : ainsi, Millin et Mérimée ; mais c'est Caristie qui mit le plus de persistance à les sauver et de leur salut fit son œuvre. Dans la brochure anonyme intitulée *Guide-Indicateur d'Orange* (Orange, imprimerie E. Sibourg), on trouvera une histoire sobre de la ville et une description claire de ses monuments. M. Antony Réal fils vient de publier (Paris, Lemerre, 1894), une brochure fort instructive aussi, quoique montée de ton, sous le titre : *Le théâtre antique d'Orange et ses représentations modernes.*

Digitized by Google

jadis orné d'une décoration permanente d'architecture. (1) Il ne reste ici, de cette décoration, que deux colonnes ioniques de marbre blanc, appliquées contre le mur latéral de gauche. Mais les lignes du gros œuvre, les points d'appui et les traces de scellements, les débris encore adhérents aux murs ou épars sur le sol, ont permis à Caristie de la conjecturer avec beaucoup de vraisemblance. (2)

D'après lui, cette décoration comprenait trois ordres superposés de colonnades, avec saillies et enfoncements encadrant des statues, des bas-reliefs et des mosaïques. En face s'ouvraient les trois portes traditionnelles : au milieu, la porte royale, réservée au roi seul, à gauche celle du gynécée, à droite celle de la ville ou de la campagne. Ainsi, dans ce théâtre, la simplicité de la convention procurait la clarté chère à l'esprit antique, et le spectateur savait, au premier coup d'œil, à quelle catégorie appartenaient les survenants. Avec son triple rang de colonnes et la statue de l'empereur, assise dans une niche, au-dessus de la porte royale, sous un fronton accoté d'aigles, ce mur de scène devait être un des plus somptueux dans un genre où la richesse était de règle, et par sa légèreté élégante, faire contraste avec la solidité massive du dehors.

Devant la scène, un espace demi-circulaire forme l'orchestre. Chez les Grecs, l'orchestre était occupé par le chœur, qui ne montait pas sur la scène et déroulait ses évolutions rythmées à droite et à gauche de l'autel de Bacchus, le *thymélé*. Chez les Romains, il recevait des sièges réservés à des personnagés de marque. Aussitôt après l'orchestre commençaient les gradins, coupés de passages menant de l'orchestre à la circonférence. En haut, une colonnade couverte servait de promenoir.

Je viens de dire que, dans l'état actuel du théâtre, le mur de scène est complètement nu. Il n'a plus d'autre ornement que cette teinte d'or bruni déposée par le soleil et le temps sur les monuments de la Provence, de l'Italie et de la Grèce. A droite et à gauche, quatre figuiers gigantesques ont poussé, deux de chaque côté, jusqu'au tiers de la hauteur. Un plancher à deux étages est disposé pour la représentation du soir, mais il ne couvre qu'un tiers de la scène primitive. Le reste est jonché de débris de marbre, qui complètent au mieux l'impression mélancolique et superbe du grand mur. Les cinq premiers rangs de gradins subsistaient ; sur l'un des trois premiers, se lit encore l'inscription EQ. G. III : *Equitum gradus tres*, trois rangs de chevaliers. (3) En tout, ces

(1) Les théâtres anciens employaient aussi une décoration temporaire constituée par des décors mobiles (*scena ductilis*) et par les *periactes* (*scena versatilis*), sorte de prismes tournants, placés de chaque côté de la scène.

(2) Il semble que, par exception, la scène d'Orange ait été recouverte d'un toit, dont Caristie a essayé de retrouver le système et dont un cordon de maçonnerie, qui longe la façade extérieure, entre les deux rangs de corbeaux, aurait reçu les eaux pluviales. Les travaux actuels de M. Formigé achèveront de préciser cette question très intéressante de construction antique. Cf. son article de la *Revue illustrée* du 1er septembre.

(3) Il y avait autrefois 41 rangs de gradins, divisés en trois séries par des paliers, qui rompaient l'uniformité de cette masse circulaire. Ces gradins étaient pour la plus grande partie, taillés dans le roc de la colline à laquelle le théâtre est adossé, d'après un choix d'emplacement à peu près constant chez les Grecs, qui profitaient le plus possible dans leurs édifices des accidents naturels de terrain, pour obtenir le maximum d'usage avec le minimum de construction, tandis que les Romains, grands bâtisseurs, élevaient plutôt leurs théâtres sur terrains plats.

Digitized by Google

gradins pouvaient recevoir de huit à dix mille spectateurs. Seule la première série, contenant vingt-et-un rangs, a été reconstituée.

Pour le surplus, il faut ajouter que la colonnade supérieure est complètement détruite et qu'une large brèche s'ouvre à gauche, entre un des avant-corps latéraux et l'amphithéâtre. Le sommet ruiné de l'enceinte laisse voir le roc de la colline, et l'œil ne distingue pas, sur cette ligne dentelée, où finit la construction et où commence le terrain. Tout le long se dressent des panaches inégaux de verdure, qui, faisant aux figuiers de la scène un pendant naturel, complètent, pour ces nobles ruines, une décoration à laquelle l'architecte a eu le bon goût de ne pas toucher. Au-dessus, le bleu intense du ciel, balayé par le mistral.

. . . . . .

Un peu avant la représentation, au coucher du soleil, je songe à voir d'en haut l'effet de l'enceinte et j'escalade la colline. Elle est occupée militairement et, sur la croupe, des cordons de sentinelles veillent, le sabre à la main. Les anarchistes ont eu soin de prévenir qu'ils préparaient un coup, aussi les mesures de surveillance sont-elles minutieuses. Il faut beaucoup de pourparlers et de papiers pour aborder le plateau. En cet endroit se trouvait jadis une forteresse, dont le théâtre formait le bastion avancé et qui, élevée par les princes d'Orange, fut jetée bas par Louis XIV. Sur la pelouse brûlée gisent des pans de mur et des tronçons de tour couchés d'une seule pièce. Ces traces de guerre, l'enceinte encore visible de la forteresse, ces soldats dont les armes brillent et dont les manteaux flottent à grands plis, le vaste horizon qui se déroule autour de la colline et sur lequel tout cet appareil semble veiller, forment un joli tableau militaire. Tout au bord, surplombant le gouffre du théâtre, une statue colossale de la Vierge, les bras ouverts, achève ces contrastes pacifiques et guerriers, profanes et païens.

Cependant une musique sonne au fond du théâtre et le cortège officiel gagne sa tribune, tandis que les gradins se remplissent. C'est bientôt une mer de têtes, et cette énorme cuve bouillonne et bruit. Le mur du fond, aussi haut que la colline, se dresse au-dessus de cette agitation confuse, plus majestueux encore d'en haut que d'en bas.

Entré dans l'enceinte et plongé dans la foule, on revit déjà avec intensité la vie antique, en attendant que Sophocle parle sur la scène. Les lampes électriques ont le grand défaut de répandre une lumière inégale et crue qui rompt l'harmonie et, surtout, cache le ciel, d'un bleu noir, où, grâce au mistral, les étoiles brillent avec un éclat d'hiver. Tout à l'heure, ces lampes seront éteintes pendant quelques instants, et l'harmonie comme la netteté du tableau y gagneront beaucoup. En attendant, cette lumière gênante n'empêche pas trop l'imagination de faire les transpositions nécessaires. Au lieu des costumes modernes elle voit sur les gradins les blanches toges des magistrats romains et les noirs sayons de la tribu gauloise des Cavares. On peut prendre les acclamations qui saluent les trois ministres, Sarcey et Mistral, pour les ovations de la foule au propréteur et à sa suite.

Il faut plus d'effort pour se procurer l'état d'esprit nécessaire au spectacle d'*Œdipe-Roi*. Les œuvres représentées jadis au pied de la majestueuse muraille étaient de tout

Digitized by Google

autre espèce. Sous Adrien (1) et ses successeurs, le goût public manquait de science et de finesse : probablement, aucune tragédie, surtout grecque, n'a fait sonner ici ses alexandrins. C'est tout au plus si l'iambe de Plaute a frappé l'écho. Alors les spectacles habituels allaient des grosses bouffonneries aux pantomimes, des cortèges de gros luxe aux danses de femmes à robes transparentes.

Cependant, le mistral continue de souffler avec rage. Après de courtes accalmies, il tourne autour des gradins, secouant les feuillages et multipliant la rumeur. Il est douteux que les acteurs puissent se faire entendre ; il fait froid et l'on grelotte. Mais voici qu'un employé de la Comédie-Française s'avance pour annoncer. Du milieu des gradins on l'entend avec une netteté très suffisante : le mur de la scène est si haut, ses saillies et ses retours si bien entendus, l'amphithéâtre, garni de foule, reçoit si exactement le son, que chaque mot porte. A peine si, de temps en temps, lorsque le vent élèvera la voix, les spectateurs des hautes places perdront une partie de ce qui va se dire en scène.

C'est Mlle Bréval, de l'Opéra, qui ouvre le spectacle avec un *Hymne à Pallas*, composé par M. Saint-Saëns sur de beaux vers de M. J. Croze. Avant son entrée, autre incertitude. Les acteurs antiques étaient montés sur des chaussures à haute semelle ; ils portaient le masque à large bouche et, grossis par des vêtements rembourrés, ils se donnaient la taille et l'ampleur sans lesquelles, semble-t-il, la taille humaine doit sembler perdue entre ces murs. L'artiste paraît, et c'est un cri d'admiration. Le vent fait claquer autour d'elle ses blanches draperies de muse, et l'on croit voir apparaître, vivante et marchante, la *Victoire de Samothrace*. Il y a là une première révélation, insoupçonnée, de la vie antique. Jusqu'ici, nous n'avions vu les costumes grecs et romains qu'au théâtre ou dans les ateliers, tombant à plis rigides dans un air immobile. Or, ils étaient conçus pour l'existence en plein air. Agités par le vent, ils vivent ; ils donnent au corps la noblesse, au geste l'ampleur, au personnage une âme frissonnante. Quant à la voix, elle monte, pure et claire, vers les étoiles. Le corps se détache, avec une élégance svelte, sur le mur de scène.

L'*Hymne à Pallas* est un premier hommage à l'art antique, et plus que justifié. Un hôte du vieux monument le complète. Tandis que l'hymne sacré déroule sa mélodie, d'une fente du mur une chouette laisse tomber sa plainte monotone. Tout à l'heure, l'oiseau de Minerve traversera le théâtre, en frôlant Œdipe de ses ailes silencieuses.

Enfin, voici *Œdipe-Roi*, et le vrai spectacle commence, grandiose, saisissant, supérieur par son effet d'ensemble à toutes les imperfections de détail. La musique de Membrée a son mérite, mais elle accompagnerait mieux une tragédie de Ponsard et elle est jouée par un orchestre trop grêle. Les costumes sont pleins d'anachronismes. La mise en scène est restée ce qu'elle était à la Comédie-Française, c'est-à-dire que l'autel devant lequel les vierges thébaines déclament les chœurs est à gauche du spectateur. C'est une erreur que l'on aurait pu corriger aisément : toujours, chez les Grecs, l'autel, le *thymélé*, était au centre de l'orchestre. Puisque ici l'orchestre était occupé, il eût fallu, comme dans *Antigone*, le placer au milieu de la scène.

(1) C'est l'époque probable (117-138) de la construction du théâtre. Une monnaie à l'effigie d'Adrien a été trouvée intercalée entre deux pierres, à la base du mur de scène.

Digitized by Google

En revanche, en l'absence de rideau, la nécessité de poursuivre tout le spectacle sous les yeux du spectateur double l'effet de l'exposition et du dénoûment. A la Comédie-Française, la toile se levait sur le peuple de Thèbes agenouillé devant le palais d'Œdipe ; c'était un beau tableau, tout fait. Ici, il se compose devant nous, comme dans la vie. Vieillards, jeunes filles et enfants arrivent en longue procession, sous les branches des grands figuiers, à travers les débris de sculpture, et ils montent sur la scène par un sentier tournant, où leur file sinueuse, leurs longs bâtons et leurs rameaux d'olivier donnent bien l'impression d'une ville suppliante en marche vers un sanctuaire. Et toujours le vent qui agite les voiles et anime ces tableaux où l'art tragique des Grecs continuait la sculpture, en imposant aux personnages des attitudes de statues, aux groupes des arrangements de bas-reliefs.

A mesure que le drame se déroule, comme se vérifie la loi suprême de l'art théâtral, appliquée avec tant d'aisance par les Grecs et continuée bon gré mal gré par les modernes ! Sur ces vastes scènes, en présence de tout un peuple, il fallait faire large et clair. Les sujets devaient se développer avec une plénitude de sens, une gradation d'intérêt, une netteté de situations accessibles à tous. Ces deux nécessités, de préparer les coups de théâtre et de faire converger toute la pièce vers deux ou trois grandes scènes, ne sont nulle part plus évidentes que dans *Œdipe-Roi*. La scène de la double confidence et celle des deux bergers donnent une forte leçon de poétique théâtrale, devant ce public aussi complet et aussi sincère que l'on puisse le désirer. L'aventure d'Œdipe a beau être extraordinaire : c'est la souffrance d'un homme, et cela suffit pour intéresser en tout pays. Les mariniers du Rhône et les bouviers de la Camargue sont bien ignorants de la vieille légende et fort dégagés des croyances qui agissaient encore sur les Athéniens de Sophocle. Cependant, rien ne leur échappe de ce qu'il faut saisir. Ils frissonnent d'horreur tragique, et le spectacle finit au milieu des larmes.

Le jeu des acteurs donne un enseignement du même genre. Si le parfait rapport de celui de M. Mounet-Sully avec les grandes œuvres tragiques avait encore besoin d'être démontré, la preuve serait faite ce soir. Ce qui, sur une scène étroite, paraît emphase ou recherche, s'adapte à ce cadre sans le dépasser. Les Parisiens reprochaient à l'artiste, dans *Œdipe-Roi*, la lenteur de son débit et de son jeu, sa mimique trop prolongée et l'horreur sanglante de ses yeux crevés. Au théâtre d'Orange, il faut détacher ainsi les mots pour qu'ils portent jusqu'à l'extrémité de l'amphithéâtre ; ces gestes sont éminemment plastiques, et la blessure volontaire a besoin d'être soulignée avec cette énergie pour être visible. A chacune des grandes situations, le murmure d'horreur ou de pitié, l'émotion poussée jusqu'au cri donnent raison à l'artiste. Au dénoûment, lorsqu'il part, aveugle, et que, au lieu de disparaître dans la coulisse, il s'éloigne en trébuchant, sous les feuillages, à travers les pierres éboulées, une longue acclamation l'accompagne. L'illusion théâtre ne peut aller plus loin.

Ses camarades méritent de partager son succès et, au premier rang, à côté de M. Paul Mounet et de M. Silvain, Mlle Lerou, qui retrouve le terrifiant « Malheureux ! » dont les spectateurs de 1888 avaient gardé l'impression inoubliable. Sa plastique est aussi

Digitized by Google

belle que celle de M. Mounet-Sully, lorsque, poussant son cri lugubre, elle remonte les degrés du palais, les bras étendus. Pour Œdipe et pour Jocaste, le mistral n'a cessé de contribuer à la mise en scène, en drapant autour d'eux les étoffes palpitantes, qui semblaient ainsi gonflées per un souffle d'horreur et de mort. Il a eu beau faire grelotter les spectateurs sur leurs bancs de pierre, l'impression de grandeur a été plus forte que la gêne physique.

Dès cette première soirée, la partie était gagnée pour les organisateurs de ces fêtes. L'effet de la seconde a été encore supérieur. D'abord, grâce au temps. A partir de huit heures, le vent cessait, et les vers de Mistral, dans la chanson de Magali, devenaient une vérité :

Èi plen d'estello aperamount,
L'auro es toumbado...

(Le ciel est là-haut plein d'étoiles ; le vent est tombé...)

Puis, grâce à la pièce. Inférieure à *Œdipe* comme structure, gradation d'intérêt et vérité morale de plusieurs rôles, — celui de Créon, uniformément braillard, est des plus ingrats, — *Antigone* offre un intérêt moins exceptionnel. Le point de départ admis, et il se fait accepter sans peine, cette lutte de la tendresse contre la haine, du droit naturel contre l'arbitraire social, du courage féminin contre la tyrannie de l'homme, cette union finale de l'amour et de la mort, touchent les points les plus accessibles du cœur. La mise en scène, inexacte encore en plusieurs parties, l'était beaucoup moins que celle d'*Œdipe* : ainsi par les évolutions du chœur autour du *thymélé ;* ce qui, archéologie à part, avait le mérite de faire tourner l'action sur l'axe même du monument. La musique surtout, œuvre d'un maître, effort d'un grand talent vers la reprise d'un art disparu, avec sa mélodie large et son rythme de plain-chant, accompagnait les vers de Sophocle, dans un rapport aussi exact qu'une inspiration contemporaine puisse le réaliser avec une œuvre vieille de deux mille ans. Il a fallu, malheureusement, que le plus beau morceau et le plus caractéristique de la partition, l'invocation à Eros, fût saccagé par un soliste.

Le début de cette seconde soirée était donné à la restitution faite par M. Théodore Reinach de l'*Hymne à Apollon*, d'après une inscription récemment découverte à Delphes et offrant un des rares morceaux de musique qui nous soit parvenu des Grecs. Un contretemps m'a empêché d'arriver au théâtre assez tôt pour l'entendre, et ce m'est un grand regret. Je connaissais l'hymne par les auditions parisiennes qu'en a données Mme Remacle ; j'aurais eu grand plaisir à le retrouver, dans ce cadre fait pour lui, avec Mlle Coste, très appréciée, me dit-on, par son public de Marseille.

Ce que M. Mounet-Sully avait été dans *Œdipe*, Mlle Bartet l'a été dans *Antigone*. Egale dans tout l'ensemble à la mélancolique grandeur de son rôle, en plusieurs endroits elle a tiré de son fonds, par la perfection plastique de ses attitudes et de ses jeux de scène, des trouvailles de génie. Nous connaissions l'élégance délicate de cette nature, son énergie discrète et la souple étendue de cette voix d'argent ; nous ne savons que d'aujourd'hui jusqu'où vont la force de ce talent et la qualité de cette voix. On avait remarqué que l'incarnation de la violente Antigone par cette nature douce et tendre était une

Digitized by Google

victoire de l'art sur la nature. A Orange, il ne restait plus rien de cette impression. Quant à sa voix, lorsqu'elle s'est élevée pure, vibrante, sans effort, dans le calme de la nuit et le silence de la foule, un sentiment de perfection grecque s'est répandu et n'a plus cessé. Ses attitudes de canéphore, de Tanagra voilée, d'Eurydice conduite chez les morts, si belles à la Comédie-Française, mais avec quelque trace de volonté et d'étude, étaient ici la nature et la vérité mêmes. Elle aussi a eu son départ d'une tristesse infinie, dans sa marche vers la prison. La porte du dernier cachot s'ouvrait toute noire dans l'énorme mur, sous les figuiers, et donnait bien l'impression que, une fois close, elle ne s'ouvrirait plus.

Les deux pièces sont jouées, comme à Athènes, sans entr'actes, sans autre interruption que, dans *Œdipe*, un rappel auquel les acteurs ont eu grand tort d'obéir. Il faut que la tragédie grecque se déroule ainsi, avec le rythme continu d'une cérémonie religieuse.

...Ainsi l'impression de ces deux soirées a été profonde et la plupart des assistants ne demandent qu'à l'éprouver encore. Etrangers, Parisiens et gens du pays vont être, par l'entreprise d'Orange, des patrons convaincus. Cette puissance propre de l'art théâtral, qui met les œuvres les plus hautes à la portée des plus humbles et fait un seul être de tant d'êtres divers, en multipliant l'impression de chacun par celle de tous, s'est exercée ici de façon unique, aussi forte qu'elle puisse l'être et dans des conditions impossibles ailleurs.

. . . . . .

Pour constituer un répertoire au Théâtre d'Orange, il n'y a que l'embarras du choix. Dans le théâtre grec, *Œdipe* et *Antigone* ne sont pas les seules pièces traduites en français ; Sophocle lui-même, Eschyle et Euripide, ont tenté de nombreux traducteurs-poètes. Il y a les *Erinnyes* de Leconte de Lisle et une excellente version en vers de l'*Orestie*, par M. Paul Mesnard. Aristophane pourrait fournir une ou deux soirées d'intérêt exceptionnel. Et Plaute ! et Térence ! Ici, Plaute se retrouverait chez lui ; comme autrefois, il surmonterait la rumeur de la foule, *populares strepitus*, et celle du mistral. Lui aussi fait large et même gros. Quant à Térence, son atticisme, un peu mince pour les Romains, semblerait exquis à un public dont l'éducation comique a été faite par Molière, Regnard et Marivaux.

Mais c'est aussi la tragédie française que je voudrais voir paraître sur le théâtre d'Orange. Il faudrait l'adapter au cadre. Ces chefs-d'œuvre ont été conçus pour l'étendue et le mobilier d'un salon ; ce sont, comme on l'a dit, « des conversations sous un lustre. » Le roi, son confident et leurs propos sembleraient peut-être un peu grêles sur le vaste *proscenium*. Je ne demande pas que l'on renforce ces conversations délicates et fortes par un déploiement grossier de mise en scène. Pourtant, si Auguste et Félix, Pyrrhus et Thésée, paraissaient ici avec une autre escorte que le peloton de huit figurants casqués auxquels nous ont habitué la Comédie-Française et l'Odéon, l'effet n'y perdrait pas. C'est une question de mesure, et l'on pourrait s'inspirer de la manière délicatement somptueuse dont Emile Perrin avait remonté le *Cid*. Je crois que, si nos grands tragi-

Digitized by Google

ques n'avaient pas dû se soumettre aux conditions matérielles du théâtre de leur temps, ils auraient donné davantage à ce plaisir des yeux, qui est un des objets nécessaires de l'art dramatique ; ils auraient montré à leurs contemporains

Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce Sénat...

En écrivant *Polyeucte*, Corneille voyait en imagination la suite de Sévère, et il la faisait voir dans ses vers. S'il eût pu la demander à l'hôtel de Bourgogne, il eût écrit d'aussi beaux vers, mais il n'aurait pas dédaigné les moyens matériels capables d'en augmenter l'effet. Dans *Athalie*, Racine a voulu que le déploiement de pompe religieuse et royale rendît sensible la majesté de son sujet. D'autre part, figurez-vous, sur le théâtre d'Orange, la délicieuse *Psyché*, avec les vers de Corneille, de Molière et de Quinault, la musique de Lulli et les costumes de Prud'hon !

Ainsi la plus belle part, la plus accessible et la plus originale du génie français, notre répertoire dramatique, se trouverait présenté aux pèlerins de l'art dans un cadre unique au monde et merveilleusement propre à le mettre en valeur. En faisant le voyage d'Orange, notre tragédie reviendrait dans son pays d'origine. Sur cette terre gallo-romaine, — gallo-grecque, si l'on veut, pour faire plaisir à M. Paul Mariéton — les trois éléments qui ont formé l'esprit de la France puiseraient une nouvelle sève. C'est de là que deux d'entre eux nous sont venus. Transplantés entre la Loire et la Seine, ils ont poussé, sur la terre de Rabelais, de la Fontaine, de Molière, de Corneille et de Racine, cet arbre superbe de la tragédie et de la comédie françaises. Nous avons beau faire des voyages en pays étranger et demander à la Scandinavie des remèdes pour notre art dramatique, qui n'est pas si malade, nous sommes grecs et latins ; c'est sur la terre gréco-latine que nous retrouverons force et santé. Y ramener nos chefs-d'œuvre, c'est faire acte de patriotisme et de sens artiste.

Patriotisme et sens artiste sont, à cette heure, en grand honneur. Du Nord au Midi, la France se reprend ; elle s'étudie et se découvre elle-même. Il n'y a pas de pays plus riche par la nature, l'histoire et l'art. Mais ces richesses, nous les avons longtemps méconnues ; nous laissions aux étrangers le soin de venir les admirer chez nous. Beaucoup de Parisiens parcouraient pieusement les musées d'Italie et la Suisse, qui n'allaient pas au Louvre et ignoraient les bords de la Loire. Depuis vingt ans, nous découvrons la France. En Bretagne et en Provence, en Languedoc et en Flandre, des sociétés d'hommes de lettres et d'artistes se donnent pour but de nous apprendre par le détail l'histoire de la patrie française. Leur œuvre est bonne. Félibres et Cigaliers ont l'enthousiasme exubérant, mais leurs promenades sur le Rhône, leurs inaugurations, leurs discours et leurs farandoles, sont une forme non seulement amusante, mais généreuse et utile, et féconde, de l'amour du pays, des lettres et de l'art. A ceux qui raillent leur activité joyeuse, ils peuvent répondre d'abord que leurs « galéjades » font passer agréablement quelques semaines d'été, ce qui est bien quelque chose, et aussi que la restauration du théâtre antique d'Orange est due à leur initiative.

GUSTAVE LARROUMET,
de l'Institut de France.

Digitized by Google

AVIGNON, ORANGE

(*Dimanche 12 août*)

LA FÊTE MUNICIPALE D'AVIGNON

Avignon, 12 août.

Encore profondément émue des scènes imposantes du Théâtre romain, la foule immense s'est précipitée hier soir vers la gare d'Orange où les divers trains ont été pris d'assaut. Les trois ministres et leur suite sont arrivés à Avignon à deux heures du matin et se sont rendus à l'Hôtel de la Préfecture, où ils ont passé la nuit.

C'est aujourd'hui dimanche qu'avait lieu la véritable visite ministérielle à Avignon. Le cortège de MM. Guérin et Leygues se composait de toutes les autorités et fonctionnaires, escortés de dragons et de gendarmes.

On va d'abord, traversant des voies pavoisées, à la rue Guillaume-Puy. La réception est empreinte, de la part du public, d'un sentiment beaucoup plus sympathique que vendredi matin à l'arrivée de Paris. Voici le monument du maire François de Puy, ancien capitaine aux armes royales de Louis XVI, qui épousa la marquise de Cambis et fut pair de France après avoir été maire d'Avignon de 1794 à 1815. C'est une fontaine, surmontée d'un fût avec figures allégoriques, qui supporte le buste en bronze du « Maire Modèle », appellation que lui ont décernée ses concitoyens.

M. Pourquery, maire-député, retrace la vie de M. de Puy, qu'il montre administrateur, patriote et philanthrope, et aussi agriculteur distingué. M. Leygues salue en lui le premier magistrat de la cité papale, digne de la reconnaissance que le peuple lui témoigne si chaleureusement aujourd'hui.

Au milieu de l'affluence, le cortège se dirige ensuite rue de la République, où s'élève le monument élevé à la mémoire de M. Paul Pamard, descendant d'une famille de chirurgiens, et dont le fils et le petit-fils continuent encore à Avignon les traditions médicales. Ce monument, œuvre de MM. Imbert et Guiminel, est fort coquet : il se compose d'une vasque en marbre, surmontée d'un pylone en pierre, orné de coupes en bronze et supportant le buste de Pamard. Sur le fût, les inscriptions : « A Pamard, maire d'Avignon, 1853-1865 ; député de Vaucluse, 1861-1870. »

MM. le Dr Pamard et le colonel Pamard, sous-directeur de l'Ecole de guerre, prennent place à côté des ministres, sénateurs et députés. Après l'exécution, par les élèves du Conservatoire, d'un hymne de MM. Mouzin

Digitized by Google

et Coiffard, M. Pourquery retrace la vie de l'ancien maire-député de l'Empire, qui se dévoua lors des épidémies cholériques, des inondations de 1856, et fit preuve de précieuses qualités d'hygiéniste en assainissant la cité avignonnaise, malgré l'opposition qu'il rencontra chez ses administrés.

M. Leygues rend un hommage très applaudi au caractère de M. Pamard et aux services qu'il rendit à Avignon en combattant les préjugés contre les mesures hygiéniques. « C'est parce que son cœur est allé au peuple, que le cœur du peuple lui est revenu, dit-il. Pamard réussit à faire cette chose si merveilleuse : donner encore plus de lumière et de soleil à cette belle Provence, pourtant si lumineuse et si admirable ! »

A midi, a eu lieu dans la cour d'honneur du lycée un banquet de 400 couverts.

Ce banquet était présidé par M. Pourquery de Boisserin. Y assistaient les ministres, sénateurs, sauf M. Naquet ; puis, MM. Jourdan et Lockroy, députés.

Le maire d'Avignon, le préfet, puis MM. Taulier, sénateur, et le docteur Villars prennent tour à tour la parole. Enfin M. Guérin, garde des sceaux, remercie Avignon de son accueil, et MM. Barthou et Leygues de l'avoir accompagné dans le Vaucluse : ils ne refuseront pas leur concours actif et efficace à ses revendications. Il boit au patriotisme de la ville d'Avignon.

Le banquet a pris fin à 3 heures. On part à 4 heures pour Orange.

DEUXIÈME SOIRÉE D'ORANGE

Orange, 12 août.

La cérémonie patriotique que vont présider les ministres pour l'inauguration d'un monument aux combattants de 1870-71, a été précédée d'une messe solennelle, célébrée dans l'église de Notre-Dame.

A 5 heures, le cortège se rend, en traversant une foule nombreuse, à la place Pourtoul, où est élevé le monument, œuvre de l'architecte Valentin et de Gustave Michel, statuaire ; il est surmonté d'un groupe : une femme d'Alsace montrant à son fils la terre natale en disant : « Souviens-toi ! »

Dès l'arrivée, trois fillettes tricolores offrent des bouquets aux trois ministres, puis M. le chanoine de Courtois, curé de Notre-Dame, entouré d'un nombreux clergé, bénit le monument.

M. Emile Monnier, président du Comité, M. Capty, maire, M. Ducos, député d'Orange, le capitaine Rigaud, délégué du Souvenir français, ont pris la parole ; puis M. Leygues, qui a dit : « Hier, nous inaugurions le Tambour d'Arcole, page glorieuse, aujourd'hui celui-ci, souvenir douloureux.

Digitized by Google

Qu'importe ! la France, malgré ses revers, est toujours grande. Ce monument sera l'autel de la Patrie, il rappellera aux générations futures le sacrifice que la France attend de ses enfants. »

A 6 heures a lieu un grand banquet officiel auquel assistent les ministres, le monde officiel, MM. Benjamin Constant, Saint-Saëns, Paul Mounet, Sylvain, Mounet-Sully, Marqueste, marquis des Isnards, Clovis Hugues, Larroumet, Claretie, Félix Gras, les artistes de la Comédie-Française, Mlle Bréval, de nombreux journalistes parisiens, provinciaux et étrangers, plusieurs félibres et des félibresses en claires toilettes.

MM. Félix Gras, Sextius Michel, Ducos, député, le ministre Guérin, Lintilhac, Taulier, Benjamin-Constant ont porté des toasts.

M. Leygues a dit que cette réunion n'était pas politique mais artistique et qu'il emporterait un souvenir inoubliable des soirées du théâtre d'Orange, de la vieille muraille rajeunie par les arts et les artistes en ces journées mémorables.

M. Maurice Faure a acclamé les ministres patriotes qui ont réuni ici, sans distinction de partis, tous les artistes. Au nom du Félibrige et des Cigaliers, il a bu au ministre de l'Instruction publique.

* * *

Quelque haute impression artistique qu'ait laissée *Œdipe*, la représentation de ce soir l'a encore surpassée. Dans le cadre merveilleux du théâtre d'Orange, les sentiments antiques les plus éloignés de nous retrouvent leur milieu naturel et l'optique qui convient à leurs proportions dramatiques.

L'*Antigone* de Sophocle, ce soir est apparue avec une intensité d'effets dont les représentations précédentes n'avaient pas encore donné l'idée ; aussi l'accueil du public a-t-il été plus enthousiaste peut-être que la veille.

Il est vrai que le rôle d'Antigone avait trouvé en Mlle Bartet une incomparable interprète, et il est impossible de mettre plus de hautaine résignation, plus de puissance pathétique qu'elle ne l'a fait, avec cependant une simplicité d'effets, une sobriété d'attitudes qui laissent à la pensée antique toute son imposante grandeur.

Superbe a été vraiment Mounet-Sully dans le personnage de Créon, et les frissons de terreur qu'il a fait passer dans l'assistance ont porté au plus haut degré artistique l'intérêt constamment soutenu de la soirée.

Avec sa mise en scène plus complète, avec la grande et belle musique que Saint-Saëns fait chanter aux chœurs, la représentation d'*Antigone* a donné une des plus magnifiques impressions d'art qu'il soit possible de res-

Digitized by Google

sentir, et les six mille spectateurs qui comblaient les gradins du théâtre ont marqué chaque scène de leurs applaudissements enthousiastes.

Tous les autres interprètes, d'ailleurs, MM. Paul Mounet, Leitner, Laugier, Silvain et Dupont-Vernon, Mlles Bertiny et Lerou avaient au cœur la même flamme pathétique, qui donnait à l'œuvre de Sophocle la fidèle évocation de sa grandeur poétique.

Au début de la soirée, l'*Hymne à Apollon*, cette récente restitution d'un rythme ancien, a été chanté avec un grand sens musical, une voix superbe et de très artistiques nuances par Mlle Coste, professeur au Conservatoire de Marseille.

Antigone a été la superbe conclusion de ces fêtes d'Orange, qui marqueront certainement une nouvelle date glorieuse dans le mouvement artistique de notre époque. (1)

L'HYMNE DE DELPHES ET LA MUSIQUE GRECQUE

Le plus important morceau de musique grecque qu'on ait encore retrouvé, l'hymne de Delphes, a été exécuté solennellement pour la première fois au théâtre d'Orange, le 12 août dernier. On sait qu'il chante la victoire d'Apollon sur les Galates, ces hordes celtiques de la grande famille des Gaulois qui, au début du IIIme siècle, s'établirent sur les bords du Danube, firent irruption en Grèce, menacèrent le temple de Delphes (279 av. J.-C.), et fondèrent un petit Etat en Asie-Mineure. Notre Gaule grecque, la Provence, devait cette réparation mémorable à Apollon, offensé par nos lointains aïeux.

Voici quelques détails sur le fragment delphien, publiés dans *le Temps*, lors de sa présentation par M. Th. Reinach à l'École des Beaux-Arts.

L'hymne à Apollon qui scandait, deux cents ans av. J.-C., aux sons des cithares et des flûtes, la marche processionnelle des jeunes filles et des jeunes gens d'Athènes, venus à Delphes pour rendre hommage au fils de Latone et célébrer, à l'entrée de son sanctuaire, la victoire du Dieu qui lance les flèches d'or, a été exhumé dans les fouilles de Delphes, il y a 18 mois, par notre Ecole française d'archéologie.

On sait quel rôle la musique a joué chez les Grecs, comment ils l'associaient à tous les actes de la vie publique et religieuse, quelle vertu éducatrice lui prêtaient ses penseurs, ses moralistes et ses sages, quelle union indissoluble elle formait avec la poésie.

(1) De M. Emile Ducoin, critique dramatique au *Nouvelliste de Lyon* (n° du 13 août).

Digitized by Google

C'était le poète, en effet, le plus souvent, qui fournissait lui-même la musique sur laquelle ses vers se chantaient. Mais de quelle nature était cette musique, quels rapports elle pouvait avoir avec notre musique moderne, c'est ce qu'il avait été impossible d'apprécier pleinement jusqu'ici.

Deux ou trois morceaux seulement nous étaient connus, mais très courts, et remontant à l'époque d'Adrien, c'est-à-dire aussi peu capables de rappeler la musique hellénique, que les constructions romaines de donner une idée de celles des Grecs. Un de ces morceaux, pourtant, a du charme, une grâce un peu apprêtée, mais réelle. C'est une invocation à la muse Calliopé, œuvre d'un musicien-poète nommé Denys. Voici la traduction versifiée que M. Théodore Reinach en a faite :

O chère muse dont la voix
A ses accords m'enchaîne,
Qu'un souffle embaumé des grands bois
M'apporte ton haleine.

O sage Calliopé,
O reine des muses aimables,
Et toi, grand dieu de Tempé,
Fils de Délos au sol escarpé,
Soyez-moi secourables.

On n'avait donc sur la musique des Grecs, avant la découverte de Delphes, que des données assez vagues. On savait pourtant qu'au point de vue de l'harmonie et de l'instrumentation, elle était rudimentaire ; on savait également que les Grecs, en fait de polyphonie, ne connaissaient que l'accord de deux sons. En revanche, ils avaient trois modes, le *lydien*, le *phrygien* et le *dorien*, tandis que nous n'avons que le majeur et le mineur. C'est dans le mode dorien, le plus incontestablement grec des trois, qu'est écrit l'hymne de Delphes.

Les Grecs avaient deux façons de noter la musique : les signes géométriques et les lettres. Ils ne connaissaient rien de semblable à nos portées musicales. Les signes se plaçaient au-dessus du texte. Quand la même note se reproduisait deux fois de suite, le signe n'était inscrit qu'une seule fois. Tels sont, du moins, les traits caractéristiques que révèle l'examen du morceau exhumé l'an dernier.

C'est dans le *trésor* des Athéniens, c'est-à-dire dans un petit édifice construit, peu après Marathon, à proximité du grand temple et destiné à recevoir les offrandes du peuple d'Athènes à Phébus, que l'hymne a été retrouvé. L'œuvre du poète lauréat — car on sait que ces cantates étaient mises au concours — avait été gravée sur des plaques de marbre. Les contemporains la tenaient donc, sinon pour une inspiration de premier ordre, du moins pour un morceau de grande allure.

On n'a pas en entier ce morceau. Les érudits qui l'ont déchiffré : M. Henri Weil, l'éminent helléniste, pour le texte ; M. Théodore Reinach, pour la reconstitution mélodique, n'ont pu lire, à certains endroits, que des mots sans suite, faisant allusion aux Galates, ou des parcelles de mots. Mais ce qui reste est la

Digitized by Google

partie la plus considérable de l'œuvre : les vingt-huit lignes de texte qui la contiennent représentent quatre-vingts mesures de musique. L'audition nous a procuré cette jouissance délicate et aiguë. Nos oreilles n'ont pas été accoutumées jusqu'ici à la mesure à cinq temps, celle du morceau. Mais l'accoutumance se fait vite et, la surprise passée, le charme agit.

Voici l'adaptation française du texte grec, adaptation due à MM. Théodore Reinach et Georges d'Eichthal :

Dieu dont la lyre est d'or, ô fils du grand Zeus, sur le sommet de ces monts neigeux, toi qui répands sur tous les mortels d'immortels oracles, je dirai comment tu conquis le trépied prophétique gardé par le dragon, quand, de tes traits, tu mis en fuite le monstre affreux aux replis tortueux...

O muses de l'Hélicon aux bois profonds, filles de Zeus retentissant, vierges aux bras radieux, venez par vos accents charmer le dieu Phébus, votre frère à la chevelure d'or, le dieu qui, sur les flancs du Parnasse, parmi les belles Delphiniennes, sur la roche à double cime, monte vers le cristal pur des eaux de Castalie, maître étincelant du mont à l'antre prophétique.

Venez à nous, filles d'Athènes, dont la grande cité, grâce à Pallas, la déesse au bras vainqueur, reçut un sol ferme, inébranlable. Sur les autels brille la flamme qui, des jeunes taureaux consume les chairs ; vers le ciel monte l'encens d'Arabie ; le murmure des flûtes sonne en chants modulés, et la cithare d'or, la cithare aux doux sons, répond aux voix qui chantent des hymnes.

O pèlerins d'Attique, chantez tous le dieu vainqueur !

L'accompagnement instrumental, que l'inscription ne donnait pas, un musicien aussi délicat que savant, M. Gabriel Fauré, l'a fourni. La cithare et la flûte des Grecs ont été remplacées par la harpe et l'harmonium, ouvert au registre de la clarinette.

IMPRESSIONS

LES DEUX SOIRÉES D'ORANGE

Avignon, mardi soir.

Il y a deux ans, je faisais le pèlerinage artistique de Bayreuth. Voici maintenant celui d'Orange, car c'est bien le mot de pèlerinage qui convient à cette énorme poussée d'humanité vers la petite ville de Provence, vers l'admirable théâtre dont les ruines, lézardées par le soleil depuis tant d'années, se dressent victorieusement vers le ciel !

Et c'est une consolation, en cette époque desséchante, où toutes les croyances sont attaquées, de penser qu'une noble idée suffit encore pour remuer une population entière et la faire vibrer d'une émotion profonde, qui s'alimente aux sources les plus pures de l'idéal !

Sans doute, il y a de nombreuses critiques à faire dans l'organisation matérielle des représentations d'Orange. Mais il faut songer qu'on en est encore à l'heure des tâtonnements, des expériences. Et, d'ailleurs, toutes les critiques de détail et l'ordre purement matériel s'effacent devant la grande impression d'art qui s'impose aux plus sceptiques et aux plus défiants.

Digitized by Google

A peine assis sur un des gradins de pierre, molécule perdue de cette ville de sept mille créatures, il m'a semblé que ma personnalité se désagrégeait, que mon veston étriqué se changeait en une toge aux nobles plis; bref, que je devenais citoyen de l'antique *Arausio*, longtemps avant l'invasion des Barbares!

Et cette illusion est encore plus complète quand, sur la scène vivement éclairée, les personnages commencent à se mouvoir. Un mistral, malheureusement un peu trop froid et trop violent, agite l'étoffe légère des robes et des tuniques, et moule les formes du corps. Et, de cela même, une vérité plus grande jaillit.

Il semble, en effet, que les personnages de fiction deviennent les êtres réels rêvés par le poète, et se matérialisent dans une atmosphère de vérité et de vie.

Ils se détachent nettement sur le gigantesque mur du fond. Ils vont, viennent, parlent, et tous leurs gestes, toutes leurs paroles prennent, en ce cadre, une ampleur inouïe. Pour ajouter encore à la réalité, un grand figuier, un vrai figuier, — rien des feuillages en carton peint des théâtres — que la nature artiste a jeté là, incessamment remué par le vent, se démène superbement en un remous violent de feuilles retournées. Là-haut, très haut, le ciel, immense dôme droit, s'étend, tout piqué d'étoiles.

Et les belles musiques de Membrée et de Saint-Saëns, le maître mort et le maître en possession de toute sa gloire, jouées par un orchestre qui gagnerait à être rendu plus invisible encore, pleurent délicieusement.

Les comptes rendus de nos journaux parisiens, au lendemain des premières, emploient le cliché ordinaire: « Salle superbe. » Que dire de cette émouvante agglomération d'êtres humains s'étageant jusqu'aux derniers gradins de l'édifice, sous un flot de lumière électrique, foule attentive, recueillie, impressionnée religieusement par la grandeur du spectacle et l'énormité du tableau?

Oh! oui, salle superbe, salle admirable, où les éléments les plus divers se fondent, où d'élégantes Parisiennes coudoient de piquantes Provençales, où le Nord se mêle au Midi — une salle où l'on voit mieux que le « tout Paris », le « toute la France! »

* * *

Les deux représentations données par la troupe de la Comédie-Française ont été superbes. L'effet d'*Œdipe-Roi* m'a semblé plus vif que celui d'*Antigone*, mais de bien peu. Les deux œuvres du grand tragique grec ont été écoutées dans un silence profond par les Français de 1894, et, chose à remarquer, pas un applaudissement n'a éclaté mal à propos, pas une manifestation intempestive n'a troublé la majesté du spectacle.

Et n'était-ce pas à craindre, de la part de ce public d'éléments si divers, où la blague méridionale pouvait si facilement s'amuser de quelque *galéjade* improvisée?

Il est vrai de dire que jamais les artistes de la Comédie-Française n'ont joué de telle sorte!

Je cherche vainement une épithète assez admirative pour l'accoler au nom de Mounet-Sully. Il s'est élevé au-dessus de lui-même; il a vécu, souffert, gémi avec

Digitized by Google

les personnages d'Œdipe et de Créon. Jamais ses attitudes, si nobles, n'ont été plus nobles, jamais sa voix plus ample et plus nuancée.

On l'écoutait, haletant, remué par une émotion généreuse et profonde. Et quand, à la fin d'*Œdipe-Roi*, ensanglanté, les yeux crevés, il a descendu les degrés du palais, un frémissement nous a tous secoués. Pendant la scène avec ses enfants, il a dépassé les limites de l'art le plus élevé. Physiquement amoindri par la douleur, admirable de lassitude et de désespoir, il avait l'air d'un Christ désolé portant le poids de toutes les douleurs humaines.

Les attitudes nobles conservées durant toute la pièce s'étaient fondues en un anéantissement de tout l'être. Plus de lignes, plus rien dans ce cadre gigantesque, qu'une loque superbement douloureuse, — une tache de couleur puissante qu'eût jetée là un Delacroix...

Oh ! le grand, le sublime artiste ! Et qu'il soit remercié de la joie inexprimable que nous lui devons !

A côté de lui, dans *Antigone*, Mlle Bartet a été le charme, la grâce délicate et pudique. Sa voix portait admirablement et délicieusement. Une statue de Tanagra vivante.

Et quelle sûreté dans l'articulation, quelle netteté de diction et de geste ! Pour elle aussi l'épithète est introuvable, tant il la faudrait rare et précieuse ; à elle aussi doit aller le remercîment enthousiaste et ému des âmes qu'elle a charmées !

Il faudrait, d'ailleurs, parler de tous et distribuer des éloges à tous. Mlle Lerou a été une frémissante Jocaste, et je crois entendre encore la résonance douloureusement prolongée de ce mot : « Malheureux ! » s'abattant comme une pluie de larmes sur le front d'Œdipe...

Paul Mounet, en son double Tirésias, a incarné le sombre devin, représentant et expliquant aux mortels frissonnants les implacables lois de la fatalité. Comme son frère, il a été admirable de gestes, d'attitude, de diction...

JACQUES NORMAND.
(*Gaulois* du 15 août)

ORANGE DANS L'HISTOIRE
LES ÉVOCATIONS DU THÉATRE ANTIQUE
SON PASSÉ ET SON AVENIR (1)

I

César a entrepris la conquête des Gaules. Une petite ville celtique, de la tribu des Cavares, Arausio, s'est trouvée sur sa route ; assise au pied d'une colline, elle lui a paru un précieux point stratégique. Arausio est devenue une colonie romaine, Colonia Julia

(1) L'intéressante et éloquente étude qu'on va lire — de M. Etienne Charles, un jeune écrivain lyonnais — a paru dans les *Suppléments* du *Salut public* des 24 février et 3 mars 1895.

Digitized by Google

Secundanorum, parce que la deuxième légion y tient garnison, et la colline sert de support à un camp retranché. Et, reconnaissante, elle élève à l'Imperator cet Arc de triomphe dont les siècles n'ont point encore eu raison.

La Gaule, conquise par les armes, vit heureuse et prospère sous le joug du vainqueur, car ce joug est léger. Son sol se couvre d'édifices, dont la robuste constitution a défié toutes les injures et dont les ruines colossales attestent l'admirable grandeur.

Hadrien ou Marc-Aurèle est assis sur le trône des Césars et maître du monde; Arausio est une cité florissante et peuplée; les Gallo-Romains qui l'habitent aiment les choses de l'esprit; ils sont élégants, brillants et policés; ils sont artistes et ont le don de la parole; ils adorent le théâtre: on leur en construit un, non point dans une plaine à la mode romaine, mais sur le penchant et au pied de la colline, à la manière grecque. C'est un hémicycle parfait que clôt une formidable muraille, longue de 104 mètres, haute de 37.

La foule envahit le théâtre; les vomitoires s'emplissent; huit ou dix mille spectateurs prennent place sur quarante gradins, sous un chaud ciel bleu d'où tombent des nappes de lumière que tamise le velarium. Partout, autour d'eux, s'offrent les richesses d'un art délicat, d'un luxe suprême, d'un goût raffiné, portiques, colonnes de marbre, mosaïques, statues or et bronze, et, là-bas, sur la scène immense et fastueuse, des acteurs chaussés de cothurnes, le visage recouvert d'un masque, clament, dans de somptueux décors habilement équipés pour les changements à vue, des vers dont les ressources d'une acoustique savante prolongent les échos. Des dieux et des héros parlent: les spectateurs frémissent à leurs malheurs, applaudissent à leur courage, soulignent d'un grondement de terreur leurs colères et leurs menaces. Ou bien ce sont des parasites, des soldats fanfarons, de jeunes viveurs, des *lenones*, des *meretrices*, de jolies esclaves, et l'on rit à voir leurs aventures.

Mais voici que le décor change: Rome, gangrenée, affaiblie, aveulie par trop de plaisirs et trop de civilisation, laisse tomber de sa main débile le sceptre du monde, et son trône, qu'ont pourri tant de siècles d'élégance et de joie, et qu'ont ébranlé les guerres civiles, chancelle et croule sous la poussée des Barbares, armés du fer et de la torche. L'heure de la dévastation est venue. Les palais flambent, les portiques s'effondrent, les marbres sont brisés, les mosaïques s'effritent, les bronzes et l'or fondent à la chaleur des incendies.

Livré aux flammes, le théâtre reste debout, mais de ce qui faisait sa splendeur, de ses revêtements précieux, des magnificences de sa décoration, il ne reste rien; seule, la pierre subsiste, rougie par le feu.

Puis c'est le moyen âge; une ville nouvelle s'élève peu à peu, Civitas Arausicensis; le théâtre est exploité comme une carrière, comme l'est aussi le Colisée de Rome; ses pierres passent à l'état de moëllons, ses marbres sont transformés en mortier.

Sous les princes d'Orange, maison des Baux, maison de Châlon, maison de Nassau, l'antique cité connaît de nouveau la prospérité, puis la gloire. Sur sa colline se dresse un puissant château-fort, réputé imprenable, jusqu'au jour où Louis XIV, en guerre avec la Hollande, que gouverne comme stathouder Guillaume de Nassau, prince d'Orange,

Digitized by Google

le jette bas et rase ses murailles et ses fortifications, dont les énormes débris jonchent encore le plateau.

La vue de la formidable façade du théâtre arrache au roi cette exclamation dont la terrible banalité fut peut-être le fait d'une légitime surprise : « Voici la plus grande muraille de mon royaume ! » Et c'est tout : personne n'a cure de cette antiquaille dont l'inconscient vandalisme du bas peuple a, par l'adjonction de murailles et de plafonds, transformé les parties extérieures et les annexes en maisons et en échoppes.

Mais, malgré tout, la rage du temps et la barbarie de l'homme, acharnées à ravager le colosse, sont restées impuissantes contre sa masse prodigieuse, qui brave leurs efforts et ne s'émiette que lentement.

II

Lou Cièri, comme on appelle dans le pays l'antique théâtre, vieillissait dans le dédain, l'abandon et la décrépitude, lorsque, au commencement du siècle, un hasard heureux amena à Orange un architecte érudit et distingué, M. Auguste Caristie, membre de l'Académie des beaux-arts, inspecteur général, membre du Conseil des bâtiments civils, et vice-président de la Commission des monuments historiques, qui « découvrit », on peut le dire, cette merveilleuse étape de la civilisation romaine, en comprit la beauté et se fit son vulgarisateur. Il l'étudia longuement et, dans un ouvrage remarquable, tenta d'en reconstituer le plan primitif.

Son premier soin fut de débarrasser le monument des masures parasitaires qui l'obstruaient et le défiguraient ; puis, vers 1825, il fit exécuter de premiers travaux de consolidation par son frère, ingénieur civil du département de Vaucluse.

Cependant, l'heure du vrai réveil n'avait pas encore sonné. Mais, en 1840, un jeune écrivain, M. Fernand Michel (Antony Réal) s'arrêta à Orange ; dès l'abord, le théâtre l'attira ; au cours de ses visites, il eut l'idée de faire déclamer par le concierge quelques fragments de Corneille ou de Racine, qu'il écoutait du haut des gradins les plus élevés ; surpris et charmé de la netteté avec laquelle il percevait les sons, il n'eut plus désormais qu'un désir : rendre un peu de vie à ce théâtre, animer cette scène morte et faire retentir ces échos depuis si longtemps muets.

Trente ans, il caressa ce rêve, qui se réalisa le 21 août 1869, non, d'ailleurs, sans de grandes difficultés ; ce spectacle de *réouverture* se composait de *Joseph*, de Méhul, de la scène des Tombeaux de *Roméo et Juliette*, de Vaccaï, et d'une œuvre de circonstance, *les Triomphateurs*, avec orchestre, chœurs et strophes, paroles d'Antony Réal, musique de G. F. Imbert. Le retentissement de cette tentative artistique fut considérable, le succès fut prodigieux. « Nous avions tous envie de pleurer, » écrivait un des assistants.

Cette première journée eut quelques lendemains : en 1874, au théâtre romain, on donna, le 23 août, *Norma*, le 24, le *Chalet* et *Galathée*. Le 29 avril 1877, on y chanta le *Salut à la Provence*, de M. Antony Réal :

Salut à ton ciel, ô Provence,
Salut, Provence, à ton soleil.

Le 28 et le 29 août 1886, l'*Empereur d'Arles*, d'un poète avignonnais, M. Alexis

Digitized by Google

Mouzin, y fut interprété au milieu d'un immense enthousiasme. Les fêtes cigalières et félibréennes célébrées en 1888 avaient compris dans leur programme : 11 août, *Œdipe-Roi*, et 12 août, *Moïse*, de Rossini : ce furent de triomphales soirées. Enfin, l'an dernier, en présence de trois ministres, la Comédie-Française parut, le 11 août, dans *Œdipe-Roi*, et le 12 dans *Antigone*.

III

Certains ont raillé les Félibres et se sont amusés de leurs promenades bruyantes à travers le Midi latin. « Qu'est-ce, demandaient-ils, que ces Méridionaux qui voudraient annexer tout le pays français à leur Provence et nous intéresser à leurs farandoles, à leurs cours d'amour, à leur Tarasque, à leurs banquets de Sainte-Estelle ? Des gaillards encombrants, de beaux parleurs, des discoureurs féroces, des inaugureurs de statues et de bustes, des poseurs de plaques qui, pour avoir glorifié quelques célébrités du clocher, se donnent des airs de conquérants ! »

Eh non ! ils n'auront pas été que cela, ces pèlerins passionnés, et si l'on examine leur œuvre, débarrassée de cette exagération de voix et de gestes, excusable après tout, chez des hommes dont l'imagination est éclose sous un soleil ardent, on verra qu'elle n'a point été vaine. A eux revient le mérite d'avoir rappelé notre race, qui paraissait trop s'éprendre des littératures du Nord, à ses origines latines, à cet esprit clair, élégant, précis et facile qu'elle tient des Gallo-Romains, et que le nébuleux pessimisme des Maeterlinck, des Ibsen, des Bjornson, des Hauptmann, des Sudermann, pensa un instant supplanter.

C'est eux encore qui ont révélé les admirables beautés de cette descente du Rhône, trop longtemps négligée, maintenant à la mode et qui est digne de toute faveur : ces eaux majestueuses, si bleues, tantôt larges à perte de vue, gracieusement semées d'îles et glissant entre des rives verdoyantes, tantôt resserrées entre des rocs à pic, ces sites pittoresques, ces paysages d'une innombrable variété, ces aspects multiples et sans cesse renouvelés, ce décor de montagnes, de villages, d'antiques cités, de châteaux croulants, audacieusement perchés sur des cimes, et tant de restes glorieux, imposants dans leur vétusté, de la vieille France ; n'est-ce point quelque chose que d'avoir popularisé ce voyage qui, devant moi, arrachait un jour à un savant suisse cette exclamation : « La descente du Rhône est aussi belle que celle du Rhin, et au moins, chez vous, tout est sincère et naturel : vos ruines ne sont pas truquées ! »

Et c'est eux enfin qui, en attirant avec ce bruit qu'on leur a reproché, l'attention sur le théâtre d'Orange, dormant oublié dans un coin de la Provence, l'ont tiré du sommeil et rendu à la vie.

IV

Ah ! ces deux soirées du 11 et du 12 août derniers, où nous vîmes *Œdipe-Roi* et *Antigone*, qu'elles furent belles et mémorables, et combien aux Félibres, en souvenir d'elles, nous devons de grâces.

Avec presque du respect, nous avions franchi l'entrée du théâtre, une ouverture basse, perdue contre la colline, parmi des murs ruinés, éclairée de la maigre lumière d'une lampe fumeuse, et un couloir, étroit boyau, reste d'un des vomitoires de jadis, nous avait versés, foule tumultueuse, dans le théâtre.

Digitized by Google

Sur ces gradins d'où les ancêtres applaudirent aux colères des dieux, aux hauts faits des héros, aux malheurs des familles sur qui le *fatum* pesa inexorablement, ou aux joyeusetés des satyres et des esclaves fallacieux, sur ces gradins où une inscription marque encore les trois rangs réservés aux chevaliers, EQ. G. III. (*equitum gradi tres*), nous nous assîmes à même la pierre. Nous étions là des milliers, sept, huit mille, peut-être plus, qui sait ? Poètes, artistes, journalistes, oisifs, curieux, ouvriers, paysans, des lettrés et des ignorants, et même l'on pouvait compter trois ministres : c'était, je pense, MM. Guérin, Leygues et Barthou, placés à côté du roi de la fête, célébré comme un demi-dieu, Mistral, dont la tête de mousquetaire était superbe, digne et fière sous le feutre légendaire, Mistral, en l'honneur de qui retentissaient des acclamations dont les échos roulaient longuement en ondes dégradées, Mistral, vers qui se tournaient tous les regards, insoucieux des hôtes officiels.

Et puis les voix se turent et l'on fut tout à la majesté du spectacle. Là-bas, limitant la vue d'une ligne dure, se dressait, décor de fond, la muraille dont la masse sombre paraissait plus gigantesque encore ; au pied, la scène, qu'éclairait une lampe, trouait d'une tache blanche la vaste obscurité ; à gauche et à droite, des arbres verts, figuiers ou grenadiers, poussés entre des colonnes brisées, des bustes renversés, des fragments de torses, s'offraient, coulisses naturelles, où s'iraient tout à l'heure perdre les héros. Sur la foule grouillante, quatre ou cinq lampes électriques, haut suspendues, jetaient une lumière pâle que leur balancement rendait tremblottante. Et pour plafond nous avions le ciel, magnifiquement pur, un ciel de velours noir pailleté d'argent.

Par une énorme brèche le mistral s'engouffrait, avec des grondements sourds coupés de sifflements aigus, passait en hurlant au-dessus des têtes et glaçait les spectateurs, assis immobiles sur la pierre froide. Il y eut quelqu'un pour s'écrier : « Rien ne nous manque ; nous avons *Mistral* pour souffleur ! » Le mot parut drôle.

Malgré que traduites en un français impuissant à rendre la force ou la douceur du texte grec, les beautés d'*Œdipe-Roi* et d'*Antigone*, interprétées par des artistes de talent, portèrent toutes. Et tour à tour nous fûmes secoués d'émotion aux malheurs des Atrides poursuivis par l'implacable destin, saisis de terreur religieuse au serment d'Œdipe, et nous pleurâmes presque sur les amours d'Hémon et la fraternelle tendresse d'Antigone et d'Ismène, d'un tour si racinien. Et tout particulièrement, Mounet-Sully, un jour Œdipe et le lendemain Créon, trouva, pour exprimer ses colères, ses menaces, ses imprécations, ses plaintes, pour dire son âme douloureuse et représenter son sort injuste, des cris, des rugissements, des gémissements, des sanglots d'une telle sincérité, que des frissons nous agitèrent. Alors nous comprîmes que le vieil Aristote avait raison, qui voulait que le drame n'eût d'autre mobile que l'amour, la terreur ou la pitié.

Dans ce vaste entonnoir, malgré la fureur du vent, malgré les brèches, malgré l'éloignement, pas un mot ne fut perdu, et cette richesse, cette plénitude de l'acoustique, étonnèrent fort la foule, et ce nous fut triste de constater que la science moderne, avec toutes ses ressources, tous ses progrès, n'a pas su arriver à une semblable puissance.

Davantage encore surprirent, charmèrent ou terrifièrent la masse des spectateurs, les

Digitized by Google

« effets » singulièrement puissants, imprévus, et les impressions de vie intense que créèrent les forces de la nature, le mistral surtout. Les étoffes légères, plaquées au corps par le vent, dessinaient la sinuosité souple de la ligne, les voiles flottaient, les barbes et les chevelures se hérissaient, les membres frissonnaient de froid et l'on eût dit qu'ils frissonnaient de terreur. Un de ces effets, notamment, nous émut : ce fut quand Œdipe, les yeux crevés, le visage ensanglanté, sort à tâtons de son palais et part pour l'exil auquel il s'est imprudemment condamné ; le vent saisit le manteau du malheureux époux de Jocaste et en poussa un pan sur son visage, comme s'il eût voulu cacher l'horrible misère de l'infortuné roi.

Et cette horreur qui se dégageait de la tragédie incroyablement, fut accrue par l'extinction soudaine des lampes électriques. Plongés dans une nuit où brillait seulement

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

si faible, les spectateurs étaient tout entiers au drame qui se déroulait, terrible, là-bas, sur la scène aveuglée de lumière. Ils comprirent si bien ce que cet effet inattendu ajoutait de grandeur à l'action, qu'ils murmurèrent et se récrièrent quand les lampes s'allumèrent de nouveau.

« L'horrible est beau », disaient les romantiques ; c'était si beau, que les illettrés, les paysans, les ouvriers ignorants de ces vieilles fables et sur l'esprit de qui les souvenirs classiques n'avaient aucune prise, restaient, aussi bien que les poètes et les artistes, muets, pétrifiés d'admiration, abîmés dans un silence religieux que coupaient, par instants, des explosions soudaines de bravos.

V

Voilà maintenant les représentations au théâtre d'Orange instaurées. Après l'expérience dernière, il est avéré que seules s'y peuvent jouer les tragédies où s'agitent les passions violentes, où l'amour et la haine s'exhalent en cris. Deux piécettes charmantes, où l'esprit, l'ironie et les sentiments tendres étaient abondamment semés, et qu'on donna au début du spectacle, l'*Ilote*, de Charles Monselet et Paul Arène ; la *Revanche d'Iris*, de Paul Ferrier, n'eurent, malgré leurs personnages et leurs costumes grecs, qu'un succès d'estime et ne furent ni entendues ni comprises.

Il est bien certain qu'on devra écarter le théâtre moderne, le comique surtout : Augier, Dumas et les autres seraient écrasés par l'ampleur de cette scène.

Ce qu'il faudra donner sur cette scène, c'est le théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et peut-être y goûterait-on aussi les tragédies grecques ou romaines de Rotrou, de Corneille ou de Racine. *Saint-Genest*, par exemple, *Cinna*, ou les *Horaces*, ou *Polyeucte*, *Britannicus* ou *Phèdre* n'auraient, je crois, qu'à gagner entre ces murs, où vivent encore tant de souvenirs de la Grèce ou de Rome.

Pour moi, il me plairait qu'on y interprétât, en outre, quelques comédies d'Aristophane, de Térence et de Plaute, et l'*Amphitryon* de Molière ; mais je ne voudrais pas gager, qu'à part les lettrés pour qui elles seraient un plaisir d'archéologie, elles puissent satisfaire le public.

Digitized by Google

En tout cas, par le choix du programme, il faut s'étudier surtout à remettre en lumière, à magnifier ce merveilleux génie grec et latin dont nous ne sommes que les fils, et l'opposer, digue intellectuelle, au flot montant qui nous vient de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Scandinavie. Il importe que ces représentations soient une réponse à tous ceux qui voudraient répéter que « c'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. »

A la Chambre, M. Maurice Faure l'a dit excellemment : « L'heure est propice pour faire resplendir en plein soleil, dans notre Bayreuth à nous, dans cette ville d'Orange, véritable Athènes provençale, le clair et chaud génie des littératures grecque et latine, dont notre caractère national est tout imprégné. » Très justement aussi, le même orateur s'est écrié : « C'est la première affirmation pratique des idées de décentralisation artistique et littéraire qu'il importe à un si haut degré de développer, pour assurer à notre pays toute son originalité et sa grandeur, par le réveil de la vie intellectuelle dans toutes les régions de la France. »

Vive donc la Provence et vive la Province !

ETIENNE CHARLES.

Voilà donc l'avenir du théâtre d'Orange assuré. Le concours de la Comédie-Française à la restauration artistique qu'a permise et qu'achèvera la restauration archéologique du mieux conservé des monuments de l'Antiquité, lui a prêté un incomparable éclat. Nous savons que le Ministre des Beaux-Arts songe, dès aujourd'hui, à en assurer le fonctionnement périodique, peut-être annuel. Néanmoins, sans laisser profaner le monument par des spectacles indignes de lui ou par des troupes d'occasion, sans dépouiller la Maison de Molière du privilège d'y interpréter les chefs-d'œuvre, qui constitue déjà pour elle une tradition, la ville d'Orange, nous n'en doutons pas, fera place dans le *Cièri*, à la Muse indigène, au théâtre provençal.

En attendant le jour propice, on ne peut s'arrêter aux seules tragédies de Sophocle. On produirait d'habiles et élégantes traductions d'Eschyle et d'Euripide, sans parler du théâtre classique français. La comédie antique elle-même, quoi qu'on en ait dit, ne serait point déplacée dans un cadre qui, par destination, a retenti plus souvent des accents de Thalie que de ceux de Melpomène. Nous sommes de ceux qui ont goûté un extrême plaisir littéraire aux rimes attiques et sonores de *l'Ilote*. Nous n'éprouverions pas moins à y entendre une restitution d'Aristophane, comme celle des *Oiseaux* par Maurice Bouchor. Car ce fut un Grec par essence que ce poète comique, mal compris des modernes, dont l'admirable souplesse de style et de génie le fit priser par les anciens à l'égal de Platon, qui, lui-même, ne dédaigna pas d'écrire que « les Grâces, cherchant un sanctuaire impérissable, trouvèrent l'âme d'Aristophane. »

Digitized by Google

Et, sans parler de traductions, maintes études antiques de nos contemporains mériteraient de connaître le plein jour (dans ses deux acceptions) du théâtre d'Orange. La *Lucrèce* de Ponsard et la *Fille d'Eschyle* d'Autran, pour ne parler que d'ouvrages de Méridionaux, y feraient belle figure. Et même, ce serait un acte de justice que de tirer la *Fille d'Eschyle* de l'oubli où elle dort depuis quarante-sept ans. C'est une admirable élégie dramatique, de sentiment très noble et de style très pur, une *Antigone* chrétienne par un phocéen de Marseille.

Le retour à la scène du chef-d'œuvre d'Autran constituerait une transition très heureuse du théâtre grec au théâtre provençal. Je ne doute pas que cette idée ne rencontre des parrains puissants, voire illustres. *La Fille d'Eschyle* n'est-elle pas dédiée à M. Alexandre Dumas fils, pour le dévouement qu'alors tout jeune, il employa à son succès ?

L'œuvre inspira, d'ailleurs, de vrais enthousiasmes, tôt emportés par les préoccupations politiques. Théophile Gautier ne ménagea pas au débutant la faveur de ses louanges : « Du premier coup, M. Autran a conquis l'escabeau d'ivoire sous le portique de marbre blanc où trônent les demi-dieux de la pensée. Ces Grecs de Marseille qui habitent une rive dorée, entre le double azur du ciel et de la mer, ont de naissance la familiarité de l'antique. Le rythme, le nombre, l'harmonie, leur sont naturels. D'une sensualité athénienne à l'endroit du beau, ils ont un amour de la forme plastique, rare en France, où l'on est plus penseur qu'artiste. Marseille est la patrie de la rime riche, des épithètes sonores, de l'alexandrin musical. Là, les poètes ont encore une lyre et improviseraient aisément leurs vers sur quelque promontoire, en face des flots et du soleil, au milieu d'un cercle d'auditeurs, comme sur le cap Sunium ou le môle de Naples.

« Certes, s'il est une œuvre calme, reposée et sereine, taillée dans le pentélique de l'hexamètre par un ciseau amoureux, c'est la *Fille d'Eschyle*. Eh bien, malgré cet état de fiévreux enthousiasme et de préoccupation ardente dans lequel nous vivons, toutes ces qualités délicates et tranquilles ont été appréciées avec une justesse et une attention dont on eût cru le public incapable, au milieu de ces évènements inouïs qui se succèdent avec une rapidité magique et font de la vie un rêve éveillé. » (1)

Le thème dramatique de la *Fille d'Eschyle*, nous ne pouvons le donner ici. On jugera, du moins, du style de l'ouvrage d'après l'un des *entr'actes* qui, le livre fermé, nous chante encore dans la mémoire : nous en imaginons la simple et touchante beauté racinienne, délicatement soulignée par une

(1) Feuilleton du 27 mars 1848. *L'art dramatique en France depuis 25 ans*. 5e série, 1859.

Digitized by Google

musique de songe, évoquant la fière héroïne à l'immense assemblée recueillie, dans un de ces moments d'exaltation sereine comme on n'en goûte qu'au théâtre d'Orange :

Comme une amphore qui s'incline
Pour verser sa liqueur à flots,
Voilà donc la pâle orpheline
Qui répand son âme en sanglots.

A son foyer la terreur veille,
Son propre toit semble agité ;
Elle écoute, elle tend l'oreille
A tous les bruits de la cité.

A la voir, blême d'épouvante,
Sans regard et sans geste, hélas !
On dit : « Est-ce une âme vivante ?
Est-ce un marbre de Phidias ? »

Dieux protecteurs du gynécée,
De la pudeur gardiens jaloux,
Sauvez la vierge menacée
Dont la prière monte à vous !

Dérobez à l'amour profane
Qui fond sur elle en oppresseur,
Celle à qui la blanche Diane
Sourit comme à sa blanche sœur !

P. M.

FÊTE D'AVIGNON

(*Lundi 13 août*)

LES MONUMENTS DE ROUMANILLE ET D'AUBANEL

Le 13 août, lundi matin, Avignon se réveille en joie : c'est sa fête véritable, celle de ses glorieux enfants, de ses Félibres. Il nous semble entendre la voix du grand Aubanel :

Avignoun grasiha
De l'escandiho,
Tant bèn de fes que i'a
Lou jour soumiho,
Mai s'acampo au soulèu
Si gai Felibre, lèu !
Es di cigalo
La capitalo.

Sur les dix heures, les Félibres partent de l'Hôtel de Ville, musique en tête, et dans les acclamations du peuple ils vont inaugurer, au jardin St-Martial, le monument de Roumanille.

Nous y sommes : les tambourins, qui devaient toucher l'aubade aux maîtres que nous glorifions, égrènent leurs tu-tu-pan-pan par les rues d'Avignon, au lieu de rester avec nous. Baste ! l'*Harmonie avignonnaise* les remplace et nous conduit au pied du monument par la rue de la République, qui regorge de populaire.

Digitized by Google

Le square St-Martial est envahi, nous parvenons avec peine à nous ranger autour du buste de Roumanille. Mme, Mlle Roumanille et M. Jacques Roumanille sont aux places d'honneur. Près d'eux, se tiennent les autorités d'Avignon et les orateurs.

Le monument est un vaste banc de pierre en hémicycle, de forme antique, surmonté d'une large colonne qui porte le buste du poète. Sur ce haut piédestal, un bas-relief du sculpteur Férigoule représente deux Provençales rêveuses *(Li Sounjarello)* devant un olivier, l'une debout, l'autre assise, tenant un bouquet de pâquerettes *(Margarideto)*, tandis qu'un élégant éphèbe, à leurs pieds, lit l'*Armana prouvençau*. Dans le fond du tableau se dressent les Antiques de Saint-Remy. Les titres des œuvres de Roumanille sont inscrits autour du piédestal : *Li Conte prouvençau*, *Lis Oubreto*, etc. On y lit cette inscription :

A la memòri
dóu felibre Capoulié
JOUSÈ ROUMANILLE
avèn auboura
Aquesto Mount-Joio
pèr souscripcioun
poupulàri
Emé l'ajudo
de M. lou Menistre
de l'Estrucioun publico
E l'aflat
De la vilo d'Avignoun
1894

En dessous, les noms du préfet, M. Gaston Carle, du maire, M. Pourquery de Boisserin, de MM. J. Huot, architecte, Favier et Alvarez, sculpteurs ornemanistes.

Le maire d'Avignon prend place au pied du monument et autour de lui Frédéric Mistral, le Capoulié Félix Gras, le chancelier Paul Mariéton, avec seize autres majoraux : Paul Arène, Albert Arnavielle, Louis Astruc, Bourrelly, Jean Brunet, Constans, Maurice Faure, J. Huot, Jourdanne, Sextius Michel, Anselme Mathieu, Mouzin, Marsal, Jean Monné, L. X. de Ricard et Alph. Tavan ; puis, M. et Mme Clovis Hugues, Mme la marquise de Baroncelli-Javons et ses filles, Mme V. Mariéton, Mme et Mlle Troubat, M. et Mme J. Bonnet, les félibres Jean Carrère, Marius André, Charles Maurras, Marin, Folcò de Baroncelli, Roux-Servine, Jean Aubanel, R. Charbonnel, Hip. Messine, J. Cassini, Bouvet, Fernand Troubat, Lucien Duc, Lintilhac, les peintres Paul Saïn, Grivolas, Roux-Renard, J. Flour, le graveur Paul Maurou, MM. Ducoin, Berthelot, Jacques Normand, etc.

Digitized by Google

Frédéric Mistral prend le premier la parole en ces termes :

Roumaniho, nascu dins uno famiho dóu pople, franco famiho prouvençalo, e que l'educacioun n'avié desmesoulado en rèn — coume aquéli que rèston estacado à la terro, Roumaniho, amo d'or, quand venguè l'age de senti e de canta ço que sentié, coumprenguè, éu, que tenié de soun sourgènt e de sa raço quaucarèn de particulié, de prefound, de fidèu, de pious e de sant — que noun poudié se dire que dins la lengo de si rèire.

Tóuti aquéli qu'an begu lou la di tradicioun e di cresènço antico dins uno lengo propro mounte nasquèron, — e se fan toujour que plus rare, — tóuti aquéli qu'an tasta lou mèu pur, lou mèu vierge de l'eternalo bresco que rajo, quand sian jouine, dins li gres embauma de nòsti colo de Prouvènço, tóuti aquéli coumprendran aquelo douço remembranço que li fiéu de la terro, quand soun pas de nebla, gardon pèr lou parla de soun enfanço e de si maire.

La pouësìo, aquelo flour de la naturo e di nacioun, que d'esperelo sort dins l'asclo d'uno roco o dins la bòri d'un pacan, la pouësìo, aquel encèns que mounto de nosto amo vers lou soulèu de Diéu, es uno causo, mis ami, que s'apren pas dins lis escolo. E li pouèto qu'an parla, dins soun oustau, dins soun endré, uno lengo que vèn touto souleto sus li bouco, uno lengo que parlon li pèiro dóu païs, se soun pouèto de naturo, se soun pouèto veritable, noun podon sèns menti la renega ni la leissa.

E vaqui ço que Roumaniho, que n'èro pas un nèsci nimai un ignourènt, coumprenguè d'istint à bono ouro.

Plen de la counvicioun que la lengo parlado pèr li gènt dóu terraire, pèr li vièii famiho fidèlo à si coustumo, devié autant qu'uno autro èstre digno de viéure e digno d'espremi tout ço que ris o plouro dins lou cor di bràvi gènt, Roumaniho, — e es acò sa glòri en Prouvènço — tratè la lengo prouvençalo en tout respèt e tout ounour.

Se cresié, d'aquéu tèms, e lou cresien li bedigas, li francihot e lis arlèri, que noste prouvençau n'èro plus bon que pèr li farço di darrié jour de Carnava, e qu'èro indigne e incapable d'entraire e de canta tout ço que i'a de bèu, tout ço que i'a d'ounèste.

Mai Roumaniho, em' uno voio que se fasié durbi pertout, em' uno bounoumìo que fasié gau en tóuti, e, quand falié, em' un courage que, dins un tèms de lucho poulitico arderouso, ié vauguè, se vèi proun, l'estimo de si countrastaire, Roumaniho, éu, menè la lengo famihiero dóu pople de Prouvènço pertout, vers li mai despichous.

La faguè aculi emé de picamen de man dins li coumpagno li plus fièro ; la faguè triounfla dintre lis acadèmi li mai refastigouso, la faguè canta dins li glèiso emé si melicous Nouvè ; ié faguè tira li lagremo i riche, quand disié :

Iéu vène vous parla de la santo pauriho !

Qu'es besoun de vous dire la vogo de si conte de l'*Armana prouvençau*, d'aquéu Cascarelet que l'a rendu tant poupulàri ? Lou pichot libre ounte escampavo,

Digitized by Google

desempièi quaranto an, au mounde de Prouvènço, la galejado de bon goust e lou vièi rire dóu païs, es esta, es encaro lou passo-tèms de tout un pople.

Fau-ti parla de l'obro inmènso ounte a presida tant de tèms, l'obro d'espurgamen, de sauvamen, de proupagando de nosto lengo miejournenco, ounte, lis un après lis autre, avié groupa e reüni tant de coumpan e d'escoulan, l'obro dóu Felibrige, toujour que mai ravoio, toujour que mai fegoundo, que nous vau aujour-d'iuei la vesito e l'aflat dis ami de Paris e lou rebat de tóuti lis ilustracioun vivènto!

Noun, aquéli coulègo, li fraire de Paris, vous diran, vous van dire éli-meme la pourtado d'aquesto manifestacioun. Es de liuen que se vèi la courouno d'un aubre, es de liuen que se jujò lou clarun d'uno glòri.

Vièi cambarado, vièi ami de Jousè Roumaniho, lou mai entimè, pode dire, d'aquéli que l'an couneigu, me countènte iéu, temouin de soun amour pèr la Prouvènço, de saluda au-jour-d'iuei sa glourificacioun, en presènci d'aquéli qu'an segounda soun obro, de sa mouié valènto e de tóuti li siéu.

O, moun bèu Roumaniho ! à la fàci dóu pople que s'encarnavo en tu, dins aquest Avignon — que n'as fa lou fougau de nosto reneissènço, iéu salude ta caro, vivènto pèr toujour à l'oumbro dóu Palais di Papo, en aquéu rode astra qu'i tèms papau se devinavo lou jardin de la Rèino Jano !

TRADUCTION

Roumanille, né dans une famille du peuple, franche famille provençale et que l'éducation n'avait énervée en rien, comme celles qui restent attachées à la terre, Roumanille, âme d'or, quand vint l'âge de sentir et de chanter ce qu'il sentait, comprit, lui, qu'il tenait de sa source et de sa race quelque chose d'intime, de profond, de fidèle, de pieux et de saint, — qui ne pouvait se dire que dans la langue de ses pères.

Tous ceux qui ont bu le lait des traditions et des croyances antiques dans un langage propre au terroir où ils naquirent, — et ceux-là sont de plus en plus rares, — tous ceux qui ont goûté le miel pur, le miel-vierge de l'éternel *rayon* qui ruisselle, en notre jeunesse, dans les coteaux embaumés de nos collines de Provence, tous ceux-là comprendront le doux et tendre souvenir que les fils de la terre, lorsqu'ils n'ont pas été gâtés par le brouillard, gardent pour le parler de leur enfance et de leurs mères.

La poésie, cette fleur de la nature et des nations, qui sort spontanément dans le creux d'une roche ou dans la hutte d'un berger, la poésie, cet encens qui monte de notre âme vers le soleil de Dieu, est une chose, mes amis, qui ne s'apprend pas à l'école. Et les poètes qui ont parlé, dans leur maison, dans leur village, une langue qui vient toute seule sur les lèvres, une langue que parlent les pierres du pays, s'ils sont poètes de nature, s'ils sont vraiment poètes, ne peuvent, sans mentir, la renier ou la délaisser.

Et voilà ce que Roumanille, qui n'était pas un sot ni un inconscient, comprit d'instinct et à bonne heure.

Plein de la conviction que la langue parlée par les gens du terroir, par les vieilles

Digitized by Google

familles fidèles à leurs mœurs, devait autant qu'une autre être digne de vivre et digne d'exprimer tout ce qui rit ou pleure dans le cœur des braves gens, Roumanille, et c'est là sa gloire en Provence, traita la langue provençale en tout respect et tout honneur.

On croyait, en ce temps-là, — et le croyaient les imbéciles, les petits francisants, ceux qui posent, — que notre provençal n'était plus bon que pour les farces des derniers jours de Carnaval, et qu'il était indigne, incapable de chanter ou de traiter n'importe quoi de beau, n'importe quoi d'honnête.

Mais Roumanille, avec un entrain qui se faisait ouvrir partout, avec une bonhomie qui charmait tout le monde et, lorsqu'il le fallait, avec une bravoure qui, dans un temps de luttes politiques ardentes, lui valut (et on peut le voir) l'estime de ses adversaires, Roumanille, lui, mena la langue familière du peuple de Provence partout, chez les plus dédaigneux.

Il la fit accueillir avec des battements de mains dans les compagnies les plus fières; il la fit triompher dans les académies les plus guindées ou rechignées; il la fit chanter à l'église avec ses délicieux noëls; il la fit arracher des larmes, quand il disait aux riches :

Je viens, moi, vous parler pour la pauvreté sainte.

Qu'est-il besoin de rappeler la vogue de ses contes de l'Almanach provençal, de ce *Cascarelet* qui l'a rendu si populaire! Le petit livre où il épanchait, depuis près de quarante ans, la plaisanterie de bon goût et le vieux rire du pays, est encore le passe-temps de tout un peuple.

Faut-il parler de l'œuvre immense où il présida si longtemps, l'œuvre de purification, de sauvetage, de propagande de notre langue du Midi, où il avait convoqué, groupé, les uns après les autres, tant de collègues et de disciples, l'œuvre du Félibrige, de plus en plus vivante, de plus en plus féconde, qui nous vaut, aujourd'hui, les sympathies et la visite des amis de Paris et la faveur vibrante de toutes les illustrations!

Ces confrères eux-mêmes, ces amis de Paris vous diront, vont vous dire, mieux qu'il ne m'appartient, la portée, la hauteur de cette manifestation. C'est de loin qu'on peut voir la couronne d'un arbre, et c'est de loin qu'on juge la clarté d'une gloire.

Vieux camarade, vieil ami de Joseph Roumanille, le plus intime (je puis le dire) de tous ceux qui l'ont connu, je me contente, moi témoin de son amour pour la Provence, de saluer aujourd'hui sa glorification, en présence de ceux qui ont secondé son œuvre, de sa vaillante épouse, de tous les siens.

O Roumanille! à la face du peuple qui s'incarnait en toi, dans cet Avignon dont tu fis le foyer de notre renaissance, je salue ton image, vivante pour toujours, à l'ombre du palais des papes, et en ce lieu prédestiné qui fut, aux temps pontificaux, le jardin de la Reine Jeanne.

La foule est énorme dans le square ensoleillé. Elle fait une ovation enthousiaste au grand poète. Au nom du Félibrige de Paris, M. **Sextius Michel** prononce alors l'allocution suivante :

Digitized by Google

MESDAMES, MESSIEURS,

Après l'admirable panégyrique que vient de prononcer l'illustre auteur de *Mireille*, je m'abstiendrais volontiers de prendre la parole, si je n'avais, comme président des Félibres parisiens, un devoir impérieux à remplir.

Les Félibres de Paris avaient pour Roumanille, comme pour Aubanel, un culte particulier. Ils l'appelaient l'ami, le père. Pourrais-je ne pas venir, en leur nom, apporter un tribut d'hommages, si modeste qu'il soit, devant ce pieux monument élevé à la mémoire de celui qui fut, pour ses amis, le « bon Rouma », et qui sera le grand Roumanille pour la postérité ?

Oui, nous l'aimions, et lui-même n'avait garde d'oublier ses amis de Paris. Il correspondait avec plusieurs d'entre nous. Aussi, suffisait-il d'une de ses lettres, même d'un simple télégramme, pour que, dans le cours d'une de nos séances au Café Voltaire, son image semblât soudain nous apparaître dans un épanouissement de bonne humeur et de saine gaieté.

Oh ! les chères et charmantes lettres, toujours pleines de finesse et de gentillesse méridionales ! Avec quelle chaleur d'âme nous les lisions, encore tout imprégnées d'air natal et vibrantes du chant des cigales !

La dernière que nous reçûmes m'était adressée : elle était datée du 20 janvier 1891.

« Moun bèu felibre, m'écrivait-il, despièi l'estiéu passa que vous mandère tant couralamen à *Tarbe* quàuqui ligno amistousamen felibrenco, nous sian rèn di. Un tros de papié cartoun emé moun noum empremi dessus, acò 's pas proun. Vole, iéu, dève apoundre quàuqui paraulo, pichot bouquet de bono annado que reçauprés tout bonamen, coume vous lou mande, de ma chambreto, ounte, counvalescènt urous, siéu embarra, maudissènt l'ivèr malin e verinous que nous desolo e nous aclapo. Es lou cas de canta :

Lèu ! lèu ! lèu !
Fai-te vèire, bèu soulèu !

en esperant d'ana béure, i pèd dóu palais, aquclo tisano tant sano facho emé de rai de soulèu e d'aire pur, bèn meiouro pèr la santa que li drogo pudènto d'Esculape, aquéu diéu imbecile... »

Quelques lignes encore sur le même ton, puis, brusquement, comme attendri ou comme un voyant, il finissait par ces mots : « Embrassen-nous ! »

C'est ainsi que nous apprîmes sa maladie et, le 22 mai suivant, nous apprenions, hélas ! que le « bon Rouma » n'était plus.

Rappellerai-je le cri de douleur qui s'échappa de toutes les poitrines, à cette nouvelle ? A Paris, les regrets furent les mêmes qu'en Avignon où l'antique nef de Saint-Agricol entendit, au milieu des sanglots, l'oraison funèbre du P. Xavier de Fourvières, prononcée en cette même langue que le grand félibre avait relevée et comme tirée de l'ombre et de la servitude.

Maintenant, ô cher et immortel félibre, tandis que tu dors, là-bas, dans ton petit village fleuri, parmi les pommiers que tu as chantés, voilà enfin que ton

Digitized by Google

image se dresse, en sa sereine bonhomie, dans cette noble cité, ville sainte du Félibrige, où tu vécus toute ta vie d'homme et de poète, au milieu de cette population généreuse et enthousiaste, fidèle aux leçons du passé, aimant sa province et ses usages, et son Rhône tumultueux, et son grand palais, voisin des étoiles, aimant la France par dessus tout.

Ces sentiments étaient les tiens, ô poète, et voilà aussi que toutes les Muses, celles des monts et des fleuves, celles des rivières et de la mer, toutes les Muses méridionales chantent des hymnes en ton honneur, faisant revivre ton passé laborieux dans ta gloire présente, et mêlant encore une fois dans la sonorité des rimes et l'encens des hommages, les deux noms toujours chers de Joseph Roumanille et de Rose-Anaïs.

O penseur au rire toujours jeune, regarde-nous du haut de ce monument ; souris-nous, si quelque chose des ancêtres vit encore à travers le marbre ou le bronze ; souris à ceux qui, n'ayant point suspendu leurs lyres aux saules de la rive, dans le pays d'exil, n'en ont pas moins les yeux sans cesse tournés vers la petite patrie, ne prononçant son nom et celui de ses poètes qu'avec le respect des amitiés fidèlement gardées.

Ce que nous aimons en toi, ô maître, tu le sais, ce n'est pas seulement l'auteur ingénieux et fécond des *Nouvelles* et *Cascareleto*, semées à profusion dans ton *Armana prouvençau*, presque vieux d'un demi-siècle, et des *Noëls*, si pleins de docte et belle humeur, et de ces *Contes* « comédie aux cent actes divers », où ta Muse « vêtue en fille d'Avignon, au regard libre, au fier parler, laisse, de sa main largement ouverte, s'échapper les souvenirs du temps où l'on riait ; » —

Ce n'est pas seulement l'infatigable promoteur de notre renaissance provençale, qui, relevant l'idéal populaire, dans le siècle de la centralisation et de la prose a suscité, selon l'expression d'un de tes panégyristes, des héritiers à ces trouvères du moyen âge, mélodieux enchanteurs d'une société disparue ; —

Ce que nous aimons en toi, ce que nous aimons surtout, c'est l'homme qui, sorti du peuple, a écrit pour le peuple et a été compris du savant citadin comme du pâtre de la Camargue ; c'est le poète doux aux humbles, bon aux petits, laissant tomber dans le gerbier odorant des « Margarideto » ces trois beaux vers, ces trois fleurs de mansuétude et de compassion :

Leissas d'espigo à la garbeto,
Quàuqui gran à la fournigueto :
Diéu benesira la meissoun.

Et Dieu, en effet, a béni la moisson. Et cette moisson, tu l'as vue s'élever chaque jour grandissante dans des champs d'idéal et de paix ; tu as vu la grenade s'entr'ouvrir sur l'arbre fraternel, et mûrir les raisins de Crau, et une étoile s'arrêter sur les Alpilles où est venu chanter le cygne qu'on attendait.

Plus heureux que Moïse, qui ne vit la Terre-Promise que du haut de la montagne, tu es descendu triomphalement vers les plaines fécondes, et tu as pu t'écrier avant de mourir :

Digitized by Google

Aro, moun Diéu, pode mouri,
Aro, o bonur, qu'ai vist flouri
L'aubre que plantère en Prouvènço.

Cet arbre que tu as planté, ô Roumanille, non seulement il a fleuri en Provence, mais il a étendu si loin ses vigoureuses racines, que, jusque sur les rives de la Seine, ont poussé, fiers aujourd'hui de leurs frondaisons luxuriantes, deux de ses rejetons les plus puissants, la Cigale et le Félibrige de Paris; et c'est au nom de ces deux associations, unies dans la sérénité de l'Art qui vient de triompher dans Orange, que je te salue, ô Roumanille, ô toi l'apôtre, ô toi le père !

Après M. Sextius Michel, M. **Clovis Hugues** lit, de sa voix chaude et entraînante, une *Ode à la Provence*, soulignée presque à chaque strophe par des acclamations :

Es pèr tu que caute, Prouvènço !
Quand revèse touu soulèu d'or,
Tout ço que fuguè ma jouvènço,
Me beluguejo dins lou cor.
Courre ti bos e ti mountagno ;
M'acate darrié li baragno,
Coume quand ère pichounet ;
Dins lou blanc trelus de l'aubeto,
Arrape ensèn sus li floureto
La rimo e lou parpaiounet.

Dintre ti roco ensouleiado,
Dins lou cèu que blaiejo e ris,
S'aubouro la roco di fado,
Aquelo que fuguè moun nis.
Mi rèire coucha sus l'auturo,
Dins la bèuta de la naturo,
N'an que lou clapas pèr toumbèu ;
L'amo di nostre, quand s'envolo,
Voulastrejo subre li colo
Emé li nivo e lis aucèu.

Prouvènço, o maire de ma maire !
Es tu qu'en boufant sus ma car
Me batejères pantaiaire
Emé l'aigo dóu Rose clar !
Es tu que, proche moun auriho,
Vounvounaves coume uno abiho,
Quand de Menerbo à Veleroun,
Jamai desafouga de courre,
M'enfusave i draiòu di mourre
En piéutant coume un passeroun.

Se s'aubouran lèu, se nosto amo
Abrasado dóu fiò de Diéu,
Seguis coume un aucèu de flamo
Lou desplegamen di drapèu,
Se cridan : Bataio ! bataio !
Se la santo espaso cascaio
Dins lou fourrèu, sout nòsti man,
Es pèr ço que, sus ti det rouge,
Avèn begu lou sang ferouge
Di Sarrasin e di Rouman !

Se parlan ta lengo adourado,
Pertout, de liuen coume de près,
Emé nòsti labro daurado
De la cansouneto dóu brès,
Es pèr ço que li pàuri vièio
Nous disien ta gènto Mirèio,
Amourouso de Vincenet,
Dintre lou tèms que sus sis anco
La fielouso de sedo blanco
Se debanavo plan-planet.

Se nosto cansoun triounfalo,
Ounte la joio s'espandis,
Lando coume un vòu de cigalo
Dins lou cèu negre de Paris,
Es pèr ço que siés jamai lasso
De faire espeli nosto raço
Dins li poutoun d'or dóu soulèu,
E que nous as dins li parpello
Vuja la glòri dis estello
Coume l'òli dins lou calèu !

Digitized by Google

Zóu ! li poung fa pèr la batèsto,
Li cambo au pitre di chivau,
Sarian belèu li troublo-fèsto,
Li cercaire de lausié faus,
S'avian pas vist sus ti mountagno,
Lis óulivié, li blad d'eigagno,
Proufetisa la grando pas
Emé si branco clarinello,
Tremoulant coume de dentello
Darrié l'espalo di roucas.

Oublidarian bessai la terro,
S'èro pas, dins l'èr siave e dous,
Enca risouleto coume èro
Au jour de sa proumiero flous ;
Mai lou mèu de la grando souco
Es sèmpre encaro sus ta bouco
Dins lou trelus e dins lou vènt ;
L'aubo en se levant te poutouno,
E la bèuta de ti chatouno
Abraso lou cor di jouvènt !

Ges d'esclùssi pèr ta memòri !
Quau t'aclapara dins lou trau,
Aro que t'abéures de glòri
Au dive sourgènt de Mistrau ;
Aro que Fèlis Gras te canto,
Aro que Roumaniho encanto
L'amo de ti fiéu negrinèu,
E qu'au dardai di souleiado
A pleno labro l'as manjado,
La Miéugrano d'Aubanèu ?

Soun de maufatan e d'arlèri
Aquéli que, lèu desmama,
Sabon plus dins ti cementèri
Jougne li man e lagrema ;
Aquéli que t'an mespresado,
Que volon plus segui ti piado,
Pèr lou camin di parpaioun,
E que, renegous de si paire,
An crento de parla, pecaire !
La lengo de ti pastrihoun.

Prouvènço, o terro benesido !
Nàutri t'aman sèmpre que mai,
Coume la blanco margarido
Amo lou poulit mes de mai !
T'aman d'uno amo libro e fièro,
A sagata sout ta bandiero
Lou que te sarié pas fidèu,
Pèr ço que la Françò sacrado
T'a, dins sa courouno estelado,
Coume lou Ventour a lou cèu !

E t'amaren ansin, Prouvènço,
Enaura pèr crida toun noum,
Li dous pèd dins ta draio, sènso
Plega dóu cor o di geinoun,
Tant que lou vènt, sus la mar bluso,
Cantara dins la roco nuso
Li glòri dis ome e di diéu,
Tant que, dins li joio nouvialo,
Veiren à ti man celestialo
Flouri li roso de l'estiéu !

Le Capoulié du Félibrige, M. Félix Gras, beau-frère de Roumanille, au nom de la famille du poète, remercie en quelques mots les orateurs et le Municipe avignonnais. Le maire, M. Pourquery de Boisserin, en une allocution très cordiale, prend possession du monument au nom de la ville.

Alors, le cortège se rend place Saint-Didier, pour inaugurer le monument de Théodore Aubanel, dû au ciseau d'Etienne Leroux.

Il revenait à M. **Louis Astruc,** qui occupe le siège d'Aubanel, son ami, au Consistoire, de retracer, le premier, les mérites de l'immortel félibre. Voici son allocution :

Midamo, Messiés,

Vuei la Prouvènço, la Pouësìo, la ciéuta avignounenco podon carga sis ajust

Digitized by Google

dimenchau : lou fièr patrioto, lou grand pouèto, lou fidèu ciéutadin, lou veici ressuscita dins la suprèmo glòri de l'inmourtau souveni. Vuei Sant-Agricò e Nosto-Damo trignoulejon l'*alleluia* sublime !

Lou pouèto que forjo li trelus emé soun cor e 'mé soun esperit, travaio i raioun de soun apouteòsi, e lou patrioto qu'amo de tout soun esperit e de tout soun cor lou brès ounte es na, li bàrri que trèvo e la lengo ounte canto, alestis l'amour qu'enviróutara plus tard sa propro memòri.

Vaqui perqué, vuei, la literaturo e la couralita se trovon reünido au pèd d'aquest brounze.

Après Scèus que, à l'aflat de Flourian, farandoulejo chasque an à l'entour d'Aubanèu cigalié, èro juste qu'Avignoun aguèsse lou retra d'Aubanèu felibre ; provo, entre tèms, que se l'ome, pèr sa franquesso, soun grand cor, sis idèio largo, se sachè faire ama liuen, liuen tambèn lou mèstre se sachè faire amira, e la Françoo voulountié lou partejo emé nous-autre.

La literaturo prouvençalo, trachido de nosto terro souleiouso e de nòstis oundo bressarello, comto pas, coume aquelo de Paris, de quantita d'ensigno — poulido souvènt — e de tiero d'escolo — quàuquis-uno fasènt de bèlli provo de lucho pèr la vido. Nosto literaturo d'O, despart quàuquis assai, es à pau près uno dins lou Bèu, lou Bon e lou Verai, coume uno simplo fiho dóu pople, pas mai.

Pamens, Aubanèu ié sachè empremi uno talo coulour persounalo ; sa lumenouso paleto, sourtènt di draio bouscado jusqu'alor pèr si davancié e si countempouran, brihè de tau biais, dóumaci soun engèni febrous, que se pòu dire qu'éu fuguè l'esbrihaudant foundadou de l'escolo parnassiano en Felibrige, e quand li Teoufile Gautier e li Banville, aquéli Parnassian avans la letro, saludèron e prouclamèron l'art dóu pintre que glourifican eici, es que vesien proun un fraire esquist dins noste bèu pouèto avignounen e que, sus lou Parnasse naciounau, lis escrinceladuro dis *Esmaut* e la majesta di *Cariatido* poudien segur avé la coumpagno redoulènto de la rouginello *Miòugrano*.

E 'ncaro, dequé soun devengu vuei aquéli gran de courau ? Aquéli gran, saunous coume lou cor dóu paure troubaire, an pali, despièi, coume tout pantai palis davans la souleiado, meme li pantai de vint an. Lou miòugranié s'es espóussa, leissant si perfum d'amour i ventoulet de Font-Segugno, s'es espóussa davans l'obro virilo, definitivo, que fai d'Aubanèu lou grand artisto que sabèn, que lou counsacrara dins l'aveni, permié li plus pur coulouristo que fan d'aquesto ouro la glòri de la republico di letro.

Aquéu que, mai urous que Proumetiéu, pousquè anima de flamo celèsto de sujèt coume *Li Fabre* e *Noço de fiò* ; autre Benvenuto Cellini, aquéu qu'a 'nserti de perlo fino dins lou velout di car « pastado de rose e de blanc » ; aquéu que coume Prassitèlo escultè dos celèbri Venus ; aquéu, res ni rèn lou podon empacha de dourmi, mai sis ami, si disciple, sis amiraire noun volon crèire à sa mort.

Lou vaqui dounc noste Aubanèu dins la doublo inmourtalita artistico e poupulàri, car se soun obro es marcado pèr la Pousterita, gràci à M. Estève Leroux, aquéu

Digitized by Google

pouèto dóu cisèu qu'a burina uno di plus bèlli pajo de nosto istòri, sa bouco bèn-disènto, sis iue ispira, sa fàci avenènto s'impauson aro à tóuti : i pichots enfant que coumprendran plus tard, i grand que voudran jamai coumprendre, e i Fiho d'Avignoun que coumprenguèron toujour soun cantaire magique !

TRADUCTION

MESDAMES, MESSIEURS,

Aujourd'hui la Provence, la poésie, la cité avignonnaise peuvent mettre leurs atours du dimanche ; le fier patriote, le grand poète, le fidèle citoyen, le voici ressuscité dans la suprême gloire de l'immortel souvenir. Aujourd'hui, Saint-Agricol et Notre-Dame carillonnent l'*alleluia* sublime !

Le poète qui forge les rayons avec son cœur et avec son esprit, travaille aux splendeurs de son apothéose, et le patriote qui aime de tout son esprit et de tout son cœur le berceau où il est né, les remparts qu'il hante et la langue dans laquelle il chante, prépare l'amour qui entourera plus tard sa propre mémoire.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, la littérature et la cordialité se trouvent réunies au pied de ce bronze.

Après Sceaux qui, à la faveur de Florian, fait la farandole chaque année autour d'Aubanel, cigalier, il était juste qu'Avignon eût les traits d'Aubanel, félibre ; preuve, entre temps, que si l'homme, par sa franchise, son grand cœur, ses idées larges, sut se faire aimer au loin, au loin aussi le maître sut se faire admirer, et la France volontiers le partage avec nous.

La littérature provençale, sortie de notre terre ensoleillée et de nos ondes berceuses, ne comprenait pas, comme celle de Paris, des quantités d'enseignes — jolies souvent — et des théories d'écoles — quelques-unes faisant de belles preuves de luttes pour la vie. Notre littérature d'Oc, à part quelques essais, est à peu près une dans le Beau, le Bon et le Vrai, comme une simple fille du peuple, pas plus.

Cependant Aubanel lui sut imprimer une telle couleur personnelle ; sa lumineuse palette, sortie des sentiers battus jusqu'alors par ses devanciers et ses contemporains, brilla de telle façon grâce à son génie enfiévré, que l'on peut dire qu'il fut l'étincelant fondateur de l'école parnassienne en Félibrige, et lorsque les Théophile Gautier et les Banville, ces parnassiens avant la lettre, saluèrent et proclamèrent l'art du peintre que nous glorifions ici, c'est qu'ils voyaient suffisamment un frère exquis dans notre beau poète avignonnais et que, sur le Parnasse national, les ciselures des *Emaux* et la majesté des *Cariatides* pouvaient certainement avoir la compagnie embaumée de la rouge *Grenade*.

Et encore, que sont devenus aujourd'hui ces grains de corail ? Ces grains de corail, saignants comme le cœur du pauvre troubadour, ont pâli, depuis, comme tout rêve pâlit devant l'ensoleillement, même les rêves de vingt ans. Le grenadier fut secoué, laissant ses parfums d'amour aux brises de Font-Ségugne, il fut secoué devant l'œuvre virile, définitive, qui fait d'Aubanel le grand artiste que nous connaissons, qui le consacrera dans l'avenir parmi les plus purs coloristes qui font à cette heure la gloire de la République des lettres.

Digitized by Google

Celui qui, plus heureux que Prométhée, put animer de flammes célestes des sujets comme les *Forgerons* et *Noces de feu* ; nouveau Benvenuto Cellini, celui qui a serti des perles fines dans le velours des chairs « pétries de rose et de blanc » ; celui qui, ainsi que Praxitèle, sculpta deux célèbres Vénus, celui-là, personne ni rien ne peuvent l'empêcher de dormir, mais ses amis, ses disciples, ses admirateurs ne veulent pas croire à sa mort.

Le voilà donc, notre Aubanel, dans la double immortalité artistique et populaire, car si son œuvre est marquée pour la postérité, grâce à M. Etienne Leroux, ce poète du ciseau qui a buriné une des plus belles pages de notre histoire, sa bouche bien-disante, ses yeux inspirés, sa face avenante s'imposent maintenant à tous : aux petits enfants qui comprendront plus tard, aux grands qui ne voudront jamais comprendre, et aux Filles d'Avignon qui comprirent toujours leur chantre magique !

Le chancelier du Félibrige, M. **Paul Mariéton**, célèbre ensuite Aubanel, poète de l'amour, en fixant sa place dans la Renaissance provençale. Voici un important fragment de son discours :

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce jour est un grand jour pour Avignon, pour la Provence. Deux des trois créateurs du magnifique mouvement de race, qui rassemble aujourd'hui devant un peuple enthousiaste, enfin conscient de ses gloires et jaloux de sa dignité reconquise, les autorités sympathiques de la province et de la nation, deux des trois fondateurs de notre Félibrige entrent dans l'immortalité populaire, en présence du génie heureux qui sut consacrer et parfaire à jamais l'œuvre de la trinité provençale.

On vous a dit éloquemment la genèse de cette renaissance en vous découvrant l'image de bronze de Joseph Roumanille, son promoteur essentiel. Entre ce génie populaire et le génie national que symbolisent durablement *Mireille* et *Calendau*, un génie de tendresse humaine avait sa place nécessaire : le cœur ardent et doux, l'âme amoureuse d'Aubanel !

Dès la première heure, chacun de nos trois maîtres a son rôle d'action, son champ d'enseignement, sa voix propre, son monde attentif. Roumanille restaurait dans la dignité littéraire sa chère langue maternelle, confinée jusqu'à lui en de viles besognes, pour lui avoir révélé la suavité des larmes. Frère de Virgile, Mistral exprimait la couleur et l'élégance unies, l'atticisme éternel de la race, en ses premiers poèmes où déjà tressaillait l'enfantement sublime de ses héros « nationaux. » Aubanel apportait le premier l'expression puissante, le réalisme artiste, l'invention passionnée. Depuis sa trilogie des *Innocents* (1851), évènement notable dans l'évolution littéraire nouvelle, jusqu'à ce parfait chef-d'œuvre, la *Vénus d'Avignon*, la passion à l'art unie eut en lui son sublime interprète.

Psaumes d'amour, chants de pitié, iambes vengeurs, drames du cœur et de la chair, un incomparable poète de la tendresse nous est né. Toute femme lui est sacrée, de la pauvre veuve sans pain pour ses petits, à la misérable amoureuse qui meurt de les avoir abandonnés... Nul n'a rendu comme lui le regard de la

Digitized by Google

mère couvant ses beaux enfants de lait, nul n'a fait autant frissonner aux cris du sang éperdu vers l'amour, ni mieux communiqué le trouble impérieux de l'apparition de la femme !

Un jour, dans sa jeunesse, Aubanel rencontra le divin maître des poètes, le désir sans espoir, l'amour ! Ce jour décida de son âme. Qu'importe l'inspiratrice ! c'est son propre cœur qu'il avait trouvé, et perdu. A travers les visions de la Femme, délicieux fantômes du rêve, il le chercha toujours, ce cœur ardent, pur et compatissant. Alors, sa chasteté allumant son génie, l'idéale vision première de ses vingt ans garda pour l'immortalité le nom de l'*Unenco*, Zani !

Le voilà devant vous, Messieurs, le poète de notre jeunesse. Une femme lui tend la palme d'immortalité. C'est dire assez à tous que ses poèmes sont dans le cœur de toutes, et que les *filles d'Avignon* égrèneront toujours les beaux grains de corail sanglant de la *Miéugrano entre-duberto*.

. . . . . .

O sublime artiste, ô grand cœur ému, ne crains rien de l'œuvre des âges, toi qui as chanté comme les plus grands poètes, d'un cœur candide et fier, ces trois sources de toute espérance : la beauté, l'amour et la mort !

Puis, M. Maurice Faure improvisa une allocution provençale, de cette voix puissante qui sait si bien se faire entendre de la foule.

Les vers suivants, de M. **Emmanuel des Essarts,** furent lus par le docteur Pamard :

A THÉODORE AUBANEL
POUR L'INAUGURATION DE SON MONUMENT

O poète formé de Catulle et de Dante,
Tes vers pleins d'ardeur tendre et de mâle douceur,
Aubanel, ont uni la passion stridente
A la mysticité du Florentin penseur.

Pétrarque plus fougueux d'une Laure recluse,
Il sied qu'en Avignon ton pieux monument
Se dresse près des flots de Sorgue et de Vaucluse
Qui redisent le nom de l'immortel Amant.

Ton ode a traversé tous les âges de l'âme :
C'est un génie antique et nouveau que le tien,
Car tes strophes de fièvre et tes sonnets de flamme
Recèlent la fraîcheur de l'Idéal chrétien.

Au double ciel de l'Art ta louange est inscrite,
Grec et moderne aux chants d'amour et de douleur,
Et toujours renaîtra, frère de Théocrite,
L'épanouissement de ta Grenade en fleur.

Digitized by Google

Un vieil ami d'Aubanel, M. **Alphonse Tavan**, le félibre d'*Amour e Plour*, récita la poésie qu'on va lire :

Avignoun grasiba, bèu e fièr Avignoun,
Pos traire dins lis èr ti plus galoi trignoun,
Pos t'adourna de ti belòri,
Toun pouèto, toun fiéu, toun sublime amourous,
Toun Aubanèu ama, vuei s'aubouro, courous,
Sus lou pedestau de la glòri !

Aro poudèn canta, nous-autre sis ami,
Avignoun lou countèmplo ! Aro poudès dourmi,
O vous, sa coumpagnò tant caro ;
D'aquest mounde, perqué fau que partèn un jour,
Aquéu que part proumié, lou sabèn, es toujour
Aquéu qu'es mens de plagne encaro.

La vido e si trebau, lou vieiounge, la mort,
Tout ço que nous estrasso e tout ço que nous mord,
E lou toumbèu que se pestello,
Podon plus rèn sus tu ; que fague caud o fre,
Pouèto, restes siau, e majestous, e dre,
Dins lou trelus que t'enmantello !

Avignoun te countèmplo ! *Avignoun grasiba*
Te belara de-longo, urous, meraviha
De ta pouësio tant bluio ;
Li chato à toun entour faran lou roudelet,
Lis amaire vendran dire soun capelet
A l'oumbro de toun estatuio.

Pèr tu, Scèus espandis de tousco de rousié ;
La Prouvènço t'adus la branco de lausié ;
Lou rebat dóu fougau t'esbriho ;
Lou grand Paris t'amiro e te trais un renoum ;
Mai t'atroves tant bèn en vilo d'Avignoun,
En pleno pichoto patrio !

Si bàrri, Jacoumar, Sant-Pèire, Sant-Didié,
Dison mai à toun cor que tout lou mounde entié,
E la Roco emé Nosto-Damo,
Lou grand Rose enfiouca di roujour dóu couchant,
E de Sant-Benezet lou pont tout flamejant,
N'en dison bèn mai à toun amo !

Iéu, qu'un urous destin m'a fa toun escoulan,
Qu'ai agu lou bonur d'ausi ti proumié cant
Que me repasse de countùnio,

Digitized by Google

Quand me permene, eila, plen de toun soun souveni,
Me sèmblo te revèire à coustat de *Zani*,
Dins la draio de Font-Segugno.

Font-Segugno beni, mounte vous sias trouva !
Sus terro, quàuqui fes, se vous plais de treva,
Vendrés aqui, tèndris amaire,
Car aqui i'a toujour lou mistèri, la pas,
E toujour lis aucèu canton dins lou bouscas
Ounte van plus li calignaire !

Avignoun grasiba, bèu e fièr Avignoun,
Pos traire dins lis èr ti plus galoi trignoun,
Pos t'adourna de ti belòri,
Toun pouèto, toun fiéu, toun sublime amourous,
Toun Aubanèu ama, vuei s'aubouro, courous,
Sus lou pedestau de la glòri !

Mandadis

A-n-éu, aro e toustèms la santo amiracioun !
Mi vot, moun amistanço e ma benedicioun
A tu soun fiéu, digne acampaire ;
E, pietadous, reçaup, o car Jan-de-la-Crous,
Aquélis ùmbli vers que moun cor pietadous
Souspiro à toun glourious paire !

Et la cérémonie se termina par quelques mots de MM. Félix Gras et Pourquery de Boisserin. — « Devant le drapeau bleu, blanc et rouge, dit le Capoulié en finissant, il faut rappeler ici qu'Aubanel terminait ses livres et ses discours par le double cri : Vive la Provence ! vive la France ! »

En prenant possession du monument au nom de la ville, le maire d'Avignon ajouta que le texte des paroles prononcées à l'une et l'autre inauguration, serait enclos dans le procès-verbal officiel de la double cérémonie. (1)

LE CONSISTOIRE

Le Consistoire s'est ensuite assemblé à l'Hôtel de Ville, dans la salle du Conseil Municipal. Jamais ne s'était vue telle réunion de majoraux, depuis l'assemblée de fondation du Consistoire, en ce même Avignon (1876). Seize étaient présents à la délibération, trois autres avaient préféré s'aller promener à la Barthelasse, ou ailleurs. Nous avons donné tous leurs noms plus haut, à l'inauguration du monument de Roumanille.

(1) Nous avons traduit le compte rendu qu'on vient de lire du bulletin de M. Jean Monné, *Lou Felibrige*.

Digitized by Google

Présidée par le Capoulié du Félibrige, assisté de l'assesseur de Provence Frédéric Mistral, et du chancelier Mariéton, l'assemblée reçut le nouveau majoral, M. Gaston Jourdanne, de Carcassonne, et s'occupa des divers intérêts du Félibrige, avant d'en venir aux divergences des Félibres parisiens, partagés, comme chacun sait, en deux groupes distincts. Les mainteneurs Charles Maurras, secrétaire-delégué de l'*Escolo parisenco*, et Hip. Messine, syndic de la Maintenance du Languedoc à laquelle est rattachée ladite école parisienne, ont également pris part au débat.

Les majoraux Maurice Faure et Sextius Michel ont demandé au Consistoire d'ouvrir les bras au *Félibrige de Paris* et de le considérer désormais comme une Maintenance. Après discussion et délibération, le Consistoire a décidé, par 11 voix contre 5 abstentions, qu'il serait créé, en effet, — sous le nom de *Félibrige de Paris* — une Maintenance septentrionale *(aurouso)*, reliée à la grande famille provençale, et à laquelle l'*Escolo parisenco* du Félibrige était invitée à s'affilier. (1)

M. J. Boniface-Hétrat, traducteur de *Mirèio* en roumain, et auteur de nombreuses publications relatives à la Cause dans les journaux de son pays, a été nommé *Sòci* (associé étranger) du Félibrige.

LE BANQUET

A midi, on se rend au banquet de Sainte-Estelle. L'imposante salle ogivale des Templiers à l'hôtel du Louvre est en rumeur, comme aux grands jours de l'Avignon des Papes. Deux cent cinquante couverts, les initiés du Félibrige ayant admis à leur *convito* solennel toutes les notabilités présentes aux soirées d'Orange. On a lu déjà la plupart des noms. (2) Sur les vieilles colonnes gothiques, figurent, en épigraphe, parmi des cartouches symboliques, des vers des poètes provençaux, et au fond, derrière la table d'honneur, l'immense étendard du Félibrige (d'azur à l'étoile d'or à sept rayons, blasonné en canton des armes écartelées d'Aragon et d'Anjou, les deux dynasties de Provence) dans un faisceau de drapeaux tricolores, et, sous leurs plis, une cigale passant dans le soleil, avec la devise de Mistral :

Lou soulèu me fai canta !

(1) Cette double décision a été sans effet : l'*Escolo* de Paris est restée agrégée à la Maintenance languedocienne, et la Société des Félibres de Paris a déclaré qu'elle gardait son indépendance absolue. Donc, rien de fait.

(2) N'omettons pas, parmi les représentants sympathiques de la presse étrangère qui ont accompagné tout le pèlerinage rhodanien, M. et Mme Thomas A. Janvier, du *Century Magazine*, de New-York, auteurs d'un charmant Voyage au pays des Félibres : *an Embassy to Provence* (1893) et *sòci* dévoués du Félibrige, et M. Goldmann, de la *Gazette de Francfort*, qui a publié un intéressant récit des fêtes que nous racontons.

Digitized by Google

Le Capoulié Félix Gras préside, ayant à sa droite le préfet de Vaucluse, M. Gaston Carle, à sa gauche Mistral, et auprès d'eux MM. Benjamin Constant, de l'Institut, Claretie, de l'Académie française, Lockroy, vice-président de la Chambre des Députés, Paul Arène, président de la Cigale, Sextius Michel, président du Félibrige-de-Paris, et Paul Mariéton, chancelier du Félibrige.

Au milieu de la table, sur un piédestal fleuri, la Coupe sainte des Félibres qui, au dessert, circulera de convive à convive, comme le Graal des initiés de la Cause.

Le **Capoulié du Félibrige** prend le premier la parole en ces termes :

Messiés e gai Counfraire,

Cigalié, Felibre de Paris, salut !

Sias la joio, sias l'estrambord, sias la jouvènço !

Quand, avasta amoundaut dins lou grand vilage, avès passa l'autouno, l'ivèr e lou printèms atravali coume d'abiho, apensamenti sus lou taié di cap-d'obro ; quand, souto lou gèu e dins la nèblo, e mau-grat la maliço dóu tèms, avès coungreia l'obro vougudo, vous pren un refoulèri e vous reviras vers la terro dóu brès, vers la terro maire, la Prouvènço, e coume d'escoulan que lou magistre alargo quand l'ouro a pica, nous arribas en troupo, cantant e farandoulant, afama de rai de soulèu, d'auro de mar, de sentour di mountagno, e fasès un chamatan de cigalo dins li pin, un riéu-piéu-piéu de passeroun sus l'iero que nous ravis e nous reviho un pau, nàutri lis estajan dóu païs, de la douço embriagadisso que nous douno à la longo noste cèu luminous.

Es bon, es san, parai ? de gença à plen póumoun lou ventoulet dóu soulèu que nous adus la frescour salabrouso de la mar e li sentour di tamarisso de Camargo e di figuiero de la Crau.

Assadoulas-vous-n'en, ami : aquelo ouro souleiouso jamai passara la terro ounte crèis l'óulivié.

Es bon, es san, parai ? de revèire, ardido, nòsti chato de Prouvènço que gardon dins li champ e souto l'escandihado, la majesta di divesso en s'aparant de l'uscle emé si capeloun di souleiado, que nous retrason la formo antico dóu blouquié sacra. Es bon, es san, de li revèire souto li lèio o d'assetoun sus la cavalo blanco, lou riban floutant, la couifo de dentello recouquihado, mistoulin bounet frigian qu'adóutèron l'an de la Liberta.

Escoutas soun paraulis, mai dous que lou cantico dis ange, bevès lou rai de sis iue, devourissès lou fiò de si poutoun... E que raço raceje !

Es bon, es san, parai ? e lou pitre vous bat quand toucas la pèiro de voste oustau, la terro de voste mas. Oh ! chaspas-lèi bèn dins vòsti man, aquéli pèiro qu'an acata vòsti rèire, aquelo terro nourriguiero de vosto raço. Beisas-lèi de touto la fervour de vòsti labro : es acò li relicle naciounau ! Que chascun li venère, li garde e lis apare coume nautre, e la Franço, qu'esbrihaudo li nacioun, deman doumtara lou mounde !

Digitized by Google

Sabe en quau parle. Sabe que vosto pensado, coume la nostro, es virado vers aquelo toco sublimo. Sabe, Cigalié e Felibre de Paris, qu'avès escri dins li libre touto la bello obro qu'avès coumplido, despièi que noste Felibrige, prechant d'eisèmple, moustrè la draio seguro dóu patrioutisme.

Des Alpes aux Pyrénées, *la Petite Patrie*, soun coume dos pèiro escricho e bèn plantado, qu'ensignaran lou bon camin en proun de gènt desavia, e nousaran li lengo di vipèro.

Nàutri tambèn, li Felibre estajan dóu Païs, poudrian vuei coumta li garbo flamejanto qu'an meissouna nòsti voulame dindant, que courron, que fuson, lusènt e rapide coume de serp, dins li blad madur.

Mai li dos mount-joio qu'avèn aubourado, li brounze de Roumanille e d'Aubanel, qu'avèn aussa subre la terro libro d'Avignoun, parlaran pèr nautre ; éli diran e rediran dins la liunchour di siècle :

« Li champ de Prouvènço èron ermassi. La terro drudo, mai deleissado, noun butavo que lou roumias di testoulas e la civado fèro dis arlèri.

« Pamens venguè lou travaiadou de la proumiero ouro que roumpeguè li trescamp dis Aupiho e li colo Sant-Roumierenco, e tout-d'un-tèms colo e mountagno n'en devenguèron un jardin tout flouri de margarideto.

« E d'enterin que lou Jardinié d'eilalin flourissié sa mountagno, eici, sus li bord dóu Rose, un fièr lauraire emplantavo la rejo e cavavo founs dins la terro nitouso d'Avignoun, e li rountau secarous, e li bartas de la Bartalasso esterlo, se tremudavon à visto d'iue en bèu gara enclaus de sebisso d'ufanous mióugranié.

« E d'enterin qu'ansin lis óubrié de la proumiero ouro adoubavon bèn lou travai e afranquissien la terro novo, venguè lou baile, lou grand baile dóu Mas di Falabreguié ; éu, à bóudre, traguè lou gran mounda, la bello semenço ; de si dos man pouderouso autant qu'abelano, l'espandiguè à jabo, sèns coumta, coume Aquéu que semenè lis estello e li soulèu dins lou champ sènso orle dóu fiermamen.

« Pièi, arribèron lis óubrié de l'autro ouro ; davalèron dis Aup, dóu Ventour, di Ceveno e di Pirenèu. Eli glenèron dins l'estoublo ; pièi, ardit, faturèron e restoublèron chascun un tros de la grando terro. E lou Baile-Mèstre ié durbiguè soun granié, ié liéurè soun tresor de semenço, e à soun tour faguèron la meissoun.

« A l'ouro d'iuei, tóuti li garbo estènt acampado sus l'iero, se n'es auboura uno giganto garbiero que n'en doumino tóuti li mount de la terro, e de tóuti li païs se n'en vèi l'esbrihaudanto flècho d'or. »

Vaqui, Messiés e car Counfraire, ço que diran li dos mount-joio avignounenco. E diran bèn aurre ! Car, de la longo journado qu'acoumencè i'a tout-aro un mié-siècle, n'en sian encaro qu'à l'ouro dóu grand-béure...

Ausse la Coupo santo e versanto au grand soulèu di meissounié, fàci vesiblo de l'Autisme, que dardaiara magnifique sus nòsti front e sus li front de nòsti felen, fin-que siegue coumpli noste patriouti pres-fa !

Ce discours, écouté dans un religieux silence, étant achevé, le préfet de

Digitized by Google

Vaucluse prend la parole. Il excuse les ministres absents et annonce pour un jour prochain l'élévation de Mistral (annoncée déjà comme un fait acquis) au grade d'officier de la légion d'honneur.

Le grand poète répond spirituellement au préfet de Vaucluse « que si l'on a été à la vigne avant que la vendange fût mûre, il n'est pas besoin d'excuser le gouvernement... Nous recevrons avec plaisir, ajoute-t-il, la croix qu'on voudra bien nous offrir, si c'est nous-même qu'on décore. Mais si c'est la Provence, elle a droit à la croix de commandeur... » Inutile d'ajouter que les paroles du Maître sont accueillies avec force applaudissements, ainsi que son cordial salut aux nobles hôtes des Félibres. (1) Puis levant la Coupe sainte des Félibres, que lui a passée le Capoulié, le poète entonne l'hymne consacré, avec l'ampleur pacifique d'un officiant. Et tandis que, toujours debout, il scande, après chaque retour du refrain, les strophes de bronze du chant de la race, il communique aux assistants non encore initiés, l'émotion d'entendre le grand-prêtre d'une religion nouvelle, — à laquelle plus d'un, étrangers sympathiques ou sceptiques Parisiens, se sent et se déclare irrésistiblement conquis.

M. Jules Claretie se lève et, pour son brinde, boit à Mistral membre prochain de l'Académie française ; M. Paul Arène salue, avec sa grâce de parfait écrivain, les amis parisiens des Félibres et Cigaliers ; et la Coupe circule, remplie de bon vin de Saint-Gilles, traditionnel désormais, puisque le félibre Chansroux, échanson de Sainte-Estelle, s'est engagé, la vie durant, à en faire munificence, et l'on entend tour à tour MM. Benjamin Constant, Sextius Michel, Mariéton, Bourrelly, Tournier... Mais l'assemblée commence à devenir bruyante. Le majoral Léopold Constans, de la Faculté des Lettres d'Aix, prononce une intéressante allocution sur la future Université provençale.

On demande des chansons. Deux félibres marseillais, le majoral Joseph Huot, puis Auguste Marin à la belle voix provençale, dans ce chef-d'œuvre populaire, *li Pescadou Sant-Janen*, sont tour à tour chaudement applaudis. M. Jean Carrère se fait acclamer par la jeunesse pour son brinde fédéraliste « aux cités libres », ainsi que le majoral Arnavielle, qui boit au « Felibrige intégral. » On écoute encore Clovis Hugues en une de ces improvisations enflammées qui transportent les foules ; mais les autres brindes ou poèmes trouvent moins d'attention (on les lira dans la prochaine chronique). Il se fait tard, l'assemblée se démembre, et un grand nombre

(1) Ajoutons ici que la rosette de la Légion d'honneur a été remise à Mistral avec un tact exquis, par le ministre de l'Instruction publique, M. Georges Leygues, au banquet de la Cigale, qu'il a présidé en personne, le 3 janvier dernier. Nous y reviendrons dans la chronique.

Digitized by Google

de félibres se rendent à Bon-Pas, sur la Durance, pour la commémoration d'Adolphe Dumas.

A BON-PAS

A Bon-Pas, la fête improvisée a été splendide. Les Félibres devaient ce souvenir à l'excellent poète français et provençal que fut Adolphe Dumas, parrain de *Mirèio* à Paris et cigalier avant la lettre. La population accourue leur a fait un cordial accueil.

Une plaque commémorative, œuvre du sculpteur Amy, a été posée solennellement. MM. Sextius Michel, A. Jouveau, Maurice Faure et Lintilhac, ont parlé tour à tour. MM. Roux-Servine, Jules Bonnet, Bastide de Clauzel et Mlle Aimée Fabrègues ont dit des vers.

Le régisseur du château de Bon-Pas, M. Arnaud, nous a offert, chez lui, une princière hospitalité. Nous y avons bu du vin exquis ; puis, de la terrasse du vieux parc, nous avons assisté à un de ces merveilleux couchers de soleil sur la Durance, qui a plongé dans l'admiration les peintres de la caravane, entre autres Benjamin Constant et Aimé Perret.

Le soir, à Avignon, les Félibres ont assisté à la représentation, au théâtre des Variétés, des *Varai de l'amour*, émouvant drame provençal du sympathique Jules Cassini.

VAUCLUSE ET CAVAILLON

(*Mardi 14 août*)

A LA FONTAINE DE VAUCLUSE

La dernière journée des fêtes rhodaniennes les a couronnées délicieusement. Le mardi matin, les Félibres et leurs invités partaient d'Avignon à 8 heures pour l'Isle-sur-Sorgue. Une heure de route par la jolie Provence matinière d'été. De nombreux véhicules les attendaient à l'Isle. Une demi-heure encore de chemin jusqu'à Vaucluse. On descend sur la placette, on s'achemine vers la source sacrée et, tandis que le banquet se prépare sous une avenue de platanes qui borde la Sorgue aux eaux d'émeraude, une félibrée s'improvise devant la Fontaine, antre sonore et mystérieux de la nymphe aux yeux verts.

Là, Mme Joseph Gautier, la félibresse de *Velo blanco*, et Maurice Faure chantent la *Vau-Cluso* d'Aubanel, suave complainte d'un grand poète de la femme au grand maître d'amour, Pétrarque. Puis, M. Clovis Hugues,

Digitized by Google

prenant la parole, s'abandonne à une éloquente improvisation sur les grands souvenirs du lieu, sur la beauté de son pays, qu'il termine en appelant la Fontaine le *bénitier de la Provence* : « Trempons-y nos doigts, ajoute-t-il, et signons-nous aux noms de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel, ainsi soit-il ! »

Le banquet — de plus de soixante couverts — était servi aux bords de la rivière, devant les ruines historiques du château de l'ami de Pétrarque, l'évêque Philippe de Cabassole, et en face du jardin où la tradition place la maison du poète. Le menu comprenait les fameuses coquilles d'écrevisses, traditionnelles à Vaucluse, avec les truites et les anguilles de la Sorgue. Au dessert, M. Sextius Michel salua la beauté du site et but aux notabilités nombreuses qui avaient accompagné jusque là les voyageurs. M. **Paul Mariéton** porta le brinde qu'on va lire :

Dans cette attendrissante solitude de Vaucluse, image éternelle des solitudes de l'amour, levons nos verres à Pétrarque ! Après cinq cents années, toujours plus pure, sa gloire hante inséparablement cet âpre paysage qu'enchanta son génie. Et il a si bien pénétré, le grand homme, dans le respect du peuple, qu'une légende locale que j'ai rencontrée ici l'autre jour, en venant installer, devant ces eaux incomparables, le banquet qui nous réunit, fait de Pétrarque un demi-dieu !

— « Voici, me dit quelqu'un, les restes de l'aqueduc du poète. — Quel aqueduc ?... — Quand il mena les eaux de Vaucluse à Arles, vous savez ?...

— Ah ! qui vous a dit ça ? — Mais c'est historique, Monsieur ! Laure avait promis à Pétrarque de se donner à lui quand il amènerait la fontaine aux Aliscamps, et puis, le jour où son aqueduc fut fini, elle se déroba... Et c'est le chagrin qui l'a fait mourir ! »

Vous connaissez comme moi, Messieurs, la belle romance de Mistral : *lou Porto-aigo* (l'Aqueduc). La voici légendaire. L'*Emperaire rouman* de la jeune chanson provençale, transformé en Pétrarque, amoureux de Laure et du laurier, c'est la gloire ! et j'envoie au maître de Maillane le salut de cette fleur sauvage, cueillie devant la source du maître de Vaucluse.

On se rendit ensuite à la place de la Pyramide, devant la mairie de Vaucluse, pour l'inauguration d'un buste de Laure, dû à Mme Clovis Hugues. M. Tacussel, maire de Vaucluse, fit une allocution provençale. M. Maurice Faure évoqua la Laure du Luxembourg, à qui, chaque année, les Félibres de Paris donnent un salut, avant de se rendre à Sceaux. Enfin, M. Clovis Hugues célébra la vertu de Laure dans une éclatante et prodigieuse improvisation, invitant aussi les Vauclusiennes à donner de beaux enfants à la patrie. Et nous réintégrâmes les voitures de l'Isle pour nous hâter vers Cavaillon.

Digitized by Google

FÉLIBRÉE DE CAVAILLON

A Cavaillon, où nous avons déjà fait une courte halte en allant à Cadenet avec les ministres, nous sommes accueillis par les vivats d'un peuple nombreux, dans l'éclat strident des fanfares. La petite ville est toute aux Félibres. Allocutions à la gare, cortège, réception sommaire à l'Hôtel de Ville, discours de bienvenue du maire, M. Pellegrin ; harangues au peuple, du balcon municipal, par MM. Paul Mariéton et Clovis Hugues, puis sur la petite place qui porte son nom, inauguration du monument de Castil-Blaze. Son buste, par M. Frédéric Viaud, est plein de vie et très fidèle.

M. Georges Niel, délégué des Félibres parisiens, prononce le charmant discours que voici :

Les Cigaliers et les Félibres de Paris avaient bien compris qu'en dotant l'antique cité de Cavaillon d'un monument élevé à la mémoire de l'un de ses plus illustres enfants, ils réalisaient un vœu depuis longtemps caressé par elle. Quel empressement, en effet, de la part de toute la population d'une région, à venir honorer la mémoire d'un compatriote ! Et quelle joie de revoir ses traits !

Oui, le voilà enfin, ce cher Castil-Blaze, le voilà avec sa belle et franche physionomie : son front découvert et sous lequel palpitent les idées ; ses yeux si vifs et empreints en même temps d'une expression d'inoubliable bonté ; avec ce chapeau resté légendaire et qu'il portait, à la mousquetaire, si fièrement comme un drapeau. Honneur au vaillant artiste — il est aussi des vôtres — qui a rendu avec tant d'âme et de vérité, la physionomie de celui qui sut donner, par son talent, que dis-je, son génie ! tant d'éclat à sa ville natale, et qui personnifia d'une façon si complète toutes les vertus, toutes les qualités de la race provençale.

Et laissez-moi vous le dire, car c'est à votre honneur, il me semble que tout en étant très fier des travaux, des œuvres de Castil-Blaze, ce que vous aimez le plus en lui, c'est le grand cœur qui dominait ses actions, c'est l'attachement à son pays vers lequel le ramenaient sans cesse ses aspirations et ses pensées. Il parlait la langue que vous parlez ; aucun de ses secrets ne lui était inconnu. Vos désirs, vos joies, vos amours, il savait les rendre, et c'est ce qui constitue la supériorité des poètes, des orateurs, ce qui fait la durée de leur popularité.

Aussi, savez-vous par cœur toutes ses poésies provençales, auxquelles il attachait tant de prix. C'est notre grand Mistral qui, il y a quelques années, déclamant avec sa maëstria des vers que l'on applaudissait, ajoutait : « Ils ne sont pas de moi, ils sont de Castil-Blaze. » Tous les jours, dès que quelques-uns d'entre vous sont réunis, ils redisent ses bons mots, ils racontent ses mille boutades, si charmantes, toujours marquées au coin de la belle humeur et de la bonhomie.

Ah ! la bonhomie, Castil-Blaze en eut vraiment le génie. Certes, il y a de *bons hommes* partout, mais cette bonhomie qui est pétrie de simplicité, de franchise, de bonté communicative, elle est triomphante ici ; c'est elle qui façonne le Méridional dès sa plus tendre enfance, pour lui assurer plus tard toute sa force d'expansion. *Bonomia* est fleur de Provence.

Digitized by Google

Et elle fait des merveilles, cette bonhomie. Voyez-la dans le foyer, c'est elle qui centuple la bonté des mères, qui multiplie leurs caresses, laissant l'enfant ainsi couvé sous un charme indéfinissable et magnétique qu'il ne peut oublier, arrivé à la vie d'homme. Castil-Blaze l'apporta avec lui, cette bonhomie ; elle le possédait des pieds à la tête ; il ne voulait pas en perdre le souvenir. Bien plus, au milieu des luttes, à travers les déboires, elle le soutenait en ramenant son cœur vers ce pays natal adoré.

Cavaillon ! mais il ne parlait pas d'autre chose au café, dans les salons, chez les intimes, tous d'origine comtadine comme lui et chez lesquels il se réfugiait. Il ne voulait porter que des habits, des gros souliers de Provence ; il ne voulait manger que des mets venus dans ces délicieuses contrées où le soleil dore les grappes du raisin, dont les fruits ont un jus savoureux.

Que ne puis-je vous relire tout entière une lettre délicieuse, datée de Mormoiron, le 4 juillet 1852, dans laquelle il raconte aussi la descente du Rhône, ce même voyage que nous venons de faire triomphalement. Puis, il décrit sa vie, au milieu de sa famille :

« Si les rossignols, dit-il, ont cessé de chanter, les cigales ont commencé leur ramage le jour de mon arrivée, et le temps est tel qu'il le faut pour animer leurs concerts. Nous avons moissonné ces jours derniers, non pas des lauriers, mais du blé ; nous vivons dans une parfaite ignorance de tout ce que l'on fait dans le reste du monde.

« Voilà, cher Julius, à quel point nous en sommes. Que l'on bâtisse à Mormoiron une belle salle d'opéra bien desservie, que d'excellentes presses typographiques y roulent galamment, et Mormoiron vaudra mieux pour nous que Paris. »

Comme on l'a dit, il fut un Provençal dans l'âme. Et c'est avec raison qu'on peut le considérer comme le père du Félibrige à Paris. Dans le beau livre que vient de publier notre vénéré président, M. Sextius Michel, Maurice Faure, avec sa foi entraînante, sa verve extraordinaire, nous montre précisément Paris avant la fondation de nos grandes associations méridionales.

« Ceux, s'écrie notre excellent ami, qui n'ont pas vécu à Paris avant cette époque, ne peuvent pas se faire une idée de l'isolement, de la tristesse de ceux qui, perdus dans le fourmillement de la grande ville, aimaient leur pays et sa vieille langue.

« Point de réunion où les compatriotes pussent s'assembler et parler entre eux de la petite Patrie ! C'était chose rare d'avoir l'heur d'entendre, de saisir au vol quelques paroles provençales, dauphinoises ou gasconnes ; et puis, le normandisme faisant florès, c'était presque une tare de se dire du Midi, et notre noble langage était traité de *charabia*. »

Comme ce tableau met encore en relief le mérite de Castil-Blaze et justifie davantage sa popularité parmi nous. Oui, cela est vrai, le Midi était méconnu. Il se vengeait en fournissant à la France des légions de serviteurs et de grands hommes, mais il avait l'accent, que voulez-vous ! Or, cet accent que nous aimons, symphonique, musical, on lui préférait alors l'accent des faubourgs, l'accent normand ou picard. Ce stupide dédain ne troublait pas Castil-Blaze et, fièrement, il écrivait :

« Né soldat du pape, à Cavaillon, dans le Comtat-Venaissin, je suis zélé conservateur de la langue mélodieusement poétique et musicale des troubadours ; je ne parle, ne rime, ne chante, n'écris le français que dans le cas d'absolue nécessité. Je n'attache de prix qu'à mes œuvres provençales. C'est le seul bagage poétique et musical que je lègue à la postérité. »

Digitized by Google

Castil-Blaze a été le général qui commande une avant-garde. On la connaît, cette anecdote qui nous le représente dans une soirée où Victor Hugo avait dit des vers, où Rossini avait tenu le piano, chantant en patois le fameux air du *Barbier de Séville*. Et le succès fut immense. Comment résister à sa belle humeur ?

Précédemment, se trouvant avec Talma, il avait amené le grand tragédien à reconnaître qu'il ne lui manquait que l'accent provençal pour déclamer dans la perfection les vers de Racine. En un mot il ne démordait pas de ses convictions, de sa fidélité, châtiant impitoyablement les imprudents qui s'amusaient de plaisanter l'accent ou de tourner en ridicule les choses et les gens de son pays. Il faut lire dans le *Molière musicien*, ce livre si savant, si rempli d'humour, et que Paul Arène ouvre toujours quand il veut se désennuyer, comme il malmène les plaisantins du vaudeville ou des tréteaux qui ridiculisent certaines villes comme Pézenas, comme Carpentras, notre Carpentras qui fut une capitale !

« Mais, imprudents que vous êtes, s'écriait Castil-Blaze, respectez au moins le berceau de l'Opéra français, ou le berceau de notre drame lyrique. C'est à Carpentras que l'abbé Mailly faisait représenter, en 1646, *Abékar*, roi du Mogol, tragédie lyrique, avec un succès merveilleux. »

Dans ses combats quotidiens menés avec la plume, par la parole la plus chaleureuse qu'on ait pu voir, Castil-Blaze était à lui seul tout le Félibrige. Cependant, il convient de parler des rares coins où se réunissaient quelques ardents Méridionaux, fidèles comme Castil-Blaze au souvenir du Comtat. Là, on causait en provençal de l'histoire, des légendes de nos contrées, on redisait les berceuses des nourrices :

Som, som, vène, vène donc !

On vantait sans trouble « l'aigo boulido » et les pommes d'amour. Et de temps à autre Castil-Blaze se mettait au piano ; il chantait de sa voix peu étendue, mais expressive, la *Chanson du roi René*, qu'il avait composée. C'est dans ces réunions intimes que je l'ai vu, que je l'ai connu et aimé. En vous parlant de lui, ma mémoire évoque avec émotion ces souvenirs d'enfance, où je revois Castil-Blaze, le poète Boudin, M. Requien, M. Renouvier, mon père, qui fut aussi des vôtres, et dont les ancêtres exerçaient à Avignon la profession d'imprimeur. D'origine méridionale, je ne connaissais pas le Midi, mais Castil-Blaze me l'avait fait adorer, et je sentais bien, en l'écoutant, en tressaillant à sa voix, que j'en étais, que ma « petite patrie » était bien là, le long du Rhône, en face de ce poétique Ventoux.

Vous n'attendez pas de moi une biographie de Castil-Blaze. Son existence, vous la connaissez tous, elle est dans votre cœur ; n'a-t-elle pas été écrite par l'un des vôtres, M. Gregali, et d'une façon si complète, qu'on ne saurait y revenir. Cependant, vous ne me pardonneriez pas d'oublier ce qui vaut à votre compatriote une si large place dans le mouvement artistique et intellectuel de la France. Il fut, en musique, un précurseur, comme il l'avait été pour le Félibrige, comme il le fut aussi pour les conférences qu'il innova à l'Odéon. Etre en littérature le

Digitized by Google

père de notre maître, Francisque Sarcey, c'est un titre de gloire qui n'est pas à dédaigner.

Mais le plus grand titre de Castil-Blaze à notre reconnaissance, c'est qu'en 1820, reprenant les théories de Gluck, il poursuivit la rénovation du drame lyrique par l'identification des paroles et du livret. Comme Wagner, plus tard, il subordonnait le rôle du librettiste à celui du musicien. La lutte qu'il soutint pour amener le triomphe de son système fut des plus ardentes ; il y apporta un talent, une opiniâtreté admirables. Le plus extraordinaire, c'est que, pour la vulgarisation de ses idées, il avait forgé ses armes parmi vous, dans le recueillement de la maison paternelle. Dans sa valise, il apportait à Paris un ouvrage sur la forme du drame lyrique, qui produisit une grande sensation et lui ouvrit *ipso facto* le *Journal des Débats*.

Mesdames et Messieurs, au risque de prolonger votre attention, je ne résiste pas à l'envie de décrire cette scène où le jeune Cavaillonnais fut mis en présence du plus redoutable des directeurs de journaux.

Figurez-vous M. Bertin, dont Ingres nous a conservé le portrait, assis dans cette pose légendaire, les mains posées sur les genoux, campé, en un mot, comme le puissant bourgeois de l'époque, vivant et régnant.

En face de lui, un interlocuteur, imberbe alors, mais à l'œil de feu et ne tremblant pas. Le débutant a son franc parler, il critique le *Journal des Débats* : il lui manque un feuilleton.

— Sans doute, Monsieur, vous voulez remplacer Geoffroy ?

— Je ne veux remplacer personne, je veux créer, fonder un art nouveau.

Pendant plus de dix ans, il tint la plume de critique au *Journal des Débats* avec une vaillance qui n'a été surpassée et, je l'ajoute, une compétence musicale unique alors. C'était la première fois que le compte rendu des représentations de l'Opéra était fait par un homme du métier, parlant la langue de son art et prouvant qu'il en connaissait tous les secrets. Il faut relire aujourd'hui ces appréciations pour en reconnaître toute la justesse. Avec quelle prescience il devine Hérold ! Avec quelle émotion il juge Boïeldieu après sa mort, et comme il sait analyser tout le génie de ce grand musicien !

Mais, s'il rend justice au génie, s'il se refuse à jouer le rôle de thuriféraire jusqu'à quitter le *Journal des Débats*, plutôt que d'aliéner son indépendance, comme il est impitoyable pour les ignorants de la critique ! Jamais ils ne lui pardonneront ces paroles de ses débuts : « Vous n'y entendez rien ! » Le pis, c'est qu'il le leur prouva, et de là un torrent d'injures, des efforts d'obstruction qui le poursuivirent jusqu'à la fin, au point de l'empêcher de donner la mesure entière de tout ce qu'il valait.

Faisait-il représenter *Robin des Bois*, (car nous lui devons de nous avoir fait connaître Weber), on le sifflait, croyant que l'opéra nouveau était de lui. Au contraire, exécutait-on une marche de *Belzébut*, opéra entièrement de sa main, on l'applaudissait, convaincu que le morceau était d'un autre. Puis, la paternité étant révélée, les sifflets ne reparaissaient pas, mais la glace succédait à l'enthousiasme.

Digitized by Google

Enfin, quand il s'avisa de faire exécuter les chœurs d'*Euriante*, il eut beau prouver que c'était de Weber, on affecta de ne pas le croire. A ces mécomptes, d'autres auraient perdu la tête ou pris l'humanité en haine. La bonhomie, la belle humeur provençale sauvegardèrent Castil-Blaze de ces tracas. « Soyez donc, s'écriait-il par moment, le beau-père d'une revue ! » M. Buloz, fondateur de la *Revue des Deux-Mondes*, était son gendre, mais quand il quitta le *Journal des Débats*, ce fut à la *Revue de Paris* qu'il reprit sans faiblir la défense de ses idées. Il avait conscience de sa valeur, des services rendus. Plus soucieux de vulgariser la vraie, la grande musique, on lui devait l'introduction de *Don Juan* dans le répertoire de l'Académie nationale de musique, du *Barbier de Séville* dans celui de l'Opéra-Comique.

Et, loin d'être humilié de ce rôle de musicographe, il était le premier à en rire. Quand Dantan le représenta à cheval sur Rossini, il s'écria : « Joyeux départ pour la postérité, où le cavalier risque fort de rester en chemin. »

Il se trompait. Le cavalier reparaît sur le coursier où la postérité juste l'a solidement mis en selle, galopant pour l'immortalité. Et voilà que la sotte prédiction du biographe Quérard, affirmant qu'il ne survivrait aucune œuvre de Castil-Blaze, est démentie par les faits. On relit Blaze, on s'étonne que des œuvres manuscrites de lui restent inédites. On réclame de toutes parts la publication de ses critiques des *Débats*, qui formerait une page étincelante de l'histoire musicale de ce temps. Oui, il est vivant, Castil-Blaze ; et puis, quel est celui de tous ses détracteurs d'autrefois dont les compatriotes, quarante ans après leur mort, redisent encore les poésies et trouveraient, pour célébrer sa mémoire, une semblable unanimité de sentiments ?

Au surplus, Messieurs, si Castil-Blaze eut des adversaires, il ne fut méconnu à aucune époque. Sa nature expansive et rayonnante, son activité incessante, le rôle qu'il ne cessa de jouer pendant trente ans dans cette société où les choses d'art agitaient tous les esprits, le maintinrent toujours au premier rang.

Gozlan, dès sa mort, le signale aux statuaires, mettant en relief ses qualités de précurseur. Janin le pleure. Rossini, qui l'adorait, et ne voulait pas que l'on jouât sur une scène française une autre adaptation du *Barbier* que la sienne, suivit à pied son convoi jusqu'au cimetière. Tous sentaient bien dans ce Paris, impressionnable à l'excès, qu'il venait de disparaître une de ces existences qui apportent autour d'elles la vie et le mouvement. Il y eut comme une minute d'obscurité dans une partie du ciel où avait brillé une étoile.

Les derniers moments furent touchants. Castil-Blaze, pour désaltérer son gosier en feu, réclama des fruits de Cavaillon. On parvint à lui en procurer et il éprouva un moment de soulagement. Comme il commençait à reposer, des accents de contredanse se firent entendre dans l'appartement au-dessous du sien. — Paris est ainsi, — la douleur côtoie la joie. On veut aller prévenir ces voisins qu'un moribond est là. Castil-Blaze comprend et, d'une voix éteinte, il murmure : « Ne les dérangez pas, cette musique-là ne m'empêchera pas de dormir, comme celle de..... »

Digitized by Google

Le nom qu'il allait prononcer resta sur ses lèvres et il expira.

Mesdames et Messieurs, j'ai terminé ma tâche ; d'autres vont vous parler encore de Castil-Blaze ; des poètes ne manqueront pas de réciter quelques-unes de ces œuvres qui l'ont souvent fait comparer à Ronsard. Avec vous, nous travaillerons à tous ces souvenirs. Avec vous, nous célèbrerons encore un des saints de notre calendrier, où Blaze brille mainteuant à côté de Félicien David, d'Aubanel et de Roumanille. Et nous emporterons de cette pieuse journée un souvenir indéfinissable.

Ce discours est très applaudi ; puis, un éminent félibre cavaillonnais, **M. Alphonse Martin**, instituteur, lit cette savoureuse page provençale :

MIDAMO, MESSIÉS E GAI COUNFRAIRE,

Es vuei, uno fèsto touto prouvençalo e cavaiounenco, e, dins uno talo fèsto, la parladuro que dèu resclanti es aquelo di ribo de la Durènço, es aquelo lengo souplo e nerviouso, pleno d'armounìo e de sabour, qu'aven teta, tóutis eici, emé lou la de nosto maire.

Aquelo lengo, ges d'ome l'an amado e caressado coume aquéu que li Felibre de Paris vènon d'aussa dins la glòri, coume voste counciéutadin Castil-Blaze.

Èro, à-passa-tèms, uno lengo mespresado, uno pauro chatouno anequelido, descausso, cuberto d'un marrit pedas e que res saludavo amistousamen; mai sis iue negre trasien de belugo, lou vènt jougavo dins lis anèu de sa cabeladuro e, tre la vèire, Blaze s'en amourousiguè.

O lou brave calignaire! N'i'a de vàutri belèu que l'an couneigu. Jamai se couifavo que d'un capelas de fèutre, si vièsti n'èron que de cadis, boutavo que de soulié de couble; mai, se pagavo pas de mino, poudié paga d'esperit e de cor.

Lis ome, pèr éu, èron tóuti de fraire ; charravo emé lou païsan coume emé lou menistre, e sa paraulo èro tant agradivo, si prepaus èron tant galoi, que la joio sèmpre s'espandissié sus la caro d'aquéli que l'ausissien.

Pèr soun biais e soun entrin, aguè lèu reviscoula la lengo prouvençalo; ié fringouiè li bouco d'uno veno d'aiet, ié pebrè soun parla dous, e, coutihoun estroupa, coume dis Roumaniho, ié faguè mena la farandoulo.

Res coume éu amavo la musico, la danso, li galejado, la tubèio dóu cachimbau e li flasquet de Tavèu :

Canten, beven, pipen,
disié,
lou matin, la vesprado,
Veiren nòsti soucit, coume nosto fumado,
S'enana quatecant, escafa pèr lou vènt.

. . . . . .

Beven, beven coume de trau,
Coume li sablo de la Crau,
Nòsti gousié n'an besoun que de plueio ;
Fau s'umeita pèr agué verdo fueio.
Beven, beven coume de trau !

Digitized by Google

Mai de ço que Blaze chimavo e tubavo, de ço que Blaze èro de-longo riserèu e cascarelet, anessias pas crèire qu'èro gourrin, sounjo-fèsto o galo-bon-tèms!

Coume li gènt dóu plan de Cavaioun, se poudié prene à la tasto : « Rude au chantié, grand travaiaire », n'avié pas soun parié pèr fatura, pèr fouire e pèr reclaure la pensado.

Dins vòsti melouniero, dins vòsti terro drudo e virado à dos pouncho, vàutri, li bastidié, fasès la *grosso* emé vòsti lóurdi plumo ; éu, sus lou papié, cra-cra, fasié la *fino* e, dins Paris estabousi, dins la Françò entiero, bandissié de vòu d'idèio.

Soun obro de musician, de critique musicaire e de troubadour, es uno garbo giganto de bèus espigau daura.

A tradu e adouba pèr la sceno franceso uno vinteno d'opera que se jogon encaro, a counsigna si visto e si recerco dins uno dougeno d'óubrage saberu, a publica d'article dins sabe pas quant de journau, e tout acò, cresès-lou, se fai pas en rasclènt la greso di bouto o lou cremen di boufardo!

Blaze èro un travaiaire coume tóuti li Cavaiounen soun de travaiaire, e sa joio ié venié que dóu travai.

Siegués adounc, coume éu, jamai las de rustica e de rire, caminas sus si piado, amas, coume éu, voste terradou e sis us e sa lengo; amas, coume éu, la pichoto patrìo e belèu farés ansin, coume éu, la glòri de la grando.

TRADUCTION

Mesdames, Messieurs et gais Confrères,

C'est aujourd'hui une fête toute provençale et cavaillonnaise et, dans une telle fête, le langage qui doit retentir, c'est celui des rives de la Durance, c'est cette langue souple et nerveuse, pleine d'harmonie et de saveur, que nous avons tétée, tous ici, avec le lait de notre mère.

Cette langue, aucun homme ne l'a aimée et caressée comme celui que les Félibres de Paris viennent de hausser dans la gloire, comme votre concitoyen Castil-Blaze.

C'était autrefois une langue méprisée, une pauvre petite fille exténuée de faim, nu-pieds, couverte d'un mauvais lange et que personne ne saluait amicalement ; mais ses yeux noirs jetaient des étincelles, le vent jouait dans les anneaux de sa chevelure et, dès qu'il la vit, Blaze s'en énamoura.

O l'aimable galant! Il y en a parmi vous, peut-être, qui l'ont connu. Jamais il ne se coiffait que d'un grand chapeau de feutre, ses vêtements n'étaient que de cadix, il ne boutait que des souliers de gros cuir; mais, s'il ne payait pas de mine, il pouvait payer d'esprit et de cœur!

Les hommes, pour lui, étaient tous des frères ; il parlait avec le paysan comme avec le ministre, et sa parole était si agréable, ses propos étaient si gais, que la joie toujours s'épanouissait sur le visage de ceux qui l'entendaient.

Par son biais et son entrain, il eut vite ranimé la langue provençale ; il lui frotta les lèvres d'une gousse d'ail, il lui poivra son doux langage et, jupe troussée, comme dit Roumanille, il lui fit conduire la farandole.

Nul comme lui n'aimait la musique, la danse, les joyeusetés, la fumée de la pipe et les flacons de Tavel :

Digitized by Google

Chantons, buvons, pipons, disait-il,
le matin, le soir,
Nous verrons nos soucis, comme notre fumée,
S'en aller aussitôt, effacés par le vent.

... Buvons, buvons comme des trous,
Comme les sables de la Crau ;
Nos gosiers n'ont besoin que de pluie ;
Il faut s'humecter pour avoir feuille verte.
Buvons, buvons comme des trous.

Mais, de ce que Blaze humait le vin et fumait, de ce que Blaze était toujours riant et badin, n'allez pas croire qu'il fût débauché, fainéant ou sans-souci.

Comme les gens de la plaine de Cavaillon, on pouvait le prendre à l'essai : « Dur au chantier, grand travailleur », il n'avait pas son pareil pour piocher, pour fouir, pour biner la pensée.

Dans vos melonnières, dans vos terres fertiles et défoncées à deux profondeurs de bêche, vous, les campagnards, vous faites la *grosse* avec vos lourdes plumes ; lui, sur sur le papier, cra-cra, faisait la *fine* et, dans Paris étonné, dans la France entière, il lâchait des essaims d'idées.

Son œuvre de musicien, de critique musical et de troubadour, est une gerbe géante de beaux épis dorés.

Il a traduit et arrangé pour la scène française une vingtaine d'opéras qui se jouent encore, il a consigné ses vues et ses recherches dans une douzaine d'ouvrages savants, il a publié des articles dans je ne sais combien de journaux et tout cela, croyez-le, ne se fait pas en râclant le tartre des tonneaux ou le lais des pipes.

Blaze était un travailleur comme tous les Cavaillonnais sont des travailleurs, et sa joie ne lui venait que du travail.

Ne soyez donc, comme lui, jamais las de travailler et de rire, marchez sur ses traces, aimez, comme lui, la petite patrie, et peut-être ferez-vous ainsi, comme lui, la gloire de la grande.

Après une éloquente improvisation provençale de M. Clovis Hugues, les félibres se dispersent dans la ville jusqu'au soir. A 7 heures, un banquet de 200 couverts leur est offert à l'Hôtel de Ville. Des toasts sont portés par le maire, MM. Sextius Michel, Clovis Hugues, Joseph Gautier. M. Auguste Marin se fait applaudir en deux de ses excellentes chansons marseillaises. M. Daniel Berthelot porte un brinde au chancelier du Félibrige, organisateur de ce beau voyage, qui n'a été qu'une victoire. M. Treverret, doyen de la Faculté de Bordeaux, évoque des souvenirs de Jasmin et de Roumanille. M. Tournier boit au dévoué trésorier du Félibrige-de-Paris, M. Ernest Plantier. Enfin, M. Mariéton porte un dernier brinde aux Cigaliers et aux Félibres, les vrais héros de ce pèlerinage, auquel la complicité des ministres et la participation de la Comédie-Française auront donné un retentissement sans exemple.

La fête a été couronnée par une *pégoulade* à travers les rues de Cavaillon, un superbe feu d'artifice et un bal provençal qui ne s'est terminé qu'au matin. *Em' acò, bello finido !*

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

PARIS. — Imprimerie Lucien DUC, 35, rue Rousselet.

Digitized by Google

PROVENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

TREMOUNT DE LUNO

Quand iéu m'ensouvène
De Madamo Lauro,
Me sèmblo que vène
Amourous de l'auro :
Despièi que noun trèvo
La font de Vau-Cluso,
La calour i'es grèvo,
La roco i'es nuso.

Mai, o Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli !

Bello Passo-Roso,
Antan siés estado,
En vers coume en proso,
Bèn proun recantado :
Quouro s'encapellon
Dins l'aubo rousenco,
Toun sen nous rapellon
Li colo Baussenco.

COUCHER DE LUNES

Quand je me souviens — de Madame Laure, — je crois devenir — amoureux de la brise : — Depuis qu'elle ne hante plus — la fontaine de Vaucluse, — la chaleur y est lourde, — la roche y est nue.

Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui me fis tressaillir !

Belle Passerose, — si tu as été jadis, — en vers comme en prose, — chantée et rechantée : — lorsqu'ils se recouvrent — de l'aube rosée, — les mamelons des Baux — nous rappellent ton sein.

Digitized by Google

Mai, ò Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli !

Uno Nicouleto,
Qu'èro de Bèu-Caire,
Empliguè souletò
Emé soun fringaire
Tóuti li roumanso
D'un troubaire ilustre :
Nicouleto manso,
Aro adiéu toun lustre !

Mai, o Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli !

De la mountagneto
Flourissènt la gravo,
Dono Estefaneto
Vous enamouravo :
Tout acò degruno,
Lou dounjoun es véuse,
Li cigalo bruno
Canton sus lis éuse.

Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui me fis tressaillir.

Une Nicolette — qui fut de Beaucaire — remplit à elle seule — avec son amant — toutes les romances — d'un trouvère illustre : — Nicolette accorte, — où donc est ta gloire !

Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui me fis tressaillir.

De la Montagnette — fleurissant la grève, — Dame Stéphanette — épandait l'amour : — tout cela s'égrène, — le donjon est veuf, — les cigales brunes — chantent sur les yeuses.

Digitized by Google

Mai, o Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli !

Ounte soun, Mabilo,
Blanco-Flour, Ramoundo,
La gènto Sibilo,
La fièro Esclarmoundo ?
Dins li miniaturo
De quauque vièi mounge,
Un brèu de pinturo
N'en retrais lou sounge.

Mai, o Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli !

De la dindouleto,
De la paloumbello,
De la Pourceleto,
De la Mirabello,
De Coustanço d'Arle,
Rèino tant poulido,
Plus degun que parle :
Tout acò s'óublido.

Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui me fis tressaillir.

Où sont allées Mabile, — Raimonde, Blanchefleur, — la gente Sibylle, — la fière Esclarmonde ? — Dans les miniatures — de quelque vieux moine, — un peu de peinture — en retrace le songe !

Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui me fis tressaillir.

Et de l'hirondelle — et de la palombe, — et de Porcelette — et de Mirabelle, — de Constance d'Arles, — reine si jolie, — nul qui parle encore : — tout cela s'oublie.

Digitized by Google

Mai, o Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli !

Quant de felibresso
Avian en Durènço,
E quant d'alegresso
Qu'an pres l'escourrènço !
Quant d'Avignounenco,
Sus li permenado,
O de Salounenco,
Avèn calignado !

Mai, o Magali,
Es tu, Magali,
Gaio Magali,
Que nous fas sèmpre trefouli.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui me fis tressaillir.

Combien de félibresses — nous eûmes en Durance ! — et combien de joies — ont pris le décours ! — Que d'Avignonnaises, — sur les promenades, — ou de Salonaises, — nous avons courtisées !

Mais, ô Magali, c'est toi, Magali, Magali allègre, — qui nous fais toujours tressaillir !

F. M.

Digitized by Google

L'ALERTA

Eroun cranta, ni mai, ni mens;
La mita de terrabassens,
L'autra mita de gavochalha.
Dau Consou avien la bladarié.
Aqui, cau pas de gourbelalha,
Si be d'omes de batarié ;
Tabé, dempioi la quingenada,
Que la sega avié coumençà,
Tout en cantant n'avien rasà
Cadun per jour sa carterada.

En coumençant, lous Lansargòus
Que soun bravamen galejaires,
Mesclas embé lous mountagnòus,
Mousquets e pas trop badinaires,
De pòu qu'acò virèsse mau,
Sans mespres, e ben à prepau,
En dos colas se partigueroun.
I'aguè dounc la d'en païs bas
E la d'en païs d'aut ; pensas
Se l'un pèr l'autre se piqueroun

LE DÉFI

Ils étaient quarante, ni plus ni moins : — la moitié de gens de la plaine, — l'autre moitié de montagnards. — Ils avaient pris à la tâche les blés du Consul. — Pour ce travail, il ne faut pas des êtres chétifs, — mais bien des hommes forts et vaillants ; — aussi, depuis que la moisson était commencée, — tout en chantant, ils avaient rasé — chacun par jour, leur quarterade. (1)

Au début, les Lansargols — qui sont portés à la plaisanterie, — mêlés avec les montagnards — mutins et pas trop endurants, — pensèrent que les choses pourraient tourner à mal. — Sans mépris pour personne, fort à propos, — ils se divisèrent en deux troupes : — il y eut ainsi celle des gens de la plaine — et celle des montagnards ; il va sans dire que — naturellement ils s'appliquèrent à

(1) Mesure agraire de 30 ares.

Digitized by Google

A-n-alesti fossa emai ben !
S'arriva, enfin, tout ben countènt,
Au darnié jour de la campagna ;
Mai vejaici la grand magagna :
A las dos colas, per la clau,
Restava pas mai que lou clau,
Lou famous clau de la Peissina,
E per fourbià la facharié,
Resourdoun que tout i'anarié.

Es dor aqui que s'acamina,
A prima aubeta dau matin,
Touta la fràpa de segaires
E de ligairas, galois, en trin,
Pourtant per cassà lous desaires
Dau traval, lous barralets plens
De bon vinet de las Plantadas,
De doulhous d'aiga, e de sacàdas
De ceba, de pan mitaden,
De bon fourmage de l'Aguiolha
E pioi de missouns à l'aiet.

Lou ciel es per aqui calhet;
Quauque nivoulet parpalieja
E, dins la lionchou que nebleja,
D'amesura que lou jour nai,
Fan creire qu'un aigaje chài,
Que i'aura fossa bougnadura ;
E quand Maoumet traucara,

en abattre beaucoup et bien. — Aussi, on arrive au dernier jour de la campagne — sans dispute et tous contents ; — mais voici la grande faute :

Ce jour-là, pour la clôture, — il ne restait (à moissonner) que l'enclos, — le fameux enclos de la Piscine, — et pour éviter les rivalités, — il fut décidé que tout le monde s'y mettrait.

C'est de ce côté que s'achemine, — aux premières lueurs de l'aube — toute la troupe des moissonneurs — et des lieuses, joyeux, contents, — portant, pour chasser les ennuis — du travail, les barriquettes pleines — de bon petit vin des Plantades, — des cruches d'eau, de pleins sacs — d'oignons, du pain de méteil, — de bon fromage de l'Aguiole — et des saucissons à l'ail.

Le ciel est un peu brumeux ; — quelques petits nuages circulent — et, dans le lointain qui s'embrouille, — à mesure que le jour paraît, — donnent à penser que la rosée choit, — qu'il va y avoir beaucoup d'humidité. — Mais quand *Maho-*

Digitized by Google

La grand susou fumejara
Dau coupet à la fourcadura.
Camina que caminaras !
Per i'agandi soun pas pressas,
Savoun qu'auran journada d'oura.
Dau tems, lous que l'age enamoura,
Se sarroun dau jouine fihan,
Pioi, ma fe, parloun d'amouretas,
E las galoias ligairetas
Respondoun per un cacalas
Ou per de mots entrecoupas.

Lous Rouergats de sa campagna,
Contoun as sòcis Lansargòus
Lous bons prefachs, lous braves sòus
Qu'an amaga ; pa 'n jour de cagna,
Pa 'n jour de destourbe, dempioi,
Relevan Sant-Jan, fins à ioi.
E zou ! d'aqui la lenga alarga !
Te n'an fardà dins la Camarga
En riche païs Sant-Gilen,
De carteiradas de fourmen
E d'eiminadas de sieisseta,
De civada moura e cailheta,
Tousèla blança, dau pertus,
Tousèla roussa ou rascanlada,
Fins au fourmentas de la Prada ;
N'i'a tant, tant ! que finis pas pus.

met (le soleil) (1) percera, — la sueur coulera à flots — tout le long de l'échine.

Marche, marche toujours ! — Il n'est pas besoin de se presser ; — ils savent qu'ils auront fini la journée de bonne heure. — En même temps, ceux qui sont à l'âge des amours — s'approchent des jeunes filles, — et puis, ma foi, parlent d'amourettes, — et les joyeuses lieuses — répondent par des éclats de rire — ou par des mots à double sens.

Les Rouergats de leur compagnie — disent aux camarades Lansargols — les bons forfaits, la masse de sous — qu'ils ont mis de côté ; pas un jour de paresse, — pas un jour de repos, depuis, — excepté le jour de la St-Jean, jusqu'aujourd'hui. — Et allons ! la langue se délie ! — Ils en ont rasé, dans la Camargue — en riche pays de St-Gilles, — des quarterades de froment — et des éminées (2) de saïssette, — d'avoine brune et blonde, — de touselle blanche, du pertuis, — de la touselle rousse ou sans barbe — et jusqu'à de gros froment de la Prairie ; — il y en a tant, tant, que ça n'en finit plus !

(1) Mahomet, le nom du soleil quand il est au zénith.
(2) Mesure agraire.

Digitized by Google

Lous autres, que l'an ben penjada,
Parloun de la cauca. Deman
Van coumença per la civada,
Lou gran groussié e, per avant
Qu'ajoun fach fin d'aira, bagassa !
Sans calamandrin ni fougassa,
N'an per fins au quinge d'agoust ;
Pascas an estadas plajousas,
Dounc las airas saran granousas
E lou prefach avantajous.

Mais acò se fai pas sans i'èstre,
Quand on vòu fa lou drech dau mèstre,
Servi las rodas dau Bessoun
Ou dau Piafou, es pas besoun
D'arregarda las jiroundèlas ;
De bon matin, à las estèlas,
Finques au vespre à negro nioch,
S'es mougut de rebous de palha
Tout-ara de l'autou d'un pioc ;
Mais, gramecis à quauca baia,
Quauque refrin de tems en tems,
De bon vin fresc, bona cassola,
Brava journada, acò counsola
E fai passa lou marrit tems.
Tout en countuniant la barjada,
Couma quicon, à la clansada,
A la longa soun agandis,
Couma lou sourel espelis.

Les autres, qui ont la langue bien déliée, — parlent de la dépiquaison — qui commencera demain, — par l'avoine, — les grains grossiers ; et avant — qu'ils aient fini le travail des aires, bagasse ! — sans contre-temps ou fougasse, (1) — ils en ont pour jusqu'au 15 août. — Les Pâques ont été pluvieuses ; — par conséquent, les aires seront chargées de grain — et la campagne productive.

Mais ça ne se fait pas sans y être : — quand on veut faire le droit du maître, — servir les rodes (2) du Jumeau — ou du Piafe, il n'est pas besoin — de regarder les hirondelles ; — depuis le matin, à la lueur des étoiles, — jusqu'à la nuit noire, — on a secoué des tas de paille — de la hauteur, presque, d'une montagne ; — mais grâce à quelque baliverne, — quelque refrain de temps en temps, — bon vin frais et bonne terrine (3), — brave journée, cela soulage — et fait oublier le mauvais temps.

Tout en causant de la sorte, — la troupe, petit à petit, enfin arrive — au moment où le jour apparaît.

(1) Lorsque les gerbes, étendues sur l'aire, n'ont pu être dépiquées dans la journée.
(2) Accouplement de 12 chevaux camargues pour dépiquer.
(3) Mets composé de riz et d'un gigot de mouton cuit au four.

Digitized by Google

II

Quau passara davans ? An ! veire, à tèsta rèsta !
I'a pares per degus. Antau, à tus, Toinou !
A tus, Cadet ! lou sòu es trach... — Demande tèsta !
Clama Toinou. — Coulega, as perdu, vira flou.
Lou Cadet de Charèla embé sous Rouergasses
Saran lous primadiés. Lou baile, cop sus cop,
Pausa biassa e voulam joute un aubre, em'acò
Fai lou grand tour dau clau, carnant passes per passes,
La countenènça qu'a. La chourma, d'aquel tems,
S'alestis, desarqueta, agusa, revertega
La mancha jusqu'au couide, escampa lou capel,
Amor à l'alambic. Un cadun se boulega
A rejougne la sóuca, à parel ; fan l'appel ;
Toutes ié soun : dirias un batalhoun de guerra
Que per landà de vanc sus l'enemic, espèra,
Entrefouli, pas mai que soun viel coumandant
Brande l'espaso au vent, cridant : Avant ! avant !
Entramen, de bon pas coumpassà, lou destraire
Camina autour dau clau, vira lou darnié caire,
Arriva, carculant de tèsta ; end'acò ven :
Se las cambos e l'ime an pas peco, aven
De carteirados, cranto, emai dos e cinq destres.
Cadun lo siéu, e pioi un pauc de subre-escot.
A 'n ouro de sourel, cresi, passaren mestres,
Emb'un cop de prefach ; e, tout diguènt acò,

II

Qui prendra la tête ? Allons ! voyons ! — A pile ou face ? — Il n'y a de faveur pour personne ! Antoine, à toi ! — à toi, cadet ! Le sou est jeté : « Je demande face ! » — crie Antoine. « Collègue, tu as perdu, il tourne pile ! » — Le cadet de Charèle avec ses Rouergats — passeront les premiers. A l'instant, le chef pose à terre — sac, veste et faucille ; — ensuite, il fait le grand tour de l'enclos, le mesurant à pas égaux ; — en même temps la troupe se prépare, — enlève l'archet, aiguise, retrousse — les manches jusqu'au coude, jette le chapeau — à cause des moustiques ; chacun s'empresse — à se rendre au sillon. — L'appel est fait : — ils y sont tous, on dirait un bataillon de guerre — qui, tout en frémissant, attend — que le commandant, — brandissant l'épée au vent, crie : en avant ! — En même temps, à grands pas réguliers, le mesureur — chemine autour de l'enclos ; il tourne le dernier angle, — arrive calculant de mémoire ; après, il dit : — « Si les jambes et l'intelligence n'ont pas dégénéré, nous avons — quarante quarterades et puis deux et cinq *destres*. — Chacun la sienne, et puis un peu de surcharge : — avant le coucher du soleil, je pense que tout sera fini, — en pre-

Digitized by Google

S'alaugeiris, s'apresta à douvri la tailhada :
Vlin, vlan, fràu ! vlin, vlan, fràu ! vlin, vlan, fràu ! la pougnada
En tres bon cop es lèsta, escampada à l'arriés,
D'en travès, e l'espiga alairada à la dèstra.
Batistou, soun segound, part dous passes après,
Acaba la garbèla e pioi, d'una man dèstra,
La bella Marietouna embrassa lou garban,
Pautira d'espigaus tant qu'en ten dins sa man,
E d'un cop de ginoul esquicha, sarra, liga
La garbo, la penchina e la rebiha au sòu.

Coum'un passerounet que lou printems coutiga,
Tre que l'iver fugis en païs mountagnòu,
Tout en sautourlejant de garbèla en garbèla,
Zounzouna, tord, gaubis, la gento pichounèla,
Tout ço que per lou sòu alaira lou voulant.
Es païsa em' Cadet ; l'a couneiguda enfant,
E lou paure mesquin dempioi alor la bada !
Que de fes i'a tout dich ! Ela respond pas nou,
Ni o, tant pau ; ben mai, desempioi que Toinou
Se n'es, entre la veire, amouracha, la fada,
L'encantaira se ten mai redeta, sourris
A toutes dous, e pioi, zèu ! passa que t'ai vist !
E lous dous fiers rivals, couma au bosc dous loubasses
Que la jalouslé mord, s'agachoun d'un regard
Ardent coum'un uiau : malur se lou tron part !

nant un bon coup de tâcheron. » Disant cela, — il s'apprête à ouvrir la tranchée : — Vlin ! vlan ! fran ! vlin ! vlan ! fran ! vlin ! vlan ! fran ! — en trois bons coups de faucille, la poignée — est faite, jetée à l'arrière, — en travers, et l'épi couché à la droite. — Baptiste, son second, part deux pas après, — achève la javelle, et puis, d'une main habile, — la belle Mariette entasse la gerbe, — tire une bonne poignée de gras épis — et, d'un coup de genoux, presse, serre, lie — la gerbe, la peigne et la jette par terre.

Comme un petit oiseau que le printemps chatouille — dès que l'hiver s'enfuit dans les hautes montagnes, — tout en sautillant de javelle en javelle, — la jeune fillette fredonne, tord adroitement — tout ce que la faucille jette à terre. — Elle est payse avec le Cadet, il l'a connue enfant — et le pauvre diable, depuis lors, l'adore. — Combien de fois il lui a tout dit ; mais elle ne répond ni oui, — ni non ; bien mieux, depuis qu'Antoine, — dès qu'il l'a vue, s'en est rendu amoureux, la fée, — l'enchanteresse, se tient plus fière, sourit — à tous les deux, et puis, va-t'en voir s'ils viennent ! — Et les deux fiers rivaux, comme deux loups au bois, — mordus par la jalousie, se toisent d'un regard — brillant comme l'éclair. Malheur si le tonnerre éclate !

Digitized by Google

Lou Tregen e Cachèlo an coumta sous dous passes
E zou prenoun la sóuca; après ven lou Garrau
E lou Sanci de Nant, dous majes raquetaires
Que chaca cop dounà ne fasien un carau
A soun entour, pus lisc que lous forts voulanaires.
Candola, lou bregand ; lou caminaire, Artel,
Seguisson ; end'acò ç'ai ven l'autre parel.
Diounet lou petassat, l'ainat de la Jingèla,
Jentoun, lou courdura, de la Cavalarié ;
Sagan e lou Corot venon après parié ;
Jan dau Fraisse, Paumel, Peire de la Garèla,
E, per la clau, Navat e Cognat, lou gauchié.
Chaca parel segui de sa genta ligaira ;
E la cola jouinassa, allegra e travalhaira,
Desempioi que Sant Jan, brandant soun encensié,
Davant sourel levant a 'ncensà nosta terra,
D'aqui tant que setembre en païs cevenòu
Acimèla de nèu la Cadenassa fèra ;
Prouvençau, Coustoulin, Lengadoucian, Raiòu
An ausi cascalhà sas gentas cansounetas,
Croussinà lous voulans, frejinà las raquetas,
E lou marcha pesuc das rustes Caussinard.

Ara, au tour de Toinou : fier omenas, testard,

Le Trégin et Cachèle ont compté leurs deux pas — et prennent leur sillon ; après, vient le Garou — et le Sanci, de Nant, deux forts raqueteurs — qui, à chaque coup donné, ouvrent une brèche — autour d'eux, plus unie que les forts faucilleurs ; — Candale, le mutin, le marcheur, l'Artel — suivent ; ensuite vient l'autre paire : — Dionet, le rapiécé, l'aîné de la Jingèle ; — Jenton, le grêlé, de La Cavalerie ; — Sagan et le Corrot ; viennent de même, après, — Jean du Fraisse, Paumel, Pierre de la boiteuse et les derniers, Navat, et Cognat, le gaucher. — Chaque paire est suivie de sa gentille lieuse ; — et la troupe jeune, ardente et travailleuse, — depuis que St-Jean, du haut des cieux, secouant son encensoir — avant le lever du soleil encense notre terre, — jusqu'à ce que septembre, dans la contrée des Cévennes, — couvre de neige les sommets de la chaîne sauvage ; — Provençaux, Coustoulins, (1) Languedociens, Rayols (2) — ont entendu résonner les gentilles chansonnettes, — craquer les faucilles, frétiller les raquettes, (3) — et le pas lourd et bruyant des Caussinards. (4)

Maintenant, au tour d'Antoine : bel homme, têtu, — adroit, fort comme un

(1) Habitant des coteaux.
(2) Habitant des basses Cévennes.
(3) Espèce de grande faucille.
(4) Habitants des hauts plateaux de l'Aveyron.

Digitized by Google

Adrech, fort coum'un brau, voulountadous e crana
Au traval, as plasés, tout ié vai, ren l'engana ;
Degus, dins l'enviroun, pot lou teni coustié.
Se dis pamens qu'un cop atrouvè soun parié :
Aquel jour, soun segound, tre qu'arriva à la pèça,
Es pres dau cambarot, l'escarlata ié fai
Patata, pas res ; mais el : Vai te pausa, vai !
Menarai soul, lou tems buta, cau faire prèssa.

Quand, d'asard, un segaire, un jouine e bèu drolas,
Passa à la dralha. — Hòu qué, l'ami ! n'as ren à faire
Per ioi ? — Nàni. — Se pos, ajuda-nous un pau !
Refuso ren i sòci, un verai Prouvençau.
Ç'ai ven, pausa la biassa e pioi sans res desfaire
De soun vèsti, s'agroupa au prefach, e foutrau !
— Hòu ! l'ami, pauses pas lou gourdou ? siés malaut ?
— Nàni, mai cregne fort li frescour matiniero.
— Dequ'es acò, sou dis lou baile en galejant,
Crenisses la frescura : e be, vas prene un ban,
Una caufa à vapour. — Sara pas la premiero.
— Se pot be, dis Toinou en aubourant lou cop ;
E l'auboura, e l'auboura, aici sian, tant que pot.
Mais lou drolas lou ten aqui, tout, de ped bourdou,
Couti-couti, e sans jamai pausa lou gourdou,
D'acò se n'es batu las maissas ben long-tems ;
Mais n'a pas escarni lou fier gala-bon-tems,

taureau, querelleur, — ardent au travail, aux plaisirs, tout lui sied, rien ne le dégoûte ; — aucun, dans les environs, ne peut le suivre côte à côte : — on dit, pourtant, qu'un jour il trouva son pareil ; — ce jour-là, son second, dès qu'il arrive à la terre, — se sent pris par le cambarot ; (1) l'écarlate n'y fait — rien, mais Antoine : « Va te reposer, dit-il, — je ferai le travail seul, le temps presse, il faut se dépêcher. »

Quand, par hasard, un moissonneur, un jeune et beau garçon, — passe sur le chemin : « Holà ! l'ami ! tu n'as rien à faire d'aujourd'hui ? » — « Non pas. » — « Si ça te fait plaisir, aide-nous un peu. » — Un vrai Provençal ne refuse rien aux amis. Il arrive, pose le sac et, sans se dévêtir, — se met hardiment à l'œuvre, et allez — donc ! « — Holà ! l'ami ! tu ne quittes pas la veste ? tu es malade ? » — « Non pas, mais je crains les fraîcheurs du matin. » — « Qu'est-ce que c'est ? dit le chef en badinant ; — tu crains la fraîcheur, hé bien ! tu vas prendre une — chauffe à la vapeur. » — « Ce ne sera pas la première. » — « C'est possible ! » — dit Antoine en redoublant ses coups ; — il redouble, redouble, allez de là ! tant qu'il peut ! — Mais le jeune homme le tient côte à côte, pied à pied, — et sans jamais quitter la veste. — Il s'en est parlé longtemps, de cela,

(1) Entorse du poignet.

Digitized by Google

Pioi que, tant-lèu au tal, clama : Couma que n'ane,
Couma que torne, e be, quau a pòu, que s'enane !
E d'un cop de voulan t'en fai voula 'n endal,
Qu'emb'acò soul n'i'a prou per faire una garbassa.
Sacaman, soun segound, dis em soun plan bagassa :
Anen ! rèsta pas mai qu'acampa lou raspal.
Jan Piot, lou renegoun, e Nèbla, lou chimaire,
Fan lou segound parel ; Dà, lou famous siblaire,
E Beneset lou fort, lou que dins un pari,
Te pren un sieisen plen e béu à la gargalha,
Van ensemble ; Patau, autant fort per la dalha
Couma per lou voulan, talamen agari
Au traval, que te fai dura las matinadas
Dau dimenche, lou mens quatorge ouras sounadas,
Quiquihada, lou que las apouncha tant ben,
E dansaire d'elèi ; après eles dous ven
Lou Vantòta, gascou, la Jousa, bèu cantaire ;
Camboun, Jaque de Couessa, Auteira, lou Regord,
Las Dansas, Peire-Blanca e Novet l'auboissaire :
Tout acò jouine, adrech, finot, alegre ou fort.
De ligairas de biais, alertas e galoias,
Ardentas au traval, à la vota, à las joias,
Mandant d'aqui-aqui gais refrins, cacalas,
Galejoun lous passants de quauques mots cachouses ;
Mais quand ven per asard un de sous amourouses,

— mais ça n'a pas corrigé le rude rageur, — puisque, dès qu'il arrive à la tranchée, il crie : — « Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise ! — hé bien ! que celui-là qui a peur s'en aille », — et, d'un seul coup de faucille, il fait voler un andain, — et cela seul suffit pour faire une grosse gerbe. — Sacaman, son second, dit de son air gouailleur : — « Allons, il ne reste plus qu'à ramasser les débris. » — Jean Piot, le jureur, et Neble, le buveur, — font la seconde paire ; Dà, le fameux siffleur, — et Bénézet, le fort, celui qui dans un pari — prit un sixain plein et but à la régalade, — vont ensemble ; puis Patau, aussi fort pour la faux — que pour la faucille, tellement acharné — au travail que souvent ses matinées du dimanche — durent jusqu'à 14 heures.

Et Quiquilhade, celui qui appointe si bien les mensonges — et danseur d'élite ; après ceux-ci, arrive — le Vantard, gascon, la Jouze, beau chanteur ; — Cambon, Jacques Couèsse, Auterac, le Regord, — les Danses, Pierre Blanche et Novèt, le joueur de hautbois ; — tous jeunes, adroits, habiles ou forts. — Des lieuses dégourdies et joyeuses, — ardentes au travail, à la fête, aux joies, — lançant de temps en temps gais refrains, éclats de rire, — plaisantent les passants par quelques propos libres ; — mais lorsqu'il arrive par hasard un de leurs amoureux, —

Digitized by Google

Acò n'en soun de cris, de rires ! mais, boutas,
Lou rire empacha pas de torse la garbèla
Ni de coucha soun ase, e siegue la barbèla
Ou la feneta facha, as segaires ten cop,
Mau-grat lou set, la caud e la susou cousenta ;
Mais lou devé, l'amour e la fierta valenta,
Pioi noste gai sourel, assugoun tout acò.

Pamens, aquel matin, la cola resta muda ;
Sus terra s'entend res que lou bruch das voulans
Segant lou glot relenc ; dins la palus sournuda,
Lou didin de la clòpa e la vos das gardians.
Lou sourel a 'scalà, n'a crebà la neblassa,
La coussida à floquets, escampihant lous tros
Dau fin founs de la mar fins en delai das Piocs,
E pioi fai, aiçaval, raja la caumagnassa.

Mais lous segaires fan pas de cas à la caud,
Penequejon be prou per se tène à la rega :
Es vrai que lou matin dèu se fa bona plega ;
Mais tamben, lou Cadet, malurous ! quante fràu !
Sarié-ti lou bousin que menoun las cigalas
Dempioi que lou sourel a 'mbegu l'aigajas ?
Sarié-ti das tabans lou brounsinamen d'alas
Que l'aurien atissà ? Crese pas 'cò : gachàs,
D'omes antau, jamai mouscassa, mouissalina
Ni taban n'an pouscut fa mounta la mounina.

ce sont des cris, des rires ; mais, allez, — les rires n'empêchent pas de tordre la javelle — ni de hâter le travail ; qu'elle soit jeune fille — ou femme rassie, aucune ne se laisse devancer par le moissonneur, — malgré la soif, la chaleur et la sueur rutilante. — Mais l'amour, le devoir et la vaillante fierté, — et puis notre soleil, adoucissent tout cela.

Cependant, le matin, la troupe est muette. — Sur terre, on n'entend que le bruit de la faucille — coupant le chaume humide dans les marais sombres, — le tintement des clochettes et la voix des gardiens.

Le soleil est levé ; il a déchiré le brouillard, — l'a réduit en lambeaux, en éparpillant les débris, — du fond de la mer jusqu'au delà des monts, — puis il précipite ici-bas la chaleur étouffante.

Mais les moissonneurs ne font pas cas de la chaleur ; — ils peinent bien assez pour rester à leur rang ; — il est vrai que, dans la matinée, on doit faire une bonne poussée, — mais, diable ! le Cadet ! Dieu de Dieu ! quel élan !

Serait-ce le bruit que font les cigales, — depuis que le soleil a séché la rosée ? — Seraient-ce les bruissements d'ailes des taons — qui l'auraient énervé ? Ce n'est pas croyable ! — A pareil homme, jamais mouche, moustique — ni taon,

Digitized by Google

Es de creire, pus lèu, que n'a vougu senti
Sous sòcis, e be, pot, s'acò n'es sa pensada,
Arregardà de tras, e veira la coulada
En renga e que pas un n'a 'gu soun dementi.
— Lou blad derraba, enfants, daut, daut ! à l'agusage !
E per que lou voulan siegue plat afioutà,
Lou que mena lou chafre a besoun de pintà
Quauques cops d'aquel jus que raja en autounage,
Dis lou baile. End'acò, d'aise, quita lou tal,
E la cola seguis. Sacaman, qu'es lou gal,
Que tout ris sus soun goust quand encana lou rire :
— Pioi qu'aven l'auboissaire, ara qu'acò me ven,
S'après dinà voulès, faren ço que vau dire ;
E be, levaren bal, e iéu cap de jouvent !
— Oi ! viva Sacaman ! viva la farandouna !
Sus aquel goust, la cola à l'oumbra s'amoulouna.

III

— Hòu ! que ! lou Castejaire ? E be, dises pares ?
Te faran menti saique. — Oh ! qu'es pas nioch encara,
Clama lou viel Baroula, alairà sus lou tes,
Buvon dau bon, à ranc, fai caud : la tintamara
Lous agantara lèu. E lous dalhaires van,
Sans mai, prene l'endal. — Dequ'es acò ? sou fan,

n'ont pu faire abandonner son sang-froid ; — il est vraisemblable qu'il a voulu éprouver ses collègues : hé bien ! il peut — si telle a été sa pensée, — regarder en arrière : il verra la troupe — à son poste et que pas un n'a failli. — « Le blé arrache, enfants, allons à l'aiguisage, — et pour que la faucille soit bien affilée, — celui qui manie la pierre à aiguiser a besoin de s'humecter — avec le jus qui coule au temps des vendanges, » — dit le chef. Et puis, à petits pas, il quitte la tranchée — et la troupe le suit. Sacaman, qui est le boute-en-train, — qui fait rire tout le monde à son exemple quand il entonne le rire, — dit : « Puisque nous avons le hautbois, maintenant que j'y pense, — si vous voulez, après dîner, nous ferons ce que je vais vous dire : — eh bien ! nous lèverons bal avec moi pour chef ! » « Oui ! Vive Sacaman ! Vive la farandole ! » — Sur cette idée, la troupe court à l'ombre.

III

— Holà ! hé ! le Berger ! (1) tu ne dis rien ? — Ils te feront mentir, sans doute. « S'il n'est pas nuit encore, — cria le vieux Baroule, couché sur le tertre, — ils boivent du bon à volonté, il fait chaud : la folie — les saisira bientôt. » Et les faucheurs vont — tout doucement prendre l'andain. Qu'est-ce que c'est, se disent-

(1) *Castejaire*, possesseur d'un troupeau, qui entre en condition chez un gros propriétaire.

Digitized by Google

L'auboi ? Capoun de sort ! de-fet, dempioi dimenche,
Novet qu'avié pancara enraufelà soun enche,
L'enraufèla ; end'acò lou marga dins l'auboi,
Entouna, e per l'escamp clantis la grand fanfara.
Ah ! malurous ! dau cop tout s'auboura, galoi,
Dau Patus fourajien ount lou Barbian s'esmara,
De la Fouillada au Coussou, au cros de Counsegà,
Au plan de Peira Ficha, en tout tems ichagà,
Fins en eiçamoundaut Sant-Danis e Tourena,
Prefachés, journaliés, pastres, ràfis, bouiras,
Tout ço que ten l'óutis ou garda ou carga ou mena,
Ressauta en ausissènt aqueles souns aimats.
Mais s'aqueles grands ers, en roudant dins l'espaça,
Fan trementi de gau tout ço que lous ausis,
Dequ'es pas quand, aqui, sus la gerba, à l'oumbrassa,
Se capita fihans e jouvents trefoulis.
Tabé, dau cop, cadun s'auboura em sa caduna,
Risouliés, ped en l'er e la man dins la man.
A la tèsta i'a Lòla em'au gai Sacaman.
L'auboissaire, timbrous, à bel ime desgruna
Ço qu'en tèsta ié ven : joga lou menuguet
De la Reina ; aqui Tèta em lou bèu Quiquihada
Lou dansoun tant de biais qu'espantoun l'assemblada.
Ven lou beligangà ; dura qu'un moumenet,

ils ? — Le hautbois ! Oh ! coquin de sort ! En effet, Novet qui, depuis dimanche, — n'avait pas fait râler son anche, — la fait râler ensuite, l'emmanche dans le hautbois, — entonne, et dans les champs retentit la grande fanfare. — Dieu de Dieu ! à l'instant, tout se lève joyeux : — du Patus (1), fertile, ou le Barbian se perd ; — de la Feuillade (2) au Coussu, (3) — du creux de Coussega au plan de Pierre Fiche, toujours couvert par les eaux ; — jusque là-haut, à St-Denis (4) et Tourenc (5), — bûcherons, journaliers, bergers, valets de ferme, bouviers, — tout ce qui tient l'outil, ou garde, ou charge, ou conduit, — bondit en entendant ses sons aimés. — Mais si ses grands airs, en roulant dans l'espace, — font tressaillir de plaisir tout ce qui les entend, — à plus forte raison, quand là, sur le gazon, à l'ombre, — se rencontrent jeunes filles et garçons ardents. — Aussi, tout à coup, chacun se lève avec sa chacune, — riant, pied levé, la main dans la main. — En tête, il y a Lola, avec le joyeux Sacaman. — Le hautbois, capricieux, égrène — au hasard tout ce qui lui passe par la tête ; il joue le menuet — de la Reine ; alors, Tète, avec le beau Quiquilhade, — le dansent si bien, que l'assemblée en est émerveillée. — Vient le tour du *beliganga* : il ne dure qu'un moment, —

(1-2-3-4-5) Prés marécageux et noms de quartiers.

Digitized by Google

Mais lous quatre parels que lou dansoun s'atiroun
De picamens de mans ; dau fandiangou es lou tour :
Toutes lous Lansargòus, franc d'un qu'en van pautiroun,
Seguissoun en grand foga ; ardi ! tours e bistours !
Mais, tre que restountis l'alegra bourelhada,
I'a pus de retenença; entre lous dau païs
E lous d'en amoundaut se fai mari-melada,
E de cants, d'entrechaus, e de sauts e de cris !
Mais lou rafastinous qu'en van espautiravoun
Per lou fandiangou, fougna, alai, soul, à despart.
Quau es ? Toujour lou meme, es Toinou lou testard,
Saique mourgat de veire embé la Marietouna
Soun rival, lou Cadet, se fasent vis-à-vis,
S'es talamen mountà, talamen lou fissouna
La jalousié, qu'enfin pouguent pus teni, dis :
— Veire ! es-ti per dansà que sian aici, canalha ?
Ou be per fa la sega e rassetà lou clau ?
Pus lèu que de jougà, dansà, fa la gandalha,
Vau mai qu'anen au tal, car se tarden un pau,
Acabaren pas d'ioi. — Pus lèu que ço que creses
Acabaras, Toinou ; o, tu que tant t'en creses,
Veiras coussi lou blad se coupo. — Ou veiren bé !
— O, lou veiras, emai ti Lansargòu tabé !
— Hòu, coulega ! anen plan ! as mau vira la vela ;
Quau se pica, disen, mai-que-mai se martela.

mais les quatre couples qui le dansent s'attirent — des applaudissements. Après, c'est le tour du *fandango* : — tous les Lansargols, excepté un seul, qu'ils secouent en vain, — suivent avec ardeur les tours et les détours. — Mais, dès que retentit l'ardente bourrée, — il n'y a plus de retenue ; entre les montagnards — et ceux du pays se produit un pêle-mêle, — et des chants, des entre-chats, et des bonds et des cris ! — Mais le difficile qu'ils secouaient en vain, — pour le fandango boude, seul, là-bas, à part. — Qui est-ce ? C'est Antoine le têtu ; — sans doute que, fâché de voir la Mariette — faire vis-à vis avec le Cadet, — il s'est monté tellement, et le dard de la jalousie — l'a tellement piqué, qu'enfin, n'y tenant plus, il dit : — « Voyons ! est-ce pour danser que nous sommes ici ! canailles ! — ou bien pour faire la moisson et terminer l'enclos ? — Plutôt que de jouer, danser et fainéanter, — nous ferions bien mieux de retourner à la tranchée, — car, pour si peu que nous tardions, — nous ne finirons pas d'aujourd'hui. » — « Tu finiras plutôt que tu ne crois, — Antoine ! Oui ! toi qui es si fin, — tu verras comment le blé se coupe. » — « Nous le verrons bien ! » « Oui ! tu le verras, et tes Lansargols aussi ! » -- « Holà ! collègue, allons doucement, tu as mal fixé ta voile : — quiconque se pique, dit-on, se martelle. —

Digitized by Google

Nou, nou! pas ges d'alerta, una brava cansoun
Fara fa mai d'entanche, amaisara la broda,
Car en lou caud que fai, n'aven fossa besoun
Per poudre tène cop tant que vira la roda.
A tus, Toinou, tus que las engaubies tant ben!
— Que lou Cadet coumence! après, iéu, s'ai lou tem.
Sans trop prega, Cadet ven: — Iéu n'en sabi uno
Que toumbo dóu mestié, l'ai facho estent de luno.
E de ço que cadun aganta soun prefach,
Dau tems que lou sourel à soun pountificat
Larda de lamps brausens l'aubran que s'abatèla,
Qu'embrumio l'aire embé sous dardais abrasas,
Que ne fai peteja lou glot, pampa e tousèla,
Qu'à l'oumbra, lous aucels chaumoun, afalenas,
Escoutant dau grilhou, de l'ardenta cigala
Lou moustrous chafaret, lou brounsinamen d'ala,
Esperant dau labech l'alen siave imourous
Per reprene autant lèu soun bresil amourous.
Mais, de ço qu'eilalin la labechada chauma,
Que dins lou vaste clau terra e blad jitoun fioc,
Que lou voulan souleva una vapou qu'escauma,
Lou Cadet, tout relent, a pres soun pus bèu cop,
E de sa vos clarina, à plena gargamela,
Larga dins l'aire grèu sa poulida cansoun;
E tout en oundejant, das Englous en Cairèla,
Jusqu'au founs de l'estang vai boumbi lou ressoun.

Non, non, pas de défi: une bonne chanson — aidera davantage et dissipera la paresse; — car, avec la chaleur qu'il fait, il n'y a rien de tel — pour nous soutenir, tant que le soleil roule sur nos têtes. — A toi, Antoine, toi qui les composes si bien! » — « Que le Cadet commence, moi après, si j'ai le temps! » — Sans se faire prier, Cadet dit: « J'en sais une — qui tombe du métier; je l'ai composée étant bien luné. » — Et chacun s'empresse au travail, tandis que le soleil arrivant au zénith, — darde des jets brûlants sur les arbres, dont les branches s'inclinent, — obscurcit l'air de ses rayons enflammés, — fait craquer chaume, feuilles et blés; — à l'ombre les oiseaux se taisent essoufflés, — écoutant du grillon, de l'ardente cigale, — l'assourdissant vacarme et le bruissement d'ailes, — attendant de la brise le souffle humide et tiède, — pour reprendre aussitôt leurs gazouillements amoureux. — Mais, tandis que dans le lointain la brise chôme, — que, dans le vaste enclos, terre et blé jettent feu; — que la faucille soulève une vapeur brûlante, — le Cadet, ruisselant de sueur, a pris sa plus belle pose, — et de sa voix claire et vibrante, à plein gosier, — dans l'air alourdi lance sa jolie chanson; et, tout en ondoyant — des Anglous (1) en Cairèle (2), — jusqu'au bout de l'étang, vont bondir les échos.

(1-2) Noms de quartiers.

Digitized by Google

LA MAGNAGOUSO

I'a 'no moureto,
Daut l'Espitalet,
Galho, fresqueto,
Lous iuels de jalhiet,
Qu'es poulideto,
Jouto soun blonc chapelet!

Dempioi qu'es d'age
De lo marida,
De soun vilage,
De l'encantounà,
Pastre e méssage,
La ç'ai venoun demanda.

De las masados,
D'efons de rendiès,
En cavalcados,
Ç'ai venon esprès
Per sas ieuillados,
N'arion faches de fouliès.

Lous jours de voto,
Mai d'un mestieirau
De la viloto,
Ç'ai venoun 'bé gau,
Dor la faroto
Teni dous e gai perpau;

Mais la goujado
Es jamai d'imou;
Res noun i'agrado,
Bouirot ni pastrou,
Es pas pressado,
E tout riguènt dis de nou.

Adounc la maire:
Deque penses, tu?
Per te complaire,
Trapes pas nigus;
Un jour, pecaire!
Lous galans ç'ai vendran pus.

La magnagouso,
Jouvo, tout li ris;
L'age la nouso,
E lou tems couris;
Flou melicouso,
Tout la fuch quand se possis.

La bela, alaro,
Rebeco en riguènt,
Sioi jouvo encaro,
E de moun printems,
Subre ma caro,
La flourido se manten.

Mais se sioi fièro,
Quand me fan la cour,
Es qu'ai l'espèro,
De n'espousa 'n jour,
Lou que sus terro
Aura soulet moun amour.

LA DIFFICILE

Il y a une brunette, — vers l'Espitalet, — joyeuse, fraîche, — aux yeux de geai. — Oh! qu'elle est jolie, — sous son blanc petit chapeau!

Depuis qu'elle a l'âge — d'être mariée, — de son village — et des environs, — bergers, valets de ferme, — viennent pour la demander.

Des hameaux, — des fils de fermier, — en cavalcade, — viennent tout exprès. — Pour ses œillades, — ils feraient des folies.

De la villette, — de bons artisans, — vers la coquette, — tant ils en sont friands, — les jours de fête — viennent tenir doux propos.

Mais la fillette — n'est jamais d'humeur; — aucun ne lui plaît, — ni bouvier, ni berger; — elle n'est pas pressée — et en riant elle dit non.

Alors sa mère: — A quoi penses-tu? — Aucun ne te plaît; — tu n'en aimes aucun; — un jour, hélas! — les amants ne viendront plus.

La difficile — est jeune, tout lui rit; — l'âge l'alourdit — et le temps s'enfuit; — Fleur mielleuse, — tout la fuit quand elle se flétrit.

Alors la fillette — répond en riant: — Je suis jeune encore, — et de mon printemps, — sur ma figure — la floraison se perpétue.

Mais si je suis fière — quand on me fait la cour, — c'est parce que j'ai l'espoir — de rencontrer, un jour, — celui qui, sur terre, — aura seul mon amour.

Digitized by Google

Ara, au darnié verset :

Moun bel fringaire,
Iéu lou chausirai,
Sans vous desplaire,
Ount lou traparai;
Soun noum, ma maire,
D'aro un an vous lou dirai.

E vejo-la 'qui touta !
Tant que tenguet lou cant qu'embé gau tout escouta,
La Marietouna pensa, e n'a, saique, resoun,
Que, de-segur, per ela es facha la cansoun ;
Dau plasé trementis, e sarié fossa urousa
Se dau qu'ela aimarà poudrié n'estre l'espousa.
Toinou a 'n' autra idèia, e tout sarrant de dents,
N'a butà, n'a tirà la cola tout lou tems ;
Talamen que tant-lèu la cansoun acabada,
Soun estas tal à tal, lou baile e la coulada.
Cadet, en s'aubourant, d'acò n'es tout suspres.
Vòu parla, mais Toinou, zou ! ié copa lou les :
— Dises que la cansoun es coum'acò finida ?
Iéu mantene que n'as brama qu'una partida,
E l'autra, se voulès, iéu vous la vau cantà.
— Canta-la, canta, dis lou Cadet espantà.
Alor, lou fier gandar, dins sa cabessa fura,
Coumpausa ço que canta, en batent la mesura
A grand cops de voulan ; soun ourguena de brau
Retrais au tron qu'espeta, ailalin, dins lou siau.

Maintenant, au dernier verset :

Mon bien-aimé, — je le choisirai, — sans vous déplaire, — où je le trouverai. — Son nom, ma mère, — l'an prochain je vous le dirai.

Et la voilà toute.

Tout le temps que dure la chanson, que tous écoutent avec plaisir, — la Mariette pense, avec raison, — que la chanson est faite pour elle ; — elle frissonne de plaisir et se croirait fort heureuse, — si elle pouvait épouser celui qu'elle aimera. — Antoine a d'autres pensées et, tout en grinçant des dents, — il a poussé, entraîné la troupe tout le temps, — à tel point, qu'aussitôt la chanson terminée, — ils se sont trouvés tous sur le même rang, le chef avec la troupe. — Cadet, en se relevant, en est tout surpris ; — il veut parler, mais Antoine lui coupe la parole : — « Tu dis que la chanson est finie ? — Moi, je soutiens que tu n'en as hurlé qu'une partie ; — et, si vous voulez, je vais vous chanter l'autre. » — « Chante-là, chante ! » dit le Cadet abasourdi.

Alors, le fier volontaire fouille dans sa tête, — compose ce qu'il chante en battant la mesure — à grands coups de faucille : sa voix de taureau — ressemble au tonnerre qui éclate dans le silence, au loin.

Digitized by Google

L'annada passa,
La sega reven.
A la drolassa,
Sa maire ié ven :
D'en terra bassa,
Tournaras sens dire ren ?

« Moun aproumessa,
Maire, la tendrai,
Emb' ardidessa,
Soun noum vous dirai,
S'a pas richessa,
Sara toujour branle-gai.

De mous amaires,
E saique belèu,
Das fiers cantaires
Sara lou pus bèu,
E das segaires,
Lou qu'aura lou mai d'arpèu.

E be, couma atrouvas ? la drola a pas vergougna,
E fai ben de voulé lou qu'a lou mai de pougna.
Hòu ! que ? fihas, e be, gardas-me de menti !
Rebutarias l'amour dau pus fort d'en aici ?
— S'aquel qu'es lou pus fort te reverto, o maseto !
Lou-te vole passà per dejouto cambeto,
Couma lou-te faguet un jouve Prouvençal.
— M'enchaute das d'amount couma das d'aiçaval,
E n'auras lèu la prova : à l'alerta ! — A l'alerta !
Ourla touta la cola ; à la fin saupren, certa,
Quau, d'en aut ou d'en bas, a tetà milhou lach !
A l'alerta ! foun-me, per claure lou prefach.

L'alerta a coumençà : cadun de rede força
E d'adrissa e d'engin, e de vanc e d'alen,

L'année passe, — la moisson revient ; — à sa jeune fille — la mère dit : — « Du pays de plaine — reviendras-tu sans rien dire ? »

« Ma promesse, — mère, je la tiendrai. — Sans nulle crainte, — son nom je vous dirai.

S'il n'a la richesse, — ce sera toujours un réjoui.

De mes amoureux, — et, sans nul doute, — des fiers chanteurs, — ce sera le plus beau, — et des moissonneurs — celui qui aura le plus de poigne.

Hé bien ? que dites-vous? la petite n'a pas honte — de déclarer, et elle a raison, ne vouloir épouser que le plus vigoureux. — Holà ! fillette, hé bien ! dites la vérité ! — repousseriez-vous l'amour du plus fort d'entre nous ? — « Si le plus fort d'ici te ressemble, lambin, — je veux le faire passer dessous la jambe, — comme le fit un jour un jeune Provençal. » « — Je me moque de ceux de la montagne comme de ceux de la plaine, — oui ! et à l'instant tu vas en avoir la preuve. » « A l'alerte ! A l'alerte ! — hurle la troupe, à la fin nous saurons, certes, — ceux qui ont tété le meilleur lait. — A l'alerte ! mordieu ! pour clore la campagne. »

L'alerte a commencé : chacun emploie tout ce qu'il a de force, — de ruses

Digitized by Google

Manjant, couma se dis, las espigas que torsa
De la man guerla, e pioi lou voulam la repren,
Brusent e couejant antau qu'una sernàssa
Que devista en amount lou mouisset que la càssa.
D'autres cops sort dau blad per reprene l'endal,
Dins l'aire trelusis coume un uiau vespral.
Pamens, à beles paucs, la cola se brigoula,
Dau tems que lou Cadet coum'un foulet trascoula,
Tengu couti-couti per soun ruste rival.
D'unes, aperaqui e de tras, se mantenoun ;
D'autres soun semenas e, per lou dit soul, tenoun,
Picant pertout au cop, estralhant lou traval.
Avant ! lous majouraus se sarroun de la toca,
S'arrivoun tal à tal, i'aura quaucun de moca.
Quauques passes encara : ai ! ai ! ié soun, ié soun !
Malur ! malur ! lou clau, en amount, fai bessouna
Dau coustat dau Cadet e Toinou sort premié :
— A iéu, à iéu la joia ! à iéu pouls e laurié !
E tus per subre-escot, hòu ! que ? la Marietouna !
E tout diguent acò, dor la ligaira court.
Cadet, furoun, s'acoussa e, l'arrestant tout court,
l'envoulana lou col, e : — Tire, Diéu me dane !
Mais Toinou, cop sus cop : — Tira, gus, ou t'escane !
E de soun voulanas i'envòuta lou coupet.
Lous autres qu'emb'acò i'a 'n briéu que se i'esperoun,

d'élans, d'adresse et de souffle, — dévorant les épis qu'il tord — de la main gauche ; et puis la faucille les reprend, — bruyamment se tortillant, tel qu'un serpent — qui aperçoit dans les airs l'épervier qui le pourchasse. — D'autres fois elle sort du blé, pour reprendre la coupe à l'opposé, — brillant dans l'air comme l'éclair. — Cependant, peu à peu, la troupe se disloque ; — tandis que le Cadet circule comme un tourbillon, — tenu côte à côte par son rude rival, — quelques-uns, par ci, par là et en arrière se comportent assez bien ; — d'autres sont éparpillés en arrière et pour l'honneur seul continuent la lutte, — frappant partout à la fois, fripant le travail. — Allons ! les chefs s'approchent du but : — s'ils arrivent en même temps, il y aura des coups : — quelques pas encore, et ils seront arrivés. Hélas ! ils y sont. — Malheur ! malheur ! l'enclos n'est pas d'équerre — du côté du Cadet, et Antoine sort premier. — « A moi, à moi le prix ! à moi coq et laurier ! — et toi par-dessus le marché, oh ! dis ? la Mariette ? » — En disant cela, vers la lieuse il court. — Le Cadet, furieux, s'élance et l'arrête tout net, — de sa faucille lui entoure le cou et : — « Je tire ? Dieu me damne ! » — Mais Antoine, tout à coup : « tire ! gredin ! ou je te coupe la gorge ! » — Et de son énorme faucille il lui entoure la nuque. — Les autres, qui depuis quelque temps s'attendaient à cela,

Digitized by Google

Per lous desseparà, couroun que se desferoun.
— Qué ! dequé fas, Toinou? Sies-ti bau, Cadetet ?
Anen, an, per pares, qu'acò finigue, veire ?
Dau tems, lou Fumelan, espavourdi, couris
Autour dau clau, quielant couma se pot pas creire,
Las mans subre la tèsta e mandant de grand cris :
— Secous ! i'a 'n assassin au clau de la Peissina !
I'a 'n murtre à la Peissina ! ai ! ai ! moun Diéu, secous!
A travès l'aire siau, ourrible, espetaclous,
Couma lou clas de mort, aquel secous brounsina.
— Ou saviei! dis lou pastre en fiscant soun bastoun,
E ié couris de vanc. Lous dalhaires dau coussou
Quitoun dalha e coutié, en pressa se i'acoussoun ;
Lous carretiés d'alai, d'en Patus, Campredoun,
Qu'en entourchant lou fòure entendoun la nouvèla,
Sans res mai demanda sautoun de la redèla.
Lous gens de Tartuguieira, arrivant au traval,
Courissoun dor lous cris, das garas, das restoubles ;
Lous ràfis, remouvènt, plantoun aqui sous coubles ;
Tout larga d'ounte ven lou trin e lou rambal,
E tant-lèu agandis, vesoun lous dous bregouses,
En mitan de l'ourdòu das sòcis esmougus,
Retenent lous esfors das dous atàus furiouses
Que soun aqui, tancas, en péu, bras e col nus,

— s'élancent pour les séparer : — « Quoi ! que fais-tu, Antoine ? Est-ce que tu es fou, Cadet ? — Allons ! allons ! pour une bagatelle, que cela finisse, voyons ! » — En même temps, les femmes, épouvantées, courent autour de l'enclos, — hurlant, les mains sur la tête, poussant de grands cris : — « Au secours ! il se commet un assassinat à l'enclos de la Piscine ! — Il se commet un crime à la Piscine ! Hélas ! hélas ! Au secours ! oh ! mon Dieu ! » — Comme un glas de mort, « Au secours ! » bruit — à travers l'air brûlant, horrible, épouvantable. — « Je le savais ! » crie le berger en piquant son bâton, — et il court de toutes ses forces. Les faucheurs du Cousse, — quittent faux et coutiers, (1) et s'y précipitent ; — de même, les charretiers du Patus, de Campredon, qui, en tordant la botte de fourrage, entendent la nouvelle, — sans plus tarder sautent des ridelles. — Les gens de la Tartuguière, qui arrivent du travail, — courent du côté des cris ; des guérets et des jachères, — les valets, qui façonnaient, plantent là leur couple : — tout s'élance vers le bruit et le tumulte. — En arrivant, ils voient les deux batailleurs, — au milieu de la foule des travailleurs émus, — arrêtant les efforts des deux colosses furieux — qui sont là, debout, nu-tête, cou nu, — leurs fau-

(1) Etui de la pierre à faux.

Digitized by Google

Ount lou voulan lusis coum'un tal de guiotina,
Las dents clavadas, muts, péusses esfoulissas,
Se targant embé d'iols ardents, enmalicias,
Que la ràbia enlusis e la mort enterina.

Fins ara, soun tengus en respet, pau ou prou,
Esperant qu'à la fin lous auran per douçou.
Per malur, quand l'amour lou paure corp enfèra,
La jalousié ç'ai ven em la venjença fèra ;
Alor, adiéu pietat, adiéu sen e resoun !

Tout d'un cop, dins lous iols de l'enrabia Toinoun,
Un uiau trelusis que, cop-sus cop, rebuta
Lou regard dau Cadet ; lous sòcis l'an coumpres ;
Adounc, vesent que i'a res que la força bruta,
Per fourbia 'n grand malur ié sarroun lous pougnets
E lou corp ; mau-grat 'cò, lous rejets nervihouses
Qu'an segui lous regards fères e maliciouses,
Fan un pau sessautà lous voulans afiéutàs,
Amai que just à tems lous agoun arrestats,
Un rajoulet de sang, tras lou coupet, espira.
— Lous laissaran tua, saique ! Maladicioun !
De-bon, que sias aqui d'omasses un mouloun,
E trouvas pas l'engin per esterni 'quel' ira ?

Tant-lèu tout lou Fihan, en tèsta Lèna, Bèu,

cilles reluisant comme un couperet de guillotine, — les dents serrées, muets, les cheveux ébouriffés, — se toisant avec des yeux ardents et pleins de colère — que la rage enflamme et que la mort irrite.

Jusqu'à présent, ils sont tenus à peu près en respect, — avec l'espoir qu'ils parviendront à les calmer par la douceur. — Malheureusement, quand l'amour transperce notre pauvre cœur, — la jalousie et la vengeance féroce arrivent ; — alors plus de pitié, plus de bon sens, plus de raison.

Tout à coup, dans les yeux de l'enragé Antoine, — un éclair étincelle, qui se reflète en même temps dans les yeux du Cadet. Les camarades l'ont compris. — Aussi, voyant que l'emploi de la force brutale — peut seul éviter un grand malheur, ils leur serrent les poignets — et le corps ; malgré cela, les efforts musculeux — qui ont suivi les regards féroces, — font un peu sursauter les faucilles effilées, — et quoiqu'ils se fussent arrêtés à temps, — un ruisselet de sang coule derrière les nuques. — Malédiction ! ils vont les laisser se tuer, sans doute ; — et vous êtes là une troupe d'hommes, — et vous ne trouverez pas un moyen d'éteindre cette haine !...

Sitôt dit, les filles, Hélène et Élisabeth à leur tête, — s'assemblent, alors :

Digitized by Google

S'arramboun, end'acò : — Vene, la Marietouna,
Tus l'encausa de tout, vene dire à toun flèu
Un quicon de doucet, ço que mai l'afeciouna,
Ço que te dis lou cor. La paura a tout coumpres,
Es touta resourduda e s'avança à passets,
Una larmeta à l'iol, l'arcanet sus la cara,
Mau-grat soun grèu coudous, sourriguènt un brigou.
La cola fai escart, la droleta se sarra,
E de sa vos mistousa : — Hòu ! que ? ven, Cadetou,
Siagues douncos bravet, hòu ! Cadetou, moun ome,
Se vos qu'ailamoundaut à ma maire te nome !
Coum'una musiqueta, aquela vos brounsis
Autour das fronts panlàs das rustes cadelasses.
Au cor, quicon d'estrange en eles dous sourdis.
Lou despiech e l'amour i'aflaquissoun lous brasses.
E dau tems que Toinou aramba, en boundinant,
E sa fàrda e sa biassa e que, tout trascoulant,
Brandis soun voulanas coum'un sacra moun-ama,
Urouses que l'alerta age fini tant ben
E que, l'esfrai passa, la cola tout riguènt,
Per escachoun, plan-plan, dor lou vilage, issama,
Lou Cadet de Charèla, as pesses dau bon Diéu
Seguis de bras-à-bras embé la Marietouna ;
Sus soun front vierginel a pausa 'na poutouna,
Premié bais que l'amour, au libre d'or, escriéu.

ALEXANDRE LANGLADE.

Lansargues (HÉRAULT)

« Viens, la Mariette, — toi la cause de tout ce qui se passe, va dire à ton nigaud — quelque douceur, ce qui lui agrée le plus, — ce que t'inspire le cœur. » La pauvrette a tout compris, — elle est décidée ; elle avance à petits pas, — la larme à l'œil, la rougeur à la figure, — et, malgré son lourd chagrin, elle sourit un brin ; — la troupe livre passage, la fillette s'approche — et de sa voix aimable : « Hé bien ! dit-elle, Cadetoun ! sois donc bien gentil, Cadetoun ! mon ami ! — si tu veux que, une fois arrivée au pays, à ma mère je te nomme ! » — Comme une musique, cette voix bruit — autour du front blême des rudes colosses ; — quelque chose d'étrange surgit dans leur cœur. — Le dépit et l'amour détendent leurs bras, — et, tandis qu'Antoine ramasse en murmurant — ses vêtements et son sac et que, tout en s'enfuyant, — il brandit la grande faucille comme un forcené ; — heureux de ce que l'alerte a si bien fini, — et qu'une fois l'effroi passé, la troupe, en riant, — par petits groupes, se dirige vers le village, le Cadet de Charèle, au pied du bon Dieu, — suit, donnant le bras à la Mariette ; — et sur son front de vierge il a posé un baiser, premier baiser que l'amour inscrit sur son livre d'or.

Digitized by Google

LA ROUMANSO DE MARGAI

A Mistral.

Aquéu qu'eimavo la Margai,
Èro riche que de pantai ;
E disié de sourneto,
Bessai...
Mai qu'èron poulideto !

Disié de cansoun tout lou jour,
De cansoun novo e facho au tour,
Disié de farfantello
D'amour,
Pèr sa migo tant bello.

E la calignavo tambèn,
Emé de plour, quand sabié rèn
De proun bèu à li dire,
Vo bèn
Que l'avié visto rire.

Èro la Dono-dei-Lausié !
Lei fiho n'avien jalousié ;
Quand passavo, mai d'uno
Disié :
Acò 's Margai la bruno.

Acò 's Margai que fa l'amour
Em'un galant qu'es troubadour.
Elo n'a renoumado
D'ounour
Dins touto l'encountrado.

N'es vengu 'mé soun teta-dous
Un judiéu marchand de velous :
Fuguè, dre l'agué visto,
Jalous
De sei cansoun requisto.

LA ROMANCE DE MARGAÏ

Celui-là qui aimait la Margaï, n'était riche que de rêves. Et il en contait, des sornettes, bien sûr... mais qu'elles étaient jolies !

Tout le jour, il disait des chansons neuves et faites au tour, prestigieux chanteur d'amour pour sa mie si belle.

Et il la câlinait aussi avec des larmes, quand il ne savait rien de plus beau à lui dire, ou qu'il l'avait vue rire.

C'était la Dame-des-Lauriers ! Les filles en prenaient jalousie ; sur son passage, plus d'une s'écriait : « Voilà Margot la brune !

« Voici Margot qui fait l'amour ; un troubadour est son galant. Elle en a renommée d'honneur dans toute la contrée. »

Vint avec son parler mielleux, un Juif qui vendait du velours. Rien qu'à la voir il fut jaloux de ses chansons exquises.

Digitized by Google

Lou judiéu, carga coumo un ai
D'argènt, d'estofo que-noun-sai!
A pres pèr sa mestresso
Margai,
En pagant sei caresso.

N'es plus la Dono-dei-Lausié!
Lei fiho n'an plus jalousié
D'aquelo que mai d'uno
Disié:
Acò 's Margai la bruno !

L'a tant plourado, soun galant,
Que li n'es vengu de péu blanc,
E qu'a pas pouscu faire
Semblant
De l'óublida, pecaire!

Luen de soun païs, un bèu jour,
S'es enana lou troubadour
Qu'avié la renoumado
D'ounour
Dins touto l'encountrado.

Lei lausié faran plus jamai
Verdo courouno à sei pantai...
Éu, pèr cerca fourtuno,
S'envai...
Adiéu, Margai la bruno!

AUGUSTE MARIN.

Le Juif, chargé comme un baudet, d'argent, d'étoffes, que sais-je encore, a pris pour maîtresse Margaï en payant ses caresses.

Ce n'est plus la Dame-des-Lauriers ! Les filles n'en sont plus jalouses, celles dont plus d'une disait : Voilà Margot la brune !

Mais son galant l'a tant pleurée qu'il en a pris les cheveux blancs, et qu'il n'a pu faire semblant de l'oublier, *pechère !*

Un beau jour, loin de son pays s'en est allé le troubadour qui avait renommée d'honneur dans toute la contrée.

Plus jamais les lauriers ne feront verte couronne à ses rêves... Il s'est enfui chercher fortune... Adieu, brune Margaï !

Trad. par P. M.

Digitized by Google

UNO QUE PASSAVO

L'ai visto qu'un matin d'avoust.
Pouertavo uno jarro sus l'anco,
E venié querre d'aigo au pous
Qu'es dins lou founs de la calanco.
Èro poulido que-noun-sai,
Emé soun coutihoun de lano...
Davans elo, la cabro e l'ai
Juegavon dóu mourre e dei bano.

La bello, dins sei vint an clar,
E bloundo, e blanco, e fino, e fresco,
Riguè, car veniéu de la mar
Emé d'óusin pèr touto pesco.
« Hòu ! » en passant faguèri. « Hòu ! »
Diguè sènso vira la tèsto...
L'ai e la cabro aguèron pòu :
S'esquihèron dins lei ginèsto.

L'ai visto qu'un matin... Pamens,
Dins la grand vilo ounte siéu aro,
De-fes, lei jour de poulit tèms,
En ma memòri passo encaro :
Pantaiant que siéu pescadou,
La viéu que m'espèro, ma bello,
De-nué, sus d'un amiradou,
Davans la Mar e leis estello.

Es aqui lou bouenur, bessai !
Dins un cabanoun de calanco,
Riche d'uno cabro, d'un ai
E d'uno barco à velo blanco,
Auriéu viscu coumo deviéu,
Uno fremo bressant ma vido...
Iéu, qu'aìmi tant lou roumaniéu,
Ai pèr flour de roso passido !

AUGUSTE MARIN.

UNE QUI PASSAIT

Je ne l'ai vue qu'un matin, un matin d'août. Une jarre sur la hanche, elle venait chercher de l'eau, au puits du fond de la calanque. Ineffablement jolie avec son cotillon de laine !... Devant elle, la chèvre et l'âne jouaient du museau et des cornes.

La belle, dans ses clairs vingt ans, blonde, blanche, fraîche et fine, riait : j'arrivais de la mer avec des oursins pour toute pêche. *Hòu !* fis-je en passant près d'elle. — *Hòu !* dit-elle sans tourner la tête... L'âne et la chèvre prirent peur : ils s'enfuirent dans les genêts.

Je ne l'ai vue qu'un matin... Pourtant, dans la grand'ville où je demeure, parfois les jours de joli temps elle repasse en ma mémoire : en rêvant que je suis pêcheur, je la vois qui m'attend, ma belle, sur un belvédère, la nuit, devant la mer et les étoiles.

Le bonheur était là, sans doute ! Dans mon cabanon de calanque, riche d'un âne, d'une chèvre et d'une barque à voile blanche, j'aurais vécu comme il fallait, une femme berçant ma vie... Moi qui aime tant le romarin, j'ai pour fleurs des roses flétries !

P. M.

Digitized by Google

LES ILES D'AMOUR

POÉSIES INÉDITES

(1840-1860)

A FRÉDÉRIC MISTRAL

POÈTE DE PROVENCE

Je rêvais le soleil, c'est un nuage épais.
J'avais un front d'aimant, c'est la foudre qui tombe :
J'ai traversé l'orage et comme la colombe
Je rapporte un rameau de paix.

J'ai vu cet aigle, ami, dont vous parlez, poète !
Il semblait dire : « A moi l'empire universel !
J'ai le pied sur mon roc, le regard vers mon ciel
Et mes ailes sur la tempête !

« Voilà mon Capitole et mon Forum romain,
Mes tribus, mes tribuns, ma tribune aux harangues
Où les Gracque et César parlent dans quatre langues
La parole du genre humain.

« Et là-bas, mon Olympe, inondé de lumière,
Où je reviens m'abattre aux pieds de Jupiter,
Le grand dieu de la foudre et le roi de l'éclair
Depuis qu'il règne au nom d'Homère. »

Il planait sur les monts et maintenant il pend
Attaché par les pieds, déchiré par le ventre,
Sur le roc où Dieu met une aire auprès d'un antre,
Le nid de l'aigle et du serpent.

Sa plume est arrachée et le vent la balaie,
Un reste de sang noir dégoutte de ses flancs,
Une mouche bourdonne et jusque dans sa plaie,
Lui livre des combats sanglants.

Voilà la gloire, ami, si la gloire vous tente ;
C'est une cendre au fond de tous les noms humains,
Et la poudre que prend Achille dans ses mains
Et qu'il rejette sur sa tente.

Ce qui console Achille et nous console encor,
Homère le savait sous la guerre troyenne,
C'est Achille poète et l'esclave païenne
Qui chante sur sa lyre d'or.

Digitized by Google

L'amour, puisque le ciel vous l'a donné d'avance,
Allez, amant ingrat, allez, ingrat mari,
Le cueillir au soleil qui pour vous l'a mûri
Sur les coteaux de ma Provence.

Ce que donne la gloire à ses amants trahis,
Même ses lauriers verts, même ses lauriers roses,
Rien ne vaut le baiser de deux lèvres, écloses
Dans un verger de mon pays!

O filles de Provence! aimez vos Théocrites,
Vos Virgiles divins et vos divins bouviers
Qui gravent leurs amours aux troncs des oliviers
Et non sur des feuilles écrites.

Sans orgueil, car l'orgueil n'habite pas les champs,
Ils gardent leurs troupeaux sans haine pour leurs maîtres,
Et sans biens, que les biens de la Muse champêtre
Et les richesses de ses chants.

Heureux, cent fois heureux, s'ils ignorent le reste ;
Si rien d'un faux savoir ne fume sous leurs toits
Et s'ils ont des chemins gardés par une croix,
Comme par un ami céleste.

Le désert de Vaucluse et la paix d'Avignon,
Pétrarque et son amour, Horace et le cœur libre,
Les joncs de la Durance et les roseaux du Tibre
Suffisent pour redire un nom.

CHEZ LES FRÈRES ST-JEAN-DE-DIEU

SOUS UNE IMAGE DE LA VIERGE

Au nom du Père, au nom de son fils Jésus-Christ,
De la Trinité sainte et de son Saint-Esprit,
Au nom de tous les saints, les patrons de nos âmes,
Salut, Vierge bénie entre toutes les femmes,
Chaste épouse de Dieu, salut, comme le jour
Où l'ange vous porta le message d'amour.
Je pars, je puis mourir, et j'ai pour habitude
De payer en partant, de peur d'ingratitude.
Je ne veux pas quitter cette maison de Dieu
Sans le baiser de paix et les larmes d'adieu.
Errant dans ce Paris, sans port et sans rivage,
Je pourrais échouer sur quelque roc sauvage ;
Tant d'hommes affamés, qui n'avaient rien d'humain,
Ouvraient déjà la bouche en me tendant la main ;

Digitized by Google

Tant d'autres m'appelaient pour brouter dans leur île
Le gazon abondant d'une lande stérile ;
Tant et tant d'enchanteurs, corsaires et forbans,
A bord de leur galère avaient rompu leurs bans,
Sans compter les écueils où tant d'autres sirènes
Chantent notre naufrage en brisant nos carènes.
Enfin, Paris charmant, qui nous charme en effet
Et nous fait tant de mal sans savoir ce qu'il fait,
Pouvait me rejeter, et par la porte basse
Dont Sainte-Beuve enfant savait le mot de passe.
C'était juste l'hiver où Gérard de Nerval
S'est pendu dans la rue un jour de Carnaval,
Las d'être homme et plus las encor d'être poète...
Quel malheur, si javais aussi perdu la tête !
Car je pouvais mourir comme ce pauvre fou,
Et mourir dans la fange avec la corde au cou,
Et, sans penser à Dieu, sans songer à mon âme,
Choisir l'égout, hélas ! si près de Notre-Dame !
Oh ! Vierge des vivants, des vivants et des morts,
Pardonnez-lui sa faute en voyant son remords.
Moi qui crois toujours Dieu fidèle à sa promesse,
Depuis que je l'ai lu dans un livre de messe,
J'ai souffert sans me plaindre et j'ai dit sans crier :
Portez-moi sur un lit d'où j'entende prier...
Pendant soixante nuits, les uns après les autres,
Douze hommes de Jésus, comme les douze apôtres,
L'un qui parle de Dieu, l'autre qui prie ou lit,
Comme dans mon tombeau, m'ont veillé sur mon lit.
Ma chambre respirait l'encens de la chapelle
Et le prêtre chantait comme un Dieu qui m'appelle ;
Pour mieux me racheter de son sang immortel,
Tous les matins le Christ descendait sur l'autel,
Et par la charité, l'amour et la prière,
Mes frères m'ont rendu la maison de mon père.
Adieu, maison de grâce, où l'ange de la paix
M'ouvrait déjà la porte à l'heure où je frappais;
Église où c'est toujours le pauvre qui nous donne,
Le maître qui nous sert et le saint qui pardonne.
Adieu, famille sainte, adieu, toi qui me rends
Et mon âme et mon corps sur le lit des mourants.
Semblables à vos sœurs qui se font nos servantes,
Etonnez-nous longtemps de vos vertus vivantes.
Dieu m'a conduit vers vous, ce n'est pas sans desseins ;
Poète, je serai le confesseur des saints
Et le monde entendra mes chants et mes antiennes
Aussi haut que le vol des prières chrétiennes !

Digitized by Google

ANTIQUE

FRAGMENT ALEXANDRIN

Eros, frère d'Hymen, frère de Ganymède,
Esculape éternel de l'éternel remède
Contre tous les chagrins, contre tous les malheurs,
Je voue à ton autel des couronnes de fleurs !
Oh ! comme ils ont bien fait, les Grecs d'Alcibiade,
De reléguer l'amour au bord d'une Cyclade,
Et sous un bois sacré de laurier-rose, éclos
Du souffle de Vénus et du soupir des flots.
Le vieux Anacréon, — même la Poésie !
Avait fait de Basyle un rival d'Aspasie,
Et les Athéniens riaient, désenchantés
De l'amour et des dieux qu'Homère avait chantés.
O Vénus Cythérée, ô Vénus Cypriote !
J'aime mieux ton soleil, blond Phœbus, et ta grotte,
Et tes flots amoureux qui venaient, ô Vénus !
De leurs libations rebaiser tes pieds nus !
Si jamais je voyage, après Rome chrétienne,
Et la seule beauté plus vierge que la tienne,
Mais avant Rhode, avant Mytilène et Lesbos,
J'irai m'agenouiller au berceau de Paphos.
Et mon Horace en main, crédule comme Homère,
J'adorerai le fils sous les yeux de sa mère ;
Bacchus viendra de Chypre avec tous ses Sylvains,
Tous les Satyres-dieux, tous les monstres divins,
Et plus humain que nous, vieux païens que nous sommes,
Rétablira ton culte aboli par les hommes;
Et de là j'entendrai crouler dans le lointain
La Grèce qui n'a plus pour dieux que son destin,
Athènes qui se souille aux amours du théâtre,
Sparte, ingrate aux vieillards, comme aux enfants marâtre,
Et ses législateurs des peuples aux abois,
Bien plus errants qu'Orphée et les bêtes des bois.
Mais je ne veux l'amour sans culte, et toi proscrite,
Que ton île amoureuse, ô Vénus Amphitrite !
J'irai toutes les nuits me baigner dans tes flots,
De Délos à Cypris, de Cypris à Délos,
Et je verrai toujours, debout sur le rivage,
La Vénus sans amants qui pleure son veuvage,
Et si je reste seul des âges fabuleux,
Seul, je prendrai la lyre, ô Vénus aux yeux bleus !
Et, sur le marbre blanc de ton autel qui tombe,
J'immolerai, Vénus, ta dernière colombe.

Digitized by Google

UN SOIR DE LA PLACE ROYALE

A Victor Hugo.

Victor, ta femme est belle et tes enfants sont beaux.
Sans chercher d'autres biens, dont nous faisons nos maux,
Sois donc heureux parmi les sages,
Et ne fais pas languir la prose ni les vers,
Ni l'amour qui t'attend et qui, les bras ouverts,
Te sourit sur quatre visages.

J'eus aussi mon foyer nombreux de grands parents,
Et mon bonheur ancien avec ses vieux garants ;
Ma mère est morte la première,
Et les autres, mon frère et ma sœur sont absents,
Et plus seul tous les jours, tous les mois, tous les ans,
J'ai tout perdu depuis ma mère.

Mes amis, les meilleurs, leurs plaisirs, leurs travaux,
Leurs infidélités pour des amis nouveaux,
L'oubli, le monde, les voyages,
Le temps, surtout le temps qui prend tout sans remords,
M'auront bientôt laissé seul avec tous mes morts,
Dans le deuil de tous mes veuvages.

Je n'ai plus que la Muse et j'ai tort de l'aimer,
Et je t'en dirais plus si j'osais blasphémer,
Car l'ingrate, à présent, c'est elle
Qui, pour un mot de gloire ou d'amour que j'ai dit,
Sur les chemins publics traîne mon front maudit
A sa couronne d'immortelle.

Puisque tu le connais, Victor, enseigne-moi
Le bonheur dans un autre et le repos en soi ;
Demande à ta femme, à ta fille,
S'il n'est pas dans tes bras et sur tes deux genoux,
Sous le fardeau pieux d'un père et d'un époux
Qui porte toute une famille.

Et dis à tes enfants : Mes enfants, vous voyez,
Tous les bons, comme moi ne sont pas conviés
A vos ineffables tendresses ;
Faites la part du pauvre en vos embrassements
Et gardez le dernier de vos baisers charmants
Pour son front privé de caresses.

Digitized by Google

LE RIRE DES HONNÊTES GENS

Si Sainte-Beuve était moins laid,
Je voudrais l'aimer pour lui-même,
Comme on aime un vieux qui vous plaît,
Comme on aime parce qu'on aime
Un chat roux qui boit de la crème,
Si Sainte-Beuve était moins laid !

S'il était plus beau, Sainte-Beuve,
Moins chien sans maître, ou chien couchant,
Ou chien perdu de Terre-Neuve
Qui mord toujours en nous léchant,
Peut-être il serait moins méchant,
S'il était plus beau, Sainte-Beuve.

Si Sainte-Beuve était plus grand,
Moins petit de cœur et de taille,
Il n'aurait pas l'air arrogant
D'un bambin sur une futaille,
Qui s'enivre avec une paille,
Si Sainte-Beuve était plus grand.

S'il écrivait moins, Sainte-Beuve,
Il écrirait en écrivant,
Il gâterait moins son épreuve,
Et sans doute, au lundi suivant,
Il m'embêterait moins souvent,
S'il écrivait moins, Sainte-Beuve.

Si Sainte-Beuve était moins lourd
Que Saumaise et que Furetières,
Dussé-je passer pour balourd,
Je le lirais des nuits entières
Comme une table des matières,
Si Sainte-Beuve était moins lourd.

S'il était plus fin, Sainte-Beuve
(Et Sainte-Beuve se croit fin),
Il nous en donnerait la preuve
Et n'empâterait pas enfin
Des pages qui n'ont pas de fin,
S'il était plus fin, Sainte-Beuve.

Digitized by Google

Si Sainte-Beuve était plus franc,
Il dirait la vérité vraie
Et sept fois, de son doigt d'enfant,
Il effacerait sur la raie
Ce qu'il écrit avec la craie,
Si Sainte-Beuve était plus franc.

S'il était moins faux, Sainte-Beuve,
Je voudrais être son ami
Ou sa femme, ou plutôt sa veuve,
Et mort, dans sa tombe endormi,
Le pleurer d'un œil et demi,
S'il était moins faux, Sainte-Beuve.

Tant que Sainte-Beuve est vivant,
Il exhume des mots fossiles
Et les lègue au monde savant ;
Mais ses legs sont très difficiles
A cause de ses codicilles,
Tant que Sainte-Beuve est vivant.

Le jour qu'il mourra, Sainte-Beuve,
La belle langue de Rousseau,
Noire hirondelle au bord d'un fleuve,
Cherchera son petit morceau
Ou de mouche ou de vermiceau,
Le jour qu'il mourra, Sainte-Beuve.

Quand Sainte-Beuve sera mort,
Sur sa pierre (entre parenthèse)
On lira : trente ans (sans remord)
Il fit à la langue (française),
Ce qu'on a fait à Louis (seize),
Quand Sainte-Beuve sera mort.

L'AMOUR PARTOUT

Ils vont chercher bien loin Chio, l'île des vins,
Et Samos, où Junon gardait les chars divins
Et les armes des dieux d'Homère ;
Bien loin, Délos, berceau d'Apollon, dieu du jour,
Chypre où naquit Bacchus, Gnide où naquit l'Amour
Du premier baiser de sa mère !

Digitized by Google

Et toute cette Grèce errante sur les flots,
Ces Cyclades de fleurs et de jardins éclos,
Où Vénus, blanche et purpurine,
Vénus aux cheveux blonds, Vénus aux beaux yeux bleus,
Tous les soirs, sur les flancs des Tritons fabuleux
Promenait sa conque marine.

Eh bien ! je vous le dis, soyez poète ou non,
Mais soyez Provençal, Normand ou Bourguignon,
Aimez la Saône, aimez la Seine ;
Vous direz comme Horace, aux sources de Tibur,
Quand Horace chantait l'amour et buvait pur
Dans une coupe toujours pleine.

Qu'un autre vante Rhodes et Lesbos ! J'ai mon coin.
L'amour de mon pays ne vient pas de si loin ;
De l'aurore à la nuit tombante
Je vis au grand soleil, je respire au grand air,
Sans m'en aller en Crète entendre Jupiter
Crier avec sa Corybante.

J'ai là, dans ma Bourgogne, un coteau vert, doré,
Où le soleil est dieu, Lamartine adoré :
Et mes Naïades de la Saône,
Bruyantes et le front couronné de roseaux,
S'en vont jusqu'à Lyon, au bruit des grandes eaux,
Se marier avec le Rhône !

J'ai dans ma Normandie, où Corneille a chanté,
Et dans une île verte, un bosquet enchanté
Dont la Grèce serait jalouse ;
Et nous buvons, couchés sur des nappes de joncs,
Le Chypre et le Chio normands, et nous mangeons
Les fruits tombés sur la pelouse !

Et Théocrite, un soir, passerait près du bord,
Il chanterait à Rouen, pour Corneille d'abord,
Une idylle au nom de la Muse,
Puis jetterait sa lyre et boirait avec nous
Le cidre couleur d'or et bienfaisant et doux,
Comme son vin de Syracuse.

J'ai Vaucluse, et j'ai Laure au Comtat d'Avignon
Qui lui garde sa tombe et sa gloire et son nom,
J'ai les plus beaux jardins de France
Où le Dieu, le seul Dieu, proscrit et qui fuyait,
Homme quittait le Tibre et Dieu, se confiait
Aux caprices de la Durance.

Digitized by Google

J'ai mes îles d'amour que vous voyez là-bas,
Que le Rhône amoureux embrasse des deux bras ;
Et jamais, bosquets d'Idalie,
Vous n'avez vu Vénus joindre ses belles mains
En écoutant, le soir, mes angelus romains
Dans mes peupliers d'Italie !

Amour de la patrie, amour du sol natal,
Vous avez fait des dieux de pierre et de métal
De vos pierres, de vos fontaines,
Des fleuves et des mers, de l'enfer et du ciel,
Et Phidias vouait au culte universel
Le Panthéon des dieux d'Athènes.

Eh ! qu'avaient-ils de plus, les Grecs ? L'audace ? Non.
Nous avons tous l'audace et l'orgueil d'un grand nom.
Qu'avaient-ils de plus que la France ?
Si vous voulez, je vais vous le dire tout bas :
Ils aimaient la patrie et nous ne l'aimons pas ;
C'est là toute la différence.

Les Grecs aimaient la Grèce. Aimez votre pays,
Vous aurez votre Hélène au bord d'un Simoïs.
Aimez quelque chose où vous êtes.
Daphné n'est qu'un tronc d'arbre : aimez Daphné, c'est tout
Le secret, c'est l'amour, et Dieu l'a mis partout
Pour les amants et les poètes.

SOUS LA RÉPUBLIQUE

(1851)

Si vous lisiez un jour, sur la pierre ou l'airain,
Qu'autrefois et du temps du peuple souverain,
Hugo, de la race d'Homère,
Avait deux fils, deux fils grecs et deux marbres blancs,
Les deux plus beaux jumeaux que Dieu fit ressemblants
Et qui ressemblaient à leur mère ;

Et que, malgré sa gloire et malgré son grand nom,
Ce Brutus, ce Priam et cet Agamemnon,
Père de toutes les tortures,
On lui prit ses deux fils, pour avoir dit tout haut
Qu'ils exécraient tous trois l'exécrable échafaud :
Que diriez-vous, races futures ?

Digitized by Google

Et si l'on ajoutait que ce père plia
La tête comme Eschyle, et pria, supplia
L'aréopage et les dieux mêmes,
Et demanda pardon pour sa gloire aux ingrats
En levant vers le ciel ses enfants dans ses bras,
Et ses mains pleines de poèmes;

Et qu'on lui dit: « Le sieur Hugo, vous avez tort
De manquer de respect à la peine de mort! »
Et qu'on rendit cette sentence,
Que l'échafaud hideux, le gibet et la croix
Etaient de droit divin, comme le droit des rois,
Et descendaient de la potence!

Vous ririez; vous diriez: « Mais ils étaient donc fous? »
Eh bien! siècles futurs, je l'ai dit comme vous,
Car j'ai vu, sous la même grille,
Dans un cachot, avant qu'il soit au Panthéon,
Ce groupe d'Hugolin et de Laocoon,
Ce père et toute sa famille.

Quand je sortis de là, j'errai je ne sais où,
Cherchant quelque vieux pauvre à qui donner un sou,
Et le cœur tout gonflé de larmes;
Et j'aurais vu passer avec son tombereau
L'assassin de Chénier, qu'on nomme le bourreau,
Et son cortège de gens d'armes;

Cet homme de Paris, d'Athènes, de Sion,
Qui met à mort Jésus, Socrate et Phocion,
Et Robespierre et Louis Seize,
Qui, dans nos temps de haine, avait fait la terreur
Et, dans nos temps d'amour, fit honte et fit horreur
A la République française;

J'aurais pris un bâton et, suivi de gamins
Et de trente ouvriers, forts jusqu'au bout des mains,
Et de bonnes femmes des Halles,
Je l'aurais tant battu, tant, qu'il en eût crevé
Et rendu sur la place, entre boue et pavé,
Le sang des peines capitales.

Mais je m'en retournai dîner à la prison,
Sans savoir quel Archonte a perdu la raison
Sous telle ou telle Olympiade;
— L'histoire est dans la rue, — et je vis en allant
Des filles du quartier qui jouaient au volant
Sur la place de l'Estrapade.

Digitized by Google

La prison était gaie à deux enfants reclus ;
Les murs étaient honteux, les cœurs ne l'étaient plus,
On riait par indifférence ;
Et quand on eut bien ri dans la salle à manger,
Hugo, le verre en main, proclama Béranger
Le premier chansonnier de France.

DANS LE CIMETIÈRE DE VILLEQUIER

AU TOMBEAU DE LÉOPOLDINE

Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! votre droite est trop forte,
Si c'est bien votre main qui plonge cette morte
Dans ce fleuve étouffant.
Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! je n'ai qu'un cri dans l'âme
Pour ce pauvre poète et cette pauvre femme
Qui pleurent cette enfant !

Si j'osais blasphémer avec un vers impie,
Je vous dirais : Quelle est la faute qu'elle expie ?
Qu'a-t-elle fait, pour la noyer ?
Après ses dix-huit ans, dix-huit ans de famille,
La jeune femme était toujours la jeune fille
Qui chante en changeant de foyer.

Et nous la connaissions depuis qu'elle était née,
Notre Léopoldine était la fille aînée
De la gloire et de la beauté.
Et quand on visitait son berceau de lumière,
Le monde, en l'adorant, ne voyait que sa mère
Qui fût plus belle à son côté.

C'était le premier fruit que l'époux et l'épouse
Avaient, dans un baiser de leur amour jalouse,
Cueilli le soir de leur hymen,
Et le premier espoir d'une maison de France
Où la gloire a bercé les cris de son enfance
En chantant la lyre à la main.

Et c'est elle qu'un jour le vieux Havre de Grâce,
Enviant au poète un enfant de sa race,
Sur un bâtiment de transport
Nous dérobait au loin pour ses îles lointaines,
Comme le vieux Minos une vierge d'Athènes
Qui va de l'amour à la mort.

Digitized by Google

Ce n'était pas assez de l'avoir mariée
A la commune, après les bans à la criée,
A l'église, après nos sanglots !
Pour la perdre deux fois, deux fois notre veuvage,
Il fallait un matin, sous l'herbe du rivage,
La déterrer au bord des flots,

Aux bras de son époux, ce jeune amant fidèle
Qui préfère mourir sans se séparer d'elle,
Pour que l'histoire dît un jour
Qu'un pêcheur a trouvé ce héros et cet ange
Dormant, au pied d'un saule et sur un lit de fange,
La nuit de l'éternel amour !

Espoir ou désespoir ? Mon Dieu, que faut-il croire ?
Que l'amour, la beauté, le génie et la gloire,
En une heure, en quelques instants,
Quand vous dites : « Je veux ! » maître de toutes choses,
Ne sont plus rien, le soir de vos apothéoses,
Même sur un front de vingt ans !

Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! pardon si je blasphème ;
Mais, pour nous châtier sans raison pour vous-même,
Sans miséricorde pour nous,
Pardon si l'homme, enfin lassé de se soumettre,
Vous répond quelquefois comme l'esclave au maître
Et retombe sur ses genoux !

VAUCLUSE

Quand nous étions encore à l'âge d'innocence,
Elle voulut revoir le mont de ma naissance
Et ma Chartreuse au pied du mont,
Et nous vîmes Bon-Pas avec ses deux tourelles
Où vinrent se poser deux blanches tourterelles
Qui s'envolèrent vers Caumont.

A Caumont, dans l'église où, cinq ans avant elle,
Dieu m'a fait, moi, chrétien, et mon âme immortelle,
Pieuse et me disant : je crois,
En me donnant sa main et me disant : je t'aime,
Elle plongea ses doigts dans l'eau de mon baptême
Et fit le signe de la croix.

Digitized by Google

Depuis le pont de l'Ile, où bouillonnait l'écluse,
Nous semions de baisers le chemin de Vaucluse ;
Son sein battait contre mon bras ;
A ses yeux rayonnaient deux larmes amoureuses,
Et tout son cœur chantait sur ses lèvres heureuses :
« Allons partout où tu voudras ! »

Et nous allions où vont ceux qui s'aiment encore
Et tressaillent au nom de Pétrarque et de Laure,
Elle m'aimait et je l'aimais.
Nous allions où, depuis Adam et depuis Ève,
Vont l'amant qui soupire et l'amante qui rêve,
Où les autres ne vont jamais.

Le château de Saumane, en ruine et sans maîtres,
Nous regardait venir de toutes ses fenêtres,
Pour nous saluer au retour
Et nous dire : « Aimez-vous, bien heureux que vous êtes ;
Vous le voyez, voilà, sans les vers des poètes,
Tout ce qui reste de l'amour ! »

Derrière nous fuyaient les maisons des campagnes ;
Vaucluse m'entourait d'un cercle de montagnes,
Et je m'arrête et quand je vois
Cette grotte semblable aux spelonques antiques,
Les sonnets de Pétrarque étaient de saints cantiques
Que nous chantâmes à deux voix.

Hé quoi ! mon cher Hugo, quoi ! mon cher Lamartine,
Amoureux indiscrets de la Muse latine,
Ce seul coin de votre univers
Et ma Provence aimée et ma Vaucluse aimante
N'auront jamais connu les pas de votre amante
Et ne diront jamais vos vers ?

Comment ! pas un soupir que recueille l'Histoire,
Et pas un de ces mots qui valent une gloire
Et, sous ce soleil enflammé,
Après l'abbé Pétrarque, amoureux d'une idylle,
Vous laissez, quoi ? Vaucluse ; à qui ? L'abbé Delille,
A lui qui n'a jamais aimé !...

Ah ! quand ils reviendront des longs retours de l'âge,
Des amours de la ville à l'amour du village,
Grotte sainte, vallons déserts,
Pour punir les ingrats de leur indifférence,
Comme s'ils n'étaient pas les gloires de la France,
Fermez l'oreille à leurs concerts.

Digitized by Google

Et dites-leur, qu'heureux jusqu'à leur faire envie,
Ce jour-là j'ai vécu trois mille ans de ma vie,
Que je suis venu vous offrir
L'amour, le seul amour d'un homme et d'une femme,
Après lequel le corps n'a plus qu'à quitter l'âme,
Et deux amants plus qu'à mourir.

Dites-leur que pendant toute cette journée,
De son lit du printemps la Sorgue détournée
Nous a fait place dans son lit,
Et que vous avez vu mes caresses sans nombre
Jusqu'à ce que la nuit nous couvrît de son ombre
A l'heure où le soleil pâlit.

Ajoutez que la nuit n'eut pas assez de voiles
Pour cacher mon bonheur à toutes les étoiles,
Que le buis, le baume et le thym
Parfumaient cette roche où dormait mon amie,
Tandis que mes deux bras la berçaient endormie
Jusqu'à cinq heures du matin.

Et qu'elle, sans trembler ni de peur ni de fièvre,
Et toujours sans tomber, suspendue à ma lèvre
Sur ce gouffre ouvert sous nos pas,
Elle levait les yeux vers la voûte céleste
Et priait, priait Dieu de permettre le reste,
Et que Dieu ne le permit pas.

Et voulez-vous savoir si c'était une faute ?
Sa tête sur mon cœur, pour qu'elle fût plus haute,
Elle heureuse et moi triomphant,
Nous revenions le soir, seuls à travers la plaine,
Mon souffle interrogea quatre fois son haleine :
Elle dormait comme un enfant !

ADOLPHE DUMAS.

Digitized by Google

LA LEGÈNDO DE SANTO ANO
(TROS) (1)

LA NATIVETA DE N.-S.-J.-C.

...Coume Marìo se groupavo dempièi quàuqui jour emé mai d'afecioun encaro qu'avans, à-n-alesti de cuberto, de làni e de pedas, Mmo Ano pensè que lou jour de la neissènço de N.-S.-J.-C. èro proche, e venguè ansin au fustié :

— Mounsen Jóusè, ai idèio de regala ma chato d'un guierdoun que i'agradara de-segur. Avès fa pèr lou divin enfantoun qu'esperan, uno bressolo qu'es poulideto que-noun-sai ; mai, à moun vejaire, acò 's pas proun pèr lou fiéu dóu bon Diéu. Dounarés aquelo bressolo à nosto pauro vesino, que vai s'acoucha peréu, e farés ansin bono obro caritouso, e iéu, deman, anarai à Jerusalèn, qu'es la fiero, e ié croumparai la plus bello bresso de cèdre que pourrai atrouba, emé de ridèu endentela e de couissin moulet ; aprouficharai l'óucasioun pèr adurre tambèn li cournet de dragèio e tóuti li lipetige que, segound l'usanço, devèn baia à la parentèlo e à la vesinanço.

— Mai, bono Maire, es pas necite de faire tant de fres...

— Dequé cregnès, Jóusè ? sian pas di plus riche dóu païs, es verai, mai enfin vivèn dins lou nostre e devèn rèn en degun. Ai uno cacho-maio talamen coumoulo, que noun pode plus ié faire intra soulamen un pata de clau ; es lou cas o jamai de l'esclapa. E d'aiours, aviéu toujour di que sarié pèr lou pichot, e se tèn pas proun de sòu, vendrai un parèu de fedo. Leissas-me faire...

E Mmo Ano partiguè pèr Jerusalèn après agué esclapa sa cacho-maio e vendu, noun un parèu de fedo, mai uno miejo-dougeno, car s'èro boutado en tèsto de guierdouna soun felen d'uno bressolo coume soulet n'an lis enfant di prince, di conse e di gouvernaire de prouvinço. Li Sàntis Escrituro avien-ti pas anouncia que lou fiéu de sa chato sarié lou Rèi di rèi, e que soun poudé subre-passarié aquéu di plus grands Emperaire de Roumo ? Alor, perqué noun lou trata à soun degu, lou jour de sa neissènço ?

(1) *La Nativité*, fragment d'une *Légende* provençale *de Sainte Anne*, que termine notre collaborateur Marius André.

Digitized by Google

*
* *

Or, vaqui que i'avié à peno uno miechoureto que Mmo Ano s'encaminavo sus la routo de Jerusalèn, quand lou varlet de vilo, acoumpagna d'un troumpetaire, rampelè sus la plaço de la coumuno tóuti li catau, li bourgés, li mestierau e li pacan de la bourgado, e, desplegant un pergamin, ié dounè leituro d'un edit de l'Emperaire ; aquel edit ourdounavo en tóuti li sujèt de Roumo de se rèndre chascun dins l'endré mounte èro nascu, pèr se ié faire escriéure dins li cartabèu dóu recensamen.

Aquel ordre, que devié èstre eisecuta lou jour meme, tarabustè proun Jóusè, car, coume èro nascu à Betelèn, es aqui que devié se rèndre pèr se faire registra. Ausavo pas i'enmena 'm' éu sa mouié, car, dins l'estat ounte elo s'atroubavo, la mendro emoucioun, la fre, li lassige dóu viage, poudien deveni dangeirous ; e d'un autre coustat, coume esperavo lou pichot Jèsu d'un jour à l'autre, i'èro grèu de la leissa 'nsin, car se lou moumen de sa deliéuranço se capitavo, coume èro de prevèire, just dóu tèms de soun absènci, la jacènt sarié jamai sougnado pèr de vesin, tant brave que fuguèsson, coume lou sarié estado pèr soun ome o sa maire.

Avié bèllo à calcula, vira e revira, atroubavo ges de biais d'adouba li causo e anavo enfin se decida à parti soulet, quand, pèr que fuguèsse realisa ço que li Sàntis Escrituro anounciavon dempièi de siècle e que Diéu avié marca dins sa sapiènci dempièi touto eternita, un ange moustrant miracle apareiguè à la Vierge e i'ourdounè de parti 'mé lou fustié pèr Betelèn, amor qu'es aqui que devié naisse lou divin enfantoun.

Marìo rediguè li paraulo de l'Ange à Jóusè ; e adounc aquest, sènso mai de relàmbi, embastè soun ase, garniguè lis ensàrri de prouvesioun pèr la routo, qu'èro proun loungarudo, faguè metre sa mouié plan-plan e delicadamen d'assetoun sus la bèsti, e pièi, àrri, àrri, Blanquet ! en routo pèr Betelèn, e que lou cèu assiste la santo Famiho e l'engarde de tout marrit rescontre !...

*
* *

Lou subre-lendeman, Mmo Ano revenguè de Jerusalèn, adusènt uno canesteleto de bescue, de lipetige e de flasco de liquour, emé la bressolo pantaiado, mai uno bressolo tant bello, tant lisqueto, tant faroto, que quand la carreto s'arrestè davans lou lindau dóu fustié, i'avié mai de cinquanto drouloun e chato que i'avien courregu darrié en badant la figo ; jamai de la vido pariero bressolo èro intrado en Nazaret ! Mmo Ano s'espoumpissié ! Mai un segren l'agantè, en vesènt la porto e li fenèstro de soun oustau barrado.

Digitized by Google

— Hòu! Mounsen Jóusè! Marìo! Es iéu! cridè.

— Mai, sabès pas? ié venguè un di drouloun aplanta. Mounsen Jóusè e Marìo soun parti emé l'ase; tenès, an leissa la clau sout la catouniero, pensant que sarias de retour avans éli...

— Coume?... Parti!...

L'enfant countè à Mmo Ano ço que s'èro passa: l'edit de l'emperaire rouman troumpeta dins la bourgado e la partènço precipitado de chascun pèr soun endré.

— S'acò 's poussible! prejitavo Mmo Ano en levant li bras au cèu; quento imprudènci! Marìo aura pas vougu leissa soun ome parti soulet... Ah! me parlès pas di jóuini femo, acò a pas mai de sen qu'un enfant que teto! Pamens, Mounsen Jóusè, qu'es un ome d'age e de jujamen, aurié degu l'engarda d'aquéu foulige. Es de-segur qu'arribara malur à ma pauro drolo, emé lou tèms que fai, en païs estrange, ounte atroubaran belèu pas soulamen uno aubergo... Moun Diéu, moun Diéu! e se l'Enfantoun vèn au mounde, eilabas, liuen de soun païs e de soun oustau, liuen de sa grand que sara pas aqui pèr lou muda, lou tintourleja e ié fa faire riseto? E ma pauro Marìo, quau la sougnara? Noun, acò pòu pas èstre...

E Mmo Ano, en se descounsoulant, anè pica à-de-rèng i porto de tóuti si couneissènço, demandant se noun i'avié uno jardiniero o uno carreto de libro, pèr la mena inmediatamen à Betelèn rejougne sa fiho e soun gèndre. Mai, (quand parlas di causo, pamens!) tóuti se capitavon deforo, car la prouclamacioun de l'Emperaire avié fourça 'n abord de gènt à parti sus l'ouro; e pièi, i'avié proun meinagié que s'èron pancaro entourna de la fiero.

Mmo Ano, que noun poudié se resóudre à espera soulo à l'oustau, partiguè d'à pèd e s'agandiguè sus la routo que menavo à Betelèn. Caminè de lònguis ouro sènso s'arresta i mas que rescountravo, pèr se pausa e béure un chicoulet de vin que i'aurié douna 'n pau mai de voio, tant se languissié d'arriba; mai veici que, coume avié vougu prene li draiolo d'acourcho, quand fuguè negro niue, s'esmarrè e noun sachè plus retrouba soun camin. Adounc, la pauro vièio s'assetè contro un pège d'aubre, e plourè, plourè coume uno Madaleno enjusquo au moumen que, vincudo pèr lou lassige, clinè la tèsto sus soun pitre e s'endourmiguè. Aurié plus jamai dubert li parpello que dins lou Paradis, se, subran, à l'ouro de miejoniue, èro pas estado destressounado pèr uno cantadisso que semblavo davala dóu cèu. Èro un vòu d'ange que disien: *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Digitized by Google

Aquéli paraulo que, dempièi aquelo niue, devien restounti tóuti li jour, enjusqu'à la fin di tèms, dins tóuti li glèiso e capeleto de la catoulicita, Mmo Ano ié coumprenguè rèn, car, dins soun païs, se parlavo gaire latin qu'à l'oustau dóu gouvernaire e encò de quàuqui catau qu'atroubavon coussu de charra la lengo dóu Rouman vincèire. Mai la musico n'èro tant meravihouso, que Mmo Ano se sentiguè reviscoulado e, óublidant soun lassige, s'aubourè pèr reprene soun camin.

Alor un ange i'apareiguè, la counsoulè e ié countè que la Santo Vierge venié de s'acoucha, que i'avié rèn de cregne, car l'enfant èro bèn gaiard e mancavo de rèn. I'ensignè pièi lou camin lou plus court pèr ana à Betelèn, ounte Mmo Ano arribè au pouncheja de l'aubo.

Mai coume faire, aqui, pèr atrouba Marìo e Jóusè, dins un endré mounte counéissié degun e mounte i'avié, aquelo semano, uno tant grand prèisso d'estrangié ? Avié bello à demanda is aubergo e i remiso ounte li meinagié estremon si bèsti e si carreto ; en liò couneissien l'ome e la jouino femo que ié depintavo. Quand venguè lou vèspre, capitè pamens un oste que lis avié vist. « O, ié diguè, la niue d'avans-ièr, li gènt que me disès soun vengu turta à ma porto. — Hòu, de l'oustau ! mèstre, mestresso, cridavo l'ome, nous dounarias pas la retirado à ma mouié e à iéu ?... — Pecaire ! fasien pieta, talamen avien l'èr las... Mai, emé lou meiour voulé dóu mounde, noun pousquère li reçaupre : i'avié pas soulamen uno plaço à baia à la feniero... Jamai s'èro tant vist de mounde à Betelèn : es coume uno fiero de Bèu-Caire !.. Dèvon èstre retourna à soun endré, car i'a deja forço estrangié que soun reparti.

Pauro grand ! Avié lou cor bèn gounfle e, se retenié li lagremo qu'à tout moumen èron à-mand de creba la restanco, es que sounjavo de-countùni i paraulo assoularello de l'Ange, e un ange noun pòu èstre messourguié.

Revenguè dounc à Nazaret, pensant retrouba lou fustié e la Santo Vierge à l'oustau e vèire Mounsegnour Jèsu adeja coucha dins soun ufanouso bressolo. Mai, èro escri que lis esprovo de Mmo Ano devien pas prene fin aquéu jour, car l'oustau èro toujour barra e la santo Famiho èro pancaro revengudo.

De tout lou sant clame dóu jour, noun pousquè teni sesiho ; varaiavo d'eici, d'eila, coume uno ameto en peno, passant quàsi tout soun tèms à l'espèro sus la routo de Judèio, e memamen li jour seguènt. Enfin, lasso d'espera e de res vèire veni, sis ànci l'agantèron mai, e velaqui que tourno s'adraia vers Betelèn. Pamens, aquest cop se perdeguè pas, car recouneiguè lou camin que l'Ange i'avié ensigna.

Èro qu'à-n-uno miechoureto de la bourgado, quand faguè lou rescontre d'un courtège subre-bèu d'ome d'armo vesti d'or, d'argènt e de broudarié ;

Digitized by Google

au mitan d'éli, s'avançavon tres camèu pourtant tres rèi, qu'èron li Rèi Mage Melchior, Gaspard e Bautesard, que venien d'adoura N.-S.-J.-C.

Mmo Ano s'aprouchè d'éli, sènso pòu ni timideta, car i'avié sus sa caro, dins sis abihage e dins tout soun brinde, la majesta di prince misterious de l'Ourièn't, dempièi lou moumen qu'avien vist l'Enfant-Diéu : dins sis iue lusissien tant de bounta, de sereneta e de santeta, que li pacan de la terro e li pastre de la mountagno ié venien à l'endavans e li saludavon en lis apelant fraire.

— Bràvi gènt, ié diguè Mmo Ano, me pareissès veni de Betelèn ; poudrias dounc pas me douna de nouvello de moun gèndre e de ma fiho, que vèn de s'acoucha ?

E, quand i'aguè fa 'n retra de Jóusè e de Marìo, li tres Rèi Mage coumprenguèron qu'èro la grand de Mounsegnour Jèsu que ié parlavo. Adounc, lou rèi mouro davalè de soun camèu, quitè sa tiaro e, se clinant, beisè respetousamen la man à Mmo Ano, ço que la faguè rougi e la rendeguè vergougnouso de vèire un tant bèu moussu ié faire tant d'ounour.

— Ah ! Madamo, respoundeguè, si, l'avèn vist, lou Rèi di rèi de la terro e lou Rèi dis ange dóu cèu ! Pèr nous ageinouia davans Sa Majesta, sian vengu di counfin dóu mounde ; avian legi dins lou fiermamen que l'ouro èro proche ounte devié naisse d'uno vierginello puro, Aquéu qu'escafara lou pecat dóu proumier ome e sauvara lou mounde. Uno estello fuguè noste guide ; pèr la segui fidelamen, avèn franqui de mountagno, passa de flume e dourmi de semano entiero souto la tèndo, dins lou desert. Coume nous avien di que lou fiéu de Diéu sarié lou rèi di Jusiòu, cresian que devié naisse dins un palais, à Jerusalèn... Tambèn, quente fuguè noste espantamen, quand veguerian nosto bello estello s'arresta just subre un vilajoun de Judèio, aquéu de Betelèn, e dins aquéu vilajoun alumina d'uno lusour miraclejanto la porto badanto d'un estable. Dins l'estable sian intra e, entre dous umble animau, avèn vist, jasènt sus la paio, l'Enfant di proufecìo ; de pastre ageinouia semoundien à l'acouchado d'iòu, de froumage e de linge pèr s'apara de la fre... E nàutri, avèn agu vergougno di tresor que nòsti gènt d'armo e nòsti camèu avien tirassa... Li neblasso que tapavon nosto visto se soun estrifado subran, e subran avèn vist e ausi : avèn vist l'invesible, avèn ausi lou desparaula ; avèn coumprés la lèi nouvello de salut e d'amour. E aro, umble serviciau de noste divin Mèstre, nous entournan vers nòsti pople pèr i'anóuncia li sàntis Evangèli... Mai vous lagnés pas, Madamo ! voste felen es pas liuen d'eici, e vous vau faire l'acoumpagnado, pèr que ié siegués plus lèu.

Em' acò, lou rèi mouro faguè mounta dins un de si càrri Mmo Ano que, bretounejanto, avié grand peno à lou gramacia pèr tant de bòni maniero.

Digitized by Google

Lou càrri s'arrestè davans l'estable ; lou rèi mouro durbiguè la porto e prenguè counjiet de Mmo Ano, après i'avié beisa 'ncaro un cop la man.

Quand aquesto veguè l'Enfantoun coucha dins la paio de la grùpi, quand veguè la pauro jacènt tremoulanto de la fre, mau-grat lis acatage que li bergié i'avien adu, toumbè d'à-geinoun en plourant tout soun sadou :

— Ah ! Mounsegnour, venguè ansin en prenènt soun felen entre si bras, quento doulènci de vous vèire dins un estat parié ! Es-ti ço que li proufecìo avien anóuncia de vous, que devès èstre lou Rèi de tóuti li rèi de la terro ? Vous veici dins un establoun e plus mau trata que lou plus paure dóu vilage ! L'Enfant de Diéu es nascu coume un enfant de res, e sa maire, ma bono, ma douço, ma Santo Vierge Marìo, sèmblo uno chato d'aquéli bóumian que raubon de galino e li fan couire au bord de la routo, sus tres caiau. E iéu qu'à-n-aquéu moumen ère à Jerusalèn, ounte vous croumpave la plus poulido bressolo de touto la fiero, e de cacho-dènt e de bounbouniho !... Li cacho-dènt èron pas pèr vous, pauret, que sabès encaro que teta ; mai n'aurian regala la parentèlo lou jour meme de vosto vengudo, e vous, sarias resta bèn caudet e bèn bravet dins vosto bressolo o sus lou sen de vosto maire... Ah ! Mounsegnour Jèsu, es afrous de vous vèire ansin...

Mmo Ano aurié countunia long-tèms encaro de la sorto, se la Santo Vierge noun l'avié derroumpegudo douçamen ;

— Plourés pas, ma maire, ié diguè. Se Mounsegnour Jèsu es nascu liuen de l'oustau, dins un marrit estable e coume un enfant de bóumian, es que Diéu l'a vougu ansin, e sarié 'n pecatas de rebeca contro la voulounta de noste Creatour... E pièi, regardas-lou, noste mignot, s'a l'èr de soufri de la fre e de la fauto de bressolo ! Espinchas-lou s'es gaiardet e brave coume un image e poulit coume un iòu ! Lou creirés pas, e pamens es verai, a pancaro ploura...

Noste Segnour Jèsu aubouravo li bras vers sa grand que lou rousigavo de poutoun ; e sourrisié, e soun sourrire èro tant dous, que Mmo Ano eissuguè si lagremo e riguè à soun tour, en bressant soun felen sus si geinoun.

* * *

Li pastrihoun ageinouia pregavon e adouravon, lou front clin. E coume lou vèspre coumençavo de soumbreja sus lou vilage, lou miserable establoun s'empliguè d'uno inmènso clarta, plus meravihouso e plus jouino qu'uno aubo maienco, e tóuti li mountagno restoùntiguèron tourna-mai dóu cantico angeli :

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

MARIUS ANDRÉ.

Digitized by Google

LES AMOURS DE LYRISTÈS

1. — L'OFFRANDE A CYPRIS

Lyristès, ô Cypris! te consacre humblement
Sa clepsydre. Sois douce à ce pieux amant.
S'il ne t'apporte pas une plus riche offrande,
Il est pauvre. Qu'il ait sa fortune plus grande
Et l'amour de Rhydone, ô déesse! — et sa main
Veut poser dans ce temple un beau trépied d'airain.

2. — L'ÉPITAPHE D'HYMNIS

Reçois la jeune Hymnis, ô Terre maternelle!
Et, la couvrant de fleurs, sois légère comme elle.

3. — INVOCATION

O cygne de Téos, lascif Anacréon,
Et toi, cher étranger dont j'ignore le nom,
Mais dont la lyre chante Amour et sa tristesse ;
Ornement de Lesbos, Sapho, double caresse,
Et Théocrite, aimé des nymphes, si parfois
Mon âme s'est émue au son de votre voix,
Honorez mes esprits de votre saint délire
Et que mon vers plus doux la voie enfin sourire.

4. — LES NEUF CONVIVES

Voici Rhydone, Athis et la belle Rhodante;
Chariclo qu'on s'étonne à voir encor vivante;
Thyllis, harmonieuse et blanche, aux boucles d'or ;
Cet orateur chéri des Grâces, Bianor;
Euthalès, le poète à la Muse lascive.
Et j'ai choisi l'Amour pour neuvième convive.

LIONEL DES RIEUX.

Digitized by Google

AMOUR TERRESTRE

Dans l'alanguissement plaintif du crépuscule,
Quand mourront du soleil les dernières flambées,
Nous viendrons soupirer dans les feuilles tombées !
Aimer ! car dans l'air pâle un mal d'aimer circule.

Puis, l'âme est si subtile en ce déclin des choses ! —
Très lents, sous les hauts fûts des arbres taciturnes
Nous irons, attendris aux complaintes nocturnes
Des sources dont le chant porte aux pensers moroses.

Je vous ferai ma cour d'amour en des mots sombres
Dont mourra l'allégresse en votre âme ravie ;
Je parlerai des morts tant attirants. — La vie
Est plus aiguë aux cœurs troublés d'être des ombres.

Nous aurons le frisson éperdu d'être ensemble.
Ah ! pour si peu de jours ensemble ! moi, pauvre âme
D'homme, et vous, femme ! oh ! oui, douce femme et ma femme !
Nous saurons largement nous aimer ! Que vous semble ?

Nous aimer ! et sentir qu'au milieu des calices
Exhalant leurs encens vers la voûte obscurcie,
De nous monte un regret divin qui balbutie :
« Aimer un jour ! vivre si peu dans ces délices ! »

Sentir que notre élan, que rien ne peut décrire,
Va fuir avec le reste où va toute apparence !
Avec le reste, nous, les âmes en souffrance,
Qui n'ont plus qu'un désir : chercher à qui sourire.

C'est là l'impression la plus intense d'être,
Je l'appelle et la fuis, je la cherche et redoute !
Parfois un peu d'espoir vient dominer mon doute,
Murmurant : sommes-nous immortels ? Oui, peut-être !

Croyez qu'une grandeur nous marque, ne serait-ce
Que de nous mesurer à l'abîme où tout passe.
L'espace est grand, mais nous l'avons au cœur, l'espace !
Nous avons l'Infini dans nos rêves d'ivresse !

Digitized by Google

Vouloir avidement l'Eternité ; — sans trêve
Crier vers le bonheur trop haut, le ciel suprême,
C'est ébaucher en soi l'être éternel. — Dieu même
Doit la réalité quand il permet le rêve !

Nous nous voulons pour l'infini ! c'est quelque chose,
Ce monde qui remplit notre âme et la tourmente !
Il lui faudra son ciel, à notre amour ; l'amante,
L'amant, auront des droits à leur apothéose !...

Baignés et caressés par cette nuit étrange
Où nous marchons tremblants, les mains entrelacées,
Au cœur n'ayons qu'un mot : toujours ! en nos pensées,
Que ce rêve : être un ange immortel, être un ange !

HIPPOLYTE ROLLOT.

A HAMLET

Ton triste cœur était comme un grand cimetière ;
Tu n'entendis jamais que de funèbres glas :
Leur musique était douce à ta pensée altière ;
Tu passas, dédaigneux, devant les frais lilas.

Tu fus sourd aux chansons des pâles bien-aimées.
Une femme, pourtant, voulut t'aimer, Hamlet :
Sous les pommiers d'avril aux neiges embaumées
Il vint s'offrir à toi, l'amoureux oiselet !

Que t'importait l'amour ! Tu poursuivais ton rêve !
Hamlet, ce rêve était profond comme la mer ;
Mais ses vagues venaient échouer sur la grève
En laissant sur le sable d'or un goût amer.

Ah ! comme elle t'avait bien conquis, la chimère !
Poète, qui priais une tête de mort
De déchirer pour toi les voiles du mystère !...
Ta prière fut vaine, Hamlet : je plains ton sort.

Plus heureux fut celui de la blanche Ophélie
Qui mourut, oubliant ses rêves de jadis,
Quand des jardins montaient, douces pour sa folie,
Les implorations des roses et des lys !

ADRIEN CHEVALIER.

Digitized by Google

SONNET

La forêt, verte hier, se mire, toute blanche,
Dans le lac, dont le gel fit un miroir sans tain.
Coquette, elle bénit la fée ou le lutin
Qui, sur elle, épandit la candide avalanche.

Chaque arbre, sous le pur et blanc fardeau se penche;
Mais combien sont légers les fardeaux de satin !
La neige pèse sur la forêt, ce matin,
Comme un duvet d'oiseau pèse sur une branche.

. . . . . .

L'oubli, sur notre cœur, met des fardeaux plus lourds;
Il n'a pas d'onctueux satins, de fins velours
Pour vêtir nos amours de la saison dernière.

Sa neige n'est pas douce aux baisers du passé;
C'est bien la mort qui dort sous son manteau glacé
— Et qui dort sans rêver à l'aube printanière!

ADRIEN CHEVALIER.

L'EXTASE

Connaissez-vous cette histoire? Elle est vraie.
De son couvent un novice sortait,
Lorsqu'il ouït, dans les fleurs de la haie,
Un oiseau qui chantait.

En sa fraîcheur la voix était si tendre,
On y sentait si bien murmurer Dieu,
Que, sans bouger, le novice, à l'entendre,
Resta jusqu'au soir bleu.

La nuit le prit dans sa résille noire;
La voix se tut, j'imagine, ou s'enfuit:
Il l'écoutait chanter dans sa mémoire;
Il ne vit pas la nuit.

Digitized by Google

Le jour revint, chassant tout maléfice ;
En vain les coqs chantèrent son retour ;
L'étrange charme endormait le novice :
Il ne vit pas le jour.

Debout encor, muet, dans l'ignorance
Du soleil lourd ou du vent qui battait,
Il n'avait plus ni plaisir, ni souffrance,
Ni crainte : il écoutait.

Et, depuis lors, cherchant toujours la phrase
Qu'il poursuivra durant l'éternité,
Vainqueur du temps, immobile, en extase,
Le novice est resté.

***

Lorsqu'en mes bras la tenant endormie,
De ses cheveux respirant les parfums,
Je pus baiser les yeux de mon amie,
J'avais les cheveux bruns.

Sur notre amour, je fermai la fenêtre ;
Sans voir le ciel ni les coteaux fleuris,
Près du cher cœur, je suis resté... Peut-être
Que j'ai les cheveux gris.

Dans la douceur de la nuit embaumée
J'ai bu l'oubli des jours étincelants ;
Sans m'en douter, sans rien voir que l'aimée,
J'aurai les cheveux blancs.

Et, me pénchant sur son sommeil tranquille,
Cherchant son nom et me le murmurant,
Je resterai dans l'extase, immobile,
L'éternité durant !

CHARLES FUSTER.

Digitized by Google

BONHEURS PERDUS

En avons-nous foulé, de ces fleurs odorantes,
Violettes de tendresse et pervenches d'amour,
Sous nos pas égarés, alors qu'âmes errantes,
Nous allions les quérir sans espoir de retour !

Nous ne les voyions pas ; et notre folle course
Nous entraînait plus loin, vers ces pays rêvés
Où, clairs comme l'azur et purs comme la source,
Nos jours s'écouleraient, peureux d'être achevés.

Nous pensions récolter de lumineuses gerbes
Où seraient confondus formes, parfums, couleurs,
Et n'avons pas senti, sous les mauvaises herbes,
L'arome trop discret qu'exhalaient d'humbles fleurs.

Et quand nous revenons, les mains pleines d'ivraies,
Des champs de la jeunesse où nous avons couru,
Des pétales flétris disent le long des haies :
« Vous ne referez pas le chemin parcouru. »

EDOUARD DUCOTÉ.

L'AME SECRÈTE

Pauvre amant inquiet ! ne lève pas la toile
Du théâtre où se joue un mystère amoureux :
Ta maîtresse a caché son âme sous un voile,
Crois ce qu'elle te dit, si tu veux être heureux.

Digitized by Google

Qu'importe le nuage! Il nous cache l'étoile ;
Mais, sachant qu'elle est là, dans le ciel ténébreux,
Nous ne demandons pas au ciel qu'il se dévoile
Et n'y hasardons pas un œil aventureux.

Il est de ces secrets qu'il faut que l'on ignore,
Et celui qui s'obstine à s'en rendre vainqueur,
Même en les possédant, s'illusionne encore.

Comment te flattes-tu de déchiffrer le cœur
De la femme, en qui ton regard anxieux plonge ?
Elle peut dire vrai jusque dans le mensonge.

EDOUARD DUCOTÉ.

Digitized by Google

LA MAISON DES BAUX (1)

La famille des Baux est éteinte, mais elle a rempli de sa gloire les chroniques du moyen âge, et son nom est comme entouré d'une auréole poétique.

Reine des rochers de la basse Provence dont les flancs taillés lui donnent un palais monolithe, elle fend avec ses galères, ornées à la proue d'une Etoile d'or à seize rais, les flots bleus de la Méditerranée et plante son pennon à Naples, en Grèce, en Syrie, partout où un soleil de feu étincelle dans un ciel d'azur. Elle sait mêler la cadence de la strophe au cliquetis des épées ; les chatoiements des pourpoints de velours et de soie aux reflets sombres des armures d'acier ; elle résume tout l'éclat, toute la jeunesse de cette civilisation méridionale écrasée au XIIIme siècle par la lourde main des hommes du Nord.

Les Baux naissent au Xme siècle. Probablement issus d'une vieille race de chefs liguriens, ils sont maîtres des campagnes qui environnent la cité d'Arles. Leur chef-lieu, le petit village des Baux, est planté sur un pic, au cœur des Alpilles, ces Alpes en miniature. De là, partent et s'allongent, tortueuses, vingt vallées où les ruisseaux écument sur les rochers, à l'ombre des grands arbres, où s'ouvrent les Grottes des Fées, cavernes fantastiques hantées par les chauves-souris. Au milieu d'un enchevêtrement de blocs qui semblent avoir été jetés au hasard sur cette terre par quelque catastrophe préhistorique, l'œil suit les replis du *Val d'Enfer*, sentier grandiose se tordant entre des vagues de pierre, et où Dante eut la première vision de sa *Divine Comédie*.

Au-dessus du village, vers 971, Pons le Jeune et sa femme Profecta établirent leur résidence. Mais, comme s'ils prévoyaient que leur lignée ne ressemblerait à aucune autre, ils se firent un palais sans égal. Au lieu de le bâtir, ils le creusèrent dans la roche, et à coups de pic, les tours s'arrondirent, les chambres se carrèrent, alvéoles géantes d'une race de géants.

(1) M. le marquis de Villeneuve prépare, sous ce titre : *Les grandes familles françaises*, l'exposé des annales d'une centaine de familles ayant joué un rôle important dans l'histoire de France. Il a bien voulu en détacher pour nous le chapitre relatif à la plus illustre des « races » provençales.

Digitized by Google

L'arrière-petit-fils de Pons, Raymond Ier, prince des Baux, épousa la princesse Etiennette, seconde fille du comte de Provence Gilbert. L'aînée, la princesse Douce, était mariée avec Raymond-Bérenger, comte de Barcelone, et elle avait été déclarée héritière de la couronne. Raymond des Baux ne voulut point reconnaître ce partage inégal. Il prit les armes et, pour légitimer sa révolte, il demanda à l'empereur Conrad l'investiture du royaume d'Arles.

Les *Baussencs* eurent le dessous; Raymond mourut prisonnier à Barcelone en 1159, et ses quatre fils ne recouvrèrent une partie de ses biens qu'aux conditions les plus dures. Mais bientôt, excités par leur mère Etiennette, ils relevèrent l'étendard rouge à l'étoile d'argent, s'allièrent au comte de Toulouse et à Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, et à plusieurs reprises ils ébranlèrent le trône comtal. Après cinq ans de lutte acharnée, la fortune des princes barcelonais l'emporta et, en mars 1160, les Bérenger s'emparèrent des châteaux de Trinquetaille et des Baux.

Hugues des Baux était vaincu, mais non écrasé : il lui restait des ressources immenses, et le comte Raymond-Bérenger lui proposa de soumettre leur querelle à l'arbitrage de l'Empereur.

Les deux rivaux partirent pour Turin et, le 15 septembre 1160, ils parurent devant Frédéric Barberousse.

Hugues, petit-fils de Raymond, investi de la couronne d'Arles par l'empereur Conrad, confirmé lui-même dans ces droits par l'empereur Frédéric, ne doutait pas du gain de sa cause. Mais le Barcelonais s'était secrètement assuré la bienveillance de son juge en promettant d'épouser sa nièce, la princesse Richilde, et lorsque les adversaires furent en sa présence, Frédéric déclara que Conrad n'ayant jamais vu Raymond des Baux, n'avait pu lui transmettre valablement un droit quelconque, car il avait manqué à cette cession la formalité indispensable du baiser et de l'imposition des mains. Lui-même, ajouta-t-il, ignorait, quand il avait confirmé l'investiture, que les fiefs réclamés par Hugues composassent le comté de Provence.

Hugues ne voulut pas en entendre davantage. Outré de la perfidie de l'empereur et associant dans la même haine Frédéric et les Bérenger, il quitta Turin, gagna la côte, monta sur une galère et cingla vers la Sardaigne. Ce pays était divisé en plusieurs provinces, dont les chefs portaient les titres de *Juge* et de *Roi*. L'un d'eux, Baréson, juge de Torre, avait épousé Agalburge, reine d'Arborée et, moyennant 4000 sous, l'Empereur lui avait donné, par une charte, la souveraineté de l'île entière ; mais, peu après, Frédéric, infidèle à sa promesse, avait révoqué cette donation et en avait fait une nouvelle au profit de la République de Pise.

Digitized by Google

Hugues épousa la fille de Baréson et mit d'accord ses intérêts et sa vengeance en luttant contre les Pisans, protégés de l'Empire. Il ne revint plus en Provence. Ses descendants, rois d'Arborée, devinrent maîtres de presque toute la totalité de la Sardaigne, et nous verrons au XIVme siècle leur fin tragique.

Les frères et les neveux de Hugues Ier se soumirent aux Bérenger et attendirent l'heure de la revanche. Des mariages leur donnèrent la principauté d'Orange, la vicomté de Marseille et, au commencement du XIIIe siècle, Hugues II recommença la guerre. Cette fois encore, les Bérenger triomphèrent.

Hugues II légua sa haine et son ambition à son fils Barral, époux de Sibille d'Anduze, nièce de Raymond VII, comte de Toulouse. Soldat intrépide, général expérimenté, Barral agita la Provence pendant 30 ans. Ses ancêtres n'avaient poursuivi que leur grandeur personnelle ; lui, eut des visées plus hautes. — Trahi par plusieurs de ses chefs, mis au ban de la chrétienté par Innocent III, le Midi albigeois, libre et lettré, luttait presque sans espoir contre l'Europe catholique et les Capétiens envahissants. Barral fut un ardent patriote : sénéchal du Comtat, podestat d'Arles et d'Avignon, il se montra un des plus persévérants adversaires des hommes du Nord, et lorsque sonna pour le Midi l'heure de la défaite, lorsque Jeanne de Toulouse eut épousé Alphonse de France, comte de Poitiers, Barral se rallia à la politique prudente de Romée de Villeneuve et sauva, en reconnaissant Charles d'Anjou, ce qui pouvait encore être sauvé de l'indépendance provençale.

Ses filles épousèrent Amédée IV, comte de Savoie, et Henri III, comte de Rodez. Bien différent fut son cousin, Guillaume IV des Baux, prince d'Orange. Celui-ci, troubadour distingué, avait attiré à sa cour les poètes et les chevaliers ; mais, violent et avide, il était la terreur des bourgeois et des nobles voisins. Ses entreprises ne lui réussissaient cependant pas toujours.

Il avait dépouillé un marchand français qui porta plainte auprès de Philippe-Auguste. Mais le roi, occupé de soucis plus graves, ne pouvant lui faire rendre justice, le marchand résolut de se venger lui-même. Il imita le sceau royal et contrefit une lettre dans laquelle Philippe-Auguste invitait le prince d'Orange à venir le trouver dans une petite ville du Dauphiné. Guillaume, trompé, partit sans défiance et il trouva, au lieu du rendez-vous, des marchands furieux qui le retinrent prisonnier et ne lui rendirent la liberté que contre le paiement d'une énorme rançon.

Quelque temps après, il descendait le Rhône en bateau, mais un accident l'ayant forcé de débarquer, il fut enlevé par les hommes du comte de Va-

Digitized by Google

lentinois dont il avait ravagé les terres, et cette fois encore il ne se tira de ce mauvais pas qu'aux plus dures conditions.

Quand la guerre des Albigeois éclata, il vit dans cette catastrophe l'occasion de réaliser le rêve héréditaire de sa famille. L'empereur Frédéric II, auquel il s'adressa, l'investit des titres de « roi d'Arles et de Vienne », et Guillaume, traître à son pays, infidèle aux traditions des siens, prit place dans l'armée croisée. Les troubadours Guy de Cavaillon, Raimbaud de Vaqueiras, ses anciens compagnons, l'accablèrent d'invectives et le poursuivirent de railleries. Guillaume, irrité, donna libre cours à ses instincts farouches. Mais le châtiment fut terrible. Le malheureux prince tomba entre les mains des Avignonnais qui l'écorchèrent vif et coupèrent son corps en morceaux qu'ils exposèrent aux portes de leur ville.

A cette époque, la maison des Baux se divisa en quatre branches principales : les Baux, rois d'Arborée ; les Baux de Marseille, comtes d'Avelin ; les Baux, princes d'Orange ; les Baux de Berre, ducs d'Andria. Toutes ces branches brillèrent d'un vif éclat pendant le XIVe siècle. Poussant jusqu'au délire l'ambition caractéristique de leur race, ne perdant jamais de vue ce mirage de la couronne provençale vainement poursuivi depuis 1150, elles remplirent Naples et la Provence de leurs guerres et de leurs intrigues, toujours écrasées, se relevant toujours, et leur histoire est un drame sanglant dont les héros, téméraires, indomptables, magnifiques, semant également l'or et les grands coups d'épées, tantôt plus puissants que les rois, tantôt errants et proscrits, soulèvent l'admiration du chroniqueur et attachent l'âme du poète.

Pendant que Barral des Baux était podestat de Milan pour le roi Charles I^r d'Anjou, ses fils Bertrand et Hugues assistaient à la bataille de Bénévent. Après la victoire, le roi Charles, qui s'était emparé du trésor de Manfred, fit étendre les lingots d'or sur un tapis et ordonna d'aller chercher les balances pour faire les parts. — Qu'est-il besoin de balance ! s'écria Hugues des Baux, séparant du pied les lingots en trois tas. Voici votre part, voici celle de la reine et voici celle de vos chevaliers.

Bertrand fut vicaire-général à Rome et, après les *Vêpres Siciliennes*, lui seul put résister à Roger de Lauria, qu'il défit dans une grande bataille navale. Ses services lui valurent le comté d'Avelin.

Pendant ce temps, son cousin Bertrand III des Baux, seigneur de Berre, était grand justicier et maréchal de Sicile, capitaine-général en Toscane. Il épousait la princesse Béatrix d'Anjou, fille du roi Charles II, et il était créé duc d'Andria.

La reine Jeanne avait succédé, en 1343, à son aïeul le roi Robert, et elle avait été mariée contre son gré à son cousin, André de Hongrie. Jeune,

Digitized by Google

belle, ardente au plaisir, la reine supportait impatiemment un époux brutal et jaloux.

Le 18 septembre 1345, le roi André fut assassiné dans le château d'Aversa, et on accusa publiquement Jeanne d'avoir ordonné le crime. Un légat, envoyé pour informer, ne put accomplir sa mission et, en 1346, le pape confia à Bertrand des Baux le soin de faire justice.

La reine était enfermée dans le Château-Neuf de Naples avec sa nourrice la Catanaise, Robert de Cabannes et quelques autres, accusés par la voix publique d'avoir été les exécuteurs du meurtre. Soutenu par le peule napolitain, Bertrand des Baux pénétra dans le palais et, sans pitié pour les larmes de la reine, fit saisir, juger et exécuter les coupables.

Jeanne ne pardonna pas, et Bertrand des Baux étant mort, elle voulut assouvir sa vengeance sur le fils qu'il laissait, François des Baux, duc d'Andria. Celui-ci avait épousé la princesse Marguerite de Tarente et était ainsi devenu le beau-frère de Jeanne. Sans égard pour cette parenté, la reine le fit emprisonner, sur la dénonciation d'un seigneur de la maison San-Severino.

Jeanne voulut voir de ses yeux son ennemi abattu et elle se rendit dans son cachot. Mais elle fut si touchée par la beauté et l'énergie de François, qu'entrée son ennemie, elle sortit sa maîtresse.

Le duc d'Andria n'était pas de ceux dont une reine fait des favoris. A peine sorti de prison, il leva une armée et ravagea les terres des San-Severino. Jeanne le déclara rebelle et il vint, à la tête de 13 000 hommes, l'assiéger dans Capoue. Malheureusement pour lui, il avait affaire à la plus audacieuse et la plus intrépide souveraine de son siècle. Moitié par la force, moitié par les négociations, Jeanne parvint à dissoudre l'armée de son adversaire ; elle confisqua ses biens, et le duc d'Andria s'enfuit presque seul sur une galère et vint aborder en Provence, tandis que son fils Jacques, héritier des droits de sa mère sur l'empire de Constantinople, se réfugiait en Grèce, puis à Corfou, dont il s'emparait.

Altéré de vengeance, François essaya de soulever les Provençaux. Ayant échoué, il se rendit à Rome auprès du pape Urbain VI, l'excita contre la reine, et fit briller aux yeux de Charles de Duras la perspective de la couronne napolitaine. Une conspiration formidable se noua et, en juillet 1381, Charles et François mettaient le siège devant le Château-Neuf de Naples. De ses fenêtres, Jeanne vit la déroute de son armée ; elle tomba entre les mains de ses ennemis, qui l'enfermèrent au château de Muro et la firent étrangler, le 22 mai 1382.

François des Baux ne jouit pas de son triomphe ; son fils aîné, Jacques, mourut l'année suivante, sans postérité, et maudissant un père dont l'am-

Digitized by Google

bition lui avait valu l'exil, il le déshérita et laissa ses biens à Louis Ier, duc d'Anjou. D'un autre côté, Charles de Duras, devenu roi, oublia qu'il devait la couronne au duc d'Andria, et celui-ci ourdit de nouvelles intrigues avec la maison d'Anjou. Il essayait en vain d'ébranler le trône qu'il avait tant contribué à élever, lorsque son dernier fils, Bianchino, qu'il avait eu de sa seconde femme, Suève des Ursins, tenta de l'empoisonner. Le coupable eut le temps de fuir à Milan, mais le vieux duc ne survécut pas à ce dernier coup de la fortune.

Les comtes d'Avelin n'avaient pas eu une existence moins dramatique ; Raymond des Baux périssait dans un combat ; son frère Hugues, grand sénéchal et vicaire-général de Lombardie, devenait capitaine-général de l'Église, s'emparait pour le pape de Parme et de Reggio et succombait dans sa victoire.

Renaud-Hugues des Baux, comte d'Avelin, était grand amiral en 1350. La reine Jeanne se trouvait alors dans une situation périlleuse. Elle avait épousé Louis de Tarente, quelques mois après la mort d'André, et le roi de Hongrie, frère du prince assassiné, ayant envahi le royaume, il assiégeait Aversa et menaçait Naples.

L'amiral qui occupait avec sa flotte le port de cette ville, conseilla aux souverains de se retirer à Gaëte et leur donna deux galères pour les y conduire. Il restait au château de l'Œuf la princesse Marie d'Anjou, sœur de la reine Jeanne et veuve du duc de Duras que le roi de Hongrie avait fait tuer deux semaines auparavant. L'amiral des Baux ne songeait, comme tous les siens, qu'à détrôner la maison d'Anjou, et il pensa qu'en unissant par un mariage son fils et la princesse, il assurerait la couronne à sa postérité. On sait que Jeanne n'avait pas d'enfants.

Renaud et son fils Robert pénétrèrent donc dans le château de l'Œuf et obtinrent, par des menaces de mort, que la princesse Marie consentît à l'union projetée. Pour qu'on ne pût contester la validité du mariage, l'amiral le fit consommer en sa présence ; puis il s'embarqua avec les nouveaux époux, leva l'ancre et fit voile pour la Provence. Mais il commit la faute impardonnable de s'arrêter à Gaëte, pour prendre les deux galères confiées à la reine. Les équipages descendirent à terre, et Jeanne leur donna l'ordre de se réunir dans la cour du palais. Elle parut au milieu d'eux, en larmes, et les supplia de ne pas l'abandonner. Jeanne était belle, éloquente, et les matelots provençaux se laissèrent toucher.

Profitant de cet instant, le roi Louis de Tarente montait sur une barque avec quelques hommes déterminés, abordait le vaisseau amiral, paraissait subitement devant Renaud des Baux, lui reprochait sa trahison et le poignardait de sa main. Puis, il ramenait à Gaëte Robert et la princesse Ma-

Digitized by Google

rie. Robert fut plongé dans un cachot, et sa femme, prise de pitié, lui demanda de déclarer que leur mariage n'avait pas été libre. Vaincu, mais ne perdant rien de son orgueil, Robert refusa d'acheter la vie à ce prix. La princesse, outrée par cette résistance, le fit massacrer sous ses yeux et ordonna de jeter son corps à la mer.

Raymond, second fils de l'amiral, essaya de venger son père et son frère. A la tête des *Grandes Compagnies*, il ravagea la Provence jusqu'à sa mort, arrivée en 1360. Il ne laissa qu'une fille, Alix, princesse des Baux.

Tandis que ces tempêtes tragiques abattaient les brillants rameaux d'Andria et d'Avelin, la branche aînée, celle des rois d'Arborée, était coupée en pleine floraison.

Hugues IV des Baux avait réuni presque toute la Sardaigne sous sa domination. Vainqueur du roi d'Aragon, il faisait alliance avec la maison de France, et le roi Louis d'Anjou lui demandait pour son fils la main de sa fille, Benedetta.

Mais les barons, irrités par son despotisme, le surprenaient pendant la nuit dans son palais d'Oristano (1383) et le massacraient, ainsi que Benedetta. Celle-ci n'avait que vingt ans.

La sœur de Hugues IV, Éléonore des Baux, était mariée à Brancaléon Doria, dont elle avait deux fils, Frédéric et Marianus. Brancaléon se trouvait alors à Barcelone, mais sa femme se montra digne de son sang. A la nouvelle de l'assassinat de son frère, elle accourut en Sardaigne, fit proclamer roi son fils Frédéric, leva une armée et battit les Aragonais, qui furent contraints de solliciter la paix. Frédéric étant mort, elle fit reconnaître son second fils, Marianus IV, et remporta de nouvelles victoires sur ses ennemis. Elle mourut en 1404.

Marianus, resté seul, n'éprouva que des défaites et il fut détrôné en 1407.

La branche des princes d'Orange avait fini elle-même en 1380, et son héritière, la princesse Marie, avait transmis ses biens à la maison de Châlon.

Il ne restait donc de cette illustre famille, au commencement du XVe siècle, que la fille du dernier comte d'Avelin, Alix, princesse des Baux. Elle mourut sans enfant en 1426. La légende raconte qu'au moment où elle expirait, une étoile descendit du ciel sur la vieille tour des Baux, pénétra dans la chambre de la moribonde, brilla d'un éclat fulgurant, et s'éteignit en même temps que la dernière fille de cette race de héros.

Les Baux portaient : de gueules à une étoile de seize rayons d'argent; cimier : deux comètes d'argent.

La branche d'Orange écartelait d'or au cor de chasse d'azur, lié de gueules, virolé et angrelé d'argent.

MARQUIS DE VILLENEUVE.

Digitized by Google

SONNETS DE LUMIÈRE & DE JOIE

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!
FRÉDÉRIC MISTRAL.

I

SONNET DE RÉVEIL

A Laurent Tailhade.

Sanctos ausus recludere fontes.
VIRGILE.

Fuyons le rêve lâche et la tristesse impure.
Trop longtemps nous avons agité nos ennuis
Parmi le tourbillon des formes et des bruits.
Voici qu'il faut bondir aux champs de l'aventure.

Il n'est joie et vigueur qu'en la sainte nature.
Demandons-lui l'éclat des lys épanouis,
Le calme des froments et la santé des fruits,
Et nous susciterons la Salente future.

Venez : longue est la route et fort notre désir.
Sous des arceaux de pampre, avant que de partir,
Nous boirons le printemps à la coupe des roses.

Afin que, resurgis vers un siècle nouveau,
Nous fêtions, au banquet de nos métamorphoses,
La vertu d'être libre et l'orgueil d'être beau.

II

SONNET D'AVENTURE

Tentenda via est quâ me quoque possim
Tollere homo, victorque virum volitare per ora.
VIRGILE.

A Maffre de Baugé.

Crinières d'ombre et vous, cuirasses de clarté,
Forêt des lances d'or, moisson des rouges lames,
Tumulte des buccins, houle des oriflammes,
Et vous aussi, chevaux hennissants de fierté,

Digitized by Google

En guerre ! Sur la mer où naquit la beauté,
Nos vaisseaux de conquête ont ordonné leurs rames ;
L'espoir sonne, et voici qu'appareillent nos âmes
Vers le relèvement de la Franche-Cité.

Nous allons délivrer Minerve prisonnière,
Les Barbares, devant nos galops de lumière,
S'enfuiront des jardins heureux de refleurir.

Et les races, sachant que l'Azur nous envoie,
Tresseront, sur le seuil du fertile avenir,
Des guirlandes d'amour pour les preux de la Joie.

III

SONNET DE TRIOMPHE

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
VIRGILE.

A Frédéric Mistral.

Chantez, coqs et clairons des matins jaillissants !
Grands lys qui pavoisez les chemins de l'aurore,
Montez vers l'horizon en fête, où s'élabore
L'astre libérateur des peuples renaissants !

Des poètes de gloire, aux yeux d'adolescents,
Ont cueilli l'olivier de paix qui vient d'éclore,
Et marchent à l'envi, portant vers nous l'amphore
Par où le vin des dieux ennoblira nos sens !

Un souffle de promesse emplit l'air ; des fontaines
S'ouvrent, pour rajeunir le monde à son réveil,
L'âge d'or apparaît en des splendeurs prochaines.

Et notre art, messager des bienfaits du soleil,
Va rehausser de pourpre et joncher de verdure
Le retour triomphal de la Reine Nature !

JEAN CARRÈRE.

Digitized by Google

LES RUINES DES BAUX

On ne peut nier le réveil de l'âme provinciale, attesté par de multiples manifestations durant ces derniers mois. Il est absolument vrai que les Provençaux et les Gascons, les Languedociens et les autres, en ont assez du joug qu'on fait peser sur eux, en vertu de je ne sais quelles soi-disant nécessités nationales, et qu'ils veulent le secouer. Ce n'est certes pas nous qui leur ménagerons notre applaudissement.

Voyez, par exemple, ce qui vient d'arriver pour les Baux.

Les Baux, c'est plus qu'une page d'histoire de la Provence. Ces ruines et ces rochers sont les témoins évocateurs de plusieurs siècles de nos annales. Y toucher, c'est, ainsi que le disait dans *l'Eclair* de Montpellier, un anonyme que nous savons être un défenseur vaillant de nos droits et de nos libertés, notre cher Arnavielle, c'est « commettre un sacrilège contre l'art à la fois, et l'histoire, la poésie et la nature. » Vous croyez peut-être que le pouvoir central, qui s'érige en dispensateur de tous nos deniers, se reconnaît au moins le devoir de garantir l'intégrité et le respect de nos richesses archéologiques ? Il n'en est rien. Depuis longtemps le pic consommait son œuvre de destruction, sans que la passivité résignée des autochtones ne s'émût, sans que personne, dans la presse, n'élevât la voix. Seul, notre ami Joseph Gautier, dans sa *Cornemuse*, exprima des doléances qui durent alors paraître exagérées... Ecoutez les échos qui nous viennent à présent de là-bas. Aussi bien est-ce le lieu, dans cette Revue, d'enregistrer les clameurs légitimes que poussent, en pays d'Oc, les patriotes soucieux de tout ce qui touche au passé aussi bien qu'à l'avenir de la race.

Ce fut mon camarade Alphonse Uzès qui, au beffroi de *l'Homme de Bronze*, d'Arles, sonna le premier le tocsin d'alarme, avertissant les artistes, les poètes, les archéologues, tous les fils généreux du Midi, que des maîtres carriers sapaient les ruines à leur base et auraient tôt fait, si on leur en laissait le loisir, d'anéantir ce qui reste de l'antique cité baussenque. Son article, paru en septembre dernier, fit quelque bruit. Plaidoyer éloquent, il inspira une foule d'ardents avocats. Il nous plaît d'en donner quelques fragments :

« ...La rapidité avec laquelle le mal s'est propagé, écrivait Alphonse Uzès, ne justifie que trop, hélas ! nos alarmes. Il y a deux ou trois ans à

Digitized by Google

peine, le site, désert presque, semblait jouir encore d'une relative sécurité ; les carrières rampaient bien déjà tout autour, gagnant du terrain comme une lèpre ; mais rien ne faisait prévoir si proche l'heure néfaste où une armée de démolisseurs méthodiques s'attaqueraient à l'asile inviolé du Val d'Enfer, aux assises jusqu'alors respectées du manoir d'Alix et de Gabrielle. Le mal irréparable s'étale maintenant dans toute sa hideur.

« Monuments historiques, roches sacrées par la légende, culte du passé, qu'est-ce que tout cela ? Sornettes ! Il faut de la pierre pour édifier toujours et encore des salles neuves de beuglant, de la pierre pour les Monte-Carlo de demain, pour les nouvelles maisons Tellier, pour les innombrables abreuvoirs de foules !

« Allez aux Baux, artistes, continue Uzès ; allez aux Baux, archéologues, poètes, rêveurs... et vous verrez ce qu'on est en train de faire d'une des merveilles de votre pays... Dans les gorges, à chaque pas obstruées de débris, au lieu du gazon touffu d'autrefois, le pied foule une épaisse poussière blanche, la poussière du massacre ; les roches tourmentées, qui se prolongeaient sur le vide en gigantesques entablements tapissés de lierre, s'érigent aujourd'hui comme amputées, taillées à pic au gré de l'ouvrier mercantile. Et, sur toutes les taches crues, les plaies vives de la pierre s'affichent, ignobles ou stupides, des inscriptions de corps de garde, peintes au pinceau rouge : aimable passe-temps de ces bons carriers. »

Et pendant ce temps, direz-vous, que font les membres de la Commission des monuments historiques ? Hélas ! vous le devinez. Une des mille différences qui distinguent ces hommes éminents du bon Homère, c'est qu'au lieu de sommeiller quelquefois, ils dorment tout le temps, surtout lorsqu'ils n'ont, pour les tenir éveillés, que le souci — vague, oh ! combien ! — de sauvegarder des ruines lointaines, s'écroulant là-bas, très loin du boulevard, au fin fond de la province...

« Et pourtant, s'écrie Uzès, ce scandale ne saurait durer plus longtemps. L'heure est venue de réagir avec vigueur contre ce continuel sacrifice de l'Art à l'Industrie, cette rage utilitaire... Que le gouvernement détourne sur les Baux une partie de ces mécéniennes subventions qu'il alloue si libéralement aux fouilles de Delphes. Que le gouvernement désintéresse par quelque monnaie les tarets qui rongent les roches baussenques ; qu'il exproprie les tenanciers de toutes ces pierres historiques qu'un platonique classement ne suffit plus à protéger... Et que des pariétaires grimpantes cachent vite aux yeux du visiteur les plaies, les taches blanches — j'allais dire saignantes — du roc entamé. Que les gorges soient purifiées enfin et que la paix renaisse dans le site effrayant et calme ! »

Digitized by Google

Ce vaillant appel fut entendu et cette noble cause rencontra de nombreux défenseurs. La presse félibréenne prit immédiatement les devants et, à cette même époque, *l'Aiòli* publia, sous ma signature, un article intitulé : *Pèr li Baus*, où il était dit :

« De mouloun de letro nous arribon à quàuqui coumpan e à iéu, pèr nous demanda de faire parti d'eicí lou signau d'uno campagno de prèsso en visto de fourça l'amenistracioun di Bèus-Art à sourti de soun mutige e de soun indiferènci. Amor que lis ami creson, à tort o à resoun, que poudèn servi 'n quàucarèn dins sa toco, sian lèst à faire tóuti nòstis esfort. Chascun de nautre parlara dins soun entour, escriéura dins si journau ; mai lou plus noumbrous saren, lou mai d'espèr auren de touca lou lé. I'a ges de tèms à perdre. Lou mau, adeja grand, s'espandis chasque jour, e chasque jour li taco blanco di queirado cavado espandisson que mai sa lèpro sus lou mantèu gris di rouino bello. »

Dès lors, les protestations se multiplièrent : Joseph Loubet, dans la *France d'Oc*, L. Menvielle dans le *Petit Provençal*, d'autres dans le *Petit Marseillais*, *la Dépêche*, *la Petite Gironde*, pour ne citer que les grands organes, s'élevèrent avec véhémence contre l'incurie des pouvoirs publics. Une énumération, même incomplète, des journaux moins importants, des feuilles hebdomadaires qui joignirent leurs voix à ce concert, nous entraînerait trop loin.

Tout ce tapage força la presse parisienne à s'occuper de la question. Dès le début et à plusieurs reprises, j'y étais revenu dans le *Courrier du Soir*, et peu à peu des filets assez longs et de grands articles furent consacrés aux Baux dans les quotidiens les plus répandus, comme *le Gaulois*, *les Débats*, *la République française*, *la Françe*, *Paris*, etc.

Cependant, les résultats commençaient à se produire. Sur l'intervention de diverses personnalités influentes, parmi lesquelles je ne veux pas oublier M. Maurice Faure, le Ministre des Beaux-Arts, qui était alors M. Leygues, chargeait M. Henri Révoil, l'éminent inspecteur des monuments historiques, de procéder à une enquête sur les lieux et de lui fournir un rapport.

Espérons que de tous ces efforts, de toutes ces bonnes volontés mises en mouvement, sortira enfin la réalisation de nos vœux. Nous comptons beaucoup pour cela sur l'activité et l'intelligence du jeune et dévoué conseiller général du canton de Saint-Remy, M. Joseph Hilaire, aux persévérantes démarches duquel nous devons surtout les premiers résultats obtenus.

ADRIEN FRISSANT.

Digitized by Google

SOUVENIR D'AUVERGNE

Sur le versant des monts les blés étaient en fleurs.
Au matin, la rosée emperlait de ses pleurs
Les branches des genêts et les bruyères roses.
Nous cheminions en nous disant de douces choses.
Nos regards se perdaient à l'horizon lointain,
Ou bien se reposaient sur la mousse ou le thym
Que les papillons bleus caressaient de leurs ailes.
Sur les joncs de l'étang glissaient les demoiselles,
Et, devant nous, au pied des rocs, les vastes champs
Déployaient leurs manteaux sur les coteaux penchants.
L'air pur nous enivrait. Un vent frais, sur les pentes
Faisait courber les fleurs et la tige des plantes ;
Quand un vieux paysan s'arrêta près de nous,
Disant : « *L'aure s'élève et les blés font les loups !* »

Surpris, nous écoutons. La phrase nous étonne.
Puis, songeant au marin qui dit : « La mer moutonne »,
Quand, le long des récifs, sur les flots écumants,
Il voit bondir, comme un troupeau, les flocons blancs,
Nous regardons au loin, se courbant sous la brise,
Les épis en leur ombre errante qui se brise,
Comme si, dans les blés, courait un troupeau noir.
Et nous restons longtemps, sans nous lasser de voir
Les blés faire les loups, les avoines, les seigles
Onduler follement et se mêler sans règles,
Et les grands rochers nus et les nuages d'or
Sous un joyeux soleil qui me réchauffe encor.

O douces visions, au milieu de la houle
Qui, dans Paris brumeux, fait onduler la foule !
Heureux, sur les sommets Thiernois ou Cantalous,
Qui peut rêver d'amour, quand les blés font les loups.

GABRIEL MARC.

Digitized by Google

PÈR LI NOÇO

DÓU BAILE DE *L'AIOLI* (1)

SALUDACIOUN DÓU CAPOULIÉ

Vuei maridan l'ami Folcò,
Lou brave baile qu'es acò !
Aro, quand nous fara l'Aiòli,
Lileto ié vujara l'òli.

Fasès, o Santo de la Mar !
Qu'à l'oumbro dóu vièi Jacoumar
Viscon en terro Coumtadino
Lou nòvi emé sa perlo fino.

Que sus soun chivau sarrasin
Bequeton lou meme rasin ;
En amourouso cavaucado
Anon vous vèire chasco annado !

E pièi nous canton de cansoun
Entre-mesclado de poutoun :
Cansoun, poutoun, n'agon si bouco
Autant que si vigno an de souco !

O bèlli Santo ! digas-ié :
« Sarié la piro di foulié
D'óublida li plano salino
E si brau e sa cavalino ;

« Alin i'a lou verai tresor,
Lou recaliéu de l'estrambord...
E nosto ufanouso Prouvènço
Comto subre vosto valènço.

Nous marions l'ami Folco,
le brave baile que voilà !
Désormais, qu'il fasse l'Aiòli,
Lilette lui versera l'huile.

Faites, ô Saintes de la Mer !
qu'à l'ombre du vieux Jacquemard,
restent en terre comtadine
l'époux avec sa perle fine ;

que sur leur cheval sarrasin,
ils becquettent même raisin ;
qu'en amoureuse calvalcade
ils aillent vous voir chaque année !

Puis, qu'ils nous chantent des chansons
de baisers tout entremêlées ;
chansons, baisers, qu'en aient leurs lèvres
autant que leur vigne de souches !

O belles Saintes, dites-leur :
« Ce serait la pire folie
d'oublier les plaines salines,
leurs taureaux, leurs chevaux sauvages ;

là-bas, le vrai trésor repose,
sanctuaire d'enthousiasme...
Notre Provence triomphante
a compté sur votre valeur.

(1) Notre ami le comte Folcò de Baroncelli-Javons, directeur de *l'Aiòli* d'Avignon, a épousé le 7 février, à Châteauneuf-du-Pape, Mlle Henriette Constantin. Le caractère franchement provençal de ces noces — où figurait jusqu'à une ambassade de *gardians* de Camargue, sur leurs chevaux sarrasins, — en a fait un évènement félibréen. Parmi les souhaits d'hyménée adressés aux nouveaux époux, nous relevons les trois charmantes poésies qu'on va lire.

Digitized by Google

« Di fiò de joio qu'abraren,
Lou jour ounte counquistaren
Li liberta de la Prouvinço,
Tenès lou peirard e la cinso ! »

O Santo ! se fasès acò
Pèr Na Lileto e pèr Folcò,
Anarai en pelerinage
Dins vosto glèiso di mirage.

Sànti Marìo de la Mar,
Iéu pausarai sus voste autar,
Que la vago porto e bacello,
Un clar bouquet de saladello.

FÈLIS GRAS.

Des feux de joie qu'allumerons
le jour où nous reconquerrons
les libertés de la province,
vous tenez briquet et silex.

O Saintes, si cela vous faites
pour Folco et pour Na Lilette,
en pèlerinage j'irai
dans votre église des Mirages.

Saintes Maries de la Mer,
je placerai sur votre autel
que la vague supporte et berce,
un clair bouquet de *saladelles*.

P. M.

A MOUN BÈL AMI

EN FOLCO DE BAROUNCÈLLI-JAVOUN

pèr lou 7 de febrié venènt

sèt cop soun dedicado sèt estrofo en vers setenàri

Quouro, ami, ta Dono bello,
Toun estello di sèt rai,
'M' un respir de paloumbello :
« O, dira, tiéuno sarai ; »

E que, lindo coume un iéli,
Ansindo aducho l'auras
A l'autar di Barouncèlli
Querre baime de soulas ;

Quouro, nòvio tremouleto,
Coumtara sus si det blanc,
— Li det blanc de sa maneto —
Li tiéu poutoun tremoulant ;

Hòu ! clina dessus la caro
E lou cor de Sant Amour,
Demando à ta Dono Claro
Uno frucho de si flour ;

(Amour douno l'alegrìo :
D'alegrìo racejan ;
Dins la raço la patrìo
Vèi soun aubre verdejant ! »

Lorsque, ami, ta Dame belle,
ton étoile aux sept rayons,
avec un soupir de colombe,
te dira : « Oui, je serai tienne » ;

et que, blanche comme un lys,
ainsi tu l'auras conduite,
à l'autel des Baroncelli
chercher un baume consolateur ;

lorsque, mariée palpitante,
elle comptera sur ses doigts blancs,
— les doigts blancs de sa petite main, —
tes baisers palpitants ;

oh ! penché sur le visage
et le cœur de Saint Amour,
demande à ta Dame Claire
un fruit de ses fleurs ;

(Amour donne l'allégresse :
d'allégresse se procrée notre race ;
dans la race, la patrie
voit son arbre verdoyer !)

Digitized by Google

Demando-ié l'espelido,
Folcò, dóu fiéu, de l'eros
Que lèu fague, amo poulido,
Boumbi l'espaso dóu cros.

Tant, bèu nòvi de Prouvènço,
Que ti bais à la bèuta
Siegon lus de Reneissènço
E Cansoun de Liberta.

CHARLES MAURRAS.

27 de janvié de 1895.

Demande-lui l'éclosion,
Folcò, du fils, du héros
qui tôt fasse, âme gracieuse,
bondir l'épée du tombeau.

Tant et si bien, beau marié de Provence,
que tes baisers à la beauté
soient Lueur de Renaissance
et Chanson de Liberté.

C. M.

A FOLCO DE BARONCELLI

Un chamatan requist
S'ausis
Dins la séuvo armouniouso,
E vaqui tóuti lis aucèu
Qu'aro festejon, bramarèu,
Lou nòvi, qu'es tant bèu,
La nòvio, qu'es tant blouso.

E cadun, passeroun,
Quinsoun,
Merle vo cardelino,
A-de-rèng largo soun cant dous,
Riserèu, doulènt, ufanous,
Au parèu amourous,
Souto la tèuno oumbrino.

Ges, dins lou pople alu,
De mut ;
Lou mai vièi gourbèu parlo
Em'un estrambord flame-nòu
De la fèsto que tant l'esmòu,
Car èis un roussignòu
Qu'espouso uno bouscarlo.

JULES RONJAT.

Un pépiement exquis
s'entend
dans la forêt harmonieuse,
et voici tous les oiseaux
qui maintenant fêtent, bruyants,
le fiancé, qui est si beau,
la fiancée, qui est si pure.

Et chacun, passereau,
pinson,
merle ou chardonneret,
tour à tour lance son chant doux,
rieur, dolent ou superbe,
au couple amoureux,
sous les délicats ombrages.

Point, dans le peuple ailé,
de muet ;
le plus vieux corbeau parle
avec un enthousiasme tout frais
de la fête qui tant l'émeut,
car c'est un rossignol
qui épouse une fauvette.

J. R.

Digitized by Google

DES JEUX FLORAUX

LE DISCOURS DE DON VICTOR BALAGUER A SARAGOSSE (16 OCTOBRE 1894)

Les fêtes littéraires aragonaises, coïncidant avec les pompes religieuses de la fête nationale de Notre-Dame-del-Pilar, ont été célébrées, en octobre dernier, avec la plus grande solennité. La Municipalité zaragozane a tenu à honneur de les organiser elle-même et d'y assister en corps; elles ont été une occasion de triomphe, non seulement pour les nombreux lauréats qui y ont obtenu les récompenses les plus flatteuses, mais encore pour le grand ami de notre Cause, pour l'illustre et vaillant poète Don Victor Balaguer, qui a été appelé à les présider. De son discours, très applaudi, nous détacherons quelques passages, dont la portée va bien au delà du milieu où ils ont été entendus. A grands traits, avec une autorité et une sûreté incomparables, le vénéré maître précise les origines, les moyens d'action, la raison d'être et le but des littératures populaires renouvelées. Ce morceau est tout à la fois un historique, un plaidoyer et un programme, auquel ne peuvent qu'adhérer tous ceux qui ont le souci et le désir de propager de plus en plus l'idée félibréenne. Après un salut éloquent à l'héroïque cité, l'orateur entre de plain-pied dans son sujet :

Les « Jeux Floraux », dit-il, tirent leur origine de la Provence. C'est là qu'ils sont nés, ce fut là que vint les prendre un monarque aragonais, Don Juan le Galant, (*el amador de la gentileza*), pour leur donner asile à Barcelone, où ils vécurent dans l'Académie de la Gaie-Science, jusqu'au jour où les perturbations politiques vinrent les interrompre. Plus tard, cependant, un grand personnage du pays où nous sommes, le Marquis de Villena, se plut à les restaurer, à les revivifier, à les faire briller d'une aurore nouvelle.

Mais ils tombèrent encore une fois ; ces belles fleurs se flétrirent au vent de l'absolutisme, parce que les Lettres n'ont qu'à se taire quand l'esprit n'est plus libre dans une patrie libre. Et il en fut ainsi jusqu'au siècle présent. La Municipalité barcelonaise, il y a quelque trente ans, rétablit définitivement l'antique institution, sollicitée qu'elle en fut par sept écrivains catalans, jeunes et amis du progrès : celui qui vous parle en ce moment, s'honore d'avoir été de leur nombre, et d'eux tous, certes, il ne fut pas le moins enthousiaste.

La pensée fut heureuse qui donna lieu à cette restauration dernière des Jeux Floraux à Barcelone, d'où ils devaient bientôt se répandre dans l'Espagne entière. Combien d'hommes éminents, de hauts dignitaires du royaume, combien d'ora-

Digitized by Google

teurs de nos Chambres représentatives n'a-t-on pas vus se rendre, depuis lors, à ces tournois littéraires, organisés partout à l'instar de ceux de Catalogne, partout du moins où il y avait des fastes à commémorer, des coutumes à remettre en honneur et de grandes mémoires à célébrer. Le roi Alphonse XII présida, certain jour, les Jeux Floraux de Madrid, et, tout récemment, la Reine Régente daigna présider aussi ceux de Barcelone. Dénuées de toutes pensées d'exclusivisme, ces fêtes, on peut le dire, sont entrées désormais dans les mœurs espagnoles ; elles revêtent un caractère vraiment national ; dans chaque contrée, elles se traduisent en manifestations vives et qui répondent à un sentiment unanime... Aussi, voyez comme la traînée s'en allume à Valence, à Grenade, à Séville, à Cordoue, en Aragon, en Galice et jusque chez les Basques, gardiens fidèles de leur langue primitive et de leurs privilèges immémoriaux....

Donc, il faut le reconnaître, les Jeux Floraux répondent à un sentiment profond, à des nécessités de vie spirituelle qui doivent être prises en considération, tant par nos gouvernants que par quiconque pense et raisonne ; par tous ceux, en un mot, qui, placés au centre du pays, sont tenus de savoir, d'entendre et de sentir tout ce qui se passe au fond de nos provinces, — provinces qui furent autrefois des royaumes distincts et qui s'en souviennent. Et, certes, pour gouverner et diriger, du centre aux extrémités, un pays comme l'Espagne, saura-t-on jamais ce qu'il faut de tact, de coup d'œil et de finesse d'ouïe ?

Les Jeux Floraux, à la vérité, obéissent à certaine velléité de régionalisme, puisque tel est le nom qu'on donne à la chose. Mais qu'est-ce que le régionalisme, entendu comme il doit l'être, sous peine de n'être pas ? C'est, dans la nation, le patriotisme de la province, tout comme le patriotisme n'est autre chose que le régionalisme de la nation, en face de l'antagonisme des peuples et des Etats.

Eh bien ! oui, les Jeux Floraux obéissent à ce sentiment de régionalisme naturel et logique, qui fait que l'homme aime son foyer et sa famille, tout en aimant sa patrie ; mais ils obéissent encore et principalement à bien d'autres causes, non moins puissantes et naturelles.

Ils obéissent à la nécessité où sont les esprits régionaux de donner de l'expansion à leurs âmes et d'élever la voix dans le grand concert de la pensée humaine, chacun restant dans son milieu et n'étant nullement obligé de se porter tvers le centre : pour prier, faut-il que tous les fidèles entrent dans un même temple ?

Les Jeux Floraux obéissent aussi à ce sentiment pratique de concentration et de défense, qui nous porte à combattre l'*absentéisme*, si fatal à l'existence des peuples, et dont le développement croissant a de quoi alarmer ; ils obéissent à ce sentiment patriotique qui nous prémunit contre l'attraction fascinatrice du *centre*, disposé, semble-t-il, à tout absorber, sans avoir égard à ce que, pour chaque concession faite à l'uniformité, toujours dangereuse, il faut compter un préjudice porté à l'unité, qui nous sauve.

Que la politique vive et respire au centre : à la bonne heure. Il est naturel qu'il en soit ainsi, parce quo là est son siège véritable où résident le chef de l'E-

Digitized by Google

tat, les représentants de la nation réunis dans les Chambres et tous les ressorts du gouvernement. Mais la littérature? Mais la Poésie ? Qui oserait dire que Littérature et Poésie ne peuvent vivre qu'en un centre déterminé ?

Or, il se trouve qu'en Espagne, précisément, par suite des conditions exceptionnelles du pays, les philosophes, les historiens, les littérateurs, préfèrent vivre chez eux, dans leurs demeures isolées, tout proche des souvenirs qu'ils ont à évoquer, à portée des archives remplies des matériaux qui fourniront à leurs études. Et pour ce qui est des poètes, ah! qu'on ne s'y trompe pas... en règle générale, ils sont comme le rossignol : ils ne chantent qu'à côté de leur nid.

Donc, ce mouvement des Jeux Floraux n'est pas un mouvement factice et passager : loin de là. Il procède des causes que nous venons d'énumérer, et de bien d'autres encore, et non moins profondes, si l'on veut y regarder de près. Ce réveil littéraire d'indépendance intellectuelle, qui s'étend par toute l'Espagne, n'est point l'éclair qui brille et disparaît, n'est point le feu follet qui danse sur les tombeaux, n'est point la voix chevrotante du passé qui murmure autour des ruines abandonnées : c'est une moderne croisade qui marche, tambour battant et enseignes déployées, à la conquête de l'avenir ; c'est une phalange d'écrivains et de poètes de *sang bleu*, enthousiaste, patriotique, généreuse, qui pousse en avant, au nom de la civilisation et de la fraternité ; c'est une religion qui, après avoir édifié son temple, envoie au loin et partout ses apôtres, pour prêcher la bonne nouvelle.

Troubadours et poètes d'une ère nouvelle, ces croisés des Jeux Floraux s'inspirent de souvenirs, mais aussi se nourrissent d'espérances, vivent de la vie puissante des générations modernes et sentent tic-taquer (*tictactear*) dans leurs cervoaux les pulsations de l'énergie des peuples libres. S'ils creusent et fouillent la terre, afin d'y découvrir les restes des héros anciens, ce n'est point pour s'affubler de leurs armures rouillées, mais bien pour leur demander des exemples de pratique enseignement en fait de patriotisme, pour tirer d'eux des modèles de vertu à proposer aux contemporains, pour honorer les services rendus par les glorieux morts, ce qui est une manière de réclamer des vivants pareille redevance, pour raviver quelque étincelle de cet enthousiasme chevaleresque qui porta nos pères à faire de l'amour un culte, pour leur dérober un rayon de cette foi qui les soutenait dans les tribulations de l'âme et dans les orages de la vie, un souffle de leur dévouement à la patrie, une lueur de cette rectitude de sens qui les fit militer pour le droit, la loi et le pays, contre quiconque en menaçait les immunités sacrées.

Tel est le sens des Jeux Floraux ; telles en sont l'idée et l'expression. Si vous en ôtez quelque chose, ils ne sont plus rien...

La *fleur naturelle*, dont l'attribution confère à l'heureux vainqueur le droit de choisir la reine de la fête, a été dévolue à Don Julio Martinez Lecha, jeune publiciste zaragozan, qui s'est empressé d'en faire hommage à la belle senorita Pilar Baena. Un cortège d'honneur s'est aussitôt formé, et

Digitized by Google

la souveraine d'un jour, précédée par les massiers et les pages, a été conduite au trône qui lui était réservé sur l'estrade.

Citons, parmi les lauréats : Dona Enriqueta Lozano de Vilches, poétesse grenadine ; les senores Barbasan et Larrea, deux braves militaires aussi friands de la plume que de l'épée ; Don Enrique Lozano, journaliste ; Don Hilarion Jimeno, directeur du Laboratoire municipal de Saragosse ; el senor Jimenez, préposé aux Archives de la Couronne d'Aragon ; le chanoine Moreno ; Don Antonio Lozano, maître de chapelle du Pilar ; l'ingénieur Pella, les senores Sagols, Ibarra et Liso.

A l'issue du concours, l'Ayuntamiento s'est réuni en séance extraordinaire et a décerné à Don Victor Balaguer le titre d'enfant adoptif de Saragosse : faveur précieuse, peu prodiguée, et bien due, certes, au généreux champion de toutes les nobles causes, poète excellent, historien fidèle des provinces du nord de l'Espagne, évocateur de leurs légendes et de leurs gloires, et patron d'ancienne date de notre Félibrige.

Le lendemain, banquet, brindes et discours. La population aragonaise gardera longtemps le souvenir de ces inoubliables fêtes, où la vieille devise : *Patria, Fides, Amor*, a reçu une nouvelle et si brillante consécration, où le passé a été glorifié dans ce qu'il a de meilleur, le présent encouragé et l'avenir règlementé par un maître de l'art et de la parole. — L. C.

LE JEUNE ESPRIT...

Pour Mademoiselle Lebaudy.

Le jeune Esprit qui s'ouvre à la clarté des cieux
Reconnaît brusquement les Choses éternelles :
Son Aurore sourit au Jour mystérieux,
Et l'immense univers qui dormait dans ses yeux,
En se multipliant, jaillit de ses prunelles.

LECONTE DE LISLE.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT AUX FÊTES RHODANIENNES

A la Ste-Estelle

BRINDE DE M. LÉOPOLD CONSTANS

Messieurs et chers Confrères,

Je bois à la future Université provençale.

Vous savez tous, Messieurs, ce qu'on entend communément par Université. C'est l'ensemble des enseignements dont la réunion forme l'enseignement supérieur. Pour nous, c'est quelque chose de plus. Pour qu'un certain nombre de chaires, groupées en un centre quelconque, méritent le nom d'Université, il faut que le haut enseignement qui y est donné soit dominé par une idée directrice, qu'il s'adapte aux besoins spéciaux de la région où il est donné, qu'il soit comme le lien permanent entre le passé et l'avenir immédiat, et qu'il s'inspire sans cesse des traditions historiques de la province, dont il est chargé de conduire vers le progrès indéfini, les intelligences les plus élevées ; en un mot, qu'il soit l'âme parlante et agissante de cette province.

Et quelle autre région de la France, Messieurs, réunit à un plus haut degré, que dis-je ? au même degré que notre chère Provence, les conditions nécessaires à l'établissement et à la longue prospérité d'une pareille Université ? Unité de climat, unité de race, unité de langue, vivacité du sentiment provincial qui n'exclut pas un très vif attachement à la grande patrie ; tout désigne aux pouvoirs publics la Provence comme devant être, dans un avenir très prochain, le centre d'un de ces groupes d'enseignement supérieur, fortement organisés, dont le pays attend avec impatience la constitution.

Il vous appartient, Messieurs, à vous, les Félibres, c'est-à-dire aux apôtres de la résurrection de la vie provinciale ; à vous, les Cigaliers, c'est-à-dire aux plus brillants représentants de l'esprit du Midi dans toutes les branches de l'art et de la pensée, de hâter la réalisation de ce vœu, si légitime en ce qui concerne la Provence : vous ne faillirez pas à cette tâche.

De son côté, la Faculté des Lettres a compris la part prépondérante qui lui incombait dans la réalisation de ce beau projet. Elle va entreprendre, dès cette année, une tournée de conférences dans les principales villes de notre vaste ressort académique, et cela, non seulement pour mieux faire connaître son enseignement et montrer que, quoi qu'on en ait dit, la vie n'est pas éteinte en elle ; mais aussi, mais surtout pour réchauffer le zèle de tous ceux qui aiment la Provence comme elle doit être aimée, d'un amour aussi intelligent que profond, de tous ceux qui pensent qu'on ne doit point se préoccuper seulement des intérêts

Digitized by Google

immédiats d'un pays, mais qu'il faut aussi pourvoir à ses besoins intellectuels, et ne jamais oublier que la prospérité matérielle, elle-même, dépend en grande partie de la vigueur des intelligences, affinées, en même temps que vigoureusement trempées, par la haute culture.

Parmi ces villes que nous voulons visiter, Avignon ne sera pas oubliée, et je considérerai comme un honneur enviable d'être désigné, pour y apporter le premier la bonne parole : le professeur d'*Histoire de la langue et littérature provençales* ne saurait trouver en Provence une ville plus intelligente, plus amie des arts et des lettres, plus véritablement patriote, en un mot plus provençale.

BRINDE DE M. JEAN MONNÉ

Davans li mounumen que venèn d'inagura pèr glourifica Roumanille, la muso poupulàri, e Aubanel, l'amo de la pouësìo de l'amour, li Felibre an jita de *Flour de sàuvi*, de *Margarideto* e de *Flour de Miôugranié*.

D'aquéli tres flour, que se n'eisalo superbamen l'amour de la *Picboto Patrio*, iéu n'en ligue un bouquet ; e, aquéu bouquet, que reverto simboulicamen li tres coulour de Françoo, e que dis autamen e fieramen l'amour di Felibre pèr la *Grando Patrio*, lou pause davans la Coupo santo, e, dins soun prefum, bève à l'ideau sublime di Felibre, i dous amour que n'en fan qu'un dins soun cor :

A la Prouvènço ! A la Françoo !

BRINDE DE M. RAOUL CHARBONNEL

Dinz aquela Ciutat d'Avinhoun, enquerra touta clafida de la remenbressa daus grands Papas Lemouzis, me sente, ieu Lemouzi, plenamen à moun aize, per rumplir la miciu dounc m'a charjat la Soucietat literàri e amistousa, lou *Bournat Courrezian de Paris*.

Amount-aut, dinz la granda vila, ount venon s'afoujar toutas la naciunalitaz, avem foundat un pichot groupamen ount la parladura de nostes reires, las tradicius, lous us de noste terraire, soun piousamen gardadas. Aqui, chaduns de nous-autres soun fierals del passat gloriou e pouderou de la Patria lemouzina, dinz un care d'aquela nascuron Born, Ventadourn, Faidit e, pus prosche, Josep Rous.

Al noun del « Bournat Courrezian de Paris », al noun de touz mous amics, qui, couma vous, Messiers lous Felibres, aus l'arderou amour de nostra Fransa Mietjournala, en presènci daus Mestres Mistral e Gras, n'aute la Coupa-Senta pèr pourtar una tosta al nouvel espandimen de l'aubre mais que mais flouris de nosta bela Lengua d'Oc !

Après le compte rendu quotidien et détaillé qu'on a lu plus haut, du voyage rhodanien, une conclusion sans doute est nécessaire. Nous l'empruntons à trois chroniques ultérieures de MM. Charles Maurras, Emile Bergerat et L. X. de Ricard. Ils ont dégagé à merveille la moralité sociale de ces fêtes félibréennes.

Digitized by Google

LE VOYAGE DES FÉLIBRES

ÉPILOGUE

Avignon, 18 août.

Voulez-vous, mon cher directeur, me permettre de compléter les deux lettres que je vous adressai d'Avignon et d'Orange ? La fête qui a suivi immédiatement la représentation d'*Antigone* était peut-être la plus importante de toutes, puisque c'était la *Santo-Estellò*, le banquet annuel où les Félibres, répandus sur les trente-trois départements de la Terre d'Oc, viennent boire à la Coupe sainte et renouveler leur serment de fidélité à la vieille langue natale.

Ce banquet du 14 août, lundi dernier, a été de tous points notable. Deux ou trois idées essentielles y ont fait leur apparition définitive, car elles ont été accueillies sans protestations ni murmures. Trois orateurs, dont l'un est de nos adversaires politiques, y ont nettement établi ce que devait être l'action sociale des Félibres.

Tout le monde à Paris connaît M. Clovis Hugues, tout le monde parle de lui et, je pense, souvent pour le calomnier. Ses baptêmes civils lui ont mis sur le front une auréole dont il avait peu souci. Elle ne l'a point empêché de dire, devant le monument du légitimiste et catholique Roumanille, des vers aériens pleins d'enthousiasme et de foi, où le bout de l'oreille du Baptiste n'a point passé. Il a réussi à se faire applaudir après la magnifique oraison de Mistral, et je vous assure que ce ne fut pas un mérite médiocre. Au banquet, toute la jeunesse l'acclamait et le saluait, car vraiment il semblait porter la parole en notre nom. Je crois que M. Clovis Hugues en a fini avec le Félibrige des petits jeux innocents.

Après lui, s'est levé notre excellent ami, M. Albert Arnavielle. C'est Mistral qui a nommé Albert Arnavielle « le Saint du Félibrige. » Simple employé des chemins de fer, il a su établir à Montpellier, où il réside, un centre important de propagande félibréenne. Deux journaux dont l'un littéraire, *la Cigalo d'or*, et l'autre populaire, *la Campana de Magalouna*, une société chorale qui ne chante qu'en langue d'Oc, *li Cantaire dôu Clapas*, témoignent de son activité, qui est prodigieuse. Il est maigre, petit, tout noir. A cause de ce teint, on l'appelle l'Arabe. C'est un Sarrasin catholique et royaliste. Mais il sait éviter de mêler aucune aigreur tirée de la politique aux ordinaires amertumes attachées à la profession de félibre. Il n'est pas orateur, et il a très peu de loisirs à donner à la poésie. Néanmoins, il est écouté à l'égal des plus beaux parleurs et des poètes les plus illustres de son pays. C'est que sa foi est diabolique. Avec ses yeux de braise, ses bras agités violemment et le filet de voix qu'il tient de la nature, il impose l'attention aux plus indifférents. Il était merveilleux de voir comment des Parisiens, ignorants de nos dialectes, attachaient leurs regards à ses jeux de physionomie et à ses gestes.

Le banquet touchait à sa fin. J'étais assis près d'Arnavielle et j'observais Mistral du coin de l'œil. Le grand poète était debout, entouré de plusieurs personnes, un peu ac-

Digitized by Google

caparé. Et l'on voyait pourtant, à de certains arrêts imperceptibles de la face, que toute son attention était prise de ce côté et qu'il suivait avec passion les moindres mots de notre véhément Cévenol.

Arnavielle disait, en effet, des choses terribles. Sans aucune emphase et par simple nécessité intérieure, il les criait comme un prophète :

— « Oui, Messieurs, criait-il tout haut : tout le monde aujourd'hui se prétend félibre. Tout le monde se dit avec nous. Le ministre, M. Leygues, l'a déclaré lui-même. Il s'est mis sous notre drapeau. C'est très bien. Va pour le ministre ! Mais il importe de savoir ce que tous ces nouveaux entendent par le Félibrige. Il faut se définir avant de se compter. Je crois même, Messieurs, qu'il faudra se trier. Oui, se trier. Un vrai triage est devenu tout à fait nécessaire. Nous sommes avant tout patriotes et hommes d'action. Qu'on ne nous prenne pas pour des buveurs, et des mangeurs, et des joueurs. Non, nous ne jouons pas. Et nos jeux apparents doivent servir à quelque chose. Vous savez bien à quoi. Nous avons un programme. Songeons à le réaliser intégralement. Puisque voici la coupe, la coupe fraternelle, la coupe sainte, et puisque j'y trempe les lèvres, ce sera, si vous le voulez bien, mes amis, au *Félibrige intégral* que je boirai avec vous. Oui, au Félibrige intégral ! »

Ce mot de Félibrige intégral a eu un succès indicible. C'était une protestation contre la mollesse et l'apeurement de quelques Parisiens ; c'était une allusion directe à ce programme de Mistral, que Mistral lui-même devait rappeler, quelques jours plus tard, à un interviewer envoyé par *le Figaro*. Le personnel actif du Félibrige, un peu découragé par quelques incidents de la matinée, s'est remis aussitôt à croire et à espérer. Un de mes amis, qui venait de déposer sa démission, s'est décidé à la reprendre après le discours d'Arnavielle.

Il était difficile d'être plus naturellement éloquent que le bon Arabe. Mais M. Jean Carrère a réussi, du moins, à être encore plus précis. Il a bu à l'avenir du Félibrige ; *aux provinces unies et aux villes libres de France*, a-t-il ajouté tout de suite en manière d'explication. On lui a aussitôt répondu nettement : « Vive le fédéralisme ! » et il a répété ce cri. De plus prudents se sont contentés d'acclamer la décentralisation ; et il me semble que ça revenait au même.

On a beaucoup remarqué combien les félibres du Languedoc et de la Gascogne (M. Jean Carrère est Gascon et il fait partie de notre Ecole parisienne du Félibrige) ont montré plus de courage et de vigueur que les Provençaux en tout ceci. Ces derniers sont les plus âgés ; ils ont vieilli dans le service de notre Cause. Il leur est venu un mélange de scepticisme, de découragement et de timidité. J'aime à croire qu'ils se reprendront aux premiers avantages que remporteront leurs cadets.

La journée a donc été bonne, presque à tous les égards. Ai-je dit qu'avec le monument de Roumanille, on avait dévoilé dans la matinée celui de Théodore Aubanel, le poète de la *Grenade entr'ouverte*, des *Filles d'Avignon* et du *Pain du Péché ?* J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler de ces poètes. Nos lecteurs les connaissaient déjà par les articles de M. de Pontmartin. Je dirai seulement que les auteurs de ces diverses œuvres de sculpture et d'architecture, MM. Huot, Bastet et Leroux, ont reçu de justes éloges pour la beauté et la convenance de leurs travaux.

Digitized by Google

Le même jour et quelques heures après le banquet, on est allé « commémorer » Adolphe Dumas « précurseur du Félibrige de Paris » ; un joli bas-relief du sculpteur Amy a été inauguré du coup. Cet Adolphe Dumas méritait presque une statue. C'est lui qui conduisit Mistral à Lamartine et qui valut ainsi à *Mireille* une prompte gloire. Il a dit en de jolis vers provençaux : « Les wagons dans des corbeilles — charrient tout vite, vite, vite, — mais ne charrient pas le soleil, mais ne charrient pas les étoiles. » Les wagons n'emporteront pas le souvenir reconnaissant que les bons Provençaux gardent à Adolphe Dumas.

J'entends dire à quelques rimeurs qu'il fut l'auteur de très mauvais poèmes français. Je leur dédie la pièce suivante que j'ai copiée dans un livre d'Adolphe Dumas. Non point que je prise infiniment de tels vers. Mais ceux qui pleurent en M. Leconte de Lisle le grand-prêtre de l'art français, auraient mauvaise grâce à renier l'auteur des strophes suivantes. Je vous prie de noter qu'elles sont du milieu du règne de Louis-Philippe :

Midi ! c'est la chaleur ; c'est l'heure dangereuse.
Les troupeaux haletants tombent sur le chemin ;
Le ciel brûle la terre, et la terre fiévreuse
Fume et rend sa sueur comme nos fronts humains.

Pas d'oiseau dans les champs, pas même une alouette
Sur le bord de la route ou le bord des sillons ;
L'herbe se couche et dort, la fleur penche sa tête
Et languit et se rend à tous les papillons.

Le lézard sort des murs, la couleuvre insolente
Traverse le chemin et siffle sous vos pas.
Et l'air devient plus lourd, — l'heure devient plus lente ; —
Tout mourrait si la brise enfin n'arrivait pas.

Et votre seul refuge est un chant de cigale
Qui, sur un cep de vigne ou sur un épi d'or,
Vous mesure en dansant sa voix toujours égale
Et dans un long ennui vous berce et vous endort.

Quoi qu'on veuille penser de ces strophes, aucune, du moins, ne présente l'incohérence d'imagination qui distingue le premier distique d'un autre *Midi* plus fameux :

Midi ! roi des étés, *épandu sur la plaine,*
Tombe, en nappe d'argent, *des hauteurs du ciel bleu...*

Et voilà qui réhabilite assez notre pauvre Dumas !

* * *

On a joué lundi soir, aux Variétés d'Avignon, quatre actes provençaux de M. Cassini, *li Varai de l'amour*, qui ont obtenu un vif succès. Fête, le lendemain, à la fontaine de Vaucluse. Là, le buste de Laure, d'après Mme Clovis Hugues, a été salué dans le frais des ombrages où son poète l'a chantée :

O soave contrada, o puro fiume
Ché bagni il suo viso egli occhi clari...

Mme Clovis Hugues a conçu sa belle héroïne d'après les femmes du Vinci. Et c'est, en effet, cette expression à la Vinci que j'ai cru retrouver sur l'antique portrait de

Digitized by Google

Laure de Sade que m'a montré le lendemain, au palais du Roure, M de Baroncelli. Nous sommes revenus de Vaucluse en lisant le testament de Pétrarque, dans un petit livret que M. Paul Mariéton avait eu la précaution de glisser dans sa poche.

Il n'y a pas loin de Vaucluse à Cavaillon, où mon vieil ami, le sculpteur Frédéric Viaud, attendait qu'on inaugurât son buste de Castil-Blaze. C'est un buste excellent. Il eût pu être habile de ne point avouer combien je suis l'ami de M. Frédéric Viaud. J'aurais eu l'occasion de le louer sans encourir le moindre soupçon de partialité. Cependant, j'aime mieux ne pas vous cacher la double joie que j'ai eue devant cet ouvrage, parce qu'il est peut-être le meilleur de cette série et parce qu'il sort de l'atelier d'un de mes plus anciens compagnons de jeunesse. Les habitants de la vieille cité cavare ont rendu de très grands honneurs à ses visiteurs de passage. Et je vous décrirais les beautés du feu d'artifice, du banquet, des Cavaillonnaises, n'était que j'ai déjà abusé de votre attention.

Les fêtes ont fini ainsi. Elles ont été agréables pour la plupart. Et elles ont servi notre cause félibréenne. J'eusse traité ce dernier point de paradoxe, si on me l'eût fait entrevoir au départ de Paris. Cela ne prouve rien, sinon la vérité du symbole exposé par Mistral dans son doux poème de *Nerto*, à savoir que le diable lui-même porte pierre aux bâtiments de Dieu. *Lou diable porto pèiro*. Ainsi soit-il.

CHARLES MAURRAS.

* * *

A propos des fêtes littéraires d'Orange, on a déjà lancé le mot de « Bayreuth français. » Il fera son chemin, je vous le prédis, car il correspond à une tendance très marquée dans les arts à secouer le joug, fort arbitraire en somme, de la suprématie parisienne ; il exprime une révolte, qui couve depuis longtemps, contre le privilège intellectuel dont se targue la capitale.

Aussi bien y gagnerons-nous encore, car depuis son siège mémorable de 1870, la Ville-Lumière ne s'est plus remise, et elle est touchée...

Ceux qui l'ont connue avant l'atteinte du malheur ne la reconnaissent plus. Attaquée de cosmopolitisme ainsi qu'on l'est de consomption, elle a des crises d'ennui et des accès de bêtise auxquels elle ne comprend rien elle même ; elle accepte comme maîtres des sots venus de la province dont elle n'aurait pas voulu il y a vingt-cinq ans pour allumer ses candélabres et, devenue la capitale banale du vieux monde, elle semble se résigner à n'être bientôt plus celle de la patrie française.

Encore une fois, le retour aux dialectes moyenageux si magnifiquement fondus par Rabelais, dont ce fut la besogne dans son *Gargantua*, en un seul idiome national, ce retour, dis-je, à tous les parlers divers de l'invasion des Gaules ne sonne pas le séparatisme. Mais il donne un corps littéraire, et c'est bien quelque chose, à l'antique animosité rivale des provinces contre la capitale. Il aide à la décentralisation prêchée par les socialistes et indiquée par Proudhon comme l'échéance démocratique. Vu sous ce jour, il ne manque ni d'intérêt ni de gravité, et c'est peut-être cela que l'éloquent ministre

Digitized by Google

de l'instruction publique, M. Georges Leygues, insinuait, en Avignon, dans son discours charmant, quand il y déclarait savoir, lui, homme de gouvernement, quelle chanson de progrès chantent les magnanarelles...

Toujours est-il que le mouvement de décentralisation qui doit aboutir un jour ou l'autre au découronnement intellectuel de la capitale ne me paraît pas être entravé et bien au contraire, par ces assemblées régionales où la Gaule entend de nouveau ses bardes, ses troubadours et ses trouvères ressuscités. Nul ne peut dire où va l'Europe en ce moment et quel âge historique s'y prépare. Mais peut-être la France marche-t-elle à la vraie République par le chemin de la fédération, — et le provincialisme y mène...

EMILE BERGERAT.

*
* *

Quand j'aurai exprimé le regret que quelques Parisiens, qui n'étaient pas probablement de Paris, aient, une fois de plus, manqué au renom de courtoisie de leur ville par des impertinences pour le pays qu'ils visitaient, j'aurai fait presque toute la part des petits désagréments qui se sont mêlés aux grandes joies de ces fêtes.

Aujourd'hui, c'est un véritable instinct de conservation nationaliste et ethnique qui nous réveille, avec cette ferveur presque religieuse pour toutes les traditions de notre race ; et les Français du Nord qui se joignent en si grand nombre à tous ces pèlerinages, ne sont pas tous des touristes qui voyagent uniquement pour se déplacer, regardant diffusément sans rien voir, et ne percevant du bruit des choses et des paroles qu'un bourdonnement qui ne dit rien. La plupart, passionnés du même besoin que nous, viennent demander le salut de leur âme latine à la clarté de notre ciel, à la limpidité transparente de notre atmosphère, à la netteté de nos horizons. Ils viennent la ressusciter au contact de cette foule qui, depuis des siècles de siècles, l'a gardée fidèlement, et si inépuisable qu'elle peut nous la communiquer à tous sans en rien perdre :

Chacun en a sa part et tous l'ont *tout entière !*

Et la preuve de ce besoin qu'ils éprouvent de fuir vers le Midi l'envahissement des brumes qui s'accumulent dans le Nord, je la trouve dans un article récent d'Edmond Lepelletier, publié par *l'Echo de Paris.*

Lepelletier ne passe pas pour un ami passionné du Midi et des Méridionaux, tant s'en faut ! Eh bien ! en cet article, il appelle le Midi et ses vertus de lumière et de clarté au secours de l'Art français, qui s'assombrit et se spectralise. Il sent enfin que la France est une nation avant tout méridionale et qu'elle doit tout entière se tourner vers le Midi. C'est du Midi, c'est de sa tiède Méditerranée bleue, c'est de la fraternelle communion avec les peuples de même sang, que la chaleur et la vie remonteront peu à peu dans le corps anémié de la France...

Et voilà l'impression profonde que j'ai rapportée de ces fêtes : elles nous ramènent à nous-mêmes, elles nous relient à notre ascendance, elles rappellent notre Art à son orientation véritable. Je serais bien étonné si elles restaient sans influence sur le sentiment et l'esthétique de notre jeune littérature. Il me semble qu'une nouvelle Renais-

Digitized by Google

sance va en sortir, aussi féconde, mais plus profonde et plus variée que l'ancienne. — Voici venir décidément le renouveau latin !

Et, peut-être aussi, ces « pèlerinages d'art » se régulariseront-ils ; peut-être l'Art français éprouvera-t-il, lui aussi, le besoin d'avoir sa capitale d'Art, comme l'Allemagne a déjà la sienne. Déjà, des esprits curieux et précurseurs cherchent quelle est celle de nos villes qui pourrait avoir l'honneur d'être choisie. C'est là une question secondaire ; ce qui est sûr, c'est que cette capitale ne peut être que dans le Midi. Car le Midi seul offre la triple concordance du climat, du décor — et du public.

L. X. DE RICARD.

Digitized by Google

AGONIE DE VILLE

La vieille ville en proie à l'hiver était seule,
Vieille ville taciturne comme une aïeule ;
Il semblait que la vieille ville s'engourdît !
Elle avait un aspect déjà presque posthume,
Moins morose de la gelée et de la brume
Que de son trop inexplicable discrédit.
Donc elle avait fini de vivre dans l'attente.
Parfois un carillon, musique intermittente,
Présence qui s'accroît dans l'air et qui décroît,
Mettait dans sa tristesse une brève accalmie.
Peut-être que la ville aurait péri de froid
Si, lasse, elle s'était tout à fait endormie.
Mais la cloche venait veiller, la réveiller
Comme pour la changer sur un pâle oreiller,
Et s'obstinait, parmi la neige en avalanche,
A ranimer le visage de son sommeil
Comme du frôlement d'une cornette blanche ;
Cloche, Sœur gardienne, ô Sœur de bon conseil,
Transportant la malade à des saisons meilleures
Et lui versant ses sons dosés tous les quarts d'heures.

GEORGES RODENBACH.

Digitized by Google

PÈR NA CLARETO

FIHO DE MOUN AMI MESSINE, SENDI DE LA MANTENÈNÇO DE LENGADÔ

Au jardin de Messino
L'amour a pres racino :
Vivo la flour d'amour !

— « Iéu, dins l'ort de moun paire,
Cregne pas li raubaire
E rise tout lou jour. »

Ansin canto la bello,
Quand uno voues l'appello
E ié dis : — « Flour d'amour !

Es iéu que vau te cueie,
Avans que se desfueie
Ta reiauta d'un jour. »

— « Mai tu, quau siés, arlèri,
Que vos faire l'empèri
Dins lou jardin d'amour ? »

— « Mignoto, siéu lou gèndre,
Aquéu que vai te rèndre
Flourido pèr toujour. »

FREDERI MISTRAL.

Au jardin de Messine,
L'amour a pris racine,
Vive la fleur d'amour !

— « Dans le jardin de mon père,
Je ne crains pas les voleurs
Et je ris tout le jour. »

Ainsi chante la belle,
Quand une voix l'appelle
Et lui dit : — « Fleur d'amour !

C'est moi qui vais te cueillir
Avant que ne s'effeuille
Ta royauté d'un jour. »

— « Qui donc es-tu, brigand,
Qui veux te rendre maître
Dans le jardin d'amour ?

— « Belle, je suis le gendre,
Celui qui te va rendre
Fleurie à tout jamais.

F. M.

Digitized by Google

LOU GANGUI DEI NÈRVI

Vai, as bello faire e dire,
Pèr n'en rire
Dóu mau-tèms que travessan,
Faudrié ges agué de sang!
Despuèi qu'à nouestei riboto
D'estrangié si soun mescla,
Au proumié còup de fielat,
Adiéu, Boto!
Sian pres au mitan
De Napoulitan.

Tubant sa pipo de sèrvi,
L'encian nèrvi
Barrulavo sus lou port
Emé d'ami de soun bord.
Aro, abran que la cigaro,
Sian lisc, aven d'ambicien;
Mai, pèr la frequentacien,
Garo, garo!
Soun de galapian,
Vouesteis Italian!

Tambèn, lou grand coumissàri,
Gus d'armàri!
Fa de gàngui que, parèis,
Dèvon culi de bouen pèis.
Dins toun founs fas la radasso,
Mai l'auruòu vèn sus lou tard...
Se rabaion à l'asard,
Tout li passo!
E siés tirassa
Dins lou meme sa!

L'autre sèro, à la guingueto
De Nineto,
N'an rabaia trento e mai,
Perqu'avien ges de travai.
Palot, lou Mourou, Favouio,
Lei pu brave dóu quartié,
An segui dins lou panié
Leis arsouio.
O malan de Diéu!
Iéu que n'en risiéu!

Nàutrei que fasian: « Mounègo! »
Ei coulègo,
Aurian pas cresu, pamens,
Qu'arribarié noueste tèms,

LA RAFLE DES « NÈRVI »

Va, tu as beau dire et beau faire, pour rire du mauvais temps que nous traversons, il ne faudrait guère avoir de bon sang! Depuis que des étrangers se mêlent à nos plaisirs, au premier coup de filet, *adiéu, Boto!* nous voilà pris au milieu d'un tas de Napolitains!

Jadis, fumant sa pipe de serve, le bon *nèrvi* rôdaillait sur le port avec des amis de sa sorte. Et nous ne fumons plus maintenant que le cigare, nous sommes distingués, nous avons de l'ambition; mais, pour la fréquentation, gare, gare! vos Italiens sont des galapiats!

Aussi le grand commissaire, gueux sournois! fait des râfles, paraît-il, qui doivent ramener belle prise. Dans ton fonds tu te crois à l'abri, mais le mauvais poisson vient sur le tard... Si on râfle, ainsi, au hasard, tout y passe! Et tu es pincé dans le même coup de filet!

L'autre soir, à la ginguette de Ninette, on en a ramassé trente et plus, parce qu'ils étaient sans travail. Palot, le More, Favouille, les plus braves du quartier, ont suivi les arsouilles dans le panier. Oh! malheur de Dieu! moi qui m'en moquais!

Nous qui faisions la nique aux collègues, nous n'avions pas cru pourtant que notre tour arriverait, quand tout

Digitized by Google

Just la Rousso a fa la quicho
Dins lou Palais de Cristau...
Sieguèssi resta 'l'oustau
Emé Micho,
Couchariéu pa' eici,
Mounte anan mousi.

Mai qunto es la lèi mau facho
Que fa pacho
Em' aquéu jùgi jalous,
Pèr nous rendre malurous.
Di qu'aven ges de ressourço...
Basto ! se travaiavian,
Farian tort ei negouciant
De la Bourso.
Lei pasto-mourtié
Gagnarien pa'n pié !

Coumo d'agnèu de la fiero,
Pèr carriero,
De gus nous an tirassa.
Qu'avian l'èr d'encian fouçat.
S'acò 's pas uno injustici !
Davans la Bourso passan,
E lei grègo qu'an lou sang
Brut de vici,
Fasien : « Que bouenur !
Tènon lei voulur : »

Aro, as bello agué la bisco,
Sian de lisco !
Mai la *Boueno* un jour vèndra ;
Tout acò si pagara.
Vai, faren mai la radasso
Sus lou Cous, e coumo auren
Lou dre de travaia 'n rèn,
Que vidasso !
Chichou, saren rèi,
E faren la lèi.

Empacho pas que pèr l'ouro
Micho plouro...
Sei michet, que sabon l'us,
La pagaran plus, lei gus !
Tant d'argènt que si degaio,
Degun n'en tiro proufié !
Pèr manja vèndra soun lié...
Puèi, travaio !
Soun pas en presoun
Tóutei lei capoun !

AGUSTE MARIN.

juste la Rousse a fait sa râfle au Palais de Cristal... Si j'étais resté à la maison avec *Miche*, je ne coucherais pas ici et j'y vais moisir !

Mais, qu'est-ce que cette loi mal faite qui fait pacte avec ces juges jaloux, pour nous rendre malheureux. Elle nous déclare sans ressources... Baste ! si nous travaillions, nous porterions tort aux négociants de la Bourse. Les gâte-métiers ne feraient plus rien !

Comme agneaux à la foire, par les rues, des gueux nous ont emmenés ; nous semblions des forçats d'autrefois. Si ce n'est pas une injustice ! Nous passons devant la Bourse, et les grecs au sang de flibustiers, de s'écrier : « Quel bonheur ! on tient les voleurs ! »

Maintenant tu peux gémir, nous sommes flambés ! Mais la *Sainte* un jour viendra : tout ça se paiera. Va ! nous traînasserons encore sur le Cours, et comme nous aurons le droit de ne rien faire, ah ! la belle vie ! *Chicho !* nous serons les rois, nous ferons la loi.

N'empêche que, pour le moment, *Miche* pleure... Ses galants, qui sont au courant, ne la payeront plus, les gueusards ! Tant d'argent qui se gaspille et sans profit pour personne ! Elle vendra son lit pour manger... Et puis, travaille ! Tous les lâches ne sont pas en prison !

Trad. par P. M.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Prosper Estieu — *Lou Terradou*

Sonnets languedociens avec traduction française en regard. Préface d'A. Perbosc 1 vol. in-8 de 300 p. Carcassonne, bibliothèque de la *Revue méridionale*, 1895.

Ce livre, qui vient d'entrer dans le succès, a pourtant une histoire, tout comme les peuples malheureux : un peu par ma faute, il faillit s'enfoncer pour toujours dans les limbes de l'inédit.

Je prie le lecteur de s'imaginer un instant que je suis très vieux et de me permettre un souvenir personnel. Je lui promets, en revanche, d'être un vieillard vraisemblable, indiscret et diffus.

Dans *le Dimanche* du 12 novembre 1893, (je me fais un devoir d'être précis, comme devant un juge d'instruction, en confessant mon crime d'imprudence et de zèle), j'annonçais que *le Terradou*, dont j'avais lu une grande partie et qui révèlerait son auteur comme « le grand sonettiste et un des premiers bucoliques de la langue d'Oc », était achevé. J'ajoutais : « Outre son intérêt poétique, l'œuvre aura une indéniable utilité philologique », car Estieu « est un des rares félibres qui savent leur langue de façon à la fois spontanée et savante, en fils pieux et attentifs du Midi ; et ce dialecte du Lauragais est vraiment merveilleux de force souple et de saveur profonde. Malheureusement, ce poète et ce savant est un instituteur qui gagne mille francs par an et un père de famille qui a trois enfants : il ne peut publier à ses frais. » Et, après un appel aux souscripteurs : « J'espère que l'ouvrage sera bientôt publié, et je prie le poète de me pardonner mon indiscrétion brutale en faveur de la sincérité de mon admiration et de la violence de mon désir. »

Quelques jours plus tard, j'eus une grande joie. Estieu me communiquait une lettre dont je reproduis le sens de mémoire. D'après le correspondant, les éloges d'un critique aussi sévère que moi, faisaient préjuger très beau le *Terradou* et excitaient d'impatients désirs de voir publier le rare chef-d'œuvre qui avait eu l'heur de plaire à ma grincherie. Il ajoutait : « Quand on n'est pas assez riche pour se faire imprimer, on est assez adroit pour s'imprimer soi-même. Ainsi, moi, qui me permets de vous écrire, je suis ouvrier le jour, poète le dimanche et imprimeur à la veillée. Je mets à votre disposition mon matériel et ma bonne volonté. Je vous prie d'accepter mon travail comme un service. Vous me paierez le papier, mais je vous offre du temps pour le règlement : un peu plus qu'une vie d'homme, toute l'éternité. »

Estieu craignait de trouver l'éclat de rire d'un fumiste, embusqué derrière ce facile imprimeur. Moi, qui ai naturellement peu de doute sur la puissance de ma

Digitized by Google

parole, je décidai que la bonne humeur de la lettre garantissait le sérieux de la proposition. J'inondai Estieu sous des déductions psychologiques qui me parurent profondes, qui lui laissèrent des doutes : je devinai le caractère, l'âge de l'ouvrier-poète-imprimeur ; je décrivis la mansarde où logeait ce vaillant, je n'hésitai ni sur la longueur de son nez, ni sur la couleur de ses yeux. Je n'avais jamais lu un seul de ses vers, mais j'étais bien sûr que son originalité ne s'était pas encore dégagée, mais qu'il aurait bientôt du talent, puisqu'il avait ce qui ne s'acquiert pas : les éléments moraux du talent. Malgré ma folie ratiocinante, nous prîmes des renseignements. Ils arrivèrent très bons, et je triomphai en une joie complète et complexe : ma petite vanité d'auteur était complète, soulagée mon âpre soif de justice. Je trouvais à ce dénouement une beauté singulière : un pauvre poète publiant à la sueur de son front et au dam de ses yeux, l'œuvre d'un poète pauvre ! Quand Estieu m'apprit qu'il envoyait à son sauveur une petite partie du manuscrit, je devins furieux et ironique ; j'affirmai que sa défiance le rendait indigne du dévouement rencontré, et fis si bien, que le timide jeta en tremblant toute la copie sur la chaloupe de secours.

Hélas ! l'ouvrier-poète-imprimeur avait trop présumé de ses forces ! Il composa deux pages ornées de 133 coquilles, se découragea parce que l'auteur les corrigeait, abandonna l'orgueilleuse tentative de ses veillées. Mais pourquoi ne rendit-il pas le manuscrit ? Une mauvaise honte lui fit-elle garder le silence devant les objurgations les plus vives et les supplications les plus touchantes ? ou avait-il de la haine contre le poète, cause innocente de son échec ?

Pendant la période d'espoir, Estieu voulait dédommager le mieux possible le généreux, qui refusait tout paiement : il avait recherché les souscriptions avec plus d'ardeur que lorsqu'il s'agissait de lui-même, avait recueilli a peu près la somme que pouvait réclamer un imprimeur sérieux, mais raisonnable. Son ami Perbosc connaissait à Montauban l'imprimeur sérieux mais raisonnable. Vous jugez du désespoir du poète, qui avait maintenant tout ce qu'il fallait pour publier ses vers, excepté ses vers mêmes. Quand il fut bien évident que les vers ne reviendraient pas, Estieu fouilla ses brouillons, s'adressa aux amis auxquels il avait communiqué des sonnets, compulsa les collections de journaux et de revues qui en avaient publié, rétablit ceux qu'il ne put retrouver, eut la vaillance obstinée de refaire toute la traduction, dont il ne rencontrait que de rares fragments. Enfin, après une année de labeur qui eût découragé tout autre, il vient de publier un magnifique in-8, qui témoigne d'un grand talent poétique autant que d'une inlassable persévérance. Si une vague avait emporté le livre du Camoëns, je doute que le poète portugais eût refait les *Lusiades*.

* * *

Perbosc, — un des plus pénétrants critiques du Félibrige, dont on a lu ici-même de savoureuses études, — salue en Estieu le « prince du sonnet d'Oc. » Ce titre me semble d'autant plus beau que je traduirais volontiers « le prince du

Digitized by Google

sonnet. » En les pays d'Oc seulement cette fleur est naturelle, a toute sa grâce d'éclosion et toute sa vigueur de tige. Les Italiens me paraissent affadir le genre emprunté aux Provençaux. En langue d'Oïl, le quatorzain a toujours quelque chose d'artificiel : on dirait un homme qui veut imiter la grâce d'un sourire de femme ou, dans les morceaux de vigueur, un vaillant qui vient après un robuste soulever son fardeau et qui réussit en tour de force ce qui était chez l'autre geste naturel et aisé. Les deux derniers poètes en qui on a salué « le grand sonnettiste français » sont d'origine étrangère : Joséphin Soulary paraît très ingénieusement traduit de l'italien, et M. de Hérédia très rigoureusement et brillamment translaté de l'espagnol. Ils luttent l'un et l'autre contre une langue rebelle au genre : ils sont souvent vainqueurs, mais on sent toujours la révolte sourde des mots qui ne veulent pas être assez sonores ou assez souriants, qu'on mène comme des soldats difficilement disciplinés, en leur interdisant toute pensée. Le sonnet d'Oc a, au contraire, avec un naturel plus grand, l'élégance florentine ou la noblesse castillane.

Mais il y a place pour deux « Princes du Sonnet » dans le Midi. A côté du Languedocien puissant et rude, je voudrais placer un charmeur provençal. J'aime les fières attitudes d'athlète et les mélancoliques sourires, les grandeurs stoïques et la douceur des larmes ; les noblesses rigides de la volonté tendue et le charme du laisser-aller. Si M. de Berluc-Pérussis avait obtenu d'A. de Gagnaud qu'il réunisse ses sonnets, je rangerais son recueil dans ma bibliothèque, tout près de celui d'Estieu, et ils suffiraient à me faire connaître tout ce que le sonnet peut émaner de parfums exquis, et tout ce qu'il peut ériger de grand.

*
* *

Les beautés bucoliques du *Terradou* sont les plus frappantes, les premières qui s'emparent du lecteur :

> Coumo lou grilh que canto, abrigad dins soun trauc,
> Iéu, vouli pas sourtir de la miéuno encountrado,

dit le fécond poète, qui sait trouver

> Dins soun pichoun païs un mounde de pensados.

Et, en une suite de sonnets abrupts et forts comme le terroir, il dresse les âpres beautés du Lauragais, marque des médailles avec les vaillants travaux de la campagne, burine les animaux qui aident le paysan dans son labeur. Je passe, rapide et gêné, devant ces « pages simples et sobres, tout imprégnées du parfum des foins, des sureaux, des romarins, des genêts, des ajoncs et des églantiers » ; devant ces « portraits et paysages vigoureux comme des eaux-fortes » ; devant ces « géorgiques sans fade didactique, originales et vécues. » Antonin Perbosc, dans l'étude magistrale qui sert de préface au *Terradou*, en parle de sorte telle, que je suis condamné à copier quelques-unes de ses lignes, à signaler les autres et à me taire.

Digitized by Google

*
* *

L'âme du poète me paraît aussi intéressante que le pays évoqué : ce que sa poésie a d'intime et de profond m'émeut plus encore que ne m'agrée ce qu'elle a d'extérieur et de coloré.

Quelle âme de tristesse et de vaillance se révèle noblement en ces vers, parfaits de forme, à la pensée et au sentiment si tourmentés ! La pauvre belle vie qu'on devine exposée à tant de misères et d'injustes venues de la destinée et des hommes, mais si abondante de sève et si riche d'intérieures beautés !

Estieu nous dit des Lauraguais qu'ils ont une « âme ardente faite de gaieté gauloise et de vigueur latine. » En lui, les circonstances l'ont bien tuée, la gaîté gauloise, mais les ardeurs languedociennes n'en flambent que mieux et la vigueur latine s'érige plus haute d'être triste. Parfois il médite, « trop curieux » sur l'heure où s'achèvera sa destinée et sur le lieu où reposera sa dépouille. Mais il se détourne de ces inutiles réflexions, car « celui qui le sait ne le dira point. »

D'ailleurs, que font l'heure et le lieu ? L'important, c'est de se roidir dans le malheur et dans la mort, comme les « chênes qui s'agriffent au roc » et qui, « lorsqu'ils ne peuvent plus lutter contre l'autan, s'abattent tout d'un coup, ne se courbent jamais. » Lui aussi, « il aime plus que tout les fières attitudes. » Vivre et mourir debout, voilà la loi de la nature.

Et pourtant a-t-il été secoué des vents méchants ! Il dit son père mort à la peine ; sa mère, pauvre vieille qui, depuis trois printemps s'appuie sur un bâton, qui passe l'hiver accroupie au coin du feu et murmure, tremblotante : « Ce n'est qu'au cercueil que finit l'infortune », tout cela il le dit sans plainte, en une fierté. Il avertit ses fils : « Ce n'est pas pour les Estieu qu'est faite la richesse. » Il leur ordonne de le continuer dans l'honneur et dans la pauvreté, sur un ton austère qui étonne presque notre adoration de l'enfance.

Parfois, il semble vouloir se consoler aux splendeurs de la nature ou au charme pénétrant de la famille. Mais en vain il boit

L'embriaigant bounur que se trobo per orto...

en vain il erre

Pe's camps laurads de fresc que fan tant bouno flairo...

partout il retrouve « les chagrins dont *sa* vie jusqu'à ce jour a été pleine. » Pour s'arracher aux sombres pensées d'automne, il a beau s'affirmer que le printemps reviendra. Sa tristesse lui répond, inexorable :

La flour del cor uman n'a res qu'uno espelido.

Dans une pièce que Perbosc trouve « exquise », Estieu salue la naissance de sa fille. Je suis frappé de ce qu'il y a de voulu dans la joie des premiers vers. L'évènement sert au poète de tremplin pour bondir loin de ses ordinaires amertumes. Il y retombe bientôt :

Qui sap qualis malurs trevoun sus caps pichouns ?
L'arrouma de la vido es claufid de pounchous,
E l'amour es un foc tout auriu, quand s'abrando !

Digitized by Google

Il fait un grand effort, exorcise les pensées en deuil : « Mais à quoi vais-je songer ! » Il affirme tout haut : « Certainement, tu prospèreras ! » Mais on sent que, le sonnet achevé dans une promesse de bonheur, la méditation continue, assombrie.

S'il ne sait pas se consoler, c'est peut-être que sa virile mélancolie n'est jamais une désolation. Par « l'altière attitude » du stoïcisme et par l'amour de l'action, il échappe aux lâchetés et aux abattements du pessimisme germanique. Sa tristesse est, comme celle des landes méridionales, vaillante et rude, toute illuminée de soleil, toute parfumée de poésie. Il ne rougit pas de son humilité extérieure :

Es grano de lauraire emai s'en mostro fier.

Il est presque heureux de l'injustice des hommes et du sort. Grand chêne battu par les vents, la lutte, continuelle victoire, lui donne des frémissements d'orgueil ; il refuserait de grandir calme, presque inconscient de sa force, dans un vallon abrité ; il est le combattant des sommets où souffle la rafale et, malgré les rages ennemies, il monte, l'idéaliste, avide de toucher le ciel de son dernier rameau.

Toujours l'idée de volonté, élan ou effort, lui est présente. Il tient sa plume « comme un bouvier l'araire. » Pour lui, le poète n'est pas un troubadour qui chante, souriant, le miel des baisers pour en renouveler la douceur sur ses lèvres. Il est le bûcheron qui éclaircit la forêt du Mal, et sa hache c'est la pensée. »

Je n'ai rien dit de la richesse des rimes, de la beauté scalabreuse des mots, de la solide construction de la plupart des sonnets, de l'ingénieuse composition du recueil. Je n'ai pas eu le temps de parler de la forme, trop touché de respectueuse sympathie devant la beauté morale de l'œuvre et la personnalité de l'auteur. J'aurais voulu, du moins, faire comprendre son ardent stoïcisme sans renoncement et sans abstention, son stoïcisme de poète ému et de batailleur.

Il m'a semblé qu'il y avait là une note toute nouvelle dans le Félibrige ; si j'étais hardi, j'oserais peut-être dire : une note nouvelle dans la littérature.

HENRI NER.

* * *

Cigau e Cigalo, recueil de chansons en langue d'oc, par **Marius Bourrelly**
— Un volume in-8° de 400 pp. Aix, Remondet-Aubin. —

On peut appeler Marius Bourrelly le Victor Hugo de la Provence. Si, sans l'offenser pour cela, on ne peut le comparer à Hugo pour l'ampleur du génie, car quel poète est comparable à Hugo ? il a autant que ce dernier une prodigieuse facilité pour le vers. En 1858, Bourrelly nous disait déjà dans *La Lengo Prouvençalo*, une superbe chanson qui se retrouve dans *Cigau e Cigalo* :

Li a deja de tèms que dins esto vilo,
E touei lei païs ounte es lou soulèu,
Lei vers prouvençau raion à cha milo
De ma tèsto en fue, coumo d'un bournèu.
Voudrié bessai miés, dirés, n'en mens faire
E lei faire bouen !.. Acô 's moun afaire :
Ai trento-vuech an, e tant que pourrai
Vous faire de vers, iéu vous n'en farai.

Digitized by Google

Bourrelly tient parole. Il a écrit plus de cent mille vers provençaux, et malgré ce qu'il en dit, ses vers sont bons, coulent de source, sont bien venus. Depuis plus de cinquante ans, car sa première pièce publiée, *Lou Maçoun*, date de 1842, il produit sans cesse : et des sonnets, et des fables, et des contes, et des odes, en veux-tu ? en voilà ; et des vaudevilles, des comédies, des drames, des opérettes, des opéras-comiques, des opéras. Il a à son actif une vingtaine de volumes, plus quinze pièces de théâtre. Pour lui ne sont que jeu, de gros recueils de sonnets tels que *Lei Cascavèu*, deux volumes ; *L'Empèri dóu Soulèu ; Lei Machoueto ;* ou même des poèmes de XII chants comme *La vido d'uno Gourrino ;* de XXIV chants, comme *Lou Rest d'aiet*. Pour le moment, malgré son âge avancé, il a deux poèmes en préparation.

Le volume de *Cigau e Cigalo* est divisé en douze livres. On doit citer comme excellentes chansons : *Lou vièi Segnour*, inspirée d'une chanson populaire ; *La couquihado, la Renarello, la Païsano, la poulido Poulaïero ; Digo, Janeto*, où entre les couplets, revient comme motif une chanson populaire ; *Oh ! Piarrè*, à laquelle donna lieu le fameux cri en vogue sous l'empire : Ohé ! Lambert ; etc. j'en devrais énumérer une cinquantaine. Ce n'est pas peu de chose que cinquante chansons excellentes dans un recueil. Et pourtant, il y a encore à dire mieux du volume de Bourrelly, car à cette cinquantaine de chansons il faut ajouter le livre XII tout entier, sauf peut-être une ou deux moins parfaites que les autres. Ce livre XII est le dernier en date ; par conséquent il est la preuve que le talent de Bourrelly, loin de s'affaiblir, se développe encore dans les vieux ans du poète. Autres similitudes avec Hugo que cette verte vieillesse, et cette bonne production en dépit de l'âge.

On le comprend sans peine, il y a tous les tons de la chanson dans un recueil aussi important, depuis la chanson badine jusqu'à celle qui atteint les hauteurs de l'ode. Par des chansons datant des premiers temps de l'organisation du Félibrige : *Pèire Bellot, Fourtunat Chailan, Toussant Gros*, Bourrelly divulguait les pères des félibres, il rendait leurs noms populaires, il apprenait à ses compatriotes à ne pas mépriser la langue d'oc. Par une succession de chansons, de dates plus récentes, il a chanté des hommes du Félibrige et des sujets félibréens, et ainsi contribué certainement à l'expansion du mouvement méridional : *Diouloufet, Castil-Blaze, Font-Segugno, La Reneissènço*, etc. C'est avec un sourire demi railleur, demi ému, que l'on retrouve la chanson *La Mitraïuso*, datant de 1870 : il s'agissait d'acheter une mitrailleuse qu'on eût baptisée *La Felibresso* et qui décimerait les Allemands ; hélas ! Dans *Franço e Russio*, Bourrelly a prouvé que les czars descendent d'un chevalier français nommé Roman, qui vint de France en Russie au XIVe siècle :

Coumo en Russio es dins l'usàgi
Que lei noum finisson en of,
Lou chivalié, prudènt e sàgi,
De Roman faguè Romanof.

Voilà ! Et le refrain conclut judicieusement :

Digitized by Google

N'i a que diran : Es uno nasco !
Vouesto cansoun es pas verai.
Tant pis se l'istòri s'enflasco,
Enjusqu'au bout vous la dirai.

Les poètes ont toujours raison, surtout contre l'Histoire.

Bourrelly a encore chanté *Jacoumard*, la légendaire horloge d'Avignon. Il a donné dans deux fort jolies chansons l'origine de locutions populaires : *Quau a manja lou lard ?* et *Manco un Turc !* C'est avec joie que j'ai retrouvé une merveille d'esprit en la résurrection de figure de *Vitour Gelu*, le célèbre chansonnier de Marseille. Cette chanson eut le premier prix, la médaille d'or, aux Jeux Floraux de 1892 du Félibrige de Paris ; et je me rappelle les rires et applaudissements que nous eûmes tous à la lecture de cette pièce, au café Voltaire. Bourrelly a chanté le renommé melon de Cavaillon (*Lou meloun de Cavaioun*) et les non moins renommés oignons, saucisses et boudins d'Aubagne (*Lei cebo d'Aubagno — Lei saussisso e lei boudin d'Aubagno*) ; mais je suis heureux qu'il ait consacré une très jolie chanson, *Lei Prunèu d'Agen*, aux pruneaux d'Agen, une grosse part des prunes auxquelles Agen a donné son nom étant produites par le Quercy. Voyez-vous, et ce n'est pas un homme du pays, suspect de chauvinisme local qui le dit ; c'est un Provençal, aveu précieux : en fait de prunes il n'y a que celles d'Agen pour être aussi fermes et savoureuses, fondantes dans la bouche cependant : c'est du sirop. Il existe bien, paraît-il, des pruneaux de Tours, de Brignoles, de Digne, même de Damas ; mais je vous demande si cela vaut seulement l'honneur d'être nommé ! En Espagne, en Algérie, en quelque contrée que ce soit, il n'y a pas de prunes comparables à celles d'Agen. Enfin elles sont à ce point précieuses, elles ont telle vertu, que Bourrelly nous affirme que s'il peut, à l'agonie, avoir assez de force pour en demander et en manger, il est sûr de ne pas mourir. Comme Bourrelly, ainsi qu'il nous l'apprend, a toujours soin d'avoir une provision de prunes d'Agen, qu'il épuise peu à peu jusqu'à la récolte prochaine, il lui sera commode, dans une fâcheuse éventualité, d'avoir le remède infaillible et souverain. De la sorte il sera facile au poète d'accomplir, et même de pousser plus loin, ce que je lui souhaite de tout cœur, la prophétie qu'il nous fit dans un couplet des *Felibre de la Mar*, et dont il a gaillardement réalisé une bonne partie :

A vous parla francamen
N'al encaro pèr long-tèms,
Car, enjusqu'à quatre-vint
E quatre-vint-cinq,
Cantaral ansin...

FROMENT DE BEAUREPAIRE.

*
* *

Dans les derniers tomes parus de la **Grande Encyclopédie**, répertoire universel des sciences et des arts, qui constitue la plus importante publication française contemporaine, figurent plusieurs articles relevant de nos études et que nous devons signaler. Ils sont signés de M. Paul Mariéton, spécialement chargé des

Digitized by Google

hommes et des choses de la langue d'Oc moderne. Dans le tome XVII (Fanum-Franco), l'article *Félibrige* (fascicule 405) en dix colonnes, le plus complet tableau paru de l'évolution félibréenne, et la notice sur Auguste *Fourès*. Puis, d'autres articles sur Victor *Gélu* (t. XVIII), Félix *Gras* (t. XIX), une biographie développée de *Jacques Jasmin* (t. XXI, fasc. 510), et des notices sur Bellaud de *La Bellaudière*, Mathieu *Lacroix* et le marquis de *Lafare-Alais* (t. XXI, le dernier paru).

De courts articles non signés sur l'abbé *Favre*, Augier *Gaillard* et Pierre *Goudelin*, ont également place en ces derniers volumes.

On se procuré chaque fascicule de la *Grande Encyclopédie*, au prix de 1 franc, dans les principales librairies et chez l'éditeur, M. Lamirault, 61 rue de Rennes, Paris.

* * *

La **prose provençale** s'est enrichie de trois ouvrages excellents. D'abord, la *Vido d'Enfant*, de Baptiste Bonnet (prélude aux *Memòri d'un Gnarro*, dont nous avons parlé quand ils paraissaient dans *l'Aiòli*), délicieuse autobiographie du plus savoureux, du plus natif des peintres de terroir qu'ait produits depuis longtemps la langue d'Oc. Elle a l'honneur d'être présentée au public et traduite par ce grand maître des lettres françaises, Alphonse Daudet. Puis, *Bagatouni*, de Valère Bernard. C'est un roman marseillais avec tout le pittoresque linguistique et populaire que peut susciter le grand port méditerranéen en une imagination de félibre. Seul un artiste profond comme l'excellent poète de la *Pauriho* pouvait le concevoir et l'écrire. Enfin *li Patriarcho*, le second recueil attendu des conférences religieuses du R. P. Xavier de Fourvières, le grand orateur de Provence.

Nous consacrerons prochainement l'analyse qu'ils méritent à ces ouvrages, — de haute importance dans l'évolution de notre littérature. Nous parlerons aussi du recueil poétique de M. Marius Girard, *la Crau*, du poème de M. Lucien Duc, *Marineto*, et de ce rayon de miel attique, *l'Eissame*, du maître Crousillat, le doyen des Félibres.

Le Congrès des Poètes et l'Académie : Paul Verlaine et Mistral

A la mort de Leconte de Lisle, un collaborateur du *Journal*, un poète, M. Georges Docquois, posa cette question à des littérateurs de marque : — « Quel est, selon vous, celui qui, dans la gloire comme dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle ? »

Les 189 réponses que reçut M. Docquois parurent en partie au *Journal*, en août dernier, puis rassemblées dans un n° de *la Plume* et enfin dans un petit volume in-18 qui, après l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de M. Jules Huret (1892), est un des documents les plus curieux de l'esprit lettré d'aujourd'hui.

Digitized by Google

M. Paul Verlaine fut déclaré, haut la main, prince des poètes, avec 77 mentions. Parmi les principaux lauréats qui le suivaient, figurait neuf fois le nom de Mistral, *malgré que* poète provençal. Voici les considérants de trois de ces votes :

M. Jean Carrère. « — Je n'hésite pas à saluer M. Frédéric Mistral. Non parce qu'il est félibre : j'aimerais mieux, je le déclare, que son œuvre eût été écrite dans la langue de Bossuet et de Racine, la plus belle, sans conteste, avec celles de Virgile et de Platon. Mais, en ce temps où d'incessantes invasions de barbares ont fait perdre au parler de nos aïeux la lumière et la pureté qu'il devait jadis à ses origines helléno-romaines, j'estime que M. Frédéric Mistral est le seul, parmi les illustres, qui soit demeuré fidèle à l'harmonieuse tradition des siècles de beauté. Et, quelque admiration personnelle que je professe pour les œuvres si splendides, si hautaines ou si pénétrantes de MM. de Hérédia, Mallarmé et Verlaine, je n'en persiste pas moins à accorder à un poète de la Provence la palme des poètes français. »

M. Paul Mariéton. « — La question est posée, je suppose, aux poètes *de France*. On leur demande quel Prince des lettres remplacera, dans leur opinion unanime, l'illustre auteur des *Poèmes barbares*. — Celui qui, « dans le respect des Jeunes », doit tenir désormais la palme sans conteste, c'est Mistral. Quant à sa gloire, voilà beau temps qu'aucune autre ne la dominait.

« La renommée d'un grand poète est faite autant de sa légende que de la connaissance même de son œuvre. A ces deux éléments de la gloire s'ajoute, chez Mistral, un rayonnement d'influence, une action sociale et morale dont Tolstoï et peut-être Ibsen semblent seuls disposer aujourd'hui. »

M. Auguste Marin. « — Ce ne peut être que Mistral, le plus grand poète de notre époque. Il serait temps, d'ailleurs, de considérer le maître provençal comme un poète de France, dans ce doux pays où on immortalise au hasard d'une traduction des écrivains anglais, russes ou allemands, des suédois hostiles à notre génie, des étrangers et des barbares, mais où il semble de bon ton d'ignorer une œuvre de langue romane, pure et belle entre toutes, qui est un signe de famille nous rattachant à la race de Virgile et du Dante. Quant à la traduction de l'œuvre mistralienne, elle n'est même pas à faire : Mistral s'est chargé seul de l'entreprise, pour ceux qui aiment encore le français lumineux. »

Un journal parisien, *l'Eclair*, qui interviewa Paul Verlaine quelques

Digitized by Google

jours après, publiait l'intéressant aperçu, le touchant soliloque du poète de *Sagesse*, qu'on va lire :

Leur élu. — Ainsi, l'élu des jeunes est Verlaine. Ils lui vouent une cordiale admiration. Il reste parmi eux, accessible, familier, dans la confraternité de leurs dures vies d'enthousiasme et d'espoir.

Un peu devant qu'il n'entrât à l'hôpital, son domicile habituel, nous avons pu voir le poète de *Sagesse* et d'*Amour*, assis devant une absinthe vierge encore de ses lèvres.

Il disait :

— « Ces jeunes gens sont charmants... Ils m'honorent beaucoup... Je les en remercie... Depuis quelques jours, voyant cette sympathie pour mon œuvre, je réfléchis, je cherche qui pourrait bien remplacer Leconte de Lisle à l'Académie... Moi, vous comprenez, je ne peux pas... Je n'ai pas d'éducation.., pas de tenue... » (Et parlant ainsi Verlaine, intérieurement, rit, narquois ; puis sérieux) : » Alors, il faut chercher quelque autre... Et pour ma part, je ne vois que Léon Dierx, Sully-Prudhomme et Frédéric Mistral... »

Le poète s'arrête, comme rêvant, puis reprend :

« Sully-Prudhomme, n'est-ce pas, on ne peut pas le nommer une seconde fois ; alors il n'y a que Léon Dierx, qui est un grand et noble et pur poète, et Frédéric Mistral... »

Paul Verlaine s'arrête encore :

« Frédéric Mistral, reprend-il, voilà un grand, un très grand poète... Il a le lyrisme, il a la fougue, et il a l'ingénuité... Il est grandiose, et il est simple... Ah ! s'il s'asseyait dans le fauteuil de Victor Hugo, je suis sûr que Victor Hugo serait content... »

Paul Verlaine regarde dans le vague, caresse son verre, et réfléchit... puis :

« ...Après Racine, on pouvait dire qu'il n'y avait plus moyen de rien faire... et cependant il y a eu Victor Hugo... Il est moins grand que Racine, mais il est grand tout de même... Après Hugo, il y a Mistral, il y a Dierx, et il y a moi...

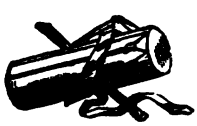
« Si on ne nomme pas Mistral, alors tout est fini...

* * *
** **

Pèr Folco e Lileto

Bèu Castèu-Nòu ! sus ti sèt tourre
L'Amour felibre a triounfla :
La jouino Vigno mounto au Roure
E Santo-Estello a miracla.

Malano, 7 de febrié 1895. F. MISTRAL.



Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS

(Tome X. — 1894)

MARIUS ANDRÉ ..... *La legèndo de Sto-Ano : la Nativeta de N.-S.-J.-C.*, récit provençal 307

LOUIS ASTRUC ..... Discours provençal à l'inauguration du monument de Théodore Aubanel, avec trad 244

THÉODORE AUBANEL... *Dins li pradoun, En pensamen de ma bruneto*, poésies (Musique de Paul Bergon) 90-91

JOSEPH AUTRAN ..... Entr'acte à la *Fille d'Eschyle*, poésie 236

D. VICTOR BALAGUER *Des Jeux Floraux*, discours à Saragosse (16 8bre 1894).. 336

PAUL BERGON..... Mélodies pour les poésies d'Aubanel : *En pensamen de ma bruneto, Dins li pradoun* 90-91

ADOLPHE BRISSON..... *La descente du Rhône : l'Embarquement* 192

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS *Vieux souvenirs de Forcalquier (le Signum)*, discours à Aix 182

JULES BOISSIÈRE..... *Viariéu*, poésie prov. ; A LA BELLO EISSERVO (noto d'un sourdat au Tounkin) : *lou Bouddha, lou Vin, l'Oustau abandouna, En casso, Aubo d'ivèr, En barco, Sus lou flume*, poésies provençales 20

L. C..... Les Jeux Floraux de Saragosse (16 octobre 1894)..... 336

JEAN CARRÈRE..... Sonnets de lumière et de joie: *Réveil, Aventure, Triomphe*, trois sonnets 327

EMILIO CASTELAR..... *La civilisation provençale*, étude historique (traduction de L. Cazaubon 121

RAOUL CHARBONNEL.. Brinde à la Sainte-Estelle 341

ETIENNE CHARLES..... *Orange dans l'histoire :* les évocations du théâtre antique, son passé et son avenir 228

ADRIEN CHEVALIER.... *A Hamlet, Sonnet*, poésies 315

JULES CLARETIE..... Discours sur Emile Augier, à Valence 196

LÉOPOLD CONSTANS ... Brinde à la Sainte-Estelle (l'Université provençale).... 340

EDOUARD CONTE ..... *Impressions de Lyon et du Rhône* (fêtes félibréennes) ... 203

LUCIEN DUC..... *Desiranço*, poésie provençale 51

EDOUARD DUCOTÉ..... *Bonheurs perdus, l'âme secrète*, poésies 318

ADOLPHE DUMAS..... Poésies tirées de PROVENCE (1840) : *La maison sur le roc, Dans les prés, A mon sage ami M. Ballanche, Vous m'apportez des fleurs* 15

LES ILES D'AMOUR, poésies inédites (1840-1860) : *A Frédéric Mistral, Chez les frères St-Jean-de-Dieu, Antiques, Un soir de la place Royale, Le rire des honnêtes gens, Sous la République, l'Amour partout, Dans le cimetière de Villequier, Vaucluse* 293

EMMANUEL DES ESSARTS.. *A Théodore Aubanel*, poésie 248

Digitized by Google

ANATOLE FRANCE.....	Discours aux Félibres de Paris, à Sceaux.....	165
ADRIEN FRISSANT.....	*Les ruines des Baux*, chronique.....	329
FROMENT DE BEAUREPAIRE	*Cigau e Cigalo*, bibliographie.....	352
CHARLES FUSTER.....	*L'extase*, poésie	316
A. DE GAGNAUD	*A conse de Lar*, poésie provençale avec traduction.....	53
FÉLIX GRAS.....	Discours du Capoulié du Félibrige, à Toulouse.....	160
	Discours prov. du Capoulié à la Ste-Estelle d'Avignon	252
	Pèr li noço dòu baile de *l'Aiòli*, poésie avec trad....	333
GEORGES HUGO.....	PROVENCE, gravure sur bois originale, (hors texte).....	
CLOVIS HUGUES	*Odo à la Prouvènço*.....	243
LAMARTINE.....	*Adolphe Dumas*, portrait littéraire, souvenirs.....	33
ALEXANDRE LANGLADE.	*L'alerta*, poème languedocien, avec traduction.....	269
GUSTAVE LARROUMET.	*Au théâtre d'Orange*: impressions d'archéologie et d'art	212
J.-B. LAURENS.....	*Le Congrès des Troubadours provençaux en Arles* (29 août 1852), tiré de *l'Illustration*.....	11
LECONTE DE LISLE...	*Le jeune esprit* (pour Mlle Lebaudy), poésie.....	339
XAVIER DE MAGALLON	*Pour Peiresc*, poésie.....	180
GABRIEL MARC.....	*Souvenir d'Auvergne*, poésie.....	332
JEANNE DE MARGON ..	*A-n-En de Berluc-Pérussis*, poésie provençale.....	52
PAUL MARIÉTON.....	*L'œuvre et le rôle de Roumanille:* les essais de groupement des écrivains de langue d'Oc depuis cent ans; les débuts de Roumanille; art et action; la première félibrée (1852), notes et documents.....	1
	Etude historique sur Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles au XIIIe siècle.....	57
	Un précurseur des Félibres : JACQUES JASMIN (1798-1864) I. Son enfance, sa vocation. — II. Ses premières œuvres; le réveil des « patois. » — III. Ses chefs-d'œuvre, son génie. — IV. Le pèlerin du Midi. — V. En quoi Jasmin fut précurseur du Félibrige.....	89
	Chronique félibréenne et *Bibliographie*..... 154,	358
	Le voyage rhodanien des Félibres et des Cigaliers (9-14 août)	185
AUGUSTE MARIN.....	*La roumanso de Margai, Uno que passavo*, poésies prov. avec traduction de P. M.....	290
	Lou gàngui dei nèrvi, poésie prov. avec trad. de P. M.	350
ALPHONSE MARTIN.....	Discours provençal sur Castil-Blaze, avec traduction...	262
ANDRÉ MASSANÈS.....	Charles Ratier et *lou Rigo-Rago agenès*, étude bibliog...	150
CHARLES MAURRAS.....	*Discours à la louange de la double vertu de la mer*.....	25
	A Folcò de Baroncèlli, poésie provençale avec trad...	334
	Le voyage des Félibres. Epilogue: Avignon, Vaucluse, Cavaillon	342
SEXTIUS MICHEL.....	Discours à l'inauguration du monument de Roumanille	241
FRÉDÉRIC MISTRAL.....	Eloge de Roumanille, discours prov. avec traduction..	238
	Tremount de luno, poésie prov. avec traduction.....	265
	Pèr Na Clareto, » » »	349
	Pèr Folco e Lileto. » » »	361
JEAN MONNÉ.....	Brinde à la Sainte-Estelle d'Avignon.....	341
PAUL MUSURUS.....	Sonnets et poésies	115
HENRI NER.....	Etude bibliographique sur *le Terradou* de Prosper Estieu	352
GEORGES NIEL.....	Eloge de Castil-Blaze, à l'inauguration de son monument	257
PIERRE DE NOLHAC...	*Un dessin de Pétrarque* représentant Vaucluse (avec illus.)	78

Digitized by Google

JACQUES NORMAND....	*Impressions* : la descente du Rhône.....	201
	Les deux soirées d'Orange.....	226
JEAN REBOUL.....	Lettre provençale à Roumanille (1852).....	9
LOUIS REMACLE	Fragments annotés du *Manuscrit de Harent d'Antioche*, (traduction des *Otia Imperialia* de Gervais de Tilbury)	65
L. XAVIER DE RICARD	Epilogue aux fêtes rhodaniennes	346
LIONEL DES RIEUX.....	*Les amours de Lyristès*, poésies.....	313
GEORGES RODENBACH.	*Agonie de ville*, poésie.....	348
HIPPOLYTE ROLLOT	*Amour terrestre*, poésie.....	314
JULES RONJAT	*A Folcò de Baroncèlli*, poésie dauphinoise avec trad...	335
JOSEPH ROUMANILLE..	*Lettres* inédites à M. Paul Mariéton : Le Congrès d'Arles, les premiers Félibres, fondation de l'*Armana prouvençau* (1852-1854), etc.....	132
SAINTE-BEUVE.....	Deux lettres inédites à Roumanille (1851)	5
SERNIN SANTY.....	*La descente du Rhône* (voyage des Félibres).....	194
ALBERT SAVINE.....	Bibliographie catalane.....	147
PAUL SEIGNON.....	*La Chavano*, poésie provençale.....	51
ST-RENÉ TAILLANDIER	Trois lettres inédites à Roumanille (1851-1852).....	6
TAMIZEY DE LARROQUE	Discours à Aix pour le monument de Peiresc.....	177
ALPHONSE TAVAN.....	*A Teodor Aubanel*, poésie provençale	249
GERVAIS DE TILBURY..	Fragments des *Otia Imperialia* (XIIIe s.), traduits par Harent d'Antioche et Paul Mariéton.....	58
ALBERT TOURNIER.....	Discours au *Tambour d'Arcole*	208
GABRIEL VICAIRE.....	*Enchantement*, poésie	153
MIS DE VILLENEUVE..	*La maison des Baux*, étude historique.....	329
P. M.....	CHRONIQUE. — Les fêtes d'inauguration de l'*Escolo moundino*, à Toulouse (5-6 mai). — Félibrée de l'*Escolo de la Mar* (20 mai). — Fête du Félibrige de Paris à Sceaux (24 juin). — Félibrée à l'*Escolo parisenco* (1 août). — Echos provençaux des fêtes russes. — Fêtes peirescennes d'Aix (9-11 mai). — Félibrée aixoise (11 août). — La manifestation nimoise (14 octobre)	154
	Bibliographie sommaire : *la Grande Encyclopédie* et les Félibres ; ouvrages de MM. Baptiste Bonnet, Valère Bernard, R. P. Xavier, Crousillat, etc. — *Le Congrès des poètes et l'Académie :* opinions de MM. Carrère, Mariéton et Marin. Mistral jugé par Paul Verlaine ...	169
	Nécrologie : Paul Gaussen, Firmin Boissin, E. Tavernier, Emile Jolibois, Félix Lescure.....	171
	Le voyage rhodanien des Félibres et des Cigaliers : Lyon, le Rhône, Tournon, Valence, Avignon, Cadenet, Orange, Vaucluse et Cavaillon (9-14 août 1894). — Récit complet, avec tous les documents, rédigé avec la collaboration de MM. A. Brisson, S. Santy, J. Normand, Ed. Conte, Antony Réal, Jean Monné, Ch. Maurras, E. Ducoin, L. X. de Ricard, E. Bergerat, etc.....	185

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

PARIS. — Imprimerie Lucien Dec, 35, rue Rousselet.

Digitized by Google

TABLE DÉCENNALE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS

(1885-1894

Jean Albiot. . . . . *Perqué sum pas bengut,* sonnet archaïque gascon . . . . . II, 74

Vasile Alecsandri. . . Allocution aux Félibres de Paris (1885). I, 196
Florile la Sinaïa, poésie roumaine, av. trad. V, 30
La Race latine, la Légende du muguet, Manol, poèmes traduits par M. L. Cazaubon . . . . . VIII, 43

Marseille d'Altovitis. . *La Bellaudière et Pierre-Paul,* stances (XVIe siècle). . . . . VII, 300

Frédéric Amouretti. . *L'Armana prouvençau de* 1890, bibliographie. . . . . V, 218
Les Marseillais, d'Horace Bertin, bibliographie . . . . . V, 165
Déclaracioun di jouine felibre fédéraliste (1892), discours provençal, avec trad. . VIII, 81

Marius André. . . . . *A Mlle Terèso Roumaniho,* poésie provençale, avec traduction. . . . . IV, 282
La Glòri, poème, avec traduction. . . . V, 258
Davans Cefalòni, poésie (traduite d'*Hellas,* de P. Mariéton). . . . . VII, 119
Paroles provençales du lauréat de poésie, à la Sainte-Estelle des Baux (1892). . VIII, 156, 164
La Sainte-Estelle de Carcassonne (1893), notes et impressions. . . . . IX, 107
La Pirenenco, poème en prose provençale, avec traduction . . . . . IX, 119
La preguiero d'Esclarmoundo, poésie, avec traduction. . . . . IX, 243
Dedicacioun de La Glòri d'Esclarmoundo, deux sonnets, avec trad. . . . IX, 322
La legèndo de Sto-Ano : la Nativeta de N.-S.-J.-C., récit provençal. . . . . X, 307

Paul Arène. . . . . *Vieux tambourinaires,* conte. . . . . I, 10
A la perdudo, Plòu e souleio, poésies provenç., avec traduction (musique de Léopold Dauphin) . . . . . I, 136

Digitized by Google

Paul Arène. . . . . *Mon escapade,* trad. du *Plantié* de Mistral. I, 392
(*Suite.*)
Lou vin de Sisteroun, chanson provençale, avec traduction . . . . . II, 229
Épître à Louiset sur les Félibres. . . . . II, 213
Madrigal pour un éventail, sonnet français ; *Raubatôri,* sonnet prov., av. trad. III, 33
Mistral et Calendal, étude littéraire . . . III, 49
Sur Aubanel, paroles prononcées à Sceaux. IV, 142
I Baus, poésie, avec traduction. . . . . V, 33
Sur une plage provençale, poésie. . . . . V, 278
Frejoulun, poésie, avec traduction. . . . V, 286
Henri IV et la reine Jeanne, discours prononcé à Pau. . . . . VI, 251
Joséphin Soulary, étude littéraire . . . . VII, 15
Le prix d'Arles, chronique. . . . . VII, 141
Albert Arnavielle . . . *La Fiho latino,* poème prov., av. trad. I, 413
Le mouvement félibréen en pays cévenol, discours prononcé à Alais, trad. du prov. V, 177
D'autrofes, poésie (traduite en languedocien, de P. Redonnel), et paroles prononcées à Uzès . . . . . VIII, 363
Aristide Astruc . . . . *A Mistral,* pour son album . . . . . I, 27
Louis Astruc. . . . . *La Vigno,* poésie prov., avec traduction. I, 157
La Valso, poésie, avec traduction . . . . I, 256
La Lesertiero, chanson, avec traduction. .
Valèri Bernard, Antòni Régnier, sonnets, avec traduction . . . . . II, 27
A S. M. la Rèino de Roumanio, poésie, avec traduction . . . . . V, 23
Li Gau-Galin, poésie, avec traduction. . V, 93
Au mignot Teodor Aubanèu, au musicaire Bensa, lou Viei palais; trois sonnets, avec traduction . . . . . V, 135
I tres coulour italiano, poésie, av. trad. . VI, 67
L'espandimen dóu Félibrige à Marsiho, discours provençal, avec traduction. . VI, 150
A Dono Cristino d'Espagno, à don Savié de Fourviero, sonnets, avec traduction. VI, 292
Introïbo ad altare Dei, poésie provençale, avec traduction . . . . . IX, 324
Discours provençal à l'inauguration du monument d'Aubanel, avec trad. . . . X, 244
Théodore Aubanel. . . *I Félibre,* poésie provençale, avec trad. . I, 2
Vesprado d'Abriéu, poésie, avec trad. . I, 19
Li sèt poutoun, stances (et la réponse de P. Mariéton), avec trad. . . . . I, 149
Bèumouno, sonnet, avec trad. . . . . I, 201

Digitized by Google

Théodore Aubanel. . . (*Suite.*)
A Victor Hugo, poésie, avec trad. . . . . I,
La Vénus d'Arle, Lacrymæ florum, la Messo de mort, poésies, avec trad. . . II, 297
Idilo, li Fabre, lou Capitàni gré, poésies, avec trad. . . . . III, 3
La Chato di bouquet, sonnet inédit, avec trad. . . . . IV,
A Pierre Sautel, sonnet inédit, avec trad. IV, 145
La Man, Patimen, trois sonnets posthumes, avec traduction en vers, par P. Mariéton. . . . . IV, 184
A-n-un Petacho; Au même, deux sonnets inédits, avec traduction. . . . . IV, 248
Vaucluso, poème, avec trad. . . . . V, 215
Lou Bal, poème posthume, avec traducduction de P. Mariéton. . . . . VI, 16
L'Histoire de Zani, récit inédit. . . . . IX, 170
Preguiero per ma femo prens, poésie inédite. . . . . IX, 289
Dins li pradoun, En pensamen de ma bruneto, poésies (musique de Paul Bergon). X, 90-91

Édouard Aude. . . . *A Paul Mariéton*, sonnet provençal, avec trad. . . . . IV, 127
A Na Tereso Roumaniho, poésie provençale, avec trad. . . . . IV, 284

Eugène d'Auriac. . . . *Pierre Goudouli*, étude littéraire. . . . . IV, 46

Autran . . . . . *Sur la mort du peintre Ricard*, sonnet. . VII, 45
Un entr'acte de *la Fille d'Eschyle*, poésie. X, 236

Clément Auzière. . . . *I princesso di Baus d'antan*, ode prov. . VIII, 165

Don Victor Balaguer. . Discours aux Félibres de Paris. . . . . II, 184
Les quatre pals de sang, etc., poésies, traduites par A. Savine. . . . . II, 262
Des Jeux floraux, discours à Saragosse. X, 336

Auguste Baluffe . . . . *Provence*, sonnet. . . . . I, 28

Émilie Barathieu. . . . *Bono Annado*, poésie provençale (à Mlle Th. Roumanille), avec trad. . . . . IV, 281

Auguste Barbier. . . . *Laure de Noves*, sonnet. . . . . V, 450

Félix Baret. . . . . Discours provençal du maire de Marseille aux Félibres. . . . . VII, 212

M.-Th. de Baroncelli. . *A Béatrix*, poésie provençale. . . . . VI, 78

Folco de Baroncelli-Javons *A Mademoiselle Thérèse Roumanille*, poésie provençale, avec trad. . . . . IV, 290
Rousàri d'amour, sept poésies provençales, avec trad. . . . . V, 188
Lettre à Paul Mariéton sur la mort de Roumanille. . . . . VII,

L. Barracand. . . . . *Salluste du Bartas*, sonnet. . . . . V, 224

Digitized by Google

L. Barracand . . . . . *Diane de Poitiers* (Saint-Vallier), sonnet. VII, 165
Dr Jean Bayol . . . . . *L'Enthousiasme du Midi*, rapport aux Jeux floraux de Sceaux. . . . . VIII, 224
Mirage craven, poésie provençale. . . . IX, 333
Discours à François Coppée, fête de Sceaux (1894). . . . . IX, 357
Antoinette de Beaucaire . . Lettres à L. Roumieux et poésie prov. . VII, 341
Bellaud de la Bellaudière. Deux sonnets provençaux (XVIe siècle). . VII, 297
N. du Bercel . . . . . *Jeanne d'Arc et les Provençaux*, sur une publication de M. Lanéry d'Arc, bibliographie. . . . . VI, 283
Paul Bergon . . . . . Mélodies pour les poésies d'Aubanel : *En pensamen de ma bruneto, Dins li pradoun*. . . . . X, 90-91
E. Beri . . . . . *Les poètes provençaux de Nice*, discours aux Félibres. . . . . VII, 333
L. de Berluc-Pérussis. (Voir **A. de Gagnaud.**) *Lou Caudatàri*, conte provençal en prose, avec trad. . . . . I, 308
Un oustau de la Reneissenço, *à Pau Mariétoun*, sonnet, avec trad. . . . . II, 10
Lou Pan d'Amour, poésie, avec trad. . . II, 70
Sonnets de Provence : *les Craux, Paris, Sur la tombe de Florian, A Vaucluse*, huit sonnets français. . . . . II, 77
Brinde à la Coupo, poésie, avec trad. . . II, 152
Discours provençal à la Félibrée de Ganagobie, avec trad. . . . . II, 310
La Pervenche, sonnet . . . . . IV, 126
L'anthologie Canini, bibliographie. . . . IV, 154
Courouno dor e cap de roso, sonnet, avec trad. . . . . IV, 188
A Laprado, sonnet. . . . . IV, 213
A MM. A. et C. Roche, sus soun paire, poésie, avec trad. . . . . IV, 258
La Question des dialectes. . . . . V, 72
A Madono Beatris, sonnet, avec trad. . . VI, 80
Pel VIo Centenario de Beatrice, salut italien à Florence, avec traduction. . . . VI, 82
Discours provençal aux obsèques de Roumanille, avec trad. . . . . VII, 78
Le dernier Troubaire (Eugène Seymard), étude d'histoire félibréenne . . . . . VIII, 115
Souvenirs de Forcalquier (*Le Signum*), discours à Aix . . . . . X, 182
Eugène Bernard . . . . *A mei droulet*, poésie prov., avec trad. IX, 351
Valère Bernard . . . . . *La Légende du Viro-Soulèn*, poésie provençale, avec trad. . . . . I, 18

Digitized by Google

Valère Bernard (*Suite.*) . . . . *Ballado au pintre E. Marsal,* ballade, avec trad. . . . . I, 100
Rapport sus lou tiatre prouvençau, i jo flourau de Paris, avec trad. . . . . I, 223
Li Masajan de Funel, bibliographie provençale . . . . . I, 230
Lou Pacan, poésie, avec trad. . . . . II, 46
L'Amo, poésie, avec trad. . . . . IV, 129
I Rusticaire, poésie, avec trad. . . . . V, 218
Éloge d'Alphonse Michel, félibre majoral (1837-1893). . . . . IX, 130
Horace Bertin . . . . . Petits croquis marseillais . . . . . II, 314
Croquis marseillais (effet de pluie). . . . IV, 85
Léon Bertrand. . . . . *Lou Bounet de Coutou,* poésie, avec trad. I, 251
H. Besnar. . . . . *La Tour de Babel,* poésie . . . . . I, 28
P.-Henri Bigot. . . . . *Lou Kimfarò,* conte provençal, avec trad. VIII, 318
J.-F. Bladé . . . . . *Sur Jasmin,* discours à Agen. . . . . VI, 208
Alcide Blavet. . . . . *A Béatrix,* poésie provençale . . . . . VI, 78
Reino di Reino, à Mlle Roumanille, poésie provençale, avec trad. . . . . IV, 286
De Blowitz. . . . . *L'action de la Poésie provençale au moyen âge,* étude historique . . . . . IV, 65, 113
J. Boësser . . . . . *Magali,* imitation en vers allemands. . . I, 333
J. Boissière. . . . . *La Campano,* poésie provençale, avec trad. I, 73
A G. de Raousset-Boulboun, sonnets provençaux, avec trad. . . . . I, 207
Rapport du « concours classique » des Félibres de Paris (1re année), avec trad. I, 209
Partenço, poésie, avec trad. . . . . I, 372
Histoire populaire de Clermont-l'Hérault, par A.-P. Fleury-Geniez, bibliographie. . . . . II, 87
A Mlle T. Roumanille, poésie provençale, avec trad. . . . . VII, 382
Lou Sirvente dóu cèu, de l'aigo et de la terro, poème provençal . . . . . VIII, 30
Au Tonkin, à l'aventure, poésies françaises : *Nuit de juin en mer, Pays perdu, Sumatra*. . . . . IX, 202
A la bello eisservo, poésies provençales : *la Reino chineso, Matin en Annam, Cementéri d'Annam, lou Camin* . . . . IX, 206
Viariéu, poésie prov. ; *A la bello Eisservo* (noto d'un sourdat au Tounkin) : *lou Bouddha, lou Vin, l'Oustau abandouna, En casso, Aubo d'ivèr, En barco, Sus lou flume,* poésies provençales. . . . . X, 20

Digitized by Google

W.-C. Bonaparte-Wyse. *A l'Escolo de la Sedo* (envoi à J. Soulary et P. Mariéton), sonnet provençal, avec trad. . . . . I, 23
A Monte-Carlo, sonnet, avec trad. . . . I, 57
A n'uno novio de pouéto, sonnet, avec trad. I, 305
Soulòmi et soulas per la mort d'Aubanel, avec trad. . . . . II, 365
Madono Beatris s'esprimo is ange emai à Dante, poésie, avec traduction. . . . . VI, 84
Pensado d'une niue d'estiéu, poésie. . . . VI, 107
P. Bonjean . . . . . *Madeleine,* conte en vers . . . . . V, 99
C. de Bonnecorse. . . . *Rèino* (à Mlle Th. Roumanille), poésie provençale, avec trad. . . . . IV, 228
La Calandro, conte provençal, avec trad. V, 196
A. Bonnefille. . . . . . *Li Cantico provençau,* du R. P. Xavier, bibliographie . . . . . IV, 56
Abbé Jules Bonnel. . . *I. Péd de l'enfant Jéuse,* noël, avec trad. I, 404
Baptiste Bonnet . . . . *Éloge du poète Pierre Bonnet,* discours provençal, avec trad. de P. Mariéton. VII, 270
Pierre Bonnet . . . . . *Lou caladaire, lou jougaire renaire* (1840) épigr. prov. . . . . VII, 273
Vte de Borelli. . . . . . *En famille,* sonnet. . . . . V, 89
Henri de Bornier. . . . . *A Mistral,* poésie . . . . . I, 29
A l'abbé Favre, poésie. . . . . II, 275
Les Cigaliers aux Félibres, poésie. . . . IV, 308
Ode à la Ville de Montpellier . . . . . VI, 115
Henry de Bosanquet. . *Le Baiser du Roy,* conte en vers. . . . . VIII, 67
P. de Bouchaud . . . . *A la Reine de Roumanie,* sonnet. . . . . V, 19
Paul Bourget. . . . . . *Des fleurs,* poésie . . . . . I, 30
A Mistral, poésie. . . . . IV, 78
Sur un portrait, poésie. . . . . IV, 252
Marius Bourrelly . . . *Odo à la Bellandiero,* poésie prov., avec trad. . . . . VII, 262
S. Bouska. . . . . . *Mistralovi,* sonnet tchèque, avec trad. . . VII, 126
Charles Boy . . . . . *A Béatris,* sonnet provençal. . . . . VI, 92
Eug. Boyer. . . . . . *Bord de mer, Vieux marin,* sonnets . . . IV, 317
Mon ami Trois-Étoiles, Tristesse, sonnets. V, 155
H. de Braisne . . . . . *A Pierre Puget,* sonnet . . . . . VII, 284
Michel Bréal. . . . . . *Les Dialectes et la langue française,* discours aux Félibres de Paris, prononcé à Sceaux . . . . . VI, 156
Alexandrine Bremond. *Salut à la luno,* poésie prov., av. trad. . I, 17
Cop de Soulèu, poésie » . . . I, 30
A moun aguio, poésie » . . I, 86
Lou Catoun negre » . . I, 116
Li quatre Angelus, poésie, trad. en vers, par M. de Salles. . . . . I, 156

Digitized by Google

Alexandrine Bremond. (*Suite.*) *Jour de tentacioun,* poésie, avec trad. . . . I, 306
Pluio d'estello, poésie » . . II, 7
Li Tavan, Esfins de lume, poésies » . II, 329
Louis Brès . . . . . *Villeneuve-les-Avignon,* sonnet. . . . . VII, 168
Émile Zola et la Provence, discours à Sceaux . . . . . VIII, 226
Adolphe Brisson. . . . *La descente du Rhône : l'Embarquement.* X, 192
Auguste Brizeux . . . *Aux poètes provençaux,* poème posthume. V, 94
Antonin Brun. . . . . . Un félibre oublié : Antoine Brun, de Bourg-Saint-Andéol (1757-1818). . . . . II, 317
Le Singe qui montre la lanterne magique, imitation provençale de Florian. . . . VI, 110
Aristide Brun . . . . . Discours à la félibrée latine de Tunis. . VII, 377
Antonin Bunand. . . . Une procession en Avignon aux temps des papes, poème. . . . . II, 239
Mgr de Cabrières. . . . *Jacques le Conquérant,* discours prononcé à la cathédrale de Montpellier. . . . . VI, 118
G.-F. Cadéras . . . . . *Il paun d'Amur,* imitation ladine d'une poésie de L. de Berluc-Pérussis, avec introd. sur le Ladin. . . . . II, 71
Mis de Cardaillac. . . . . Les Cadets de Gascogne dans le roman et l'histoire, discours aux Félibres à Tarbes . . . . . VI, 228
Jean Carrère. . . . . . *A la Gascogne,* sonnet. . . . . VI, 213
Sonnets de lumière et de joie : *Réveil, Aventure, Triomphe,* trois sonnets. . . X, 327
Dr Casamajor. . . . . . *A Navarrot,* poésie gasconne. . . . . VI, 262
Émilio Castelar . . . . *La Civilisation provençale,* étude historique, traduction de L. Cazaubon. . . X, 121
Castelnau. . . . . . *L'Ase,* poème, avec traduction . . . . . II, 42
Léonce Cazaubon. . . . *Don Victor Balaguer,* étude littéraire (en 2 parties) . . . . . V, 139, 206
Vasile Alecsandri, étude biog. et litt. . . VIII, 39
Les Pyrénées, trilogie, par Don Victor Balaguer, étude littéraire et analytique.
1re partie : *le Comte de Foix* . . . . VIII, 131
2e partie : *Rayon de lune* . . . . . VIII, 263
3e partie : *la Journée de Panissars* . VIII, 339
Abbé Cerlogne. . . . . . *Pastorale* en dialecte valdotain, avec trad. IV, 135
Chabal . . . . . *Sounet à la Reino, en Uzès* . . . . . VIII, 351
Raoul Charbonnel . . . Brinde à la Sainte-Estelle (1894) . . . . X, 341
Étienne Charles. . . . . *Orange dans l'histoire :* les évocations du théâtre antique, son passé et son avenir. X, 228
Adrien Chevalier. . . . *La mort d'un poète* (Roch Grivel) ; *Nord et Midi,* études littéraires. . . . . V, 36
Les œuvres de Nizier du Puitspelu, étude littéraire . . . . . VIII, 60

Digitized by Google

Adrien Chevalier. . . . *Modestes observations sur l'art de versifier*, de M. Clair Tisseur, étude littéraire. . IX, 208
A Hamlet, Sonnet, poésies. . . . . X, 315
Du Cheylard. . . . . . Allocution aux Félibres à la Sainte-Estelle de Gap. . . . . II, 134
J.-P. Clarens . . . . . Préface aux *Posos perdudos* de Philadelphe. . . . . VIII, 333
Jules Claretie. . . . . . Pour l'album de Mistral. . . . . I, 30
Discours pour le monument d'Émile Augier à Valence . . . . . X, 196
P. Coffinières. . . . . . *Paris à Mistral :* l'album offert au poète. I, 26
L'auteur de *Maniclo* (Pélabon), étude. . IV, 132
Oscar Commettant. . . *Suite de si* (pour l'album de Mistral). . . I, 31
J. Condamin . . . . . *Une charte foréżienne en langue vulgaire du* XIII*e siècle*. . . . . I, 221
L'œuvre de Carmen Sylva, critique littéraire . . . . . V, 7
Léopold Constans. . . L'édition définitive de Goudouli, bibliographie. . . . . V, 162
Un sirvente de Bertrand de Born, texte, trad. et commentaires. . . . . VIII, 313
Une *Cansò* de Rimbaud de Vaqueiras, avec trad. et comment. . . . . IX, 16
Brinde à la Sainte-Estelle (l'Université provençale). . . . . X, 340
Édouard Conte. . . . . . *Impressions de Lyon et du Rhône* (fêtes félibréennes). . . . . X, 203
Conti . . . . . *L'Italie et la France devant la Poésie*, discours à Florence. . . . . VI, 66
François Coppée. . . . . *Fleurs impures*, poésie. . . . . IV, 182
Discours sur V. de Laprade à Montbrison. . . . . IV, 211
Aux Félibres, sonnet. . . . . IX, 354
Discours aux Félibres de Paris (fêtes de Sceaux). . . . . IX, 357
J.-Félicien Court. . . . . *Le Terradou, Nouvel an, Per la neissenço de Germano Blavet*, poésies languedociennes, avec trad. . . . . VIII, 271
Ant.-Bl. Crousillat. . . *Lettre à Mistral*, vers latins, trad. prov. IV, 11
Sur la mort d'Aubanel, élégie latine, avec trad. franc. et lettre d'envoi en prov. . VI, 271
I Baus, poésie provençale. . . . . VII, 169
Lou nis e lou brès, poésie . . . . . VIII, 258
Pascal Cros. . . . . . *Per un ami mort*, poésie prov., avec trad. V, 152
Davans la mar; La sorre morto, poésies, avec traduction. . . . . VI, 45
Alphonse Daudet. . . . *Les Charretiers*, traduit de F. Mistral. . II, 33

Digitized by Google

Alphonse Daudet . . . *A la Manécanterie,* souvenirs d'enfance, traduits du provençal, par P. M. . . . VII, 59
H. Degalvès . . . . . *Pour le haut relief de Gelu,* sonnet. . . . VII, 349
Victor Delbergé . . . . Ode languedocienne à la félibrée de Jasmin (1890) . . . . . VI, 211
V. Descreux . . . . . *V. de Laprade et la Provence,* étude littéraire. . . . . II, 277
La Madone, par J. Normand, bibliographie. . . . . II, 327
F. Desvernay. . . . . La vie et les œuvres de Soulary; — sa famille . . . . . VII, 2
Émile Dodillon. . . . . *Haarlem,* poésie. . . . . IV, 247
Carillon belge, poésie. . . . . VIII, 195
Frédéric Donnadieu. . *Le Félibrige à Mayorque :* 1re partie . . III, 74
— — 2e partie . . IV, 17
Gabriel Azaïs, nécrologie. . . . . IV, 109
Ode languedocienne aux jeux floraux de Barcelone, avec traduction . . . . . IV, 161
Auguste Dorchain. . . *A une exilée,* poésie . . . . . IV, 174
Dr Dresch. . . . . Discours du président de la Société ariégeoise, pron. à la félibrée de Foix (1886) II, 161
Lucien Duc. . . . . *Lou raubatòri,* tiré de *Marineto,* poème provençal. . . . . IX, 80
A Frédéric Mistral (avant-propos de *Marineto*), poésie prov. . . . . IX, 353
Desiranço, poésie provençale. . . . . X, 51
Édouard Ducoté . . . . *Bonheurs perdus, l'âme secrète,* poésies. X, 318
Adolphe Dumas. . . . . Poésies tirées de PROVENCE (1840) : *la Maison sur le roc, Dans les prés, A mon sage ami M. Ballanche, Vous m'apportez des fleurs.* . . . . . X, 15
LES ILES D'AMOUR, poésies inédites (1840-1860) : *A Frédéric Mistral, Chez les frères Saint-Jean-de-Dieu, Antique, Un soir de la place Royale, le Rire des honnêtes gens, Sous la République, l'Amour partout, Dans le cimetière de Villequier, Vaucluse.* . . . . . X, 293
Albert Durand. . . . . Notice sur Pierre Bonnet, poète beaucairois (1785-1858) . . . . . VII, 220
S. M. Élisabeth de Roumanie. . Lettre au directeur de la *Revue félibréenne.* VI, 65
Juan Ensenat. . . . . *Los pireneos,* poésie mayorquine, av. trad. VI, 271
Henry d'Erville . . . . *La gardeuse d'abeilles,* poésie . . . . . V, 92
A. Eschenauer. . . . . Discours sur Pierre Puget, à Toulon . . VII, 282
Alfred des Essarts. . . *Azur,* poésie. . . . . IV, 195
Sirvente, guerrier de Guilhem de Saint-Gregori, traduit en vers. . . . . VIII, 316

Digitized by Google

Emmanuel des Essarts. *Pallas-Athéné,* fragment. . . . . IV, 54
A Théodore Aubanel, poésie. . . . . X, 248
Prosper l'Été. . . . . . *Lou Semen; A-n-Auguste Fourès,* sonnets. IX, 25
Henri Faisans. . . . . . Discours du maire de Pau aux Félibres . VI, 249
Maurice Faucon . . . . . *La Maison de Pétrarque; aux amants de Béatrix et de Laure,* poésies . . . . . IV, 314
. . . . . *Dans la forêt,* à Carmen Sylva, poésie. . V, 32
Le Triomphe de l'amour, poésie . . . . . V, 229
Maurice Faure. . . . . . *Lou Felibriboun de la Madeleno,* sonnet provençal, avec trad. . . . . I, 71
Allocution à Montpellier. . . . . VI, 115
A du Bartas, sonnet. . . . . VI, 223
Lou Felibrige à Lioun, sonnet provençal, avec traduction . . . . . VII, 338
Un Félibre de Paris. . V. Antonin Brun . . . . . II, 317
Jane de Fels. . . . . . *La lampe du Vatican,* sonnet . . . . . VI, 20
A. Ferrand. . . . . . *La Canson dou Roussinou,* poésie bazadaise, avec trad. . . . . VI, 108
Henry Fouquier. . . . . *Brinde à la Provence,* discours aux Arlésiens . . . . . I, 339
Discours du président des Cigaliers, à la fête provençale de Rabelais, à Meudon. II, 200
Paroles dites pour le quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France (Aix, 1887). . . . . III, 88
En Arles, notes de voyage aux fêtes d'A. Pichot. . . . . IV, 1
La comtesse de Die, discours du président de la Cigale. . . . . IV, 264
Cigale et Félibrige, discours au pont du Gard. . . . . IV, 304
La vie et l'œuvre de Salluste du Bartas, discours à Auch. . . . . VI, 219
Espagne et France, discours à Saint-Sébastien . . . . . VI, 266
Auguste Fourès. . . . . . *A-n-uno abelho,* poésie langued., av. trad. I, 39
A Victor Hugo, joubs l'Arc de trioumfo; Dins l'atahut, poésies languedociennes, avec traduction. . . . . I, 355
Per les taures, poésies, avec traduction. II, 174
Le Cassolet, étude gastronomique et littéraire . . . . . V, 210
Passat, sonnet, avec traduction . . . . . VI, 194
Le counte de la gallamberto, conte languedocien en vers, avec trad.. . . . . VII, 52
Quatuor d'amour; le Sonnet de la mort; Capture; Prométhée, sonnets . . . . . VIII, 140, 141

Digitized by Google

Auguste Fourès. . . . . *Chanson de haine; Ranahilde,* poésies posthumes . . . . . IX, 48

Élie Fourès. . . . . *Le Médaillon de Mistral,* par Amy, sonnet. . . . . I, 127
Le Midi au Salon . . . . . II, 135
A Puget, poésie. . . . . VII, 284
A Aubanel, poésie. . . . . VIII, 210

Jean Fournel. . . . . Verdaguer à Montpellier, avec morceaux inédits de Verdaguer, H. de Bornier, Arnavielle et Roque-Ferrier. . . . . II, 269

R. P. Xavier de Fourvières. *La Danso di Vierge,* poésie prov., av. trad. I, 381
Lou Sant Peire de Ferigoulet, poésie, avec traduction. . . . . II, 157

Anatole France. . . . , La fête félibréenne de Montauban (1891), récit . . . . . VI, 215
Discours aux Félibres de Paris, à Sceaux. X, 165

François Ier. . . . . *Au tombeau de Laure,* poésie . . . . . V, 45

Félix Frank. . . . . *Le culte de la lune chez les Gaulois,* étude d'histoire et de philologie. . . . . VI, 29

A. Friedmann . . . . . *Féliber,* étude littéraire, et deux sonnets trad. de Soulary (note de P. M. sur le félibrige en Allemagne) . . . . . I, 328

Adrien Frissant. . . . *Au temps des olives,* croquis provençal. . V, 220
Les ruines des Baux, chronique. . . . . X, 329

Froment de Beaurepaire. *Les Poésies montalbanaises,* d'Adrien Pagès, étude littéraire. . . . . IX, 50
Cigau e Cigalo, de Marius Bourrelly, bibliographie. . . . . X,

Louis Funel. . . . . *Mès d'Abriéu,* poésie prov., av. trad. . II, 107
En Castèu, étude en prose, traduction de L. R. . . . . II, 232
Long de la gravo de la mar, étude en prose, avec trad. de L. Roques. . . . II, 367

Charles Fuster. . . . . *L'Airain,* poésie. . . . . IV, 146
Morceaux de bleu; bateaux au port, poésies. . . . . VII, 50
L'extase, poésie. . . . . ! . . . . . X, 316

A. de Gagnaud. . . . . *I Felibre de Lengadò,* poésie provençale, avec traduction. . . . . I, 20
(Voir **L. de Berluc-Pérussis.**) *Lou Reprin,* de G. Azaïs, bibliographie. I, 77
A prepaus dou « Passeroun de Lesbio », poésie, avec traduction. . . . . I, 101
I latin de Roumanio; à Dono Carmen Sylva; à la Reine Élisabeth, sonnets. . V, 4
Le sonnet du bon larron, sonnet en argot. VI, 146
Sounet culi dins uno badassiero, sonnet prov., av. trad. fr. et ital., par G. Spera. VI, 147

Digitized by Google

A. de Gagnaud. . . . . Avant-propos au *Diamant de saint Maime*, (*Suite.*) d'E. Plauchud. . . . . IX, 10
I conse de Lar, poésie prov., avec trad. X, 53
Jacques Gardet. . . . . *Al felibrihoun Coffinières*, sonnet languedocien, avec trad. . . . . I, 72
Paul Gaussen. . . . . *Lou Valoun d'Arèno, Li grihet*, poésies provençales, avec trad. . . . . I, 235
J.-B. Gaut . . . . . *Lèi Miòugrano* (à Paul Mariéton), deux sonnets provençaux, avec trad. . . . . I, 60
Étude de mœurs provençales : *les Momons d'Aix*. . . . . I, 104
Les Rimeurs municipaux. — Les poètes paveurs. . . . . I, 119
J. Gautier. . . . . *Perqué?* poésie provençale, avec trad. . I, 307
Mau-Leoun, poésie, avec traduction. . . II, 9
Lou Mirau, poésie, avec traduction. . . V, 227
Sur le Père X. de Fourvières, étude. . . . V, 282
Mme J. Gautier-Bremond. *Li brau de peiro*, poème prov., avec trad. VI, 185
(Voir **Alex. Bremond.**) *La Ninféio*, poésie prov., avec trad. . . IX, 134
Maurice Gay. . . . . *Le Canigou*, de Verdaguer, traduit par Mgr Tolra de Bordas, étude littéraire. . V, 220
Lucien Geoffroy . . . . *L'ouraclo di Margarido*, poésie prov., avec traduction. . . . . II, 268
Paul Giéra . . . . . *I granouio, Ma sorre*, odelettes prov. . . IX, 166
Philippe Gille . . . . . *Le Baiser*, sonnet. . . . . IV, 79
Raoul Gineste . . . . . *A Théodore Aubanel*, poésie . . . . . IV, 26
Marius Girard . . . . . *Miéjour!* poésie provençale. . . . . I, 326
Le Testament de Tartarin, discours provençal à Tarascon, avec trad. . . . . VII, 177
Aimé Giron. . . . . *Meja-Neui*, noël velaisien, avec trad. . . I, 103
Piata, noël velaisien, avec trad. . . . . I, 412
E. et J. de Goncourt. . *Le Passeur de Maguelonne*. . . . . II, 324
G. Gourdon. . . . . *A Mistral insulté* (1879), poésie. . . . . I, 110
Sur les filles d'Avignon, sonnet. . . . . V, 214
Grangeneuve. . . . . Historique des fêtes de Florian à Sceaux. II, 178
Félix Gras. . . . . *La romanso dóu Fourbin des Issarts*, poésie prov. (avec musique), trad. en regard. I, 55
La roumanso de Mirabello (avec musique), traduction en regard. . . . . I, 217
La roumanso de Madalano, poème, av. trad. II, 221
A Béatrix, poésie, avec traduction. . . . VI, 78
Sus lou lindau dela Calado, poésie. . . . VI, 172
A Téoufilo Gautié, poème, av. traduction. VI, 235
A la marqueso de Barouncelli-Javoun, poésie, avec traduction . . . . . VII, 63
Discours dóu Capoulié dóu Félibrige, aux Jeux floraux de Carpentras, av. traduc. VII, 255

Digitized by Google

Félix Gras . . . . . *I nòvi Tereso Roumanille et Jùli Boissière*, poésie avec traduction. . . . . VII, 383
(*Suite.*)
Discours dou Capoulié, aux Félibres de Paris, avec traduction. . . . . VIII, 79
Discours à la Sainte-Estelle des Baux, avec traduction. . . . . VIII, 157
Discours aux Jeux floraux de Barcelone, avec traduction . . . . . IX, 146
Discours à la Sainte-Estelle de Carcassonne, avec traduction. . . . . IX, 115
Le pape d'Avignon, poème, traduction d'Henri Ner. . . . . IX, 137
Li Rouge dóu Miejour, scènes provençales de la Révolution (introd. et chap. II), avec traduction. . . . . IX, 217
A Francès Coppée, poésie . . . . . IX, 354
Discours du Capoulié du Félibrige, à Toulouse, avec trad. . . . . X, 160
Discours prov. du Capoulié à la Sainte-Estelle d'Avignon. . . . . X, 252
Pèr li noço dou baile de l'*Aiòli*, poésie avec trad. . . . . X, 333

Comte de Gubernatis. *Aux délégués du Félibrige de France*, discours à Florence . . . . . VI, 66

Hippolyte Guillibert. . *A la vilo d'Iero*, triolets prov., av. trad. I, 183
A moun enfant Renat, sonnet, av. traduc. I, 251
Triolets à la Cour d'amour des Alpes . . V, 62
Franço et Russio, triolets . . . . . VII, 206
Discours aux funérailles de J.-B. Gaut . VII, 374

Paulin Guisol. . . . . . *Odo à la font de la Figuiero*, poésie. . . II, 109

J.-M. de Hérédia. . . . *Le Huchier de Nazareth; le Lit*, sonnets. III, 57
En Campanie; le Bain; le Lit (*erratum*), sonnets. . . . . IV, 14
Sur un marbre brisé, sonnet. . . . . IV, 90

G. Hipp. . . . . . *Le Félibrige et l'Italie: Ubaldino Peruzzi*, étude historique. . . . . VII, 227

Joseph Huot. . . . . . Discours prononcé à la Félibrée de Gémenos (1885). . . . . I, 361
A Carmen Sylva, poésie provençale, avec trad. . . . . V, 22
Paroles aux funérailles de Roumanille. . VII, 73

Georges Hugo. . . . . . *Provence*, gravure sur bois originale (hors texte). . . . . .

Clovis Hugues . . . . . *La Farandoulo*, poésie prov., avec trad. . II, 186
A Théodore Aubanel, poésie. . . . . IV, 44
Brinde à l'Espagno, poésie prov., av. trad. IV, 193
A la comtesse de Die, poésie. . . . . IV, 267

Digitized by Google

Clovis Hugues (*Suite.*) . . . . . *Au générau Championnet,* ode provençale, avec traduction . . . . . VII, 320
A Émile Zola, poésie . . . . . VIII, 218
Odo à la Prouvènço, poésie provençale . . X, 243
Ch. d'Ille . . . . . Discours à la Félibrée de Ganagobie (Basses-Alpes) . . . . . II, 380
E. Imbert . . . . . *Lou Pont dou Gard; la Crau,* sonnets. . . V, 269
Gaston Jourdanne . . . Dissertation sur le brinde fédéraliste de Paris . . . . . VIII, 83
La Félibrée de Sainte-Estelle à Carcascassonne, compte rendu détaillé. . . . IX, 113
La glòri d'Esclarmoundo, de M. André, analyse littéraire . . . . . IX, 338
Louise Labé . . . . . *Élégie* (XVIe siècle) . . . . . IV, 94
Paul Labrouche . . . . *La Renaissance du Midi en Occitanie et en Provence,* discours aux Félibres, à Tarbes . . . . . VI, 231
Pierre Laffitte . . . . . Conférence sur Henri IV, à Pau. . . . . VI, 252
Lamartine . . . . . Lettre à Jasmin . . . . . I, 33
Adolphe Dumas, portrait littéraire, souvenirs. . . . . X, 33
Alex. Langlade . . . . . *La Fado Ceranelo,* poème languedocien (1re partie), avec trad. . . . . I, 409
La Fado Ceranelo, (2e partie), avec trad. II, 14
L'alerta, poème languedocien, avec traduction . . . . . X, 269
Victor de Laprade . . . Lettre inédite à Elzéar Pin. . . . . II, 141
Lettres inédites à Roumanille; vers à la Provence . . . . . II, 284
Sur un exemplaire de *Marie,* sonnet inédit. V, 98
Eugène Le Mouel . . . *A Brizeux,* poésie. . . . . V, 96
Mlle de Laqueuille . . . *Ma garrigue,* poésie. . . . . VI, 297
Gustave Larroumet . . . *Au théâtre d'Orange,* impressions d'archéologie et d'art. . . . . X, 212
F. Lasserre . . . . . *A Bonaparte-Wyse,* sonnet provençal. VIII, 374
A. Laugier . . . . . Discours provençal à Manosque. . . . . VIII, 370
J.-B. Laurens . . . . . *Le Congrès des Troubadours provençaux en Arles* (29 août 1852), tiré de l'*Illustration* . . . . . X, 11
E. Lavisse . . . . . *La Méditerranée,* allocution à Montpellier. VI, 132
Lazariturry . . . . . *La langue et la race « Euskára »,* discours à Saint-Sébastien . . . . . VI, 265
Leconte de Lisle . . . . *Le jeune esprit,* poésie . . . . . X, 339
Ernest Legouvé . . . . *Mistral,* rapport à l'Académie. . . . . VII, 23
Ludovic Legré . . . . . *Le poète Théodore Aubanel;* récit d'un témoin de sa vie; 1re partie. . . . . IX, 153
Le poète Théodore Aubanel, 2e partie . . IX, 273

Digitized by Google

Félix Lescure . . . . . *Sonnet à Aubanel; I dono de la court d'amour*, sonnets, avec trad. . . . . VII, 264
Daniel Lesueur. . . . . *Suprême sagesse; la Raison*, etc., poésies. II, 191
Stephen Liégeard . . . *A Corneille*, sonnet . . . . . II,
A S. M. Dom Pedro, sonnet. . . . . V, 170
A l'Académie de Dijon, poème . . . . . IX, 43
Eugène Lintilhac . . . *Les Troubadours et la langue provençale au moyen âge*, étude littéraire . . . . VI, 94
Éloge de J. Soulary, à Lyon . . . . . VII, 150
Rapport sur le concours philologique de Sceaux . . . . . VIII, 228
Pierre Loti. . . . . *Carmen Sylva*, souvenirs de voyage . . . V, 25
Maffre de Baugé. . . . *Toulouse; séparatistes de lettres*, chronique méridionale. . . . . I, 341
Xavier de Magallon. . *A Paul Mariéton*, poésie . . . . . IV, 128
Dialogue entre Florian et Aubanel, dans le jardin de Sceaux, poésie . . . . . VIII, 229
Pour Peiresc, ode . . . . . X, 180
Gabriel Marc. . . . . *Souvenir d'Auvergne*, poésie . . . . . X, 332
P. des Marelles . . . . *Lis Iue de l'oustesso*, poésie . . . . . I, 193
L'Armana provençau per 1886, bibliogr. I, 366
Jeanne de Margon. . . *A-n-En de Berluc-Pérussis*, poésie prov. X, 52
Paul Mariéton. . . . . *Les Félibres*, étude littéraire. . . . . I, 3
Nécrologie, *Jasmin fils*. . . . . I, 33
La publication des *Fiho d'Avignoun*. . . I, 41
Toulouse et Provence, avec citations de MM. Rolland et le marquis d'Aragon. I, 65
Gascons, chronique littéraire. . . . . I, 88
Nécrologie, *Victor Gelu*. . . . . I, 97
La reprise de l'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet, avec citations de MM. Vitu, Champsaur, Blavet, P. Arène. . . . I, 152
La mort de Victor Hugo. *La Sainte-Estelle des Félibres à Hyères* (1885). I, 169
Sur les *Pensées*, de l'abbé Roux (mai 1885) I, 165
Fragments de l'*Introduction* aux *Pensées*, de l'abbé Roux. . . . . I, 188
Les Intentions des Félibres. Explication. I, 197
Li Cacìo, de Louis Astruc, bibliographie. I, 227
La Félibrée d'Amphion (1885), avec citat. d'A. Delpit, etc. . . . . I, 265
Le Félibrige breton. . . . . I, 278
A propos des *Pensées*, de Joseph Roux. I, 284
Félibrée à Frigolet : *Dom Xavier de Fourvières*, étude littéraire. . . . . I, 376
Debis gascous, d'I. Salles, bibliographie. I, 415
Flour de Prouvenço, de F. Delille, bibl. II, 24

Digitized by Google

Paul Mariéton. . . . . *Li Noço de Guingoi,* de Roumieux, bibl. II, 25
(*Suite.*) *Moun Album,* de L. Astruc, bibl. . . . II, 26
Romanskemosaïker, de K. Nirop, bibl. . II, 27
La Sainte-Estelle à Gap (1886). . . . . II, 143
Sur trois marches de marbre rose, poésies de Mlles J. Loiseau, M. de Valandré, Hélène Vacaresco. . . . . II, 188
La fête provençale de Rabelais à Meudon. II, 199
Séparatisme et Félibrige, avec extraits de P. Arène, Renan, J. Simon et Mistral. II, 213
La mort de Théodore Aubanel. . . . . II, 289
Félibrée de Pradines : *la Reine Jeanne,* de Mistral, avec citat. de Mme Ch. Roux (1886). . . . . II, 323
Le Félibrige devant la patrie et l'école, sociologie félibréenne. . . . . II, 353
Le dernier Albigeois : les Grilhs, par Auguste Fourès, étude littéraire . . . . . IV, 80
Devant le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses; l'Herbier, sonnets . . . . . IV, 96
A William Bonaparte-Wyse, sirvente, traduit en vers d'Anselme Mathieu. . IV, 137
En Provence (Avignon, Maillane, Salon), sensations d'un Félibre . . . . . IV, 200
Tourments; La main, trois sonnets (traduits d'Aubanel). . . . . IV,
En Dauphiné provençal (Valence et Die), sensations d'un Félibre . . . . . IV, 217
L'épopée limousine de J. Roux (bibliog.). IV, 251
Carmen Sylva et les Félibres. . . . . V, 1
En Provence, sensations d'un Félibre : *Orange, Avignon, Nîmes, le Pont du Gard.* V, 39
Les Iles d'or de Mistral, étude littéraire. V, 66
La langue universelle, d'après le capitaine Rovère (avec citat. de P. Arène). . . . V, 86
Brizeux et les Félibres, notice littéraire (avec citat. de Brizeux, de MM. Guillibert et le Mouël) . . . . . V, 94
A la fontaine de Vaucluse (le Ventoux, Pétrarque). — *La Provence grecque* (Saint-Remy, les Baux, Arles), sensations d'un Félibre. . . . . V, 113
Publications de MM. Thiollier, Nigra, Canini, Levère, etc., bibliographie . . V, 157
Brinde i jouine, discours provençal avec trad. . . . . V, 157
L'Armana Marsihès (2e année), bibliog. . V, 219

Digitized by Google

Paul Mariéton. . . . . *(Suite.)*

Le littoral de Provence dans l'histoire (Les Grecs, — les Romains, les Sarrasins, — Marins provençaux, — Napoléon en Provence, — Provençalisme du littoral, — Théâtre provençal), notes de voyage. V, 242

La Crau. — Arles. — Tarascon. — Beaucaire. — Le Parage et La Guerre albigeoise, notes de voyage et d'histoire. . VI, 1

Le Bal, trad. rythmée d'un poème posthume d'Aubanel . . . . . VI, 16

L'Influence sociale du Félibrige, discours prononcé à Florence (1890) . . . . . VI, 66

Les fêtes félibréennes de Montpellier (24, 25, 26 mai), compte rendu avec la liste des lauréats et les discours . . . . . VI, 112

Poètes nationaux et art populaire, causerie félibréenne . . . . . VI, 169

Les illustrations du Comtat Venaissin; les pèlerinages cigaliers, causerie félibréenne. . . . . VI, 190

Les fêtes gasconnes et pyrénéennes du Félibrige de Paris et de la Cigale (9-18 août 1890) : Agen, Montauban, Auch, Tarbes, Pau, Oloron, Saint-Sébastien, etc. Compte rendu complet avec tous les documents. . . . . VI, 195, 249

Joséphin Soulary et les Félibres. — Son œuvre poétique. — Ses funérailles. . . VII, 1

Roumanille, étude biographique et littéraire . . . . . VII, 65

Discours du chancelier du Félibrige, aux funérailles de Roumanille. . . . . VII, 74

Le voyage des Félibres et des Cigaliers sur le Rhône et le littoral (7-16 août 1891) : Lyon, le Rhône, Valence, Beaucaire, Tarascon, Arles, les Martigues, Marseille, Toulon, Tamaris, Cannes, Grasse, Antibes, Nice et Monaco. Récit complet avec tous les documents, rédigé avec la collaboration de MM. L. Gallet, Et. Charles, R. Cinoh, J. Berlot, F. Maritan, J. Monné, A. Giry, A. Tournier, A. Coffinières, Charles Maurras, F. Verquière, Mistral, A. Peladan, J. Gourraud, Angeli, A.-L. Sardou, etc. :

1re partie (de Lyon à Marseille). . . VII, 145

Digitized by Google

Paul Mariéton. . . . . (*Suite.*)

2e partie (de Toulon à Monaco). . . VII, 281
Appendice . . . . . VII, 338
Le Félibrige à Soulary, poème . . . . . VII, 154
Éloge de Bellaud de la Bellaudière, discours à Grasse . . . . . VII, 296
Paroles du chancelier du Félibrige, devant la maison de Rancher, à Nice. . . . . VII, 56
Les cours d'amour, étude historique. — *La cour d'amour de Carpentras* (1891), récit de la félibrée. . . . . VII, 244
L'évolution félibréenne. — *L'action :* Fédéralisme et centralisation, histoire et politique. — *Les œuvres :* I. *En Provence :* Journaux félibréens; nouveaux poètes (MM. Astruc, André, Michel, Mazière, V. Bernard, P. Cros, A. Marin); nouveaux prosateurs (R.-P.-Xavier, Bapt. Bonnet, L. Funel, L. Foucard); au Félibrige de Paris. — II. *En bas Languedoc :* Montpellier et Béziers; la Renaissance cévenole. . . . . VIII, 1
L'évolution félibréenne (suite). — III. La région de l'Aude. — IV. *Quercy et Rouergue :* le poète du Ségala; l'abbé Justin Bessou. (*Dal brès à la toumbo.*). VIII, 92
L'évolution félibréenne (suite). — V. *Le rôle des Félibres de Paris et ce que veut le jeune Félibrige*. . . . . VIII, 170
Les desiderata sociaux des Félibres, paroles provençales du chancelier à la Sainte-Estelle des Baux, avec traduction. . . . . VIII, 161
Les Troubadours, étude historique et littéraire (1re partie). — I. *Les Troubadours et la civilisation.* — II. *La vie courtoise.* — III. *Le midi du* XIIe *siècle.* — IV. *Les disciples des Provençaux.* — V. *De l'étude des troubadours.* . . VIII, 289
Bourgeoisie et Félibrige. . . . . VIII, 357
Action et tradition, brinde à Uzès . . . . VIII, 361
Les Troubadours (suite) : *La Comtesse de Die,* étude littéraire (d'après le livre de M. Santy) . . . . . IX, 1
Sur Peiresc (1580-1637). . . . . IX, 73
La correspondance de Roumanille . . . . IX, 98
La bibliographie de Bellaud de la Bellaudière; avis aux bibliophiles. . . . . IX, 236

Digitized by Google

Paul Mariéton . . . . . (*Suite.*)

L'évolution félibréenne : VII. *Les Félibres aquitains :* La Gascogne. — I. La maintenance d'Aquitaine, son organisation, ses œuvres (1877-1893); sa répartition logique. — II. La Gascogne : histoire territoriale et géographie linguistique; le dialecte gascon. — III. La littérature gasconne avant les félibres. — IV. Les Gascons des Landes et du Béarn. — V. Littérature landaise; le poète de la Chalosse : Isidore Salles (*Debis gascous; Gascounlie*). . . . . IX, 246

L'œuvre et le rôle de Roumanille : les essais de groupement des écrivains de langue d'oc depuis cent ans; les débuts de Roumanille; art et action; la première félibrée (1852); notes et documents. . X, 1

Étude historique sur Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles au XIIIe siècle . . . . . X, 57

Un précurseur des Félibres : Jacques Jasmin (1798-1864). — I. Son enfance, sa vocation. — II. Ses premières œuvres; le réveil du « patois ». — III. Ses chefs-d'œuvre, son génie. — IV. Le pèlerin du Midi. — V. En quoi Jasmin fut précurseur du Félibrige. . . . . X, 89

Nécrologie : Paul Gaussen, Firmin Boissin, E. Tavernier, Emile Jolibois, Félix Lescure. . . . . X, 171

Le voyage rhodanien des Félibres et des Cigaliers : Lyon, le Rhône, Tournon, Valence, Avignon, Cadenet, Orange, Vaucluse Cavaillon (9-14 août 1894). — Récit complet, avec tous les documents, rédigé avec la collaboration de MM. A. Brisson, S. Santy, J. Normand, Ed. Conte, Antony Réal, Jean Monné, Ch. Maurras, E. Ducoin, L. X. de Ricard, E. Bergerat, etc. . . . . X, 185

CHRONIQUE FÉLIBRÉENNE : I, 13, 21, 41, 58, 74, 90, 106, 123, 160, 169, 195, 214, 243, 261, 293, 311, 338, 385, 423; II, 32, 52, 88, 123, 143, 159, 178, 199, 247, 269, 285, 292, 323, 342, 373; III, 38, 68; IV, 59, 104, 164, 208, 268; V, 53, 106, 175, 231, 281;

Digitized by Google

VI, 52, 149, 246, 298; VII, 76, 124, 235, 368; VIII, 77, 154, 197, 210, 288, 351, 365; IX, 63, 107, 143, 355; X, 154, 185, 350.

Auguste Marin. . . . . *La countesso provençalo*, poésie (avec la musique), trad. en regard . . . . . I, 269
Margarido de Prouvènço, romance des Iles d'or (avec la musique) et trad. . . I, 336
Lettre de la Calanque : *la Félibrée de Gémenos*. . . . . I, 357
Lettre de la Calanque : *Marseille des Félibres*. . . . . II, 10
Les mauvais défenseurs du peuple. . . . II, 52
Les Œuvres de Victor Gelu. . . . . II, 110
Lou vin dou bastidoun, chanson, av. trad. II, 129
Lettre de la Calanque : *Horace Bertin*. . II, 257
Prélude aux *Chansons du large* . . . . . IV, 214
La Roumanso de Margai, Uno que passavo, poésies prov., avec trad. de P. M. . . X, 290
Lou gàngui dei nèrvi, poésie prov., avec trad. de P. M. . . . . X, 350

Firmin Maritan . . . . *Plòu e Souleio*, de Marius André, étude bibliographique. . . . . VI, 280

Édouard Marrel . . . . *La Sartan*, conte en prose. . . . . I, 271

Clément Marot. . . . . Rondeaux, dizains, « estrennes » (à la cour d'amour de Lyon). . . . . IV, 34, 91

Alphonse Martin. . . . Discours prov. sur Castil-Blaze, avec trad. X, 262

André Massanès . . . . Charles Ratier et *lou Rigo-Rago agenès*, étude bibliographique. . . . . X, 150

Anselme Mathieu. . . . *A moun ami Pau Coffinières*, poésies provençales, avec traduction . . . . . I, 70, 72
Au castèu di Papo, sonnet avec traduction. I, 320
A Pau Mariétoun, pèr sa « Violo d'amour », poésie, avec traduction . . . . . II, 230
A Guihèn Bonaparte-Wyse; Nadino, poésies, avec traduction. . . . . IV, 136
Hellas, sonnet provençal, avec trad . . . V, 156

Charles Maurras. . . . *Les Félibres de Paris à Sceaux*, (1888). IV, 190
Li trento bèuta dóu Martegue, discours provençal, avec traduction . . . . . IV, 236
Jan de la lune, de M. Firmin Boissin, étude littéraire . . . . . IV, 254
Les fêtes félibréennes de Paris (4, 6, 7 et 8 juillet 1889) . . . . . V, 144
Flammes mortes, par Gabriel Mourey, bibl. V, 159
A propos du « Prix d'Arles ». . . . . VII, 143
Un coin de Gascogne. . . . . VIII, 274

Digitized by Google

Charles Maurras. . . . (*Suite.*)
Les Félibres fédéralistes, discours provençal à Manosque . . . . . VIII, 368
La Diane d'Aubagne, chronique. . . . . IX, 60
Discours à la louange de la double vertu de la mer. . . . . X, 25
A Folcò de Baroncèlli, poésie prov., avec trad. . . . . X, 334
Le voyage des Félibres. Épilogue : Avignon, Vaucluse, Cavaillon (1894). . . X, 342
Joseph Méry. . . . . *L'ail de Provence*, poésie. . . . . VII, 40
Sextius Michel. . . . . *L'œuvre et la vie de Cortète de Prades*; discours à Agen . . . . . VI, 198
A Sallusto dóu Bartas, sonnet . . . . . VI, 224
L'œuvre et la vie de Navarrot, discours à Oloron . . . . . VI, 254
Espagne et Provence, discours français et vers provençaux à Saint-Sébastien. . . VI, 269
Éloge du poète Desanat, à Tarascon. . . VII, 193
Discours du Président des Félibres parisiens au maire de Marseille. . . . . VII, 212
Discours aux Félibres de Paris, à Sceaux. VII, 242
Lou teatre d'Aurenjo, sonnet provençal, avec traduction . . . . . VII, 167
Discours pour l'inauguration du monument de Championnet, à Antibes. . . VII, 316
Épitalami (*per li noço de la Rèino*), poésie provençale, avec traduction. . . . . VII, 385
A la cieùta de Scéus, sonnet provençal et allocution à la félibrée de Sceaux. . . . VIII, 211, 213
Discours à l'inauguration du monument de Roumanille . . . . . X, 241
Alphonse Michel. . . . *Is Eiguieren*, sonnet provençal. . . . . IX, 70
Achille Mir. . . . . *A moun ami Azaïs*, poésie lang., avec trad. I, 85
Gramaci, poésie, avec traduction. . . . . I, 260
Brinde à la Santo-Estello, poésie languedocienne . . . . . IX, 125
Frédéric Mistral. . . . *Lou lioun d'Arle*, poésie prov., avec trad. I, 6
Li cadeno de Moustié, ballade, avec trad. I, 81
A la Sartan, brinde prov. en vers. . . . I, 107
Dins l'autre mounde (Bertrand de Lamanoun e lou félibre Verdoulet), dialogue provençal en prose, avec trad. . . . . I, 129
Rapport sur les grands Jeux floraux du Félibrige (1885), prononcé à Hyères. . I, 177
Oh! dins li draio, poésie, avec trad. . . I, 249
A Victor Hugo; à dono Andriano, poésies, avec trad. . . . . I, 455

Digitized by Google

Frédéric Mistral. . . . (*Suite.*)

Lou Plantié, conte en prose, avec traduction de P. Arène. . . . . I, 393
Li Carretié, étude en prose, avec trad. d'A. Daudet. . . . . II, 33
Mes amis et mes livres, de Marie Jenna (lettres du poète à l'auteur) . . . . . II, 50
La Coutigo, chanson, avec trad. (musique de Paladilhe). . . . . I, 65
Discours de Sainte-Estelle, prononcé à Gap. . . . . II, 145
Lettre à M. Raoul Lafagette (poésie et félibrige) . . . . . II, 218
Paroles dites sur la tombe d'Aubanel. . . II, 293
A Bremoundo, salut nuptial, poésie prov., avec trad. . . . . II, 333
Éloge d'Aubanel, prononcé à l'Académie de Marseille, avec trad. . . . . III, 2
L'avenir du Félibrige, discours provençal à Cannes, avec trad. . . . . III, 67
Arles et la Beauté, discours aux Arlésiens, avec trad. . . . . IV, 4
Li Testo d'Ase, conte en prose, avec trad. IV, 226
A la Roumanìo, sonnet, avec trad. . . . V, 3
A Roma Rataţţi, poésie, avec trad. . . . V, 71
Discours du Capoulié à la Sainte-Estelle d'Avignon, traduit du provençal. . . . V, 84
Discours prononcé au banquet de la Cigale (16 juillet 1889). . . . . V, 144
Le Folk-Lore brésilien, de M. de Santa-Anna Néry, bibliographie. . . . . V, 165
A la Ciéuta d'Alès, poésie, avec trad. . . V, 181
Allocutions à l'École d'agriculture et à la Sainte-Estelle de Montpellier . . . . . VI, 113
La Réino Jano, drame provençal; acte Ier, scène Ire, avec trad. . . . . VI, 134
Quatre épigrammes provençales, avec traduction. . . . . VI, 171
Avis et brinde provençal pour la fondation de l'*Aiòli*. . . . . VII, 161
Lettre provençale sur la mort de Roumanille, avec trad. . . . . VII, 82
Allocution aux fêtes de la Tarasque. . . . VII, 344
Victor Balaguer et les « Pyrénées » . . . VIII, 127
La fin du moissonneur, poème, traduct. du provençal en vers, par Henry Ner. . . VIII, 52
A Dono Babeloun Pericaud, poésie provençale, avec trad. . . . . VIII, 306

Digitized by Google

Frédéric Mistral. . . . (*Suite.*) *Li Ninfo* (les Nymphes), causerie provençale, avec trad. . . . . VIII, 307
Puerilia, fragment de *Mes Mémoires*, traduit du provençal. . . . . VIII, 328
Allocution à la félibrée d'Uzès. . . . . VIII, 357
Paroles à la Sainte-Estelle de Carcassonne. . . . . IX, 124
A Lucian Duc (*gramaci per Marineto*), poésie, avec trad. . . . . IX, 353
A Francès Coppée, sixain . . . . . IX, 354
Epitàfi dóu Du Jaque d'Uzès. . . . . IX, 366
Éloge de Roumanille, discours prov., avec trad. . . . . X, 238
Tremount de luno, poésie prov., avec trad. X, 265
Pèr Na Clareto, — — — X, 349
Pèr Foleò e Lileto. — — — X, 361
J. du Molay-Bacon. . . *La lutte du Nord contre le Midi*, esquisse littéraire et historique. . . . . I, 386
Jean Monné. . . . . Allocution sur J.-T. Avril, discours provençal, prononcé à Manosque. . . . . VIII, 365
Brinde à la Sainte-Estelle d'Avignon . . X, 341
Jean Moréas . . . . . *Sylve*, poème . . . . . VII, 17
Comte de Mougins-Roquefort. . . *A Béatrix*, sonnet. . . . . VI, 92
Gabriel Mourey. . . . . Deux traductions d'Edgar Poë. . . . . IV, 142
Abbé Ferdinand Mourret. *Nunc dimittis*, sonnet prov., avec trad. . I, 226
Roumo, sonnet prov., avec trad. . . . . V, 154
L. Moutier . . . . . *Uno Grand de Mirèlho*, poésie dauphinoise. II, 75
Alexis Mouzin . . . . . *A Beatris*, poésie prov., avec trad. . . . VI, 91
Paul Musurus . . . . . Sonnets et poésies. . . . . X, 113
Henri Ner. . . . . *Li papalino* de F. Gras, étude littéraire. VII, 120
La fin du moissonneur, poème, trad. en vers de Mistral. . . . . VIII, 52
Le pape d'Avignon, trad. en vers de F. Gras. . . . . IX, 137
Étude bibliographique sur *le Terradou* de Prosper Estieu . . . . . X, 352
Georges Niel. . . . . Éloge de Castil-Blaze, à l'inauguration de son monument. . . . . X, 255
S. Noël. . . . . La littérature d'oc en Périgord. . . . . II, 102
Pierre de Nolhac. . . . *Pétrarque et la Renaissance*, étude litt. . VIII, 142
San Gimignano-delle-belle torri, poésie. IX, 200
Un dessin de Pétrarque représentant Vaucluse (avec illustrat.) . . . . . X, 78
Jacques Normand. . . *Impressions* : la descente du Rhône . . . X, 201
Les deux soirées d'Orange . . . . . X, 226
Dr Noulens. . . . . *Salut à Dastros*, poète gascon, poésie. . VI, 225
Baronne d'Ottenfels. . *La Viole d'amour*, poésie . . . . . II, 231

Digitized by Google

Baronne d'Ottenfels . .	*Les Jeux floraux de Cannes*, poésie . . .	III, 72
	L'Éclipse, poésie	V, 157
Adrien Pagès	*L'abairo, la gourgo, la Fouont*, poésies quercinoles, avec trad.	IX, 52
Abbé François Pascal.	Discours provençal aux *Félibres de la Mountagno* (Gap, 1885)	I, 42
Lucien Paté	*A Mistral*, pour son album, poésie . . .	I, 167
Adrien Péladan	*Antoinette de Beaucaire*, étude et souvenirs.	VII, 339
Joséphin Péladan . . .	Salut à Mistral (pour son album)	I, 168
	Brindes aux nations, poèmes en prose . .	II, 209
H. Pellisson	*Victor Hugo*, sonnet	I, 356
A. Perbosc	*Auguste Fourès*, étude biog. et littéraire.	VII, 353
	Los Rantelos, la Cigalo de la Libertat, l'Ase, poésies langued., av. trad. . .	VIII, 111
J. Pepraxt	*Canigò*, par Jacinto Verdaguer (bibliog.).	II, 21
Élisabeth Pericaud . .	*Lou Roumiéu d'amour*, légende provençale.	VII, 261
G. Perrier	*Lou Pont Noù escranca*, chanson provençale comique, avec la musique et trad.	II, 131
F. Perrolle	La famille de la Bellaudière, étude généalogique	IX, 38
Ubaldino Peruzzi . . .	Lettres à M. de Berluc-Pérussis pour le centenaire de Pétrarque.	VII,
L. Peytral	*I Felibre de Paris*, poésie prov., avec trad.	IX, 326
Philadelphe	*Mayti d'Abriou, Ed angelus*, poésies bigourdanes, avec traduction	IX, 28
	A Mistral, qu'èro tard, poésies, avec trad.	IX, 122
Edgar Poë	*Ballade à la nouvelle épouse; Un rêve dans un rêve*, poésies traduites par Gabriel Mourey.	IV, 142
A. de Pontmartin . . .	*A Mlle Roumanille, reine du Félibrige*, sonnet.	V, 227
	Deux portraits de Roumanille	VII, 107
Claudius Popelin	*La Rêverie, le Livre*, sonnets.	III, 86
E. Portal	Sur l'origine de la littérature roumaine, frag. litt.	VIII, 50
Émile Pouvillon	Allocution aux Félibres (Montauban). . .	VI, 216
A. Quercy	*La Primo : l'Hirondelle, lou gril et la cigalo*, trois sonnets langued., av. trad.	II, 126
Maurice Raimbault . .	*A la reino*, poésie prov., avec traduction.	IV, 282
	A Mllo Holmès, sonnet, avec traduction.	VI, 68
	Vosti quinze an, poésie prov., avec trad.	VI, 242
	Un duel, conte prov., avec traduction . .	VI, 394
	Discours sur la tombe de W. Bonaparte-Wyse, avec traduction	VIII, 371
Charles Ratier	*Dios ourguenos*, poésie agenaise, avec trad.	II, 101
	La glòrio d'Agen, ode, avec traduction.	VI, 201

Digitized by Google

Charles Ratier. . . . . *Etsamen, Oublidanço,* poésies, avec trad. IX, 313
Las Ouros d'amour, de M. A. Sourreil, bibliographie . . . . . IX, 345
R. Reboul. . . . . Notice sur Bellaud de la Bellaudière. . . IX, 30
Jean Reboul. . . . . *Sur la mort de Sigalon,* poème inédit. . . V, 276
Lettre provençale à Roumanille (1852) . X, 9
P. Redonnel . . . . . *D'autrefois,* poème . . . . . VIII, 362
L'emprise, poème . . . . . IX, 27
Comte Louis Remacle. *Dòu e Soulas,* poésie provençale, avec trad. VI, 45
Fragments annotés du *Manuscrit de Harent d'Antioche* (trad. des *Otia Imperialia* de Gervais de Tilbury) . . . . . X, 65
Ernest Renan. . . . . Discours au banquet celtique . . . . . V, 71
Discours du Président de la Société celtique aux Félibres de Paris, à Sceaux. VII, 244
A. Renaud . . . . . *Rêve, beauté, poésie,* stances. . . . . VI, 19
L.-X. de Ricard. . . . Lettre au directeur de la *Revue félibréenne*. . . . . I, 262
En-tue-sept-d'un-coup, nouvelle languedocienne . . . . . VI, 21
Au bord du Lez, étude sur le Félibrige languedocien . . . . . VII, 88
Toast fédéraliste à la Sainte-Estelle (1893). IX, 126
Épilogue aux fêtes rhodaniennes (1894). X, 346
Lydie de Ricard. . . . *Loung dau Lez,* poésie languedocienne. . II, 76
La sieste, coquetterie, Grabels, poème. . VII, 94
Aime ma Janetou, poésie, avec traduction. VII, 97
Amable Richier. . . . . *A Niço,* poésie provençale. . . . . VII, 330
Charles Rieu. . . . . *L'amourouso d'un bouscatié,* chanson prov., avec la trad., la musique et introduction de P. M . . . . . I, 281
Au moulin d'òli, chanson. . . . . VI, 175
Margarido dòu Destè, chanson. . . . . VIII, 276
Lionel des Rieux. . . . *Les amours de Lyristès,* poésies. . . . . X, 313
L. Ripert. . . . . *A Béatrix,* poésie provençale. . . . . VI, 92
A. de Rochas. . . . . *Une cour d'amour à Lyon au* XVI*e siècle*. . IV, 28, 91
Dsse I. de la Roche-Guyon. Deux dizains à Carmen Sylva . . . . . V, 17
Une union; courtes confidences, poésies. . IX, 215
L. Rochetin. . . . . *A Sigaloun; à Mme la duchesse d'Uzès,* deux sonnets. . . . . VIII, 354, 364
Georges Rodenbach. . *Agonie de ville,* poésie . . . . . X, 348
Aug. Rol . . . . . *Chato de Prouvenço,* sonnet provençal . . VIII, 76
Creire anti, sonnet provençal . . . . . IX, 136
Hippolyte Rollot. . . . *A Carmen Sylva,* sonnet. . . . . V, 77
Feuilles mortes, feuilles nouvelles, poésies. V, 19
Le Piège; Soleil de Provence; Poésie universelle; Prière du matin, poèmes . . . VI, 287

Digitized by Google

Hippolyte Rollot. . . . *Amour terrestre,* poésie . . . . . X, 314
Paul Roman . . . . . *Amour et Desirançe,* poésie provençale. . VIII, 338
La Sestiano, poésie provençale . . . . . IX, 330
Jules Ronjat . . . . . *A Folcò de Baroncèlli,* poésie, avec trad. X, 335
Le Tambourineur; Vers intimes, poésies. V, 266
Edmond Rostand. . . . *L'OEuvre de Mistral,* discours prononcé
Eugène Rostand . . . . à l'Académie de Marseille. . . . . III, 56
Épitaphe pour l'abbé Favre, poésie lang. II, 269
Roque-Ferrier . . . . . Le dialecte de Montpellier, discours à Maguelonne. . . . . VI, 302
Ernest Hamelin. . . . . V, 55
A. Roudouly . . . . . *La Mountairo de Capels de palho,* poésie. I, 118
Joseph Roumanille. . . *A. P. Coffinière,* quatrain provençal . . . I, 72
Brinde à la ciéuta d'Iero, poésie, avec trad. I, 174
L'abat Tabouissoun, conte prov. en prose, avec traduction. . . . . I, 321
Lou Gaù, conte, avec traduction. . . . . II, 1
Brinde à l'Estello, poésie . . . . . II, 248
Les danseurs de Jonquières, conte, avec traduction. . . . . III, 24
Bereto, conte provençal, avec traduction. IV, 169
Discours du Capoulié à Montmajour. . . V, 130
Madamo de Vaucluso et lou grand prou-feto, conte, avec traduction. . . . . VII, 98
Lettres inédites à M. Paul Mariéton :
A. *Le congrès d'Arles de 1852; Jasmin en Avignon: Augustin Boudin.* . IX, 100
B. La jeunesse d'Adolphe Dumas; souvenirs de Saint-Remy. . . . . IX, 316
A Jenny Manivet, poésies franç. inédites. IX, 171, 176
Lettres inédites à M. Paul Mariéton :
C. Le Congrès d'Arles, les premiers Félibres, fondation de l'*Armana prouvençau* (1852-1854), etc. . . . X, 132
Louis Roumieux . . . . *A l'Amista,* poésie prov., avec traduction. I, 276
Candelié, Cop double, sonnets, » I, 422
La mort d'un paire, poème. » II, 72
De profundis, poésie, » II, 296
A Charles Pradier, sonnet prov., » V, 111
Au maire d'Alès, poésie provençale. . . . V, 183
Sounet à Moussu Carnot, avec trad. . . . VI, 114
A. Rouquet. . . . . *Esclarmonde, le Vin, le Poète,* rondels. . IX, 194
Paul Rousset. . . . . *Les Roys,* poème en prose. . . . . VIII, 335
M. Rouvier. . . . . Discours du ministre des finances aux Félibres, à Antibes. . . . . VII, 314
Abbé Joseph Roux. . . *La marqueza de Poumpadourn,* avec trad. I, 35
Bertrand de Born, geste limous., avec trad. IV, 176

Digitized by Google

Abbé J. Roux (*Suite.*) . . . . . *La campagne et les paysans du Limousin*, études rustiques. . . . . VI, 177
Al Lemouzi; Lou Roussinhol avugle, poésie. VI, 273
Les Nouvelles limousines, de MM. Montjauze et Verlhac, étude littéraire. . . . VIII, 279
J.-C. Roux . . . . . *L'art à Marseille et la décentralisation* . VII, 33
L. Roux-Servine . . . . *Lou nis félibren*, poésie prov., avec trad. IX, 336
Sainte-Beuve. . . . . Deux lettres inédites à Roumanille (1851). X, 5
Isidore Salles. . . . . *Garçoun, en parten à l'aurore* et *L'arré-hilh*, poésies gasconnes, avec trad. . . I, 417
Pater noster, poésie gasconne, avec trad. II, 246
Le Croutz, poésie gasconne, avec trad. . II, 327
Provence et Gascogne, poème gascon, avec traduction en vers français. . . . . III, 28
Chansons gasconnes, avec traduction. . . IV, 39
Lou dusau biatye, poésie gasconne . . . . V, 21
A Savié Navarrot, ode gasconne, avec trad. VI, 258
Le retour (à J. Soulary), sonnet . . . . . VII, 87
Biarnès e gascoun; la Tabaquère; l'Arrose des bois, poésies gasconnes, avec trad. VIII, 46
Lou Pin, l'Arré-hilh, etc., poésies gasconnes, avec traduction . . . . . IX, 267
Sernin Santy. . . . . *La descente du Rhône* (voyage des Félibres). X, 194
Francisque Sarcey. . . Sur les *Pensées* de l'abbé Roux. . . . . I, 238
Les fêtes des Félibres : *OEdipe-Roi* à Orange; la Sainte-Estelle (1888). . . . IV, 302
A.-L. Sardou. . . . . Biographie du poète niçois Rancher-. . . VII, 350
Albert Savine. . . . . *Caritat*, de Mossen. J. Verdaguer (bibliog.) I, 184
Li Miragi, de Paul Gaussen (bibliog.). . I, 226
Causons y Follies populars, de F. Bertran (bibliog.) . . . . . I, 252
Obras de V. Balaguer, VII, VIII; *les Ruines de Poblet; Folk-lore català*, de P. Maspous (bibliog.). . . . . I, 288
Llibret de Versos, de T. Llorente (bibliog.) I, 368
Bibliographie catalane. . . . . II,
Entre familia, d'Émile Vilanova. . . . . II, 31
Di buixos à la ploma, d'Antoni Careta y Vidal . . . . . II, 31
Jochs florals catalanys (bibliographie et compte rendu des Jeux floraux de 1885). II, 84
Poésies, de Michel Costa y Llobera. . . II, 114
Rosada d'Estiu, du Gayeta Vidal de Valenciano. . . . . II, 156
Vilaniu, de Narcisse Oller. . . . . II, 242
Tres Englantines, de Ramon Pico y Campanar. . . . . II, 245

Digitized by Google

Albert Savine (*Suite.*) . . . . . Victor Balaguer et son théâtre, étude littéraire. . . . . II, 260-300
Le Montserrat et ses légendes, étude hist. IV, 196
E. Savy. . . . . Bibliographie catalane. . . . . X, 147
Paul Seignon. . . . . *Un an de mai*, sonnet provençal . . . . II, 100
La Chavano, poésie provençale . . . . . X, 51
Général Senault. . . . *Annibal en Gaule, le passage du Rhône*, essai de critique historique. . . . . VIII, 19
Jules-César en Gaule, d'après M. Maissiat, essai de critique historique (1re partie). VIII, 97
2e partie : la septième campagne. . . . . VIII, 238
Emmanuel Signoret. . Salut de nouvel an à Frédéric Mistral, poésie. . . . . VII, 366
Armand Silvestre . . . *A Mistral*, sonnet. . . . . V, 187
A Théophile Gautier, poème . . . . . VI, 280
La Sinso . . . . . Mœurs de Provence : *Ençò de la nourriçò*, scènes en prose prov., avec traduction. I, 138
Mœurs de Provence : *Dins uno diligènci*, scènes en prose, avec traduction. . . . I, 345
De Salles. . . . . *Les quatre Angelus*, poésie, traduit d'Alex. Brémond . . . . . I, 157
Joséphin Soulary . . . *Pensées d'un humoriste* . . . . . II, 29, 47
Sur des stances à la Vierge, les Bébés, Sur la chasse aux mouches d'or, poésies inédites. . . . . III, 26
Les deux cortèges ; la Mère ; Rêves ambitieux ; le Chêne, le Fossoyeur, Regrets éternels, Épigrammes. . . . . VII, 7
Le retour, sonnet inédit ; *au Félibre A. Mathieu ; à Frédéric Mistral ; Oaristys* . . VII, 85
C'était la femme d'un notaire, chanson inédite . . . . . VIII, 349
L'abbé G. Spera. . . . . *Sonnetto*, trad. de A. de Gagnaud. . . . VI, 148
Sully-Prudhomme . . . *A Mistral*, sonnet. . . . . I, 166
La Fontaine de Jouvence, sonnet. . . . . IV, 124
Le premier amour, poésie . . . . . V, 18
St-René Taillandier. . Trois lettres inédites à Roumanille (1851-1852). . . . . X, 6
Ph. Tamizey de Larroque. Analyse du *Diamant de Saint-Maime*, de Plauchud. . . . . IX, 13
Pour Peiresc, s. v. p. ! chronique d'histoire . . . . . IV, 73
Discours à Aix pour le monument de Peiresc . . . . . X, 177
Alphonse Tavan . . . . *Cansoun de noço de Jan Aubanel*, poème. IV, 102
A Teodor Aubanel, poésie provençale . . X, 249
Frère Théophile. . . . *Lou séti de Vaisoun* (fragments), poésie. I, 291

Digitized by Google

Frère Théophile . . . . *La cambo d'or,* poème prov., avec trad. . VI, 41
Gervais de Tilbury. . . Fragments des *Otia Imperialia* (XIIIe siècle), traduits. par Harent d'Antioche et Paul Mariéton . . . . . X, 58
Clair Tisseur. . . . . *Parvuli,* poèmes de Provence : sept poésies. VI, 37
L'hiver en Provence : trois poèmes . . . . VIII, 310
Domestica : A propos des élégies romaines; Post... poésies . . . . . IX, 95
Mgr Tolra de Bordas. . Le Mont-Maudit; ch. VI du *Canigou,* de Verdaguer, trad. en prose. . . . . II, 338
Comte de Toulouse-Lautrec. . . *Montségur,* étude historique. . . . . I, 297, 313
Discours historique du syndic d'Aquitaine à la Félibrée de Foix. . . . . II, 165
A. Tournier. . . . . Commémoration de Gérard Tenque aux Martigues. . . . . VII, 207
Discours au *Tambour d'Arcole*. . . . . X, 208
Hélène Vacaresco. . . Sonnet . . . . . II, 198
Antony Valabrègue. . . *Aux champs,* sonnet. . . . . IV, 236
La Panetière, croquis provençal. . . . . V, 271
M. de Valandré. . . . . *Les doigts et les bagues,* poésie. . . . . II, 196
Reine et Poète, poésie . . . . . V, 16
C. de Valette. . . . . *Idylle provençale,* poème. . . . . V, 204
J. de Valette. . . . . *La benedicioun,* poème provençal, trad. de F. Coppée. . . . . VI, 244
Lou mas de la grifueio, Dins li neblo, poésies . . . . . VII, 266
Mossen Jacinto-Verdaguer. . *En la mort d'un infantò,* dizain catalan. . I, 10
Discours à Sant-Marti de Prouvensals (introd. de P. Mariéton), avec traduc. I, 49
(V. art. de J. Fournel : Verdaguer à Montpellier) . . . . . II, 269
La Maladetta, ch. VI du *Canigò* (trad. de Mgr Tolrà de Bordas). . . . . II, 338
La Estrella del Nort, poésie catalane, avec traduction. . . . . IV, 10
A Paul Mariéton, autor de « Hellas »; A la mort de la filha de L. Roumieux, poésies catalanes, avec traduction. . . V, 74
A Jacme il conqueridor, sonnet, av. trad. V, 189
J. Vernay. . . . . *A Béatrix,* poésie prov., avec trad. . . . VI, 90
Gabriel Vicaire. . . . . *Le violon,* poème . . . . . V, 200
Quatre ballades . . . . . VII, 216
Enchantement, poésie . . . . . X, 153
F. Vidal. . . . . *Magali,* ses imitations, ses traductions, étude littéraire . . . . . I, 202
Mis de Villeneuve-Esclapon . . . *Souvenirs félibréens,* allocution au Capoulié, à Paris . . . . . VIII, 77

Digitized by Google

Mis de Villeneuve-Esclapon . . .	*La maison des Baux,* étude historique. .	X, 329
A. Villiers	*Blaqire,* poème rouergat, avec trad. . .	IX, 96
Vte Eug.-Melchior de Vogüé .	*Le comte Armand de Pontmartin,* étude littéraire.	VII, 26
Téodor de Wyzewa . .	*Réflexions sur le Félibrige,* discours prononcé à Cannes.	VIII, 284
Émile Zola	Discours aux Félibres de Paris, prononcé à Sceaux.	VIII, 214
L. Zuccaro	Lettre sur le *dialecte de la vallée d'Aoste.*	IV, 134
	L'idiome provençal dans les Pouilles, promenade philologique d'un Félibre italien.	VIII, 284

FIN

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Roussolet.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

à IRMA PERROT.

DINS LI PRADOUN

Poésie de **THÉODORE AUBANEL.** Musique de **PAUL BERGON.**

Assez lent. Comme une chanson populaire, en prolongeant la voix sur la fin des phrases.

simplement et avec charme.

1 Dins li pra - doun i'a de viòu - le - - - to; Vei - ci tour - na li din - dou - le - - - to; Tour - na - mai vei - ci lou sou - léu, Plus rous, plus bèu; là de fuei - o sus li pla - ta - - - no; L'oumbro èi fres - co dins lis au - da - no, E tout tre - sa - - - nol... *sotto voce.* *pp* O moun cor, Per - qué sies pas mort?

2 *dolce.* La ribo èi ver - do: sus la ri - - - bo Siéu cou - cha; d'en - te - rin m'ar - ri - - - bo, E di grands aubre e di bouis - soun, Pre - fum, can - soun, Touti li branco soun flou - ri - - - do; *cresc.* Tout can - to, tout ris, car la vi - do *cresc. e allarg.* Es tant pou - li - - - dol *sotto voce.* *p* O moun cor, Per - qué sies pas mort?

3 Plus animé. De, si bas - ti - do, li cha - tou - - - no, Li cha - tou - ne - to ga - lan - tou - - - no, Can - tant e - mé lou roussi - gnoù, Vè - non pèr vou. Courron, tra - pe - jon li flou - re - - - to, E par - lon de sis a - mou - re - to: *sotto voce.* Soun pas sou - le - - - to... *mf* O moun cor, Per - qué sies pas mort?

4 *très en dehors.* Ah! que la joi - o re - vis - cou - - - lol A - nen, fa - sès la fa - ran - dou - - - lo; A - nen, dan - sas 'mé li jou - vènt, Lou péu au vènt. *cresc.* Vivo, en - flou - rado, en - tre li rou - - - re, *cresc.* Ah! cour - rès, qu'èi bra - ve de cour - re: *ff* *p subito e allarg.* Ri sès, iéu plou - - - rel *douloureux.* *mf* O moun cor, Per - qué sies pas mort?

5 *p* E, chas - cun e - mé sa chas - cu - - - no, Dan - sa - ran fin - qu'au clar de lu - - - no; Mai la tiéu - no re - ven - dra plu Dan - sa 'mé tu. *cresc.* Ah! pe - cai - re, qu'èro bra - ve - - - tol E que l'a - ma - ve, la bru - ne - tol *cresc.* *p* èi moun - ge - - - to... *appass.* (traînez le son) *rall.* *f* O moun cor, Per - qué sies pas mort?

Digitized by Google

EN PENSAMEN DE MA BRUNETO

Poésie de **THÉODORE AUBANEL.** Musique de **PAUL BERGON.**

Lento.

CHANT. En pensamen de ma bru - ne - - to, Uno bruneto ai rescoun - tra. Tòu-ti li brùni chatou-

PIANO.

rall. Tempo.

-ne - to, Dem - piéi Za-ni, me fan plou - ra. Mai ne-gre que ta rau-bo ne - - gro.

suivez.

dolce. rall.

Bruno, tis iue m'an trevi - ra! Regardo-me, qu'acò m'a - le - gro; Re - gar-dol que me fai plou - ra.

dolce. suivez.

Tempo. appass.

Parlo-me'n paul... Que vas me di - - re? Parlo, moun cor escouta - ra; Parlo, mignoto, fai me ri - re; O mi-

rall. Tempo. rall. pp

-gno - to, fai - me plou - ra. Ah! coume tu n'i'a pancaro u - - no, Ma bello! e te di - son?... Cla-

pp suivez. suivez le chant. f

Tempo. molto espress. rall. pp

-ra. Nount sies Zani, Zani la bru - no; Sies la cha - to qu'ai tant plou - ra!

pp suivez. pp pp

Digitized by Google

Digitized by Google

UN AN : 10 FR. — SIX MOIS : 6 FR. — CE NUMÉRO : 3 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 12 FRANCS

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LA REVUE FÉLIBRÉENNE

DIXIÈME ANNÉE

Publication littéraire, franco-provençale

SOUS LA DIRECTION DE M. PAUL MARIÉTON
CHANCELIER DU FÉLIBRIGE

TOME X — Nos *1, 2 & 3* — *Janvier, Février, Mars 1894*

Sommaire :

PAUL MARIÉTON... *L'œuvre et le rôle de Roumanille : La première félibrée* (1852) Notes et documents 1
J. B. LAURENS..... *Le Congrès des troubadours provençaux*, dans la ville d'Arles le 29 août 1852 11
ADOLPHE DUMAS.... Poésies tirées de *Provence* (1840) : *La maison sur le roc, Dans les prés, A mon sage ami M. Ballanche, Vous m'apportez des fleurs* 15
JULES BOISSIÈRE... *Viariéu*, poésie provençale ; A LA BELLO EISSERVO (Noto d'un sourdat au Tounkin : *Lou Boudha, lou Vin, l'Oustau abandouna, En Casso, Aubo d'ivèr, En barco, Sus lou flume* 20
CHARLES MAURRAS. *Discours à la louange de la double vertu de la mer* 25
LAMARTINE ..... *Adolphe Dumas* 33
LUCIEN DUC..... *Desirançe*, poésie provençale 50
PAUL SEIGNON ..... *La Chavano*, poésie provençale 51
JEANNE DE MARGON. A-n-En de Berluc-Pérussis, poésie provençale. 52
A. G..... *I conse de Lar*, poésie provençale avec traduction 53
ADOLPHE DUMAS.... Poésies tirées de *Provence* (1840) : *Un mot dans la rue, Du village d'Eyrague* 54
PAUL MARIÉTON ... *Etude historique sur Gervais de Tilbury* 57
LOUIS REMACLE.... Fragments du *Manuscrit de Harent d'Antioche* (Transcription et annotation) 65
PIERRE DE NOLHAC *Un dessin de Pétrarque représentant Vaucluse* 78
EUGÈNE LINTILHAC *Le « Peirôu » de Mistral* 81
*** ..... *Programme des Fêtes cigalières et félibréennes* 85
*** ..... *Dins li pradoun*, poésie de Th. Aubanel et musique de PAUL BERGON... 90
En pensamen de ma bruneto, poésie de Th. Aubanel, mus. de PAUL BERGON 91

PARIS
BUREAUX & ADMINISTRATION
9, RUE RICHEPANSE, 9

1893

Digitized by Google

COLLABORATEURS

PARTIE LITTÉRAIRE MÉRIDIONALE: *Œuvres inédites en prose et rythmes d'oc, toujours accompagnées de traductions françaises.*

MM. Paul Arène — Albert Arnavielle — Marius André — Edouard Aude — L. Astruc — V. Bernard — J. Boissière — don V. Balaguer — F. de Baroncelli-Javons — A. Blavet — B. Bonnet — Ch. de Bonnecorse — Mme Gautier-Brémond — A. Chailan — E. Challamel — A. Chassary — A. B. Crousillat — Lucien Duc — Maurice Faure — Louis Funel — A. de Gagnaud — Marius Girard — A. Glaize — Félix Gras — Clovis Hugues — J. Huot — Alex. Langlade — V. Lieutaud — Ch. Lacombe — Auguste Marin — E. Marrel Ch. Maurras — Anselme Mathieu — Achille Mir — Frédéric Mistral — Jean Monné — L. Moutier — F. Pascal — Adrien Planté — Ch. Ratier — Ch. Rieu — R. P. Xavier de Fourvières — Mme R.-A. Roumanille — Louis Roumieux — Abbé Joseph Roux — J. Rubio y Ors — M. Raimbault — Isidore Salles — Frère Savinian — La Sinso — Alphonse Tavan — Jacinto Verdaguer — F. Vidal — A. Villiers, etc.

PARTIE FRANÇAISE — *Etudes méridionales, critique littéraire, philologie, variétés*

MM. Frédéric Amouretti — Paul Arène — L. de Berluc-Perussis — Horace Bertin — J. F. Bladé — Noel Blache — E. Blavet — de Blowitz — J. Boncompain — H. de Bornier — Ch. Boy — Jean Brunet — Paul Bourget — C. de Carbonnières — C. Chabaneau — M. Champavier — Félicien Champsaur — P. Coffinières — J. Condamin — L. Constans — F. Coppée — Alphonse Daudet — F. Donnadieu — Emman. des Essarts — Pasteur Fesquet — Elie Fourès — M. Faucon — J. Gaillard — J. Gautier — J. Gayda — Aimé Giron — P. Guillaume — Hipp. Guillibert — Félix Hémon — J. M. de Hérédia — C. Hennion — Ch. d'Ille — Gaston Jourdanne — P. Labrouche — C. Laforgue — Duchesse I. de la Roche-Guyon — Ludovic Legré — S. Liégeard — P. Mariéton — Ch. Maurras — P. Meyer — Pierre de Nolhac — Pépratx — Albert de Quintana — Mgr Ricard — Albert de Rochas — Roque-Ferrier — Achille Rouquet — L'abbé Roux — Santa-Anna-Néry — Albert Savine — A.-L. Sardou — André Sourreil — Sully-Prudhomme — Tamizey de Larroque — Robert de la Sizeranne — Clair Tisseur — Albert Tournier — Baron Ch. de Tourtoulon — Jules Troubat — Ant. Valabrègue — Eugène Vial — G. Vicaire, etc.

COLLABORATEURS CORRESPONDANTS

MM. — Ascoli, à Milan — Jules Boesser, à Cologne — Dom Sig. Bouska, à Sainte-Marguerite, près Prague — Enrico Cardona, à Naples — Cannizzaro, à Messine — W. Foerster, à Bonn — Fréchette, à Montréal — G. Gabardi, à Florence — Otto Hjelt, à Helsingfors — Th. A. Janvier, à New-York — Fr. Neumann, à Freiburg-Brisgau — Pol de Mont, à Anvers — Spera, au Mont-Cassin — H. Semmig, à Leipzig — Hermann Suchier, à Halle-sur-Saale — Urechia, à Bucarest — Ern. Ziégler, à Vienne — L. Zuccaro, à Foggia — E. Koschwitz, à Greifswald — Baron Emm. Portal, à Palerme.

Les auteurs sont seuls responsables des opinions émises dans leurs articles.

Pour tout numéro de la Revue *dont il est donné un extrait dans une Revue ou un Journal, un second exemplaire est envoyé, sur sa demande, à l'auteur de l'extrait.*

Les dernières années de la Revue Félibréenne (1889, 1890, 1891, 1892) *sont en vente* 9, rue Richepanse, *au prix de 10 fr. chacune.*

Pour les abonnements et le service des journaux, s'adresser aux bureaux de la Revue, 9, rue Richepanse, *PARIS. — Joindre chèque ou mandat au bulletin de souscription.*

Digitized by Google

EN VENTE A LA

LIBRAIRIE MAISONNEUVE, 27, Quai Voltaire, PARIS

GASCOUNHE

NABETS DEBIS

Par Isidore SALLES, de Gosse

Un vol. grand in-8 de 450 pages, sur papier vergé. . . **6 fr.**
» » de hollande. **10 fr.**

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90, PARIS

LE POÈTE THÉODORE AUBANEL

RÉCIT D'UN TÉMOIN DE SA VIE

PAR LUDOVIC LEGRÉ

Un vol. in-18 de 423 pp. — Prix : **4 fr.**

En vente à la LIBRAIRIE DE LA PROVINCE, 35, rue Rousselet PARIS

MARINETO

POÉME PROVENÇAL EN 7 CHANTS, PLUS UN PROLOGUE & UN ÉPILOGUE

PAR LUCIEN DUC

AVEC TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS PAR JEAN MONNÉ

Un beau volume in-8° de 352 pages, avec illustrations, tiré comme suit :

10	exemplaires	sur papier de Hollande, (dont il ne reste plus qu'un)	numérotés,	à	15 fr.
25	»	» couleur (bleu de Chine ou saumon)	»	à	7 50
25	»	» simili-japon fort,	»	à	7 50
25	»	» » faible, parcheminé	»	à	6 fr.
250	»	» vergé Rivoli	»	à	5 fr.

CASAU

drame en 5 actes et en vers par JEAN MONNÉ

Avec traduction en regard. Un vol. in-18, de 340 pages. — 3 fr. 50

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat-poste, à M. L. Duc, 35, rue Rousselet, à Paris.

Digitized by Google

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

SERVICES DIRECTS

ENTRE

PARIS & L'ITALIE

(PAR LE MONT-CENIS)

BILLETS d'Aller et Retour

DE PARIS A TURIN. — 1re classe **147 fr. 60.** — 2e classe **106 fr. 10**

MILAN. — 1re classe **166 fr. 35** — 2e classe **119 fr.**

GÊNES. — 1re classe **167 fr. 10** — 2e classe **119 fr. 15**

VENISE. — 1re classe **216 fr. 35** — 2e classe **154 fr.**

Validité : 30 jours

(La validité des billets d'aller et retour Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs prennent à Turin un billet de voyage circulaire intérieur italien).

Arrêts facultatifs. — Franchise de 30 kilog. de bagages, sauf les parcours italiens.

Voyages circulaires à Itinéraires fixes

Il est délivré, pendant toute l'année, à la gare Paris-Lyon, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des *billets de voyages circulaires à itinéraires fixes*, extrêmement variés, permettant de visiter, en 1re ou en 2e classe, à des *prix très réduits*, les contrées les plus intéressantes de la France (notamment l'**Auvergne**, le **Dauphiné**, la **Savoie**, la **Provence**, les **Pyrénées**, etc.), ainsi que l'**Algérie**, la **Tunisie**, l'**Espagne**, l'**Italie**, l'**Autriche** et la **Bavière**.

AVIS IMPORTANT

Les renseignements les plus complets sur les *Voyages circulaires et d'excursions* (prix, conditions, cartes et itinéraires), ainsi que sur les *billets simples d'aller et retour, cartes d'abonnement, relations internationales, horaires*, etc., sont renfermés dans le **Livret-Guide officiel des Voyages circulaires**, édité par la Compagnie P.-L.-M., et mis en vente au prix de **30 centimes** dans les principales gares, dans les bureaux de ville et dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

AVIS IMPORTANTS

— Pour ceux des souscripteurs de la **Revue Félibréenne** qui ne renouvelleraient pas leur abonnement (année 1894) en un mandat postal, à nos bureaux, 9, rue Richepanse, Paris, dans la huitaine qui suivra la réception de ce fascicule, le recouvrement sera fait par la poste.

— Les souscripteurs **étrangers** qui n'auraient pas soldé leur abonnement pour 1893, sont instamment priés d'en joindre le montant, *par mandat postal*, aux bureaux de la *Revue*, à celui de 1894.

— Prière aux nouveaux abonnés de la *Revue Félibréenne* de remplir le bulletin de souscription ci-contre (4e *page annonces*), et de l'adresser à nos bureaux, 9, rue Richepanse, Paris. Le recouvrement sera fait par la poste.

Imprimerie L. Duc, 35, rue Rousselet, Paris.

Digitized by Google

UN AN : 10 FR. — SIX MOIS : 6 FR. — CE NUMÉRO : 3 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 12 FRANCS

LA REVUE FÉLIBRÉENNE

DIXIÈME ANNÉE
Publication littéraire, franco-provençale
SOUS LA DIRECTION DE M. PAUL MARIÉTON
CHANCELIER DU FÉLIBRIGE
TOME X — Nos 4, 5 & 6 — *Avril, Mai, Juin 1894*

Sommaire :

PAUL MARIÉTON.... Un précurseur des Félibres : JASMIN. — I. Son enfance, sa vocation. II. Ses premières œuvres ; le réveil du patois. — III. Ses chefs-d'œuvre, son génie. — IV. Le pèlerin du Midi. — V. En quoi Jasmin fut précurseur du Félibrige.... 89
PAUL MUSURUS..... Sonnets et poésies.... 115
EMILIO CASTELAR... *La civilisation provençale*, étude historique (traduction de LÉONCE CAZAUBON).... 121
J. ROUMANILLE.... Lettres inédites à M. Paul Mariéton (suite) : Le Congrès d'Arles ; les premiers félibres ; fondation de l'*Armana prouvençau* (1852-1854) etc. 132
***..... BIBLIOGRAPHIE : Bibliographie catalane, par Albert Savine ; Charles Ratier et *Lou Rigo-Rago agenés*, par André Massanès.... 147
GABRIEL VICAIRE... *Enchantement*, poésie.... 153
FÉLIX GRAS..... Discours du Capoulié du Félibrige à Toulouse.... 160
ANATOLE FRANCE... Discours aux Félibres de Paris à Sceaux.... 165
XAVIER DE MAGALLON *Pour Peiresc*, poésie.... 180
PAUL MARIÉTON.... CHRONIQUE : Le nouveau Bureau du Félibrige (1894-1897) — Les fêtes toulousaines de l'inauguration de l'*Escolo moundino* (5 et 6 mai), récit détaillé, avec tous les discours. — Félibrée annuelle de l'*Escolo de la Mar* (20 mai). — Fête annuelle du Félibrige de Paris à Sceaux (24 juin). — Félibrée à l'*Escolo parisenco*. — Bibliographie sommaire de langue d'oc, etc. — Nécrologie : Paul Gaussen, Firmin Boissin, E. Tavernier, Emile Jolibois, Félix Lescure. — Echos provençaux des fêtes russes. — Fêtes peiresciennes d'Aix (9 et 11 mai), avec discours de M. Tamizey de Larroque et poésie de M. de Magallon. — Félibrée aixoise (discours de M. de Berluc-Perussis). — Deux mots sur les fêtes rhodano-vauclusiennes (7-13 août). — La manifestation nîmoise.

PARIS
BUREAUX & ADMINISTRATION
9, RUE RICHEPANSE, 9
1894

Digitized by Google

COLLABORATEURS

PARTIE LITTÉRAIRE MÉRIDIONALE: *Œuvres inédites en prose et rythmes d'oc, toujours accompagnées de traductions françaises.*

MM. Paul Arène — Albert Arnavielle — Marius André — Edouard Aude — L. Astruc — V. Bernard — J. Boissière — don V. Balaguer — F. de Baroncelli-Javons — A. Blavet — B. Bonnet — Ch. de Bonnecorse — Mme Gautier-Brémond — A. Chailan — E. Challamel — A. Chassary — A. B. Crousillat — Lucien Duc — Maurice Faure — Louis Funel — A. de Gagnaud — Marius Girard — A. Glaize — Félix Gras — Clovis Hugues — J. Huot — Alex. Langlade — V. Lieutaud — Ch. Lacombe — Auguste Marin — E. Marrel Ch. Maurras — Anselme Mathieu — Achille Mir — Frédéric Mistral — Jean Monné — L. Moutier — F. Pascal — Adrien Planté — Ch. Ratier — Ch. Rieu — R. P. Xavier de Fourvières — Mme R.-A. Roumanille — Louis Roumieux — Abbé Joseph Roux — J. Rubio y Ors — M. Raimbault — Isidore Salles — Frère Savinian — La Sinso — Alphonse Tavan — Jacinto Verdaguer — F. Vidal — A. Villiers, etc.

PARTIE FRANÇAISE — *Etudes méridionales, critique llittéraire, philologie, variétés*

MM. Frédéric Amouretti — Paul Arène — L. de Berluc-Perussis — Horace Bertin — J. F. Bladé — Noel Blache — E. Blavet — de Blowitz — J. Boncompain — H. de Bornier — Ch. Boy — Jean Brunet — Paul Bourget — C. de Carbonnières — C. Chabaneau — M. Champavier — Félicien Champsaur — P. Coffinières — J. Condamin — L. Constans — F. Coppée — Alphonse Daudet — F. Donnadieu — Emman. des Essarts — Pasteur Fesquet — Elie Fourès — M. Faucon — J. Gaillard — J. Gautier — J. Gayda — Aimé Giron — P. Guillaume — Hipp. Guillibert — Félix Hémon — J. M. de Hérédia — C. Hennion — Ch. d'Ille — Gaston Jourdanne — P. Labrouche — C. Laforgue — Duchesse I. de la Roche-Guyon — Ludovic Legré — S. Liégeard — P. Mariéton — Ch. Maurras — P. Meyer — Pierre de Nolhac — Pépratx — Albert de Quintana — Mgr Ricard — Albert de Rochas — Roque-Ferrier — Achille Rouquet — L'abbé Roux — Santa-Anna-Néry — Albert Savine — A.-L. Sardou — André Sourreil — Sully-Prudhomme — Tamizey de Larroque — Robert de la Sizeranne — Clair Tisseur — Albert Tournier — Baron Ch. de Tourtoulon — Jules Troubat — Ant. Valabrègue — Eugène Vial — G. Vicaire, etc.

COLLABORATEURS CORRESPONDANTS

MM. — Ascoli, à Milan — Jules Boesser, à Cologne — Dom Sig. Bouska, à Sainte-Marguerite, près Prague — Enrico Cardona, à Naples — Cannizzaro, à Messine — W. Foerster, à Bonn — Fréchette, à Montréal — G. Gabardi, à Florence — Otto Hjelt, à Helsingfors — Th. A. Janvier, à New-York — Fr. Neumann, à Freiburg-Brisgau — Pol de Mont, à Anvers — Spera, au Mont-Cassin — H. Semmig, à Leipzig — Hermann Suchier, à Halle-sur-Saale — Urechia, à Bucarest — Ern. Ziégler, à Vienne — L. Zuccaro, à Foggia — E. Koschwitz, à Greifswald — Baron Emm. Portal, à Palerme.

Les auteurs sont seuls responsables des opinions émises dans leurs articles.

Pour tout numéro de la Revue *dont il est donné un extrait dans une Revue ou un Journal, un second exemplaire est envoyé, sur sa demande, à l'auteur de l'extrait.*

Les dernières années de la Revue Félibréenne (1889, 1890, 1891, 1892) *sont en vente* 9, rue Richepanse, *au prix de 10 fr. chacune.*

Pour les abonnements et le service des journaux, s'adresser aux bureaux de la Revue, 9, rue Richepanse, *PARIS. — Joindre chèque ou mandat au bulletin de souscription.*

Digitized by Google

AMEUBLEMENTS

HARTMANN

Tapissier

14, RUE DU HELDER, PARIS

Installations complètes d'intérieurs

SPÉCIALITÉ POUR PLAGES ET VILLES D'EAUX

Téléphone avec les ateliers, 92, rue Amelot

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

PARIS — 21, rue Drouot, 21 — PARIS

CRISTAUX

ET

FAIENCES ARTISTIQUES

MAISON SPÉCIALE

Pour Service de Table et Dessert

PORCELAINES FRANÇAISES DÉCORÉES

ET

Faiences Anglaises dites Terre de Fer

La seule Maison ayant des ALBUMS COLORIÉS, avec nuances, formes, dimensions et prix qui sont envoyés sur demande

PARFUMERIE

DE LA

Société Hygiénique

PARIS

55, rue de Rivoli, 55

DÉPOT

29, boulevard de la Madeleine, 29

Guérison de la GOUTTE, du RHUMATISME, de la GRAVELLE et de la SCIATIQUE

PAR LE

VIN DUFLOT

PHARMACIE DUFLOT, 30, RUE DE TRÉVISE, PARIS, et dans toutes les Pharmacies

ENVOI FRANCO PAR COLIS POSTAL, 4 FRANCS (ENVOI FRANCO DE LA BROCHURE)

Digitized by Google

Librairie HACHETTE & Cie
79, Boulevard Saint-Germain, PARIS

La Vie publique & privée
DES GRECS & DES ROMAINS

Album contenant 885 Gravures, Plans, Vues, Restaurations d'édifices, Reproductions de Sites classiques et de Monuments figurés (Vases peints, Bas-reliefs, Peintures, Mosaïques, Monnaies, etc)
AVEC DES SOMMAIRES ET DES LÉGENDES EXPLICATIVES

Par GUSTAVE FOUGÈRES
Ancien membre de l'École d'Athènes
Chargé du cours d'antiquités grecques et latines à la Faculté des Lettres de Lille
Un vol. grand in-4, broché : **12 fr.** — Cartonné : **15 fr.**

NAPOLÉON
RACONTÉ PAR L'IMAGE

D'après les Graveurs, les Sculpteurs & les Peintres
Illustré de 500 reproductions diverses et de 22 planches hors texte tirées en héliogravure

PAR ARMAND DAYOT
INSPECTEUR DES BEAUX-ARTS
Un volume grand in-8: Prix, broché . . . . **25 fr.** | Relié . . . . **30 fr.**

HISTOIRE DE L'ART
PENDANT LA RENAISSANCE

Par EUGÈNE MUNTZ
CONSERVATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS
TOME TROISIÈME

ITALIE (La fin de la Renaissance)

Un vol. grand in-8 de 900 pages, illustré de 500 gravures insérées dans le texte et contenant 4 gravures sur bois et deux plans en noir tirés hors texte, 4 planches en chromotypographie, 12 phototypies polychromes, 16 planches typographiques et 1 carte, tirées en couleurs.
Broché : **30 fr.** ; relié avec fers spéciaux, tranches dorées, **38 fr.**

MODE ET CONDITIONS DE LA PUBLICATION

L'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, par M. EUGÈNE MUNTZ, formera 5 volumes grand in-8 d'environ 800 à 900 pages chacun, contenant ensemble plus de 2 500 gravures.

Les trois premiers volumes sont consacrés à l'ITALIE. Le premier traite des *Primitifs*, le tome second a pour titre *L'âge d'Or*, le troisième, qui est en vente, comprend *La fin de la Renaissance*.

Chaque livraison, de 16 pages protégées par une couverture, se vend 50 centimes.

Par exception, ce prix est porté à 1 fr., pour 16 livraisons accompagnées d'une planche tirée, soit en phototypie, soit en taille-douce. Il paraît, du Tome 3, une livraison chaque samedi, depuis le 2 juin 1894.

Digitized by Google

HAMELIN FRÈRES, Imprimerie centrale du Midi, à Montpellier

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-OCCITANIEN

Par L. PIAT

2 vol. grand in-8° raisin à 2 colonnes (1 000 pages d'impression) à 12 francs par volume, soit 24 francs payables à la réception.
Le second volume vient de paraître.

VIENNENT DE PARAITRE :

Librairie REMONDET-AUBIN
à AIX-en-Provence

CIGAU & CIGALO

RECUEI DE CANSOUN PROUVENÇALO EN 12 LIBRE

PÈR MARIUS BOURRELLY

Un vol. in-8 de 400 pages... 5 fr.

LIBRAIRIE ROUMANILLE

19, RUE SAINT-AGRICOL, AVIGNON

La Crau

Poésies et Légendes provençales

(Avec traduction française en regard)

Par MARIUS GIRARD

Un volume in-18 jésus de 500 pages . . . . . 4 fr.

Digitized by Google

Librairie ALPHONSE LEMERRE, 23-31, Passage Choiseul, PARIS

PAUL MARIÉTON

LA TERRE PROVENÇALE

JOURNAL DE ROUTE

Un volume in-18, de 575 pages . . . . . 3 fr. 50

Quatrième édition

La Vallée du Rhône. — Le Dauphiné provençal. — Avignon. — Vaucluse. — Carpentras. — La Durance. — Maillane. — Saint-Remy. — Les Baux. — Tarascon-Beaucaire. — Nîmes. — Le Pont du Gard. — Aigues-Mortes. — Les Saintes-Maries. — La Camargue. — Arles. — La Crau. — Salon. — Le pays d'Arles. — Aix. — Marseille. — Cassis. — Le Littoral. — Cannes. — Lerins. — Nice. — Monaco.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

20 exemplaires sur papier de Hollande, au prix de . . . . 20 fr.
5 exemplaires sur papier du Japon . . . . . 30 fr.

LA REVUE FÉLIBRÉENNE

Bureaux : 9, rue Richepanse, Paris

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné .....

demeurant à .....

déclare souscrire pour un abonnement de .....

à la REVUE FÉLIBRÉENNE, *année 1894.*

Le ..... SIGNATURE

N. B. Le recouvrement sera fait par la poste.

Pour la PUBLICITÉ, écrire à l'administrateur de la REVUE, 9, rue Richepanse, Paris.

Digitized by Google

LIBRAIRIE AUBERTIN, Rue Paradis, MARSEILLE

BAGATOUNI

Roûman marsihés

pèr Valèri BERNARD

Un vol. grand in- 16 de 221 pages, ... 3 fr. 50

E. DENTU, ÉDITEUR

3 & 5, PLACE DE VALOIS, PARIS

Vido d'Enfant

Un Paysan du Midi

Récits provençaux par

BATISTO BONNET

Traduction & présentation par

ALPHONSE DAUDET

Un vol. in-18 de 500 pp. — Prix : 3 fr. 50

En vente à la LIBRAIRIE DE LA PROVINCE, 35, rue Rousselet, PARIS

MARINETO

POÈME PROVENÇAL EN 7 CHANTS, PLUS UN PROLOGUE & UN ÉPILOGUE

PAR LUCIEN DUC

AVEC TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS PAR JEAN MONNÉ

Un beau volume in-8° de 352 pages, avec illustrations. — Prix : 6 fr.

CASAU

drame en 5 actes et en vers par JEAN MONNÉ

Avec traduction en regard. Un vol. in-18, de 340 pages. — 3 fr. 50

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat-poste, à M. L. Duc, 35, rue Rousselet, à Paris.

Digitized by Google

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Voyages à Itinéraires facultatifs

DE FRANCE EN ALGÉRIE & EN TUNISIE

(ou vice versa)

La Compagnie délivre, pendant toute l'année, des billets de toutes classes à prix réduits, pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes des sept grands réseaux français, sur les lignes algériennes et tunisiennes, et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique. Les itinéraires de ces voyages sont établis au gré des voyageurs; ils doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens ; les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilomètres, au moins, ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ.

Validité. — 90 jours avec faculté de prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours.

Exemple d'un de ces voyages au départ de Paris : *Paris*, Dijon, Lyon, *Marseille*, *Tunis*, Duvivier, *Kroubs*, *Batna*, *Biskra*, Ain-Touta, *Constantine*, *Alger*, *Oran*, *Marseille* Nîmes, Clermont-Ferrand, Nevers, *Paris*.

Durée du voyage: 90 jours. — 1re classe, 419 fr. 65 ; 2me classe, 321 fr. 35 ; 3me classe, 219 fr. 75.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Excursions en Auvergne et dans le Limousin

AVEC ARRÊT FACULTATIF A TOUTES LES GARES DU PARCOURS

La Compagnie d'Orléans délivre, du 1 juin au 30 septembre, des billets d'excursion en Auvergne et dans le Limousin, valables pendant 30 jours, au départ des gares dénommées ci-dessous, ainsi qu'aux gares et stations intermédiaires, aux prix réduits ci-après et comportant les itinéraires **A, B** et **C**, déterminés comme suit :

L'itinéraire **A** comprend: — 1. Le parcours circulaire ci-après défini : *Vierzon*, *Bourges*, *Montluçon*, *Chamblet-Néris* (Bains de Néris), *Evaux* (Bains d'Evaux), *Eygurande*, *Laqueuille* (Bains du Mont-Dore et de la Bourboule), *Royat* (Bains de Royat), *Clermont-Ferrand*, *Largnac*, *Ussel*, *Limoges*, (par Tulle, Brive et Saint-Yrieix, ou par Eymoutiers), *Vierzon ;* — 2. Le parcours, aller et retour, entre le point de départ et le point de contact avec le circuit ci-dessus. Le point de contact avec le circuit est *Vierzon*, pour les points de départ Paris, Orléans, Blois, Tours, le Mans, Angers et Nantes ; *St-Sulpice-Laurière* pour le point de départ Poitiers ; *Limoges-Bénédictins* pour le point de départ Angoulême ; *Brive* pour les points de départ Périgueux, Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse.

L'itinéraire **B** comprend: 1. Le parcours, aller et retour, du point de départ à *Vierzon*. 2. Le parcours circulaire ci-après défini : Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), Evaux (Bains d'Evaux), Eygurande, Laqueuille (Bains de la Bourboule et du Mont-Dore), Royat, (Bains de Royat), Clermont-Ferrand, Largnac, Vic-sur-Cère, Arvant, Figeac, Rodez, Decazeville, Rocamadour, Brive, Limoges (par St-Yrieix ou par Uzerche), Vierzon.

L'itinéraire **C** comprend : 1. Le parcours circulaire ci-après défini : Limoges-Bénédictins, Meymac, Eygurande, Laqueuille (Bains de la Bourboule et du Mont-Dore), Royat (Bains de Royat), Clermont-Ferrand, Largnac, Vic-sur-Cère, Arvant, Figeac, Rodez, Decazeville, Rocamadour, Brive, Limoges (par St-Yrieix ou par Uzerche) ; 2° le parcours, aller et retour, entre le point de départ et le point de contact avec le circuit ci-dessus. Ce point de contact est Limoges-Bénédictins, pour les points de départ Poitiers et Angoulême ; Brive, pour Bordeaux et Périgueux ; Capdenac, pour Agen, Montauban et Toulouse.

PRIX DES BILLETS

GARES DE DÉPART	ITINÉRAIRE A		ITINÉRAIRE B		ITINÉRAIRE C	
	1e classe	2e classe	1e cl.	2e cl.	1e cl.	2e classe
Paris. . . .	98 fr.	73 »	120 »	90 »		
Bordeaux . .	98 »	73 »			98 fr.	73 »
Agen. . . .	98 »	73 »			91 »	68 »
Montauban. .	98 »	73 »			86 »	64 »
Toulouse . .	103 »	77 »			91 »	68 »

Imprimerie L. Duc, 35, rue Rousselet, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Digitized by Google

B'D FEB 19 1917

Digitized by Google

Digitized by Google